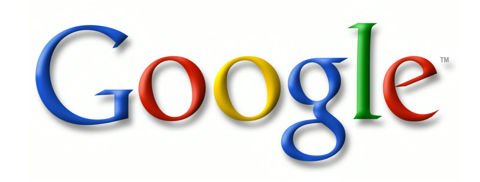
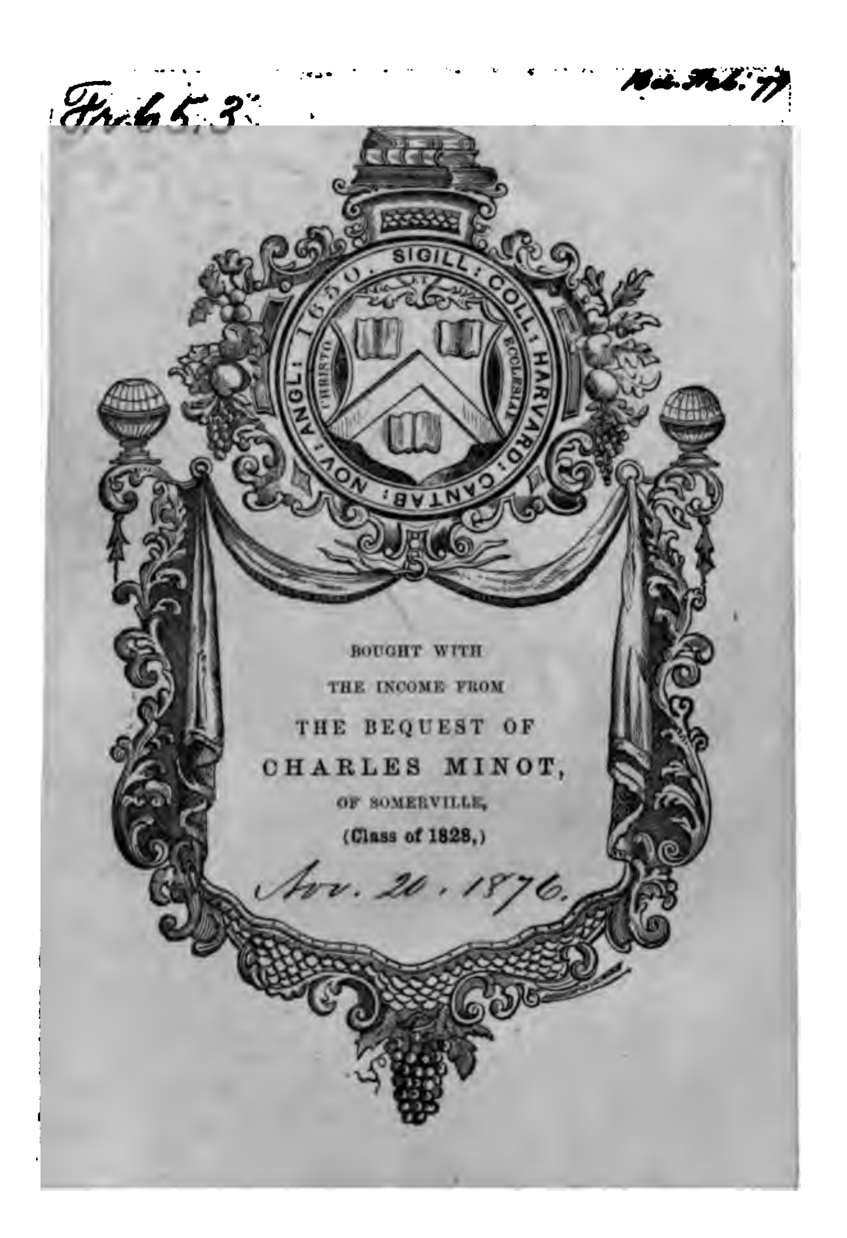
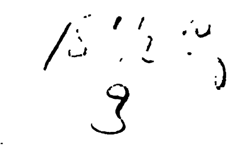





SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
Nov. 20, 1876.

NÉGOCIATIONS



DIPLOMATIQUES

DE LA FRANCE AVEC LA TOSCANE

DOCUMENTS RECUEILLIS PAR GIUSEPPE CANESTRINI

ET PUBLIÉS

PAR ABEL DESJARDINS

DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE DOUAI

TOME V



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXV

COLLECTION

DE

DOCUMENTS INÉDITS

SUR L'HISTOIRE DE FRANCE

PUBLIÉS PAR LES SOINS

France — é

DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

PREMIÈRE SÉRIE

HISTOIRE POLITIQUE

1876, Nov. 20.
Minot Fund.

NÉGOCIATIONS DIPLOMATIQUES

DE LA FRANCE AVEC LA TOSCANE

PENDANT LE XVIe SIÈCLE.

NEUVIÈME PÉRIODE.

HENRI IV.

1589-1610.

PRÉCIS HISTORIQUE.

La grande lutte religieuse et politique qui a rempli tout le XVIe siècle touche à son dénoûment. Le règne de Henri IV est un long combat, qui se termine à l'honneur de la France. Nous ne prétendons pas refaire l'histoire de ce prince; notre ambition est plus modeste; elle sera satisfaite, si nous apportons à ses futurs historiens notre contingent de documents nouveaux et de renseignements utiles.

Ce volume se divise en quatre parties.

La première renferme les négociations entreprises et poursuivies avec la cour de Rome, négociations qui aboutissent, après de longs efforts, à l'absolution du Roi, vers la fin de l'année 1595. La plupart des documents sont empruntés à la Légation de Giovanni Niccolini, ambassadeur du grand-duc Ferdinand auprès du Saint-Siége.

La deuxième partie comprend les extraits de la Correspondance du chanoine Francesco Bonciani, agent secret d'abord, puis avoué, du grand-duc auprès de Henri IV, de 1594 à 1599.

La troisième partie est consacrée à la Légation du chanoine Baccio Giovannini, envoyé accrédité auprès de la cour de France, de 1599 à 1606.

La quatrième partie contient les principales dépêches extraites de la Légation du chevalier Camillo Guidi (1608-1609), et de la Correspondance du marquis Matteo Botti (1610).

Iʳᵉ PARTIE : LÉGATION DE GIOVANNI NICCOLINI.

Iʳᵉ SECTION : PONTIFICAT DE SIXTE-QUINT.

(1585-1590.)

(Trente et un titres, p. 11-150.)

IIᵉ SECTION : PONTIFICATS D'URBAIN VII, DE GRÉGOIRE XIV, D'INNOCENT IX, DE CLÉMENT VIII (LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES).

(1590-1595.)

(Trente-sept titres, p. 151-288.)

La négociation la plus longue, la plus délicate à coup sûr, et peut-être la plus importante de tout le règne de Henri IV, est celle qui eut pour objet l'absolution du Roi par le Saint-Père, et pour résultat sa réconciliation avec l'Église romaine.

Pour bien juger les incidents et les péripéties de ce grand débat, ce n'est pas en France, c'est à Rome qu'il faut se placer; c'est là que se trouve constitué le tribunal souverain qui doit prononcer l'arrêt définitif. Devant ce tribunal, le Roi a pour défenseur, aussi persévérant qu'habile, Ferdinand, grand-duc de Toscane.

Ferdinand connaît la cour de Rome pour y avoir vécu, et le sacré collége pour avoir siégé parmi les cardinaux.

Le crédit qu'il a conservé auprès du Saint-Siége, il l'emploiera tout entier en faveur de Henri IV et de la France. Pourquoi? Parce qu'il est justement alarmé de l'ambition de Philippe II et de la puissance envahissante des Espagnols en Italie.

Il a pour représentants à Rome, son ambassadeur accrédité, Giovanni Niccolini, et le cardinal del Monte, qui lui a dû le chapeau et qui lui est tout dévoué. La légation de Niccolini, la correspondance du cardinal, sont les deux sources où nous avons puisé, pendant toute cette période, les renseignements les plus sûrs et les plus curieux. Nous sommes désormais en mesure de combler les lacunes considérables qu'il est aisé de signaler dans les *Relations du duc de Nevers* et dans la *Correspondance de d'Ossat.*

Nous avons compris dans une première section les documents qui se rapportent

au pontificat de Sixte-Quint, depuis son exaltation jusqu'à sa mort. On nous pardonnera d'être remonté jusqu'à la date de 1585, antérieure de quelques années à l'avénement du Roi, et d'avoir emprunté un petit nombre de pages à la légation de Giovanni Alberti, évêque de Cortone, prédécesseur de Niccolini. Les quatre premières dépêches de notre recueil, écrites par Alberti, permettront de bien apprécier le caractère du nouveau Pape.

En 1590, M. de Luxembourg est envoyé à Rome par les catholiques français, qui protestent contre la Ligue et se rallient au roi légitime; il trouve le Pape bien disposé; les succès du Béarnais à Arques et à Ivry avaient fait impression sur l'esprit de Sa Sainteté : « A Rome, écrivait d'Ossat, les affaires du Roi iront toujours « selon qu'on les verra aller en France et aux environs; maxime très-véritable par sa « nature, et, par les humeurs de cette cour, infaillible. » De plus, Sixte-Quint était dégoûté des Ligueurs, qui se laissaient battre, et qui lui apparaissaient alors tels qu'ils étaient, c'est-à-dire comme des ambitieux vulgaires et des sujets rebelles. Enfin, l'insupportable hauteur des Espagnols et l'insolence du comte d'Olivarès avaient excité ses vifs ressentiments. Il faut lire les dépêches du 24 mars (p. 102, et du 22 août 1590 (p. 147) pour se rendre compte de l'état d'esprit et des sentiments du célèbre pontife à la veille de sa mort. S'il eût vécu, il est vraisemblable que la réconciliation du Roi avec le Saint-Siége aurait eu lieu cinq ans plus tôt. Niccolini a vu Sixte-Quint souvent et de près; il excelle à le faire connaître. Le portrait qu'il a tracé de lui est de main d'*ouvrier*.

« Les princes d'Italie, dit d'Ossat, confessent que la plupart des papes sont bons « et saints; mais ils ajoutent qu'il s'en trouve quelquefois qui ont *de l'homme.* » Il s'en trouva plusieurs à la suite après la mort de Sixte-Quint. Créatures de l'Espagne, élevés sur le Saint-Siége par la volonté et sous l'influence du Roi Catholique, ils se firent les ministres dociles de ses vengeances et de ses rancunes contre la France. Si Urbain VII, Grégoire XIV et Innocent IX ont fait peu de mal, c'est qu'ils ne firent que passer sur le trône pontifical. Clément VIII, élu le 30 janvier 1592, eut un plus long règne. Les négociations, suspendues depuis 1590, furent reprises; conduites d'abord sans succès par le duc de Nevers, dont le faste était une maladresse, mieux dirigées par Duperron, pour lequel l'opinion a été trop sévère, elles aboutirent à la conclusion depuis si longtemps désirée. Les deux hommes qui contribuèrent le plus à cet heureux résultat, les deux *humblets*, comme dirait Commines, furent d'Ossat et Niccolini. Si l'on veut se rendre compte des difficultés que présentait la solution de cette affaire à un Pape environné de cardinaux vendus à l'Espagne, on lira attentivement les dépêches écrites par l'ambassadeur florentin pendant l'année 1595, et surtout la dépêche du 13 janvier (p. 197), qui renferme la déclaration de Clément VIII, et celle du 3 août (p. 243),

qui nous fait assister à la congrégation générale des cardinaux. Cette correspondance, d'un si haut intérêt pour la France, reproduit le tableau saisissant et fidèle de la cour de Rome à la fin du XVIe siècle.

IIe PARTIE : CORRESPONDANCE DU CHANOINE FRANCESCO BONCIANI.

(1594-1599.)

(Vingt-six titres, p. 289-373.)

Francesco Bonciani fut envoyé d'abord secrètement au Roi par le grand-duc. On le considérait comme un des clercs attachés à la maison du cardinal de Gondi. Plus tard il agit ouvertement comme représentant de son maître.

Pendant que l'affaire de l'absolution se discutait à Rome, Bonciani rendait compte au grand-duc des mouvements de l'opinion en France. Cette opinion, dans le conseil comme dans le public, était contraire à toute nouvelle démarche auprès de la cour de Rome. De toutes parts on protestait contre l'envoi de Duperron, tant on était outré du mauvais accueil fait récemment au duc de Nevers (dépêche du 13 août 1594, p. 289). Sur ces entrefaites a lieu l'attentat de Jean Chatel, suivi de l'expulsion des jésuites. Depuis qu'il a rebuté Pisani, Gondi et Nevers, le Pape ne compte plus un ami dans le conseil (dépêche du 17 janvier 1595, p. 306); un schisme est imminent (dépêche de mars, p. 311). Le Roi a la sagesse de persister presque seul dans le dessein de se faire absoudre, sans se laisser rebuter par les obstacles. Le grand acte de sa réconciliation avec l'Église romaine est un acte de sa volonté persistante et toute personnelle.

La correspondance de Bonciani renferme d'intéressants détails sur le *démariage* du Roi avec la reine Marguerite; sur les préliminaires de la paix de Vervins (dépêches de janvier 1598, p. 348); sur l'occupation prolongée du château d'If, près de Marseille, par une garnison florentine.

Nous plaçons à la fin de cette partie une dernière lettre de Niccolini, dans laquelle il parle de la fâcheuse impression produite à Rome par la nouvelle d'une prétendue mésalliance du Roi avec Gabrielle d'Estrées, et par la proclamation de l'édit de Nantes.

IIIe PARTIE : LÉGATION DE BACCIO GIOVANNINI.

(1599-1606.)

(Cinquante-neuf titres, p. 374-563.)

Voici un diplomate rompu au métier, prompt à la réplique, toujours bien renseigné, disant d'excellentes choses, mais les disant trop longuement peut-être; se plaignant sans cesse, et n'en faisant pas moins à merveille les affaires de Son Altesse, le grand-duc-banquier Ferdinand.

Giovannini a pour première mission de faire régler, au mieux qu'il se pourra, les payements annuels des sommes considérables avancées au Roi par le grand-duc; pour seconde mission, de déterminer le chiffre de la dot de la future reine, Marie de Médicis, et de tout disposer pour que la maison et l'état de cette princesse soient constitués selon son désir. Les discussions d'intérêt, engagées avec le terrible M. de Rosny, n'étaient ni faciles à soutenir, ni toujours courtoises. Le vieux Giovannini faisait bonne contenance, et défendait le terrain pied à pied. La dot de la princesse Marie fut l'objet d'un débat fort vif, qu'on trouvera exposé avec détail dans la dépêche du 16 décembre 1599 (p. 377) et dans les dépêches suivantes (p. 380 à 408). Enfin on tomba d'accord, et le mariage fut arrêté. Le grand-duc s'était trop hâté d'informer de cet événement, si honorable pour sa maison, les principaux souverains de l'Europe, ce qui causa à Henri IV quelque mécontentement (dépêche du 29 mai 1600, p. 418). Survint alors la guerre de Savoie, qui apporta au voyage de la nouvelle reine un assez long retard. Pour tout ce qui concerne le mariage, la correspondance de l'ambassadeur est aussi intéressante qu'instructive. La situation du grand-duc entre le Roi Catholique, dont il était le vassal, et le Roi Très-Chrétien, dont il devenait l'oncle par alliance, était fort délicate; elle est bien définie dans la dépêche du 16 décembre 1600 (p. 447).

Peu de jours après, on apprenait que, par le traité conclu à Lyon avec le duc de Savoie, le Roi échangeait le marquisat de Saluces, dont il poursuivait la restitution, contre la Bresse et ses annexes (dépêche du 12 janvier 1601, p. 452). L'abandon de Saluces, cette clef de l'Italie, causa autant de surprise que de découragement à tous ceux qui, au delà des Alpes, comptaient encore sur l'appui de la France. D'Ossat écrivait de Rome : «Le marquisat de Saluces entre les mains du «Roi était la vraie bride des Espagnols en Italie.» Et il ajoutait, en insistant : «Le «Roi ne doit laisser à M. de Savoie le marquisat de Saluces en sorte du monde.» On trouvera dans ce volume toutes les raisons que les politiques faisaient valoir pour et contre l'échange conclu par Henri IV; la trace des efforts constants du grand-duc pour faire revenir le Roi sur sa décision; la preuve enfin que ce prince

était assez indifférent aux affaires d'Italie (dépêche du 22 mars 1601, p. 462). Le traité de Lyon avait été conclu sur l'insistance du cardinal Aldobrandini, qui avait imposé sa médiation. Or les deux cardinaux neveux, le fait est avéré, étaient les pensionnaires du roi d'Espagne (dépêche du 16 décembre 1600, p. 447). Le Pape lui-même s'était fort refroidi à l'égard de la France depuis l'édit de Nantes, «qui le crucifiait.» Il avait l'horreur de cet édit, «le plus maudit qui se pût imaginer, et par lequel était permise la liberté de conscience à tout chacun, qui était «la pire chose du monde.» Le grand-duc était convaincu «que le Pape inclinait «et inclinerait toujours vers M. de Savoie, de peur que, si le marquisat retournait «aux Français, l'hérésie ne s'y glissât, comme il se faisait du temps qu'ils le «tenaient, et de là puis après au reste de l'Italie.» Cependant Henri IV ne se rebuta pas, et il chercha, en rappelant les jésuites malgré l'opposition du parlement, à reconquérir la bienveillance de Clément VIII.

Sur tous ces points les dépêches de Giovannini répandent une vive lumière.

Quand l'ambassadeur nous introduit dans l'intérieur de la Reine, dans l'intimité du Roi, ses lettres ont autant d'intérêt que les meilleurs mémoires du temps. Elles les rectifient ou elles les complètent. Doué d'une rare sagacité, il fait preuve dans ses jugements d'une entière indépendance. Il n'hésite pas à blâmer l'étrange faiblesse de la Reine pour son indigne entourage, sa maladresse dans ses rapports avec son royal époux, qu'elle dégoûte ou qu'elle irrite; il déplore surtout son incapacité politique (voyez surtout la dépêche du 8 octobre 1601, p. 466).

Il apprécie, sans passion, le rôle et la conduite de la fameuse Henriette d'Entragues, marquise de Verneuil; il rend compte de sa présentation à la Reine, de son installation au Louvre (dépêche du 16 février 1601, p. 457). Il constate avec tristesse l'incroyable ascendant qu'elle exerce sur l'esprit du Roi. Les choses en viennent à ce point, que Giovannini juge enfin que, pour sauvegarder la dignité de la Reine et l'avenir de son fils, le dauphin, il est urgent que l'épouse offensée soit éclairée et dirigée. Vaine tentative! Éléonore Galigaï, qui exerce sur l'esprit de sa maîtresse l'empire le plus déplorable, est vendue à sa redoutable rivale. Celle-ci, en dépit de la molle opposition de *la Florentine*, maintient son crédit, même après la découverte de l'impuissante et odieuse conjuration du comte d'Auvergne et de d'Entragues (voyez surtout la dépêche du 17 février 1601, p. 458, et celle du 5 avril 1604, p. 527).

Une fois seulement, la Reine, poussée à bout, releva la tête et se redressa devant l'outrage; les folles exigences du Roi avaient dépassé toutes les limites. Cette scène, qui prend presque les proportions d'un événement, est retracée de main de maître dans les dépêches du 16 mai et du 19 juin 1604 (p. 531 et 538).

Nous voudrions, pour l'honneur du Roi, pouvoir supprimer la curieuse dépêche

du 19 septembre 1604 (p. 546). Elle a trait à une intrigue amoureuse bien connue, dont M[lle] de Bueil est la triste héroïne.

La situation de la Reine, souvent douloureuse, était toujours fort difficile. Il semble que peu à peu elle ait appris à se conduire. A la fin Giovannini paraît plus content d'elle; cependant il doute fort qu'elle soit à la hauteur de la mission de tutrice et de régente qu'elle peut être appelée à remplir d'un jour à l'autre. Nous recommandons la lecture attentive de la dépêche du 26 février 1604 (p. 521), et surtout celle de la dépêche du 24 juillet 1605 (p. 553), dans laquelle le vieux diplomate trace d'une main sûre les portraits du Roi et de ses ministres, et jette un regard pénétrant sur l'état présent des affaires publiques.

Tout reposait sur la tête du Roi. Ce prince avait une constitution de fer; mais il s'était si peu ménagé, qu'il avait vieilli avant l'âge. Vers le printemps de 1603, il eut à subir une crise terrible; on le crut mortellement atteint. Il fut sauvé, mais sa guérison devait être lente. Les dépêches du 25 mai et du 3 juin 1603 (p.511) renferment sur ce grave événement de précieux détails. On sait que, trois ans après, le Roi faillit se noyer, ainsi que la Reine et le petit duc de Vendôme, en traversant la Seine. On trouvera, dans la dépêche du 12 juin 1606 (p. 560), le récit de cet accident.

Le 1[er] avril 1605, le cardinal de Florence, qui appartenait à la famille des Médicis, était élevé sur le Saint-Siége, et prenait le nom de Léon XI. Le grand-duc fondait sur cet avénement, qui était son œuvre, les plus hautes espérances (dépêche du 27 avril 1605, p. 552). Elles devaient bientôt s'évanouir, car avant la fin du mois le nouveau pontife rendait le dernier soupir. Le cardinal Borghèse lui succéda, et prit le nom de Paul V.

Il y avait alors de par le monde un seigneur don Giovanni de Médicis, fils naturel du grand-duc Cosme I[er], soldat d'aventure et capitaine habile. Il s'était récemment distingué au fameux siége d'Ostende, au service du roi d'Espagne, à côté du marquis Spinola. En 1605 il vint en France, offrit son épée au Roi, et son appui, à tout événement, à la Reine, sa nièce. Le Roi lui fit bon accueil, et lui assigna une pension égale à celle des princes du sang. Giovannini semble faire grand fond sur la présence de cet homme de guerre auprès de la Reine et du dauphin, dans le cas où la mort du Roi les laisserait exposés aux périls d'une minorité (dépêche du 24 juillet 1605, p. 553, et les dernières dépêches de la légation).

Pendant la dernière année de son séjour en France, l'ambassadeur emploie tous ses efforts à excuser son maître, qui incline de plus en plus du côté de l'Espagne. Il a fort à faire pour calmer l'irritation du Roi.

Dans l'espace des sept années qu'a duré sa mission, Giovannini a tout vu et tout jugé. Sa légation est une des plus instructives de notre recueil.

IVe PARTIE.

(1608-1610.)

Ire SECTION : LÉGATION DU CHEVALIER CAMILLO GUIDI.

(1608-1609.)

(Quinze titres, p. 564-602.)

IIe SECTION : MISSION DU MARQUIS MATTEO BOTTI.

(1610.)

(Neuf titres, p. 603-639.)

Lorsque le chevalier Guidi arriva en France, le seigneur don Giovanni de Médicis venait de quitter la cour. Les premières dépêches de l'ambassadeur nous laissent entrevoir que les intrigues de Concini avaient précipité son départ. Quel que fût le mérite du bâtard de Cosme, il eût été difficile d'élever en France sa fortune au-dessus de celle des princes du sang et des grands seigneurs français.

La marquise de Verneuil continuait à exercer sur le Roi une sorte de fascination. Pour lui avoir déplu, la princesse de Conti avait reçu l'ordre de quitter la cour. Une démarche menaçante des Guise, proches parents de la princesse, fit réfléchir l'altière marquise, qui révoqua la sentence qu'elle-même avait provoquée (dépêche du 25 novembre 1608, p. 588). L'affaire se termina par un compromis honteux : Concini et sa femme, maîtres absolus de l'esprit de la Reine, s'interposèrent, et firent rouvrir à la favorite les portes du Louvre; le Roi reconnaissant admit Concini dans son carrosse, et accepta la fastueuse hospitalité que lui offrit, dans son splendide hôtel, l'audacieux parvenu.

Henri IV, trop sujet à ces défaillances, se relevait à l'occasion, recouvrait son prestige et agissait en roi. Dans le cours de cette même année, Pierre de Tolède, allié des Médicis, fut envoyé par le roi d'Espagne à la cour de France, en mission extraordinaire. Il avait pour instructions de protester contre les subsides que le roi de France, contrairement aux clauses de la paix de Vervins, faisait incessamment parvenir aux États des Pays-Bas, qui persévéraient dans leur lutte héroïque contre le Roi Catholique. Dans une audience solennelle, le Roi entendit les griefs dont Pierre de Tolède se faisait l'interprète. Il répondit, en montrant l'Espagne mêlée à toutes les intrigues qui agitaient son royaume, encourageant toutes les révoltes, ourdissant dans l'ombre les conspirations qui pouvaient ébranler son trône, dirigeant le fer des assassins contre sa personne; en déclarant, pour conclure, qu'il n'abandonnerait jamais ses alliés des Pays-Bas. On jugera de l'effet que dut pro-

duire cette foudroyante réplique, en lisant dans les dépêches du 29 juillet et du 5 août 1608 (p. 569 et 577) le récit détaillé de cette scène, qui avait la portée d'un grand acte politique. Henri IV se sentait assez fort pour parler à cœur ouvert.

Pierre de Tolède avait à remplir en outre une mission secrète; il devait proposer un triple mariage entre les enfants de France et les infants d'Espagne (dépêche du 2 septembre 1608, p. 580). Le Roi ne repoussa pas absolument cette proposition, qui pour lui n'avait rien que d'honorable; mais le négociateur était mal choisi; il n'était pas assez maître de lui pour se montrer habile. Il donna une preuve de sa violence dans le fameux ballet offert à la reine Marie par l'ancienne reine Marguerite (dépêche du 20 janvier 1609, p. 589). Criblé de dettes, il quitta Paris la nuit pour échapper à ses créanciers.

Un propos malheureux attribué au grand-duc Ferdinand, et répété en plein sénat à Venise, avait excité à la cour de France la plus vive émotion (dépêche du 13 janvier 1609, p. 588). Guidi obtint à grand'peine du Roi qu'il contînt son indignation jusqu'à plus ample informé. Les explications qu'on sollicitait du grand-duc ne furent pas données par lui : le 7 février il était mort. Dans des temps difficiles, il avait rendu à la France d'incontestables services. Il avait été l'ami du pape Clément VIII, ce qui lui permit d'agir avec autorité dans l'affaire de l'absolution du Roi. «On sait, écrit d'Ossat, ce que c'est que des amitiés de princes.» Le Pape ne jugeait pas son ami avec trop de charité : «C'est, disait-il, un esprit brouillon «et ambitieux; il lui semble que ni Rome, ni la France, ni l'Espagne ne se peuvent «bien gouverner, si ce n'est lui qui en donne les préceptes.» Il était en effet grand donneur de conseils; les dépêches de ses ambassadeurs en font foi. Son fils Cosme II lui succéda. Le ressentiment du Roi s'apaisa peu à peu.

A la fin de l'année 1609, le chevalier Guidi, diplomate d'une rare distinction, était forcé par la maladie de retourner dans son pays natal. Le secrétaire Ammirato (*il giovine*) fut chargé de l'intérim. Ses dépêches du 29 décembre 1609 et de janvier 1610 (p. 600 et 601) renferment le récit de la fuite du prince de Condé et de sa jeune femme, qu'il essayait de soustraire à la folle passion du Roi.

Le Florentin Matteo Botti, marquis de Campiglia, quittait la cour d'Espagne, et se présentait à la cour de France chargé d'une mission d'une haute importance. Muni des pouvoirs les plus étendus, il devait reprendre les négociations relatives aux mariages espagnols. Henri IV, qui tout récemment avait joué le rôle de médiateur entre le Roi Catholique et les États des Pays-Pas, et qui avait réussi à faire signer aux deux parties une longue trêve, ne se montra pas ouvertement contraire aux mariages qu'on lui proposait. Mais, comme la succession de Clèves venait de s'ouvrir, et qu'il était tout préparé à intervenir à main armée pour s'opposer à un

nouvel agrandissement de la maison d'Autriche, il réclamait une solution prompte et définitive. Sur ces entrefaites, le lendemain du couronnement de la Reine, il fut assassiné.

Toutes les dépêches de Matteo Botti présentent un intérêt égal. C'est lui qui a négocié l'affaire des mariages espagnols, mariages qui, comme on sait, ont été contractés depuis. S'il n'a pas assisté de sa personne au fatal assassinat, il en a connu aussitôt toutes les circonstances. Il a pénétré dans la prison de Ravaillac, et il a recueilli les paroles de cet exécrable fanatique. Pendant le mois qui a suivi la mort du Roi, il a été témoin des premiers actes de la régence. Tout s'est mieux passé d'abord qu'on n'avait lieu de l'espérer; mais Botti n'est pas dupe de ce calme apparent, et il voit grossir l'orage.

Le Florentin Cioli, de passage à la cour de France, connaissait la Reine de longue date; il a recueilli de sa bouche, et consigné dans une lettre que nous publions (p. 632), le récit de ce qui s'est passé au Louvre dans la funeste journée du 14 mai.

Tels sont les principaux renseignements relatifs au règne de Henri IV, que nous avons réunis avec beaucoup d'autres dans ce cinquième et dernier volume.

I.

LÉGATION DE GIOVANNI NICCOLINI

À ROME.[1]

PREMIÈRE PARTIE. — PONTIFICAT DE SIXTE-QUINT.

1585 - 1590.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Giovanni Niccolini appartenait à une des nobles familles de Florence. Son père, Agnolo Niccolini, envoyé par Cosme Ier auprès du pape Paul III, avait accompagné le pontife à l'entrevue de Nice. Chargé plus tard d'une mission diplomatique auprès de la cour d'Espagne, et créé sénateur, il fut nommé gouverneur de Sienne en 1557. Devenu veuf, il s'était fait prêtre. Il se vit appelé aux plus hautes fonctions ecclésiastiques. Lorsque la mort vint l'atteindre, il était archevêque de Pise et cardinal. Son fils Giovanni, ambassadeur à Mantoue en 1574, sénateur en 1586, fut enfin nommé, en 1588, ministre résidant près de la cour de Rome, position qu'il occupa jusqu'à sa mort, en 1611. De concert avec les ambassadeurs français, il fut chargé de conduire les négociations si délicates, qui aboutirent à la réconciliation de Henri IV avec le Saint-Siége. Sa correspondance éclaire, confirme et complète les documents diplomatiques qui se trouvent dans les mémoires de Nevers et dans le recueil des lettres du cardinal d'Ossat.

Nota. Les dépêches qui se rapportent aux trois premières années du pontificat de Sixte-Quint sont empruntées à la légation de Giovanni Alberti, évêque de Cortone, prédécesseur immédiat de Niccolini.

I.

GIOVANNI ALBERTI, ÉVÊQUE DE CORTONE, AU GRAND-DUC FRANÇOIS Ier.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, filza 21, 1° appendice.)

Rome, 26-27 juillet 1585.

SOMMAIRE. — La cour de France refuse d'admettre comme nonce M. de Nazareth, qui est déjà arrivé à Lyon. Profond ressentiment du Pape; ses griefs contre l'ambassadeur de France; menaces et mesures violentes.

26 juillet.

Il Papa mandò per me questa sera a XXIV ore, che appunto Sua Santità aveva cenato; e, rappresentatomi alli piedi suoi, mi disse, che m'aveva fatto chiamare, perchè io scrivessi per sua parte all' Altezza Vostra (alla quale ella voleva partecipar sempre tutte le azioni sue più gravi e d'importanza maggiore), come Sua Beatitudine questa mattina, alle XVI ore, aveva fatto intendere per l'auditore di Sua Santità *in minoribus* all' ambasciatore di Francia[1], che, per tutto questo giorno, egli avessi sgomberato e uscito della città di Roma, e poi, fra cinque giorni immediate seguenti, di tutto lo Stato Ecclesiastico; e che non obbedendo farebbe Sua Santità in modo che egli conoscessi d'avere errato e mal fatto, senza entrar in altre comminazioni specificate ed espresse; e che Sua Beatitudine aveva detto ancora al cardinale da Este[2], che, come protettore di Francia, non gli capitassi mai più innanzi, se bene, come cardinale e signore di casa da Este, e per ogni altra cagione l'amava, e l'arebbe veduto sempre volentieri; e che richiamerebbe di Francia il pio nunzio residente, per non ve ne mandar mai più. E, nell'es-

[1] L'ambassadeur de France à Rome était M. de Saint-Goar, marquis de Pisani. Il sera souvent question de lui dans le cours de ces négociations.

[2] Louis d'Este était fils du duc de Ferrare, Hercule II, et de Renée de France, fille du roi Louis XII; né en 1538, il avait été élevé très-jeune encore au siége épiscopal de Ferrare. En 1561 le pape Pie IV le promut au cardinalat; il avait alors vingt-trois ans. Il fut envoyé deux fois comme légat en France, en 1576 et en 1582. Désigné comme protecteur de l'Église de France, il montra dans ses fonctions l'esprit le plus conciliant, et une générosité poussée jusqu'à la magnificence. Il mourut dans son palais du Quirinal, le 3 janvier 1586, à peine âgé de quarante-huit ans.

pormi il Papa con bell'ordine le cagioni e motivi che l'avevano indotto a questa resoluzione di cacciar detto ambasciatore, consumò più che una grossa ora. Ma, non avendo io tempo per ora da poterne recitare a Vostra Altezza l'istoria intera, che è lunghissima, rispetto alla partita subita del presente corriere per Genova, che non vuole più differire, mi riserbo a domane con l'ordinario di Milano per darlene minuto conto, insieme con le giustificazioni di Sua Beatitudine, che sono tanto grandi, che non possono esser maggiori. Le dirò solamente che questo ha fatto il Papa per l'affronto che ha ricevuto in Francia monsignor di Nazareth, nunzio pio, con essergli proibito in Lione, d'ordine del Re, il passar più innanzi senza nuova commessione di Sua Santità; a che intanto quella Maestà aveva di già scritto, che non si contentava di trattar seco, come sospetto alla sua corona per l'aderenzia e vassallaggio di lui con il re di Spagna, e per altre così fatte cagioni, che con più agio si diranno da me come di sopra.

27 juillet.

Con altra mia toccai molto a Vostra Altezza Serenissima, di quanto poco prima aveva passato lungamente meco la Santità Sua in proposito dell'ambasciatore di Francia. Ora le mando con la presente un inserto continente tutta la relazione di Sua Beatitudine, che tal fu la commessione datamene da lei, essendomi ingegnato d'usar l'istesse parole, che ne furno pronunziate da quella; quale m'accorsi io che stava con l'animo molto sospeso per quel conto, se bene risoluta di tirare innanzi l'impresa, usandomi Sua Santità queste parole formali: « Che prima appetirebbe di buttarsi in mare, che far segno di cagliare « o tener termine alcuno indegno del grado in che Dio l'aveva posto. » Nondimeno quando paressi alla prudenza dell'Altezza Vostra, con l'occasione di rispondergli, di confortarlo a non si dar tanti travagli d'animo, ma a procurar piuttosto di conservarsi in questa stagione così stemperata, crederei che fussi a Sua Beatitudine di molta consolazione e piacere; chè ben conosco io il fastidio grande che ella se ne piglia.

Pur la collera e passione hanno il più delle volte gran forza, come

che a questo ci possa esser tempo di provvedere a sangue più freddo. Queste scoperte in materie francesi, dall' una banda e dall'altra, potrebbono partorire un giorno qualche malo effetto, se già il rovescio non si voltassi tutto sopra questo ambasciatore di Francia, che è reputato matto da tutti quelli che lo conoscono e l'hanno bene in pratica. Pur di questo io me ne rimetto a giudizio migliore. Il comandamento fatto all'ambasciatore predetto non s'è pubblicato sin ora, avendolo egli dissimulato, e l'uomo che lo fece taciutolo; ma il Papa è resoluto, nel concistoro di lunedì prossimo, di farne parola al Collegio per sua giustificazione, e per veder quello che ne sia sentito dalli cardinali. Intanto Este se n' è ritirato a Tivoli, per star, come si crede, a vedere il progresso del giuoco, avendo nondimenó, per quel che si dice, spedito subito in Francia un uomo espresso; e l'ambasciator di Venezia, che s'è tanto riscaldato in questo negozio, potrebbe aver dalli suoi signori qualche grattacapo, come che essi amino la corona di Francia, e aborrischino la grandezza di quella di Spagna.

Mostrò il Papa di sentir contento grande della persecuzione che faceva far l' Altezza Vostra contra li banditi, e ne la ringrazia.

Post-scriptum. L'ambasciatore di Francia s'è ritirato a Tivoli, e oggi la casa sua si sgomberà a più potere; che è quanto n' ho potuto intendere.

INSERTO DEL DETTO GIORNO.

Il Papa, sin dai primi giorni dell' assunzione sua al pontificato, fu ricercato con instanzia grande dall' ambasciatore del Re Cristianissimo di mandar uomo suo in Francia per l' accomodamento di quelli motivi; ma Sua Santità, che voleva esserne ricercata dalla Maestà Sua, dava passata col mostrar di non n'aver l' occasione, aspettandone nondimeno l' invito infra tanto da quella corona; quale scrisse bene a Sua Beatitudine lettere congratulatorie, di tenore così amorevole e affettuoso, che Sua Santità ne giubilava e l' andava predicando ad ognuno, come cosa sommamente gratale e di molto contento; ma di doman-

darle l'uomo per il detto effetto, non v' era pur cenno. Ritornò con tutto ciò l'ambasciatore Francese a farne nuova e più gagliarda instanzia a Sua Beatitudine; ma ella sempre l'andava intrattenendo di parole. Il che avvertito dall'ambasciatore, si prese per aiuto a quest' impresa il cardinal d'Este e l'ambasciatore di Venezia, che ciascuno di per sè ne fece più volte grand' officio col Papa; quale stette sempre duro nel primo suo proponimento, finchè, venute dal Re nuove lettere per Sua Santità e per l'ambasciatore suo medesimo, che gli furno tradotte in italiano dall'istesso ambasciatore, e trovato che in esse non si faceva menzione di questo desiderio, il Papa disse loro chiaramente, che non si voleva risolvere a mandar persona, senza essergli domandata dalla Maestà Sua. Con tutto ciò stimolata Sua Santità dall'ambasciator di Venezia per più riprese, e da Este per sè medesimo, e insieme con l'ambasciatore di Francia, promesse finalmente un giorno all'istesso ambasciator di Francia solo, che ne l'importunava, di volervelo mandare, ma che gli proponessi un suggetto che sapessi che potessi esser caro al Re, e non sospetto agli altri; che vederebbe di compiacerlo. Risposegli l'ambasciatore, che egli non avea chi mettergli innanzi per questo conto, ma che Sua Santità se ne deliberassi a modo suo; che ciascuno sarebbe ricevuto volentieri dalla Maestà Sua. Aveva il Papa in disegno di servirsi per tal negozio dell'arcivescovo di Capua, mandato dipoi nunzio a Venezia, e l'aveva conferito di già con Rusticucci e con Alessandrino che ne fanno fede; ma ne nominò più d'uno all'ambasciatore predetto, e infra gli altri v' incluse monsignor di Nazareth, come noto in quella corte, e, come si presupponeva, grato a tutti. Il che sentitosi dall'ambasciator di Francia, non solamente l'approvò, ma vi aggiunse, che, se Sua Santità presi tutti li subbietti del mondo e ristretti in uno, non arebbe potuto farlo, nè miglior, nè più atto, che questo di monsignor di Nazareth; e per fermare il Papa nella resoluzione di lui, ne pregò strettamente Sua Beatitudine, e nell'instante medesimo ne la ringraziò; e quel che fu anco molto più, ritrovandosi il detto ambasciatore a sedere con la berretta in mano, come stanno a negoziar col Papa tutti li ambasciatori delli re,

egli si rizzò, e buttatosi a terra, ne baciò li piedi alla Santità Sua' come del maggior favore, che, con questa elezione di Nazareth, Sua Beatitudine avessi potuto fare al suo re e a lui medesimo. Onde il Papa, doppo l' aver detto all' ambasciatore di Francia, che mettessi in scritto quel che gli occorreva per l' instruzione di Nazareth, per colmare Sua Santità il contento che di questo mostrava il Francese, mandò incontanente a chiamar Nazareth, e, in presenzia sua, gli disse Sua Beatitudine, come e lo voleva mandare in Francia, e a qual effetto. Recusò per un pezzo Nazareth il carico del viaggio, col pretesto della gravezza dell' età e della indisposizione sua, e si offerse di servire in ogni altro luogo più commodo. Ma veduto al fine la determinata volontà di Sua Beatitudine, che egli andassi in ogni modo, si contentò d' accettare, e così fu conclusa l' andata sua di commun consenso di tutti tre, rimettendo l' ambasciatore al re suo, circa il modo con che Nazareth dovessi trattare all' arrivo suo in quelle parti. E si pubblicò il fatto subito per tutta Roma. Donde ne nacque, che il giorno seguente furno interposte molte persone per dissuadere il Papa dal mandar Nazareth in Francia; ma Sua Santità stette sempre forte e ferma nella deliberazione fattane.

All' ultimo pur del medesimo giorno, verso la sera, andorno insieme da Sua Beatitudine Este e l' ambasciator di Francia stesso, a supplicarla che si rimovessi dal pensiero del mandar Nazareth, perchè era sospetto al re di Francia, come amico delli Guisi, e come aderente e vassallo del re di Spagna. Il Papa non volse mai acconsentir di alterar quello che aveva deliberato una volta con tanto assenso dell' ambasciatore, mettendo in considerazione a tutti due di non lo poter fare, oltre al non ne avere cagione alcuna, per rispetto dell' onore suo proprio; essendochè, divulgatasi per tutto questa deputazione di Nazareth, bisognava, col retrattarla, che Sua Santità incorressi necessariamente in concetto di vario e di debole, a non volere oggi quello che gli era piaciuto ieri; o veramente di timido e pauroso, per essersi mutato a' protesti di ministri di principi, da dare ardire alli altri di mettergli sempre li piedi in su la gola; e che l' una e l' altra di queste opinioni

erano molto preiudiciali alla reputazione sua, e di questa Santa Sede, nel principio massime del suo pontificato, e in tempo che Sua Santità si affaticava tanto per ridurre a suo onesto termine quello che le condizioni delli tempi passati avevano fatto tanto transcorrere; e che però desiderava Sua Beatitudine che l'avessero per scusato, e piuttosto la confortassero e inanimissero a mandarnelo per tutte queste ragioni. Non fu mai verso che d'Este e l'ambasciatore approvassero il detto del Papa, anzi ambo duoi fecer sapere a Sua Beatitudine, che, se ella mandava Nazareth in Francia, che il Re, inteso che egli fussi entrato nel regno, manderebbe a fermarlo e a proibirgli il passar più oltre. Allora il Papa, sentito pungersi di questa maniera, si voltò all'ambasciatore, e domandatogli d'onde nascessi che egli ieri avessi, non solo acconsentito con tanto applauso suo alla deputazione di Nazareth, ma spronatane anco Sua Beatitudine a mandarvelo con instanzia così grande; l'ambasciatore gli rispose che, come ignorante dell'idioma italiano, non aveva inteso che Sua Santità vi volessi mandare Nazareth, ma che sì bene si volessi consigliare seco, intorno al modo di governarsi in quella spedizione d'altro subbietto, e del trattare in Francia. Or il Papa, non potendo star fermo a quella frivola e inventata scusa dell'ambasciatore, disse ad Este e all'ambasciatore, che resoluto era di mandar Nazareth, e che, se il Re avessi proibito l'andata sua più oltre, condotto ch'è fussi nel regno, sì come avevano affermato loro, che Sua Beatitudine arebbe attribuito questo non a volontà propria di quella Maestà, ma sì bene a suggestione di detto ambasciatore e di Este, che ve l'avessino indotta, non avendo ella altra cagione di farlo, essendo facile il persuadere a simili azioni; e che però faceva intendere all'uno e all'altro di essi, quando tal caso pure accadessi, che Sua Santità caccierebbe di Roma l'ambasciatore di Francia, di sorte che apparissi che egli ne fussi cacciato da Sua Beatitudine, e non partitosene per se medesimo; e a Este proibirebbe il non capitar più innanzi alla Santità Sua, come protettor di Francia, se bene come cardinale e signore tanto principale della casa da Este l'arebbe sempre veduto volentieri, per amarlo e stimarlo molto; aggiugnendo di più, che revocherebbe anco il suo nunzio residente in

Francia, per non ve ne mandar più alcuno in tutto il tempo del pontificato suo. E in questa rottura finì l'audienzia, e se ne dipartirno.

Il giorno di poi, che fu giovedì, l'ambasciatore di Francia predetto spinse dal Papa il cardinale Rambouillet[1], acciocchè glielo raccomandassi, e l'interponessi a far mutar Sua Beatitudine da quel proposito di Nazareth, e dall'altre comminazioni fatte da lei. Ma Rambouillet se ne partì anco senza profitto, restando forse più capace delli altri delle ragioni della Santità Sua; quale poco dopo incamminò in Francia Nazareth con espressa commissione, che se, tocco egli il regno, o in qualsivoglia luogo, gli fussi fatto intendere da parte di Sua Maestà Cristianissima, che egli si fermassi e non passassi più oltre senza nuovo ordine del Papa, sicome avevano protestato Este e l'ambasciatore di Francia, che egli, non tenendo punto conto di quell'ordine, voltassi subito a dietro per ritornarsene a Roma; che tale era la volontà di Sua Beatitudine.

Mentre che queste cose passavano in questo modo, ecco nuove lettere del re di Francia, piene di cortesia e di buona disposizione verso del Papa, ma del ricercar l'uomo per Francia *verbum nullum;* e così il Papa se ne stava. Ultimamente, sono tre giorni, che l'ambasciatore di Francia conferitosi da Sua Beatitudine, gli mostrò il risentimento che aveva fatto quella corona dell'andata in Francia di Nazareth, e come ella gli aveva ordinato che e' si fermassi in Lione, senza passar più oltre prima che da Sua Beatitudine n'avessi nuovo avviso. Il Papa, dissimulato lo sdegno e dispiacer grande che n'aveva preso nell'animo, non si scoperse per allora a nissuna altra dimostrazione, che a levarsi l'ambasciatore dinanzi; ma iermattina a XVI ore, ricevute e lette che ebbe le lettere di Nazareth con l'avviso delle cose successegli in Lione, e di quanto egli aveva risposto a quella Maestà, e come, per obbedire a Sua Beatitudine egli non s'era fermato, ma, rivoltosi subito a dietro,

[1] Charles d'Angennes, troisième fils de Jacques, seigneur de Rambouillet, était né en 1530; évêque du Mans en 1559, il fut promu au cardinalat par Pie V, en 1570. Il eut à remplir de nombreuses et importantes missions. Il mourut à Corneto, le 10 avril 1587, non sans quelque soupçon de poison. Il était âgé de cinquante-sept ans.

se ne ritornava a Roma; mandò incontanente la Santità Sua uomo espresso suo a far intendere all'ambasciator di Francia, che per tutto quel giorno, che fu li xxvi di luglio, dovessi aver sgombrato, e partirsi effettualmente della città di Roma; e in termine poi di cinque altri giorni immediate subsequenti, d'essere uscito delli termini e confini dello Stato della Chiesa, con protesto, che non obbedendo, egli si accorgerebbe d'aver errato e fatto male. E in questo termine resta il fatto; del quale s'è dato conto, in quel modo che s'è potuto attignere da un solo ragguaglio, che se ne è auto da chi n'ha la vera e buona informazione, si come si dice nella lettera qui aggiunta.

II.

L'ÉVÊQUE DE CORTONE AU GRAND-DUC.

Rome, août 1585.

ANALYSE.

(9 août.) Le Pape donne audience à l'ambassadeur de Toscane. Il lui parle de la mesure énergique qu'il a prise contre l'ambassadeur de France; il lui dit: « *In vero non posso far di non aver intrinsecamente disturbo d'animo dell'occasione che mi si è porta di venire a quella scoperta; chè conosco molto bene di quanta importanza la sia stata, e di quanta conseguenza. Ma io vi sono tirato per forza dalla necessità e dal debito a che mi obbliga il carico di questa degnità, che è piaciuto a Dio di conferirmi; quale m'indurrebbe in casi simili a farla di nuovo, quando non l'avessi fatta di già, per la conservazione di questa Santa Sede, per il cui interesse io mi esporrò sempre volentieri a ogni martirio.* »

On écrit de France que l'on a désigné des personnages chargés de convertir le roi de Navarre: *Di che il Papa mostra di farsi beffe, come di vanità espressa, a persuadersi di voler ridurre alla vera fede uno tante volte relasso e confermato nella sua ostinazione.*

(23 août.) Le duc d'Urbin se met à la disposition du Pape avec une armée de 14,000 hommes.

(31 août.) Le roi de France se plaint, mais sans amertume, de la conduite du Pape à son égard. Il fait prier le Souverain Pontife de rappeler l'ambassadeur de France, s'engageant à le faire remplacer quelques jours après. Sixte-Quint répond

qu'il ne le peut faire sans porter atteinte à la dignité du Roi : *Perchè l' ambasciatore richiamato era necessitato di venire alli piedi di Sua Beatitudine, genuflesso e con la correggia al collo, a domandar perdono dell' errore commesso da lui.* Le Pape soumet l'affaire à une congrégation de cardinaux.

III.

L'ÉVÊQUE DE CORTONE AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, filza 36, 1ª numerazione.)

Rome, septembre 1585.

ANALYSE.

(6 septembre.) Le Pape persiste dans sa résolution ; la congrégation n'a rien fait.

(10 septembre.) Le Souverain Pontife, dans la matinée du 9, a déclaré le roi de Navarre : *apostata e eretico, privo del suo regno, con liberar li vassali suoi del giuramento prestato; e di più il medesimo re e monsignore di Condé inabili e incapaci alla successione della corona di Francia.*

(13 septembre.) Le Pape, peu de jours avant la publication de la bulle dirigée contre Navarre et Condé, avait prié le cardinal d'Este d'en informer le Roi, de telle sorte toutefois que ce prince ne fût plus en mesure de faire aucune opposition.

Cet acte était arrêté déjà dans l'esprit de Grégoire XIII, et si la bulle n'a pas été lancée plus tôt, c'est que le Souverain Pontife n'a pas voulu aggraver la situation, alors fort critique, du roi de France : *Per non parer che, nel tempo che quella Maestà aveva contro l' arme de' Guisi, volessi anco spingerli adosso il re di Navarra e l' arme degli ugonotti. Ma, adesso che Navarra s' arma contro a Francia e s' unisce con i luterani di Germania, e che molti signori cattolici Francesi lo seguitano, è parso alla Santità Sua tempo a proposito a mandare a effetto quel che ricerca il servizio di Dio, e la riputazione di questa Santa Sede.*

La bulle ne dit pas si le Pape donne les États et les biens de Navarre et de Condé *a quelli che li occuperanno;* ou s'il se réserve de désigner le prince appelé à les dépouiller et à leur succéder : *ha riserbato Nostro Signore tal deliberazione a altro tempo.* Toutefois, interrogé relativement à la possession du Béarn, qui fait partie de la Navarre, le Saint-Père aurait répondu : *che applicherebbe il tutto alla corona di Francia.*

NOTA. Sur ces entrefaites, Gondi, évêque de Paris, fut envoyé à Rome, où il arriva au mois de novembre 1585; il avait pour principale mission d'arranger l'affaire de l'ambassadeur de France, et il y réussit, comme on le verra dans la dépêche suivante.

IV.

L'ÉVÊQUE DE CORTONE AU GRAND-DUC.

24 janvier 1586.

SOMMAIRE. — Le Pape, sur les instances de l'évêque de Paris, consent à recevoir l'ambassadeur de France, qu'il a chassé de Rome, à la condition qu'il reviendra sans éclat et sans bruit.

Quello che mi resta a dire a Vostra Altezza Serenissima di commessione del Papa, intorno al particolare di M. di Saint-Goar, ambasciatore residente qui ultimamente per il re di Francia, è in somma: che, avendo il vescovo di Parigi[1], nella terza audienzia sua, fatto un instanzia grande a Sua Santità, a nome di quella Maestà, per il perdono dell' ambasciatore predetto, con supplicare a Sua Beatitudine che la si contentasse di restituirlo nella grazia sua, e di riceverlo quasi come nuovo ambasciatore, disegnando il Re di rimandarlo qua a rendere obbedienzia a la Santità Sua, secondo l' antico uso di quel regno; il Papa, senza pensarvi punto, rispose a Parigi che non ne voleva far nulla, non potendo passar senza gran carico di Sua Beatitudine e di questa Santa Sede, che uno stato scacciato di qua da lei così di fresco per suoi demeriti, e nel modo che sa il mondo, sia ora ricevuto con li onori che si danno per l'ordinario a personaggi che vengono a rendere obbedienzia per principi grandi; come sono gl' incontri della propria famiglia del Papa, le visite, li tiri d' artigliere, li suoni di trombe, il concistoro pubblico, e finalmente tutte l' altre dimostrazioni così fatte.

[1] Pierre de Gondi, né à Lyon en 1532, d'un père florentin et d'une mère piémontaise. Évêque de Langres en 1562, il devint évêque de Paris en 1570. Il fut mêlé aux affaires politiques de son temps pendant le cours de sa longue existence. Le pape Sixte-Quint lui donna le chapeau de cardinal l'année suivante, en 1587. Il mourut à Paris, le 13 mars 1616, âgé de quatre-vingt-quatre ans.

Replicò il vescovo di Parigi alla Santità Sua, che molti cardinali l'intendevono diversamente, e che Sua Beatitudine, con sua riputazione, poteva gratificar Sua Maestà Cristianissima di questo favore. Ma il Papa con un poco di risentimento gli soggiunse, che egli rispondessi a quelli cardinali che e' dovevano aver poco naso, poichè non odoravano bene quello che a Sua Santità e a questa Santa Sede conveniva di fare per conservazione della degnità sua; e che però a questo non pensassi nè lui, nè altri. Allora Parigi, con prieghi efficacissimi e con grande umiltà, tornò a risupplicar Sua Beatitudine, che si degnassi di dar questa sodisfazione al suo re, che con molto affetto la ricercava a favorirlo di questa grazia, con voltar l'occhio della paterna carità sua verso quella Maestà, che per essere reputata come contumace di Sua Santità, era disprezzata dalli ugonotti, e manco stimata di quanto ricercava il dovere dalli cattolici stessi. Al che, stando pur renitente il Papa, il vescovo prefato si rimesse a domandare a Sua Beatitudine, che, mandando Sua Maestà Cristianissima a renderle obbedienzia un altro suggetto, la fussi servita almeno d'accettare il medesimo M. di Saint-Goar privatamente, ma di trattar dipoi seco come uno ambasciatore suo di residenzia. Allora Sua Beatitudine, con speranza che il Re non avessi ad accettar questo partito, e per mostrar di sodisfare al re di Spagna ancora, che l'aveva ricercato del medesimo, disse al vescovo di Parigi, che, se Sua Maestà Cristianissima si risolveva a ricever prima monsignor di Nazareth come suo nunzio, e di mandare un altro personaggio all'obbedienzia, come offeriva Parigi, che Sua Santità si risolverebbe a permettere, che, dopo queste diligenzie tutte, M. di Saint-Goar se ne ritornasse a Roma, e una sera di notte incamuffatosene entrassi nella sua solita casa, senza comitiva o altra apparenza alcuna; e dipoi il venerdì, secondo il costume delli altri ambasciatori, se ne andassi alla sua solita audienzia per negoziar quello che gli occorressi; che Sua Beatitudine, che non tiene odio con persona, non mancherebbe di vederlo volentieri, e diascoltarlo come uomo di quella Maestà, come se non fussi accaduto cosa alcuna; ma che altrimenti Sua Beatitudine non voleva acconsentire. Accettò il vescovo di

Parigi tutte queste condizioni, rimanendo d'accordo di scriverne al re suo, per far poi sapere al Papa quello che da Sua Maestà glie ne fussi riposto. Ma ritornando Parigi, in capo alli otto giorni dalla Santità Sua, le disse in proposito di ragionamento: «Padre Santo, gran festa «si farà in Francia ben presto.» E domandandogli Sua Beatitudine della cagione, non si immaginando ella punto quello che si volessi inferir il detto vescovo: «Per conto, le soggiunse Parigi, di questa «concessione che ha fatta la Santità Vostra al Re col ritorno di Saint «Goar.» E così il Papa si venne ad accorgere, che il vescovo prefato aveva ordine da quella Maestà d'accettar questo patto, quando non avessi potuto ottenere altro; e se ne chiarì anco Sua Beatitudine maggiormente, quando poco dopo il cardinale da Este mostrò di nuovo al Papa, che il Re arebbe gran contento di quello che Sua Santità avessi concluso con Parigi in questo negozio, nel quale il Papa è stato tirato, senza pensar punto di condurvisi con tal mezzo.

E di questa maniera è passato tutto il fatto, del quale Sua Santità ha voluto ch'io ne dia questo ragguaglio, dettatomi da lei in voce così minutamente, a Vostra Altezza Serenissima per sua piena informazione, acciocchè, avendone ella per altra via avuto avviso, la ne possa sapere il vero, come è seguito per l'appunto. Restaci ora aspettar quanto ne rescriva il re di Francia, che si crede che abbia ad approvare il tutto molto volentieri, e però il Papa non poterà lassar di sodisfarnelo, conforme all'intenzione datane, con tutto che s'intenda che Nazareth difficulta l'accettarne di nuovo il carico, se bene sarà forzato al fine a star ad obbedienza lui ancora.

Nota. Nous n'empruntons plus à la correspondance de l'évêque de Cortone que deux passages fort courts. Le premier est à la date du 15 février 1586; le voici:

Per conto di Francia, mostra il Papa essere in molto travaglio, e dice che i cardinali di Sens e di Como fecero fare a Gregorio questo errore di mettere su i Guisi a muovere l'armi contro il loro re, inserendoci il re di

Spagna; e discorre i molti disordini seguiti, e che sono per seguire da questo principio, se Dio non ci metta la mano sua.

Le second passage est emprunté à une dépêche du 20 septembre 1586 :

Mi è detto che gli ambasciatori Francesi trattano con Nostro Signore, che conceda il divorzio tra il Re e la Regina, e licenzia al Re di potere torre altra moglie ; e allegano tutte quelle cose che si puol dire, del momento e beneficio che risulta che il Re abbia successione, rispetto all' essere il più prossimo del Sangue eretico.

V.

GIOVANNI NICCOLINI AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 39.)

Rome, 7-9 janvier 1589.

Sommaire. — Premières nouvelles de l'assassinat du duc et du cardinal de Guise. Le Pape ne paraît pas d'abord en concevoir un grand ressentiment.

7 janvier.

Mercoledì sera arrivò qua un corriere, che dette avviso della morte del duca di Guise, con la prigionia d'alcuni principi e signori, eseguita d'ordine di Sua Maestà Cristianissima ; il quale avviso il signor cardinal Colonna[1] mi mandò a far sapere subito, e la notte dipoi comparse il corriere con le lettere per il signor Girolamo Gondi sopra il medesimo; e ier sera, alle XXIV ore, arrivò l'altro corriere indiritto al cardinal di Joyeuse[2] con il piego per me. Di questo caso sento che appa-

[1] Marc-Antoine Colonna, promu au cardinalat par Pie IV en 1565; archevêque de Tarente, puis de Salerne. Légat dans le Picenum et dans la Campanie, protecteur des provinces belges, il fut enfin nommé par Clément VIII préfet de la bibliothèque Vaticane; il se montra le Mécène des hommes de lettres et des savants et la providence des pauvres. Il mourut en 1597.

Il y avait un autre membre de la famille Colonna dans le sacré collége; c'était le cardinal Ascanio, promu en 1586, par Sixte-Quint, mort à quarante-deux ans, en 1608.

[2] François de Joyeuse, second fils de

rentemente la Santità Sua non ne mostra molto travaglio, ma che con effetto debbe averlo sentito con dispiacere, come merita una cosa tale per gli accidenti che ne possono seguire, e sopra ciò si fanno molti discorsi; ma, fino a tanto che non venga altro avviso, non si può fermamente dir dove abbia a parare questo male.

Soggiungerò a Vostra Altezza, dicendoli che stamattina andai all' udienza, la quale ebbi doppo l'ambasciator di Spagna, che stette col Papa circa due ore. Però subito che io entrai, la Santità Sua mi disse: «Che dite di queste cose di Francia?» Allora io risposi che tenevo da Vostra Altezza alcuni avvisi, che ella aveva auto di là, i quali dovevono essere facilmente in conformità di quelli che la Santità Sua aveva auti dal legato. Però, senza leggerli, Sua Beatitudine cominciò a ragionare, e dire che teneva lettere de' XXIII e de' XXIV; e che quelle de' XXIII narravano il successo conforme appunto a che sta l' avviso dato a Vostra Altezza; ma che quelle de' XXIV dicevano della morte del cardinal di Guise, seguita per mano del ministro della giustizia; e che in somma il Re si era portato male, sotto la parola e fede sua, a fare ammazzare in quel modo il duca di Guise; e che arebbe possuto pigliarlo e farlo poi morire per via di giustizia, quando si fusse chiarito il fallo suo; e che ciò sarebbe stato più ragionevole e più onorevole. Gli risposi, che nelle cose di Stato e in casi simili, dove il Re poteva dubitare che non fusse fatto il medesimo a lui, non si potevano governare le cose con tutte le regole, e che bisognava cercare di prevenire; e che, quando le cose erano ridotte in certo termine, conveniva racquistare la reputazione con modi straordinarii. Mostrò Sua Santità di non credere che li Guisi avessero macchinato contro la persona del Re; e in conclusione, che avendo tal sospetto,

Guillaume de Joyeuse et de Marie de Batarnay, né en 1559, frère du trop fameux Anne, duc de Joyeuse, tué à la bataille de Coutras. Nommé par Henri III, à l'âge de vingt-trois ans, archevêque de Narbonne, puis de Toulouse, et enfin de Rouen; comblé de bénéfices et de dignités ecclésiastiques, il parvint au cardinalat en 1583. Il mourut à Avignon, le 23 août 1615, dans sa cinquante-sixième année. Il joua un rôle dans les événements politiques de son temps.

doveva farlo il primo giorno che il duca entrò in Parigi, e dipoi ancora, ma con altra maniera. Quanto alla morte del cardinale, mi pare, dalle parole sue, se la passi più leggiermente che non arei creduto, ancorchè mi pare ritrarre che da molti cardinali la Santità Sua sia consigliata a non ne fare molto rumore, giudicando questo modo per il meglio. Ma sì bene, volendo notare il Re in questa parte, mi lesse la Santità Sua un principio di una lettera che il re di Francia gli scriveva x giorni avanti a questo fatto, per la quale instantemente pregava la Santità Sua, che volessi concederli la legazione d'Avignone, la quale il cardinal di Bourbon era pronto a rilassarli, mostrando che, oltre alla satisfazione e contento, che questo tornerebbe in beneficio e servizio di Sua Maestà; e che questo era stato mal modo di fare. E soggiugnendoli io, che, poichè la cosa era in questo stato, e che non ci era remedio, bisognava vedere la resoluzione che pigliavano questi Francesi, e massime intorno alle cose di Saluzzo, le quali potrebbono adesso apportare molti travagli; mostrò che non bisognava aver tante paure, perchè ci sarebbe modo da difendersi. Altri particolari non potetti cavare.

Mentre che era l'ambasciatore di Spagna nell'udienza, venne il cardinal di Joyeuse, il quale parlò dopo di me a Sua Santità; e perciò, ragionando io a lungo con sua signoria illustrissima in quel mentre, mi confermò, oltre all'altre cose, la morte del cardinal di Guise, e che il Re aveva detto di voler muovere l'esercito verso Saluzzo. Avevo lasciato di dire, che, quando il re di Francia ordinò che fusse strangolato il cardinal di Guise, gli fece prima leggere alcune lettere, per le quali appariva che egli, come traditore, avessi conspirato contro la Maestà Sua.

9 janvier.

Discorse Sua Beatitudine sopra le cose di Francia, quasi nel medesimo modo che aveva fatto meco sabbato; e aggiunse di più che ieri l'ambasciatore di Francia aveva domandato, in nome di Sua Maestà, l'assoluzione per il delitto commesso nella persona del cardinal di

Guise. Al quale aveva risposto : « Che non dicendo Sua Maestà cosa al« cuna di questo nella lettera che gli scriveva, non ne voleva far altro. » E dicendoli l'ambasciatore, che avendone scritto a lui, e essendo ambasciatore, la domandava come suo ministro da sua parte, il Papa soggiunse : « Che voleva che il Re lo scrivesse, e confessasse da sè stesso, e « che aveva stamattina in concistoro detto che farebbe vedere questa cosa « a una congregazione di cardinali. » L'ambasciator di Venezia è stato ancor lui all' udienza questo giorno avanti a noi; e, per quanto ci disse dipoi il cardinal Sauli[1], che parlò a Sua Santità dopo di noi, e che fu aspettato parimente da noi con l' occasione di parlare e trattenere il cardinale Montalto[2], che detto ambasciatore aveva discorso per conto di questi accidenti di Francia, e che il legato Morosino[3] aveva mandato a Sua Santità una polizza del re di Francia, che Sua Maestà gli scrisse subito dopo il seguito, per la quale diceva, che aveva esseguito quello che Sua Beatitudine altra volta gli aveva fatto dire per sua signoria illustrissima che doveva fare.

Si è cavato voce che il Re abbia mandato a levare x mila Svizzeri e abbia fatto M. di Biron generale per l' impresa di Saluzzo; delle quali cose Vostra Altezza sarà meglio avvisata di noi di qua.

[1] Antoine-Marie Sauli appartenait à une noble famille génoise; savant théologien, nonce à Naples, puis en Portugal, archevêque de Gênes, et enfin cardinal en 1587; il mourut à Rome plus qu'octogénaire, le 24 août 1623.

[2] Alexandre Peretti, petit-neveu de Sixte-Quint, créé par lui cardinal à l'âge de vingt ans. En 1585 il prit le nom de cardinal de Montalte, qu'avait déjà porté son oncle. Il était recommandable par son inépuisable charité. Trop adonné peut-être aux plaisirs de la table, et abusant de la glace, il mourut à Albano, dont il était évêque, le 2 juin 1623. Il avait été pendant neuf ans légat à Bologne.

[3] Jean-François Morosini, né en 1537, issu d'une noble famille de Venise; chargé par la Seigneurie d'importantes missions en Savoie, en Pologne, en France, à Constantinople, il fut nommé évêque de Brescia par Sixte-Quint, qui le promut au cardinalat en 1588 et l'envoya comme légat auprès du roi de France Henri III. Le Souverain Pontife lui reprocha la conduite prudente et modérée qu'il avait tenue lors de l'assassinat des Guise. Il vint à Rome, et rentra en grâce sans avoir consenti à s'humilier. Ami de saint Philippe de Néri, il réforma son église de Brescia. Il mourut dans cette ville, d'une attaque d'apoplexie, en 1596, à l'âge de cinquante-neuf ans.

parte; non giudicando onor suo e della Sede Apostolica il passare queste morti senza farne qualche apparente dimostrazione. E perciò tuttavia si va facendo dinanzi alla Santità Sua congregazioni di cardinali sopra queste cose. E perchè il Re, come per altra ho scritto, non aveva mandato persona espressa, nè scritto alla Santità Sua, domandando tale assoluzione, pare che s'intenda che il Papa voglia che Sua Maestà mandi qua, non gli bastando la domanda fattane dall'ambasciator residente; il quale ebbe ordine di non intervenire nella cappella che si fece mercoledì per la festivita della cattedra di San Pietro. Ma quel che è peggio, che Sua Santità è malissimo satisfatta del cardinal Morosino, dolendosi che egli abbia lasciato passare questa morte del cardinale di Guise, senza far opera di salvarlo, avendo auto tempo più di XXIV ore, o almeno di protestare, e partirsi di là anche in tal caso se bisognava. E perciò mi disse Sua Santità con brevi parole: « Basta! il cardinal Morosino è diventato il segretario del re di Francia! » E il collegio de' cardinali ancora resta mal satisfatto di sua signoria illustrissima, come anco gran parte di Roma, che in quest'azione lo biasima grandemente; di sorte che si ragiona che il Papa volentieri, trovando qualche cagione ragionevole, lo priverebbe del cappello; ma assolutamente lo priverà della legazione.

21 janvier.

Il cardinal Santa Severina[1] mandò ier sera al tardi a dirmi che arebbe desiderato che io gli avessi mandato il Gerino, perchè desiderava farmi sapere un negozio fatto per Vostra Altezza. Li risposi che questa mattina avevo io da andare all'udienza; però che, dopo desinare, sarei da sua signoria illustrissima. Però oggi mandando a vedere, trovai che in casa sua vi era la congregazione sopra le cose di Francia;

[1] Jules-Antoine Santorio, Napolitain, né à Caserte en 1532; jurisconsulte et théologien éminent, conseiller de la Très-Sainte Inquisition, archevêque de Santa-Severina, promu au cardinalat en 1570 par Pie V. Au conclave de 1592 il faillit être élu à la place de Clément VIII, qui lui transmit ses fonctions de grand pénitencier. Il mourut à Rome en 1602, à l'âge de soixante-dix ans, d'une attaque d'apoplexie.

onde questa sera alle xxiv ore vi mandai il Gerino. Al quale sua signoria illustrissima li disse avere auto ordine da Vostra Altezza, per via d'un amico, di fare opera con Sua Beatitudine di vedere di mitigarla in quello che fusse possibile, e di persuaderla a intromettersi per la pacificazione e quietazione; e inoltre a fare che Sua Santità si disponesse a sovvenire il Re di qualche somma di denari in questi gran bisogni, affine che Sua Maestà non si avesse a precipitare a qualche strana resoluzione. Il quale officio sua signoria illustrissima fece giovedì con buona occasione; perchè avendo a trattare d'altre cose con il Papa, entrando in queste di Francia, li disse tutto largamente come da sè. Dove, quanto al primo capo, trovò Sua Santità ancora durissima, dicendoli, quanto all'eccesso commesso nella persona del cardinal di Guise, tutto quello che ho scritto a Vostra Altezza, ma che la congregazione non mancherà di procedere con ogni considerazione. Quanto al secondo della proposta della sovvenzione, rispose: « Queste sono appunto le medesime proposte che ci fece, due dì fa, « l'ambasciatore del gran duca, che sono appunto l'istesse, io le rico- « nosco. Ma noi abbiamo detto a lui, che il gran duca è in errore, e che « forse un dì ce ne chiederà perdono, se l'intende a questo modo. « I Veneziani, che dipoi fanno la medesima proposta, e che mostrorno « pubblicamente segno d'allegrezza, quando sentirno il successo di « queste morti, non ci conoscono bene; perchè, se gli abbiamo conce- « duto otto decime, glie ne sapremo levare, e farli delli altri giuochi. » E in somma l'intende male contro a chi parla a favore del Re, come ho detto, e similmente del legato Morosino. Di che tutto il cardinale suddetto m'ha comandato che io dia conto a V. A., acciò sappia che ha fatto quanto ella gli aveva ordinato.

25 janvier.

Altre commessioni non ho esseguite con la Santità Sua, di quelle che mi dava con le lettere sue, perchè non mi è parso mescolare altro in questa congiuntura, perchè delle cose di Francia già altre volte ho detto a Vostra Altezza qual sia la mente e l'umore di Sua Santità; e

veggo che piuttosto si fa peggio a trattarne in escusazione del Re. Ma, se le cose cammineranno un poco meglio, e che il Re soccorra Orléans e se ne impatronisca, come si crede, e che le altre cose non rieschino tanto male quanto si era detto, perchè nè si è verificato che il duca di Parma sia entrato in Picardia, nè che Lione non abbia voluto ricevere quel mandato del Re, il Papa doverà alquanto mitigarsi.

VII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, mars-avril 1589.

Sommaire. — Le Pape est toujours dans les mêmes sentiments à l'égard de la France. Il repousse les démarches du grand-duc et les prières du duc de Nevers. Intercession du roi d'Espagne en faveur des enfants de Guise. Le Saint-Père semble avoir des desseins ambitieux sur Marseille. État désespéré de la France; le Pape proteste qu'il n'abandonnera pas ce royaume; il épargne le Roi qu'il aurait pu accabler.

10 mars.

Mi disse il Papa che V. A. non facessi caso d'ogni cosa, ma che attendessi alle sustanziali, e che si contentassi di stare a vedere, e non si travagliassi delle cose del re di Francia, poichè andavano male. Però sentito questo, io destramente, senza mostrare le lettere, li dissi che il duca di Nevers con lettera credenziale faceva scrivere dal signor Orazio Rucellai, che per beneficio pubblico pregassi Sua Santità ad aver per raccomandate le cose di quel re, e all'aver l'occhio, che la dichiarazione della Sorbona di Parigi non facessi pregiudicio e al Re, e alla reputazione della Sede Apostolica. Mi rispose subito Sua Beatitudine, che si maraviglierebbe se Vostra Altezza ne parlassi, avendo fatto il Re un eccesso così grande d'avere ammazzato un cardinale, oltre al duca, suo fratello, sotto la fede; che perciò penserebbe che ella vi avessi da render conto a Dio. Sì che vistolo tanto resoluto in questo proponimento, non mi parve da entrare in altro, perchè conoscevo che non si sarebbe profittato niente quanto alla causa, anzi piuttosto n'averebbe auto poco gusto da lei.

30 mars.

Circa quattro giorni sono, il cardinal Lancilotto mi fece dire dal Gerino, come, essendo stato dal Papa, la Santità Sua gli aveva detto, che il re di Spagna li aveva scritto due lettere di proprio pugno; che una era di una faccia intera e l'altra di due; per una delle quali il re pregava il Papa instantemente che fusse contento promuovere al cardinalato il figlio secondo genito del duca di Guise morto, d'età d'anni otto in circa, e conferirli insieme tutti i beneficii che aveva il cardinale di Guise, suo zio, similmente morto; mostrando che questo sarebbe di gran sollevamento e contento a quella casa che aveva fatta tanta perdita; e che il Papa si condoleva d'essere affaticato in simil cose. Rispose il cardinal Lancilotto, che bisognava che la Santità Sua andasse molto considerata in questo, e pensasse che, facendo questo passo, poco appresso sarebbe ricerco dal duca di Parma per don Odoardo, e che non potrebbe mancare. Sopra che il Papa con gesti assai scosse, mostrando poca inclinazione a ciascuno di essi.

4 avril.

Mi domandò Sua Santità dove erano andate quelle galere di Giovanni Andrea Doria, che si erono partite di Genova e indirizzatesi verso le costiere di Francia. E perchè io gli dissi di non saper cosa alcuna, se non che quelle della repubblica di Genova erano ite in compagnia di quelle di Vostra Altezza per la granduchessa [1], lui rispose : « Non voglio dire di coteste, ma di quelle di Giovanni Andrea, « che saranno forse andate per vedere se li venisse fatto qualche colpo « in questi trambusti di Francia. » Allora io soggiunsi, che, se fussi venuto loro occasione di rubare Marsilia o qualche altro luogo, poichè le cose di quel regno erano in uno stato che ognun ci faceva assegnamento sopra, che sarebbe stata cosa di molto momento. Allora Sua Santità mostrò di dubitare che elle potessero andare per qualche

[1] Ces galères devaient transporter et escorter jusqu'en Toscane Christine de Lorraine, la nouvelle épouse du grand-duc Ferdinand.

effetto simile; e, perchè io, alli giorni passati, sentii ragionare che il Papa arebbe auto qualche desiderio di metter lui le mani sopra a Marsilia per unirla con lo Stato d'Avignone, gli venni accennando, che, quando si avessero a dividere le cose di quel regno, che una cosa così fatta sarebbe stata bene alla Santità Sua per quello Stato d'Avignone. Dove il Papa si scontorse assai, mostrandone volontà, senza parlare, dicendo poi che sarebbe stata grand' unione e beneficio per la conservazione di quelle cose che ha la Sede Apostolica là. Da che compresi la gran voglia che n' arebbe, e che possa essere che, fra l' intelligenza che ha con Savoia, vi sia qualche pensiero a una cosa così fatta.

15 avril.

Andai toccando con la Santità Sua delle cose di Francia; il quale mi confermò quasi l' istesso che scrissi a Vostra Altezza avere ritratto dal cardinal Lancilotto; concludendo che il re di Navarra piglierebbe la difesa sua, ma che se gittava in braccio di chi forse li arebbe fatto poco piacere. E perchè io le diceva, che vedeva andare le cose a cammino che quel regno si dividessi in molte parti, e non potesse per un pezzo riunirsi sotto un principe solo, e mantenere l' autorità e grandezza passata per un pezzo; disse che pregava Iddio che provvedessi un buon re, perchè allora non sarebbe mancato Sua Santità di darli aiuto e favore perchè racquistassi il tutto, senza trattare di chi, e per questo aveva conservato la buona intelligenza in dimolte di quelle terre nel regno, per potere aiutare e favorire, quando fusse venuta una occasione tale; e che non aveva potuto, nè voluto aiutare questo re, avendo egli ammazzato un cardinale, e non voluto chieder mai l' assoluzione : e che però doveva contentarsi che ella non l' avessi dichiarato scomunicato, e levatoli l' obbedienza e il legato apostolico, nè fatto altre dichiarazioni simili, come sarebbe stato conveniente, acciò, precipitandosi a qualche resoluzione, si potessi mai dire che il Papa ne fusse stato cagione lui. Ma che, se lui avesse a buon ora chiesto l' assoluzione e confessato l' errore suo, l' averebbe ribenedetto

e mandato due cardinali di questa congregazione, per fare opera che le terre alienatesi da lui fussero ritornate all' obbedienza sua.

VIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, mai 1589.

SOMMAIRE. — Monitoire délibéré en consistoire et lancé, après quelques délais, contre le roi de France. Le Pape trompé sur l'état des affaires par la Ligue et par le duc de Savoie. Vaines tentatives du secrétaire du légat Morosini pour éclairer le Saint-Père; vains efforts de Venise et du grand-duc pour l'adoucir et le modérer. Il repousse tous les conseils. Deux copies du monitoire sont portées secrètement en France par un agent de Mayenne. Le monitoire est enfin publié et les envoyés du Roi quittent Rome.

5 mai.

Questa mattina si è fatto concistoro, e deliberato un monitorio da farsi al re di Francia, dove se gli intima, che, se infra dieci giorni dal dì della auta notizia, Sua Maestà non arà effettualmente posti in libertà il cardinale di Bourbon e l'arcivescovo di Lione, ritenuti prigioni da lui, egli s' intenda ora per allora escomunicato.

E, se infra certo altro determinato tempo Sua Maestà non si giustificherà dipoi al Papa delle cagioni della morte del cardinale e duca di Guise, ella parimente s' intenda essere incorsa e caduta nelli pregiudici disposti dalli sacri canoni.

Il qual monitorio è stato letto dal cardinal Mattei[1], come uno e il più giovane delli cardinali della congregazione di Francia, a fine che non vi avesse a intervenire segretario alcuno.

E a tutti li cardinali del detto concistoro si è dato il giuramento per il silenzio, sotto pena di escomunica.

[1] Jérôme Mattei, d'une noble famille romaine, né en 1546, jurisconsulte. Il avait encouru l'inimitié du cardinal d'Este, qui s'était opposé à sa promotion; il fut cependant revêtu de la pourpre par Sixte-Quint en 1586. Ce pontife et ses successeurs chargèrent Mattei de missions importantes; il mourut en 1603, à l'âge de cinquante-sept ans.

Il qual monitorio si manda al legato Morosino con ordine di fare intendere al Re, che, volendo Sua Maestà gli sia intimato segretamente, e solo *coram notario et testibus,* che il legato ne lo compiaccia; e non lo volendo accettare, che se gli eseguisca pubblicamente, con affiggerne copia in più luoghi di Francia e con pubblicarlo anche qui in Roma.

Martedì fu da me il segretario del cardinal Morosino, e mi dette largo conto dello stato delle cose di Francia, le quali invero son molto diverse da quello che universalmente è stato tenuto qua fino a ora; e mi dice che, avendo narrato tutto a Sua Santità, ella ha udito molto attentamente, se bene non li ha commesso che referisca le medesime cose a' cardinali della congregazione; e io credo che questa relazione sia per far camminare più considerata Sua Santità a pigliare qualche resoluzione, come forse era ferma nell'animo suo di fare. Circa il procurare il ritorno del cardinal Morosino, dissi al medesimo segretario, come il cardinal Montalto mi aveva risposto che ne farebbe ogni opera come da sè, e che io, venendo buona congiuntura, non mancherei di tenerne proposito con la Santità Sua, ma che a ciò bisognava andare molto considerato, per non nuocere in cambio di giovare.

12 mai.

Delle cose di Francia sendo costà meglio ragguagliati e più sicuramente di noi qua, non dirò altro, se non che questo ambasciatore di Savoia dà fuora sempre avvisi molto diversi dal vero, per corrieri che spesso vengono di là; i quali son tanti, che talvolta fa dubitare che non venghino di Savoia, ma da Viterbo in qua, i quali non tendono ad altro che a magnificare le cose loro e annichilare quelle del re di Francia, come quelli che vorrebbono indurre il Papa a far qualche precipitosa resoluzione, mediante chè avesse necessariamente a diventare compagno loro, e sumministrare aiuto di danari e altro; ma credo che il Papa andrà a bell'agio.

Come Vostra Signoria vedrà dalla lettera pubblica, io ho trovato in questa audienza di stamane non solo la Santità Sua tanto resoluta contro al re di Francia, ma tanto fissa nell'oppinione che Sua Altezza

sia interamente Francese e per il Re, che non vuole ascoltare nè avvertimenti nè ricordi da lei, dicendo quelle e molte altre cose. Anzi pare che abbia a sdegno se gli tratti di questa materia, tal concetto ha fatto di noi; talmente che io credo sia bene non gliene parlare più, se grande occasione non si porge; perchè, oltre al non stimare cosa che se gli dica, e dargli alterazione, serve solo a fare che egli si allarghi più con il cicalare de' tutti nostri in questo proposito con i cardinali e con quelli di camera mentre mangia; da' quali riscontro che lui parla liberamente e scopertamente, e ci nomina di fazione del re di Francia.

Lunedì il signor cardinal Pinello[1] mandò per me, e mi disse, che, essendo stato il giorno dinanzi dal Papa, che la Santità Sua era entrata nel ragionare delle cose di Francia, delle quali alcune non poteva dire, e che si saprebbono fra qualche giorno; ma quelle che poteva dire erano : « Che la Santità Sua fece sopra ciò lungo ragionamento di « Vostra Altezza, biasimando principalmente la pompa e le feste fatte in « Firenze con estraordinaria spesa in questa venuta della granduchessa, « dicendo che erano cose che passavono il modo e rendevono Vostra « Altezza odiosa, massime essendo stata tanto tempo cardinale; e che il « gettar via tanti danari in cose simili era mal fatto; e, quel che impor- « tava più, che ella si era dichiarata interamente Francese. La qual cosa « non conveniva a Vostra Altezza fare per ragione alcuna, e in partico- « lare per essere obbligata alla casa d'Austria; la quale avendo mala « satisfazione, con facilità all'occasione arebbe possuto travagliare e « molestare le cose sue... con molte altre particularità. » Domandando il cardinale quello che ne diceva e che gliene pareva, li rispose sua signoria illustrissima : « Che non sapeva l'intenzione di Vostra Altezza; « che li era bon servitore, ma però che non era di quelli con chi l'Al- « tezza Vostra e i suoi ministri conferissero le cose sue. E che, quanto

[1] Domenico Pinelli, noble Génois, né en 1541, jurisconsulte éminent, évêque de Fermo, puis clerc de la chambre apostolique et cardinal en 1586, chargé des affaires les plus importantes. Il était évêque de Tusculum, lorsqu'il mourut à l'âge de soixante et dix ans, en 1611.

« alle feste delle nozze, ella aveva seguitato l'ordine e lo stile delli altri « di sua casa in simili occasioni; e che credeva, se bene aveva fatto il « parentado con Francia, che non per questo Vostra Altezza fusse per « mancar mai d'essere devota al re di Spagna; e che lui, come cardi- « nale, per debito suo ricordava a Sua Santità, che, per beneficio d'Ita- « lia, tutti i principi e la Sedia Apostolica dovevano desiderare un re « di Francia, e procurarlo che fusse potente, per far contrapeso alla « potenza di Spagna, e per dare aiuto all' Italia quando fusse stato di « bisogno. » Seguitò Sua Santità il suo ragionare, con dire che si vedeva la confidenza, poichè il Re aveva nominato Vostra Altezza per uno delli confidenti nel trattare delli accordi, oltre che ella aveva persuasa Sua Santità, per mezzo mio, che prestasse danari al Re.

Delle quali cose il cardinale diceva aver voluto darne conto, perchè ne fusse avvisata, ricordando solo il dare manco ombra alli Spagnuoli che fusse possibile. Io gli risposi : « Che, già parecchi settimane « sono, avevo conosciuto che Sua Santità aveva quest' opinione, ma che « in ciò non era fondamento alcuno; perchè, se voleva argumentare dal « parentado fatto, dovevano considerare che la necessità l'aveva in- « dotto, non ci essendo altre principesse che questa, e quella del l'ar- « ciduca, che per la poca età e persona di lei non satisfaceva; e quanto « al resto che dicesse Sua Beatitudine, che dimostrazione avessi fatta « Vostra Altezza, che meritasse esser dichiarata tale, perchè non prove- « rebbe mai che avesse prestato danari, nè dato alcuno altro aiuto; anzi « che, come la Santità Sua poteva aver visto già dalle lettere che il re « di Spagna scriveva a Vostra Altezza in ringraziamento, ella aveva, « quando fu mossa la guerra a Saluzzo, offerto al governator di Milano « ogni aiuto e favore che avesse potuto per servizio di Sua Maestà, e « così ero certo che ella farebbe all'occasione; ma che pensavo proce- « desse tutto questo da malignità del conte d'Olivarès[1], il quale come « poco amico stato sempre dell' Altezza Vostra, sì come ogni uno sa, e « che aveva fatto di continuo e faceva mali officii in Spagna, non ces-

[1] Le comte d'Olivarès était ambassadeur du roi d'Espagne à Rome.

« sasse di accender fuoco con la Santità Sua ancora. Che credevo bene « che questa depressione di Francia non potesse piacere a lei, come nè « a' Veneziani, nè alli altri principi, nè a' Genovesi stessi; perchè ve- « dendo augumentare tanto questa monarchia delli Spagnuoli, dava « causa di pensare che questo non fusse per essere un giorno di danno « e pregiudicio di tutti e della Sedia Apostolica principalmente. » Il che il cardinale tacitamente acconsentì anche esso.

13 mai.

Io rappresentai al Papa la lettera che Vostra Altezza mi scrive, il che udì tutto : poi disse : « Che si maravigliava che Vostra Altezza gli « ricordasse l'andare così a bell'agio a procedere contro al Re, e che « arebbe creduto che Vostra Altezza avesse auto a dire il rovescio. Che « avea auto pazienza pur troppo, essendo stato a vedere cinque mesi « che il Re liberasse quei prelati prigioni e chiedesse l'assoluzione, e « che si pentiva non aver proceduto il primo giorno, mostrando che per « l'esempio delli altri pontefici in simili casi, che lui era stato il più « dappoco; e che non poteva aver più pazienza, poichè il Re si era unito « con il re di Navarra, ugonotto, e che Dio lo gastigherebbe; e che le « cose di Sua Maestà non passavano bene, come dicevano quelli che « sono amici del Re. E, quanto al resto, che sapeva quello che si fa- « ceva, e che non la intendeva come lei; e era vecchio, e non aveva bi- « sogno di consiglio in questo. » Li risposi : « Che tutto quello che Vostra « Altezza gli metteva in considerazione era per beneficio commune de' « principi d'Italia, e che ella non aveva altra mira che alla quiete, e che « il procedere con rigore poteva essere cagione di condurre in questi « paesi travagli e fastidii, e che finalmente a Vostra Altezza sarebbe im- « portato poco quello che si facessi di là monti, se ella non vedessi che « questi accidenti possono dare che fare qua a tutti. » Mostrò di stimar poco questo, e tornò in sul dolersi del Re, che non si fusse degnato in tanto tempo di domandare l'assoluzione, e liberare i prigioni o metterli in mano di Sua Beatitudine; e così finì con mostrare di stimar poco li ricordi, e senza allargarsi in altro. Di modo che io riscon-

tro ogni dì più, che Sua Santità ha Vostra Altezza per troppo scoperto parziale del Re, e che non ha gusto che se gli tratti di queste cose di Francia, essendo di forte fisso in questo suo pensiero e nutritovi da Olivarès e da Savoia; chè per fino questi cardinali della congregazione, come l'amico[1], ne hanno dispiacere, e non ci possono rimediare. Talchè ogni officio non solo è gettato via, ma sta per causare poca confidenza con chi continuasse a volerlo persuadere altrimenti.

Il Sangalletto mi ha detto questa mattina, che quel cavaliere mandato qua dal duca de Mayenne è stato tre dì alla fila da Sua Santità in lunga audienza, e ultimamente d'ordine del Papa andò dal datario, e che il datario subito venne dal Papa, e poco appresso si è partito detto cavaliere circa due dì fa; e dice il Sangalletto non sapere altro, ma crede che il Papa li abbia dato danari, e io concludo che questo sia quello a chi il Papa abbia fatto dare quel duplicato del dispaccio del monitorio, non si fidando del legato, acciò sia pubblicato da costoro in ogni modo.

Scritto fin qui, è venuto a vedermi il segretario dell'ambasciatore di Francia tornato di costà; e, oltre al darmi conto delle cortesie ricevute da Vostra Altezza, mi ha detto, che credono l'ambasciatore e lui, che quel cavaliere di Mayenne, che partì questa notte di qua per Francia, porta tutti i due quelli spacci del monitorio, uno per mandare da Lione in mano del legato, e l'altro per pubblicarlo loro al tempo, come ho detto di sopra; e che però l'ambasciatore si era reso-

[1] Cet ami ne serait-il pas le cardinal de Florence, Alexandre de Médicis? Alexandre de Médicis était fils d'Octavien Médicis et de Françoise Salviati. Il était né en 1536. Sa mère l'avait détourné de l'état ecclésiastique; ce ne fut qu'après l'avoir perdue qu'il entra dans l'Église. Cosme I[er] l'envoya comme son représentant à Rome; il fut pendant quinze ans chargé de ces fonctions diplomatiques. Évêque de Pistoia, puis archevêque de Florence, il fut promu au cardinalat par Grégoire XIII en 1583. Envoyé en France par Clément VIII, en qualité de légat *a latere*, il s'acquitta bien de cette importante mission de pacificateur, et fut reçu avec les plus grands honneurs. Après un séjour de deux ans, il revint à Rome. A la mort de Clément VIII il fut élu pape sous le nom de Léon XI, en 1605. Il mourut la même année. Il est connu sous le nom de cardinal de Florence.

luto a spedire questa sera un corriere in Francia volando, per vedere che vi fusse prima che il cavaliere.

Per l'ordinario passato dissi a Vostra Altezza Serenissima del monitorio che fu ordinato nel concistoro di venerdì passato; che mi fu fatto sapere dall'amico solito. Ora l'istesso mi ha di nuovo fatto dire pure per il Gerino, come la Santità Sua ordinò, che se ne facesse tre copie di detto monitorio, e che si mandasse con dispaccio al legato Morosino, acciò li facessi pubblicare in tre provincie diverse; e tre altre simili copie ne fece fare per un duplicato da mandarsi a un altro; non si fidando in ciò, secondo disse la Santità Sua, del legato detto, proponendoli se fusse stato bene darlo al segretario del detto Morosino, come persona pratica; ma dall'amico fu risposto, che, per essere il segretario servitore del legato e uomo da bene, non era da fidarsi in questo, nè da scoprirsi seco e mostrarli la diffidenza di Sua Santità. Onde il Papa rispose, che si servirebbe d'un altro, quale arebbe lui, senza nominarlo. Di più disse Sua Santità, che ha fede che Sua Maestà sia per obbedire a questi precetti, con chiedere l'assoluzione e far mettere in mano della Santità Sua il cardinale e li altri prelati prigioni, mostrando che se ciò facessi il Re, come ella sperava, che era resolutissima di aiutarlo in tutti i modi.

E questo amico soggiunse: « Che il Papa ha detto a un cardinale, « che li manderà, quando facci questo, danari e gente, e è resoluto fare « perciò generale il duca d'Urbino; che era comparso il segretario del « cardinal di Parigi con un gran dispaccio, il quale confermava che le « cose passavano bene per il Re, e che aveva detto al Papa che Sua « Maestà prometteva voler vivere e morire cattolico, e che quando fusse « certo di avere a morire senza successore, arebbe eletto persona che « sarebbe stata confidente e a satisfazione del duca di Mayenne, senza « dirli altro. Onde il Papa e l'amico concorrevano unitamente, che « questo non potesse essere altri che il signor duca di Lorena, del quale « il Papa mostrava che se ne sarebbe molto satisfatto, sì come non « arebbe mai acconsentito nè li sarebbe piaciuto per re la persona del « duca du Maine per molte cagioni. »

19 mai.

L'ambasciator di Venezia, trattando delle cose di Francia, mi disse in confidenza che aveva fatto con Sua Santità li medesimi officii, per ordine delli suoi signori, che aveva Vostra Altezza comandato a me che io facessi sabato passato, avvertendo la Santità Sua all'andare considerata e ritenuta a mandar fuora quelli monitorii contro al Re. La quale li aveva negato d'averli mandati, con dirli che stesse sicuro; che non farebbe esecuzione alcuna, che non ne desse prima conto a tutti i principi, e massime a quella Signoria. Ma io le dissi che Sua Santità non li aveva voluto dire come la cosa stava, perchè mi son certificato che quel cavaliere di Mayenne portò tutti i due quelli spacci detti per altra; e si vede che con quella Repubblica, come con Vostra Altezza ancora, Sua Santità va ritenuta, avendo capitolato che in quest'affare elle camminano con una medesima volontà. Mi disse di più, che si certificava la rotta data alla gente del Re, dove sento d'altre bande, che Mayenne stesso scrive aver rotto XVII insegne di fanteria, ma non di più che di cento fanti per insegna, e tre cornette di cavalli, e che le gente rotte tutte si erano accommodate con detto Mayenne[1].

28 mai.

Questa mattina sono stato a visitare l'ambasciatore di Francia e il vescovo du Mans, i quali diseguano partire lunedì mattina tutti i due per alla volta di Francia a giornate con buona compagnia di Francesi, non volendo più star qua, poichè il Papa ha pubblicato il monitorio; e passeranno per costà, e daranno conto a Sua Altezza di quanto è passato qua. Il detto vescovo, come dissi ier sera, ha preso licenza dalla Santità Sua, ma l'ambasciatore non vuole altrimenti andare dal Papa, poichè non fu voluto udire in tempo.

[1] Nous avons trouvé dans les archives de Toscane une longue relation, en italien, du combat livré par Mayenne auprès de Tours, combat dont l'importance est fort exagérée par l'auteur du récit.

30 mai.

Questa mattina è partito il cardinal Joyeuse per alla volta di Loreto, e per andare a Venezia; e oggi, dopo desinare, è partito a giornate l'ambasciatore di Francia e il vescovo du Mans; e passeranno di costà, come ho scritto per altre : il quale ambasciatore, prima che partisse, venne a vedermi come aveva fatto poco prima anche il detto vescovo.

IX.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, juin 1589.

Sommaire. — Inquiétudes que causent au Pape les affaires de France; il est mal informé. Il se montre plus circonspect et refuse au duc de Savoie des subsides, au roi d'Espagne l'autorisation de lever des troupes dans les États de l'Église. Il espère encore que le Roi se soumettra; mais, à tout événement, il se prépare à défendre Avignon.

2 juin.

Dice sua signoria illustrissima il cardinal Colonna, che Sua Santità sta molto maninconica da parecchi giorni in qua, e che egli debbe cominciare a considerare che queste cose di Francia possono partorire diversi effetti da quello che lui si era presupposto; e che l'ambasciatore ha detto che Sua Santità ultimamente si è lasciata intendere, che, se il Re confesserà che il cardinale Bourbon e l'arcivescovo di Lione sieno tenuti prigioni da lui a instanza del legato, con tutto che restino nel medesimo luogo e sotto le medesime guardie, che gli manderà l'assoluzione. Dice anco il cardinale, che ha sentito come il vescovo du Mans ha detto in ultimo, che il Papa aveva promesso per una sua polizza al cardinale da Este, prima che fusse fatto Papa, che sendo fatto, farebbe alcuni cardinali ad instanza del re di Francia, e altre cose, e promesse di più a detto cardinale di non far mai cardinale il cardinal Mattei; e che questa polizza oggi è in mano del Re, che la darà fuori con altre risposte al monitorio; e che, se questa polizza è

vera, l'Altezza Vostra può saperlo meglio d'alcuno per la congiunzione che teneva allora con detto cardinale da Este.

Il cardinal Colonna mi disse questa mattina, che ieri fu dall'ambasciator di Savoia, e che lo trovava molto sospeso; e che egli confessava, che il Papa aveva messo il duca in questo ballo, e che adesso non ci pensava troppo; e loro, che erano dati ad intendere che Sua Santità avesse a darli aiuti, non veggono modo di cavarne cosa alcuna. È ben vero che la Santità Sua dà facultà al signor Pirro Malvezzi che cavi due mila fanti delli Stati della Chiesa a richiesta dell'ambasciator di Spagna, ma par che il Papa abbia voluto convenire, che, sempre che lui avesse bisogno, che il re sia tenuto a dargliene altrettanti del regno di Napoli.

3 juin.

L'amico mi ha fatto sapere, che il Papa questa mattina, dopo la segnatura, gli disse che il duca di Savoia gli aveva scritto, domandandoli con molta instanza danari, mostrando che, avendo a servire per opera tanto utile e necessaria alla Cristianità, e per levare il nidio da Ginevra di quelli eretici, era necessario che Sua Santità porgessi aiuto, perchè, non lo facendo, non si sarebbe condotto quell'impresa a fine, con molte altre condoglienze. Ma il Papa aveva risposto, che non poteva; aggiugnendo di più all'amico, che non voleva consumare questi danari di castello se non per necessità, e che non voleva nè poteva scoprirsi, perchè Lesdiguières li arebbe occupato Avignone e fatto altri danni; e che voleva stare a vedere che resoluzione pigliava il re di Francia, mostrando che egli aveva proceduto male seco, ma peggio i Veneziani e Vostra Altezza, perchè, se avessero fatto il contrario, forse si sarebbe ridotto.

9 juin.

Il cardinale Colonna si distese col Papa sopra le cose di Francia, facendo constare a Sua Beatitudine, che queste potevano dare un dì che fare assai, parendoli che, se concerto è fra la Santità Sua e Sua

Maestà il re di Spagna, che si sia pigliato mal modo, perchè, quando fussero resoluti d'opprimere il re di Francia, che la Santità Sua e Sua Maestà dovevono avere, nel tempo che si pubblicò il monitorio, forze e eserciti da muovere da più bande, e fare a un tratto, e non bravare a questo modo con la spada nel fodero. Disse il Papa, che aspettava questa settimana lettere di Francia, e sperava d'intendere qualche cosa, e secondo quelle si governerebbe. Ma il cardinale li rispose, che la Santità Sua non arebbe avviso alcuno da farne fondamento, perchè a quelli de' Guisi non poteva prestar fede come interessati, e, avendo il legato a sospetto, non vedeva che ella potesse credere nè saperne il vero. Parve al cardinale in tutto questo ragionamento di Francia, nel quale il Papa ritornò parecchi volte, che la Santità Sua se ne pigliasse più fastidio e mostrasse più dubbietà d' animo che mai per il passato, come quello che oggi comincia a pensare un poco più a quello che potesse succedere. E perciò udì attentamente queste e molte altre ragioni detteli da sua signoria illustrissima, e li rispose infine cosa che più non li ha detto : « Che aveva auto caro « sentire il cardinale, e che, quando ci fusse qualche cosa di conto, « gliene farebbe sapere; che voleva pensare a armarsi per mandar « gente in Avignone se fusse bisognato, e fare un capo di conto, se « bene non lo nominò. » E qui cominciò a bravare; ma il cardinale gli rispose : « Che Sua Santità avvertisse bene, perchè ella non era avvezza « aver guerra; e che, sebbene egli non era stato soldato, che però aveva « tanta cognizione e pratica, mediante i suoi fratelli e altri antichi, che « poteva darne qualche ragione; che Sua Santità si ricordasse che « l'armi della Chiesa non sono come l'altre, e che l'entrare in guerre è « un consumamento di denari senza fine. »

12 juin.

Ieri, alle XIX ore, ebbi udienza da Sua Santità, alla quale esposi come il Re Cattolico aveva dato carica di sei mila fanti all'eccellentissimo signor don Pietro, suo fratello, pregando Vostra Altezza Serenissima, che glie ne lassassi fare duemila in cotesti suoi Stati, e che

l'Altezza Vostra era contenta, per mostrare a Sua Maestà e a tutto il mondo in questa prima occasione quanto ella fusse pronta in servizio di quella Maestà. Nel qual caso, desiderando mandare gente buona, e con qualche segno della benignità di Sua Santità verso di lei, la supplicava a farle grazia di poterne assoldare cinquecento nelle parti del Stato Ecclesiastico, vicino a quelli di Vostra Altezza; facendone io ogni sorte d'instanza, conforme all'ordine di Vostra Altezza. Mi rispose Sua Santità : « Che aveva saputo di questa spedizione, ma che a questo « non ci si pensasse a modo alcuno, perchè, non solo non voleva lasciare « uscire gente delli Stati suoi, ma voleva che quelli che erono fuori ri- « tornassero, come aveva pubblicato per bando; e che, alli giorni pas- « sati, fu ricerco dall' ambasciatore di Spagna di potere cavare mille du- « gento fanti e glie ne aveva concessi a principio, sebbene mal volentieri. « E, perchè poco appresso tornando detto ambasciatore a chiedergliene « fino in tre mila, avendo già considerato d'aver fatto male a darli li « mille dugento primi, si risolvete a dirli, che, poichè non si contenta- « vano del numero di prima, che ritirava la parola sua anche di quelli, « e che non glie ne voleva dare più nessuno; e con tutto che l'amba- « sciatore gli promettessi, che sempre la Santità Sua volessi all'incontro « valersi di altretanta gente del regno di Napoli che gli sarebbe data, « in ogni modo, Sua Santità non volse acconsentire; e pur ultimamente « sabato tornando a fargliene instanza, gli aveva risposto, che non di- « segnasse sopra un fante solo, e perciò subito si era mossa a dar l'or- « dine di quel bando; e tutto faceva, perchè non sapeva se talvolta egli « n'avessi auto bisogno lui, e che bisognava stare a vedere quello che « facevano le cose di Francia. Perchè, se il Re fusse venuto a chiedere « l'assoluzione, era pronto con le braccia aperte a riceverlo, ma che, se « egli persisteva in volere tenere quei prigioni in mano e non chieder « perdono, che allora era resolutissimo di scomunicarlo, e di pensare a « provvedere gente per mandarle in Avignone, e dove bisognasse; e « che in tal caso non voleva mandarne nè due mila nè tre mila, ma un « esercito formato, come già una volta aveva offerto al Re per i suoi bi- « sogni, che non l'aveva voluto accettare. Che pensava della prossima

« settimana ci sarebbe qualche avviso di Francia, e che allora arebbe « possuto pensare a risolvere qualche cosa, perchè teneva nuova, che « quel che portò il monitorio arrivò sicuro in Lione alli xxvi del pas- « sato, e che alli xxvii doveva partire per Parigi, accompagnato da dieci « cavalli. » Li risposi, dopo aver fatto nuove instanze con offerirle anche io ricompensa, e la prontezza di Vostra Altezza in servire Sua Santità in tutte l'occasioni con ogni suo potere, che non era possibile che la Santità Sua avesse avviso della settimana prossima, perchè, se il Re non poteva aver auto l'avviso prima che al principio di questo mese, non bisognava che Sua Beatitudine disegnasse aver risposta della resoluzione di Sua Maestà prima che a xx o a xxv di questo, perchè era pur necessario che egli avessi almeno cinque o sei giorni di tempo a pensare alla risposta; e che io di più non vedevo come la Santità Sua potesse avere avvisi veri e sicuri delle cose di là da pigliarvi sopra resoluzione, poichè non aveva alcuno alla corte del Re, e che il legato era in altre parti; il quale, quando bene avvisasse, avendolo la Santità Sua a sospetto, non li poteva credere, come non doveva ancora al duca de Mayenne e a' Guisi per esser parte. Rispose : « Che il legato « scriveva sempre a favore del Re; però che starebbe a vedere. E qui si « allargò in narrare tutti i servizii e le concessioni che egli aveva mai « fatto al Re, e che non aveva mai mancato, e non mancherebbe del « debito suo perchè il Re e quel regno si conservasse cattolico e alla « devozione della Sede Apostolica, conoscendo quanto importava al be- « neficio e alla reputazione di detta Sede; ma che, se Sua Maestà si era « collegata con il re di Navarra, che era scomunicato, non poteva man- « care di non li procedere contro, essendo peggio che se egli si fusse « collegato con i protestanti; che aveva auto pazienza sei mesi, e usata « tutta la modestia verso Sua Maestà e i suoi ministri, i quali arebbe « potuto ritenere qua, come l'ambasciatore partito e il vescovo du « Mans, sì perchè poteva con legittima scusa, ritenendogli il Re un car- « dinale e uno arcivescovo, metter le mani addosso a loro; sì anche per- « chè essi avevono scritto al loro Re male di Sua Santità, come per « non li aver detto il vero e come le cose stavano, e persuaso il Re a do-

« mandare l'assoluzione a bell'agio, anzi coperto in gran parte quello « che Sua Santità aveva detto loro, e scritto alla Maestà Sua che stesse « a vedere, perchè una delle due cose sarebbe successa : se Sua Maestà « fusse prevalsa con le forze, che bisognava che il Papa li andassi con « la berretta in mano; e, se le cose passavano male per la Maestà Sua, « che sempre sarebbe stato a tempo a ottenere l'assoluzione; perchè « ogni volta che Sua Maestà si fusse contentata confessare di tenere i « prigioni ad instanza del legato o di Sua Santità, con ritenerli sotto le « medesime guardie, che la Santità Sua l'arebbe assoluto sempre; e « che Sua Maestà non dubitasse, che, quando il Papa si fusse resoluto « a farli contro, che i Veneziani e Vostra Altezza l'arebbono aiutato, e « rotto, se bisognava, contro il Papa; e che tutto apparisce per li dis- « pacci che li sono tornati in mano di loro, come detti ambasciatori sa- « pevano, e dovevo saper ancor io. Di, più che con molta ragione arebbe « potuto far prigione il vescovo du Mans, il quale è eretico, ma non « tanto aveva voluto far questo per non esasperare il Re, ma non aveva « voluto dir cosa alcuna alli detti ambasciatori per non li spaventare, e « che aveva tutto fatto sempre per il meglio, per fino a comportare di « lasciar venire qua e trattare con detto vescovo du Mans, se bene sa- « peva che era eretico un pezzo fa... con infinite altre cose. »

Finito che ebbe tutto, io replicai al capo dove aveva detto che lei e i Veneziani non solo sarebbono in difesa del Re, ma in offesa di Sua Santità, mostrandoli che Vostra Altezza era prontissima per obbedire e servire la Santità Sua in sue occorrenze, e che non bisognava che ella credesse a quello che dicessero i ministri del Re, perchè per loro si faceva il dimostrare d'aver molti dalla parte loro. Nè anco non doveva prestare intera fede a' Veneziani, i quali per l'inclinazione e volontà che hanno auta sempre alla fazione di Francia, vogliono mostrare di non esser soli; e che Sua Santità vedrà all'occasione, che Vostra Altezza darà delle parole a Francia e de' fatti al re di Spagna.

Allora il Papa rispose : « Voi sapete bene che io ho lettere di Ve- « nezia in mano, e so quello che è stato scritto là. » Ma io risposi : « Bi-

« sogna vedere se la verità sta a quel modo. » « Basta, soggiunse egli; io « ho detto anche all' ambasciator di Venezia quello che mi è parso; e « che non pensino, se io scommunico il Re, d'avere a tenere loro am- « basciatore appresso Sua Maestà, nè meno ritenere quello del Re ap- « presso di loro, perchè io procederò contro di essi. »

X.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, juillet-août 1589.

SOMMAIRE. — Anxiété du Pape; son indignation contre le cardinal de Sens, dont l'indiscrétion a produit de fâcheux effets; dépêche interceptée. Le Saint-Père mal informé. Fausse nouvelle de l'entrée du Roi à Paris.

1er juillet.

Mi disse Sua Santità : « Che potrebbon ben venire delle occasioni, « che fusse necessitata per difesa del Stato d' Avignone mandarvi gente; « del quale sebbene non faceva molto conto, perchè li costava assai, « voleva però mantenerlo per reputazione della Chiesa e sua. Che nel « resto non arebbe mandato gente a richiesta anco della Lega; che non « era per anco tempo; perchè, se il re di Francia avesse domandata « l'assoluzione, era prontissimo a darla, e a mandare due legati, uno « a lui e l' altro alle provincie, per accomodare tutte le differenze, « come aveva desiderato; e che, fatto questo atto il Re, e ridottosi « all' obbedienza della Chiesa, se avessi auto bisogno di gente in suo « aiuto, che era resoluto di dargliene, come anco di fare il contrario, « se non vorrà chiedere perdono, e che a questo ci è tempo. »

7 juillet.

L'amico mi disse, che Sua Santità è molto travagliata di queste cose di Francia, e massime per non avere alcuno avviso di quello sia successo del monitorio, se non che se ne sono fatte molte stampe in

Lione. La Santità Sua si duole grandemente del cardinale di Sens[1], chiamandolo tristo e con ogni altro mal nome, e che lui è stato quello che a principio ha messo la Santità Sua in ballo; e che, quando mandò Sua Beatitudine quel monitorio in Francia, che, oltre al consegnarne una copia per quel cavaliere del duca du Maine, ne dette a portare un dupplicato a un abbate che stava in casa di detto cardinale di Sens, e proposto da detto cardinale alla Santità Sua per andare fidatamente con detto monitorio; e che questo abbate aveva, prima che partissi di Roma, spedito un corriere a quelli capi della Lega, per il quale dava loro avviso, come il Papa gli aveva dato a portare detto monitorio, e che presto sarebbe là; e che il Papa diceva male di detti signori, e si doleva di loro, perchè andavano freddi e camminavono molto lentamente, e che bisognava pensassino a riscaldarsi nell' impresa; e che all' incontro Sua Santità diceva ogni male ancora del re di Francia, che egli era un eretico e escommunicato, e che era un dappoco, con molte altre cose. Queste lettere sono state intercette dal Re, il quale ha fatto di sorte che le medesime lettere sono ritornate in mano del Papa; che perciò si duole grandemente del cardinale di Sens, che li mettessi innanzi questo abbate, e poi che egli sia stato sì imprudente a spedire quel corriere in quella forma; e perciò aveva commesso al cardinale Rusticuccio[2] che andasse a fare una brodata a Sens da parte della Santità Sua.

Il cardinal Santa Croce[3] avendo voluto ragionare, l'ultima volta

[1] Nicolas de Pellevé, né à Rouen en 1518, évêque d'Amiens en 1553, archevêque de Sens en 1563, promu au cardinalat par Pie V en 1570; ardent ligueur; mort archevêque de Reims en 1594.

[2] Jérôme Rusticuccio, né à Fano en 1537; allié à la famille de Pie V, qui l'éleva au cardinalat en 1570. Il était d'un caractère conciliant et d'une humeur pacifique. Initié au secret de toutes les affaires graves sous le pontificat de Pie V, honoré de la confiance de Grégoire XIII, Rusticuccio fut nommé par Sixte-Quint son vicaire général à Rome, fonctions qu'il conserva sous les papes qui montèrent successivement sur le Saint-Siége. Il mourut en 1603.

[3] Prosper-Publicola Santa-Croce, né à Rome en 1513; obligé de fuir après le sac de Rome en 1527 et la mort de ses parents victimes de la peste, il revint bientôt après et reprit le cours de ses brillantes études classiques. Auditeur de la Rote en

che egli fu dalla Santità Sua, delle medesime cose di Francia, il Papa se li voltò, e gli disse : « Che avete voi che fare delle cose di Francia? » E rispondendo il cardinale : « Che gli pareva debito suo il dire quello « che lui conosceva e intendeva, per debito come cardinale e per ser- « vizio della Sede Apostolica; » il Papa li rispose : « Noi non abbiamo « bisogno di pareri, e non vogliamo vostri consigli. » Talchè il cardinale si partì mal satisfatto.

25 juillet.

Mi confermo il cardinale Pinelli, che il Papa è male avvisato delle cose del mondo, e massime di Francia; e i migliori avvisi che avessi già erano quelli che mandava Vostra Altezza; e che avevono fatto opera che Sua Santità provisionasse tre gentiluomini in Francia, a scudi cento il mese per ciascuno, che stessero in diversi luoghi; ma che il Papa, per non spendere, non l'aveva voluto fare.

15 août.

Il cardinal Sauli mi ha mandato a dire, che un corriero, venuto oggi di Francia, ha portato che il Re è entrato in Parigi, e che Mayenne e li altri si sono partiti della città, e che il Papa, avendo auto questo avviso, ha ordinato che non si pubblichi e che le lettere non si mostrino; inoltre che il duca di Savoia si raccomanda.

1538, nonce en Allemagne, puis en France sous le règne de Henri II, puis en Portugal, enfin en France pour la seconde fois sous la régence de Catherine de Médicis, il fut revêtu de la pourpre par Pie IV en 1565. Il devint successivement évêque d'Albano et archevêque d'Arles. De retour à Rome en 1573, il y mourut au mois d'octobre 1589, à l'âge de soixante-seize ans.

XI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 22 août-20 septembre 1589.

SOMMAIRE. — *22 août.* Assassinat de Henri III, premiers moments de surprise. Projets de porter au trône le duc de Lorraine ou son fils; le Pape disposé à écouter les bons conseils du grand-duc. Entretien avec le cardinal de Mondovi touchant la succession à la couronne de France. — *1er septembre.* Le Pape favorable au duc de Lorraine. Déclaration du roi de Navarre et son appel à un prochain concile. — *2 septembre.* Audience du Pape; ses graves préoccupations. L'élection du vieux cardinal de Bourbon donnerait le temps de faire un bon choix pour l'avenir. — *8 septembre.* Lenteurs de la cour de Rome; pendant ce temps le roi de Navarre gagne du terrain. — *12 septembre.* Consistoire. Le Pape déclare qu'il ne fera pas célébrer les obsèques du Roi défunt. Il met fin à la légation de Morosini. — *16 septembre.* Le Pape mécontent de Mayenne et de ses envoyés. Les cinq principales demandes du chef de la Ligue seront soumises à une congrégation de cardinaux. Compétiteurs pour la légation de France. — *18 septembre.* Le Pape a appris que la république de Venise a reconnu le roi de Navarre comme Roi Très-Chrétien; sa vive explication avec l'ambassadeur de la Seigneurie. — *20 septembre.* Réponses du Saint-Père aux demandes de l'envoyé de Mayenne; refus ou ajournement sur presque tous les points. Conjectures sur le choix du légat. Démarches à ce sujet.

22 août.

Detti conto di tutto a Sua Santità; la quale mostrò di maravigliarsi, e di dispiacerli la morte del re di Francia, e che Sua Maestà non avesse fatto già quel che la Santità Sua voleva; non avendo prima tenuto per vero quest' avviso, sebbene fu scritto da Lione con lettere de' XII, siccome io dissi a Vostra Altezza. Ma ora, venendo dal duca di Lorena, lo tiene per certissimo, e che, sebbene non ci è altra nuova per via di Lione e Parigi a dirittura, che ciò è forse accaduto per essere quei principi sotto sopra e anche il viaggio non così sicuro come questo per Lorena.

Ricordai a Sua Santità, che ora era tempo di dimostrare il valore e prudenzia sua, e far presto quel che bisogna prima che il re di Navarra pigli piede e si unisca con li principi protestanti e eretici, e pensare a provvedere quel regno d' un re che sia cattolico e di valore, acciò che, rimessa insieme l' autorità e forza di prima, possa far bilancia e mantenere in pace e quiete l'Italia; e che a questo potrebbe essere molto atto il duca di Lorena per il seguito e per le depen-

denze. Mostrò il Papa, che, come venga l'avviso più certo, che non mancherà di pensare a quello che farà di bisogno, e che porgerà aiuto e denari, se bisognerà; ma che non si può per ora trattare d'altro, fino a che non si sente la confermazione; che ringrazia sommamente Vostra Altezza dell'avviso, e che l'Altezza Vostra dica pure l'opinione e il parere suo di quello che giudicasse che si dovesse o potesse fare in questo stato di cose, perchè udirà volentieri e farà capitale delli avertimenti e ricordi suoi.

Ritrovandosi ieri il Gerino dal cardinal Mondovi[1] con occasione di visita, sua signoria illustrissima, infra le altre cose, gli tenne lungo proposito, e gli discorse sopra quello che potrebbe risolvere il Papa in caso che si verificasse il romore che si era prima sparso qua avanti il corriere di Vostra Altezza della morte del re di Francia, dicendo che Sua Santità facilmente piglierebbe resoluzione di muover pratica di lega con il re Filippo e con qualche altro principe d'Italia per impedire i disegni di Navarra con le forze anche de' collegati di Francia; e che, dopo l'aver disposto Sua Santità la Maestà Cattolica in generale a questa unione, procurasse poi di persuadere quella Maestà a pigliare la protezione della casa di Lorena per la corona di Francia, non ostante l'acclamazione di Bourbon, vecchio e di già inutile a questo carico, e per levar via a quella elezione de' Guisi, strangieri del regno, se bene discesi della progenie Carlo Magno. Crederebbe Mondovi, che il proporre in cambio del duca di Lorena il principe,

[1] Vincenzio Laureo, né en Calabre en 1523; lauréat de l'université de Padoue, théologien éminent, distingué par le cardinal de Tournon, qui le conduisit en France. Après la mort de Tournon, le cardinal de Ferrare, Hippolyte d'Este, se l'attacha et le ramena à Rome après la mort du roi Antoine de Navarre, que Vincenzio avait converti et assisté dans ses derniers moments. Il fut appelé par Pie V au siége épiscopal de Mondovi, nommé nonce apostolique en Écosse auprès de Marie Stuart, puis envoyé par Grégoire XIII avec le même titre auprès de Sigismond Auguste, roi de Pologne; il était en route lorsqu'il apprit la mort de ce prince; il vint en France pour y féliciter et exhorter Henri de Valois, son successeur; puis il se rendit à son poste, où il resta jusqu'après l'élection d'Étienne Battori. De retour à Rome, il fut promu au cardinalat par Grégoire XIII en 1583. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans, en 1593.

suo figliuolo, reputato più bellicoso, e nato anche della sorella carnale del re morto, e così del Sangue, fusse anche più assai facile a conseguirsi. Nel qual caso il Papa, ferme prima le condizioni di questa maniera, mettesse di poi in considerazione a Spagna, per modo più sicuro d' introdurre l'Altezza Vostra in questa lega, lo interessarla maggiormente con i Guisi, mediante il casamento della principessa Maria, nipote di Vostra Altezza, con il detto principe di Lorena; perchè potrebbe, non solo indurre il re di Spagna ad acconsentirvi, ma a farneli in un certo modo autore, e così venire alla conclusione del parentado per verba de' presenti, con attendere intanto alle preparazioni e esecuzioni dell' impresa, fino con il mandare in Francia due legati per questo effetto.

1er septembre.

Il Sangalletto ha detto questa mattina al Gerino, che, avendo ragionato egli con Sua Santità di queste cose di Francia, e della forma da darseli, e dettoli come la elezione del duca di Lorena per nuovo re sarebbe forse la più utile e più salutare di quel regno e del resto della Cristianità, mostrò la Santità Sua non solo di approvarla, ma di desiderarla, dicendo che a far questo bisognerebbe che Sua Altezza ci mettesse l' aiuto suo e la spalla gagliarda, perchè allora penserebbe potesse riuscire; e che, trattando dipoi delli uomini da mandarsi in Francia per trattare di questi affari che fussero atti, il detto Sangalletto aveva tenuto proposito alla Santità Sua, che non ci era persona più atta che il Grimaldi, arcivescovo di Avignone. Il Papa l' approvò e confermò; onde il Sangalletto crede che, come sia arrivato il cavaliere de Diou, che sarà qua fra due o tre giorni, possa essere che il Papa si risolva a mandare lui.

Inoltre dice il medesimo Sangalletto, che l'arcivescovo Grimaldi, per una lettera avuta di Francia, gli viene scritto che il re di Navarra ha mandato lettere alla comunità di Lione, per le quali li dà avviso della morte del Re, e li dice che spera che essi abbino a contentarsi della elezione sua e di aderire a lui, dichiarando loro che vuole vivere

cattolicamente, secondo che sia determinato da un concilio che ne risolve. La quale ultima parte dice che non è punto piaciuta al Papa.

2 septembre.

Ebbi questa mattina l'udienza alle XIV ore, dopo l'ambasciatore di Spagna; nella quale detti conto a Sua Santità come, essendo venuta la nuova certa della morte del re di Francia, l'Altezza Vostra aveva preso sicurtà, conforme alla licenzia e ordine che ne aveva dato di dire in questo caso l'opinione sua, e però mi aveva mandato un poco di discorso, perchè io lo leggessi alla Santità Sua; e così cominciando per voler leggere, ella mi disse : « Se è cosa lunga, sarà « bene che voi mi lasciate la lettera, ovvero me ne diate una copia. » Onde io, considerati gli altri particolari aggiunti alla medesima lettera, dissi a Sua Beatitudine che glie ne manderei la copia, come farò questa sera, inviandola al Sangalletto; tanto più essendo la lettera di sorte giustificata da potersi vedere, e essendo il Sangalletto consapevole; al quale dirò che non si lasci vedere ad altri. E così poi, esplicando al Papa in sustanzia e in brevi parole quello che conteneva, mi rispose : « Che era necessario intendere prima bene in che stato si « trovavono le cose di là, e sentire quello che domandava il cavaliere « de Diou, mandato dal duca du Maine, che presto sarebbe qua; do- « lendosi che non avessi il duca du Maine mandato uomo più spedito, « essendo necessario avere in simili casi presti avvisi, perchè allora fa- « rebbe chiamare la congregazione, ovvero farebbe un concistoro, dove « darebbe conto d'ogni cosa, e sentirebbe l'opinione e il parere di cias- « cuno per risolvere quello che fusse giudicato più espediente e utile per « beneficio publico : ma che prima non spedirebbe nè nunzii nè legati, « nè farebbe altre resoluzioni per non sapere quel che bisognasse ; e « che allora, o mi dirrebbe quello che si risolvesse, ovvero metterebbe « in carta per darne parte a Vostra Altezza, mostrando di essere pron- « tissimo a pensare al beneficio, non solo di Francia, ma d'Italia in- « sieme. Con dirmi di più, che aveva ieri risposto in questo proposito « all' ambasciatore di Venezia, il quale li poneva in considerazione il

« beneficio d'Italia, che era pronto, più di qualsivoglia altro, a pensare al servizio commune, perchè a' principi d' Italia toccava il pensare d'aiutare e favorire le cose di Francia per interesse particolare delli Stati loro; ma a lui compliva il pensare non solo allo Stato temporale della Chiesa, ma anco al servizio della Sede Apostolica, la quale aveva tanti vescovadi, abbazie e chiese in quel regno, i quali era cura sua di procurare di conservare, oltre alla salute delle anime di quel regno, e che perciò all'occasione ricercherebbe quei signori in quel che occorresse; i quali sperava che non arebbon mancato d'ogni aiuto in questi bisogni, siccome confidava nelli altri; tanto più che oggi, essendo mancato il Re, non avevono causa d'affezione particolare, ma di pensare al beneficio publico. Che per ora arebbe auto caro fusse eletto re il cardinal di Bourbon; perchè, essendo del Sangue, di età, e senza successione, arebbe sperato con un poco di tempo, che si fusse potuto disegnare a farli eleggere un successore e fermare le cose bene, affine che, venendo la morte sua, non fussimo alle medesime o peggio. Del qual Bourbon non aveva avviso quel che ne fusse, e se era in libertà o pure in mano di Navarra; ma bene gli veniva scritto che detto Navarra aveva spedito mille cinque cento cavalli per andare alla volta del luogo dove era Bourbon. »

8 septembre.

A me pare, che di queste cose di Francia non si tenghi un conto al mondo, non si pensando a fare congregazione o ragionamento alcuno per risolvere quello sia necessario in questi gran bisogni; tal che potria essere che, nello scorrere in là qualche settimana, il re di Navarra pigliasse piede ogni giorno più, e bisognasse che il Papa, o lasciasse precipitare affatto le cose, o pigliasse delle resoluzioni che fussero con manco dignità della Sede Apostolica.

12 septembre.

Quella medesima mattina fu concistoro, nel quale Sua Santità dette conto al collegio della morte del re di Francia, mostrando che questo

caso era stato tanto maraviglioso, che nè nel Testamento Vecchio, nè in altre istorie non si leggeva un altro pari a questo e che tutto era stato fattura di Dio; concludendo che così come *Deus incœpit, ipse perficiet*. Disse anche, che, poichè quella Maestà era morta in quel termine che già era pubblicato il monitorio, e che infine egli aveva raccomandato e renunziato il regno a Navarra, e ricordato che si facessi vendetta, che però la Santità Sua non farebbe essequie a questo re, come era il costume di fare a tutti li altri.

Il Rinaldacci è stato poi da me, e mi ha detto, come l'ambasciatore di Venezia fu dal Papa, il quale li chiarì che intendeva che la legazione di Morosino fusse finita il giorno della morte del re di Francia. Però, dicendoli l'ambasciatore, che il cardinale se ne poteva venire ogni volta, il Papa gli rispose che facessi quello che voleva, ma che detto ambasciatore non gli scrivessi d'ordine della Santità Sua che se ne venisse, perchè non voleva lui dir questo[1].

[1] Le commandeur de Diou remit au Pape, au nom de Mayenne et de la Ligue, la requête suivante :

«Scrittura data a Sua Santità dal commendatore de Diou, nella quale esso commendatore dice : Che il signor duca de Mayenne e i signori del consiglio generale dell' Unione de' cattolici, stabilito in Parigi, l' hanno deputato a Sua Santità per supplicarla di aggradire la elezione che essi hanno fatto della sua persona, per risedere appresso di essa con titolo e qualità d' ambasciatore ordinario.

«E fa sapere a Sua Santità, che il monitorio è stato publicato nella chiesa di Meaux, di Chartres.

«Che Sua Santità vogli approvar con un suo breve la elezione del detto signor duca, nel grado di *luogotenente generale del Stato regale e Corona di Francia*.

«Il detto signor duca ha scritto per tutte le provincie, e a tutti li principi, signori e gentiluomini, per richiamarli e per tentare di riurnirli insieme con quelli che hanno sin adesso tenuto il partito dell' Unione; e desidera di essere onorato delli santissimi ricordi e comandamenti di Sua Santità, la quale a quest' effetto manderà in Francià un legato, persona di valore e da bene, per trovarsi nell' armata e far conoscere a tutta Cristianità che Sua Santità n' è il capo, e per servir di guida in tutti i loro affari.

«Che il re morto e il re di Navarra avevano, un pezzo fa, congiurato la ruina de' cattolici, e fatto confederazioni con Inglesi, Svizzeri, eretici e protestanti d' Alemagna.

«Che il detto signor duca e il consiglio generale pregano umilmente Sua Santità di eseguir quello che ha promesso a madama di Guise per il duca, suo figliuolo, cioè la provvisione delli beneficii del cardinale di Guise, suo zio, gratificandolo insieme del cappello.

«Che Sua Santità vogli esortar con una

16 septembre.

Si ragionò col Papa delle cose di Francia, intorno a che il Papa disse, che non ci era cosa alcuna di nuovo; che questo cavaliere Diou venuto aveva lettere vecchie, come arà visto Vostra Altezza dalla copia che ne mandai iersera, e che non contenevono cosa alcuna. Diceva bene in voce alcuni particolari, ma che Sua Santità non sapeva quanto se li potessi credere. E dicendoli io, che mi maravigliavo che il duca du Maine non li avesse mandato dreto particolari ordini dopo la morte del Re, e avvisato spesso delle cose di là, disse che detto Mayenne li aveva mandato dreto certe instruzioni e ordini, ma che non erano nè sottoscritti nè sigillati, e che potevono anche essere formati da lui; e che, avendo detto a quel primo mandato che venne, che, se il cavalier de Diou non aveva mandati sufficienti, che camminasse alla volta di Parigi, e che per questo lui era andato innanzi e che presto doverebbe ritornare o venire altri, e che prima non si poteva risolvere altro. Dolsesi ancora della trascuraggine del duca du Maine, dicendo che doveva essere così di natura, avendolo conosciuto in altre occasioni; e che l'aveva detto a questo cavaliere, che era necessario fusse più diligente e sollecito in tenere avvisato qua.

L'amico mi ha fatto dire, che il cavaliere de Diou è stato da lui, e

dichiarazione tutti li cattolici di riunirsi e di allontanarsi dalli eretici, sotto pene di censure contenute nel monitorio di Sua Santità; la quale si prega vogli procedere contro li autori, consiglieri, complici della morte e prigionia delli principi, e contro li aderenti e fautori di eretici.

«Che Sua Santità vogli aiutarli di una somma notabile, e di tutto quello che giudicherà esser necessario in una necessità così urgente. E, non essendogli grato di fargliene dono, gli dia, se li piace, in prestito, sotto la sicurtà del Clero e delle bone e principali terre del regno di Francia, da rimborsarsene fra certo tempo che lei desidera; li quali denari non saranno impiegati in altri effetti, che per pagamento delle forze, sì per la cavalleria come dell'infanteria, che li converrà mantenere mentre durerà questa guerra.

«Che Sua Santità vogli confortare il Re Cattolico nella bona volontà e affezione che ha sempre portato a questo caso, e di che ha ricevuto alcuni effetti molto utili; e vogli anco unire tutti li principi e potentati cattolici per una società e paternità cristiana per servirsi alle loro forze.»

li ha detto che il duca du Maine domanda cinque cose : la prima, un milione e dugento mila scudi; seconda, che il Papa mandi a Parigi un legato con quattro prelati che abbino cura di tener conto e spendere detti denari; terza, che Sua Santità dichiari per un breve detto duca du Maine luogotenente generale del regno di Francia; quarta, che mandi parimente un breve a quel monsignore che ha in custodia il cardinal di Bourbon, che lo conservi in buona custodia, per liberarlo e concederlo alla Lega, che lo vuole per suo re; quinta, che Sua Santità conceda per un breve, che si possa fare inquisizioni di quelli che son stati complici della morte del cardinale e duca di Guise, suoi fratelli: e che questi capitoli si manderanno a vedere a' cardinali della congregazione, ma che non si risolverà cosa alcuna prima che venga nuovo mandato e ordine di Parigi.

Pare che sia in predicamento tre suggetti per mandare in Francia, per quanto intendo; cioè Lancilotto, Aldobrandino [1] e Mattei. Si dice anco, che si sono de' cardinali che mandan polizze attorno, e si offeriscono di andare in questa legazione a tutte spese loro, senza provvisione, ma non ho inteso chi sieno. Solo mi fu detto, due dì fa, che il cardinale Sforza [2] faceva gran procaccio d' andar lui; che non mi parrebbe fuor di squadra che fusse detto Sforza quello che si offerisce andare a sue spese, parendomi che pochi altri fussero subbietti da procurare questa gita in questo modo.

[1] Ippolito Aldobrandini, né à Fano, issu d'une famille florentine, jurisconsulte, auditeur de la Rote, accompagna le cardinal Alexandrin dans ses légations en Espagne, en Portugal et en France. Il fut nommé par Sixte-Quint dataire, puis cardinal, en 1585, et grand pénitencier. Enfin, en 1592, il fut élu pape sous le nom de Clément VIII.

[2] Francesco Sforza, Romain, né en 1562, combattit pendant deux ans en Flandre sous les ordres de son parent, Alexandre Farnèse. Le pape Grégoire XIII le nomma cardinal-diacre en 1583. Appelé au siége d'Albano, puis à celui de Tusculum, il fut chargé d'affaires importantes. Envoyé comme légat dans la Flaminie, il rétablit l'ordre dans cette province, où il déploya une grande énergie. Il mourut en 1624. Il était doué d'une mémoire prodigieuse.

18 septembre.

Questa medesima mattina trovai anche il cardinal Mattei, il quale mi disse, che era stato vero che il Papa avessi fatto venerdì una bravata all' ambasciatore di Venezia, per avere quella Signoria scritto al re di Navarra, e datoli titolo di Re Cristianissimo, e ordinato all' ambasciatore loro di Francia che andasse alla corte di detto re. Ma l' ambasciatore negò sempre tutto, con dire che questo non era vero, come la Santità Sua sentirebbe meglio per altri avvisi.

Oltre alli tre cardinali, che per l' altra mia dissi che erano in predicamento per andare in Francia legati, sento che ci si aggiunge Castruccio[1], con darli per consultore il vescovo di Novara. Però son tutti discorsi della corte.

20 septembre.

Questo giorno sono stato con il cardinal Sauli; il quale mi ha detto, che il Papa rispose ier mattina alle petizioni del cavaliere Diou, dicendoli : quanto al dichiarare il duca du Maine luogotenente di tutto il regno di Francia, che non lo voleva fare, e che non era conveniente che la Santità Sua facessi questa dichiarazione, perchè essendoci tanti principi del Sangue e altri che son poco amici di detto duca du Maine, non lo sentirebbono volentieri, e che lui voleva essere padre commune e pensare al beneficio della religione e di tutti, e che perciò non voleva fare questa scoperta. Similmente, quanto alla domanda che esso duca du Maine faceva, che questo cavaliere Diou fusse dichiarato qua ambasciatore della Lega, disse la Santità Sua, che non voleva dichiararlo lei, e che non conveniva, ma che stesse qua e negoziasse come agente, o come voleva, che l' udirebbe volentieri. Circa il legato, rispose Sua Beatitudine che lo farebbe. Quando poi si venne alla domanda de' denari, che fu d' un milione e dugento mila scudi,

[1] Giovanni-Battista Castruccio, né à Lucques en 1541; docteur *in utroque jure*, nommé cardinal par Sixte-Quint en 1585. Il mourut à Lucques, d'une maladie de foie, en 1595, à l'âge de cinquante-quatre ans.

come per altra scrissi, rispose, che non voleva dar denari, se prima non mandava là il legato, e che da esso intendesse in che grado stavano quelle cose, e quello che facesse di bisogno.

Le quali tutte cose mi disse detto Sauli che li aveva referto un amico suo, che glie n'aveva detto il Papa stesso, subito che fu partito il cavalier Diou da lei.

Aggiugnendo Sua Santità, che questo cavaliere era un uomo così fatto, che veniva qua solo per commodo suo, e per essere ambasciatore; e inoltre, parlando della domanda de' denari, disse il Papa, che egli portava il diavolo nella scarsella; e che i cardinali della congregazione avevono consigliato la Santità Sua a dare al duca du Maine scudi venticinque mila il mese, ma che lui non voleva questo consiglio, nè fare sì poco, perchè questa provvisione non sarebbe servita ad altro che a satisfare a qualche commodo privato del duca du Maine e d'altri, e che que' cardinali non avevon provato a congregare quei denari, e che voleva far da vero, come vedessi e sapessi quel che bisognava, e che allora arebbe dato cento e centocinquanta mila scudi il mese. Però che il legato anderebbe intanto là, e vedrebbe e sentirebbe i bisogni; in questo mentre passerebbe la vernata, e a primavera la Santità Sua, bisognando, metterebbe insieme un esercito gagliardo e potente, e farebbe da vero : cose tutte, come dice Sauli, da non voler far niente.

Quanto al legato poi da farsi, disse il Papa a quell'amico, che lunedì prossimo ne ragionerebbe in concistoro, e che voleva mandare una persona che non fusse sospetta nè interessata, ma fusse persona viva, resoluta e intrepida; e che darebbe facultà a tutti li cardinali che proponessino alla Santità Sua chi li paressi il caso, ma con dirgliene a lui segretamente, se bene in mente sua sapeva chi potesse essere il caso. Discorse meco Sauli sopra la persona dove inclinasse il Papa, e concluse che Aldobrandino, per essere stato una volta fuori, non si rimanderebbe. Quanto a Lancillotto, che, per aver detto sua signoria illustrissima di volere andare a Loreto di quest' altra settimana, e lasciarlo Sua Santità andare, era segno che ella non incli-

nasse a lui; talchè, escludendo Salviati[1] e Rovere[2] come sospetti, si fermava in Pinello, ma molto più in Mattei; il quale sentiva che andrebbe volentieri, per quello che ritraeva, non potendo già credere di Sforza. Dubitava anche Sauli che il Papa non facesse lui, cosa che egli non vorrebbe per molti rispetti; e di ciò gli dava causa di sospettare l'avere, da xv giorni in qua, sempre che sua signoria illustrissima è andata da Sua Santità, domandatogli il Papa come egli si sente, soggiugnendo che stesse gagliardo e allegro. Però crede Sauli che lunedì in ogni modo si farà detto legato per Francia. Mi disse ancora il cardinale, che il Papa aveva detto a lui stesso, che aveva fatto doglienza con l'ambasciatore di Venezia del titolo che intendeva avevon dato di Cristianissimo al re di Navarra, il che Sua Santità confessava non credere; ma disse che questo particolare glie ne aveva detto il conte d'Olivarès; soggiugnendo Sauli, che questi Spagnuoli non mancano di far sempre mali officii, quando possono. Si ragionò col cardinal Santa Croce del legato che disegna Sua Santità creare per Francia; la qual cosa sua signoria illustrissima non approva, e gli pareva che per adesso si avessi a mandare una persona privata o al più un nunzio; ma il mandare legato, pare al cardinale che non sia dignità della Sede Apostolica, oltre che, mandandolo in Parigi, si viene a irritare il re di Navarra; il quale il Papa non arebbe a disprezzare, perchè crede lui che potrebbe prevalere, e che il Papa fusse necessitato a convenire con seco, come inclinerebbe sua signoria illustrissima che facesse Sua Beatitudine, ogni volta che si potessi assicurare che lui fusse cattolico; perchè egli è legittimo successore, e crede Santa Croce che arà delle forze e delli aiuti da prevalere, e che un legato che vi si manderà

[1] Antonio-Maria Salviati, d'une noble famille de Florence alliée aux Médicis, était né en 1537. Envoyé deux fois comme internonce en France sous le règne de Charles IX, il fut envoyé une troisième fois, par Grégoire XIII, en qualité de nonce dans ce royaume, où il resta pendant six ans. En 1583, il fut promu au cardinalat. Sixte-Quint l'envoya comme légat à Bologne; quand il quitta ces fonctions, il laissa dans cette ville d'unanimes regrets. Il était aussi modeste que désintéressé. Il mourut en 1602, à l'âge de soixante-cinq ans.

[2] Jérôme de la Rovère, d'une illustre famille, né à Turin en 1530; archevêque de Turin, cardinal en 1586, mort en 1592.

in questa occasione vi starà con poca dignità, e correrà risico di ricevere qualche affronto.

L'amico mi ha fatto dire e confermare tutte le medesime cose che mi disse ieri Sauli circa la risposta al cavaliere di Diou. Dice similmente l'amico, che l'ambasciatore di Spagna, e similmente il cavalier de Diou, fanno diligenza che il Papa mandi uno confidente di Spagna, e per questo ci è anco qualche opinione di Rovere.

Sono stato dipoi dal cardinale Pinello, e si è ragionato in generale delle cose di Francia, e di quello che abbia domandato il cavalier de Diou, e sua signoria illustrissima mi ha confermato il medesimo.

Questa sera a un'ora di notte è stato da me messer Marcello Marchesi, e mi ha detto, come l'ambasciatore di Spagna e il cardinale di Sens avevono resoluto, che il cavalier de Diou proponesse a Sua Santità per legati in Francia li cardinali Madruzzo[1], Como[2], Pinello e Rovere, e che avevon detto che non accettasse nè Mattei nè Aldobrandino nè Lancillotto, e che facessi ogni opera di avere uno al tutto confidente.

XII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 25-30 septembre 1589.

SOMMAIRE. - Le cardinal Gaëtan nommé légat en France, sous l'influence du parti espagnol. Le Pape explique à Niccolini les motifs de ce choix. Henri IV et les Vénitiens; position délicate de l'ambassadeur de Venise auprès du Saint-Père.

25 septembre.

Questo giorno, alle XIX ore, io spedii a Vostra Altezza Serenissima

[1] Louis Madruccio, né à Trente, évêque de cette ville, promu au cardinalat par Pie IV en 1561; mort en 1600. C'était un des chefs du parti espagnol.

[2] Tolomeo Gallio, né à Côme, archevêque de Siponte, dans le royaume de Naples; nommé cardinal par Pie IV en 1565; il devint évêque d'Ostie. Il avait fait une grande fortune, et était tout dévoué au roi d'Espagne. Il mourut en 1607, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il est connu sous le nom de *cardinal de Côme*.

una staffetta con l'avviso dell' elezione di Gaetano [1], fatto questa mattina legato per Francia, e questa sera mi son resoluto di spedirli il presente corriere per le cagioni che appresso intenderà. L'amico mi ha fatto sapere, come, nella congregazione fatta ieri innanzi a Sua Santità, il Papa disse loro, come era resoluto far legato Gaetano, perchè era parente del duca di Parma, e zio di Pietro Gaetano che ha condotta in Fiandra, e che era servitore tanto accetto al re di Spagna; e che di più la casa sua era grata a' Francesi, perchè anche aveva nome *Enrico* per il già re di Francia, e sapeva che sarebbe solo discaro al duca di Firenze.

30 septembre.

Dissemi il Papa con molte parole, che aveva giudicato, volendosi mettere a questo, di non poter fare altro che accostarsi al re di Spagna, il quale circundava per tanti versi con li Stati suoi il regno di Francia; e perciò anche pensato di eleggere persona che fusse confidente di Sua Maestà e da non esser sospetta alli altri, e atta a poter trattare, e anco confidente suo; che, come mi aveva detto, era stato sospeso un pezzo chi dovessi eleggere; ma finalmente aveva resoluto della persona di Gaetano, giudicato per il meglio per le aderenzie sue; e che per estirpar Navarra, come aveva detto, bisognava valersi della spalla di Spagna; e che pensa, come mi diceva d'aver detto ieri all' ambasciatore di Venezia, che finalmente ogni cosa abbia a riuscir bene, perchè era certo che nè l'Imperatore, nè li arciduchi, nè il duca di Baviera, nè molti altri principi forestieri, arebbono aderito a Navarra, come d'Italia era sicuro che arebbe fatto Savoia, Ferrara, Urbino, Parma e Mantova, e credeva anche di Vostra Altezza, e che

[1] Henri Gaëtan ou Cajétan était d'une noble famille romaine. Né le 8 août 1550, docteur de l'université de Pérouse, il avait été distingué par le pape Grégoire XIII, et revêtu de la pourpre romaine par Sixte-Quint en 1585. Il fit son entrée à Paris le 20 janvier 1590, et il fut reçu avec les plus grands honneurs par le parti de la Ligue. On sait le rôle qu'il joua en France. Il mourut à Rome le 1er décembre 1599, dans sa cinquantième année.

ne arebbe voluto più per il suocero. E confidava che quei signori Veneziani arebbon pensato bene al fatto loro, e che sarebbono rimasti soli, da sperar poi poco beneficio se le cose fussero andate bene per la Lega. Dicendomi anco, che l'ambasciatore di Venezia le aveva mostro buona volontà della sua repubblica in questo; e perchè, xv dì fa, quando l'ambasciatore sentì che Sua Santità si era doluta, perchè quella Signoria avesse commesso all'ambasciatore suo di Francia che si rallegrasse con quel re, dandoli titolo di re di Francia e di Cristianissimo, il che lui disse non sapere; la settimana passata, il medesimo ambasciatore disse di tener lettera da quei Signori, che gli scrivevono come non era vero che essi avessero dati quei titoli, ma sì ben fatti complimenti generali, senza venire a questi particolari, alli quali arebbono avvertenza. E il Papa mi disse, che li aveva lodati, se avevon fatto in questa maniera, perchè giudicava fusse ben sempre mollificare e non inasprire; ma li aveva anco soggiunto, che, avendoli sempre conosciuti prudenti mentre fu in Venezia, e considerati, e tardi nelle loro resoluzioni, che non poteva credere altrimenti; e così li confortava e pregava a fare; con avvertirli bene prima che dessero a Navarra questo titolo; perchè, se l'avessero fatto, si scusava con loro, e li voleva far sapere che in tal caso era resoluto di cacciar via di qui lui come ambasciatore, e richiamare il suo nunzio di Venezia. Intorno a che l'ambasciatore disse e promesse a Sua Santità, che loro andrebbono con quelle considerazioni che Sua Beatitudine diceva, e che erano necessarie. Poi mi soggiunse il Papa, che ieri l'ambasciatore suddetto era stato da lui, e lodatoli l'elezione di Gaetano, e accertatolo che, per tutti questi rispetti, quella repubblica arebbe sentito contento di questa resoluzione sua. Onde il Papa rispose, che non si era mosso e non si moveva a cosa alcuna, se non per beneficio publico e particolarmente d'Italia, considerando che, se questa sementa d'eretici venisse innanzi, che ne patirebbono tutti i principi; però che confortava loro ancora a essere uniti a questa buona e santa opera, alla quale se volevono essere in compagnia, e che l'ambasciatore loro che risiede in Francia vorrà andare a Parigi e stare in compagnia del legato,

che l'arà caro; e che ordinerà a Gaetano, che non solo lo tratti amorevolmente, ma che participi seco ogni cosa, e che lo favorisca e aiuti dove bisognasse per fino ad andare, e fargli spalla che possa stare sicuro in Parigi.

Nota. Nous croyons devoir indiquer ici trois documents importants que nous avons trouvés dans les archives de Toscane. Ce sont des instructions détaillées données au nouveau légat avant son départ pour la France.

Le premier document a pour titre :

Discorso di M. Lomellini al cardinale Gaetano, destinato legato in Francia nel 1589.

Le second document, œuvre d'un anonyme, a pour titre :

Discorso e avvertimenti al signor cardinal Gaetano per la sua legazione di Francia.

Le troisième, qui est également d'un auteur anonyme, est intitulé ainsi :

Parere sopra il discorso e avvertimenti dati al signor cardinal Gaetano per la sua legazione di Francia [1].

XIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, filza 39.)

Rome, octobre 1589.

Sommaire. — *6 octobre.* Le Pape regrette déjà le choix qu'il a fait du cardinal Gaëtan. Intrigues espagnoles. — *11 octobre.* M. de Lenoncourt demande des secours au Pape, au nom du duc de Lorraine menacé d'une invasion allemande. — *25 octobre.* Le Saint-Père décidé à agir en faveur de la maison de Lorraine, et à préparer, d'accord avec l'Espagne, son avénement au trône de France. Le Pape et l'ambassadeur de Venise. — *30 octobre.* Nouvelles de France. Le cardinal de Vendôme a reconnu le roi de Navarre comme roi de France.

6 octobre.

Il Papa comincia a pentirsi di quest' elezione fatta da lui di Gae-

[1] Si l'abondance des matières nous le permet, nous publierons ces documents, à la fin du volume, dans un appendice.

tano. Continua tuttavia l'ambasciatore della Lega di negoziare con l'ambasciatore di Spagna e con Sens, e spesso si trovano tutti la mattina fuor della porta del Popolo, alla vigna di detto Sens; e l'ambasciatore della Lega non tratta con Sua Santità, se non secondo che vien resoluto da Olivarès e da detto cardinale di Sens.

L'amico dice, che il legato ha ordine particolare di riserbare a spendere li scudi cento mila, che se li danno di presente in lettere di cambio, solo per la liberazione del cardinal di Bourbon e per pagare soldati e gente da fargli spalla. Dice ancora, che l'arcivescovo d'Avignone in su la partita ricevette da Sua Santità piuttosto un poco di smacco, il che lui stesso accennò anche a me, e questo per conto d'una badia che ha in pratica che li sia renunziata, sopra che il Papa rispose che non era tempo adesso. E dice l'amico, che l'arcivescovo in queste cose di Francia sarà mero esecutore della volontà di Gaetano; perchè hanno fatto stretta lega in terzo di non conferire e non consultare con altri, cioè il cardinale, il patriarca, suo fratello, e il vescovo d'Asti; e li altri vadino in volta, secondo che loro risolveranno.

11 octobre.

Monsignor de Lenoncourt[1] fu domenica, alle XXI ore, all'udienza di Sua Santità, dove io l'accompagnai, e fui assistente. Sua signoria espose in sua lingua tutto quello che aveva in commissione, dando dipoi alla Santità Sua la lettera del signore duca di Lorena, einsieme uno scritto in italiano, in conformità di quello che aveva detto prima in voce. Sua Beatitudine udito tutto, lesse da per se lo scritto; e poi rispose a monsignore, che aveva molto caro vedere la prontezza di quel duca in servizio della Cristianità e della religione cattolica, lodandolo infinitamente e offerendoli ogni favore e aiuto dove occorresse.

[1] Philippe de Lénoncourt, né en Lorraine en 1527. Il était d'une noble famille et d'une grande beauté. Évêque de Châlons-sur-Marne en 1550, puis d'Auxerre, chevalier de l'ordre du Saint-Esprit en 1579; il fut promu au cardinalat par Sixte-Quint en 1586. Il assistait deux ans après aux États de Blois, et, après le meurtre du cardinal de Guise, il fut nommé à sa place archevêque de Reims. Il mourut en 1592.

Dipoi cominciando a volere trattare dei particolari delle cose di Francia e di Germania, si fece venir dreto il segretario, acciò, come interpetre, potesse satisfare alla Santità Sua di tutto quello che ella desiderava. Con il qual mezzo sendosi ragionato assai, per ultimo il Papa disse : « Che arebbe dato al signor duca bisognando gente e denari « per impedire il transito alle genti di Germania che potessero venire « in aiuto di Navarra, ma che era bene che monsignore informasse i « cardinali della congregazione, con i quali si fusse insieme per vedere « quello che occorresse o potesse fare Sua Santità, parendoli dovere « che tutto si debba prima appuntare in buona forma. Però che, mentre « Sua Santità stesse fuori, questi cardinali vedrebbono e intenderebbono « ogni cosa, per potere al ritorno referire alla Santità Sua, perchè se ne « potesse pigliar resoluzione; domandando monsignore quanto egli vo« leva star qua. » Alla qual cosa rispose Lenoncourt, che starebbe tanto che Sua Santità risolvesse circa questo.

Il cardinal di Joyeuse se ne va in Francia, e partirà, come si dice, lunedì prossimo, e farà la strada di Firenze. S'intende che il fratello suo abbi preso per moglie una figlia di Montmorency, e per questo vadia là, forse mandato da Sua Santità per fare qualche officio con detto Montmorency e con altri signori.

25 octobre.

L'amico mi ha fatto dire, come il Papa è resoluto di aiutare Lorena, cioè il padre o figlio, quale sia più facile, per la corona di Francia, in quel modo che giudicherà migliore, cominciando a consultare con Spagna in generale, per intendere da Sua Maestà Cattolica dove egli pieghi con l'inclinazione sua; e, se quella Maestà mostrerà volontà verso uno di essi, seconderà l'intenzione sua, con prestargli ogni aiuto e favore; e in caso che il Re Cattolico si dichiarassi per altri suggetti fuor di Lorena, farà toccare il Papa alla Maestà Sua tutte le difficultà ed eccezioni che avessero, per ridurre gli Spagnuoli infine a nominare uno di detti Loreni. E tra tanto Sua Beatitudine, con lettere in cifera al legato Gaetano, gli fa scoprire il segreto, con l'ordine che se ne

debba governare, per mostrare le difficultà di tutti gli altri, e la facilità all' incontro di questi di Lorena, per servirsene qua con li ministri di Sua Maestà, e anco in Spagna con Sua Maestà stessa.

Il Papa ha detto ultimamente nella congregazione di Francia, come questo ambasciatore di Venezia gli ha promesso, che quella Signoria, non ostante il decreto fatto in contrario, licenzierà di Venezia l'ambasciatore del re di Navarra come di re di Francia; e afferma Sua Santità d'esserci lasciata intendere di questa promessa all'ambasciatore di Spagna, all'agente di Ferrara e ad altri ministri di principi; e per questo ha commesso alla detta congregazione che la pubblichi per tutto, e che, in caso che quella Signoria ne manchi, essi pensino alla forma d'un monitorio per interdirla e scommunicarla, sì come mostra essere resoluto voler fare in tal caso. Il che inteso dall'ambasciator Veneto, dice non aver fatto tal promessa, nè manco aver auto tali ragionamenti con la Santità Sua, chiamando in testimonio il suo segretario che assiste sempre in tutte l'udienze; dicendo più oltre, che non crede che la Signoria sia per revocare il fatto in quella materia.

30 octobre 1589.

L'amico fu ier mattina dal Papa, che li fece vedere le lettere che il duca du Maine e la communità di Parigi scrivono a Sua Santità, il sunto delle quali sarà con questa; e gli disse, come il commendatore de Diou ha mostrato alla Santità Sua la copia d'una lettera del cardinale di Vendôme[1], intercetta da quelli della Lega, per la quale quel cardinale si sottomette al re di Navarra e lo chiama suo signore e re; la quale copia esso commendatore dette a Sua Beatitudine con altre scritture. Di più quelli signori della Lega domandano in presto, con sicurtà di principi e altri, scudi cinque cento mila. A che Sua Santità

[1] Charles de Bourbon, cardinal de Vendôme, promu par Grégoire XIII en 1583, était le quatrième fils du prince de Condé et de Léonore de Roye. Il était né en 1562. Coadjuteur du vieux cardinal de Bourbon pour l'archevêché de Rouen en 1582, il paraît avoir eu des prétentions secrètes au trône de France avant l'époque de la conversion de son cousin Henri IV. Il mourut en 1594. dans sa trente-troisième année.

ha risposto di non lo voler far prima che sappia che il legato sia arrivato in Francia, e datoli conto dello stato delle cose di là, con provvederli allora con il mezzo del legato; e che il duca di Nevers domanda il generalato dell' esercito de' cattolici, di che il Papa non ne vuole far altro, avendo intercette nuove lettere di quel duca, per le quale egli dice male di Sua Beatitudine.

XIV.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, novembre 1589.

SOMMAIRE. — *17 novembre.* Le Pape toujours mal renseigné; il s'adoucit à l'égard des Vénitiens. — *29 novembre.* Le Souverain Pontife donne audience à l'envoyé de la Ligue, et lui propose de donner au duc de Lorraine la couronne de France. Mécontentement de l'envoyé.

17 novembre.

Dissi a Sua Santità, come Navarra aveva mandato un personaggio a rallegrarsi con il legato della venuta sua in quel regno; di che anche disse il Papa non ne aver sentito cosa alcuna, come non aveva altri avvisi sicuri di là, sentendo diversamente, il che io gli confermai dicendo : « Che, oltre all' avviso venuto della ritirata del duca du Maine « da Dieppe, non si era inteso altro con fondamento, venendo da più « bande scritto diversamente; il che era cagione che non si dava avviso « alcuno alla Santità Sua. » Concluse poi, che, per fino che non si veniva a fare in Francia un re cattolico, che non si sarebbe fatto cosa buona, e che lui non ci voleva metter le mani; ma sì bene che darebbe aiuto a farlo, e dipoi a conservarlo. Entrò poi ne' Veneziani con l' occasione del nuovo ambasciatore venuto, dicendo le medesime cose dette già, e mostrando che detto ambasciatore sia stato molto a venire in qua, e che sia venuto malvolentieri; dicendo finalmente : « Che ogni volta « che i Veneziani non ricevino quell' ambasciatore di Navarra in pub« blico e trattino seco, come con ambasciatore di re di Francia, che

« questo li basterà, come anche che essi Veneziani trattino detto ambasciatore come ha fatto l'Imperatore. »

29 novembre.

Pare che il Papa si sia lasciato intendere all'ambasciatore della Lega, che, se la Lega gli darà in mano la città di Marseille, che li darà denari, altrimenti no; cosa che è giudicata difficilissima, e per buon pretesto di non avere a prestare denari. Dice l'amico, che il Papa, nel progresso del ragionamento, si lasciassi intendere al cavaliere de Diou, che a volere che la Lega pigliasse favore, che non potevono que'signori far meglio che nominare per re il principe di Lorena, perchè a questo modo si saria potuto sperare miglior successo, e che il re di Spagna aiutasse, e Vostra Altezza ancora vi mettesse la mano. La qual cosa intesa dal cavalier de Diou, dice che cominciò a alterarsi, e dire al Papa : « Ora noi veggiamo dove è la cosa, e dove « tende il fine della Santità Vostra. Questa è una cosa che non può piacere là, e non è da riuscire; anzi darà causa di alterazione a tutti. Ecco « scoperto il fine a che tende questo negozio; e queste sono le pratiche « di Lenoncourt, che diceva esser venuto qua a dar favore alla Lega, e « non procurar per il proprio. E la Santità Vostra non deve pigliarla « per questo verso, perchè non può piacere a nissuno. » E così si partì con mala satisfazione, e con dire che voleva dar conto di tutto a quelli della Lega. Onde questi cardinali, a'quali è parso che il Papa abbia passato i termini, e non dovesse ancora lasciarsi intendere a questo, vedendo che questo cavalier de Diou era resoluto di scrivere tutto questo ragionamento a quelli suoi signori, hanno fatto e fanno ogni opera di ritenerlo perchè non scriva, ma vedendolo tanto ardente, credono di non lo poter fermare.

XV.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 41.)

Rome, janvier 1590.

Sommaire. — Arrivée de M. de Luxembourg, député au Pape par la noblesse catholique fidèle au roi de Navarre. Vives réclamations de l'Espagne; menaces. Le Saint-Père n'en donne pas moins audience à M. de Luxembourg. L'envoyé de la Ligue et le cardinal de Sens, dans leur inimitié contre l'ancien légat Morosini, emploient pour le perdre les moyens les plus blâmables. Le Pape, irrité contre l'Espagne et contre le légat Gaëtan, n'est pas éloigné de pardonner au roi de Navarre, ce qui diminue les chances du duc de Lorraine.

Monsignor di Luxembourg[1] è stato questo giorno all' udienza di Sua Santità, ma per ancora non ho potuto ritrarre quello abbia trattato. Sarà facil cosa sia andato per vedere quel che il Papa risponde alle lettere e scritture presentateli, il sunto delle quali sarà con questa, auto dall' amico al solito; il quale mi ha fatto dire di più, che l' ambasciatore di Spagna, nel l' udienza di sabato passato, presentò una scrittura al Papa, la quale Sua Santità in principio ricusò di volerla pigliare e leggere, dicendo : «Che sarà qualche impertinenza «delle solite;» ma finalmente la prese e lesse dopo che fu partito l'ambasciatore. La scrittura conteneva, che Sua Maestà Cattolica si maravigliava che Sua Santità dessi orecchi e trattasse con questi della parte di Navarra, facendo grande esclamazione, e protestando che, se la Santità Sua seguita di udire tali pratiche, o farà piacere o commodo alcuno a questa parte, che se ne risentirà con l' armi temporali; e che

[1] François de Luxembourg, duc de Piney, prince de Tingry, comte de Roussy et de Ligny. Il descendait du troisième fils de Louis de Luxembourg, connétable et comte de Saint-Pol. Il était député à Rome par la noblesse catholique restée fidèle à Henri IV. Il fut appelé à jouer un rôle important dans les négociations qui vont suivre. Le chancelier de Chiverny et le cardinal d'Ossat font son éloge. L'ambassadeur vénitien le juge moins favorablement; voici ses paroles : *Ha nociuto grandemente al servizio del Re aver avuto, in questi tempi, un ambasciatore freddo e di poco polso, che non ha dato mai sodisfazione, nè l' avrebbe saputa dare con parole, s' avesse voluto.* — Voyez les instructions données au duc de Luxembourg, *Mémoires de Nevers,* II, p. 512 et suiv.

quando non possa più, si varrà anche delle spirituali concesseli dalle leggi e da' sacri canoni; con molte altre parole simili. Il che non è molto piaciuto a Sua Santità.

Discorse dipoi il Papa alla larga sopra le cose di Francia, dicendo: « Che li Spagnuoli non vorrebbono che lui udisse, nè manco comportasse che stesse qua Luxembourg; e che la Santità Sua aveva risposto « che non sapeva perchè avessi a mandar via questo uomo che era cattolico, e che era qua per buon effetto; e che arebbe desiderato e desidererebbe che il duca di Sassonia, e li altri principi luterani e il « Turco stesso mandassero uomini; che li sentirebbe volentieri, come « voleva il dovere. » E in questo si distese, dolendosi qualche poco di questi Spagnuoli; con dire anco, che aveva sentito che fuori si diceva che, oltre alli trecento mila scudi che il Re Cattolico aveva mandati al duca du Maine, glie n' aveva assegnati cento mila il mese, e dichiaratosi protettore della Lega, il che però non sapeva; distendendosi ancora a dire piuttosto male de' Guisi: « Che avessero preso quest' impresa « per interesse loro sotto pretesto di religione, sotto l'ombra del re di « Spagna, il quale era causa per ciò di questi travagli. » Talchè si vede che da qualche settimana in qua il Papa inclina diversamente da quel che faceva per l'adietro.

Il Ridolfi mi disse, che il cardinale di Sens e l'ambasciatore della Lega avevono ricerco un gentiluomo Francese, perchè fusse contento di fare una fede, come lui aveva visto, due ore avanti che fusse morto il cardinale e duca di Guise, parlare insieme ritirati il re di Francia morto e il cardinale Morosino, e che detto Morosino era ritornato, sei ore dopo la morte di quei signori, a parlare con detto re; e che questo gentiluomo aveva conferito questo caso a Alessandro del Bene, domandandoli parere di quello avessi a fare, atteso che lui in effetto non aveva visto nè saputo cosa alcuna di questo fatto. Alla qual cosa gli rispose Alessandro del Bene, che non doveva farla, poichè non sapeva niente. Donde si cava, che li sopradetti fanno ogni opposizione a Morosino, e forse hanno tentato di cavare delle medesime fedi da altri Francesi per nuocerli; il che detto Alessandro ha ridetto al Ridolfi. Il

quale mi ha soggiunto, che, nel ragionare che ha fatto con monsignore di Luxembourg e con l'abbate della Boderia, già segretario dell' ambasciatore, ha ritratto che loro desidererebbono che Sua Santità mandasse qualche teologo a instruire e catechizzare il re di Navarra; e che, sebbene non chiederanno alcuno, con tutto ciò vede che non fuggirebbono il Padre Toledo, nè quel teologo da Montepulciano che si trova in Francia appresso al legato Gaetano.

L'amico mi ha fatto dire, che, nelli ultimi ragionamenti che il Papa ha tenuti seco, si è allargato in dirli che ha pensiero e disegno di mandare un altro legato in Francia, poichè Gaetano è talmente dichiarato per la parte della Lega e sospetto all' altra parte che non può trattare. Da che si può assai bene comprendere che Sua Santità cominci a inclinare a ricevere Navarra all' obbedienza, se non di presente, almeno fra qualche tempo, come si trovi qualche onesta forma.

È stato dipoi a rendermi la visita monsignor di Luxembourg; il quale mostra di restare assai satisfatto delle buone parole che li dà il Papa, da che spera bene, con tutto che non abbia risposta alli capi trattati, sperando nell'udienza di questo giorno avere a veder meglio la mente di Sua Santità.

Entrando il cardinal Pinello in trattare delle cose di Francia, mi disse, che vedeva molte difficultà per fare che il duca di Lorena potesse essere re di Francia, sì per darsi ad intendere che Mayenne non consentirebbe mai, come per altre cagioni ancora; e che per ciò arebbe auto caro sapere qual fusse l'intenzione di Vostra Altezza, caso che si avesse auto a pensare di trattare dell' elezione di un re, sì come diceva averne ancor parlato al cardinal del Monte [1]. Io gli risposi, che credeva che l' Altezza Vostra arebbe auto molto caro, quando si fusse

[1] Francesco-Maria del Monte, issu d'une noble famille de l'Ombrie, né en 1549. C'était un homme aimable autant qu'instruit; à la mort du cardinal Alexandre Sforza, il s'était attaché à la fortune du cardinal Ferdinand de Médicis, qui, devenu grand-duc en 1588, le fit agréer par le pape Sixte-Quint comme son successeur dans le sacré collége. Il entretint dès lors une correspondance active avec le nouveau grand-duc. Il devint évêque d'Ostie et doyen des cardinaux. Il mourut en 1622.

potuto condurre il duca di Lorena alla corona; ma che finalmente, quando ci fusse difficultà, che all'Altezza Vostra bastava che in Francia fusse un re, il quale fusse cattolico e di merito e di valore. Dopo questo venne a dire, che pensava che Sua Santità inclinerebbe a perdonare a Navarra, ogni volta che si potessi assicurare delle promesse che gli eron fatte; perchè vedeva la Santità Sua disposta in questa parte dalli ragionamenti tenuti seco; e che, avendo conosciuto di aver mandato in Francia un legato troppo aderente alla parte di Spagna, e conseguentemente diffidente all'altra parte, manderebbe facilmente un altro legato e forse due, con richiamare Gaetano, del quale non ci era altra certezza che fusse partito da Dijon che per lettere di mercanti inviate a Genova.

XVI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, février 1590.

Sommaire. — Le Pape est de plus en plus favorable au roi de Navarre. Il parle de rappeler le légat Gaëtan, et déclare à l'envoyé de la Ligue qu'il ne lui donnera aucun secours. Le succès des affaires du Roi ne contribue pas peu à entretenir le Saint-Père dans ces bonnes dispositions.

16 février.

Si vede camminare il Papa di buone gambe alla reconciliazione di Navarra, e che ogni officio che si facesse potrebbe piuttosto nuocere, non facendo di bisogno per adesso spingere il Papa in questa parte. La Santità Sua ha mostro l'aver per male che il legato abbia sborsato i cinquanta mila scudi, e detto che, se egli sarà uscito dell'ordine, che gli pagherà del suo. Luxembourg, nell'ultima udienza, nel discorso dell'altre cose, domandò al Papa, se, in caso che il re di Navarra scrivesse alla Santità Sua, ella riceverebbe la lettera? Al che il Papa rispose di sì; e si vede manifestamente che il Papa sarà facile a ricevere Navarra, sentendosi massime che le cose sue camminano di bene in meglio. Disse ancora il medesimo Luxembourg, che, essendo

entrato il re in una città presa da lui, e venutoli innanzi il clero con la croce e processione per incontrarlo, che quella Maestà era scesa da cavallo e inginocchiatasi. Il che il Papa poi volendo referire al commendatore de Diou, il commendatore rispose alla Santità Sua, che Navarra era scavalcato per mettere i piedi sulla croce, come disse che fece. Ma il Papa gli rispose : «Che non era vero.» Da che si comprende la malignità di detto commendatore de Diou.

16 février.

Si vede camminare Sua Santità tanto bene per se stessa, che non abbia bisogno di sprone; chè così dicono tutti quelli che possono sapere qualche cosa, e si vede anche assai manifestamente per ognuno. Talchè si spera, che, come il re di Navarra scriva e domandi il perdono, che Sua Santità sia per riceverlo in ogni modo, massime sentendosi tutto giorno che le cose camminano favorevolmente per lui, e che a quelli della Lega non mancheranno difficultà; dicendosi inoltre, che queste genti che si fanno in Germania si divideranno in due parti, una per andare alla volta di Lorena, volendo Navarra e quelli principi di Germania assicurarsi di quel passo, e l'altra alla volta di Savoia; talchè questi principi doveranno aver de' travagli; ma Lorena doverà pigliare il partito migliore, e accordarsi in quel modo che potrà, che sarà più salutare per lui.

Il legato ha scritto una lettera alli cardinali della congregazione, indirizzandola a Santa Severina come capo, per la quale mostra che è stato necessitato a sborsare li scudi cinquanta mila; e prega lor signorie illustrissime a pigliare la parte sua con il Papa, caso che Sua Santità mostrasse disgusto, dicendo averlo fatto per necessità, avendo trovato le cose in mal termine, che, se non sono aiutate presto, le cose andranno male; e così va scoprendo la necessità e il bisogno della Lega.

17 février.

Io entrai dopo questo in ragionare col Papa dell' arrivo del legato

in Parigi, e del modo d'esser ricevuto; come anco delli cinquanta mila scudi sborsati a quelli della Lega. Al che rispose così Sua Santità: « Sì, è arrivato. » Ma assai freddamente. Poi sentendo che io dicevo de' cinquanta mila scudi sborsati, cominciò a ridere, dicendo: « Luxembourg non ci può star sotto che il legato abbia dato questi denari, « facendo molta querela, con dire che questo è un modo da fare raf- « freddare il re di Navarra della buona intenzione che ha, vedendo che « il Papa dà denari alla parte avversa. Ma noi gli abbiamo risposto di « non lo sapere e di non lo credere; e che, se ciò avessi fatto, arebbe « fatto male e li pagherebbe del suo; e che, quando gli demmo questo « assegnamento, lo facemmo, perchè, avendo da andare in quelle bande, « dove potevano occorrere a lui molti bisogni, come di soldar gente per « sua scorta, come gli è bisognato, e altre cose simili, che potesse valer- « sene; ma che l'intenzion nostra non fu che servissero per questo, e « che poteva anche essere che quelli della Lega lo dicessero per favorire « la parte loro, mostrando d'avere in compagnia il Papa. Ma che questo « non le desse noia in conto alcuno, quando pure anco fusse vero; per- « chè il legato non ha facultà, e non glie ne darà davvantaggio. » Di maniera che Luxembourg si era un poco quietato.

Non mancai di dire a Sua Santità, che, avendo sì gran necessità questi della Lega, si come s'intendeva che era tale, che li trecento mila scudi auti dal re di Spagna s'erano consumati in un subito, senza vederne frutto; che l'aver dato questa partita non era altro che aver gittato via questi denari. Rispose allora il Papa: « Veramente il legato « non ha ordine da noi di sborsare queste partite, se non in caso che si « liberasse il cardinale Bourbon; e ha fatto male a pagarli almeno tanto « apparentemente; che, se pure li avessi dati sotto mano, sarebbe « manco male; perchè, come legato apostolico che ha da trattare del « bene universale, con il fare questa dichiarazione, viene a diventar dif- « fidente dell'altra parte; di sorte che non potrà più trattar cosa al- « cuna. » Dicendo dipoi: « Che Mayenne aveva speso in un anno più « d'un milione d'oro auto dal re di Spagna e un milione e mezzo auto « da' Parigini, e che ora vorrebbon consumare quelli d'altri, ma che

«non li riuscirà, e che questi dell' Unione facevon peggio verso le «chiese e monasterii, che non facevon quelli di Navarra; e che di tutto «era cagione il cardinal di Como e Sens, che avevono dato principio a «questa Lega.» Comprendesi da tutte queste parole, che il Papa oggi non ha bisogno di sprone, e che è ben volto all' accomodarsi con Navarra, come possa avere le satisfazioni convenienti. Le quali non mancheranno, perchè Sangalletto mi ha detto aver inteso da monsignor Serafino[1], il quale è oggi in gran concetto del Papa, che Navarra manderà qua uomo a posta, e si umilierà, e prometterà di sottoporsi a tutte quelle penitenze che vorrà il Papa, accennando che così abbia scritto Luxembourg a Navarra che convenga fare, di parere di detto Serafino.

23 février.

Dicono, che, sabato passato, il Papa facesse molte parole e rumore con l'ambasciatore di Spagna, e questo perchè, nell' udienza del sabato davanti, dove detto ambasciatore stette poco, come io scrissi, lasciò una polizza o biglietto, per il quale, in nome del re, si faceva nuove proteste alla Santità Sua intorno a queste cose di Francia, e in caso che il Papa assolvesse Navarra.

Tutte queste cose vengon dette, ma io non le affermo a Vostra Altezza.

Domenica notte fu spedito dal Papa un corriere in Francia al le-

[1] Sérafin Olivier était fils d'un Français et d'une Italienne. Docteur et professeur de l'université de Bologne, c'était un des jurisconsultes les plus éminents de son siècle. Pendant quarante ans il fut auditeur de la Rote, et dans toutes les affaires graves son opinion faisait loi. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il parvint aux hautes dignités de l'Église. Clément VIII, à la requête de Henri IV, le nomma, en 1602, patriarche d'Alexandrie, et cardinal en 1604; il avait alors soixante-seize ans. Il mourut sept ans après, en 1609. Mgr Sérafin rendit à la France plus d'un bon office. Le Pape hésitait à recevoir M. de la Clielle, envoyé de Henri IV; ce fut Sérafin qui le décida : «Si «j'étais pape, lui dit-il, je donnerais au«dience au diable lui-même, si j'espérais «le convertir.» Il tint au Souverain Pontife ce hardi propos : «Très-Saint Père, Clé«ment VII a perdu l'Angleterre pour avoir «voulu complaire à Charles-Quint; s'il con«tinue de complaire à Philippe II, Clé«ment VIII perdra la France.»

gato, nè si sa il particolare per che conto. Si crede bene, che presto doverà venire la lettera che scriverà il re di Navarra al Papa, e che poi si comincierà a trattare della liberazione; e molti vogliono che Serafino andrà in Francia, siccome crede ancora l'abbate della Boderia che facilmente possa accadere che Navarra mandi in qua il marchese di Pisani, già ambasciatore, poichè intendono che quella Maestà aveva mandato a chiamarlo. Dicono ancora, che, nel trattare l'ambasciatore della Lega ultimamente con il Papa, venne Sua Santità a un termine di dirli : « Che si risolvessi; che da lui la Lega non aveva avere nè « gente nè denari; sì che facessi o dicessi quel che egli voleva. » E che per questo, il commendatore de Diou era andato principalmente da' cardinali della congregazione a dolersi di queste parole, quasi mostrando, poichè il Papa gli aveva così resolutamente parlato, di volersi partire. Il che sarà forse fatto ad arte, perchè venga agli orecchi di Sua Santità.

L'amico mi ha detto, che, come venga questa lettera di Navarra, che il Papa si risolverà a concedere l'assoluzione, confermandomi esser vero che, nell'ultima udienza, Sua Santità dicesse all'ambasciator della Lega, che poteva pensare all'andarsene ogni volta, perchè non aveva da sperare di trarre da lei nè denari nè gente; e che detto ambasciatore l'aveva referto, e se n'era doluto con alcuni cardinali; talchè si vede, che, senza durar molta fatica, il Papa piega gagliardamente alla parte di Navarra.

24 février.

Dicendo io dipoi al Papa, che delle cose di Francia non ci erono cose di momento che si sapessero da Vostra Altezza, se non che generalmente s'intendeva che Navarra tuttavia pigliava maggior piede; se però Sua Santità non aveva altro lei? Disse, che intendeva il medesimo; e di più che di Venezia veniva scritto, che Navarra si trovava un poco indisposto con sospetto di veleno; che non ne aveva altro riscontro.

XVII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 2 mars 1590.

SOMMAIRE. — Derniers efforts des Espagnols pour empêcher le Pape de donner l'absolution au Roi; moyens d'intimidation. Le Saint-Père contient son indignation, et prend le parti de dissimuler. Le légat désavoué par le Pape; son léger dissentiment avec les envoyés du Roi Catholique en France Bonne situation du duc de Luxembourg.

Corre voce che, tre mesi sono, quando il Papa era ben volto a favorire la Lega, avesse ragionamento con l'ambasciatore di Spagna di volere aiutare e favorire in tutti i modi la detta Lega; della qual cosa tenendone proposito l'ambasciatore con il cardinal Gesualdo [1], dicono che esso Gesualdo ne parlassi poi con il Papa, mostrandone satisfazione e contento, e che il Papa rispondesse, non solamente voler fare quanto aveva detto all' ambasciatore, ma davvantaggio, con dar denari e gente e tutto quello che bisognava; mostrando aver caro che ciò si facessi intendere a Sua Maestà. Olivarès, inteso questo da Gesualdo, lo pregò che, con lo scrivere sua signoria illustrissima una polizza al Papa, con farli ratificare tuttò il ragionamento, ne cavassi la confermazione, il che Sua Santità dovette fare. Onde l'ambasciatore, non solo ne scrisse al re, ma mandò ancora l'istessa polizza di Gesualdo.

Sentiva Sua Santità ancora, che fra Navarra e il cardinal di Vendôme fusse nato qualche disparere, ma non ne aveva certezza. Questo è quanto ho ritratto questa mattina, avendomi anche detto Sangalletto, che monsignor Serafino tiene per fermo che presto verrà la lettera di Navarra, e che il Papa lo ribenedirà e assolverà subito, e che allora facilmente detto Serafino andrà in Francia; il quale oggi è molto

[1] Alphonso Gésualdo, Napolitain, protonotaire apostolique, cardinal de la création de Pie IV en 1561; il mourut en 1603, doyen du sacré collége. C'était un partisan déclaré de l'Espagne, mais il était plus zélé qu'habile.

ben visto e stimato dal Papa, che li ha fatto molte offerte. Il medesimo Serafino aggiunge di più, che Navarra ha scritto, che in modo nissuno vuol trattare con il legato, essendo che il fratello e li nipoti suoi son servitori e provvisionati del re di Spagna. Sua Maestà rispose all' ambasciatore, che stringessi Sua Santità a convenire; altrimenti mostrassi che la Maestà Sua ne arebbe dispiacere, e sarebbe forzata a farne risentimento; e che tutto portò quest' ultimo corriere. Fin qui mi ha detto il cardinale Aldobrandino, e l' abbate della Boderia non solo conferma questo, ma aggiugne che, trattando la lettera del re di risentimento, per avere Sua Santità ricevuto e per trattenere ancora Luxembourg, sia detta lettera stata procurata dall' ambasciatore di Spagna, mediante la resoluzione fattane da una congregazione che si messe insieme di questi cardinali Spagnuoli, dove intervenne Sens e detto ambasciatore: che subito spedirno al re per averla, pensando con questi modi di tenere a freno il Papa, e che questa lettera fusse portata da quell' ultimo corriere che venne pochi giorni sono; la quale fu presentata da Olivarès sabato passato. E dicono, che conteneva come, avendo visto Sua Maestà che il Papa non voleva abbracciare la causa della Lega, come era conveniente e ella si era lasciato intendere, che perciò aveva resoluto di mandare in Italia dieci mila Tedeschi sotto il conte di Lodrone, e che manderebbono sei mila Spagnuoli, con soldare di più otto mila Italiani e due mila cavalli sotto la carica del signor don Pietro de' Medici; protestando a Sua Santità, che avvertisse, non solo ad assolvere il re di Navarra dalle censure, ma che di nuovo lo pubblicasse incorso in tutte le pene, e scommunicassi ancora tutti i principi e signori cattolici che seguitassero la Maestà Sua, e inoltre cacciasse di Roma Luxembourg; altrimenti procederebbono con l'armi e con un concilio, convocando tutti i vescovi delli Stati di Sua Maestà Cattolica; e che l' ambasciatore di Spagna, nel presentar questa scrittura, sabato mattina, disse al Papa : « Che il suo re gli aveva imposto che la desse alla Santità Sua « con ordine di averne risposta fra tre giorni, e, non l' avendo, tornasse « a farne instanza. » Ma il Papa facendo resistenza di non la voler pi-

gliare, dicendo a Olivarès che narrassi in voce il contenuto di essa, egli replicò pure che non poteva uscire della commessione datali; finalmente, dopo molte repliche, disse il Papa all' ambasciatore, che la leggesse lui; il che fu eseguito. Onde il Papa, sentiti le proteste e il modo del procedere, mi dice il detto abbate della Boderia, che si alterò gagliardamente con detto ambasciatore Olivarès, dicendoli: « Che « si maravigliava molto di questo modo di trattare del re, che volessi « darli norma e leggi di quel che aveva a fare in simili casi; e che « arebbe fatto secondo il giusto quel che Iddio l'avesse inspirato; e « che sapeva molto bene, come teologo, quel che conveniva fare; ma « che avvertisse bene Sua Maestà come trattava seco; che non aveva « ancora mai provato quanto importasse avere a fare con un pontefice « adirato. »

Domenica dipoi fu dal Papa Luxembourg, il quale fu molto ben visto, come mi dice la Boderia; e soggiugne, che Sua Santità li mostrò, che questi Spagnuoli facevono gran rumore, e protestavano alla Santità Sua gran cose se non cessava d'udire le pratiche di Navarra, e se non mandava via Luxembourg; ma che di queste cose teneva poco conto, non volendo pigliare le leggi da loro; mostrando in sustanzia, che, quando venisse la lettera di Navarra, che inclinerebbe all' assoluzione. Soggiugnendo, che il cardinale legato faceva il Papa in Parigi, e aveva sborsati quelli cinquanta mila scudi; ma che li pagherebbe forze del suo; accennando che, quando Luxembourg avesse creduto che detto legato non fusse stato il caso a trattare con Navarra, che averebbe preso resoluzione di richiamarlo e fare un altro legato. Da che si comprende, che, non ostante queste bravate delli Spagnuoli, il Papa sta fermo nella resoluzione di volere assolvere Navarra; poichè ha parlato dopo a Luxembourg in questa maniera.

Disse ancora il Papa a Luxembourg, che fra l' ambasciatore e altri ministri di Spagna, e il legato era nato disparere, perchè, proponendo li ministri Spagnuoli, dando denari e gente alla Lega, che Sua Maestà avesse titolo di difensore e protettore della Lega, e che insieme fussero date in mano di detti Spagnuoli alcune terre d'importanza per sicurtà

loro, il legato aveva risposto : « Che, quanto alle terre che desiderava-« vano avere, che procurassero come volessero, che questo importava « poco; ma che il pigliare questo titolo non era conveniente, e che « lui non l'acconsentirebbe, non avendo ordine alcuno. » Il che dispiacque agli Spagnuoli.

Non mancono alcuni che credono, che la lettera presentata dall'ambasciatore di Spagna al Papa si manderà alla congregazione, per mettere il negozio in consulta. Molti altri dicono, che fra questi rumori Olivarès si lasci intendere d'avere animo di partirsi fra brevi giorni, non seguendo resoluzione a suo modo, e che tra pochi giorni si séntiranno gran cose, senza venire a particolare alcuno. Mercoledì dipoi Olivarès fu all'udienza di Sua Santità; e con tutta la diligenza usata non ho possuto ritrarre quello che trattasse, e che risposta avesse. Ho ben sentito, che il negoziato è in conformità del detto di sopra, e pare che accennino che il Papa abbia un poco piegato in su queste minaccie; ma io son d'opinione, che Sua Santità non arà voluto interamente disgustare Olivarès se così sarà stato, e anche voglia scorrere in là senza venire a resoluzione alcuna, come pare che sia stata sempre l'intenzione della Santità Sua; ancorchè si crede che questi Spagnuoli vorranno esser chiariti della mente sua per ogni modo, parendo che ci sia animo di voler rompere verso Francia prima che Navarra pigli più piede; parendo loro che, se questo inimico pigliasse vigore, che fusse peggio l'indugiare. Però di quello che si potrà ritrarre davvantaggio, ne avviserò Vostra Altezza.

Vanno anco dicendo questi Spagnuoli, che si son chiariti delli animi delli duchi di Ferrara, Parma, Savoia e Urbino, e che questi non mancheranno d'essere con loro; e aggiungono di credere, che fra il Papa, i Veneziani e Vostra Altezza sia lega; e si è tenuto per fermo da molti giorni in qua, che ci dovesse venire l'arcivescovo di Pisa per capitolare; e ho di buon luogo, che Olivarès ha mandato a alcuni a domandare se era vero che detto arcivescovo venisse qua; e alli miei di casa ancora è stato domandato più volte quando egli veniva e se era arrivato ; avendo li Spagnuoli volti gli occhi al tutto, in vedere i

motivi che fa Vostra Altezza, credendo che ella procuri di muovere il Papa a favorire Navarra, e che abbia anche mandatoli denari in Francia.

Dopo avere scritto sin qui, ho inteso, che, il giorno avanti che Olivarès andasse dal Papa, vi fu Gesualdo; il quale con molte parole pregò Sua Santità a volere aiutare e favorire la Lega; e che il Papa gli dette grata risposta, mostrando buona inclinazione. Successe poi Olivarès, che disse il medesimo, e anche lui ebbe buone parole dal Papa. Ma di poi, essendo andato da Sua Santità non so che altro cardinale, il Papa gli aveva narrato tutto, e dettogli ridendo che Gesualdo era un buon uomo. Si vede che Gesualdo ha guidato tutta questa ballata, ma da lui non si cava niente. Ritraggo bene, che l'ambasciatore sta continuamente in volta de' cardinali, e posa poco dì e notte; che è segno di mulinare qualche cosa, massime vedendo che cercano di chiarirsi della mente del Papa quanto prima.

XVIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 3-5 mars 1590.

Sommaire. — Intrigues et démarches des Espagnols. Propos du Pape. Entretien de Niccolini avec les cardinaux Colonna, Aldobrandini et Gésualdo. Ce dernier est tout Espagnol. Le cardinal Pinelli favorable à la France.

Cercai d'intendere destramente da Sua Santità se ci era cosa di nuovo di Francia; perchè dalla parte nostra non si sapeva cosa alcuna, se non che pareva non si verificasse la malattia di Navarra, come si era detto. Confermò il Papa non esser vero che Navarra avesse male, ma sì bene che fusse seguito qualche poco di mala satisfazione fra il cardinale Vendôme e lui. E rispondendo io, per farlo uscire, che, se lui a sorte si allargasse da Navarra, potrebbe per avventura tirarsi dreto buona parte di quei principi cattolici, allora il Papa rispose : « Così sarebbe; e, se il « legato sapesse pigliare il verso con seco, potrebbe operare qualche

« cosa. » Onde io risposi, che si aveva da credere che il legato arebbe saputo, se però sua signoria illustrissima fusse tanto confidente a Vendôme che bastasse. E Sua Santità replicò : « Io non sto in dubbio, « che egli sarebbe confidente, perchè fra di loro son passate lettere e « mandati, e Vendôme ha mostro tener conto di lui. Ma l' importanza « sta, che il legato sapesse pigliarla per il verso; che non mi pare, « poichè lui fa tutto quello che vogliono i ministri Spagnuoli che sono « in Parigi, e non quello che ha ordine da noi. » Da che si comprende, che Sua Santità non debbe essere molto satisfatta oggi del legato, e che ella non piega a favore della Lega, come credono da quattro giorni in qua.

Domandando io al cardinal Colonna, che opinione sua signoria illustrissima avesse circa l'essere il primo il re di Spagna a volere rompere la guerra verso Francia, mi disse, che crede che Sua Maestà (il re di Spagna) si risolverà a farlo, e che è giudicato che sia necessario; perchè, se Navarra prevalesse, toccherebbe alli Spagnuoli a far la guerra defensiva, e che era meglio prevenire, perchè si farebbe in paesi d' altri con manco spesa e manco risico. Talchè io comincio a credere, per le molte voci che si son levate da otto giorni in qua, che resolutamente li Spagnuoli non tarderanno più.

Mi scoperse anco sua signoria illustrissima, che questi maneggi di persuadere il Papa ad aderire con il re di Spagna a favore della Lega erano stati negoziati dal cardinale Gesualdo, e che lui non aveva saputo cosa alcuna.

Questa sera è stato da me l'abbate Tolosano[1], il quale è stato dal cardinale Aldobrandino, per ritrarre qualche particolare; sendochè detto Aldobrandino era stato con Olivarès. Il quale cardinale, oltre al confermarli quanto scrissi a Vostra Altezza ier sera e questo di sopra, dice, che, essendo lei giovedì dal Papa, la Santità Sua gli conferì parte del ragionamento di Gesualdo e dell'ambasciatore di Spagna, i quali lo persuadevono ad aderire alla Lega, e far sapere a quelli principi

[1] Antoine Tolosani, abbé de Saint-Antoine de Vienne, célèbre par ses prédications et par ses écrits.

cattolici che sono appresso a Navarra, che si partissero, altrimenti li dichiaresse scomunicati; e che cacciasse di Roma Luxembourg; e che il Papa soggiunse : « E che diranno, se fra pochi giorni verrà qua un am- « basciatore di Navarra, e che noi lo vedremo volentieri e gli faremo ca- « rezze ? » Soggiugne anco il medesimo Aldobrandino, che, ragionando seco l'ambasciatore Olivarès, e dicendo che il Papa non doveva mai assolvere Navarra, nè pensare che lui avesse a essere buon cattolico, sua signoria illustrissima gli rispose, che Sua Santità, come Papa, bisognava che andasse considerando quello che conveniva a lui. Dove che in su questo l'ambasciatore li disse : « Monsignore, io vi voglio « dire una cosa, in confessione, e come a penitenziere che sete; che, « se il Papa assolverà Navarra, che assolutamente si perderà il re di « Spagna. »

Mi disse il cardinal Gesualdo : « Che vi pare del Papa? Che ne « dice, e come l'intende il granduca in queste cose di Francia ? » Al che io risposi : « Il granduca non dice cosa alcuna; chè a Sua Altezza « non tocca a metter bocca in queste cose; ma lascierà fare a' principi « maggiori, come a Sua Santità e a Sua Maestà, e starà a vedere. » Poi seguitò : « Come vi pare che il Papa possa procedere in queste « cose di Navarra ? » E io gli dissi : « Bisogna vedere quel che convien « fare a Sua Beatitudine come Papa; il quale, come teologo, saprà lui. » Allora Gesualdo uscì : « Come può Sua Santità assolvere un che è « relasso, e che tiene in prigione il cardinale di Bourbon? E, se il re « passato, che non era in questo termine, non poteva essere assoluto « mentre teneva prigione il cardinale, quanto manco questo ? E poi « Navarra è occupatore del regno che perviene a detto Bourbon di « ragione; perchè lui, come eretico, non può esser re. » In ultimo mi disse : « Bisognerebbe in queste audienze veder di fare con il Papa « qual cosa. » « E che ? » dissi io. E egli rispose : « Non so; fare. » Ma io soggiunsi : « Che non toccava a noi, non sapendo che; e che era con- « veniente stare a vedere. »

Questa mattina me n'andai dal cardinal Pinello, il quale mi disse che, sebbene li Spagnuoli facevono queste gran bravate, che con

tutto ciò non muoverebbon l'armi, ma che facevon tutto per atterrire il Papa. Il quale ebbe male parole sabato passato con detto Olivarès; e venne a termine, che gli disse perfino che non gli capitassi più innanzi; e che presto sarebbe qua un ambasciatore di Navarra, e che lui lo riceverebbe e vedrebbe volentieri. E che, se non fusse che mercoledì, che è il primo dì di quaresima, gli converrà dir la messa in defetto d'Aldobrandino che non si sente interamente bene, che sarebbe andato il dì di carnovale da Sua Santità, per darli animo; sentendo, che, sebbene ella aveva risposto animosamente all'ambasciatore, che con tutto ciò si era affiacchito e atterrito; ma che gli arebbe dato animo, e mostratoli, che, sebbene il re di Spagna diceva in questa maniera, che non era per muovere l'armi contro a Sua Santità; che ella arebbe la giustizia della causa dal suo, e in aiuto tutti i principi d'Italia; e però che Sua Santità doveva far buon cuore, e considerare. come padre universale, quel che conveniva fare a lui; e, con la buona intenzione che ha Sua Santità, tener per fermo che Dio non lo abbandonerà, e li lascerà seguire, in questo caso di Navarra, quello che sarà il servizio della religione cattolica.

XIX.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 9 et 10 mars 1590.

SOMMAIRE. — *9 mars.* Le Pape est ébranlé. M. de Luxembourg a quitté Rome à l'improviste; y reviendra-t-il? Desseins des Espagnols sur la Provence et sur Marseille. Rapports très-tendus entre le Saint-Père et l'ambassadeur d'Espagne. Confidence du cardinal Gesualdo. — *10 mars.* Conversations avec l'ambassadeur de Venise et le cardinal Sauli; tous deux croient que le Pape a cédé aux menaces de l'Espagne. Audiences du Saint-Père : Niccolini relève le courage du Pape, et excite ses ressentiments contre les Espagnols. Curieux entretien.

9 mars.

È opinione di molti, che il Papa sia talmente impaurito di questi protesti, che dicono voler fare li Spagnuoli, che sia per astenersi da

dar loro disgusti in queste cose di Navarra; e tanto più lo credono, poichè su questi rumori Luxembourg mercoledì se n' andò alla Madonna del Loreto con dieci o dodici de' suoi, lasciando il resto della famiglia qui in Roma, mandato via dal Papa, ha detto loro, per non ci tornare. Ma monsignor Serafino ha detto al Tolosano, che il Papa in questo tempo dà buonissime parole a Luxembourg, e mostra che di consenso della Santità Sua abbi preso a fare questo viaggio per addormentare li Spagnuoli, sin a che venghino le riposte che si aspettano da Navarra. I quali Spagnuoli, secondo l'opinione universale, non sperano e non desiderano aiuti da Sua Santità di denari o di gente, essendo certificati che il Papa, per la natura sua, non ne darebbe mai, o, quando ne dessi, sarebbe cosa di poco rilievo a loro. Ma li basterebbe che il Papa non assolvesse Navarra, anzi ammonissi e proibissi a' principi cattolici il seguitarlo, per onestare più la causa loro; con mostrare di muoversi, non tanto per interesse di Stato, quanto per zelo di religione, e in questo modo facilitare più i desegni e i pensieri loro; e che il pensiero e il fin loro sia d' occupare principalmente la Provenza, dove pare che il duca di Savoia abbia qualche intelligenza, e di mettere le mani sopra tutto in Marsilia.

Mentre che stava aspettando nell' anticamera del Papa, venne da me il Sangalletto, e mi disse che ebbero qualche opinione, che questa mattina l'ambasciatore di Spagna non volesse andare all' udienza, sendosi lasciato intendere, che voleva in ogni modo nel primo concistoro procedere a far la protesta ordinata, dicendo non ne poter mancare per avere così in comandamento da Sua Maestà, e che non voleva perder la grazia, la vita e il bene essere di tutta casa sua, e che per questo era resoluto, andassene quel che volesse, di farla. E che, essendo detto Olivarès arrivato alla presenza di Sua Santità, se bene ella lo fece sedere al solito, con tutto ciò non lo guardò mai in viso, nè gli rispose molte parole. E dopo questo Olivarès si inginocchiò a' piedi di Sua Beatitudine, dicendo similmente alcune parole, senza sapersi che, e poi si rizzò pigliando licenza. E mi dice il Sangalletto avere notato, che, dove per l' ordinario, quando nel pigliare

licenza e nell' inginocchiarsi alla porta, Sua Santità suol dar la benedizione, ella in quel cambio questa mattina gli voltò le spalle. Bisogna che Olivarès, quando parlò ginocchioni, facesse scusa della protesta che aveva ordine da Sua Maestà di fare in ogni modo; poichè ritraggo, che il Papa mandò dipoi per Gesualdo e per Como; e questa resoluzione d' Olivarès venne a esser fatta su la risposta che gli dette il Papa di non volere ordinare al legato in Francia che procedessi a mandare il monitorio alli principi cattolici, acciò lasciassero la parte di Navarra.

Il cardinal Gesualdo mi concluse, che, dopo molte dispute, avevano indotto Sua Santità, e lei acconsentito, non volendo concedere di fare un monitorio alli principi cattolici che seguitono Navarra, che, se fra certo tempo non si risolvono di partirsi da lui e d' abbandonarlo, s' intendino incorsi nella pena della bolla in *Cœna Domini;* che si faccia una congregazione di cardinali, nella quale intervenghino li sei cardinali vescovi, quattro preti, e quattro diaconi, e inoltre li cardinali della congregazione di Francia e quelli della congregazione dell' Inquisizione; dinanzi a' quali si proponessi questo fatto; e quel che fusse deliberato da loro si esseguisse. La quale resoluzione mi pare molto avvantaggiosa per li Spagnuoli; poichè questa causa si vedrà da cardinali, la maggior parte sudditi e aderenti alla parte loro. Dicendomi il detto cardinale, con grandissimo segreto e con ordine che io non lo scrivessi a Vostra Altezza manco in cifera nè nominassi lui, come, già molte settimane sono, ci sono lettere del re di Spagna, per le quali, oltre al ricercare Sua Santità che aderisca alla Lega per servizio della religione cattolica e della Sede Apostolica, che tenti anco l'animo di tutti i principi d'Italia, per vedere dove gli trovi, e disponga al medesimo; il che viene a confermare il dettomi da Colonna, come ne scrissi iersera.

10 mars.

Quando stamattina il Papa si levò, ordinò che io andassi all' ora stabilita pel consistoro. Però transferitomi lassù, udii la messa del Papa

in compagnia dell'ambasciator di Venezia, che era venuto per intervenire al consistoro. Ragionando delle cose che vanno attorno, mi disse subito : « Noi abbiamo fatto una frittata, perchè il Papa si è « abbiosciato alle bravate delli Spagnuoli, e ha dato loro intenzione di « fare quello che vorrano; e ier mattina si spedì un corriere in Spa« gna, dove il Papa scrive una lettera risentita al re di questi modi di « procedere; ma in somma farà quel che vorranno. E Luxembourg si « è partito, dicono per andare a Loreto, ma io credo che non tornerà « più qua. Anzi mi è detto che fu trovato verso Viterbo; tal che da « queste si comprende che sia andato via per la strada di Firenze, e « non a Loreto. » Mostrai di maravigliarmi, massime che Luxembourg fusse partito per non tornare, e lui replicò : « Così è; ma non dite « niente, perchè facilmente il Papa ve ne terrà proposito; ma il male « sta, che con questi modi li Spagnuoli piglieranno animo, e faranno « stare il Papa, e lo faranno fare come essi vorranno, e la cosa passerà « male per tutti. »

Dopo l'aver trattato il di sopra con Sua Santità, avendo dato una passeggiata per camera senza parlare, la Santità Sua uscì a dire : « Che dirà il granduca se intenderà questi rumori? » E io risposi : « Credo che Sua Altezza li sappia a quest'ora. » Soggiunse il Papa : « Che dira? » Risposi io : « Crederà quello che credono tutti li « altri, che con queste bravate finalmente non si abbia a far altro. » E lui seguitò : « Questi Spagnuoli ci voglion muover guerra, e ci vo« glion far proteste. » E io li dissi : « Che quanto alla guerra, penserò « che essi possino malvolentieri, e che non metta lor conto; e che « potrebbono anco pensare, e credere che in tal caso la Santità Sua « arebbe dal suo tutti i principi d'Italia, e forse delli altri a' quali non « piacerebbe questo modo; e quanto a' protesti, che l'opinione è, ab« bino voluto fare questo spauracchio senza far altro. » « Tant' è, disse « il Papa, se procederanno con questi modi, noi scommunicheremo « il re, lo priveremo di tanti benefizii che ha ricevuti dalla Sede Apos« tolica, come di tanti maestrati, delle decime, delli escusadi e altre « concessioni, e che qualche cosa sarebbe. » Li risposi : « Che ognuno

« si maravigliava di questi modi insoliti e di poco rispetto verso la San-
« tità Sua, massime, sapendosi che il re non aveva denari, nè forze da
« rompere in tali parti; e che sia il vero, chè s'intendeva che i Capponi
« di Firenze non trovavano pagamento d'un milion d'oro rimesso in
« Fiandra per li Spagnuoli; e che il conte di Lodrone era a Milano mal
« satisfatto, non avendo denari, come gli era stato promesso, per soldare
« li Tedeschi che dovevan venire : tal che per tutte le bande si vedeva
« che tutto finirebbe in bravate. » E seguitai : « Il male è, che questi
« Spagnuoli vanno dicendo che Luxembourg è andato via per non
« tornare, e che Vostra Santità l'ha mandato via; e par loro aver conse-
« guito quel che volevono. » Allora Sua Beatitudine si risentì, dicendo :
« Come! Io non l'ho mandato. E venne da me monsignor Serafino,
« e poi lui, e mi dissono : che, poichè non aveva che fare cosa alcuna,
« e che starebbe ancora xv giorni a tornare la risposta del corriere
« che si spedì a Navarra per intender l'animo suo, che piglierebbe
« questo tempo per tornare; e che sia il vero. » Poi soggiunse : « Che
« intendeva che lui aveva lasciata la casa aperta, e parte della gente;
« e che li aveva risposto, che, se voleva andare, andassi, e facesse come
« voleva. Ma che, se ella credesse che li Spagnuoli dicessero questo,
« che non è vero, che allora spedirebbe un corriero dietro a Luxem-
« bourg, richiamandolo, perchè il mondo non credesse che essi gli
« mettessono il piede su la gola. » E questo lo replicò in più volte, ben
tre o quattro volte. E io sempre dissi : « Che così si parlava per Roma. »
Poi lui disse : « Che pensava che Luxembourg tornerebbe; perchè aveva
« domandato, in nome di Navarra, d'essere assoluto, e Sua Santità gli
« aveva risposto, che a questo bisognava due cose : la prima, che lui
« mandasse uomo a posta a domandarla, perchè Luxembourg non aveva
« nè ordine nè mandato; e la seconda, che lui, prima che fusse asso-
« luto, cavasse di prigione il cardinal di Bourbon, e che si poteva ben
« dare l'assoluzione, chiedendola; ma che, seguita la relassazione di
« Bourbon, quello era legittimamente re, e non accadeva altro. » Questo
particolare notai, per cosa di considerazione; inferendo, che, quando
bene seguisse l'assoluzione, che lui, mediante la liberazione di Bour-

bon, teneva che fusse legittimo re di Francia Bourbon. E replicò in dire : « Sì che credono che noi abbiamo licenziato Luxembourg? Che se « lo pensassimo, lo richiameremmo subito, perchè non pensassino averci « a far andar per filo. Ma mi sa male, seguitò Sua Santità, queste cose « saranno scritte fuori, e torneranno l'animo a' cattolici, e lo daranno « alli ugonotti. Ma chi sa? potrebbono essi dire : Il Papa ha questi « travagli per conto nostro; e causare che Navarra, la regina d'Inghil- « terra e Sassonia si convertissero per giudizio di Dio. » Onde io risposi : « Credo pure che già si è scritto per tutto il mondo, e che ciò « non piacerà a principe nissuno; parendo che questo sia stato un « grande ardire; e che, se Vostra Santità cedesse in parte alcuna, si « darebbono ad intender gli Spagnuoli che ognuno avessi a star con « loro. » Seguitò : « Doveranno bene farci dire qualche cosa i principi, « e l'ambasciatore di Venezia massimamente. » Allora io uscii con dire : « Che quell' ambasciatore mi aveva detto poco prima credere che « Luxembourg non tornerebbe; e che pareva, se Sua Santità cedeva « alle domande loro, un dar loro animo di sperare dalla Santità Sua « ogni altra cosa; e di parerli loro d'avere a fare stare tutti li altri « principi a lor modo. » Il Papa replicò : « Che, se Navarra domande- « rebbe l'assoluzione, che non poteva negarla : e che li Spagnuoli si « portavano insolentemente; e che avvertissero quello che facevono, « perchè Dio potrebbe gastigarli, avendo un re moribondo, e un putto « che tiene l'anima con i denti; e che si maravigliava di queste pro- « teste che dicevono voler fare, perchè eron contrarie alle lettere amo- « revoli che aveva scritto Sua Maestà al legato, e a quelle che aveva « scritte ultimamente alla Santità Sua, in risposta di quella scrittura « che aveva cavata da lui Gesualdo. » E così andò al tavolino, e mi lesse un poco di principio della detta lettera presentatali da Olivarès; per la quale mostrava Sua Maestà di ringraziare Iddio, che fusse stata riservata la Santità Sua a questo tempo, per mostrare la prudenzia, la bontà e la benignità sua verso la fede cattolica e la Lega. E seguitò : « Voi vedete quello che ha da fare questa scrittura con le pro- « teste. E bisogna che sien matti o traditori a procedere così fatta-

« mente. Il re certo non è matto, nè meno traditore; però queste son « cose de' ministri. » Al che io risposi: « Sempre si è conosciuta la mente « del re per buona e santa; ma questi ministri tengon ben de' modi « che non sono in servizio del loro signore, e fanno di sorte che alie- « nano li amici e li servitori bene presso a Sua Maestà, e mettano le « genti in disperazione; e forse che non hanno li sudditi anch' essi mal « satisfatti; a' quali, e massime di Spagna, se Vostra Santità non con- « cedesse le cruciade e li escusadi, le quali cose quei popoli pagano « adesso mal volentieri, se Vostra Santità le rendesse adesso ch' è vi- « cino il tempo della conferma, se bene le volessino riscuotere per au- « torità propria, potrebb' essere che i popoli si sollevassino e li des- « sino che fare. »

Stetti in camera col Papa più d'un' ora; tal che il Sangalletto si maravigliò; e, domandandomi se era abbiosciato con questi Spagnuoli, io li dissi che a me non pareva. Onde lui disse: « Come! Essi han « fatto sì che Luxembourg si è partito per non tornare. » « Come! sog- « giunsi io; il Papa mi ha detto che fra xv dì sarà qui. » E il Sangal- letto mi rispose: « Credetelo voi? » « Lo credo, risposi, perchè il Papa « me l' ha detto. » Ma lui soggiunse: « Non penso che voi lo crediate. » « Perchè no, gli dissi io? » Allora lui rispose: « Bisogna vedere quel « che dice Bertinoro. »

Il cardinal Sauli dice, che Luxembourg, al creder suo, non tornerà altrimenti, perchè il Papa gli aveva mandato a dire per monsignor Serafino, che era bene che lui si allargasse di Roma per qualche tempo; e il medesimo gli fece poi dire da Bertinoro; e che, essendo partito il giorno avanti a lui monsignor della Chapelle, che questo era manifesto segno di non tornare; e che era vero della lettera che il Papa aveva scritto al re di Spagna, e dell' aver cagliato; e che le cose andranno sempre male, perchè il Papa è di questa natura timida, da esser fatto andare con le bravate per non avere a spendere o mettersi in altri intrighi; talchè tanto più mi pare sia stato bene aver parlato e risposto a Sua Santità in quella maniera. Il medesimo Sauli e tutti con chi si parla biasimano grandemente il cardinal Gesualdo di queste

azioni sue, parendo che egli in questa maniera abbi mostro poco giudizio, e perso affatto quelle poche speranze di pretensioni che mai potesse avere.

XX.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 16-17 mars 1590.

Sommaire. — *16 mars.* Entretien des cardinaux Gésualdo et Colonna. Ce dernier redoute peu les effets des bravades espagnoles. Noble langage du cardinal Pinelli au sein de la congrégation; il blâme la faiblesse du Saint-Père. — *17 mars.* Congrégation extraordinaire convoquée par le Pape. Discours de Sa Sainteté. Deux points : 1° Faut-il attendre la protestation dont on est menacé par l'Espagne? 2° Faut-il tenir la parole donnée à M. de Luxembourg, et attendre la réponse du roi de Navarre? Délibération des vingt cardinaux présents. Conclusion : empêcher par tous les moyens la protestation de l'Espagne; tenir la parole donnée à M. de Luxembourg. Monitoire du Pape, adressé à la noblesse catholique qui suit le roi de Navarre; ce monitoire ne doit être publié qu'après un délai de quinze jours. Physionomie de la séance. Deux cardinaux délégués pour négocier avec l'ambassadeur d'Espagne, Olivarès. Retour de M. de Luxembourg à Rome. Irritation d'Olivarès; menaces du Pape; Sa Sainteté reprend confiance.

16 mars.

Il cardinale Gesualdo ha grande ambizione di trattare queste materie con il Papa, a chi va a parlare ogni dì, e talvolta vi è stato due volte il giorno; e mi disse Colonna che, il dì del consistoro pubblico, notò, essendogli appresso, e avendo buon udito, che discorse un pezzo di questi negozii con il cardinal di Como, dandogli conto d'ogni progresso, e che Como attendeva a metterlo su gagliardo. Dipoi detto Gesualdo si accostò a Colonna; e cominciando a discorrere seco, li disse : « Pregate Dio per me! » E, mostrando di volergli dar notizia delle cose passate, parve a Colonna che non gli dicessi la verità.

Concludeva Gesualdo, che, avendoli promesso il Papa, per la confermazione di quella polizza, di congiungersi con il re di Spagna, e aiutare la Lega con gente e denari, che non poteva disporre il Papa a confermare e mettere ad effetto quel che gli aveva detto, nè meno a promettergli di non assolvere il re di Navarra; mostrandoli che già

avesse dato intenzione, non solo di non lo fare mai, ma di far lega con Spagna, e vedere di tirarvi delli altri principi d'Italia; e che Gesualdo aveva detto in questo proposito una cosa, la quale Colonna non credeva che fusse vera; e che tanto più Gesualdo aveva fatto male a dirla lui, facendo professione di servitore e amico di Vostra Altezza.

Soggiunse anco di più Gesualdo, che voleva, se vedeva di non poter redurre il Papa a quello che loro desideravano, dirli : « Che, se la « Santità Sua non voleva congiungersi con Spagna alla destruzione di « Navarra, che ella sarrebbe tenuta fautora d'eretici, e che sarebbe « nato qualche disordine di concilio o cose simili. » Ma il cardinale mi dice, che non potette tenersi di dirgli, come è di buona natura, che sua signoria illustrissima avvertissi a non si lasciare andare a di questo con il Papa, chè non era conveniente in modo alcuno.

Mostrò Colonna, circa quest'andata di Luxembourg, di credere, che il Papa abbia detto alli Spagnuoli d'averlo mandato via, per dar loro satisfazione, e dall'altro canto aver detto a Luxembourg, che per il meglio se ne vada fuori per qualche poco di tempo, fino a che venga qualche risposta di Francia; sebbene non sappia di certo niente, non gli avendo conferito il Papa cosa alcuna di questi particolari. E crede anco, che questi ministri di Spagna non abbino mai auto voluntà o pensiero di fare la protesta detta, ma bastatoli di far questo rumore, per ovviare che il Papa non concedesse l'assoluzione a Navarra; ma pensa bene, che, se Sua Santità l'assolvesse, che allora si procederebbe con protesti, e con impedire che convenissero a Roma per l'espedizione de' beneficii; ma quanto a guerra, non crede sua signoria illustrissima che mai si venisse contro al Papa.

Sono stato dipoi dal cardinal Pinello, il quale mi ha detto liberamente, come il Papa ha cagliato, e che domenica dette conto alla congregazione di tutto il successo, dove mescolò molte bugie per onestare le ragioni sue; ma che finalmente si conobbe che Sua Santità si è arresa indegnamente, e che alcuni cardinali parlorno, e lui in particolare, mostrando alla Santità Sua, che, quando ella avesse potuto con onor suo stare unita e d'accordo con Spagna, che ella lo doveva

fare, che così era necessario; ma che non era già conveniente patire indignità; e non conveniva al figlio dar legge al padre di quello che si doveva far da lui; e che, quanto al considerare se doveva assolvere Navarra o no, che questo passo si aveva da vedere dalla Santità Sua e non dal re, al quale non ne aveva da dar conto, ma pensare Sua Beatitudine a quello che convenisse a lei, che questa non era cosa di Stato; concludendomi Pinello, che il Papa aveva scritto la lettera al Re Cattolico, che per altra io dissi; la quale era di maniera dettata con parole dolci e tanto umili, che era vergognosa e indegna di Papa. La qual lettera, non solo ha fatto veder prima a Olivarès, ma glie n' ha anco dato una copia, per la qual lettera Sua Santità conferma quanto aveva promesso prima al Gesualdo per quella polizza; e mostra aver ordinato al legato che s' intenda bene con Sua Maestà e facci la volontà di lei. E in questo si allargò Pinello a biasimare il Papa, con dire che nella medesima congregazione domenica aveva mostrato destramente a Sua Santità, che ella aveva risposto troppo presto; e che ella arebbe possuto domandar tempo, e considerare, e far vedere quella risposta; aggiugnendo, che li Spagnuoli avevono pensato quattro mesi come volevono trattare questo negozio, e che la Santità Sua in una *Ave Maria* rispondeva a tutto; e che simili cose era necessario considerarle e consultarle. Concludendo, che in questo negozio il Papa non si poteva governar peggio a principio e in fine e più dappocamente di quello che si abbia fatto; e che ciò dispiace a sua signoria illustrissima, perchè, come cardinale, conosce che Sua Santità non ha pregiudicato solo a sè e alla succession sua, ma alla dignità e alla autorità della Sede Apostolica; e che con questo atto ha perso tutta la reputazione, e che bisogna ora che il Papa si aspetti d' avere a esser fatto fare dalli Spagnuoli ogni giorno il latino a cavallo. Mi accerta similmente il detto Pinello, che Luxembourg è stato licenziato dal Papa, e che non sia per ritornare. Ma questo non si crede per i più. L' opinione più comune di molti è, e particolarmente dell' ambasciator di Venezia, al quale io ho dipoi parlato, che Luxembourg si sia appartato volentieri; perchè, potendo essere che Navarra ancora non si trovi

in stato da disporsi così ora a farsi cattolico, in evento che la risposta venisse che lui non volesse accettare le condizioni proposteli di qua, egli per più sicurtà sua si trovi fuor di Roma. Pure questo si vedrà ben presto, perchè alcuni de' suoi vanno dicendo, che detto Luxembourg sarà fra sei giorni qua di ritorno da Loreto; e anche non può tardare ragionevolmente più che x o xii giorni la risposta di Francia, secondo il conto che mi fece il Papa.

17 mars.

Sabato scrissi a Vostra Altezza Serenissima, come era stato concluso da Sua Santità, a richiesta delli cardinali Gesualdo e Como, di fare una congregazione, dove intervenissero li sei vescovi, quattro preti e quattro diaconi cardinali, oltre alle congregazioni dell' Inquisizione e di Francia, per trattare principalmente se si doveva fare il monitorio alli principi cattolici che seguitano Navarra, come ne fa instanza il re di Spagna. Ora con questa le vengo a dire, come domenica fu intimata la congregazione per lunedì mattina di buon' ora; e furno chiamati ventitre cardinali, conforme alla lista che mando a Vostra Altezza qui inclusa, nominati tutti dalli due cardinali prefati con il consenso d' Olivarès; il quale Olivarès tutta la notte mandò in volta uomini a informare detti cardinali con molta diligenza, usando arte non piccola in pigliare subbietti che fussero secondo l' umore e qualità di ciascun cardinale. Andorono adunque tutti li cardinali la mattina del lunedì dinanzi al Papa, alle xii ore, eccetto però li tre fiati nella nota, che furno Santa Severina, Caraffa[1] e San Marcello[2]; il primo per essere malato, e li altri fingendosi forse malati. Dove il Papa con lunga orazione dette conto di tutto lo stato delle cose di Francia e

[1] Antonio Caraffa, Napolitain, né en 1538; parent du pape Paul IV, qui le nomma chanoine de la basilique du Vatican; après la mort de ce pontife, il tomba dans la disgrâce. Pie V le rappela à Rome et le promut au cardinalat en 1568. Il mourut à cinquante-trois ans, en 1591.

[2] Giovanbattista Castaneo, Génois, jurisconsulte, avocat consistorial, attaché à plusieurs légations importantes, nommé enfin en 1583 par Grégoire XIII cardinal du titre de San-Marcello. Il devint pape en 1590, sous le nom d'Urbain VII, et mourut la même année.

successo fino a questo giorno, narrando distesamente quanto fusse stato ragionato già con Gesualdo, e quello avesse risposto Sua Maestà Cattolica; e giuntamente dell'ordine che ella aveva dato per fino sotto di x di febbraio al legato di protestare alli principi cattolici che seguitano Navarra, ogni volta che a detto legato fusse parso il tempo, come sapeva Olivarès; il quale era stato consapevole sempre di questo e d'ogni altra cosa. Raccontando insieme quanto aveva trattato con la Santità Sua Luxembourg, e come ella aveva dato la parola sua di aspettare la risposta che doverebbe Navarra a quello che di qua se gli era scritto. Ristringendo tutto il parlar suo, che fu lungo per un ora e mezzo, in due capi, sopra i quali la congregazione dicesse il parer suo : e prima, se era conveniente aspettare la protesta di Olivarès o no; e la seconda, se si doveva mantenere la parola data a Luxembourg. Dicendo in ultimo, che, dopo passati xv giorni da quel dì, che non ostante l'ordine dato al legato, quando bene non venisse risposta da Navarra nè dal legato di quello avesse fatto, che concederebbe detto monitorio.

Intorno alle quali cose fu resoluto, che non solo si procurasse che Olivarès non facesse la protesta, ma che, volendola fare, l'impedisse in tutti i modi che si potesse. E quanto all' altro capo, che Sua Santità dovesse mantenere la parola, non ostante che alcuni pochi tenessero in contrario, fra' quali fu Como. La qual resoluzione fatta in questa forma, e sentito e visto il Papa che la congregazione era volta tutta a questa conclusione, eccetto però che quattro, che furno Gesualdo, Como, Madruzzo e Deza[1]; dicono che il Papa, il quale vedendo la congregazione fatta di cardinali, tutte creature di Spagna, perchè la San-

[1] Pierre Déza, noble Espagnol, né en 1520 dans le diocèse de Zamora, archidiacre de l'église de Tolède; nommé par Philippe II, en 1567, président de la province de Grenade, pour y combattre l'hérésie et maintenir les Maures dans l'obéissance; promu au cardinalat en 1578 par Grégoire XIII, à la requête du roi d'Espagne. Il fit édifier à Rome le palais qui devint le palais Borghèse. Il mourut en 1600, à l'âge de quatre-vingts ans. C'était un des principaux soutiens du parti espagnol. Le chevalier Delfin dit de lui : «C'était un homme «d'une humeur agréable, qui ne se souciait «de rien que de vivre et thésauriser.»

tità Sua non ne seppe cosa alcuna, essendosene rimesso alli due cardinali sopradetti, era comparso alla presenza loro con viso travagliato e mesto, prese dipoi animo, e disse, che Olivarès non aveva ordine libero di fare tal protesta, ma condizionata, e in caso che fusse parso a lui che Sua Santità non avesse voluto osservare quanto aveva promesso a Gesualdo; e che era una gran vergogna della Sede Apostolica, che si avesse a comportare, che non solo il re avesse a fare questa protesta, ma che un cavalier semplice come Olivarès avesse a essere giudice lui, se si aveva a protestare a un Papa o no; e che ciò era cosa da non la poter tollerare; e però che, se egli veniva a questo, non solo arebbe protestato a lui, ma lo averebbe cacciato fuor di Roma, e finalmente proceduto a scommunicare il re di Spagna, a privarlo delle grazie e beneficii concessili, come delle decime e delli escusadi, ma anche de' magisteri che tiene.

Dicono che, quanto alli voti, il decano parlasse di maniera che non s'intendesse. Gesualdo disse molte cose con molte impertinenze, tutte a favore di Spagna. Como quasi il medesimo con qualche riserbo. Onde il Papa andò replicando a ciascuno di mano in mano, più per dar notizia maggiore, che per contradire, se bene li Spagnuoli l'hanno interpretato altrimenti. Colonna tenne che la protesta non si lasciasse fare in modo alcuno, e che, quanto al monitorio, che Sua Beatitudine aveva ragione, avendo massime dato l'ordine al legato che ella diceva. E Aragona parlò bene, come dicono, essendosi lasciato intendere, che, piuttosto che dire contro alla dignità della Sede Apostolica, si lascierebbe tagliar la lingua; e che, se Sua Santità avesse dato la parola a Luxembourg, che doveva mantenerla. Paleotto similmente parlò bene. Madruzzo alla scoperta per Spagna, come Gesualdo, Como e Deza. Alessandrino[1] e Rusticucci cercorno di non dispiacere nè di qua nè di là. Parlorno bene Lancilotto e Aldobrandino. E più arditamente di

[1] Francesco-Michaele Bonelli, né en 1541 dans le diocèse de Tortone, fils de la sœur de Pie V, qui le nomma cardinal en 1566. Il est connu, comme son oncle, sous le nom de cardinal Alexandrin. Il fut chargé des missions les plus importantes en Espagne et en France. Il mourut en 1598.

tutti Mattei, che disse : «Che, se il re di Spagna voleva procedere «in questa maniera con proteste, che era scismatico.» Convennero adunque che la protesta non si aspettasse, e che si vedesse di mitigare Olivarès; massime dando il Papa intenzione di fare il monitorio, passati li xv giorni; con mostrargli, che se egli procederà con rigore, che Sua Santità lo caccierebbe fuor di Roma. E, perchè non parve che se gli dovessi far parlare, nè d'ordine di Sua Santità, nè della congregazione, il decano propose, che due cardinali, come amici d'Olivarès, li facessero sapere detta resoluzione, nominando li cardinali Marcantonio Colonna e Sforza, li quali furno confermati dal Papa e dalli cardinali; durando la congregazione dalle xiii ore fino alle xix.

Andorno dunque il medesimo giorno li due detti cardinali da Olivarès, cercando di persuaderlo a non fare questa protesta, visto la resoluzione della congregazione, o almeno ad aspettare li xv giorni detti dal Papa. Ma Olivarès rispose, che la mattina seguente darebbe loro la risposta, come fece ier mattina, che fu martedì, andando a casa Colonna, dove andò anche Sforza in tempo che appunto io ero andato da detto Colonna per intendere qualche cosa. Colonna mi confermò tutto il di sopra; e mi disse, come Olivarès, la sera dinanzi, li aveva fatto intendere, perchè egli faceva instanza che Olivarès rispondesse quanto prima, per referire al Papa che aspettava : «Che stesse di «buona voglia, perchè sperava la mattina di poterli portare buona ris«posta.» Ma la mattina, dopo l'aver cominciato a parlare in casa Colonna di queste materie; e che Olivarès si doleva del Papa, con dire che in molte cose la Santità Sua non li aveva detto nè promesso in quel modo, e Colonna rispostoli che similmente il Papa si doleva di lui del medesimo; conseguentemente rammaricossi il conte che il Papa avesse quasi impedito con le risposte i voti de' cardinali, perchè, come dissi di sopra, il Papa fece molte repliche per difendere le sue ragioni, intorno in che si aiutò gagliardemente con esempii della Scrittura e altro, e si portò molto bene, come dicono. Ma mentre che erano in questi ragionamenti, che pareva che Olivarès avesse buona

volontà, comparse in camera un suo paggio, e disse a Olivarès, che in quel punto era arrivato in Roma Luxembourg; il che inteso da lui, si alterò grandemente, e commesse al signore Marco Colonna che vedesse d'intendere se era vero. Il che essendogli raffermo, Olivarès, oltre al dolersi del Papa e di tutti, volendo Colonna persuaderlo a non guardare a questo, ma a pensare di differire questa protesta, e a pigliare qualche resoluzione acciò che non si avesse a mettere in scompiglio tutto il mondo, l'ambasciatore in collera disse : « Che non « aveva che dire niente, e che non voleva rispondere cosa alcuna. » E così, appuntando i piedi al muro, come ci dice, non ne poterono cavare altro. Talchè in fine li domandorno, se voleva che essi rispondessero in questa maniera al Papa. Lui disse di sì. Onde li due cardinali ieri, andando dalla Santità Sua, li dissero puramente, come Olivarès aveva risposto non aver che dire, e non voler rispondere cosa alcuna. Il che inteso da Sua Santità, rispose : « Poichè Olivarès dice in questa ma- « niera, noi penseremo a guardarci che egli non ci facci qualche burla, « e a lui aremo gli occhi alle mani; anzi penseremo a far prima qual- « che protesto a lui, che non muova cosa alcuna; chè lo caccieremo « di Roma e gli faremo tagliar la testa. » Dove che Colonna mi dice, che cercò di mollificare il Papa, ma Sua Santità in quel cambio venne in sulle furie, tornando a dire, che scommunicherà il re di Spagna e lo priverà di tutte le grazie e privilegi concessili dalla Sedia Apostolica. Questa mattina fui dal cardinal Mattei; il quale mi disse, che, parlando ieri a Sua Santità, la trovò molto costante e resoluta a non voler cedere alle domande d'Olivarès; anzi si era dolsuta grandemente, e bravato di voler procedere alle censure, se si veniva alle proteste. Talchè non so intendere la resoluzione di questo Papa; e io per me mi do a credere, che egli sia per dar parole quando potrà di qua e di là, per consumare il tempo, fino a che si vegga, non solo la resoluzione di quello che voglia far Navarra, ma che detto Navarra abbi preso più campo per potere venire all'assoluzione.

XXI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 24-31 mars 1590.

SOMMAIRE. — *24 mars.* Plaintes du Pape contre la conduite des Espagnols; il se félicite d'avoir réuni la congrégation; il se croit libéré désormais des engagements qu'il aurait pu prendre à l'égard de l'Espagne; son fier langage. — *29 mars.* Premières nouvelles de la bataille d'Ivry : le monitoire, adressé à la noblesse catholique, a été lancé imprudemment, avant le délai fixé, par le légat Gaëtan. — *30 mars.* Protestation de M. de Luxembourg contre la publication du monitoire. Justes ressentiments du Saint-Père contre le légat : affaire de Marseille. — *31 mars.* Projet des seigneurs de la Ligue de se retirer chacun dans sa province, et de s'y rendre maîtres; entreprise difficile. Le légat Gaëtan cherche à se justifier, et se plaint des Espagnols. Satisfaction promise par le Pape à M. de Luxembourg.

24 mars.

Il Papa mi disse, che anch'esso maggiormente restava stupito, poichè, avendo più mesi sono offerto al re di Spagna di contentarsi che in Francia si facessi un re a modo di Sua Maestà, e di aiutarlo con gente, egli fusse stato parecchi mesi a rispondere; e che poi lo imputassero di tiepidezza, quando loro non avevono risposto a cosa alcuna, e erono stati loro freddissimi; anzi, in quel cambio, minacciato di proteste in casi anco che non appartiene a loro il darne giudizio. Ma che ringraziava Iddio, che gli avessi fatto fare quelle congregazioni, dove essi avessero scelti nella prima i cardinali a lor modo, e che lo Spirito Santo li avesse fatti parlare di quella maniera tutti, da certi pochi in poi, perchè vedessero che la Santità Sua era pronta a satisfarli in ogni conto. A questo risposi : « Che Sua Beatitudine aveva acquistato molto « onore e gloria appresso il collegio e tutta Roma, avendola conosciuta « prudentissima, ripiena di molto valore e intrepida; e che in partico- « lare aveva dato gran consolazione e contento a tutti i cardinali, parti- « cipando con tanta amorevolezza tutto il progresso di questi affari fino « a oggi. » Rispose Sua Santità : « Che gli dispiaceva aver auto a dar « fuori tutti questi intimi e segreti per cagione di questi mali modi di « trattare d'Olivarès; perchè conosceva che adesso ogni disegno e pra- « tica era finita, poichè si era saputo il tutto; ma molto più gli doleva,

« che bisognava pensarsi a camminare per altra strada; perchè, essendo « che li Spagnuoli avevono mostro di non credere alla parola sua, e di « non si fidare di lui, minacciando di proteste, veniva mediante questo « disobbligato della parola e promesse sue; e che non era più per fare « un re a lor modo, nè dare li aiuti promessi loro; biasimando intera- « mente Olivarès di questo suo modo di trattare; mostrando anco di « credere che tutto avessi eseguito fuor dell' ordine di Sua Maestà, « pensando che questo ordine sia stato procurato da lui, come anco del « far venire gente intorno a confini della Chiesa, credendo forse di farlo « andare a suo modo. » Poi soggiunse : « La superbia loro è tanto « grande, che ardiscono ogni cosa; ma dovevono pur credere che noi « non siamo timidi, poichè hanno visto, per le azioni nostre nel prin- « cipio del pontificato, che non avemmo paura a scommunicare il re di « Navarra, e dipoi a mandar via l' ambasciatore di Francia, e ultima- « mente a mandare il monitorio al re morto, senza l' altre cose. »

29 mars.

Il cardinal del Monte mi mandò a chiamare in casa sua, dove era insieme il cardinal Montalto; e ambidue mi dettero conto particolare, come quattro ore prima era arrivato un corriero spedito dal legato di Parigi; per il quale detto legato faceva sapere a Sua Santità, come, essendo arrivato in aiuto del duca du Maine il conte d' Egmont, con la cavalleria di Fiandra, e parendoli esser superiore al re di Navarra, perchè si ritrovava nell' esercito mille cinque cento cavalli più di detto Navarra, se bene la fanteria era del pari, e anco vedendo avere poco assegnamento di denari, si risolvette, a dì XIV del presente mese a ore XV, a presentare la battaglia a Navarra, il quale l' accettò molto volentieri. Però du Maine, avendo spinto innanzi la cavalleria di Fiandra, la quale si portò bravamente, di sorte che cominciava a piegare lo squadrone, la nobiltà francese che era con Navarra fece tal resistenza e impeto, che non solamente resse la cavalleria, ma fece dare volta a circa tre mila ristri; i quali, ritirandosi impetuosamente in dietro, dettero nella cavalleria di Fiandra e la sbaragliorno; di sorte

che, restato lo squadrone della fanteria in mezzo di quelli di Navarra, in numero di circa nove mila, furno tutti tagliati a pezzi, e la cavalleria ancora ricevette non poco danno da alcuni pezzi d'artiglieria tirati dal re di Navarra in un luogo rilevato, che aveva preso prima per vantaggio.

Il duca du Maine pare che sia ritiratosi in un luogo che si chiama Mantes. Altri particolari non ci sono per ora, se non che il patriarca Gaetano, che era partito tre o quattro giorni prima per qua, per dar conto a Sua Santità dello stato delle cose di quel regno, fu raggiunto da questo corriere, il quale dice, che detto patriarca sarà qua fra quattro giorni. Il cardinale dal Monte mi disse di più, spiccati che fummo da Montalto, che il legato aveva non so che giorni, prima che succedesse questa fazione, mandato il monitorio a quei principi cattolici che seguitavano Navarra, e che per questo domandava grazia a Sua Santità di potersi ritirare in qualche luogo fuor di Parigi, non si tenendo forse sicuro, se alcuno accidente venisse di Parigi.

30 mars.

Nel ragionare questa mattina con Sua Santità della rotta seguita del duca du Maine, soggiunse Sua Beatitudine: « Tutto questo è accaduto per l'arroganza delli Spagnuoli, i quali hanno voluto fare a lor modo, e indugiar tanto a mandare quelle genti in aiuto, che n'è successo quel che avete inteso. » E io risposi : « Se è vero, come si dice, che il legato mandassi il monitorio a quelli principi cattolici pochi dì innanzi a questo successo, il conte d'Olivarès ha tanto manco ragione a procedere nel modo che aveva fatto. » Allora il Papa andò al tavolino, e mi lesse la polizza, che mercoledì sera gli scrisse monsignor Serafino d'ordine di Luxembourg; per la quale diceva, che, avendo inteso come detto monitorio era stato mandato pochi dì prima, però che gli pareva che il procedere avanti potessi in questo tempo irritare e dar disgusto a quei principi, e che per questo pregava Sua Santità che non volesse lasciare seguire altro. E, letta che ebbe detta polizza, soggiunse : « Il legato si è portato male in tutti i conti, perchè

« non ha osservato cosa che gli abbiamo ordinato; anzi è diventato « legato dell' ambasciator di Spagna, poichè, in parecchi mesi che è « stato là, non ha voluto fare quel che li abbiamo imposto, e dipoi, a « una semplice lettera dell' ambasciatore di Spagna, ha mandato questo « monitorio. E vedete l' artificio; chè Olivarès procurava con ogni dili- « genza che noi dessimo quest' ordine di nuovo per confermare quel « che aveva già scritto lui a detto legato. Ma questi artificii diabolici « non reggono fra mano. » E così seguitò in mostrare molto poca satisfazione del legato, dicendo che li cardinali Vendôme e Lenoncourt avevon ragione a dolersi di lui, scrivendo nelle lettere loro che avevon fatto ogni opera per abboccarsi con il legato, e che lui aveva sempre fuggito, contro all' ordine che teneva da Sua Santità; la quale gli aveva commesso che facessi ogni diligenza di condursi e d' abboccarsi con loro e massime con Vendôme; e che, essendosi quei cardinali offerti, non aveva saputo pigliare l' occasione; e però dicevon bene che, dove Sua Santità scriveva mandarlo per angelo di pace, era riuscito angelo di discordia. Offerivono di più detti cardinali, che arebbono operato che il re di Navarra si fusse abboccato con il legato, offerendoli che, per sicurtà della persona sua, si sarebbono constituiti in un luogo dove avesse voluto esso legato. E per questo diceva Sua Santità che era male; perchè, quando dal canto di qua non si faceva il debito suo, il Signore Iddio aveva causa d' adirarsi; e che la Santità Sua non ci poteva fare altro, poichè aveva disegnato le cose bene e non riuscivono secondo il disegno. Dissi dipoi al Papa, che era stata assai perdita quella della cavalleria di Fiandra, e per la reputazione, e per essere il nervo di quella provincia. In su che Sua Santità soggiunse : « Che aveva di più avviso, come in una terra principale di « Fiandra, quale non nominò, si erono abbottinati quelli della guardia « spagnuola e sollevato tutta la terra, per non essere stati pagati da « venti due mesi in qua, e che perciò il duca di Parma era andato a « quella volta per fermare questo tumulto. »

Dissi di più a Sua Santità, quanto ella mi scriveva sopra la venuta di quelli ambasciatori di Marsilia, che erono stati sospinti indietro dal

vento, essendo vicini a Marsilia; e che, avendo uno di essi auto avviso della morte d'una sua zia che lo lasciava erede, si era resoluto a tornare indietro, e come monsignor des Cars, mal satisfatto in Marsilia del duca di Savoia, aveva lassato la parte sua. E che era venuto un mandato a Vostra Altezza incognito per aver soccorso; il quale ella, per non dar sospetto, aveva inviato alla granduchessa; soggiugnendo che, quando detti ambasciatori comparissero, o che l'Altezza Vostra avesse qualche cosa di nuovo, gliene farebbe parte. E tutto questo udì Sua Beatitudine gratamente, senza rispondere altro; eccetto però, che, seguitando io con dire che, se questi ambasciatori hanno nuova di questa rotta, potrà essere che mutino pensiero, e che pensino di aderire a Navarra, tantò più se intendessero che venisse in quei mari il re d'Algieri con quelle galeotte, siccome io aveva detto alla Sua Santità il sabato passato; al che rispose, che sarebbe mala cosa, e che aveva riscontri che detto re verrebbe, siccome Vostra Altezza gli aveva fatto sapere.

31 mars.

Il cardinal Montalto mi disse, ragionando delle cose di Francia, che, ora che era seguita la rotta, il legato scriveva che, visto la difficultà del rimettersi insieme questi della Lega, che ciascuno principe che avesse provincie in governo si risolverebbe a tenerli per se con procacciar di guadagnarli, Ma io risposi che questa sarebbe cosa difficile, perchè bisognava vedere come quei popoli l'intendessino, adesso che Navarra era vincitore, dal quale ciascuno da per sè poteva male difendersi; trattando anche della poca satisfazione che aveva il Papa del legato, e quanto egli avesse disgustato per ultimo quei principi cattolici con il monitorio mandato. Disse, che detto legato scriveva non aver mandato il monitorio, ma lettere esortatorie per venir poi al monitorio; e che il Papa ha trattato bene detto legato, perchè ier mattina in congregazione fece leggere le sue lettere, dove ora dice male assai delli Spagnuoli, di modo che i cardinali che aranno sentito e li Spagnuoli che l'intenderanno non aranno piacere anch'essi.

Oggi è stato da me l'abbate della Boderia, e dettomi, che Luxembourg sta in proposito di voler fare un poco di risentimento del legato con Sua Santità, per aver mandato questo monitorio, e mostrare alla Santità Sua, che questo modo di procedere del legato, diverso alla buona voluntà che gli ha mostro avere Sua Beatitudine verso Navarra, potrebbe in questo tempo nuocere, e impedire la resoluzione di farsi cattolico; perchè dubiterà che il Papa non dia parole, massime che, come dice la Boderia, il Papa in Francia è in concetto di non fare così ogni cosa come egli dice; e essendo capitolato il duca di Luxembourg per buon cattolico, ma non per valent' uomo, dichino là che Sua Santità gli abbia dato e dia parole per trattenerlo; e che sarebbe necessario qualche segno, per il quale il Papa mostrasse a quelli cardinali e principi cattolici che il legato abbia trattato tutti questi negozii, e quest' ultima protesta in particolare, fuor dell' ordine suo; e che, se il Papa volesse far questo, che forse si risolverebbono a mandare uno fino alla corte di Navarra, e forse anderebbe la Boderia medesimo. Mi ha detto di più, che ieri fu dal Papa monsignor Serafino, e la Santità Sua li mostrò aver auto caro che fusse seguita la rotta in questo modo; e perchè Serafino gli diceva, che questa pubblicazione fatta di questo monitorio arebbe alterata la mente di quei principi, il Papa gli rispose : « Non dubitino, perchè il legato non ha fatto cosa che « noi non possiamo guastarla; sì che scrivete pure, che si farà ogni « piacere loro, e che si osserverà quello che se li prometterà. »

XXII.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, filza 45, appendice.)

Rome, 22-30 mars 1590.

Sommaire. — *22 mars.* Congrégation des cardinaux; remarquable allocution de Sixte-Quint; il explique sa conduite et celle de l'Espagne. Deux propositions : 1° expulsion et excommunication d'Olivarès; 2° armements pour résister aux Espagnols du royaume de Naples. Délibération; résolution : procéder

avec prudence et modération à l'égard d'Olivarès; ajourner les armements, en l'absence de tout danger imminent. — *30 mars.* Congrégation générale; deux questions posées par le Pape aux cardinaux : 1° faut-il rappeler le légat? 2° quelle résolution doit-on prendre relativement aux affaires de France. Délibération; conclusion : il faut provisoirement maintenir le légat. Avis divers quant à la conduite à tenir envers la France; la plupart des votes sont hostiles au Roi.

22 mars.

Questa mattina fui in congregazione, la quale cominciò alle XIV ore; e subito il Papa, volendo dare piena informazione di tutto il progresso del negozio, come era passato sin qui, fece venire drento il Bertinoro con tutte le scritture e lettere che erono passate; e mostrando, che, sino dopo la morte del cardinale di Guise, aveva scritto al re di Spagna, e offertoli prontissimamente di fare tutto quello che voleva, dandoli poi conto successivamente d'ogni pensiero e resoluzione sua, per averne dalla Maestà Sua il consenso, l'aiuto e l'intera sua satisfazione; così, come anco dopo la morte del re di Francia, non aveva mancato di scriverli e di comunicargli ogni cosa, facendo leggere di mano in mano le lettere dal Bertinoro, e notando tutti i passi per maggiore chiarezza della verità. Con tante lettere, e con tanto aver sollevato il re, mostrò che non aveva auto mai risposta alcuna, sì che in questa parte poteva più presto dolersi della tepidezza loro. Quando ebbe detto sin qui, soggiunse anco, che in conto alcuno non aveva volsuto mai per re Navarra, e che, per dare satisfazione a Spagna, aveva resoluto di mandare un legato in Francia, e che ad instanza loro aveva eletto Gaetano; se bene dolendosi poi che egli avessi fatto tutto contro l'instruzione auta, e che, in cambio di simulare quell'intelligenza che aveva con Spagna, avesse cominciato ben presto a uscir dell'ordine suo, sin fuor della porta di Roma, dove Olivarès gli volse dare ancor lui la sua instruzione; con essersi disteso anco, che in Francia abbi parimente transgredito, per non aver voluto guadagnarsi Vendôme, e levarlo da Navarra nella maniera che gl'aveva detto; e che glie ne era venuta l'occasione se l'avesse saputa pigliare. Disse anco, che stava resoluto e accordato di mandare un generale in Francia con quaranta mila fanti, che venti cinque mila ne dava il Re Cattolico, e quindici mila la Santità Sua; e che aveva scritto al duca

du Maine che bisognava che obbedisse e stesse sotto questo generale; distendendosi anco, con significare che tutta questa negoziazione era passata segretissimamente, e che non si aveva a scoprire agli altri principi, sin che non fussero comminciate a marciare queste genti. E da questo ho compreso, che già Sua Santità era stata resoluta della persona del duca d'Urbino, sì come si discorreva da principio.

Di più aggiunse, che, nel negozio di Luxembourg, gli pareva di aver guadagnato assai, perchè, dopo la morte del re, Navarra pubblicamente si lasciava intendere di volere essere ammaestrato da un concilio nazionale, e ora veniva alla Sede Appostolica per essere instrutto; e che, per venire a questo, gli aveva detto che bisognava mandasse uomo a posta con particolare mandato, domandando perdono e remissione dell'eresia passata e della scommunica auta; e che, oltre di questo, lassasse in libertà il cardinale di Bourbon; e che aveva inchiodato questo negozio, e non poteva fare altro, mostrando che si arebbe auto l'intento, come fusse stato liberato Bourbon.

Mostrò anco e fece leggere una lettera scritta a Gesualdo dal Re Cattolico, nella quale la Maestà Sua, vista la prontezza del Papa, e con quanto zelo procedeva in queste cose di Francia, lo ringraziava, dicendo, che, se prima gli era obbligatissimo e obbedientissimo figliuolo, che adesso si duplicava l'obbligazione sua; facendo notare e considerare tutte quelle parole.

Come ebbe dato minutissimamente ragguaglio di tutto quello che era passato sin qui, entrò in dolersi del mal modo di procedere di Olivarès, che, mentre si camminava benissimo, volesse continuamente trattare con minaccie e con proteste; e che, considerato questo suo modo intollerabile, per liberarsi da queste proteste che voleva fare, e potere andare liberamente alle sue messe e cappelle senza paura, aveva voluto dar conto a tutti i cardinali di questa sua insolenza; perchè, sendo capaci di tutto il progresso del negozio che gli era convenuto pubblicare, potessero dare il voto loro a due capi e articoli che proporrebbe; e così disse: « Che prima, si doveva cacciar di Roma « Olivarès e scommunicarlo; e che dipoi, sentendosi che li Spagnuoli « avevono fatto venire e ragunare genti nell'Abruzzo e in questi luoghi

« circumvicini, era bene armare : » parlando sempre intrepidamente, nè mostrando paura alcuna, ancora che il re di Spagna fusse così grande.

Esposto sin qui dalla Santità Sua, ma con più efficacia, ordine e lunghezza di quella che posso usare qui, cominciò il decano a dare il suo voto; e, quanto al primo capo, se si doveva cacciare Olivarès, disse : « Che si poteva andare più maturamente, e che però giudicava « che si potessi fare una congregazione di dottori, i quali vedessero come « si poteva procedere in questo caso. » E quanto al secondo capo, disse : « Che la gente che era sparsa in questi luoghi non era di momento, e « che però non occorreva armare. »

Gesualdo disse : « Che non si doveva cacciare Olivarès, ma che si po- « teva fargli parlare da due cardinali, sperando che in questo modo si « quieterebbe. » Su le quali parole il Papa infuriato gli rispose, che era un mal cardinale. E replicando pure Gesualdo, che gli pareva che si dovessi andare a bell' agio a disgustare un re così potente, Sua Santità con più alta voce tornò a dirli, che era un mal cardinale! un indegno cardinale! E così bisognò che tacessi, tutto sudato e travagliato.

Aragona espose : « Che saria ben fatto di non andare a furia, e che « si poteva con un poco di tempo pigliare qualche temperamento, seb- « bene non gli sovvenisse così all' improvviso. »

Colonna ancor lui disse : « Che li pareva che si dovesse andare consi- « deratamente per non dispiacere un re così grande; e, quanto all' ar- « mare, non vedeva che ce ne fusse bisogno, perchè li rumori non « eron di momento. »

Como disse il medesimo, ma più liberamente. Alessandrino parlò ancor lui in questa sentenza; e così Altemps[1] e Madruzzo. Rusticucci non s' intese.

Arrivato il voto a Deza, mostrò che, se Sua Santità li dava licenza di parlare col conte, che sperava d' accomodare. Di che il Papa si

[1] Marcus-Siticus Altemps, né en 1533 d'un père allemand et d'une mère milanaise, sœur du célèbre capitaine Jean Médicis. Il quitta l'état militaire pour l'état ecclésiastique. Promu au cardinalat en 1561 par Paul IV, il fut successivement évêque de Constance, légat d'Avignon, grand pénitencier. Il mourut en 1595.

rise; tuttavia si compiacque di darli licenza, purchè non parlasse in nome suo, nè della congregazione.

Santi Quattro[1] disse liberamente : « Che li pareva che si dovessi spe- « dire un corriero in Spagna al re, dandoli conto di tutto, e che intanto « Olivarès stesse seguestrato, e non potesse andare all' udienza. »

Sens, uscendo de' termini, parlò delle cose di Francia; e gli fu dato su la voce dal Papa.

Mondovi parlò per Spagna, dando sempre del *Signor Conte* a Olivarès.

Tutti gli altri cardinali che seguitorno parlorno quasi in questa sentenza : « Che Deza fusse con Olivarès, e si aspettasse quel che faceva. »

Quando si venne a' diaconi, tutti concorsero che si dovessi aspettare che frutto facesse Deza, e che, se per di qui a domattina non si rimutava Olivarès, che si cacciasse via, e che poi la Santità Sua armasse e stesse preparata alle frontiere. E il medesimo disse animosamente Montalto.

Ma il cardinale Ascanio procurò di scusare Olivarès, per l' ordine che aveva; e che poteva essere, che questo reggente venuto di Napoli eseguisse lui senza l' ambasciatore. E il Papa lo bravò, con dire, che stesse cheto. E, volendo pur replicare, tornò a dirli che tacesse, che lo conosceva molto bene.

E io[2] dissi : « Che mi pareva strano, che quelli che dovevano com- « mandare la diligenza della Santità Sua, volessero protestarlo di ne- « gligenza, e che non poteva credere, che questa fusse mente di Sua « Maestà, sì per l' azioni passate, fatte con tanta prudenza e religione, « come si vedeva per lettera di Gesualdo, e come nelle azioni sue an- « dava pesatamente per non dir lungamente; e ora vedendo questi « precipizii, era di parere che si vedessi quello che per tutto oggi faces- « sero Deza e Mendozza[3], e, caso non facessero profitto, domattina con

[1] Giovanantonio Facchinetto, né à Bologne en 1519, jurisconsulte, patriarche de Jérusalem en 1575; nonce apostolique à Venise, cardinal de Santi-Quattro en 1583, sous le pontificat de Grégoire XIII; pape en 1592, sous le nom d'Innocent IX. il mourut dans l'année de son élévation.

[2] Le cardinal del Monte.

[3] Jean de Mendoça, fils du duc de l'Infantado; nommé cardinal par Sixte-Quint, à

« una congregazione Sua Beatitudine si dovesse assicurare del modo « del procedere del conte. »

E così finì la congregazione, dopo essere stati drento circa sei ore o più.

30 mars.

Nel consistoro il Papa volse che si leggessero lettere del cardinale di Vendôme, nelle quali mostrava il desiderio di abbocarsi con il legato.

Questa mattina Nostro Signore ha fatto un altra congregazione generale, nella quale ha dato conto della rotta del duca du Maine, e de' strani modi che tiene il legato, poichè, alli sei di questo, ammonì la nobiltà di Francia che lasciasse Navarra. Inoltre sendo le cose in questi termini, lo giudicava non esser più buono in quel regno, e pertanto Nostro Signore ha addimandato al collegio, se si doveva richiamare il legato, e che risoluzione si poteva prendere per le cose di Francia.

Non vi fu San Giorgio[1], Santa Severina, Simoncello[2], Caraffa, Castagno[3] e Gonzaga vecchio[4].

Gesualdo disse : « Che non si doveva richiamare così subito il legato, « poichè a quelli cattolici che erano rimasti nelle città parerebbe d'es- « sere abandonati ; ma con il tempo governarsi come l'occasione por-

la requête de Philippe II en 1587, mort de la pierre en 1592, à l'âge de quarante-quatre ans.

[1] Giovanantonio Sorbelloni, Milanais, né en 1519, cardinal Saint-Georges de la création de 1560 par Pie IV, doyen du sacré collége en 1589, après la mort du cardinal Farnèse. Il mourut lui-même en 1591.

[2] Géronimo Simoncello, petit-neveu du pape Jules III, promu tout jeune au cardinalat en 1553 ; il mourut en 1603.

[3] Giovanbattista Castagno, Génois, né en 1521, avocat consistorial, jurisconsulte éminent; il remplit d'importantes missions, fut nommé cardinal par Grégoire XIII en 1583, et élevé au pontificat en 1590 sous le nom d'Urbain VII; il mourut la même année.

[4] Francesco-Giovanni-Vincenzo Gonzaga, né en 1540 à Palerme, où son père exerçait les fonctions de vice-roi; engagé dans l'ordre de Malte, rappelé à Mantoue par son cousin, le duc Guillaume, nommé cardinal par Grégoire XIII en 1578. Il mourut à Rome en 1591.

Il y avait dans le sacré collége un autre membre illustre de cette famille, le cardinal Scipione Gonzaga, de la création de Sixte-Quint en 1587. C'était un homme versé dans les lettres et fort éloquent. Il mourut en 1593, à l'âge de cinquante et un ans.

« gerà, » e sopra questo capo fu seguitato da tutto il collegio. Sopra l'altro capo, disse il medemo Gesualdo : « Che era tempo da fare da « dovero, da mandare un buon esercito in Francia contro Navarra, e « unirsi col re di Spagna da dovero, e in questo mentre mandare « danari per mantenere in fede quelle città che erono contro Navarra, « sì come il legato scrive. » Aragona[1] il medemo; Colonna il medemo, e più efficacemente. Como il medemo, e soggiunse, che sì come la Santità Sua era capo de' cattolici, così costui era capo di tutti li eretici, e uno antipapa, che con grosso esercito bisognava smorsare questa fiamma. Paleotto[2] il medemo. Altemps : « Che sapeva che di Alemagna veniva grosso esercito, e però che bisognava armare, ma unirsi « con Spagna, per essere il nimico troppo potente. » Alessandrino : « Che « bisognava fare una cruciata. » Madruzzo come gli altri, cioè mandar danari, fare esercito, e unirsi con Spagna. Sens il medemo; e di più che non stimava gran perdita, sendo vivo du Maine. Rusticucci, come di sopra, se bene male si intese. Albano[3] si rimetteva in tutto al Papa; Deza, come Madruzzo, assicurando ogni aiuto da Spagna. Fachinetto, come gli altri. Cananio[4] : « Che bisognava aspettare altro avviso, per ve« dere che piega pigliavano le cose per far buona risoluzione. » Salviati disse : « Che, mutando ogni giorno e ora faccia le cose di quel regno, « giudicava che si facesse una congregazione di dieci ad eletta di Sua « Santità, li quali deliberassero di mano in mano con celerità quello che

[1] Inigo Avalos d'Aragon, Napolitain, issu de deux très-nobles familles, promu au cardinalat par Pie IV en 1561. Il était libéral et fort considéré. Il mourut en 1600.

[2] Gabriele Paleotto, né en 1522, à Bologne, où il professa le droit dans sa jeunesse; auditeur de la Rote, où il acquit une grande autorité; créé cardinal par Pie IV en 1565; archevêque de Bologne l'année suivante. Ce fut un prélat exemplaire. Il mourut de la pierre en 1597.

[3] Giovangeronimo Albano, né à Bergame en 1504, suivit d'abord la carrière du droit, puis celle des armes. Devenu veuf, il entra dans l'Église, et devint, sous Pie V, protonotaire apostolique, gouverneur du Picénum, puis cardinal en 1570. C'était un homme droit et ferme. Il mourut en 1591, âgé de quatre-vingt-sept ans.

[4] Giulio Cananio, né à Ferrare en 1524; distingué par le pape Jules III, qui se l'était attaché, il fut nommé cardinal par Grégoire XIII en 1583. Envoyé comme légat dans l'Émilie par Sixte-Quint, il administra bien cette province. Il devint évêque de Modène, et mourut en 1592.

« la occasione porgeva. » Mondovi come Madruzzo. Spinola[1] il medemo; Lancilloto il medemo. Castruccio il medemo. Cornaro[2] come Cananio. Pinello : « Che direbbe il parer suo nella piccola congregazione. » Aldobrandino, come Madruzzo, ma freddamente. Rovere il medesimo, e che sarebbe necessario con le galere inviare l'esercito quanto prima. Sarnano[3] il medemo. Alano[4] il medemo. Scipione Gonzaga il medemo. Sauli il medemo. Pallotta[5] : « Che si armasse, ma che « sperava in Dio, che questi di Francia fossero piuttosto moti per inte- « ressi di Stato che di religione, e che forsè Dio aprirebbe qualche « buona strada. » Mendozza, come Madruzzo; e soggiunse che la madre le aveva detto di aver visto, che, sendo Navarra giovinetto, un suo compagno le gettò la berretta in chiesa, e egli per non entrarvi non si curò perdere la berretta. Morosini disse : « Che avendolo Sua Santità « ammonito che gli aveva serrato la bocca, acciò prima imparasse di par- « lare; che egli pertanto tacerebbe, e imparerebbe, rimettendosi alla « Santità Sua. » Camerino[6] : « Che si mandasse danari, e si facesse « esercito gagliardo; è lui sapeva che Navarra aveva giurato di essere « calvinista. » Sforza : « Che si potevano dare quei cinquanta mila scudi « che restano al legato, e armarsi gagliardamente, mandando l'esercito

[1] Filippo Spinola, d'une illustre famille de Gênes, né en 1535, créé cardinal par Grégoire XIII en 1583; légat en Ombrie sous le pontificat de Sixte-Quint; mort en 1593.

[2] Federigo Cornaro, Vénitien, né en 1531; évêque de Bergame, puis de Padoue; cardinal en 1585; il mourut en 1590.

[3] Constanzio Boccafuoco dit *Sarnano,* né en 1531 dans le Picénum; franciscain, jurisconsulte et théologien; nommé cardinal en 1585, par Sixte-Quint, qui avait pu l'apprécier; mort en 1595.

[4] Guillaume Alem, Anglais, né en 1532, docteur de l'université d'Oxford, théologien, professeur de lettres sacrées dans la nouvelle université de Douai, où il fonda un séminaire célèbre. Il retourna en Angleterre, où il fit de nombreux prosélytes, et où il n'échappa qu'à grand'peine à la persécution.

[5] Giovanni-Evangelista Pallotta, né dans le Picénum en 1548. Attaché à la fortune du cardinal Montalte, qui, devenu pape, le nomma en 1587 archevêque de Cosenza, et, la même année, cardinal; il mourut en 1620.

[6] Mariano Perbenedetto, né dans le Picénum en 1540, théologien, préfet de la ville sous Sixte-Quint, qui le fit cardinal en 1589, pour le récompenser de sa bonne administration; il mourut en 1611, à l'âge de soixante et onze ans. Il est connu sous le nom de cardinal de Camérino.

«in Avignone.» Montalto come Albano. Mattei come Madruzzo. Giustiniano[1] : «Che giudicava le cose di Francia, piuttosto passioni di Stato «che di religione; che si armasse, ma senza muoversi.» Colonna giovane, come Madruzzo; Borromeo[2] il medemo; e così Cusano[3]. Io poi, sendo obligato di dar minuto conto delle mie azioni a Vostra Altezza, come mio padrone, più lungamente dirò quello che io dissi; che ridotto in sostanza fu questo : «Che, se mai fu tempo di procedere cauta-«mente, questa volta ce lo dimostrava ora; e che era facil cosa di fare «eserciti in voce e mandarli contro Navarra; ma che giudicavo molto «difficile il metterlo in pratica; poichè era bisogno di considerare che «esercito era necessario, che capitani, dove si mandava, contra chi si «mandava. Che era risoluzione tumultuaria mandare uno esercito nuovo «in paese forestiero contra gran numero di soldati vecchi, di buoni ca-«pitani e di un re bellicoso e vittorioso. Pertanto giudicavo, che saria «bene risolversi ad una delle due : o che la Santità Sua tiene che Na-«varra sia impenitente e nimico capitale della religione, e che sia per «tentare ogni via per distruggerla; e in tal caso è bene di unirsi con «Spagna, e mettere insieme tutte le forze per ovviare a sì gran malo: «o che la Santità Sua crede che Navarra si muova per interesse di «Stato e inimicizia particolare; e che avevo pure inteso in questo loco, «che egli è seguitato da molti cattolici, che egli medemo dimanda di «essere instrutto da questa Santa Sede; il che, quando questo sia, non «so perchè si abbia da chiudere la porta con tanto pericolo a chi vuol «tornare nel gremio della Chiesa, poichè non vi è peccatore così scele-

[1] Benedetto Giustiniano, noble Génois, né en 1554 à Chio. Après la prise de cette île par les Turcs, la famille des Giustiniani revint en Italie, et Benedetto se rendit à Rome, où les papes lui donnèrent plusieurs fonctions auprès de leur personne. En 1586, Sixte-Quint le nomma cardinal. Il mourut en 1621.

[2] Federigo Borrommeo, né à Milan en 1564, promu au cardinalat par Sixte-Quint en 1587. Ami de Philippe de Néri, il devint archevêque de Milan en 1595. Il mourut en 1631.

[3] Antonio Cusano, d'une noble famille milanaise; jurisconsulte; lié dans sa jeunesse avec saint Charles Borrommée, et plus tard avec saint Philippe de Néri, il se montra digne de ces illustres amitiés par son savoir et ses vertus. Cardinal en 1588, il mourut dix ans après, en 1598.

« rato, che non possa tornare in grazia di Dio. Concludevo dunque, che « la Santità Sua facessi la congregazione segreta, dove la Santità Sua, « con la sua prudenza e assistenza del Spirito Santo, pigliasse uno di « questi due capi, quale giudicasse migliore a questa Santa Sede. » Pepoli disse, che si riportava alla secreta congregazione.

Così finì la congregazione, nella quale Nostro Signore lassò dire ognuno, senza interromperlo mai. Solo in fine disse : « Che Navarra non « faceva il suo inimico ; che se avesse fatta questa professione, di già lo « avrebbe rovinato con l'aiuto di Dio, e con le sue forze. »

Si è poi il Papa doluto meco delle passioni de' cardinali e del legato asprissimamente; e mi ha mostro una polizza, dove Luxembourg si lamenta del legato, che abbi in questi tempi mandato monitorio alla nobiltà di Francia ; e che ciò per consiglio de' Spagnuoli, non per suo, l'ha fatto.

XXIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 40.)

Rome, avril 1590.

ANALYSE.

(6 avril.) Le patriarche Gaëtan, frère du légat, est à Rome, où il cherche à justifier la conduite de celui-ci. Son peu de succès : *Il Papa, nel concistoro passato, lo publicò per bugiardo.*

(7 avril.) Le légat fait sonder le duc du Maine, pour savoir s'il accepterait le commandement du duc de Parme. Cette démarche semble illusoire au Pape, car le duc de Parme est retenu en Flandre par l'esprit de rébellion de ses soldats et par la nécessité de recouvrer Bréda.

A l'instigation de l'ambassadeur d'Espagne et du légat, la Sorbonne est saisie de la question de savoir si un relaps peut recevoir l'absolution.

Le Pape, dégagé de toute obligation envers l'Espagne, est favorable au roi de Navarre : *Talchè si vede che il Papa cammina, senza farci molte diligenze, consideratamente e con molta ragione.*

La cité de Marseille a envoyé des députés au Pape. Sa Sainteté, pour éviter que le Roi Catholique ou le duc de Savoie s'emparent de ce poste important, acceptera-t-elle la souveraineté de cette ville? Fera-t-elle entendre au roi de Navarre qu'elle garde ce gage pour le lui remettre après son absolution? C'est une question fort grave; le Pape hésite à la résoudre et se montre fort réservé. Avis de plusieurs cardinaux à cet égard : *Che era un irritare maggiormente Navarra; e che, se il Papa si gettasse a pigliar Marsiglia, che con questo esempio Savoia e gli altri si getterebbono a pigliare quel che potessero.*

Les cardinaux Cornaro et del Monte sont adjoints à la congrégation des affaires de France : c'est une satisfaction donnée à Venise et au grand-duc.

(13 avril.) Le patriarche Gaëtan est venu solliciter des secours d'argent. Si le Pape se décidait à intervenir, il enverrait des troupes plutôt que de l'argent. Sa Sainteté croit fermement que le roi de Navarre a l'intention de se faire catholique elle paraît décidée à nommer un légat, qui serait envoyé à Avignon.

(20 avril.) Le Pape est instamment prié de disposer en faveur de la Ligue des bénéfices laissés vacants par la mort du cardinal de Guise, bénéfices distribués déjà par le roi Henri III aux cardinaux de Vendôme, de Lénoncourt et à d'autres. Le Saint-Père fait savoir à M. de Luxembourg qu'il est moins disposé que jamais à faire droit à de pareilles réclamations.

M. de Luxembourg proteste contre l'intervention du Souverain Pontife dans les affaires de Marseille.

(22 avril.) Le Roi Catholique fait savoir au Pape qu'il considère le roi de Navarre comme son plus mortel ennemi : *E che sarebbe morto con molto dispiacere, quando avesse creduto lasciare questo ostaculo a suo figlio.*

Le Saint-Père est fort irrité contre le comte d'Olivarès : *nominandolo tristo, ribaldo e traditore.*

XXIV.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 27 avril 1590.

SOMMAIRE. — Lettre du duc du Maine au Pape, écrite peut-être à Rome même. Mauvaise impression qu'elle produit; déclaration du Saint-Père à l'égard de la Ligue. Entretien avec le cardinal Pinelli. Le Pape est disposé à prendre sous sa protection la ville de Marseille; réclamations de M. de Luxembourg.

Questa settimana si è ragunata la congregazione di Francia. Fu

letta la lettera che scriveva il duca du Maine al Papa. Ai capi della quale lettera, mentre che si leggeva, Sua Santità andava rispondendo a ciascuno distesamente, e particolarmente disse: « Che non ha mai autorizzato nè approvato le loro armi, nè manco papa Gregorio; del quale « non aveva trovato altre scritture, con tutta la diligenza fatta, che una « semplice lettera del cardinal di Como; e che non sapeva quel che si « volessino dire. » Si alterò ancora Sua Beatitudine nel sentire, quando toccò delli tesori tanto risparmiati, dicendo che era sempre stato pronto, e che da loro era venuto il mancamento; che li Spagnuoli erano stati lenti loro, avendo tardato sette o otto mesi a rispondere. E, quando si venne a toccare della protesta che dice detta lettera, allora il Papa si risentì più gagliardemente che mai, e a' cardinali ancora parve strano che il duca du Maine parlasse in quella maniera. E, perchè fu detto che quel gentiluomo venuto di Francia aveva detto di voler baciare i piedi a Sua Santità: « Che non occorreva pigliasse questo disagio; « ma che, se aveva da trattare qualche cosa, lo dicessi alla congregazione. »

Sono stato dipoi, con l'occasione del dar le buone feste, dal Pinelli; il quale, oltre al dirmi il medesimo che sopra, e di quanto lui aveva risposto in quella congregazione, mostrò di tener per fermo, che la detta lettera del duca du Maine sia stata composta qui in Roma, per molte ragioni; e che, essendo stato da lui il cavalier de Diou, li aveva detto essergli parso che il duca du Maine avesse proceduto molto male a scrivere in quella forma; e che lui ancora aveva fatto male a presentarla al Papa, il quale per questo aveva cagione d'inasprirsi maggiormente; e però, che credeva che lui arebbe fatto bene a domandare l'udienza a Sua Santità, e scusare il duca du Maine, e chiederli perdono, se alla Santità Sua fusse parso che in quella lettera avesse passato i termini. Il che il cavalier de Diou promesse di fare, mostrando dolore e dispiacere che detta lettera fusse stata scritta in quella forma e sentita male dal Papa e da' cardinali.

Mi disse dipoi, che sapeva certo, che il negozio della protesta non era ancora fermo, e che Olivarès stava in proposito di volerla fare;

ma che aspettava risposta di Spagna di quello che li fusse ordinato, dopo la ricevuta della lettera che aveva scritto il Papa a Sua Maestà.

Per conto de' negozii di Marsilia e di Arles, mi disse che quell' uomo del conte des Cars era partito con le scritture e ordini datili da Sua Santità; i quali, sebbene non mi specificò, con tutto questo mi dò ad intendere che la convenzione stia come si è detto per molti: cioè che il Papa si contenterà di riceverli in protezione, con difenderli con certo numero di gente; e, caso che loro si voglino dare ad altro principe che Sua Santità, abbia da riavere tutte le spese che avrà fatte; e il Papa promette di acconsentire di darne il possesso a chi sarà legittimo re di Francia cattolico. E mi dice detto Pinelli, che il Papa ha usato dire, che Luxembourg si contenta che Sua Santità pigli la protezione in questa forma. Ma la Boderia mi dice il contrario; e che, quando il Papa tentò Luxembourg, come l' intendeva, desiderando anco sapere come Navarra la piglierebbe, esso rispose, che a quella Maestà sarebbe parso molto strano che la Santità Sua, sendo Padre spirituale, si volesse mescolare nelli Stati temporali appartenenti a lui. Altri hanno detto, che il Papa abbia risposto a questi mandati di Marsilia e d'Arles, che non vuol risolvere cosa alcuna, fino a che non venga qua, o mandi l'arcivescovo d'Avignone, e inteso il ragguaglio e l'opinione sua [1].

[1] Nous joignons aux dépêches du mois d'avril la lettre suivante, adressée par le cardinal de Vendôme à M. de Luxembourg, traduite en italien, pour être communiquée au Souverain Pontife.

Tours, 6 avril 1590.

«Monsignore,

«Io non avrei tanto tardato a far risposta alla lettera che mi avete scritto, e al breve, che ha piaciuto al Nostro Santo Padre di onorarmi, se non fosse stato, ch' io aspettava che dovesse essere per questa villa il ritorno del corriere, al quale il Re ha comandato di ritornarsene per i Grigioni. Egli si è trovato nell' armata, quando la battaglia si dava, e ve ne potrà dire novelle assicurate della felice vittoria, che voi potrete vedere per il discorso ch' io vi mando. Nell' ora medesima che la battaglia si dava, noi facevamo qui orazioni e processioni publiche, dove il popolo ha mostro tanta devozione, che Dio, protettore delle giuste cause, ha esauditi nostri prieghi.

«Monsignore il marescial di Biron ha dipoi visto a Noisy monsignor legato; ma mi viene scritto, che niente è riuscito di questa conferenza. Il detto signor legato si ha fatto gran torto, e ha ritardato del tutto il frutto ch' ei poteva portare della sua legazione;

XXV.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 3 mai 1599.

SOMMAIRE. — Lettres justificatives du légat, lues dans la congrégation des cardinaux. Vive réfutation de la bouche même du Pape. Relation de la conférence entre Biron et le légat; simple et noble langage du maréchal. Les papiers du duc du Maine sont tombés entre les mains du Roi à la journée d'Ivry; le Pape y est peu ménagé.

Domenica passata fu fatta congregazione dinanzi al Papa; nella quale si lessero due lettere del legato Gaetano e una del cardinale di Vendôme. L'una delle quali lettere del legato era responsiva a Sua Santità; la quale gli aveva già scritto, e si era doluto seco di tre cose.

mostrandosi così parziale, e essendosi reso in una villa ribella, dove l'uomo non gli può dire lo stato degli affari, e dove non vede che gente piena di passione, che coprono loro ribellione e pernizioso disegno del bel mantello della religione. La quale sarebbe molto mal conservata, se noi facessimo come loro, che non fanno male che alli cattolici; non avendo preso ancora una sola villa di quelle tengono li ugonotti, alli quali eglino non s'oppongono in alcuna maniera; ma solamente, come voi sapete, fanno rivoltar le ville cattoliche contra li magistrati, per dispensare il popolo a tutta sorte di ruberie e d'indignità. Tutta volta l'estrema necessità, dove tutte le ville si veggono a quest'ora ridotte, vedendo mancare tutte le loro vane speranze, sarà occasione che elle si riduchino ben tosto, come di già Parigi non può più sussistere, essendo presi tutti i passaggi della riviera.

«Io spero d'accostarmici presto; e non terrà, se non monsignor il legato, che noi non facciamo un buon servizio alla Chiesa e a questo regno, come io prego Dio di farcene grazia, e a voi dare, Monsignore, in perfetta sanità lunghissima e felice vita.

«*Della mano del detto signor cardinale :*

«Monsignore, Il Re mi ha comandato di andarlo a trovare, e menare il suo consiglio a Melun, che si renderà a lui, come ha fatto Corbeil. Parigi vorebbe la sua grazia, ma il Re non vuol perdonare ai capi; e in questo mezzo fanno gli arrabbiati; dentro a pochi giorni noi saremo dentro. Monsignor legato avrebbe fatto bene a credermi. Egli non può più uscire senza passaporto del Re. Voi avete uno assicurato onore della vostra ambasciata; di che io ne lodo Dio, e ne sono estremamente allegro. La Lega è persa, e ci è una gran calca a chi servirà il Re. Operiamo dunque tutti di renderlo cattolico per benevolenza. Io vi mando il mio spaccio aperto, rimettendo il tutto al vostro buon giudizio ed affezione.

«Io sono vostro umil et affezionato cugino per servirvi.

«CARLO,
«Cardinale di Vendôme.»

Prima, che egli non si fusse voluto mai abboccare con li cardinali Vendôme et Lenoncourt, e con li altri principi cattolici che seguitano Navarra; la seconda, che lui avesse, fuori dell' ordine datoli, sborsato i cinquanta mila scudi; e la terza, che egli non avesse mandato a far sapere alla Santità Sua la nota de' beneficii vacati, e di quelli che li domandavano dalla parte della Lega, per poterne fare la distribuzione.

Al primo capo rispondeva il legato, non essere voluto abboccare con fautori d' eretici; non parendo conveniente, nè ragionevole a lui, come legato apostolico. Al qual capitolo il Papa rispose, dolendosi grandemente di sua signoria illustrissima, e dicendone poco bene, con prorompere anco in queste parole: « Adunque lui non vuole par- « lare a questi che glie ne diciamo e comandiamo noi per beneficio e « servizio della religione? »

Al secondo capo rispondeva il legato, che era stato forzato di pagare li denari per la gran necessità e bisogno che avevono quelle genti; le quali non si sarebbon possute tenere in fede, se non si pagavano; anzi che era stato necessitato dipoi a concedere, che si disfacessero fino a scudi sette mila d'argenti delle chiese per sovvenire a' bisogni urgenti. Disse il Papa a questo : « Che sapeva bene il legato l'or- « dine che lui li aveva dato, che non dessi denari; perchè, quando « la Santità Sua si fusse resoluta a dar soccorso, che arebbe mandato « gente e non denari; » biasimando grandemente e esclamando della licenza che detto legato aveva data, che si disfacessero quelli argenti delle chiese; con dire, che non doveva concederla mai, e che questa era una cosa minima al gran bisogno che mostrava vi fusse, e che dovevono aver guasto cose, che a rifarle costerebbono molte migliaia di scudi di fatture e dorature, e che lui meritava per questo che la Santità Sua li levasse la badia, o almeno li frutti, per rifarli. Ma i cardinali della congregazione son venuti in una considerazione, che quelli della Lega per questo verso abbino voluto maggiormente irritare il popolo contro al Papa; mostrando loro per questo verso, che per la strettezza di Sua Santità, e per non volere aiutarli, sieno ridutti per fino a valersi delle robe delle chiese.

Quanto a' beneficii, scrive il legato, che non ne aveva fatto parola a Sua Santità, perchè il duca du Maine pretendeva di nominare lui, rispetto a' concordati. Dove su questo il Papa si alterò contro al legato e contro al duca du Maine, dicendo : « Che il legato l'aveva a « levare di questa fantasia; che detto duca du Maine voleva entrare in « quello che non gli toccava; poichè, non solo non era re, nè aveva « autorità alcuna, ma aveva fatto contro al Re, e si era dato e usur- « pato da se il titolo di luogotenente; e che da questo si poteva vedere « che animo era il suo; però che era resoluto in ogni modo a non « voler dar più quelle abbazie al suo nipote. »

Nella seconda lettera, dove il legato dava conto dell' abboccamento fatto con Biron, mostra sua signoria illustrissima, che a principio egli lodasse il valore di quel signore, e gli mostrasse, che, poichè lui si era portato sempre valorosamente in vita, che doveva anco cercare di morire in grazia del Signore Dio, e cattolico; e per questo partirsi dal re di Navarra, che era ugonotto e relasso. Rispose Biron : « Che « seguitava il Re, perchè lui era legitimo re di Francia, e difendeva « una causa giusta contro a' suoi ribelli, i quali volevono occupare il « regno ingiustamente; e combatteva per la vendetta del suo re. « Oltre che sperava che il re di Navarra si farebbe cattolico, vedendo « la buona voluntà che Sua Maestà n' aveva; tanto più sentendo che « Luxembourg era ben visto et trattato qua da Sua Santità, per quanto « scriveva esso Luxembourg. » Alle quali cose rispose il legato : « Che « Navarra era relasso e persecutore de' cattolici; che perciò non era « conveniente seguitarlo. » Ma Biron soggiunse : « Che la voluntà sua « era buona, e che pensava che si farebbe cattolico, se il Papa l'avesse « ricevuto; ma che, essendo legitimo re, al quale si apparteneva la « corona di ragione; e, per essergli stata lassata dal re morto, aveva « preso l' armi per vendicare l' ingiurie fatte a quella Maestà, e per ri- « durre in pace e in quiete il regno. » Ma, non sapendo a queste cose che si rispondere più, il legato disse : « Che il re defunto aveva com- « messo l' omicidio, e perciò era decaduto dalle sue facultà e privilegii; « e che era necessitato fare un parlamento, dove convenissero tutti li

« Stati. » Biron brevemente gli rispose : « Che questa convocazione non « si poteva fare senza licenza del suo re. » E così li voltò le spalle. Ma poco appresso tornorno a parlare amorevolmente, e si partirnò con buona voluntà l'uno verso l'altro.

Sopra questo abboccamento è parso al Papa, che il legato abbia mostro poca prudenzia, trattando in principio e in fine di quella maniera, e con simili modi e parole; ma che bene Biron rispondesse di continuo con modestia e prudentemente. Talchè la mala satisfazione di Sua Beatitudine verso il legato va crescendo tuttavia; e si pensa, poichè ella non ha voluto passare il mandato al Pinello dello sborso fatto in Parigi delli scudi cinquanta mila, che Sua Santità voglia farli una volta pagare a detto legato, non con danno del patrimonio de' Gaetani, ma del proprio legato, con farli ritenere i frutti della sua abbazia, sin tanto che la camera venga rimborsata, o in simile altra maniera.

Monsignor di Luxembourg ebbe sabato passato lettere dal cardinale di Vendôme per Sua Santità, e un discorso o ragguaglio della giornata seguita; il quale l'abbate della Boderia mi dice che ne mandò una copia in francese a Vostra Altezza di due che n' avevon ricevute dal detto cardinale; però non lo manderò di nuovo. Sarà bene con questa la copia di due lettere che Vendôme scrive, una a Luxembourg[1], e l'altra al cardinale Sforza; dalle quali ella vedrà la buona speranza che quel cardinale dà, che il Re si abbia a ridurre cattolico.

L' abbate della Boderia mi ha detto, che ieri arrivò lettere di Navarra al duca di Luxembourg, per le quali gli dava conto della giornata seguita, conforme al discorso che fu mandato costà. Soggiunge detto Boderia, che ha lettere d' un sotto-segretario del segretario maggiore del Re, il quale gli scrive, come nella giornata sono state tolte tutte le scritture del duca du Maine, e venute in potere di Navarra; le quali si andavano tuttavia vedendo. Fra le quali hanno trovato, che si tratta e ragiona del Papa con molta poca reverenza e rispetto. E quel segre-

[1] C'est cette lettre traduite que nous avons publiée à la suite des dépêches du mois d'avril.

tario dice, che, se il Papa vorrà trattar bene con Sua Maestà, che se li potrà far vedere molte cose che in esse scritture si tratta. Disse anco il legato a Biron, quando nell' abboccamento lo persuadeva di separarsi da Navarra, che, se non si partisse da lui, farebbe grandissimo dispiacere al re di Spagna, del quale, come principe tanto potente, doveva temere, procurando di renderselo amico con abbandonare del tutto la parte di Navarra. Il qual modo di persuadere, come debole e sproporzionato, dette maraviglia a tutti quelli cardinali della congregazione.

XXVI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 25 mai 1590.

Sommaire. — Lettres de France. La conduite du légat met obstacle aux bonnes dispositions du Roi; aussi Luxembourg est-il chargé de supplier le Pape d'envoyer en France un autre prélat. Le cardinal Montalto, neveu du Saint-Père, est prié d'accepter les fonctions de protecteur de France. Les lettres du duc du Maine, du légat et de l'ambassadeur d'Espagne, interceptées après la bataille d'Ivry, sont remises au Souverain Pontife. Lettre du maréchal de Biron au Pape. Graves motifs qui empêchent le Roi de rendre la liberté au vieux cardinal de Bourbon. Affaire de Marseille; M. de Luxembourg proteste contre l'intervention du Saint-Père. Tentative de négociation de M. de Villeroy. Le duc de Savoie. Troubles à Marseille; incertitudes du Pape; ses intelligences secrètes avec MM. de la Valette et Montmorency. Lettre du roi d'Espagne au Saint-Père; l'échec d'Ivry ne le décourage pas; le duc de Parme a l'ordre de se porter en France avec toutes les forces dont il peut disposer. Réponse évasive du Pape. Démarches du patriarche Gaëtan.

Arrivò lunedì passato, circa le xx ore, il corriere spedito dal re di Navarra al duca di Luxembourg, il quale andò da Sua Santità con forse quaranta cocchi, mostrando in che grado restavano le cose di quella Maestà[1]. E disse Luxembourg, che quella Maestà aveva sentito infinito contento della buona volontà che mostrava la Santità Sua verso di lui, e che stava in buon proposito di farsi cattolico; e che

[1] Dans une dépêche du 5 mai, Niccolini fait mention d'une lettre du Roi à M. de Luxembourg, lettre par laquelle il félicite cet ambassadeur de sa conduite et du succès de sa mission.

forse a quest' ora l' avrebbe fatto, se non fusse che li dava non poco disgusto il modo del procedere del legato in quelle bande; il qual modo non si assicurava interamente Sua Maestà che fusse contro la mente del Papa. Però Luxembourg fece instanza che la Santità Sua lo rimovesse di là; e più tosto mandasse in Francia, e a que' principi cattolici un prelato o altro, quando non volesse mandare a Sua Maestà, che fusse neutrale, e con il quale si potesse trattare; perchè quello sarebbe udito e visto ben volontieri dalla Maestà Sua. Disse ancora il medesimo al Papa, come il Re aveva scritto una lettera al cardinal Montalto; la quale egli non arebbe presentata a sua signoria illustrissima, se non sapeva prima se la Santità Sua se ne contentava; e che essa conteneva che Sua Maestà li mandava la protezione di Francia, pregandolo ad accettarla, e essere ancora protettor suo, sì come Sua Maestà si offeriva d' essere protettore della persona del cardinale e di tutta la casa sua. Tutto questo mi riferse l'abbate della Boderia la sera dopo che Luxembourg fu tornato dall' udienza; soggiugnendomi che detta lettera a Montalto diceva di più, come il Re mandava a sua signoria illustrissima la badia di Fécamp, che era del cardinal di Guise; il che Luxembourg non aveva detto al Papa; e che quella Maestà non aveva questa volta voluto scrivere a Sua Santità, se bene mostrava gran prontezza in farsi cattolico, solo perchè non si assicurava di Sua Beatitudine, vedendo che il legato procedeva in Francia diversamente; e che, se il Papa lo levasse di là, spererebbe subito ogni bene. Dette anco Luxembourg alla Santità Sua copia delle lettere intercette del legato scritte al duca du Maine, e di don Bernardino di Mendozza [1] scritte al medesimo du Maine e al re di Spagna; per le quali tutte si diceva molto male di Sua Santità; e in particolare ve n' era una del legato, nella quale scrive a du Maine, dicendo che non acconsentirà mai all' assoluzione di Navarra, e che piuttosto che far questo, farà voto a Dio di non tornare mai a Roma, nè alla presenza del Papa in vita di Sua Santità. E che un altra lettera di don Bernardino a

[1] Don Bernardino di Mendozza était ambassadeur d'Espagne en France.

du Maine diceva, che non aspettasse altri aiuti dal duca di Parma, perchè egli ne aveva bisogno in quella provincia di Fiandra per sè; a Sua Maestà Cattolica scriveva don Bernardino male di Sua Santità e bene del legato[1].

La lettera che Biron scrive al Papa contiene, per quanto dicono, della buona volontà che ha il Re di farsi cattolico, e che lui non mancherà di fare ogni suo potere, perchè il Re si riduca all' obbedienza della Sede Apostolica; e che, quando pure lui non volesse far questo, che lo abbandonerà, e che così faranno tutti li altri signori cattolici.

Mi ha mostro di più la Boderia un capitolo di una lettera, che li scrive il Re, responsiva sopra il particolare del relassare il cardinale di Bourbon, di che detto abbate della Boderia li aveva fatto sapere l' intenzione di Sua Santità; nella quale quella Maestà mostra, che, essendo la persona di Bourbon di tanta importanza a perturbare le cose di quel regno relassandolo, per la voluntà che arebbono quelli della Lega di valersene per capo, che lui non può in modo alcuno liberarlo; e che crede che tutto il mondo conoscerà che lui non lo può fare sicuramente.

Il Papa rispose a Luxembourg, senza dargli speranza di rimuovere il legato; ma sì bene disse molto male e si dolse di detto legato. Quando poi Luxembourg fu sul licenziarsi dal Papa, perchè la Santità Sua aveva, lunedì passato, proposto in consistoro, di mandar gente in Avignone, con intenzione, secondo l'opinione di tutti, di dare aiuto a quelli di Marsilia[2]; Sua Santità li disse : « Se voi sentirete che noi

[1] Dans sa dépêche du 26 mai, Niccolini rétablit les faits; c'est Bernardino di Mendozza, qui, dans une lettre au roi d'Espagne, rapporte le propos du légat. Ce propos ne se trouvait donc pas dans une lettre du légat lui-même.

[2] Voici ce qu'on lit dans une dépêche du 12 mai : *Nell' udienza ieri, furno introdotti da Sua Santità gli ambasciatori di Marsilia. Aldobrandino dice, che il Papa abbia preso la protezione di quella città, ma con patto di non avere a spendere.*

D'après une dépêche du 18 mai, il semble que le Pape se contente de donner des espérances aux envoyés de Marseille. *Ma che non vole far cosa alcuna, perchè bisognerebbe spenderci.* Le cardinal Pinelli déplore cette inaction, dont les Espagnols pourraient tirer parti, en s'emparant eux-mêmes de Marseille.

« mandiamo gente in Avignone, non ve ne date pensiero, perchè questo « si fa per sicurtà di quei luoghi, e per il meglio. » Ma Luxembourg rispose : « Questo non potrà piacere al Re; anzi darà forse disgusto, « che la Santità Vostra voglia mettere le mani dove non ha che fare; e « più piacerebbe che ognuno stesse a casa sua. » Allora il Papa mostrò, che, se ciò si facesse, era per buon rispetto, e perchè non ci entrasse altri, e con intenzione di conservarla al Re, come fusse cattolico. Ma con tutto questo a Luxembourg e a questi Francesi non piace che il Papa pigli questa protezione; e, a detto loro, arebbon più caro che ella cadesse in mano di Spagnuoli che di Sua Santità. Ma questo, come dissi io alla Boderia, non l' intendono; perchè, quando sarà in mano di Spagnuoli non bisognerà che faccino disegno di riaverla mai più; dove che, essendo in mano del Papa e della Sede Apostolica, sempre che in Francia sia un re cattolico, un Papa glie ne restituerà. Ma essi non mostrano d' intenderla così, e dicono, che non vorrebbono avere che travagliare con la Sede Apostolica, la quale potrebbe anche lei non la rendere, e che arebbe sempre la spalla di Spagna e di Savoia a tenerla.

Dicono che Villeroy sia stato, la seconda volta, a trovare Navarra, e trattato d' accordo con il duca du Maine, e che il Re abbia risposto, che udirà sempre volentieri, ma che non vuole trattare cosa alcuna, prima che sia entrato in Parigi.

Venne ancora martedì un corriere di Savoia, il quale dà nuove come quel duca aveva ripresa l' Escluse e un forte fatto già da Alfonso Corso, e rotto quattro cento ugonotti; e che in Marsilia il popolo aveva tumultuato, e che, essendo prevalsa la fazione che inclina alla Lega, aveva morto uno di quelli capi o consoli, e ricevuto drento mille soldati della parte della Lega. Ma questo da molti non si crede che sia vero; anzi si dubita, che ciò sia pubblicato a posta per far raffreddare il Papa nelle cose di Marsilia. Il cardinal Sauli mi ha detto, che, sebbene il Papa aveva animo di aiutar Marsilia, avendo di già mandato via questi ambasciatori con li capitoli conclusi, con tutto ciò che dopo l' aver sentito che avevono ricevuto li mille fanti della Lega, come

sopra, e udito anche Luxembourg, che aveva mutato pensiero, e rimandato per quelli ambasciatori; ma che, per ancora non sapeva che ordine se li avesse dato; e li pareva che Sua Santità in questa resoluzione fusse molto confusa, e non sapesse che espediente si pigliare.

Mi accennò ancora, che il Papa teneva stretta pratica per via d' un frate cappucino con il duca di Montmorency e la Valette, li quali non sono punto in buona intelligenza con Navarra; dicendomi che Montmorency non vuol lasciare il suo governo, come ne anche la Valette, avendo auto per male che Navarra lo abbi dichiarato contestabile, con questo che lui vadia alla corte a pigliare il possesso; perchè sa, che questo medesimo grado il Re l' ha promesso a Biron e a delli altri, onde non si assicura d' andare in corte. E per questo giudica Sauli, che il Re arà che fare assai, perche questo, che faranno Montmorency e la Valette, lo faranno anco delli altri.

Ho ritratto che l' ambasciatore Olivarès, nell' udienza di sabato passato, presentò una lettera del re di Spagna a Sua Santità, ma prima gli domandò licenza se Sua Santità si contentava che egli glie ne dessi, o si veramente gli dicessi in voce quello che ella conteneva. Rispose il Papa, che glie ne dessi, e dicessi quello che lui voleva. Onde Olivarès glie ne dette, e Sua Santità, senza aprirla, la mandò poi a Montalto. Mostrò Olivarès, che Sua Maestà scriveva, che, avendo intesa la rotta ricevuta li cattolici da Navarra, ne aveva preso dispiacere; ma che, con tutto che questo fusse stato male, non era però tale che non si fusse potuto remediare, perchè Sua Maestà era resoluto di aiutare la religione cattolica; e per questo aveva ordinato al duca di Parma, che spingessi in Francia tutto l' aiuto che poteva, lasciando solo i presidii necessarii; e che pregava Sua Santità, che ancora lei volesse soccorrere a questa santa impresa, come aveva mostro volontà. Rispose Sua Santità, lodando la resoluzione della Maestà Sua; e che, quanto al dar lui soccorso, che farebbe quello che Dio l' inspirasse. Dicesi per questo, che il duca di Parma abbia all' ordine per mandare al duca du Maine tre mila fanti e sei cento cavalli.

Sento che il patriarca Gaetano, avendo inteso che Luxembourg ha

dato nota al Papa delle lettere intercette del legato, per le quali egli dice male di Sua Santità, che lui va dicendo ad ognuno, che dette lettere o copie son false, e che il legato non ha mai scritto tal cosa. Inoltre, avendo ritratto che Luxembourg va facendo pratiche con li cardinali della congregazione, perchè il legato sia rimosso di Francia, va ancor lui a procurare che si proroghi la stanza sua colà.

XXVII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 2 juin 1590.

SOMMAIRE. — Mort du vieux cardinal de Bourbon. Échec du Roi devant Paris. Le Pape devient plus froid à son égard; il ne croit plus qu'il ait la ferme résolution de se faire catholique.

Comparse questa mattina il corriere spedito dal legato di Parigi, con lettere de' xv; e, secondo che mi ha detto il signor cardinale Montalto, al quale parlai avanti che sua signoria illustrissima entrasse dal Papa, porta la nuova certa della morte del cardinale di Bourbon, saputasi in Parigi per una lettera intercetta in non so che bosco, scritta al re di Navarra dal governatore del luogo dove era Bourbon, e inviatali per un villano. Per la quale si diceva, come detto Bourbon era morto sotto li IX del passato, dopo avere aute due o tre febbri; e che la mattina dipoi lo farebbe sparare e vedere da quattro o sei di quei più principali servitori suoi, per levar via tutti i sospetti.

Inoltre, che avendo il re di Navarra intelligenzia in Parigi con quelli della parrocchia di San Martino e di Santo Eustachio, che aveva spinto prima circa due ore che avesse auto l'ora del concerto; e che, andando a quella volta monsignor de la Noue con buona gente, era stato ributtato, e la Noue toccò una moschettata in una coscia, della quale poco appresso se n'era morto, come aveva referto un villano, con perdita di poco gente delle sue. Talchè il legato scriveva che aspettavano l'assalto di nuovo il giorno dipoi. Soggiunse anco Montalto, che il le-

gato, sentito questo, era uscito fuori a cavallo per ovviare a' tumulti, e che aveva fatto ovazione a' soldati e confortatili gagliardamente alla difesa; dicendo che lui veramente era stato e era cagione che Parigi non si fusse data a Navarra un mese fa.

Entrato poi drento il cardinal Montalto da Sua Santità, restò da me il vescovo di Bertinoro, il quale andò magnificando e accrescendo tutte queste azioni di Parigi, dicendo che, oltre all' esservi morto la Noue, vi era restata molta gente occisa, e il Re ritiratosi; e che prima il Re era stato ributtato ben tre volte dall' assalto di Sens, dove le donne e i religiosi avevon fatto sì con quelli della città, che avevono animato di sorte i difensori, che al Re era convenuto ritirarsi con vergogna e con danno di più di trecento uomini de' suoi, fra quali vi erano restati morti da ottanta gentiluomini.

Dipoi entrai io dal Papa, dove arrivato, il Papa mi disse: «Che «dite di questa morte del cardinale di Bourbon? Che ve ne pare?» Allora io gli risposi, che avevo inteso per la corte che egli era morto; ma che non ne tenevo avviso da Vostra Altezza; e che in questo tempo poteva dar cagione di sospettare. Onde il Papa disse: «E tanto più, «poichè scrivono che l'arebbono fatto sparare e vedere da molti, che «era segno di volersi scusare in quel che non era domandato loro.» Seguitando in ridire, che, se quelli della Lega avessino mandato alla volta del cardinale, subito che fu morto il re passato, e se il legato avesse spesi quei cento mila scudi per quelli effetti che erano destinati, che forse lui sarebbe vivo, e le cose sarebbono in migliore stato. Ma il legato aveva voluto spenderli in quello che non doveva, e dove non aveva l'ordine.

Dipoi io li domandai, come stava questa fazione di Parigi; perchè alcuni dicevano che era stata di molta importanza, altri di non molto rilievo. E Sua Santità, quasi ridendo: «Sì; se loro trattano di voler «ritornare l'altro giorno, che cosa può essere stata? È ben vero che il «legato scrive essere morto la Noue, che era un gran soldato, ma anco «questo dice il legato, nella lettera, che l'avviso l'ha portato un vil-«lano.» Ora contando quasi le medesime cose del cardinal Montalto;

soggiungendo, che l'importanza sarebbe fare un re cattolico; perchè non aveva fede che Navarra fusse per farsi, poichè indugiava tanto. Risposi, che ora, che era levata una difficultà, perchè non si disputerebbe più di rilassare Bourbon, che forse potrebbe essere altrimenti. Ma il Papa mostrò di credere, che non sarà mai, e che l'abbino aiutato, perchè avendo Luxembourg detto sempre che il Re lo relasserebbe, ciò dicevano per intrattenimento. Scorrendo poi nel ragionare della persona del legato, che aveva fatto orazione, e dato animo a' soldati, rispose: « Che lui serviva li Spagnuoli e non il Papa. »

Il segretario di Venezia è stato da me, e ragionando di questi nuovi avvisi, mi ha detto, che l'ambasciatore suo ha saputo, che il Papa ha dato licenzia al duca di Savoia, che possa ricevere tutte quelle terre e luoghi della Provenza, che volontariamente se gli voglino dare, purchè li prometta di tenerli per il re di Francia, che sarà cattolico, e a lui restituirli. Il che non è molto piaciuto all' ambasciatore Veneto; il quale pochi giorni sono che io fui da lui, mi accennò di dubitare che il Papa non si raffreddasse nelle cose di Navarra, anzi piuttosto fusse per inclinare da questa all' altra parte; pregandomi a non ne far parola, perchè questo era dubbio suo senza riscontro. Il che veggo essere anco nel segretario, che mi ha parlato oggi, e invero che anco a me è parso che Sua Santità oggi, nel ragionare di Navarra, abbia mostro manco inclinazione, che prima, parendoli forse che stia troppo a mandare per l'assoluzione e che abbia animo di burlare ognuno. Ma in effetto io credo che il Papa, non volendo far cosa alcuna, ma godere il beneficio del tempo e appiccarsi a quella parte che resterà superiore, dia parole, quando in qua e quando in là[1].

[1] Cependant le parti espagnol multipliait ses démarches. Voici ce qu'on lit dans la dépêche du 29 mai : *Intanto non mancono ogni mattina di far continuamente congregazione al Popolo* (à la vigne du cardinal de Sens, près de la porte du Peuple) *li ambasciatori della Lega con li cardinali Deza e Sens*, etc.

XXVIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 8-9 juin 1590.

SOMMAIRE. — *8 juin.* Audience donnée par le Pape à M. de Luxembourg : le légat ne sera pas rappelé. Extrême froideur du Saint-Père; il ne croit pas à la conversion du Roi; il n'a que faire de son appui; il se défend d'avoir autorisé le duc de Savoie à prendre possession des villes de Provence qui s'offriraient à lui. Violentes prédications à Rome en faveur du légat. Inquiétudes que causent aux Italiens les affaires de Marseille. Nouvelle attitude du Pape; il n'agit pas, il ne demande plus conseil, et il attend. Articles publiés par la Sorbonne, approuvés par le légat, déférés à l'Inquisition. Le cardinal Giustiniani apprend à Niccolini la proposition faite par le Souverain Pontife au roi d'Espagne d'élever sur le trône de France ou le duc de Lorraine ou le duc de Savoie. Entretien curieux à ce sujet avec le cardinal Gésualdo. — *9 juin.* Choix d'un nouveau légat à envoyer à Avignon à la place du cardinal de Bourbon. Le Pape et la Sorbonne.

Non accaderà per adesso far diligenza che il vescovo di Bergamo sia fatto nunzio per Francia, perchè il Papa disse a Luxembourg, martedì passato, che egli fu all' udienza, procurando che fusse rimosso Gaetano dalla legazione, che in questo tempo non si poteva. E rispondendogli lui, che Sua Santità glie ne aveva già dato intenzione, il Papa replicò : « Che ciò si sarebbe possuto fare qualche settimane sono; « ma che adesso, sendo variati gli accidenti, che non pareva di poterlo « fare. » E di questo parere sento che sono tutti li cardinali della congregazione. Domandò poi Luxembourg alla Santità Sua : « Che voluntà « ell' arebbe, caso che Navarra inclinasse a chiedere l'assoluzione, mas- « sime ora morto Bourbon? Perchè il Re forse andava ritenuto per « dubbio che Sua Santità non lo ricevesse con quella prontezza che « lui penserebbe; e che nel resto Sua Maestà sarebbe servitore a Sua « Beatudine, e farebbe a beneficio della Sede Apostolica quello che Sua « Santità domandasse. » Al primo capo rispose il Papa : « Credere che « Navarra non avesse animo di farsi cattolico; sì perchè non li pareva « che lui venisse prontamente, come ella pensava e credeva; inoltre « che non fusse per farlo, rispetto al non li metter conto, e dal dubi- « tare di non essere abbandonato da' protestanti e da Inghilterra, e a « questo modo non fare il fatto suo. » E al secondo capo rispose : « Che

« non occorrevano queste offerte, e che Sua Santità non ne aveva di « bisogno. »

Si dolse poi Luxembourg di due cose con la Santità Sua. L'una, che il Papa avesse concesso al duca di Savoia, che potessi accettare le terre della Provenza che se gli volessero dare, e ne avesse dato lettere o breve, come aveva inteso; perchè questo era un fare che quel duca avesse giusto pretesto d'impatronirsi, come ha fatto del marchesato di Saluzzo, e dire che ne ha la licenza da Sua Santità. L'altra, che Sua Beatitudine comportasse, che in Roma e nella chiesa del Jesu, li preti riformati predicassero publicamente, come fecero domenica, e esaltassino i fatti egregii del legato in Parigi per difesa delli eretici; dove hanno per sin detto, che Gaetano, oltre all' azioni sue fatte in servizio della fede cattolica, egli spendeva ed aveva speso quello che egli poteva, e esponeva la vita contro alli eretici a imitazione de' martiri, cosa veramente che ha dato nel naso ad ognuno. Soggiungendoli Luxembourg, che la Santità Sua doveva aver l'occhio e non comportare che questi preti cominciassero a parlare di questa maniera; perchè piglierebbono tanto ardire, che direbbon poi male anco della Santità Sua; e che interverrebbono come quelli della Sorbona, la quale cominciò a poco a poco a voler riprendere quest' e quell' altra cosa, e perchè non li fu dato sulle mani dai re, si è ridotta in tanta arroganza, che dice male del Re e d'ognuno.

Rispose prima Sua Santità, che non era vero che avessi dato brevi o lettere a Savoia di pigliare quei luoghi di Provenza, e che questo loro non lo potrebbon mai mostrare; e quanto alle prediche, disse, che non erano cose da tenerne conto, sebbene nel progresso del ragionamento disse male e biasimì grandemente il legato. Talchè, per quanto mi dice la Boderia che mi ha referto tutto questo, Luxembourg non si partì troppo satisfatto dalla Santità Sua; e ancora lui giudica che il Papa si sia raffreddato, massime dalle lettere del legato in qua. E detto Boderia crede fermamente, che il Papa abbia dato quella licenza a Savoia, perchè mi dice averlo auto dall' ambasciatore di Venezia, al quale il Papa lo confessò venerdì, dicendoli che lo scrivessi

a' suoi signori; ma pregò l'ambasciatore di non esser nominato. Dall' altro canto li cardinali Pinello e Giustiniano mi dicono resolutamente, che di questo non è vero niente, e che il Papa non ha dato scrittura, nè promesso niente, e che io me ne riposi sopra di loro. Concludo adunque che l'artificio di questo Papa sia tale, che non ci si può arrivare, ecc.

È stato anche dipoi da me l'ambasciatore di Venezia; il quale mi ha dimostro d'avere gran passione di queste cose di Provenza[1]; parendoli che il Papa, col non voler dare qualche aiuto a' Marsiliesi, anzi comportando che Savoia s'impadronischi della Provenza, metta in scompiglio ogni cosa. E dice che questa tepidezza o vero varietà del Papa viene, perchè Sua Santità non vorrebbe far cosa alcuna, e nel medesimo tempo trattenere ognuno per accomodarsi al vantaggio, e particolarmente perchè la Santità Sua è impaurita, risonando voce, che, non volendo Navarra farsi cattolico, ma chiedendo d'essere instrutto nella fede per trattenere il Papa per fare il fatto suo, vogliono questi della Lega e li Spagnuoli insieme dire, che il Papa, col dare orecchie a queste cose e trattenere qua Luxembourg, favorisca li eretici, e per questa strada minacciarlo di concilio e altro. E il Papa, che non confida ne' cardinali interamente, sapendo che son mal satisfatti di lui, non conferisce e non tratta con loro di questo. E che sia il vero, dicono che, quando fu letta domenica la lettera del legato in congregazione, che Sua Santità disse non gli occorrere altro per allora, perchè non aveva bisogno di consiglio intorno a quello che avessi da fare.

Il cardinale Aldobrandino mi ha detto, che, essendo stato dal Papa, la Santità Sua li aveva detto, come il legato Gaetano aveva mandato qua certi capitoli formati dalla Sorbona; la quale, secondo il solito,

[1] La situation critique de Marseille causait de vives inquiétudes à la seigneurie de Venise et, en général, aux États italiens, qui redoutaient surtout de voir cette ville tomber entre les mains de l'Espagne ou de la Savoie. On lit dans la dépêche du 29 mai : *L'ambasciatore di Venezia mi mostrò di stare con gran martello, che in quella città fusse entrato un presidio in nome di Savoia; e molto più, che li Spagnuoli faccino quell' impresa, e se ne impadronischino; perchè conosce sarebbe un far suggetta principalmente Genova, e dipoi tenere in timore li altri principi d'Italia.*

debbe toccare del Papa e della religione; e che il legato non solo diceva che detti capitoli erano rivisti e studiati da persone che sono molto cattoliche, mostrando anche lui di approvarli, ma che detto legato scriveva molto bene della detta Sorbona con lodarla; et che il Papa aveva fatto dare detti capitoli a vedere all' Inquisizione, e detto a Aldobrandino, che se vi è appicco nissuno, che la cosa andrà tanto avanti contro al legato, che ognuno si maraviglierà. Ma quali siano detti capitoli, e che contenghino, Aldobrandino non lo sa.

Sua Santità mi disse, quanto a' Marsiliesi, che non voleva pigliare gatta a pelare; e che, se i Marsigliesi erano pronti per volersi tenere, che non sarebbe bastato nè il duca di Savoia nè il re di Spagna con tutta la sua forza a pigliarla; ma che, se drento vi fusse intelligenza con Savoia, e che si volessero dare a lui, che a questo non ci era remedio, e non ne poteva fare altro. Ma replicando io, che, essendo questo luogo tanto d' importanza, che, se avesse a venire nelle mani di persone, sarebbe pur bene che lo pigliasse Sua Santità, che questo sarebbe servizio di tutta Italia, ella mi rispose : « Che, se loro si fussero « dati in protezione sua un anno fa, o quando le cose non erano in « questo stato, che li averebbe presi volentieri; ma che ora, che le cose « sono scompigliate, non ne voleva fare niente. »

Il cardinal Giustiniano mi disse, che aveva penetrato di buon luogo, che, sabato passato, il Papa aveva detto all' ambasciator di Spagna, che, ora che era morto il cardinale di Bourbon, che era bene pensare a fare un nuovo re che fusse cattolico; e però che lui scrivesse a Sua Maestà, che si risolvesse chi di questi due egli volesse, o il duca di Lorena o il duca di Savoia, perchè accetterebbe e aiuterebbe uno di questi, quale più piacesse alla Maestà Sua. Ordinandomi Giustiniano, che, fuor di scriverlo à Vostra Altezza, che io non ne parlassi, nè nominassi sua signoria illustrissima anche a Vostra Altezza; e che voleva farlo sapere a Montalto; ma che dubitava che il Papa, con il suo solito artificio, potesse desiderare la nominazione di uno di questi per metterlo alle mani con quell' altro. Confessando anco sua signoria illustrissima di ritrarre, che Sua Santità si fusse raffreddata dell' inclinazione

che mostrava a Navarra, come le scrissi perfino la settimana passata che mi pareva avere scorto, e massime dopo queste ultime lettere del legato, e il vedere la tepidezza di detto Navarra intorno al domandar l'assoluzione.

Sono stato anche dal cardinal Gesualdo, il quale mi aveva fatto dire per monsignor Tolosano, ragionando del legato da farsi per Avignone, che a quest' effetto sarebbe stato molto il caso il cardinale di Lorena. Intorno a che il Tolosano gli domandò se questo era pensiero di sua signoria illustrissima, o pure ragionamenti d'altri, ma il cardinale non se ne lasciò intendere. Talchè crediamo possa essere stato discorso d'Olivarès; perchè Gesualdo domandò a me, se io credevo che Vostra Altezza se ne fusse contentata, perchè con questa occasione si sarebbe potuto giovare alle cose del duca di Lorena per le speranze di Francia. A che io mostrai di credere, che questo non gli sarebbe dispiaciuto, essendo quel duca suo suocero. E sua signoria illustrissima soggiunse: « Perchè, ora che è morto Bourbon, bisognerà pur pensare a fare un nuovo re; perchè il disegnare che Navarra si sia per « fare cattolico questa è una vanità: però, se Sua Altezza si lasciasse « intendere dove in tal caso ella inclinasse, forse si potrebbe fare « qualche cosa; e io non mancherei. » Io risposi a sua signoria illustrissima: « Che io mi davo ad intendere che all' Altezza Vostra sarebbe « bastato che in Francia fusse un re che fusse cattolico per beneficio « della cristianità e quiete pubblica; e che del resto poco li sarebbe importato o questo o quello. » Mi domandò poi sua signoria illustrissima, se io sapevo quello che Sua Maestà Cattolica li aveva risposto, quando li domandò già chi ella arebbe desiderato? E dicendo io di no; mostrò che la Maestà Sua non si fusse lasciata intendere, ma che volesse prima sapere, dove sarebbe stata l'inclinazione di quelli della Lega a uno del Sangue di Francia, e che poi direbbe il parere suo; e che sapeva sua signoria illustrissima, che Sua Maestà non aveva inclinazione nè si satisfaceva del cardinale di Vendôme, al quale non aderiva anco il Papa; però che, essendo tutti quelli del Sangue eretici, era necessario pensare ad altro. Talchè, messi insieme tutti questi

ragionamenti, non è fuori di squadra che il Papa dicessi a Olivarès quanto mi conferì Giustiniano.

9 juin.

Sono stato questo giorno all' udienza alle XVIII ore, dove presentai al Papa la lettera che Vostra Altezza scriveva alla Santità Sua in grazia del signor cardinale Sforza per la legazione di Avignon, parlandogli con quel riservo che ella m' impose. Rispose Sua Santità : « Che non « arebbe voluto che Vostra Altezza avesse scritto così per ognuno; « perchè, avendo caro che il mondo vedesse che la Santità Sua com- « piace Vostra Altezza quando lo ricerca, desidererebbe che piuttosto si « scusasse alle volte, con dire che non vuole entrare in questo, e vuole « lasciare fare a Sua Santità. » Io li replicai, che l' Altezza Vostra non aveva possuto negare due versi al cardinale Sforza ricercandolo, massime che loro più fanno giudizio che Vostra Altezza non inclini a fare loro servizio; però che Sua Beatitudine pigliasse in bene da Sua Altezza, la quale nell' udienza passata m' aveva fatto dirle quale sarebbe il giudizio e l' animo suo sopra questo. Replicò allora il Papa, che, come aveva detto, non voleva pigliare resoluzione, fino a che non aveva certezza della morte di Bourbon; e che quella legazione aveva bisogno d' un uomo sodo; e che, quando fusse a questo, farebbe uomo amico a Vostra Altezza; e che Sforza non era il caso, dicendo : « Come « posso io far questo, che ha Paolo, suo zio, che è Spagnuolo? Biso- « gnerebbe tornare alle medesime di Gaetano; e dall' altro canto non « è dovere che Sforza si rompa con Spagna. E il medesimo dicemmo « al cardinale Montalto, che in principio ce ne parlò. Però bisogna « che pigliamo un uomo neutrale, e non facci come quello sciagurato « di Gaetano, che ha condotta la cosa ne' termini che è; e se ci vo- « gliamo scusare, non ci è creduto; e, oltre all' altre cose fatte da lui, « ci ha mandati certi capitoli formati dalla Sorbona, i quali sono in « pregiudizio del Papa, contro alla fede cattolica, e all' autorità della « Sede Apostolica. E, sebbene lui dice aver fatto qualche resistenza, « con tutto ciò poi loda quelli uomini e la Sorbona per persone di

sopra, e udito anche Luxembourg, che aveva mutato pensiero, e rimandato per quelli ambasciatori; ma che, per ancora non sapeva che ordine se li avesse dato; e li pareva che Sua Santità in questa resoluzione fusse molto confusa, e non sapesse che espediente si pigliare.

Mi accennò ancora, che il Papa teneva stretta pratica per via d'un frate cappucino con il duca di Montmorency e la Valette, li quali non sono punto in buona intelligenza con Navarra; dicendomi che Montmorency non vuol lasciare il suo governo, come ne anche la Valette, avendo auto per male che Navarra lo abbi dichiarato contestabile, con questo che lui vadia alla corte a pigliare il possesso; perchè sa, che questo medesimo grado il Re l'ha promesso a Biron e a delli altri, onde non si assicura d'andare in corte. E per questo giudica Sauli, che il Re arà che fare assai, perche questo, che faranno Montmorency e la Valette, lo faranno anco delli altri.

Ho ritratto che l'ambasciatore Olivarès, nell' udienza di sabato passato, presentò una lettera del re di Spagna a Sua Santità, ma prima gli domandò licenza se Sua Santità si contentava che egli glie ne dessi, o si veramente gli dicessi in voce quello che ella conteneva. Rispose il Papa, che glie ne dessi, e dicessi quello che lui voleva. Onde Olivarès glie ne dette, e Sua Santità, senza aprirla, la mandò poi a Montalto. Mostrò Olivarès, che Sua Maestà scriveva, che, avendo intesa la rotta ricevuta li cattolici da Navarra, ne aveva preso dispiacere; ma che, con tutto che questo fusse stato male, non era però tale che non si fusse potuto remediare, perchè Sua Maestà era resoluto di aiutare la religione cattolica; e per questo aveva ordinato al duca di Parma, che spingessi in Francia tutto l'aiuto che poteva, lasciando solo i presidii necessarii; e che pregava Sua Santità, che ancora lei volesse soccorrere a questa santa impresa, come aveva mostro volontà. Rispose Sua Santità, lodando la resoluzione della Maestà Sua; e che, quanto al dar lui soccorso, che farebbe quello che Dio l'inspirasse. Dicesi per questo, che il duca di Parma abbia all' ordine per mandare al duca du Maine tre mila fanti e sei cento cavalli.

Sento che il patriarca Gaetano, avendo inteso che Luxembourg ha

dato nota al Papa delle lettere intercette del legato, per le quali egli dice male di Sua Santità, che lui va dicendo ad ognuno, che dette lettere o copie son false, e che il legato non ha mai scritto tal cosa. Inoltre, avendo ritratto che Luxembourg va facendo pratiche con li cardinali della congregazione, perchè il legato sia rimòsso di Francia, va ancor lui a procurare che si proroghi la stanza sua colà.

XXVII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 2 juin 1590.

SOMMAIRE. — Mort du vieux cardinal de Bourbon. Échec du Roi devant Paris. Le Pape devient plus froid à son égard; il ne croit plus qu'il ait la ferme résolution de se faire catholique.

Comparse questa mattina il corriere spedito dal legato di Parigi, con lettere de' xv; e, secondo che mi ha detto il signor cardinale Montalto, al quale parlai avanti che sua signoria illustrissima entrasse dal Papa, porta la nuova certa della morte del cardinale di Bourbon, saputasi in Parigi per una lettera intercetta in non so che bosco, scritta al re di Navarra dal governatore del luogo dove era Bourbon, e inviatali per un villano. Per la quale si diceva, come detto Bourbon era morto sotto li IX del passato, dopo avere aute due o tre febbri; e che la mattina dipoi lo farebbe sparare e vedere da quattro o sei di quei più principali servitori suoi, per levar via tutti i sospetti.

Inoltre, che avendo il re di Navarra intelligenzia in Parigi con quelli della parrocchia di San Martino e di Santo Eustachio, che aveva spinto prima circa due ore che avesse auto l'ora del concerto; e che, andando a quella volta monsignor de la Noue con buona gente, era stato ributtato, e la Noue toccò una moschettata in una coscia, della quale poco appresso se n'era morto, come aveva referto un villano, con perdita di poco gente delle sue. Talchè il legato scriveva che aspettavano l'assalto di nuovo il giorno dipoi. Soggiunse anco Montalto, che il le-

gato, sentito questo, era uscito fuori a cavallo per ovviare a' tumulti, e che aveva fatto ovazione a' soldati e confortatili gagliardamente alla difesa; dicendo che lui veramente era stato e era cagione che Parigi non si fusse data a Navarra un mese fa.

Entrato poi drento il cardinal Montalto da Sua Santità, restò da me il vescovo di Bertinoro, il quale andò magnificando e accrescendo tutte queste azioni di Parigi, dicendo che, oltre all' esservi morto la Noue, vi era restata molta gente occisa, e il Re ritiratosi; e che prima il Re era stato ributtato ben tre volte dall' assalto di Sens, dove le donne e i religiosi avevon fatto sì con quelli della città, che avevono animato di sorte i difensori, che al Re era convenuto ritirarsi con vergogna e con danno di più di trecento uomini de' suoi, fra quali vi erano restati morti da ottanta gentiluomini.

Dipoi entrai io dal Papa, dove arrivato, il Papa mi disse: « Che « dite di questa morte del cardinale di Bourbon? Che ve ne pare? » Allora io gli risposi, che avevo inteso per la corte che egli era morto; ma che non ne tenevo avviso da Vostra Altezza; e che in questo tempo poteva dar cagione di sospettare. Onde il Papa disse: « E tanto più, « poichè scrivono che l' arebbono fatto sparare e vedere da molti, che « era segno di volersi scusare in quel che non era domandato loro. » Seguitando in ridire, che, se quelli della Lega avessino mandato alla volta del cardinale, subito che fu morto il re passato, e se il legato avesse spesi quei cento mila scudi per quelli effetti che erano destinati, che forse lui sarebbe vivo, e le cose sarebbono in migliore stato. Ma il legato aveva voluto spenderli in quello che non doveva, e dove non aveva l' ordine.

Dipoi io li domandai, come stava questa fazione di Parigi; perchè alcuni dicevano che era stata di molta importanza, altri di non molto rilievo. E Sua Santità, quasi ridendo: « Sì; se loro trattano di voler « ritornare l' altro giorno, che cosa può essere stata? È ben vero che il « legato scrive essere morto la Noue, che era un gran soldato, ma anco « questo dice il legato, nella lettera, che l' avviso l' ha portato un vil- « lano. » Ora contando quasi le medesime cose del cardinal Montalto;

soggiungendo, che l'importanza sarebbe fare un re cattolico; perchè non aveva fede che Navarra fusse per farsi, poichè indugiava tanto. Risposi, che ora, che era levata una difficultà, perchè non si disputerebbe più di rilassare Bourbon, che forse potrebbe essere altrimenti. Ma il Papa mostrò di credere, che non sarà mai, e che l'abbino aiutato, perchè avendo Luxembourg detto sempre che il Re lo relasserebbe, ciò dicevano per intrattenimento. Scorrendo poi nel ragionare della persona del legato, che aveva fatto orazione, e dato animo a' soldati, rispose: « Che lui serviva li Spagnuoli e non il Papa. »

Il segretario di Venezia è stato da me, e ragionando di questi nuovi avvisi, mi ha detto, che l'ambasciatore suo ha saputo, che il Papa ha dato licenzia al duca di Savoia, che possa ricevere tutte quelle terre e luoghi della Provenza, che volontariamente se gli voglino dare, purchè li prometta di tenerli per il re di Francia, che sarà cattolico, e a lui restituirli. Il che non è molto piaciuto all' ambasciatore Veneto; il quale pochi giorni sono che io fui da lui, mi accennò di dubitare che il Papa non si raffreddasse nelle cose di Navarra, anzi piuttosto fusse per inclinare da questa all' altra parte; pregandomi a non ne far parola, perchè questo era dubbio suo senza riscontro. Il che veggo essere anco nel segretario, che mi ha parlato oggi, e invero che anco a me è parso che Sua Santità oggi, nel ragionare di Navarra, abbia mostro manco inclinazione, che prima, parendoli forse che stia troppo a mandare per l'assoluzione e che abbia animo di burlare ognuno. Ma in effetto io credo che il Papa, non volendo far cosa alcuna, ma godere il beneficio del tempo e appiccarsi a quella parte che resterà superiore, dia parole, quando in qua e quando in là [1].

[1] Cependant le parti espagnol multipliait ses démarches. Voici ce qu'on lit dans la dépêche du 29 mai : *Intanto non mancono ogni mattina di far continuamente congregazione al Popolo* (à la vigne du cardinal de Sens, près de la porte du Peuple) *li ambasciatori della Lega con li cardinali Deza e Sens*, etc.

XXVIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 8-9 juin 1590.

SOMMAIRE. — *8 juin.* Audience donnée par le Pape à M. de Luxembourg : le légat ne sera pas rappelé. Extrême froideur du Saint-Père; il ne croit pas à la conversion du Roi; il n'a que faire de son appui; il se défend d'avoir autorisé le duc de Savoie à prendre possession des villes de Provence qui s'offriraient à lui. Violentes prédications à Rome en faveur du légat. Inquiétudes que causent aux Italiens les affaires de Marseille. Nouvelle attitude du Pape; il n'agit pas, il ne demande plus conseil, et il attend. Articles publiés par la Sorbonne, approuvés par le légat, déférés à l'Inquisition. Le cardinal Giustiniani apprend à Niccolini la proposition faite par le Souverain Pontife au roi d'Espagne d'élever sur le trône de France ou le duc de Lorraine ou le duc de Savoie. Entretien curieux à ce sujet avec le cardinal Gesualdo. — *9 juin.* Choix d'un nouveau légat à envoyer à Avignon à la place du cardinal de Bourbon. Le Pape et la Sorbonne.

Non accaderà per adesso far diligenza che il vescovo di Bergamo sia fatto nunzio per Francia, perchè il Papa disse a Luxembourg, martedì passato, che egli fu all' udienza, procurando che fusse rimosso Gaetano dalla legazione, che in questo tempo non si poteva. E rispondendogli lui, che Sua Santità glie ne aveva già dato intenzione, il Papa replicò : «Che ciò si sarebbe possuto fare qualche settimane sono; «ma che adesso, sendo variati gli accidenti, che non pareva di poterlo «fare.» E di questo parere sento che sono tutti li cardinali della congregazione. Domandò poi Luxembourg alla Santità Sua : «Che voluntà «ell' arebbe, caso che Navarra inclinasse a chiedere l'assoluzione, mas«sime ora morto Bourbon? Perchè il Re forse andava ritenuto per «dubbio che Sua Santità non lo ricevesse con quella prontezza che «lui penserebbe; e che nel resto Sua Maestà sarebbe servitore a Sua «Beatudine, e farebbe a beneficio della Sede Apostolica quello che Sua «Santità domandasse.» Al primo capo rispose il Papa : «Credere che «Navarra non avesse animo di farsi cattolico; sì perchè non li pareva «che lui venisse prontamente, come ella pensava e credeva; inoltre «che non fusse per farlo, rispetto al non li metter conto, e dal dubi«tare di non essere abbandonato da' protestanti e da Inghilterra, e a «questo modo non fare il fatto suo.» E al secondo capo rispose : «Che

« non occorrevano queste offerte, e che Sua Santità non ne aveva di « bisogno. »

Si dolse poi Luxembourg di due cose con la Santità Sua. L'una, che il Papa avesse concesso al duca di Savoia, che potessi accettare le terre della Provenza che se gli volessero dare, e ne avesse dato lettere o breve, come aveva inteso; perchè questo era un fare che quel duca avesse giusto pretesto d'impatronirsi, come ha fatto del marchesato di Saluzzo, e dire che ne ha la licenza da Sua Santità. L'altra, che Sua Beatitudine comportasse, che in Roma e nella chiesa del Jesu, li preti riformati predicassero publicamente, come fecero domenica, e esaltassino i fatti egregii del legato in Parigi per difesa delli eretici; dove hanno per sin detto, che Gaetano, oltre all' azioni sue fatte in servizio della fede cattolica, egli spendeva ed aveva speso quello che egli poteva, e esponeva la vita contro alli eretici a imitazione de' martiri, cosa veramente che ha dato nel naso ad ognuno. Soggiungendoli Luxembourg, che la Santità Sua doveva aver l'occhio e non comportare che questi preti cominciassero a parlare di questa maniera; perchè piglierebbono tanto ardire, che direbbon poi male anco della Santità Sua; e che interverrebbono come quelli della Sorbona, la quale cominciò a poco a poco a voler riprendere quest' e quell' altra cosa, e perchè non li fu dato sulle mani dai re, si è ridotta in tanta arroganza, che dice male del Re e d'ognuno.

Rispose prima Sua Santità, che non era vero che avessi dato brevi o lettere a Savoia di pigliare quei luoghi di Provenza, e che questo loro non lo potrebbon mai mostrare; e quanto alle prediche, disse, che non erano cose da tenerne conto, sebbene nel progresso del ragionamento disse male e biasimì grandemente il legato. Talchè, per quanto mi dice la Boderia che mi ha referto tutto questo, Luxembourg non si partì troppo satisfatto dalla Santità Sua; e ancora lui giudica che il Papa si sia raffreddato, massime dalle lettere del legato in qua. E detto Boderia crede fermamente, che il Papa abbia dato quella licenza a Savoia, perchè mi dice averlo auto dall' ambasciatore di Venezia, al quale il Papa lo confessò venerdì, dicendoli che lo scrivessi

a' suoi signori; ma pregò l'ambasciatore di non esser nominato. Dall' altro canto li cardinali Pinello e Giustiniano mi dicono resolutamente, che di questo non è vero niente, e che il Papa non ha dato scrittura, nè promesso niente, e che io me ne riposi sopra di loro. Concludo adunque che l'artificio di questo Papa sia tale, che non ci si può arrivare, ecc.

È stato anche dipoi da me l'ambasciatore di Venezia; il quale mi ha dimostro d'avere gran passione di queste cose di Provenza[1]; parendoli che il Papa, col non voler dare qualche aiuto a' Marsiliesi, anzi comportando che Savoia s'impadronischi della Provenza, metta in scompiglio ogni cosa. E dice che questa tepidezza o vero varietà del Papa viene, perchè Sua Santità non vorrebbe far cosa alcuna, e nel medesimo tempo trattenere ognuno per accomodarsi al vantaggio, e particolarmente perchè la Santità Sua è impaurita, risonando voce, che, non volendo Navarra farsi cattolico, ma chiedendo d'essere instrutto nella fede per trattenere il Papa per fare il fatto suo, vogliono questi della Lega e li Spagnuoli insieme dire, che il Papa, col dare orecchie a queste cose e trattenere qua Luxembourg, favorisca li eretici, e per questa strada minacciarlo di concilio e altro. E il Papa, che non confida ne' cardinali interamente, sapendo che son mal satisfatti di lui, non conferisce e non tratta con loro di questo. E che sia il vero, dicono che, quando fu letta domenica la lettera del legato in congregazione, che Sua Santità disse non gli occorrere altro per allora, perchè non aveva bisogno di consiglio intorno a quello che avessi da fare.

Il cardinale Aldobrandino mi ha detto, che, essendo stato dal Papa, la Santità Sua li aveva detto, come il legato Gaetano aveva mandato qua certi capitoli formati dalla Sorbona; la quale, secondo il solito,

[1] La situation critique de Marseille causait de vives inquiétudes à la seigneurie de Venise et, en général, aux États italiens, qui redoutaient surtout de voir cette ville tomber entre les mains de l'Espagne ou de la Savoie. On lit dans la dépêche du 29 mai : *L'ambasciatore di Venezia mi mostrò di stare con gran martello, che in quella città fusse entrato un presidio in nome di Savoia; e molto più, che li Spagnuoli faccino quell' impresa, e se ne impadronischino; perchè conosce sarebbe un far suggetta principalmente Genova, e dipoi tenere in timore li altri principi d'Italia.*

debbe toccare del Papa e della religione; e che il legato non solo diceva che detti capitoli erano rivisti e studiati da persone che sono molto cattoliche, mostrando anche lui di approvarli, ma che detto legato scriveva molto bene della detta Sorbona con lodarla; et che il Papa aveva fatto dare detti capitoli a vedere all' Inquisizione, e detto a Aldobrandino, che se vi è appicco nissuno, che la cosa andrà tanto avanti contro al legato, che ognuno si maraviglierà. Ma quali siano detti capitoli, e che contenghino, Aldobrandino non lo sa.

Sua Santità mi disse, quanto a' Marsiliesi, che non voleva pigliare gatta a pelare; e che, se i Marsigliesi erano pronti per volersi tenere, che non sarebbe bastato nè il duca di Savoia nè il re di Spagna con tutta la sua forza a pigliarla; ma che, se drento vi fusse intelligenza con Savoia, e che si volessero dare a lui, che a questo non ci era remedio, e non ne poteva fare altro. Ma replicando io, che, essendo questo luogo tanto d'importanza, che, se avesse a venire nelle mani di persone, sarebbe pur bene che lo pigliasse Sua Santità, che questo sarebbe servizio di tutta Italia, ella mi rispose: « Che, se loro si fussero « dati in protezione sua un anno fa, o quando le cose non erano in « questo stato, che li averebbe presi volentieri; ma che ora, che le cose « sono scompigliate, non ne voleva fare niente. »

Il cardinal Giustiniano mi disse, che aveva penetrato di buon luogo, che, sabato passato, il Papa aveva detto all' ambasciator di Spagna, che, ora che era morto il cardinale di Bourbon, che era bene pensare a fare un nuovo re che fusse cattolico; e però che lui scrivesse a Sua Maestà, che si risolvesse chi di questi due egli volesse, o il duca di Lorena o il duca di Savoia, perchè accetterebbe e aiuterebbe uno di questi, quale più piacesse alla Maestà Sua. Ordinandomi Giustiniano, che, fuor di scriverlo à Vostra Altezza, che io non ne parlassi, nè nominassi sua signoria illustrissima anche a Vostra Altezza; e che voleva farlo sapere a Montalto; ma che dubitava che il Papa, con il suo solito artificio, potesse desiderare la nominazione di uno di questi per metterlo alle mani con quell' altro. Confessando anco sua signoria illustrissima di ritrarre, che Sua Santità si fusse raffreddata dell' inclinazione

che mostrava a Navarra, come le scrissi perfino la settimana passata che mi pareva avere scorto, e massime dopo queste ultime lettere del legato, e il vedere la tepidezza di detto Navarra intorno al domandar l'assoluzione.

Sono stato anche dal cardinal Gesualdo, il quale mi aveva fatto dire per monsignor Tolosano, ragionando del legato da farsi per Avignone, che a quest' effetto sarebbe stato molto il caso il cardinale di Lorena. Intorno a che il Tolosano gli domandò se questo era pensiero di sua signoria illustrissima, o pure ragionamenti d'altri, ma il cardinale non se ne lasciò intendere. Talchè crediamo possa essere stato discorso d'Olivarès; perchè Gesualdo domandò a me, se io credevo che Vostra Altezza se ne fusse contentata, perchè con questa occasione si sarebbe potuto giovare alle cose del duca di Lorena per le speranze di Francia. A che io mostrai di credere, che questo non gli sarebbe dispiaciuto, essendo quel duca suo suocero. E sua signoria illustrissima soggiunse: « Perchè, ora che è morto Bourbon, bisognerà pur pen« sare a fare un nuovo re; perchè il disegnare che Navarra si sia per « fare cattolico questa è una vanità: però, se Sua Altezza si lasciasse « intendere dove in tal caso ella inclinasse, forse si potrebbe fare « qualche cosa; e io non mancherei. » Io risposi a sua signoria illustrissima: « Che io mi davo ad intendere che all' Altezza Vostra sarebbe « bastato che in Francia fusse un re che fusse cattolico per beneficio « della cristianità e quiete pubblica; e che del resto poco li sarebbe im« portato o questo o quello. » Mi domandò poi sua signoria illustrissima, se io sapevo quello che Sua Maestà Cattolica li aveva risposto, quando li domandò già chi ella arebbe desiderato? E dicendo io di no; mostrò che la Maestà Sua non si fusse lasciata intendere, ma che volesse prima sapere, dove sarebbe stata l'inclinazione di quelli della Lega a uno del Sangue di Francia, e che poi direbbe il parere suo; e che sapeva sua signoria illustrissima, che Sua Maestà non aveva inclinazione nè si satisfaceva del cardinale di Vendôme, al quale non aderiva anco il Papa; però che, essendo tutti quelli del Sangue eretici, era necessario pensare ad altro. Talchè, messi insieme tutti questi

ragionamenti, non è fuori di squadra che il Papa dicessi a Olivarès quanto mi conferì Giustiniano.

9 juin.

Sono stato questo giorno all' udienza alle XVIII ore, dove presentai al Papa la lettera che Vostra Altezza scriveva alla Santità Sua in grazia del signor cardinale Sforza per la legazione di Avignon, parlandogli con quel riservo che ella m' impose. Rispose Sua Santità : « Che non « arebbe voluto che Vostra Altezza avesse scritto così per ognuno; « perchè, avendo caro che il mondo vedesse che la Santità Sua com- « piace Vostra Altezza quando lo ricerca, desidererebbe che piuttosto si « scusasse alle volte, con dire che non vuole entrare in questo, e vuole « lasciare fare a Sua Santità. » Io li replicai, che l'Altezza Vostra non aveva possuto negare due versi al cardinale Sforza ricercandolo, massime che loro più fanno giudizio che Vostra Altezza non inclini a fare loro servizio; però che Sua Beatitudine pigliasse in bene da Sua Altezza, la quale nell' udienza passata m' aveva fatto dirle quale sarebbe il giudizio e l'animo suo sopra questo. Replicò allora il Papa, che, come aveva detto, non voleva pigliare resoluzione, fino a che non aveva certezza della morte di Bourbon; e che quella legazione aveva bisogno d'un uomo sodo; e che, quando fusse a questo, farebbe uomo amico a Vostra Altezza; e che Sforza non era il caso, dicendo : « Come « posso io far questo, che ha Paolo, suo zio, che è Spagnuolo? Biso- « gnerebbe tornare alle medesime di Gaetano; e dall' altro canto non « è dovere che Sforza si rompa con Spagna. E il medesimo dicemmo « al cardinale Montalto, che in principio ce ne parlò. Però bisogna « che pigliamo un uomo neutrale, e non facci come quello sciagurato « di Gaetano, che ha condotta la cosa ne' termini che è; e se ci vo- « gliamo scusare, non ci è creduto; e, oltre all' altre cose fatte da lui, « ci ha mandati certi capitoli formati dalla Sorbona, i quali sono in « pregiudizio del Papa, contro alla fede cattolica, e all' autorità della « Sede Apostolica. E, sebbene lui dice aver fatto qualche resistenza, « con tutto ciò poi loda quelli uomini e la Sorbona per persone di

« molto sapere e valore; talmente che bisogna dire che il legato sia « matto, o che sia eretico. Ma noi li abbiamo dati all' Inquisizione e « vedremo un poco quel che ha da essere. » Allora io dissi a Sua Santità, che questa Sorbona aveva preso un grand' animo, e che era necessario che la Santità Sua ci pensasse e provvedesse. E il Papa rispose: « Noi lo vogliamo fare; e, se bene pare a qualcheduno che non fusse « tempo adesso, ma ora lo vogliamo far noi, perchè tutte le proteste « e altre scritture con che ci hanno a questi giorni minacciato li Spa- « gnuoli, sono uscite da questa Sorbona per istigatione di don Ber- « nardino di Mendozza. » Talchè non solo viene confermato quel che scrissi ier sera avermi detto Aldobrandino, ma si vede che il Papa potendo ragionevolmente appiccare ferro al legato, lo farà in qualche modo.

XXIX.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, juin 1590.

ANALYSE.

(15 juin.) Le Pape persiste à ne pas agir; il est inquiet : *E non sa che partito pigliarsi; essendo impaurito di tanti provvedimenti che si fanno per tante bande; di scritture dalla Sorbona, da Salamanca e altrove, che non tendono ad altro, che vedere di fare un concilio, o trattare di deposizione.* Sa Sainteté se plaint hautement, dans le consistoire, et du légat et de la Sorbonne.

Le Souverain Pontife, tout en n'accordant pas une audience immédiate à M. de Luxembourg, fait savoir à cet ambassadeur qu'il nommera comme légat à Avignon *una persona dabbene e che piacerà in Francia, e con il quale potranno trattare il re di Navarra e quei principi, volendo cosa alcuna.* Le Pape paraît adouci à l'égard du Roi; il comprend que les circonstances peuvent lui servir d'excuse, et qu'elles l'empêchent de se déclarer avant d'être affermi sur le trône.

L'électeur de Saxe envoie un ambassadeur auprès des puissances d'Italie, pour leur déclarer que les princes d'Allemagne s'opposeront aux prétentions du Roi Catholique sur la France, et qu'ils emploieront toutes leurs forces à le combattre.

Le Pape, informé de cette démarche, dit ouvertement : *Di noi non potranno dolersi, perchè noi non faremo cosa alcuna.*

(16 juin.) Monseigneur Gallesino, au nom de l'Inquisition, rédige une réponse aux articles publiés par la Sorbonne.

(22 juin.) Le Pape a l'intention de procéder contre la Sorbonne; il défend au cardinal de Sens de se présenter à la chapelle et au consistoire; il fait mettre en prison deux des prédicateurs qui ont fait l'apologie du légat; il consigne chez lui le patriarche Gaëtan, sous peine de dix mille écus d'amende. Le parti espagnol proteste contre ces mesures de rigueur.

(29 juin.) Le duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne, déclare au Pape qu'il serait temps d'élire un roi de France qui fût catholique : *E però, se fra quelli del Sangue ve n'è alcuno che sia capace, si pigli questo; se non, se ne pigli un altro che non sia del Sangue.* Que le Souverain Pontife se déclare ouvertement contre le roi de Navarre et en faveur de la Ligue; on ne réclame de lui aucun secours d'hommes ni d'argent.

XXX.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, juillet 1590.

SOMMAIRE. — *2 juillet.* Contradiction signalée dans les dépêches du légat. — *6 juillet.* Le Pape semble décidé à se joindre au roi d'Espagne; il propose d'envoyer en France des forces considérables; il a chargé deux cardinaux de négocier toute cette affaire. On pense que le Saint-Père et le Roi Catholique jouent au plus fin; que l'un veut gagner du temps, et que l'autre ne cherche qu'à entretenir la guerre civile en France. Avis donné par le cardinal Giustiniani. — *7 juillet.* Le Pape fait suspendre le payement de la pension du légat; il se répand en plaintes amères contre lui. Il attend, pour prendre un parti, que Paris soit au pouvoir du Roi. — *10 juillet.* Le duc de Parme est convaincu que le Souverain Pontife ne fera rien. Le cardinal Pinelli, qui partage ce sentiment, regrette que le Saint-Père se soit tant avancé. — *14 juillet.* Le duc de Sessa demande à traiter seul avec le Pape. Ressentiment de Sa Sainteté contre le comte d'Olivarès. — *21 juillet.* Paris est réduit aux dernières extrémités. Le légat est le principal auteur de tous ces maux. Le Pape le déplore. — *24 juillet.* Effort du Saint-Père pour gagner du temps. — *27 juillet.* L'intention du Pape de traîner l'affaire en longueur devient évidente; on craint une rupture ouverte.

2 juillet.

Domenica mattina si fece congregazione di Francia, quale passò in ragionamenti, e in leggere molti avvisi, e in mostrare che il legato scrive variamente e si contraddice in molte cose.

Dicesi che Sua Santità abbia mandato a domandare detto duca di Sessa, se vuole accettare la condotta de' venti mila fanti e due mila cavalli, che Sua Beatitudine ha detto a questi ambasciatori spagnuoli di voler mandare in Francia in aiuto della Lega; avendo insieme quel giorno deputato due cardinali, cioè Aragona e Santa Severina, perchè sieno insieme con detti ambasciatori, e referischino alla Santità Sua quello che essi voglino o disegnino di trattare. Però il martedì detti ambasciatori feciono congregazione in casa d'Aragona, dove stettono assai, e il giorno dipoi tornorno dalla Santità Sua.

Dicesi che si tratti di mandar via Luxembourg, e che forse se gli darà un termine; giacchè il Papa ha detto a non so che cardinale: «Che vuol far più qua questo sciocco di Luxembourg?» Inoltre che sia per assegnare un termine alli principi cattolici che seguitano Navarra, e che il re di Spagna abbia detto, che si contenta si facci un re di Francia, e che, se fra quelli del Sangue vi è persona atta che sia cattolico, si pigli principalmente uno di questi; quando che no, si pigli o Lorena o Savoia; e che questo si aiuti con tutte le forze, per metterlo in stato; e che il Papa abbia dato intenzione di acconsentire a tutto, e di volere, che nell'elezione del nuovo re, Sua Maestà Cattolica si contenti lei, e voglia perciò spedire il duca d'Urbino con li aiuti detti di sopra; e così venga Sua Santità ad accomodarsi interamente alle voglie delli Spagnuoli, i quali gli hanno rimostro l'interesse e il bene della causa sua essere più per questo verso; massime che doveranno riconoscere don Michele o il cardinal Montalto di qualche donativo.

Molti ancora vanno discorrendo, e credendo che il Papa sia per voler trattenere e dar parole quanto potrà con metter ciò in negozio, tanto più avendo visto che la Santità Sua ci ha introdotti questi due cardinali, e così tirare in lungo la resoluzione; pensando che in questo mezzo Parigi abbia da venire in mano di Navarra, e con questa occasione ritirarsi; ovvero che non sieno per volere in Francia questo esercito si grosso, e però l'offerisca tanto più prontamente. Pensano ancora molti, che li Spagnuoli, se bene si sono lasciati intendere di vo-

lere un re di Francia, che con tutto ciò non sieno per dire da vero, ma che desiderino che la cosa si mantenga divisa in questo modo; e per questo pare che questi ambasciatori faccino opera che il Papa si dichiari di dare questi aiuti, se bene non si venisse così presto alla dichiarazione del successore. Talchè per questo si fanno molti discorsi da tutte le bande. Intanto ognuno sta sospeso in vedere; chè ancora non si piglia resoluzione d'inviare questa gente, che è a' confini del regno di Napoli e altrove.

Dicendomi il cardinal Giustiniano, che, se bene questi ambasciatori di Spagna propongano che si faccia un re in Francia, non con animo effettualmente di voler re, ma per trattenere tanto, che li Stati di Francia si dividino, e si riduca in stato peggiore, e che loro faccino l'impresa della Provenza e del Delfinato; e che per questo intanto induchino il Papa a far gente e dare aiuto alla Lega : si potrebbe, per difficultare il negozio, mettere in considerazione al Papa che non sia onorevole per Sua Santità nè ragionevole, mentre si tratta di fare un re di Francia, acconsentire che si facci guerra, e si occupi una parte per li Spagnuoli o per il duca di Savoia, ma che si risolvessi, prima che si facessi altro, chi ha da essere questo re. E che diceva tutto come servitore di Vostra Altezza, e per buon fine, ma che non vorrebbe essere nominato.

7 juillet.

Io scrissi alli giorni passati, che il Papa facilmente darebbe ordine che il legato Gaetano fosse richiamato qua. Adesso torno a dire a Vostra Altezza Serenissima, che questo non è stato vero; ma mi ha bene certificato il vescovo Brumano, che Sua Santità abbia ordinato al Pinello, depositario, che in avvenire non gli paghi più la pensione. Mi dice di più detto Brumano, che nell' ultima udienza che lui ebbe, il Papa, dicendo pur male del legato, in proposito che egli raccomandava a Sua Beatitudine la figlia del duca di Nevers, quale è maltrattata in Parigi, la Santità Sua gli disse anco, oltre all' altre cose : «Il legato, quando entrò in Parigi ci scrisse, che a lui, come legato

« apostolico, era stato fatto più onore che a legato che fusse stato mai « in Francia, a che il nome di Sua Beatitudine era tanto stimato e « onorato. E ora ci dice, che noi siamo fautori d'eretici, e dice questo « a noi! Ma, se ci verrà occasione di fargliene doppia, la faremo in « ogni modo. » Li disse dipoi il Papa avere lettere de' VII di Parigi del legato, dove avvisava la necessità in che si trovavano, come disse anche ieri all' ambasciatore di Venezia, e mostrò in somma che andrebbe a bell'agio a risolversi, secondo la voluntà delli Spagnuoli; avendo Brumano opinione ancor lui, che il Papa sta aspettando che Parigi venga in mano di Navarra; perchè allora Sua Santità spera che egli sia per mandare a chiedere l'assoluzione, che le sarà data dalla Santità Sua. Anzi che abbia destramente fatto sollecitare il re di Navarra a questa resoluzione, per il corriere che spedì Luxembourg, mostrando che, per essere astretto dal duca di Sessa e da Olivarès, è forzato a pigliare resoluzione, e perciò desideri intendere la sua voluntà, per sapere come si abbia da governare.

10 juillet.

Il Grazioso dice, che, sebbene il suo duca (di Parma) si è esibito pronto per servire il Papa nella spedizione datali, come mi dice averne dato conto particolare al signor cardinal dal Monte, che con tutto ciò quell' Altezza tiene per fermo, che il Papa non sia per fare cosa alcuna. E il medesimo crede il cardinal Pinello, con il quale fui ieri; e mi disse che aveva detto a Santa Severina, il quale ha già disteso la capitulazione delle convenzioni fra il Papa e il re di Spagna, che perdeva tempo. Soggiunse ancora dispiacergli, che il Papa si allargava troppo nel promettere a questo ambasciatore, e che era poi male l'avere a venire all' atto del mancare. E dicendoli io, che sarebbe stato pur bene, prima che si rompesse la guerra in Provenza, e che il Papa convenisse alla Lega, che si risolvesse della persona che avesse a essere re, mi rispose: « Che Sua Santità aveva mosso questo al duca di Sessa « e al conte d' Olivarès, ma che essi avevono risposto, non avere ancora « l'ordine, e che bisognava scriverne in Spagna; ma che con tutto questo

« stringevano il Papa a convenire. Alla qual cosa i più concorrono, « che il Papa fugga quanto egli può, e che per questo mostri d'aver « più male che non ha, per non avere a trattare con questi signori. »

14 juillet.

Oggi vanno all' udienza dal Papa il duca di Sessa e Olivarès; i quali fanno molto spesso congregazioni con li due cardinali deputati, dove stanno tre e quattro ore per volta. Monsignor Robustiero restò meco, quando il Papa partì; e mi disse, che il cardinale datario aveva parlato al Papa, e mostroli che il duca di Sessa arebbe desiderato trattare solo con Sua Beatitudine, ma il Papa gli rispose che l'arebbe fatto chiamare solo, ma che avvertisse che malvolentieri si poteva dividere, e che avessi pazienza fino a settembre; e intanto che il datario dicesse a monsignor Robustiero, che cercasse di conservarlo ben disposto, perchè Olivarès era riuscito un maligno uomo. Dalle quali parole mi pare maggiormente comprendere, che il Papa voglia allungare il negozio, e avere occasione di dolersi o rivoltarsi contro a Olivarès, quando le cose non passassero a suo modo.

21 juillet.

Toccando io delli avvisi che ci erono, e particolarmente di quello venuto ultimamente di Venezia, che diceva che Parigi si era dato a Navarra, mostrò il Papa di non lo credere; ma subito andò al tavolino, e mi lesse un avviso di Parigi de' XXIV del passato, se ben mi ricordo, per il quale diceva che le cose erono ridotte in male stato, perchè vi si pativa grandemente di pane, e che la città si sosteneva con le diligenze del legato e di don Bernardino di Mendozza; che altrimenti sarebbe caduta già, ma che poco poteva durare, e che a Navarra venivono molti aiuti, talchè presto arebbe più di trenta mila fanti, e sei mila cavalli; e che il duca du Maine non poteva essere in ordine per dar soccorso primo che fra due mesi. Dipoi cominciò a dir male del legato, e che non arebbe mai pensato che lui fusse stato si gran traditore, avendoli fatti tanti gran beneficii, che più non li arebbe pos-

suto fare il cardinale Sermoneta, suo zio, se fusse stato Papa. E toccandoli io, che veramento ognuno concludeva, che, se il legato non avesse fatto interamente la voglia degli Spagnuoli, che Parigi si sarebbe arreso più fa; e che il male era che questa lunghezza causava che Sua Santità non poteva pigliare quelle resoluzioni che sarebbe stato necessario, che cagionava gran male; allora il Papa gettò un gran sospiro e disse : « Se il legato avesse proceduto come doveva, le cose « sarebbono passate meglio, ma lui sarà la rovina di Francia; e lo scia« gurato non si vergognò di dire lui stesso, quando fu a Dijon, che « così, come il cardinale Gaetano vecchio fu la rovina della Germania, « così lui sarebbe della Francia; e che era male ridursi in queste « strette. » Sospirando pure, senza passare in altro. Da che si vede che la Santità Sua sta travagliata.

24 juillet.

Da domenica in qua si è fatto ogni giorno congregazione di Francia, quando in casa il cardinale d'Aragono, e quando innanzi al Papa. Si è detto che ieri furono portate le capitolazioni distese conforme al convenuto, ma che il Papa fece non so che opposizioni; e fra l'altre, disse che non ci era il mandato speciale (come scrissi a' giorni passati che il Papa riservava per ultimo); e che perciò questi ministri spagnuoli, che avevono disegnato spedire subito un corriere a Sua Maestà Cattolica, restorno poco satisfatti. Altri hanno detto che domattina, che è Santo Jacopo, si pubblicheranno dette capitolazioni, ma il vero Vostra Altezza lo saprà dal cardinal dal Monte; e la conclusione è che il Papa starà a vedere la caduta di Parigi, innanzi alla quale non risolverà cosa alcuna.

27 juillet.

Di quel che si sia fatto in questa congregazione di Francia non si penetra cosa alcuna, se non che generalmente si crede che il Papa, domenica in quella ultima congregazione avanti a se, mostrasse di non voler fare cosa a modo delli Spagnuoli, e che dipoi, uscita detta con-

gregazione, mostrasse con chi li parlò mala satisfazione di questi ministri e delle cose che si trattano. Talchè ognuno dubita che una volta si sia per venire a qualche rottura scoperta; perchè tanto quanto il Papa cerca di differire e allungare la resoluzione, questi ministri li stringono i panni addosso, e lo vorrebbono mettere in necessità; e, perchè il Papa qualche volta si lascia andare con buone parole, e poi va ritirandosi per dar tempo e vedere l'esito delle cose, si dubita che, avendo a durare molto la cascata di Parigi, possa succedere qualche rottura di momento, per l'impazienza delli Spagnuoli in questo fatto; sapendo benissimo, che, come le cose mutassero niente, che il Papa mostrerebbe loro il viso d'altra maniera.

XXXI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, août 1590.

Sommaire. — *3 août.* Projet d'envoyer deux prélats en France, l'un aux royalistes, l'autre aux ligueurs. Les troupes espagnoles de Naples sont entrées dans les États de l'Église, comme pour se rendre en Provence. On s'attend à une crise. — *11 août.* Famine dans Paris. Sévère jugement du Souverain Pontife sur la conduite des Espagnols. — *17 août.* Le Pape a recouvré toute son énergie. On croit que le Roi est entré dans Paris. Envoi prochain en France de deux prélats et d'un légat. — *22 août.* Plusieurs cardinaux engagent les ambassadeurs espagnols à traiter le Pape avec plus de ménagements. Dernier entretien de Sixte-Quint avec le cardinal Pinelli. Éloquente invective du Pape contre les Espagnols; il veut dévoiler et flétrir leurs projets ambitieux dans une bulle solennelle. Réjouissances à Rome pour la conversion du marquis de Bade. Les ambassadeurs d'Espagne se préparent à quitter la ville. Mort de Sixte-Quint le 27 août. — *28 août.* Réunion des cardinaux. Éloges adressés au légat Gaëtan. Doit-on écrire aux cardinaux français du parti du Roi? Le Collége, après une vive discussion, se décide pour l'affirmative.

3 août.

Per alcuni si penetra, che il Papa sia resoluto di mandare due prelati in Francia : uno indirizzandolo alli principi cattolici che sono appresso Navarra, e questo sia monsignor Serafino; e l'altro alla Lega, quale non sia resoluto quanto al suggetto, avendone proposti li cardinali della congregazione fino al numero di sette. Tiensi che questa

resoluzione sia data fuora, con qualche altra cosa, che dicono sarà fra quattro o cinque giorni, si abbia da sentire gran rumore; perchè questi ministri Spagnuoli non vorranno star se non forti; e già si sente che quelle genti del regno sieno venute vicino a Rieti, e sieno entrate drento allo Stato della Chiesa in quelle montagne; e, con tutto che abbino domandato il passo a Sua Santità per andare in Provenza, non piace in ogni modo la cosa all' universale.

11 août.

Così discorrendo, cadde il Papa in ragionare delle cose di Parigi, mostrando maravigliarsi che Parigi si reggessi tanto, avendo auto lettere dal legato, scritte perfino di giugno, per le quali mostrava che del vivere si pativa grandemente, non vi essendo grano, e magnando continuamente orzi e altre biade; e che non credeva a questi ultimi avvisi venuti di Lione; e che tutto procedeva da' peccati delli Spagnuoli, come aveva detto al duca e a Olivarès nell' udienza passata: « Che volevono metter mano nelle cose di Francia sotto spezie della « religione, non avendo che farvi. Però che vedessero prima di quietare « la Fiandra, ripigliare Cambrai, Olanda e Zelanda, e altre piazze « perse, e poi attendere all' altre cose, e questo era meglio; toccando « generalmente tutto quello che la Santità Sua aveva detto nella con- « gregazione; e che loro negoziavano male e imperiosamente, e che « arebbon voluto che egli facesse a lor modo, ma che aveva detto « che facessero loro quello che volevono e lasciassino stare lui. » Io risposi a Sua Santità, che fuori si era inteso quanto arditamente la Santità Sua avesse risposto loro, e che doveva essere riuscito loro diversamente da quello che si aspettavano. Seguitò in dire : « Che, « sebbene il re di Spagna aveva gran potenza, che se ne serviva « male, e non conduceva cosa alcuna, perchè disegnava l' imprese « come quella d' Inghilterra, e quest' altra di Provenza, per farle un « anno da poi. »

17 août.

Di nuovo qua non ci è cosa alcuna, se non che per molti si crede che il Papa abbia avviso per via di Venezia, che Navarra sia entrato in Parigi, e che non voglia dirlo; massime scorgendosi in Sua Santità più allegrezza d'animo da due dì in qua del passato; il che mi conferma; e mostra di credere in parte anco il Sangalletto, quale ho trovato fuori questa mattina. Ma quando non sia, si tiene per fermo che presto ci sia per essere questo avviso, e che allora si abbia da risolvere qualche cosa del mandare questi prelati disegnati per Francia, di che adesso non si tratta.

Monsignor Tolosano mi ha detto, che un cardinale in segreto li aveva referto, che il Papa aveva tenuto proposito con quel cardinale (quale non mi volse nominare, credo fusse l'amico), come Sua Santità era d'animo di mandare in ogni modo li due nunzii destinati in Francia, e poco appresso manderebbe anche un legato, il quale fusse persona d'autorità e sodo, come diceva lui, e che questo sarà il cardinale gran maestro di Malta[1]; ma che io non ne parlassi.

22 août.

Essendo andato lunedì mattina da Pinello, mi disse, come avevano li cardinali Santa Severina e Santi Quattro persuaso al duca di Sessa e al conte d'Olivarès, che volessero procedere con Sua Santità più dolcemente e non lo travagliare, perchè questo era un farlo precipitare più presto a qualche cosa. E che il medesimo aveva detto poi anche lui all' istesso Olivarès, trovandolo una mattina al Popolo, massime poichè si vedeva che la Santità Sua non voleva far cosa alcuna; anzi che arebbono fatto bene a risolversi da loro a fare nelle cose di Francia quel che fusse venuto loro bene, e non ricercare più il Papa, il quale

[1] Hugues Verdale, né dans le diocèse d'Auch en 1531, chevalier de Malte, parvint à la dignité de grand maître de l'ordre en 1582 et reçut de Sixte-Quint, en 1587, le chapeau de cardinal. Il mourut en 1595.

aveva detto che facessero da loro quel che li pareva. Al che Olivarès aveva risposto, che, se il Papa in principio avesse parlato di questa maniera, che non si sarebbe camminato per questa strada; ma lo aver detto sempre la Santità Sua di volere aiutare le cose di Francia insieme con Sua Maestà Cattolica, per questo si era venuto a questi trattamenti. Il che repetendo Pinello al Papa, e dicendoli che, in questa ultima udienza, la Santità Sua doveva aver trovato questi ministri Spagnuoli più dolci che per il passato, avendo risoluto di procedere in avvenire d'altra maniera, il Papa aveva risposto : « Anzi no; perchè « vengono quassù, e tuttavia attendono a sollecitarmi; e quel zotico « del duca di Sessa (che così le nomino), che non sa parlare, non è « buono a dire altro se non : *Resoluzione, Padre Santo!* Onde io li « ho risposto : Che resoluzione volete voi che io pigli? E sopra di che « volete voi che in quattro dì io mi risolva senza pensare, quando « voi, nelle cose vostre, durate gli anni? Voi non intendete i termini, e « non sete teologi. » E così mostra e dice, che loro non sanno negoziare, nè sono il caso; e che Sua Maestà doveva mandare più tosto un prelato o uomo di toga. Soggiungendo il Papa a Pinello : « Questi « Spagnuoli hanno cercato e cercano di torci la reputazione e ci « vorebbono offendere; ma noi vogliamo fare una bolla, la quale con- « tenga, che essi, sotto spezie della religione, hanno voluto intrapren- « dere queste cose di Francia, per assicurare la Fiandra, e per altri « interessi loro di Stato tirare la Santità Sua; e che, non avendo ella « voluto fare, hanno detto che egli favorisce gli eretici, e per questo « hanno mosso li predicatori in Spagna a dir male di lui, e che non « pensano ad altro che a formare scritture contro alla Santità Sua, con « altri particolari : però che vuole dichiarare il re scismatico, e che « Pinello pensi in ogni modo a distendere quella bolla. » Le quali cose, sebbene a Pinello parvero non fussero da trattare in questi tempi, con tutto ciò, per non fare alterare maggiormente la Santità Sua, li rispose, che penserebbe a formarla per mostrarla poi alla Santità Sua. Ma in effetto questi sono pensieri stravaganti; e si conosce che il Papa è disgustatissimo delli Spagnuoli; e che, non solamente per qualsi-

voglia cosa o beneficii o donativi che loro li facessino adesso non si umilierebbe più con essi, ma che a ogni occasione si romperebbe. Li toccai poi un motto, per vedere se lui credeva, che, oltre alla deputazione fatta delli due nunzii per Francia, si avesse a fare un legato; al che mostrò di assentire, ma non passò più oltre. Conclude che questi ministri di Sua Maestà, avendo spedito da otto o dieci giorni in qua due corrieri in Spagna, avvisando la Maestà Sua come il Papa è resoluto non far più cosa alcuna, si tratterranno di così, fino a che venga nuova risposta e ordine come abbino a camminare. Intanto ci doverà essere qualche resoluzione delle cose di Parigi; le quali, se andranno bene, e che il re di Navarra sia entrata drento, e mandi per l'assoluzione, come si crede, si tiene che questi ambasciatori di Spagna si partiranno al tutto, e non vorranno trovarsi all'assoluzione. E questa dimostrazione, che ha fatto Sua Santità con il fare processione e ringraziare Iddio per la conversione del marchese di Bada, non vogliono che significhi altro che la figura della conversione di Navarra, e a fine che si abbia a scrivere fuora per tutto quest' allegrezza fattane dalla Santità Sua; perchè nel resto non pareva che ci fusse tanta ferma certezza della conversione di questo marchese, e che fusse da fare questa dimostrazione adesso.

28 août.

Si parlò del legato Gaetano, mettendo in consulta, se li doveva scrivere; e Gesualdo, che fece un encomio sopra le lodi di questo cardinale, e che lo celebrò con molte parole, disse che se li doveva scrivere. Al che assentì Alessandrino e tutti li altri cardinali ancora, rimettendo poi in lui il venire o non venire, secondo che pareva alla sua prudenza. Ma quanto allo scrivere alli altri cardinali, e a quelli che seguitano Navarra, Alessandrino arditamente disse, che a questi non si doveva scrivere in modo alcuno, perchè sono già come dichiarati scismatici ed eretici. La quale proposta, fatta così ardita e resolutamente, generò bisbiglio e tumulto grande fra quei cardinali; i quali considerata l'importanza di questo negozio, e sapendo che potrebbono

dolersi e non approvare l' elezione del nuovo Pontefice [1], dovendo essere ancor loro intimati, ancorchè fussero in un certo modo eretici secondo le costituzioni che ci sono, risolvettero che se li dovessi scrivere in ogni maniera, non ostante che Alessandrino, pertinace in questa sua sentenza, s' opponesse sempre e più scopertamente di quel che fece Deza, che aderì poi all' opinione e resoluzioni delli altri.

[1] Le pape Sixte-Quint était mort le 27 août, à l'âge de soixante-neuf ans.

LÉGATION DE GIOVANNI NICCOLINI.

(SUITE.)

SECONDE PARTIE.

PONTIFICATS DE : URBAIN VII (15 SEPTEMBRE 1590);
GRÉGOIRE XIV (5 DÉCEMBRE 1590); INNOCENT IX (28 OCTOBRE 1591);
CLÉMENT VIII (30 JANVIER 1592, LES TROIS PREMIÈRES ANNÉES).

1591-1595.

I.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC OU À VINTA.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, filza 45, 2ᵉ appendice.)

Rome, janvier-mars 1591[1].

SOMMAIRE. — *26 janvier.* Le nouveau pape, Grégoire XIV, décidé à agir en faveur de la Ligue. — *8-9 février.* Rien ne se conclut. La congrégation de France délibère. Projet d'envoyer des troupes pontificales en France. — *20 février.* Agent secret du cardinal de Vendôme à Rome; prétentions de Vendôme. Bulle dirigée contre le roi de Navarre. — *25 février.* Lettre de Vendôme lue devant la congrégation; réponse. Envoi de Mgr Landriano comme nonce en France. — *31 mars.* Démarche du secrétaire du duc de Luxembourg au nom des catholiques royalistes; rigueur impolitique de la cour de Rome.

26 janvier.

Ora che sono XXIV ore, è finita la congregazione di Francia, fatta però innanzi al Sfondrato[2]; e mi ha fatto sapere per sua polizza Lan-

[1] Au pape Sixte-Quint avait succédé le cardinal Castagno, sous le nom d'Urbain VII; ce pontife n'avait occupé le Saint-Siége que quelques jours. Il eut pour successeur le cardinal Sfondrato, élu le 5 décembre 1590, sous le nom de Grégoire XIV.

[2] Le cardinal Sfondrato, devenu le pape Grégoire XIV, était Milanais; il connaissait saint Charles Borromée, et put profiter de ses conseils et de ses exemples. Évêque de Crémone, il fut promu au cardinalat en 1583; élu pape en 1590, il mourut le 15 octobre 1591.

Dans les premiers jours de son pontificat, il avait donné la pourpre à son neveu

cillotto quanto segue : «Il cardinale Sfondrato ha detto, che Nostro «Signore ha risoluto di mandare in Francia monsignor Landriano, per «portare alcuni brevi e lettere, e che voleva sapere ciò che ne pareva «alla congregazione. La quale ha lodato il parere di Sua Santità. Ha il «sodetto Sfondrato letta in congregazione una lunga scrittura datali «dal secretario del duca du Maine, nella quale prega Sua Santità a «voler dare aiuto alla Lega, e risolversi sopra ciò; e la congregazione «ha risoluto che si facci, ma che prima se intenda quel che vuol fare «il re di Spagna, e che aiuto vuol dare.»

8 février.

Qui per ancora non si sa nulla del mandato del cardinale Vendôme.

Monsignor Landriano, destinato in Francia, partirà presto.

Il Papa al solito non fa nulla nulla; il Sfondrato non sa nulla e si tiene un Salomone; non vuol consiglio di veruno e vuol fare il putto. Lancillotto e Pinello si sono doluti, che della congregazione di Francia non sanno nulla; e di suo capo lavora Sfondrato.

Mi scordavo dirli, che finalmente spinti dall' estrema importunità di Olivarès, oggi si è fatta la congregazione di Francia; e prima hanno trattato, se si doveva a poco a poco dar aiuto, o pur tutto in una volta; e hanno risoluto l'ultima parte, acciò si facci un sol sforzo. Hanno poi trattato circa la quantità; e hanno risoluto di trecento mila scudi. Poi si è dubitato se ciò si doveva dare in denari ovvero in gente, e si è risoluto quest' ultimo capo, sì come mostra desiderare il duca du Maine, e che si faccino sei mila Svizzeri e mille cavalli, la metà in Francia, il restante in Italia. Queste genti saranno sotto uno del

Paul-Émile Sfondrato : c'est le cardinal dont il est ici question, et qui mourut en 1618.

Le pape Grégoire XIV était tout Espagnol; d'Ossat n'en doutait pas : «On présage, écrivait-il, que ce pontificat sera administré en grande partie au gré des «Espagnols, d'autant que Notre Saint-Père «est un de ceux que le roi d'Espagne avait «nommés et recommandés pour être faits «papes, et né son sujet et vassal, lui et tous «les siens.» (D'Ossat, t. I, p. 39.)

Papa, però inferiore del duca d'Urbino. Poi hanno detto, che prima che si facci altro, si sappia che aiuto vuol dare il re di Spagna. Hanno ancora risoluto, che si diano tutte le abbazie del cardinale di Guise al figlio del duca di Guise.

9 février.

Oggi mi son messo in traccia per aver lingua del mandato del cardinale di Vendôme, e trovo che costui, con viso grasso e barba rossa giunse qua giovedì sera, e è Fiorentino o Lucchese; smontì in casa di monsignor Serafino, e porta lettere del detto cardinale al Papa, nelle quali si rallegra dell'assunzione di Sua Santità, e l'assicura che Navarra prestissimo si farà cattolico.

Questa mattina Pinello è stato da me, e, raggionando dell'espedizione che si farà per Francia, mi dice che li Spagnuoli vorrebbono far generale di questa impresa il duca di Parma, e che promettono gran cose, e fra l'altre, che ogni volta che in Francia vi sia stendardo del Papa con esercito, il duca di Nevers, Longueville, con la maggior parte della nobiltà, siano subito per abbandonare Navarra, e seguire li cattolici.

20 février.

Illustrissimo signore, questa mattina è stato da me lungamente l'uomo del cardinale di Vendôme, e ho procurato mostrarli molta confidenza, dandoli parte di quanto passa delle cose di Francia, e sempre ho mostrato seco passione che vadi in ruina quel regno, nè mai son sceso a particolare, poichè costui è sospetto alquanto, per quanto mi era stato detto. In somma ho conseguito il mio intento, poichè costui, dopo l'avermi scongiurato di silenzio, e in particolare con Serafino, la conclusione e sostanza del raggionamento è stata questa : « Costui afferma che Navarra mai in eterno sarà cattolico, e che il regno « di Francia è spedito, nè altro rimedio vi è al presente, se non far re « il cardinale di Vendôme; e che egli sa che la Lega tutta vi concorrerebbe, come l'ha di ciò assicurato, nel venire, l'arcivescovo di Lione;

« che du Maine e il duca di Lorena egli sa che volentieri si accorde-« rebbono, ma che bisognerebbe che il Papa e il re di Spagna l'aiutas-« sero; e, in tal caso, lui prometterebbe, che non solo il cardinale di « Vendôme si apparterebbe da Navarra, ma che seco tirerebbe tutta la « nobiltà di Francia. » In somma questa è la sostanza del suo raggionamento, degno (al creder mio) di gran considerazione. Mi disse ancora, che fra quindici giorni pensava di tornare in Francia; e che, al venire, si aboccò in Pisa con Vostra Altezza, la quale lo pregò che al ritorno passasse di costì per raggionar seco, come mi ha detto di voler fare.

Questa sera poi è stato da me Serafino, al quale non ho voluto dire niente di quanto ho cavato da costui, ma solo abbiamo ragionato di questo esercito che vuol fare Sua Santità per Francia; e conclude che ogni cosa ha da andare in precipizio, e vorrebbe che il granduca facesse quanto prima intendere a Navarra che si facesse cattolico, innanzi che andassero queste bolle e genti in Francia, sì per contentare quella nobiltà di quello che tante volte ha promesso, sì per assicurarsi di non essere abbandonato, poichè finalmente l'anima ognuno la vuol per sè, e sono troppo instabili li Francesi. Ma io, se fossi il granduca, non mi impiccierei in queste girandole.

Si è fatta, ma non ben concia, una bolla che sarà piombata; la quale si pubblicherà per la Francia, esortando li aderenti di Navarra ad abbandonarlo, e seguire li cattolici; e che a quest'effetto Sua Santità manda queste genti e il suo nipote per defenderli e proteggerli. Questa bolla porterà monsignor Landriano, con titolo di nunzio, e monsignor Sega se ne ritorna.

Gli avvisi che io vi do di Francia non son canzone, ma polizze scrittemi da Lancilotto, Pinello e Mattei, e ancora dettemi da Santa Severina e Fachinetto. Però crediate ciò che vi pare; e quello che vi è scritto, che Sua Santità cerca di dar parole e allungare, sono canzone, perchè il Papa è Spagnuolo e Sfondrato peggio, e sollecita sì come all'uno e l'altro comanda Olivarès; e quell'amico tutto dì è con il detto Olivarès. Pertanto io vi scrivo e vi do gli autori; del resto mi rimetto a voi.

25 février.

In questo punto, ho ricevuto una polizza da un cardinale della congregazione di Francia, la cui copia è questa :

Oggi si è fatta congregazione di Francia, innanzi al cardinale Sfondrato, e si è letta una lettera e scrittura del cardinale di Bourbon, mandata a Sua Santità, nella quale si rallegra della esaltazione di Sua Beatitudine. Nella scrittura, portata da quel suo uomo Lucchese, si prega Sua Santità a volere mandare un legato non parziale in Francia, perchè Navarra si riduca alla relligione cattolica, acciò si possi cantare in quel regno : *Benedictus qui venit, etc.* Alla lettera si risponderà generalmente, rimettendosi a quello che li dirà a bocca, ovvero li farà sapere il nunzio Landriano; e, non potendoli parlare, li farà presentare un breve, nel quale Sua Santità si dolerà di esso, con minacciarli di privarlo, se non abbandona Navarra. Si pubblicheranno due bolle, una contra seculari, e l'altra contra ecclesiastici aderenti pure ad esso Navarra.

Questa è la polizza scrittami. Altro non ho che dirli, se non che l'uomo di Vendôme non è più stato da me.

31 mars.

Le mando copia del monitorio, attaccato in Roma contro li seguaci di Navarra. Il secretario che fu qua con il duca di Luxembourg è venuto qua con lettere delli seguaci di Navarra, offerendo, in nome di quelli principi, mandare persona a rendere obbedienza al Papa; e che sono pronti a servire Sua Santità, con pregarla che vogli perdonare a Navarra, promettendo in breve si farà cattolico. Il Papa in genere gli ha dato buonissime parole; poi, studiate co'l consiglio di Facchinetti, Lancilotto e Santa Severina, hanno risoluto che Sua Santità le dica, che questi principi obbedischino il monitorio, separandosi da Navarra come eretico, e poi che mandino e trattino ciò che le piace, che cercherà darli ogni sodisfazione; ma che sin che, non si fa questo, non vuol più sentire cosa veruna de' fatti loro. Io ho detto a Lancilotto,

che questo è un mettere in disperazione costoro e rovinare il mondo, e che, se seguirà questa cosa, è un voler far separare la Chiesa di Francia dalla Romana. Si è stretto nelle spalle, e getta il peso addosso a Sfondrato e Facchinetti; ma credo che lui ancora voglia mantenere Spagna per esser Papa; ma Dio è di sopra.

Nota. Le 29 octobre 1591, le vieux cardinal Facchinetti devenait pape, et prenait le nom d'Innocent IX; il ne devait occuper le Saint-Siége que pendant deux mois. Il mourut le 30 décembre 1591. Pendant ce court intervalle, nous ne trouvons dans la correspondance du cardinal del Monte qu'une courte dépêche, dont nous extrayons les passages suivants :

Ho interrogato Santa Severina delle cose di Francia; il qual mi ha detto tutto questo :

Che il re di Spagna dà la colpa tutta al duca di Parma, il quale dice che non obbedisce punto alli ordini di Sua Maestà; e che non le basterebbe l'oro di Mida.

Che sempre il Papa ha tenuto opinione che la nobiltà di Francia come seguace di Navarra, sia incapace di voce attiva; che si va cercando il far re in Francia; che adesso non si può conoscere l'umor suo.

Che si è lasciato intendere Sua Santità che volentieri spenderia e faria in ogni cosa, se si facesse un re in Francia; ma che vi sono estreme difficultà, poichè tutti sono discorsi, e non convengono du Maine, Parigini, li popoli, il clero e nobiltà; talchè per adesso non si può pigliare alcuna risoluzione.

Che il Papa è cupissimo, doppio e simulatissimo, e che si tiene il primo uomo del mondo; e che non bisogna fidarsi; e che ha mille capricci, che non è per comunicarli con alcuno; e che ha per male chi gli vuol ricordare cosa veruna.

Che le sue resoluzioni saranno tardissime, secretissime e di sua testa.

Che ora si dà buone parole a tutti; ma che si riparli fra due mesi.

II.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

15 avril 1592.

Sommaire. — Dépenses énormes faites par le pape Grégoire XIV en faveur de la Ligue. Le Saint-Siége est endetté; moyens proposés par le nouveau pape, Clément VIII, pour venir en aide au parti catholique de France.

Nel concistoro di questa mattina Nostro Signore[1] ha detto, come, nelle occorrenze di Francia, Gregorio XIV ha speso più di settecento mila scudi, e ha lasciato si esausta la Sede Apostolica, che il depositario è creditore più di ducento mila scudi; e, perchè non si può continuare in sì grossa spesa, nè pare conveniente di abbandonare i cattolici di quel regno tanto bene merito di questa Santa Sede, aveva fatto risoluzione, col parere della congregazione, di aiutare quel regno di quindici mila scudi d'oro il mese da spendersi come meglio parerà al duca di Parma, du Maine e al cardinale Sega; e, per provvedere detti danari, non le piacerà pigliare a cambio, nè meno consignare a' mercanti l'esazione de'crediti che si hanno con le provincie, poichè ciò succederebbe con troppa ruina de' popoli; e pertanto pensava co'l consenso nostro pigliare de' danari sottoposti alle bolle, con obligare i danari prestati a rimetterli sotto il medemo vincolo. Il che fu approbato da tutti. Poi disse, che gli era fatta molta instanza *a proceribus regni* (per usare l'istesse parole) di mandare un legato in Francia, e che, per minor spesa, pensava deputare il Sega a questo carico, il che fu parimente da tutti approbato.

[1] Le cardinal Aldobrandini avait été élu pape le 30 janvier 1592; il avait pris le nom de Clément VIII.

III.

LE CARDINAL DEL MONTE À VINTA.

Mars-juin 1593.

SOMMAIRE. — *12 mars.* Le Pape s'aperçoit que les Espagnols ne lui font pas connaître la véritable situation de la France; il paraît disposé à recevoir le marquis de Pisany et même le cardinal Gondi, et il ne cherche qu'une occasion favorable pour accueillir les propositions du roi de Navarre. — *23 avril.* Les Espagnols font courir le bruit que l'infante d'Espagne a été proclamée par les États reine de France. — *4 juin.* Bruits divers. Les partisans de la Ligue annoncent l'élection d'un roi; ceux de Navarre parlent d'une paix prochaine.

12 mars.

Nell'ultima congregazione di Francia avanti Sua Santità si trattò della venuta di Pisany; e, con tutte le pratiche dello ambasciatore di Spagna, alcuni furono di parere che si ascoltassi, e il negozio fu rimesso alla congregazione dinanzi al Papa. Ora io penetro di gran luogo, che Sua Santità vede le cose di Francia non andare come dipingono li Spagnuoli, e pertanto essere resoluta, che non solo venga Pisany, ma Gondi ancora, e che, se non avesse dato licenza a Sens[1], non lo lascierebbe più ire in Francia, tante sono le esorbitanze che fa. Con tutto questo il Papa non si risolve di fare la congregazione e pigliar partito, perchè ha paura di Spagna. Mi dice il medemo, che io abbi pazienza; che non finirà la festa; che Sua Santità sarà più inimico di Spagna, che non era Sisto, ma non di tanto cuore, e che sempre ha avuto questo animo, ma che lo ha occultato per li tempi che corrono. Finalmente mi dice, che Sua Santità gli disse : « Se noi facevamo venire Gondi, ora li Spagnuoli ci caverebbono gli occhi, e direbbono che tutti questi disordini e discordie di questa elezione del re di Francia[2] tutto sarebbe causato da tale venuta; e che ora non possono avere questo appicco. » E mi conclude, che Sua Santità tanto starà a scoprirsi, quanto la occasione se le porgerà, o quanto averà ardire di eseguirlo.

[1] Le cardinal Pellevé. — [2] Les fameux États de la Ligue étaient réunis depuis le mois de février.



23 avril.

L'avviso che io diedi della mutazione del Papa, io lo confermo, siccome confermo che questi Spagnuoli ancora non sanno che rispondere alla proposta per l'infanta regina, nè il Papa si sa risolvere; il quale intendo che poi farà venire Pisany, e si accommoderà ad ogni cosa.

Ora hanno cavato fuora voce li Spagnuoli, che la infanta sia stata eletta regina di Francia da tutti li Stati; ma questo avviso da veruno vien creduto per cosa certissima.

Intendo che il Papa è mal sodisfatto della congregazione di Francia, la quale è mille anni che non si è fatta; nè di Francia si sa cosa certa.

4 juin.

Di Francia non s'intende cosa veruna, se non che l'ambasciatore della Lega a tutti dice, come presto avremo un re avanti che siano otto giorni, e che la casa di Lorena è contentissima; nè occorre che mai Navarra nè veruno de' suoi vi pensi mai.

Intendo poi, che il Papa ha volto gli occhi solo nel cardinale di Vendôme, e non aspetta altro che la fine di questi Stati, quali sarebbono disfatti, se Malvagia (?) non avesse dato diecimila scudi, contro li ordini, ma per mera importunità del legato.

Li *Leghisti* dicono, che presto avremo nuova d'un re, e li *Navarristi* di una pace.

IV.

LETTRE D'UN ANONYME À VINTA.

(*Arch. Med.* Filza 4735, nuova numerazione.)

Rome, 20 août 1593.

SOMMAIRE. Effet produit à Rome par la nouvelle de la conversion du Roi. Le Pape ne dissimule pas sa satisfaction. Joie de Mgr Sérafin, du cardinal Toleto. Mécontentement des Espagnols.

La sera de' XV comparse il corriere de' Capponi con l'avviso della

conversione del re di Navarra, e il Papa ne mostrò segno manifesto di gran contentezza.

Un cardinale principalissimo e vecchio, essendo stato all'udienza del Papa dopo questo avviso della conversione del Re, se ne rallegrò con Sua Santità come di nuova giovevole alla Cristianità tutta, e che ridundava a gloria e onore della Santità Sua e della Sede Apostolica; e il Papa, mostrandosi tutto lieto, gli dette conto di come stava l'avviso avuto da Capponi; e poi disse Sua Santità, che tanto più se ne rallegrava, quanto non ci aveva ella operato niente, e che aveva voluto lasciare fare in Francia a lor modo, sì che si poteva sperare, che Dio Benedetto avesse tocco il cuore a questo re. E poi soggiunse Sua Santità : « Alli Spagnuoli non piace questa nuova, e cercheranno « d'impedire. » Ma il cardinale rispose : « Che bisognerà che vi si accom- « modino, e che lascino le cose *ad viam juris;* e che toccava adesso alla « Santità Sua ad abbracciar così bella occasione, e a ricevere l'obbe- « dienza del converso e del penitente; e che, se era vero che la cattoliz- « zazione fusse stata in quella maniera che si diceva, con esser seguita « anche la comunione, che avevano passato troppo innanzi, ma che era « credibile, che per qualche degno rispetto, avessino proseguito quei ves- « covi e arcivescovi tanto oltre, e che bisognava aspettare uomini del Re, « e poi riceverlo. » E il Papa, gustando di questo ragionamento, tuttavia dava segno di voler fare quello che convenisse, mostrandosi sempre allegro; e uscì anche con detto cardinale a questo proposito : « Sapete « che il duca di Sessa ci assicurava che Guise sarebbe eletto, e che « andò, anche pochi dì fa, a mostrarne scritture e chiarezze a' cardinali « della congregazione di Francia, e che si rimetteva anche a quello « che ci aveva detto due mesi fa della certezza di questa elezione, la « quale mostrava esser anco tanto più ferma e resoluta, poichè pro- « mettevono l'infanta libera, e non più sotto tante condizioni; e che in « somma tenevano ormai Guise per re; ma che ella se ne rideva e ne « aveva contrario avviso; e detto duca si teneva in mano detta elezione « di Guise, e ne ha parlato per Roma tanto resolutamente, che ha « perso assai in questa corte, e ne è stato burlato. » In somma il Papa

è allegrissimo; e, se il Re si impossessa, e che segua la tregua, come forse a quest'ora debbe esser successa, il negozio è spedito a favore di Sua Maestà convertita.

Monsignor Serafino, nel ricever la lettera del signore Girolamo Gondi, si è mostro tutto allegro, e gli è parsa così ben tirata ch'io credo che la leggerà a Sua Santità. Afferma monsignore suddetto, che Sua Santità abbia avuto grandissimo contento di questa nuova, e che non si ha a avere timore alcuno; e soggiugne che il re di Navarra non si sia comunicato, e che ne ha lettere, sì che più facilmente si accommoderà il tutto con il Papa; e finalmente monsignore Serafino tien sicuro il tutto, e non dubita di niente.

Per lettere fresche di Madrid, il Re Cattolico stava meglio, e in stato di convalescenza; ma si credeva bene che questa nuova della conversione del re di Navarra gli avessi a dispiacere per le sue conseguenze.

Sono stato assicurato, che quel prelato dottissimo e confidentissimo di Sua Santità che Vostra Eccellenza molto bene conosce[1], sta allegrissimo per questa nuova, la quale egli sempre si ha aspettata; e, andando uno amicissimo mio a visitarlo, gli disse subito : « Non è riuscito quel che io vi accennai più giorni sono? » E interrogandolo detto amico, se veramente il Papa avesse oppenione che non potesse essere altro re di Francia che Navarra, egli rispose, che il Papa era venuto in questa credenza dopo che aveva sentito il suo parere, e che era più di un anno che aveva intonata a Sua Santità questa antifona, che non potesse cader quel regno che nel re di Navarra, ma che da sei mesi in qua il Papa ci si era confermato più, se bene s'ingegnava di mostrare il contrario. E il medesimo prelato soggiugne, che il duca di Sessa, con questo suo aver in pugno l'elezione di Guise, ha perso assai, e si è ingannato forte; e in conclusione conferma anch'egli che

[1] Il s'agit sans doute du cardinal Toleto, de Cordoue, prélat aussi recommandable par son savoir que par ses vertus, et qui a contribué autant que personne à l'œuvre de la réconciliation du Pape et du Roi.

Sua Santità sentirà benissimo questa cosa, e che non poteva avvenir successo che più desiderassi di questo; e chiama il Papa : *Navarrista*.

Li Spagnuoli tuttavia si aiutano con sparger che non sia vera la conversione di Navarra, poichè non ce ne sono lettere del legato, e cavano ancor fuori, che Sua Santità non accetterà in modo alcuno Navarra; ma si inganneranno.

Iermattina comparse il Papa in concistoro con miglior cera, e più allegro che sia stato visto mai.

Alcuni cardinali teologi intendono benissimo il negozio per il Re; e sostentano la difesa di quei vescovi, che non potevano non assolvere il convertito per il pericolo grande che soprastava; e allegano i canoni e ragioni efficacissime.

Quel secretario Desportes, che venne qua con Lisieux mandato da du Maine, pigliò l'imbeccata dagli Spagnuoli, e scompigliò tutto il negozio, avendo fatto anche contra li ordini e commessioni di du Maine, suo patrone, e era tenuto pazzo, ma dovè eccedere nel cattivo; e duemila scudi che ebbe lo fecion voltare e rovinare ogni cosa.

V.

EXTRAITS DE LA CORRESPONDANCE DU CARDINAL DE PLAISANCE, LÉGAT EN FRANCE[1], AVEC LE PATRIARCHE D'ALEXANDRIE, NONCE EN ESPAGNE.

(*Arch. Med.* Filza 4831, nuova numerazione.)

3-12 août 1593.

ANALYSE.

(3 août.) Les ministres espagnols, déconcertés par la tournure que prennent les événements, attribuent tant de mauvais succès à l'ambition du duc du Maine.

[1] Philippe Séga, né à Bologne, évêque de Plaisance, cardinal de la promotion d'Innocent IX en 1591; ce pontife mourut avant d'avoir pu lui envoyer le chapeau. Dévoué aux Espagnols, Séga avait accompagné en France, sous Sixte-Quint, le cardinal Gaëtan ou Cajetan; il lui succéda en qualité de légat, et joua un rôle important pendant la tenue des États de la Ligue.

Le duc de Nevers, dans la relation de son

Ces accusations ne sont pas fondées; sans doute le duc est ambitieux, mais il ne trahira pas la cause du Pape et du roi d'Espagne :

Tengo per assai assicurato che du Maine *non sia mai per stabilire con Navarra, senza participazione di Sua Santità e di Sua Maestà Cattolica, senza la sicurezza della conservazione della Religione Cattolica Apostolica Romana in Francia; e che il solo difetto delle forze non sarà quello che lo potrà precipitare a qualche resoluzione, alla quale l'invitano le larghe offerte del nemico; e l'irritano la poca simpatia, anzi antipatia, che passano tra lui e quelli ministri di Sua Maestà Cattolica.*

La trêve était devenue nécessaire :

Il nemico, fatte avvicinare le forze sue a Parigi, fatta li in San Dionigi, che vuol dire, in su le porte di Parigi, e sugli occhi dell' Assemblea de' Stati, questa comedia della pseudo-conversione, ci ha minacciato nuovo assedio, donde è nata veramente la necessità della tregua; alla fine della quale, se non saremo potenti in campagna, seguirà assolutamente la pace.

Les ministres espagnols promettent des merveilles; mais ils ont perdu tout crédit. Quant au jeune duc de Guise, il est à l'entière dévotion du Roi Catholique; mais que peut-il faire?

Il signor duca di Guise sta contentissimo all' obbedienza di Sua Maestà Cattolica; ma il povero principe è stato così depresso e tenuto basso da tutte le parti, che è ridotto a termine di non potere offerire a Sua Maestà più che la vita, un cuore generoso, e una volontà sincerissima. Ma quando Sua Maestà continui nell' opinione di pigliarselo per figliuolo, e di trattarlo come tale, questo, a mio giudizio, sarà l' unico remedio a tanti mali.

Le légat est prêt à faire les derniers efforts :

Siamo attorno all' Idra, e senza fuoco non si può sopire la multiplicità de' capi, che risorgono per fare che l' eresia prevaglia alla religione cattolica, e Navarra al Re Cattolico; intorno io ce ne porto quella parte che mi scaturisce dell' ardore di un santo desiderio, ma, non avendo forza da maneggiare la fromba d' Ercole, grido per tutte le parti almeno : «Fuoco! Fuoco![1]» *che è la causa che questa mia voce le riuscirà tutta di fuoco, affine che costi ella possa accendere dove bisogna.*

ambassade, le représente comme un ennemi déclaré de la France. Après son retour à Rome, selon d'Ossat, il aurait en quelque façon conseillé de donner au Roi l'absolution. Séga mourut à Rome le 29 mai 1596.

Son correspondant est le patriarche d'Alexandrie, frère du cardinal Gaëtan.

[1] Ce cri de guerre du légat était connu du duc de Nevers, qui y fait allusion dans sa relation. (*Mémoires de Nevers*, t. II, p. 412.)

(12 août.) Le plan du parti de Navarre consiste à obtenir, sinon la réhabilitation, du moins l'absolution *in foro conscientiæ*. Une fois absous, Navarre est catholique, *e essendo egli cattolico, spetta alli Stati e al regno, e non al Papa, restituirlo alla corona.* C'est ce plan qu'il importe de déjouer.

VI.

LE CARDINAL DE PLAISANCE AU NONCE DU PAPE EN ESPAGNE.

13-16 août 1593.

SOMMAIRE. — *13 août.* Le duc du Maine, sommé par Taxis d'expliquer sa conduite, déclare qu'il ne négocie avec le roi de Navarre que pour gagner du temps; il ne se résignerait à faire la paix que s'il n'était pas secondé par le roi d'Espagne, ou si le Pape réhabilitait Navarre. Le point important, c'est que les secours de l'Espagne ne se fassent pas attendre. — *16 août.* Les négociations continuent. Désaccord entre les représentants des deux partis sur la conduite à tenir envers les hérétiques; proposition de s'en rapporter sur ce point à l'arbitrage du Pape. L'archevêque de Lyon fidèle à la Ligue. Tous semblent d'accord pour demander une solution au Souverain Pontife.

13 août.

Il Taxis, nel licenziarsi questa mattina dal duca du Maine per passarsene in Fiandra, l'ha detto di andarvi contra cuore e di malavoglia, per la voce commune che corre non solo si tratti della pace con Navarra, ma che ella sia conclusa con mutuo consenso di portarne innanzi la esecuzione fra cinque o sei settimane, per farla celare sotto coperta di qualche accidente, non altrimenti che si sia fatto alla pratica della tregua; e che a questa voce si aggiungeva che Navarra li avesse, col mezzo del Zametto, dati danari per trattenere soldati qui dentro a sua particolar devozione; e che, quando questo fusse stato, li pareva che li benefizii fatti dal Re Cattolico in questo regno e la buona amicizia che egli ha mostrato non comportasse che ciò si celasse ai suoi ministri, almeno per darli tempo, non per acconsentire alla pace, ma di pigliare quella resoluzione, che in caso tale li sarebbe convenuta per il servizio di Sua Maestà Cattolica; e che perciò, ricordandoli li giuramenti e le scritture segrete ultimamente fatte, pregava sua eccellenza a dirgliene la verità.

Il duca du Maine li ha risposto esser vero che tratta della pace, non per farla nè per condurla, ma per dar pastura a Navarra, e per accomodare, come deve fare ognuno, con avantaggio i fatti suoi proprii e anco quelli di tutto il partito dell'Unione, in evento che li aiuti del Re Cattolico li venissero a mancare; ma che altrimenti non è mai per far pace con Navarra senza l'assenso di Nostro Signore e del Re Cattolico; e mancandoli il re, che non sarà mai per piegare se non dove anderà Sua Santità, senza la quale è più tosto risoluto di ritirarsi con li suoi amici in un angolo della Francia, che mai accordarsi con esso Navarra. E dice il Taxis che il duca du Maine l'ha confirmato questo con tanta fede ad un uomo, che è necessitato di crederlo, avendoli poi sua eccellenza detto, che, mancando di quanto li dice, li dà licenzia di pubblicarlo in scritto sopra tutte le piazze d'Europa per un traditore, e che sua eccellenza medesima sottoscriverà la scrittura. Di modo che esso Taxis, dove prima stava quasi perso di animo, ora l'ha ripigliato; e, appresso l'avermi esso detto tutto questo che io referisco a vostra signoria illustrissima, ne ha soggiunto esser massima vera. che il punto di tutta questa causa dipenda totalmente dalli aiuti e apparati non ordinati, ma molto più grandi di Sua Maestà Cattolica; e in questo proposito gli ha detto il duca du Maine, che, vedendo esso e gli altri Francesi di potersi appoggiare alli aiuti de' Spagnuoli, lo faranno nonostante la pretesa conversione di Navarra, o qualsisia altra cosa in contrario, purchè il Papa non abilitasse o accettasse in questo tempo Navarra, nel qual caso bisognerà che obbedissero tutti alla resoluzione della Sede Apostolica; ma che, mancandoli li suddetti aiuti, teme che la medesima Santa Sede sia sforzata, per evitare il manco male, di non appigliarsi a qualche accordo; e che sua eccellenza e gli altri in conseguenza bisogneria che facessero il medesimo; di modo che ha pregato il Taxis a dir da dovero e a far l'ultimo sforzo, che ancor li saria in tempo di rimediar alla caduta che soprasta, ma che non bisogna che manchino nè in tempo nè in modo, perciò che tutto si perderia. E, quanto alli denari che si dice esserli dati dal Zametto, ha risposto di averne di presente ricevuto in presto venti mila scudi,

ma non già che egli sappi che questi denari li vengono dati da Navarra, o da altri, non negando però che non possi anco essere che il Zametto abbi avuto commodità di cavarli da qualche parte del regno soggetto a Navarra, sopra dazii che tiene, colla speranza di guadagnare sua eccellenza più facilmente anco con questo mezzo alla pace, sì come egli si è grandemente adoprato nella tregua per li suoi particolari interessi, avendo a riscuotere per il regno, delli maneggi che si teneva prima di questi rumori, molte migliaia di scudi. E non solo il Taxis, come ha riferito tutto questo a me, ma il duca du Maine stesso, dopo aver parlato seco, me l'ha fatto dire in sostanza da mio nipote.

Intorno a che, lasciandone il giudizio alla molta prudenza di Nostro Signore, non mi occorre dir altro, se non che non sarò per addormentarmi al canto della Sirena, ma anderò di maniera destreggiando, che con ogni arte possibile vedrò di guadagnar tempo il più che si possi, e terrò sollicitati questi ministri Spagnuoli a fare la parte loro, sì come ne ho adesso fatto gagliardissimo officio con il medesimo Taxis.

16 août.

Ritornorno ieri il presidente Jeannin e gli altri che erano con lui a trattare della pace con li deputati di Navarra. La sustanza del suo negoziato è, che avevano trattato solamente della sicurezza della religione cattolica, come da questo penda l'essenza della pace. Questi hanno ritrovato gli avversari molto male affetti, non volendo loro intendere di far la guerra alli eretici, nè di escluderli dalli officii e beneficii del regno; e, dopo averne discorso a lungo, non potendosi accordare, hanno rimesso di comune consenso tutto il negozio a Nostro Signore; cioè che, venendosi a pace, il Papa dia la legge sopra la sicurezza della religione in Francia. L'arcivescovo di Lione mi ha mandato a dire questo per parte del duca du Maine, e oggi sua eccellenza manderà il presidente Jeannin a dirmi tanto quanto è passato; e io l'intenderò solamente per sapere quello che si fa, e non per altro, non volendo io intendere parlare di questa pratica di pace, nè diretta, o indirettamente ingerirmene; e, se io non conoscessi esser conveniente

che Sua Santità sia avvisata di ogni cosa, non arei manco ascoltato quello che ora scrivo a vostra signoria illustrissima.

Il medesimo arcivescovo parte oggi con resoluzione, dice lui, di venire a Roma, se li sarà comandato dal duca du Maine, in caso solamente che si tratti di non-parlare di Navarra; essendo egli per pigliare volentieri l'impresa di farli contro, ma quando si trattasse seco di pace o di riconoscerlo in qualsisia modo per re, che esso non è per venirci in modo alcuno, se non fusse espressamente comandato da parte di Nostro Signore per far qualche servizio intorno al modo di assicurare la religione.

Da questa negoziazione del Jeannin e delli altri, e da quello che vado sempre più scoprendo, veggo che si va a camino di rimettere tutto il negozio al Papa, e che in somma da Sua Santità abbia da uscire la risoluzione dell'inclusione o dell'esclusione di Navarra; pigliando anche questa tale strada per godere il benefizio del tempo, e vedere in questo mentre l'apparato de' Spagnuoli, persistendo tuttavia du Maine nel termine col quale ha ultimamente parlato, che Taxis e io farò tutto quello che ci potrò per contenerlo in fede quando io veda il negozio pericoloso, sì come ho chiaramente detto al Taxis, che ieri partì per Fiandra, a fin che dalla parte loro si faccia da dovero, tornandoli conto di abbandonare tutte le altre parti della Francia, e di ammassare in questo le genti che vi tiene il Re Cattolico.

Nota. Les documents qui suivent se rapportent à l'ambassade du duc de Nevers à Rome, démarche que le grand-duc n'aurait pas conseillée, et qui eut un si triste succès. Il faut lire dans les *Mémoires de Nevers*, t. II, p. 405 et suiv., les détails de cette négociation. Les pièces inédites que nous publions serviront à contrôler le récit de l'ambassadeur.

Les deux premiers documents ont le caractère de deux plaidoyers, l'un contraire, l'autre favorable à l'absolution et à la réhabilitation de Henri IV.

VII.

MÉMOIRE D'UN RELIGIEUX TOUCHANT L'ABSOLUTION DU ROI DE NAVARRE.

(*Arch. Med.* Filza 4735, nuova numerazione.)

Da nostro convento de' Cappuccini, 15 novembri 1593.

Sommaire. — Les ennemis de l'Église comparés à ses défenseurs. Comment le parti de Navarre a pu grandir à Rome; nécessité de le combattre. La demande d'absolution est impie et insensée. *C'est la diatribe violente d'un moine fanatique.*

La quarta classe[1] è d'interessati al Navarra, quali per mantenere, o ricuperare il loro, o per nemicizie, servitù o altri interessi, li aderiscono; e di questo genere sono gran parte de'Francesi cattolici del suo esercito.

La quinta classe è d'incauti, quali si pascono delle vane speranze che il Navarra ha di farsi cattolico, e d'essere ribenedetto dalla Sede Apostolica; e di questi cattolici ve n'è molti nel suddito esercito. E similmente di questa classe sono quei, che, per pratica o communicazione con Navarristi, vengono da loro ingannati con ragioni sì appartenenti, che, non accorgendosi del veleno che vi è sotto, diventano appassionati per questa parzialità, senza altro fondamento che di quello sentono discorrere.

Di questi vi sono moltissimi cattolici, non solo in Francia, ma anche in Italia, quali sono più degni di perdono, perchè peccano d'ignoranza, caminando con presupposti falsi in fatto. Ma le altre quattro classi peccano di malizia, e tra quelli non so quali siano più perniciosi alla Chiesa di Dio. Perchè il danno che fanno eretici, ateisti e turchi facilmente si può evitare, col fuggire o farli la guerra, conciosiacchè sono nemici scoperti; ma l'altre classi, come che fanno professione de' cattolici, infettano tanto più il resto della Chiesa, quanto manco è conosciuto il lor veleno coperto di colori molto fucati, con i quali anch'

[1] Le commencement manque dans le manuscrit.

essi si accecano in maniera tale che Iddio lor toglie il lume; chè non veggono il precipizio, e il male proprio e altrui che ne segue.

Che maggior cecità, per non dire impietà, che rallegrarsi delle disgrazie de' cattolici, sì come fu visto nell'occasione della perdita della battaglia del duca du Maine, dell'armata d'Inghilterra, e altri successi permessi da secreti giudizii d'Iddio, esaggerandoli con mille bugie; e dolersi di buoni successi di cattolici in Francia contra eretici, e di Cristiani contra Turchi, anichilandosi quanto più possono? E nientedimeno vedemo in Navarristi questi due effetti in sommo grado.

Non si maravigli dunque V. R. se io strillo contro costoro; anzi mi maraviglio io di non vedere in piazza e ne' pergoli gridare contra di loro a tutta furia.

La parzialità contraria a questa tengono i principi e popoli cattolici di Francia, resoluti di perdere robba e vita più presto che di admettere un eretico a quella cristianissima corona.

Di questi ne tiene la principale protezione il Vicario di Cristo, aiutandola in questa lor calamità con arme spirituali e temporali. Ma perchè le sue forze temporali non bastano, è stato dalla Sede Apostolica e dalli cattolici di Francia implorato l'auxilio del Re Cattolico, nemico giurato di eretici e Turchi, principe degno di eterna memoria. Quale, per zelo di religione e del ben pubblico, vi ha impegnati i suoi tesori, genti e forze; e a questa parte aderiscono i principi cattolici disappassionati, prelati, sacerdoti, religiosi, e in somma tutti quei che hanno zelo dell'onor d'Iddio, e che preferiscono il bene della religione ad ogni raggione di Stato, sdegno o interesse. Quindi si conosce manifestamente la calunnia de' nemici, quali, per far questa parte odiosa, e suscitare le già sopite fazioni de' Guelfi e Gibellini, danno ad intendere che la contesa sia fra Spagnuoli e Francesi, essendo ella fra cattolici e eretici.

A quei danno aiuto Spagnuoli; a questi danno quei che, per ragion di Stato, sdegno o interesse, non fanno scrupulo di favorire un eretico relasso, anatematizzato. Quanto a quello che V. R. mi domanda in che modo sia sparso per Roma, capo della religione cattolica, il *Navar-*

rismo, li rispondo che, *cum dormirent homines, venit inimicus homo, et superseminavit zizaniam*. Dopo la morte di Re Enrico si cominciò in Roma nascosamente seminare questa zizzania da pochi però, e forse appostati a questo effetto; quali vedendo che nessuno li diceva nulla, saltorno in piazza Navona e banchi, poi passorno alli portici di San Pietro, e indi alle anticamere di concistoro e case di cardinali, radunando circoli e conventicoli, dirigendo tutti li discorsi a mira di mettere in reputazione la persona e la causa di Navarra e disaccreditare quella de'cattolici, seminando a questo fine infinite bugie in voce e per le gazzette, gabbando il mondo con presupposti falsi, e usando di mille arti e strattagemmi per tirare seguaci; anche si sono inavvertentemente imbarcati molti prelati, signori e gentiluomini di timorata conscienza.

Successivamente questi ministri del demonio, vedendo il progresso felice, e che il Santo Officio non ne faceva demonstrazione, nè meno i predicatori in pergolo, e che quei che dovevano resistere *in faciem* fuggivano i contrasti, hanno pigliato un orgoglio sì grande, che pubblicamente si vantano di tenerci imbarcati personaggi grandissimi, e che la lor parzialità è di nobili e accorti, e la contraria di gente meccanica e sciocca.

Sarebbe opera degna di V. R. procurare disingannare li incautamente imbarcati in questa setta; il che credo saria facilissimo, perchè la loro passione non è sì veemente come quella di altri; e, perchè ella è fondata in falsi presupposti, facendoli toccare la verità con mano, e l'astuzie del nemico, si ridurrebbono. Il Padre generale potrebbe dire una parola a Nostro Signore, e poi darne la cura a' predicatori e confessori, e si potrebbe fare la medesima instanza con li altri superiori d'ordini, e animare alcuni cardinali, prelati e persone pie e dotte, che pigliassero l'assunto di discreditare questa setta, e defendere liberalmente la causa d'Iddio, poichè esso dice : *Qui me confessus fuerit coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo*.

E V. R. non si maravigli ch'io inculco tanto questo negozio, perchè veggo chiaramente, che, se non vi si mette rimedio, crescerà questo

seme *in arborem,* della quale poi non potremo sperare altro frutto, se non quello che da molto minori principii di questi è nato in Allemagna, Francia, Inghilterra, Fiandra e altre provincie; e perchè veggo che il demonio manda attorno suoi ministri giorno e notte, però vorrei che rescissero servi d'Iddio in compagnia per mostrarli faccia.

Mi si contremiscano le viscere, quando considero li fiorentissimi regni e provincie, che da cinquanta anni in qua si sono per li eretici levate dall'ubbidienza della Sede Apostolica, cioè Norvegia, Danimarca, Svezia, Inghilterra, Scozia, Ibernia, Cipro, la maggior parte d'Alamagna, Ungaria e Boemia, gran parte della Pollonia, e Fiandra, provincie potentissime, le quali a'tempi nostri abbiamo viste fiorire ferventissimamente nella fede cattolica a paragone d'Italia e forse più. Ci rimaneva la Francia, Italia e Spagna.

Francia era il baloardo principale da potere reprimere la furia di questo torrente; ora li nemici l'assaltano con macchine straordinarie, e v'hanno già fatta la scalata, anzi mandano precursori in Italia per farvi il simile, e noi stiamo con le mani in cintola, lasciando sedurre il popolo e pigliar piede quei che cercano la nostra rovina; abbiamo il fumo in casa, e non accorgiamo della fiamma! *Ut jugulent homines surgunt de nocte latrones; ut te ipsum serves non expergisceris?* Dice Propheta : Padre mio *clama, ne cesses; quasi tuba, exalta vocem tuam,* facendo sollecitare il remedio presto col fare intendere a Nostro Signore a bocca e *in scriptis* di quanta conseguenza sia questa zizzania de'*Navarristi*, perchè non dubito punto che Sua Beatitudine vi metterà ordine qual bisogna.

Quanto poi a quello, che V. R. scrive, che si maraviglia che cattolici siano così ciechi a congiungersi con loro nemici, a volere un re eretico, io li rispondo che questa cecità proviene dalli interessi sopradetti e v'aggiungo questa conclusione, la quale credo sia verissima, cioè che da San Pietro in qua non si è proposta alla Sede Apostolica una dimanda nè più impia nè più sciocca : impia, a volere che la Sede Apostolica autorizzi la successione della Cristianissima Corona di Francia nella più scellerata testa persecutrice de'cattolici che mai sia stata,

e dalle cui mani scorre tuttavia il sangue de' martiri; sciocca, a immaginarsi che il Papa e il Sacro Collegio de' cardinali non vedano lume.

Se mi sarà opposto che il Navarra adesso è convertito, io responderò che egli non fece ne' suoi dì atto più ludibrioso contr' Iddio di quello della sua finta conversione, o per dir meglio perversione; e mi pare a punto, a guisa d'una comedia, ha voluto burlarsi pubblicamente d'Iddio, il quale se ben ora dissimula, ne farà la vendetta a suoi tempi.

Voglio dire a V. R. una proposizione singolare che tiene Calvino in suoi dogmi: cioè che puonno esteriormente fingere qualsivoglia religione o setta, purchè nel cuore ritenghi il calvinismo; degna dottrina di scellerato dottore! Però non è maraviglia che il Navarra, suo discipolo, avendosi aiutato finchè ha possuto coll' armi, trovando l'intoppo formidabile della Sede Apostolica, ricorra alli dogmi del suo maestro, fingendo essere de' nostri; servendo anco della regola militare, che, *quo non pertingit pellis leonina, assuenda est vulpina.*

Anzi maraviglia è, che non si sia prima vestito di questa pelle di volpe, perchè sarebbe assicuratosi della corona; ma gran provvidenza e misericordia d'Iddio è stato, di non aver permesso che egli sapesse fingere a tempi che sarebbe stato creduto.

Noi facciamo qui continue orazioni, accompagnate da digiuni e discipline, pregando il Signore, che egli voglia per sua infinita bontà riguardare con occhi di misericordia quel povero afflitto regno, e preservare l'Italia da simili flagelli, inspirando a Sua Beatitudine o al Serenissimo Re Cattolico e altri principi cristiani cotali consigli e resoluzioni, che siano a proposito da reprimere questo fuoco. E, raccomandandomi alli sacrificii di V. R., li prego dal Signore il suo santo zelo.

VIII.

ALESSANDRO DEL BENE À VINTA.

(*Arch. Med.* Filza 42, nuova numerazione.)

Mantoue, 4 novembre 1593.

Sommaire. — Conditions proposées d'avance au duc de Nevers; bonnes dispositions à son égard. Les prélats qui l'accompagnent; son itinéraire; pourquoi il ne passe pas par Florence.

La risposta fatta dal padre Possevino al signore duca di Nevers, e una longa lettera che egli ha fatto vedere a sua eccellenza del cardinale San Giorgio[1] delli xxv ottobre, contien questo sommariamente :

Che Sua Santità persevera nella risoluzione di non ricevere suá eccellenza come ambasciatore del re di Francia; ma come duca di Nevers, mandato per trattare dell'assoluzione o conversione del Navarra, e di qualunque altri negozii del regno e della religione, lo vedrà e ascolterà volentieri : imponendo al Possevino di trattar seco con ogni modestia e dolcezza, facendolo capace delli motivi di questa condizionata recezione, e che tutto è per bene del regno; e lo esorti a accomodarsi a questo e venire allegramente. E così ha fatto il padre, promettendogli, che in questo modo sarà ben visto, e potrà trattare più familiarmente d'ogni cosa appartenente al regno e alla religione, e che spera più che mai qualche accomodamento alle cose, purchè due cose si osservino, l'ordine del negozio, e che Navarra voglia dar segni giusti e possibili di vera conversione; e sua eccellenza avere un poco di pazienzia.

Il duca, dopo lunga resistenza, finalmente cedendo alle persuasioni del serenissimo duca de Mantoa e del padre, si risolvè d'andare, e ricevalo pur Sua Santità come gli parrà; senza però far lui altre dichiarazioni, nè in parole, nè in altrimenti di ceder tal qualità, anzi ha fatto instanzia che gli sia mandata lettera o del Papa, o almeno del cardinale San Giorgio, per la quale sia pregato da Sua Santità di accomo-

[1] Le cardinal Saint-Georges était un des neveux du Pape.

darsi per ora alla sopraddetta condizione per il bene del negozio e sodisfazione gratissima del Papa, il quale in questa maniera desidera di trattar seco del negozio che porta e di ogni altro concernente il regno e la religione. Ha promesso il padre di procurare tal lettera e riportargliene a Loretto. E mostrando il duca aver per sospetta la strada, per rispetto de' banditi e de' confini del regno di Napoli, ha promesso il padre che farà dare ordine a' governatori e capitani, di fargli scorta con infanteria e cavalleria, e usargli ogni onore e cortesia, secondo la qualità sua. E tutto questo ha mostro il duca di volere non per altro che per dar più reputazione all' andata sua. Il padre parte oggi per Roma, chiamato per render conto a bocca delle cose non scritte nelle sue lettere; e molto esorta il duca a caminare, promettendo gran buoni officii al negozio, e mostrando di esser tutto di sua eccellenza e sodisfattissimo del trattarlo seco.

Domandato se consigliava i prelati di andare allegramente col duca, ha detto che, avendo scritto di lui a Roma, non gli venne risposto cosa alcuna. Però lo piglia in buona parte, e consiglia che vadino, e, se sopravvenisse altro per rispetto loro (il che non crede), lo farà intendere a tempo. Ben li consiglia, ma come da se, di celebrare ritiratamente e non pubblicamente; nè loro si accomodano però a questo; ma sì bene sono risoluti di andare, non venendo loro altro impedimento, e confidano nell' autorità del duca e nella sua scienzia, e ragion loro, della quale renderanno bonissimo conto sendo ascoltati, ma con ogni debita umiltà e riverenza, a Nostro Signore.

Nondimeno di Roma venne avvisato il vescovo du Mans da persona onoratissima e fuori di dubio, che abbia visto e letto una supplica data al Papa per dispensa di un clerico Francese zoppo, il quale domanda grazia di mettersi *in sacris;* e, sendo della diocesi du Mans, erano nella supplica queste parole : *et committatur episcopo ordinario.* Il Papa le ha fatte scancellare, e aggiungere : *committatur ordinario viciniori, quoniam episcopus Cenomanensis defecit ab obedientia Sanctæ Sedis.* E questo è fatto da quindici giorni, e è certissimo, rispetto a chi lo scrive, che è persona di che non si può dubitare.

Il duca parte domani per Bologna; passerà alla Mirandola, e alli VIII sarà in Bologna in casa il signor Jacopo dell'Arme, nè si fermerà, ma passerà a Loretto.

Se gli è fatto mutare viaggio e pigliare quella strada con queste raggioni; chè, se bene Sua Altezza preparava, e con desiderio grande, di vederlo e accarezzarlo, pure toccava a sua eccellenza a provvedere di non nuocere e al negozio e a Sua Altezza insieme:

Al negozio, con imprimere al Papa, che fussi ito costà per consigliarsi e comporre le instruzioni e resoluzioni di quanto avessi a fare, e che detto negozio saria più apprezzato e temuto e rispettato, quando si crederebbe che di Francia venissi intero e saldo con le ultime resoluzioni e estreme prese in qualunque occasione che succedessi, che quando si reputasse composto in più pezzi per consiglio d'altri, il che faria che il Papa più animo averia di opporvisi.

Chè li offizii, che si desideravano gagliardi de' 647865[1], sarieno tanto meno efficaci, quanto che egli più sospetto desse di partecipare al negozio.

Chè gli altri principi piglieranno giusta gelosia di non esser visitati anche loro e meno affezione averanno al negozio.

A Sua Altezza poi si veniva a nuocere grandemente, dando occasione a' maligni di attribuirgli tutto il successo che riuscisse di questo negozio, o fussi di penetrare in Roma malgrado Sua Santità, o fussi di venir a rotture, e che già avesse visto e letto anche di Roma, che si facea da' maligni gagliarda impressione a Sua Santità e al re di Spagna, che non si passava a Firenze per altro che per fare ..... (cifre). In somma che era della prudenzia di non procurar danno a chi, se ben lo provvedeva e n'era avvisato, non lo mostrava per discrezione.

Con queste raggioni si è persuaso, se bene con qualche resistenza, per il desiderio di complire e per se e per altri, il che si farà per mandato espresso; e in tutto ho consigliato come da me stesso.

[1] Ce chiffre non déchiffré ne peut s'appliquer qu'au grand-duc lui-même ou à son représentant à Rome.

Ma per colorire questa resoluzione col padre, si è fatto vista di avere ben considerato quella dissensione che ne avea fatta alle prime audienzie, e dettogli che volentieri si muterà strada per accomodarsi al suo consiglio; ma che si trovassi qualche pretesto onesto, e scuse legittime. Al che egli si è offerto di far le scuse lui stesso a bocca passando da 73, e visitando parte per questo 657864 [1].

Non posso dissuadere l'andare a Pitigliano, come particolare, non avendo veramente altro luogo dove possa fermarsi aspettando il successo del duca, se non fermassi a Desenzano, come suadevo. Pare a mia suasione mi dà intenzione di non passare nè 973,65, nè da 6578,64 [2], nè ho potuto in questo parlare tanto risolutamente come nell'altro, per non ne avere avuto ordine espresso, nè aver saputo dell'andata come particolare a Petigliano, quando ero costà.

IX.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, appendice, filza 45.)

Rome, décembre 1593.

Sommaire. — *3 décembre.* Hésitations du Pape; il voudrait que Nevers fît des propositions plus explicites. Il n'ose se déclarer; il redoute les Espagnols. — *17 décembre.* La conduite équivoque du Pape mécontente tout le monde. Le cardinal Toleto soupçonné d'avoir engagé le Saint-Père à ne pas communiquer cette affaire au sacré collége.

3 décembre.

Quanto passa tra Sua Santità e Nevers con lo abboccamento del

[1] Ces chiffres doivent s'appliquer aux petits princes d'Italie que Nevers se proposait de visiter si son itinéraire n'eût pas été modifié.

[2] Ces chiffres indiquent les pays où Nevers devait passer et qu'il consent à ne pas visiter. Il résulte de tout ceci que Nevers se proposait de parcourir l'Italie en déployant un certain appareil, et que le grand-duc, qui sentait combien cette conduite était impolitique, lui avait envoyé à Mantoue Alessandro del Bene, pour l'engager à se rendre directement à Rome, et surtout pour le détourner de passer par Florence.

maestro di camera e poi del Toleto, so che Vostra Altezza ne è a pieno ragguagliata; laonde, per non ridire l'istesso, mi ha detto un cardinale de' buoni della congregazione (che per queste gran prohibizioni non vuol essere nominato), che tutto il punto sta, che il Papa vuol sapere che cosa offerisce Navarra, e che il duca dice che è parato di fare quanto gli sarà imposto. Adunque, dice Sua Santità che, se non ha altro che generali, se ne può partire. Ora l'istesso mi dice, che nell' ultima congregazione le cose si sono indolcite assai, e che potrebbono pigliare buon verso, se il duca saprà fare; nè dice potermi dir più avanti. Onde non ho mancato subito farlo sapere ad Alessandro del Bene. Qua si aspetta monsignor Montorio. È venuto corriero di Francia, ma per ancora non si può penetrare cosa alcuna, e ognuno inventa secondo le passioni. Alcuni dicono, che Savoia si sia accordato con Navarra. Maravigliandomi io con l'amico sopradetto, che il Papa avesse promesso non ricever mai Navarra, mi rispose : « Che Sua Santità aveva promesso non riabilitarlo mai alla corona di Francia. » E, dicendoli io : « Così non lo benedirà mai, poichè, se lo facesse, lo abiliterebbe. » Mi rispose : « Così l' intendono li Spagnuoli, ma Sua Santità no, poichè dice : « Io non sono mai per abilitarlo; ma se esso si abilitasse per sè stesso, non posso mancare non benedirlo. » Io soggiunsi che, nell' operare, mi pareva che l' intendesse Sua Santità come l' intendeva Sessa. E così lo feci ridere, stringendosi nelle spalle, della grande inresoluzione di Sua Santità. Non possono soffrire più in Roma Nevers questi Spagnuoli, per tema che Sua Santità non si muoia.

17 décembre.

Si dubita che Sua Santità cammini per una strada, che nel fine non sia per sodisfare a veruno; e io sento gran romore contro il Toleto, massime che, ad instanza di Gesualdo e Spagnuoli, dicesi che consiglia al Papa a non dar parte al collegio di questo negozio.

Parlando ultimamente Verona con il Papa, mi dice che gli disse : « Lassate che parta Nevers, perchè vi saranno miglior strade da condurre questo negozio a fine. » Ma che non potette mai cavargli il

modo di bocca; onde questa porta che si spera che si debba lasciare aperta, si dubita che non si facci di maniera, che meglio sarebbe stato non vi aver posto mano.

X.

NICCOLO MELLINI AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Filza 842, nuova numerazione.)

Rome, 10 décembre 1593.

Sommaire. — L'ambassade de Nevers ne sera pas stérile; elle permet de gagner du temps et d'éclairer les esprits prévenus. Intrigues et démarches pour convaincre le Pape qu'il n'a pas le pouvoir d'absoudre Navarre. Efforts pour calmer la *furia francese*, qui menace d'en venir à une rupture avec le Saint-Siége; sages conseils bien accueillis.

Questo negozio del signor duca di Nevers piglierà, per quanto si vede, strada tale da non disperarne qualche buon frutto, perchè, non si rompendo e standosi in negozio, non solo si potrà goder del beneficio del tempo, e d'uno de' molti accidenti che potemo sperare o di Francia o di Spagna, ma si vanno removendo molte sinistre informazioni che avevano fatto fare risoluzioni pericolose, e si vanno illuminando gl' intelletti. Nè s'è fatto poco d'arrivare a questo segno; e, se si spunta che Sua Santità rimetta il negozio nel concistoro, si verrà un buon punto in favore, e se n'ha buona speranza, e non vi si manca di diligenza. S'è messo il signore duca di Nevers a visitar queste chiese principali di religiosi per due buoni fini : l'uno di voltar gli animi a Dio in così alta e pericolosa causa; l'altro per andarsi abboccando con li più segnalati teologhi, e informarli bene del fatto, acciocchè non errino nel dare i voti, come si trova che molti hanno fatto sopra falsi fondamenti; e s'è scoperta una gran trama delli Spagnuoli, tessuta da alcuni cardinali, d'andar facendo scrivere a' Padri gesuiti, teatini della Chiesa Nuova, e d'altre religioni, e da prelati pieni di promesse, che il Papa non possa e non debba assolver Navarra, nè anco in *foro conscientiæ*, e dicesi che vi facciano scrivere dalle università loro soggette,

a fine che, pubblicate poi tante scritture, il Papa, ancorchè volesse assolverlo, si conosca in pericolo; azione poco pia per chi la fa, e di grande risico alla Cristianità, perchè, come le scritture si fondano sopra un fatto falso, con dipingere un eretico peggiore che Giuliano Apostata, e con parole pungenti e ingiuriose, e si formano poi conclusioni stirate, si sentiranno le risposte pari, e che metteranno la sacristia in conquasso. S'è avvertito alcuni cardinali di questi inconvenienti, e che per debito della dignità loro ne parlino a Sua Santità, la quale può facilmente rimediarvi, non solo col proibire pubblicazione di scritture in questa materia, ma col preoccupare le religioni e i principali teologi, facendo congregazioni a studiare gli articoli che a lei parrà bene si studino maturamente, senza uscir di que'temi che saran dati; altrimenti piaccia a Dio che questa mia paura sia vana! Ma desidero prima la morte, che vederne il successo. S'è anco ricordato, sia bene che i buoni vadano pigliando gli amici loro teologi, e, informatili della verità del fatto, gli facciano scrivere sopra gli articoli proposti per la giustizia e in buona conscienzia; e certo sarebbe impresa che tutti i principi cattolici secretamente nelli Stati loro dovrebbono fare, a questo fine di prevenire, e per trovarsi bene informati del vero, e potere in ogni occasione parlar con fondamento e reggere la Chiesa cattolica. Io mando a Vostra Altezza in un foglio i capi delle cose che ho scoperto trattarsi nelle scritture fatte e da farsi, e che si vanno seminando, da quali ella conoscerà meglio quello che io dico. Il vescovo di Resimo, da Vostra Altezza conosciuto, è uno di quelli che sono deputati a fare scritture contro Navarra.

Non ho avuto poca paura, nè durato poca fatica una sera, a fermar la *furia francese,* e mostrare il pericolo d'un tristo consiglio, che si vorrebbe pigliar per rimedio della Francia, in far nuovi atti di manifesta separazione da questa Sedia, come il consecrarsi, il comunicarsi, il far vescovi e cose simili; le quali con chi seguita il principe non bisognano, con gli altri contrarii non bastano nè a levare i pretesti che sono di rimettersi al giudizio del Papa, nè la realità de' loro motivi, che vogliono la medicina della forza; anzi che farebbono molto peg-

giori effetti. E perchè si veniva a scusar questi consigli sulle necessità della Francia che non possa più stare così sospesa, dimostrai altri rimedii di cosa in cosa meno scandalosi e comportabili, con che si sono ridotti a fondarsi nella pazienza e prudenza, e a scriverlo in Francia.

Questo è il progresso di questa settimana, nella quale non s'è venuto più innanzi per l'indisposizione di Nostro Signore, che non ha nociuto in dar tempo.

XI.

DISCOURS DU PAPE CLÉMENT VIII EN CONSISTOIRE.

(*Arch. Med.* Relazioni di diverse corti, filza 55.)

Rome, 20 décembre 1593.

SOMMAIRE. — Le Pape explique aux cardinaux les motifs de la conduite qu'il a tenue depuis l'arrivée de Nevers, et il déclare qu'il ne peut consentir ni à absoudre le roi de Navarre, ni à le réhabiliter.

Fuit consistorium secretum [1], in quo Sanctissimus in hunc fere modum locutus est.

Venerabiles fratres, volumus occurrere tacitæ objectioni aliquorum ex hoc Sacro Collegio, qui conquesti sunt, quod, cum de rebus publicis in secreto consistorio sæpe verba faciamus, de rebus gallicis nihil unquam egerimus. Equidem tam gravia, atque a dignitate et religione hujus Sacri Collegii ita aliena sunt, quæ nobis relata fuerunt super hac re, ut vix affuerit quin decrevimus diligenter sumi informationes in aliquos illorum, ac etiam interrogari quid sentiant de fide. Nego-

[1] «Cependant les bruits estoient fort différens dans Rome. Les uns soustenoient que Sa Sainteté devoit approuver l'absolution du Roy, les autres non. Mesme quelques cardinaux furent faschez de ce qu'une si grande affaire et de telle conséquence se traittoit avec les seuls cardinaux de la congrégation de France et avec quelques autres que Sa Sainteté avoit esleus. Ces plaintes furent cause que le Pape, en plein consistoire, le lundy 20 décembre 1593, se plaignit luy-mesme des plaintes que quelques cardinaux avoient faites, et dit qu'ils n'entendoient pas l'importance de l'affaire.» (*Mémoires de Nevers*, t. II, p. 422.)

tium illud gallicum (ut scitis) non est novum, nec certum temporibus nostri pontificatus. Quando ab antecessoribus nostris fuit de eo actum in hoc Sacro Consistorio, fuerunt deputati cardinales, qui interissent congregationi super rebus gallicis. Cum his semper omnia communicavimus, nihil egimus sine consilio ipsorum. Nuper, quando iste Navarrus fecit illam (quam vocant ipsi) abjurationem, transmisit ad nos legationes honorificas, oratores illustres ad præstandum nobis et huic Sanctæ Sedi obedientiam (sic enim habent illius litteræ ad nos datæ), ac si ipse esset alter Carolus Magnus de hac Sancta Sede benemeritus, eamdemque a Langobardis, ut ille fecerat, liberasset. Nos de hac re diligenter ac accurate cum congregatione cardinalium deputatorum super rebus gallicis communicavimus; et quia agebatur de re spectanti ad fidem, et hoc negotium ipsum expostulare videbatur, adjunximus huic congregationi alteram Sanctissimæ Inquisitionis; et cum consilio ambarum decrevimus ducem Niversiensem, ab isto Navarro oratorem destinatum, nullo modo recipiendum esse. Sed, ut secum urbanius ageretur, cum esset princeps magnæ nobilitatis, transmisimus ad dictum ducem patrem Possevinum, jesuitam, qui hanc animi nostri sententiam ipsi significaret; quod si tamquam privata persona vellet accedere, eum ad nostrum conspectum admitteremus, et terminum etiam ei præfiximus commorandi in Urbe x vel xv diem. Accessit ad Urbem dux Niversiensis privatim, et pluries nobiscum egit etiam de negotio ipsius Navarri, et habiti sunt de ea re longissimi sermones; sed nihil novi nobis relatum est, quod non antea sciverimus, cum nos multo plura in hoc negotio intellexerimus. Conatus est præcipue nobis demonstrare, quod omnes principes qui fuerint parti catholicæ, non ducuntur zelo Dei ac religionis, sed propriis passionibus ac privatis eorum commodis. Adjecit etiam, quod si rex eligeretur ex parte ipsorum, esset valde debilis, et quod pauci admodum professuri essent obedientiam. Postremo egit omni studio pro absolutione istius Navarri, qua in re tria in consultatione veniebant :

Primum : de absolutione istius *in foro conscientiæ;* secundum, de absolutione *in foro exteriori;* tertium, de *habilitate ad regnum.*

Circa primum, *in foro pœnitentiali*, visum est nos non posse tuta conscientia eidem illam impartiri, triplici ex causa : ratione impœnitentiæ; ratione scandali; et ratione summi periculi.

Ratione impœnitentiæ, quia adhuc iste Navarrus est impœnitens, cum ab hac Sancta Sede fuerit declaratus hæreticus, relapsus, et privatus possessione et successione cujuscumque regni, et inhabilis ad illa declaratus, ipse nedum semper retinuit quod possidebat, sed omni conatu anhelavit etiam ad usurpationem regni Galliæ quod nunquam possedit. Tot exercitus hæreticorum duxit in Galliam et libros hæreticorum disseminavit. Tot juramenta horrenda et nefanda præstitit, quibus palam testatum esse voluit se futurum esse perterritum hostem Sanctæ Sedis Apostolicæ. Toties sacramentum Eucharistiæ, ecclesiastica sacramenta, corpora ac sacras reliquias sanctorum projecit, ac conculcavit. Tot sacerdotes et alios religiosos viros occidit. Tot millium catholicorum sanguinem effudit. Tot etiam alia enormia scelera commisit, quorum nullam adhuc pœnitentiam egit.

Ratione scandali, quia si tam facile, tam imprudenter ei absolutionem impartiremur, ipsimet hæretici nos irriderent, et deluderent. Nullus esset princeps hæreticus, qui non sola benedictione, ac signo sanctæ crucis, atque auditione unius missæ absolutos se falso demonstrans, quamcumque rem consequi posse contenderet, etiam regnum, et imperium.

Ratione summi periculi, quia si iste rediret ad vomitum, ut alias rediit, in summa potestate constitutus, quæ mala non tentarentur, quæ pericula non imminerent fidei catholicæ ac toti reipublicæ christianæ? Quibus, quomodo occurrere possimus? Horret animus meminisse hujusmodi tam imprudentis facilitatis. Absit hoc a nobis. Nunquam agemus rem indignam hac Sancta Sede. Sumus parati potius mori, excoriari et martyrium libentissime subire pro fide catholica.

Hæc sunt pertractata post adventum ducis Niversiensis. Quid hæc opus erat communicare in Sacro Collegio? Egebatne res discussione vel consilio? Habebat negotium istud in se nullam dubitationem. Sed miramur valde et dolemus, quod non desint viri potentes, et etiam

hic in Urbe, qui faveant partibus hæreticorum, et propter inimicitias hominum deveniant ad gerendas inimicitias cum Deo. Ecclesia Dei non est gubernanda more politico, sed secundum canones ac jura præscripta a nostris antecessoribus in hac Sanctissima Sede.

XII.

ALESSANDRO DEL BENE[1] À VINTA.

(*Arch. Med.* Filza 542, nuova numerazione.)

Rome, 24 décembre 1593.

SOMMAIRE. — Après ce qui s'est passé dans le consistoire, le duc de Nevers a résolu de tenter une dernière démarche, et, si elle ne réussit pas, de prendre congé et de quitter Rome.

Avrà inteso vostra signoria per altri il seguito nel concistoro di lunedì ultimo; di che commosso un poco il signor duca di Nevers, e vedendo che ora mai era superfluo l'aspettar più, consigliato anche da persone principali a domandare audienzia, però volse aspettare duoi giorni, anzi tre, se da Sua Santità gli saria fatto intendere altro; nè vedendo pur una voce sopra ciò, iersera mandò l'inclusa supplica al Papa per destarlo ed eccitarlo a rispondere qualche cosa; nè però si è fin qui, che siamo a due ore di notte, inteso risposta. Non venendo, si delibera domandare audienzia domenica, e dopo detto e rimostro chiaramente quanto occorrerà, presentare altra seconda e ultima supplica, risentita bene e quasi ammonitiva dei disordini che seguiranno. E, se con tutto questo, vedrà il Papa risoluto all'esclusione, si delibera partire. Nè serve persuaderlo ad altro, sendo e per sè, e per consiglio di questi stessi che prima lo consigliavano a stare, adesso persuaso a non star più con tanta indignità e pubblica esclusione, e certa disperazione del negozio. E questo è quanto si può dire delle cose nostre, alle quali non ci è più per ora una minima speranza; anzi pare

[1] Alessandro del Bene était secrétaire et aumônier du cardinal Gondi.

che ogni officio che vi si faccia, induce più questo animo fisso nel suo pensiero. La venuta di monsignore Montorio l' ha confermato in quello; il quale parla contra il Re assai, e propone, di consenso del legato e del duca di Feria, la elezione del duca du Maine, credo per dar nuovo pasto a Sua Santità.

Io vo conjetturando che la partenza del duca possa essere nelli primi giorni dell' anno, se altro non sopragiunge. Ed io con questo finisco, dando a vostra signoria molto illustre le buone feste, e pregandogli dal cielo ogni maggiore felicità.

Nota. Le duc de Nevers quitta Rome le 14 janvier 1594. A son retour, il s'arrêta à Florence, où il put instruire le grand-duc Ferdinand de tous les détails de son ambassade, et se concerter avec lui sur la conduite à tenir à l'égard de la cour de Rome. Il est vraisemblable que ce fut alors qu'il adressa au pape Clément VIII un long mémoire, où il se propose de réfuter un écrit récent qui avait pour titre : *Scolastica assertione*, et pour objet, de démontrer : 1° que l'absolution ne pouvait être accordée par le Pape; 2° qu'elle serait funeste à la France. Le mémoire du duc, écrit avec beaucoup de modération et d'habileté, et que nous regrettons, à cause de son étendue, de ne pouvoir reproduire, a été sans doute inspiré et dicté par le grand-duc et ses conseillers; il dut avoir pour effet, en répondant à un manifeste du parti espagnol, de remettre sous les yeux de Clément VIII les arguments les plus concluants que le duc avait pu déjà faire valoir, et de disposer le Saint-Père à accueillir favorablement les nouvelles démarches qui pourraient être tentées. Qu'on lise dans les *Mémoires de Nevers*, t. II, p. 716, le document qui a pour titre : *Les intimidations qui furent faites par le duc de Sessa au pape Clément VIII*, et l'on comprendra que le Souverain Pontife, en se montrant si rigoureux à l'égard de Nevers, avait cédé à la contrainte, et que dès cette époque il était disposé à accueillir avec bonté les tentatives de réconciliation, pourvu qu'elles fussent faites avec discrétion et prudence.

Le mémoire conservé dans les archives de Florence ne fait double emploi avec aucun des deux *Discours de la légation de M. de Nevers* (*Mémoires de Nevers*, t. II, p. 405 et suiv. 487 et suiv.). Ces discours s'adressent à la France; celui-ci, composé à Florence, est à l'adresse de la cour de Rome.

XIII.

LETTRE D'UN ANONYME.

(*Arch. Med.* Filza 4735, nuova numerazione.)

Rome, 29 janvier 1594.

SOMMAIRE. — Le cardinal de Joyeuse et le baron de Senecey, députés de la Ligue, proposent au Pape de nommer roi le duc de Guise, à la condition que le Roi Catholique lui donnera la main de l'infante Isabelle. Prétentions du duc de Savoie. Intrigues des Espagnols. Projet de démembrer la France.

Il cardinale di Joyeuse[1] e il barone di Senecey sono stati dal Papa, e hanno voluto che vi si sia trovato presente l'abbate d'Orthès, inviato da Guise. Innanzi ad ogni altra cosa, hanno dato conto delle miserie di Francia, e quanto sia necessario il venire a una elezione di un re; e che monsignore du Maine con gli altri principi della Lega rimettevano il tutto a buon volere della Santità Sua; e che, parendo che la Maestà Cattolica mostrasse desiderio che si fusse venuto all'elezione di monsignore di Guise, al quale desse l'infanta donna Isabella per moglie, che monsignore du Maine e tutti loro concorrevano in questo partito, avendolo per una gran ventura, purchè e la Santità Sua lo avesse approvato, sì come se lo promettevano, e che fussero stati sicuri che si fusse effettuato il matrimonio con detto monsignore di Guise; e qui debbe battere il punto.

Il Papa s'intende che ha mostrato di avere avuto molto caro d'intendere la relazione di quei principi, e che gli ha ringraziati, pigliando tempo a dare risposta, per essere il negozio tanto arduo e importante, e che fra pochi dì gli averebbe fatti chiamare.

Li ministri di Savoia non possono credere, nè che il re di Spagna voglia dare la figliuola a Guise, nè che possa riuscire Guise re; e, infra due litiganti, tenendo anche per certo che du Maine non possa es-

[1] Le cardinal de Joyeuse ne tarda pas à reconnaître le Roi, et, dans l'affaire de l'absolution, il lui rendit plus d'un bon office. D'Ossat fait de lui le plus grand éloge, et atteste qu'il s'est conduit en bon Français.

ser re in modo alcuno, pensan che il loro duca abbia da essere il terzo a chi si dia il regno. E, quando du Maine volesse attraversare, credono che non gli riuscirebbe, prima per la dichiarazione fatta da Sua Santità, che tratterebbe li popoli e altri di non seguitarlo; e perchè in oltre non si verrà alla negativa a du Maine nè a rottura seco, che prima non si riduchino a termine di pigliare l'esercito di Spagna in Francia, e che allora si parlerà poi d' un' altra maniera, e converrà a du Maine avere pazienza e lasciare il governo ad altri, e correre la fortuna di chi sarà creato re, o mettersi nelle braccia de' suoi nemici assai male accompagnato.

Il cardinale di Joyeuse mostra che sia così grande il dubio, che tengono in generale e in particulare, che il matrimonio dell'infanta con Guise non abbia effetto, che difficilissimamente si troverà cauzione e forma di assicuramento.

Si crede che il Papa non darà risposta al suddetto cardinale e al barone Senecey, finchè non venga corriero di Spagna, o che, se pure la darà innanzi, sia per darla molto ambigua.

Il cardinale di Joyeuse, dopo proposto il matrimonio, trattò intorno alla sicurezza di esso con il prefato Guise, e soggiunse ancora, che intendevano, che dovesse essere fatto un deposito in terza mano per fare la guerra, non per un anno, ma per tre e per quattro; e non si sente la somma che abbiano specificata, ma si odora bene che ciò non sia piaciuto molto al duca di Sessa, parendogli che queste siano proposizioni per fuggire l'incontro della conclusione; e perchè si cada in du Maine, il quale affermandosi che abbia proposta per l'elezione anco la persona del duca di Savoia, si dubita che abbia fatto questo per destrarre la proposta di Guise; e di ciò ne dà segno, che egli prima soleva dire che non voleva forestieri in Francia; e alla fine Sessa non averebbe a male che du Maine usasse diligenza, e qualche stratagemma perchè si cadesse nella sua persona, perchè detto du Maine, vista la resoluzione del suo re e di Sua Santità, vi si voglia in ultimo conformare.

Si ritrae di buon luogo, che il duca di Sessa dà pastura a' ministri di

Savoia, e che afferma loro d'avere non solo scritto in Spagna a favore di quel duca, ma lodato al suo re il mutare pensiero in questa azione, stanti li partiti che il duca di Savoia potrebbe fare a Sua Maestà : di rimetterle la Brettagna, d'aiutarla a conquistare l'Inghilterra, la quale si desse poi all'infanta, e di mettere in mano di Sua Maestà Cattolica il Piemonte, accommodandosi così lo Stato di Milano, e che al secondo genito di Savoia si potrebbe dare Savoia.

Infra le altre ragioni che adducono alcuni, che du Maine si doverebbe contentare dell'elezione di monsignore di Guise o del duca di Savoia, adducono questa, che sì come Spagna ha lasciato di pensare alla persona dell'arciduca Ernesto per non essere approvata da loro, che così egli si può contentare che si lasci lui, e che si pigli Guise o Savoia, stante la parentela che ha con amendue e quella che si potrebbe fare ancora di nuovo [1].

XIV.

ALESSANDRO DEL BENE À VINTA.

(*Arch. Med.* Filza 848, nuova numerazione.)

Rome, mars 1594.

SOMMAIRE. — 20 *mars.* Les envoyés de la Ligue à Rome. Leur pensée secrète : prolonger la trêve; proposer au Roi des conditions inacceptables; rejeter sur lui le blâme d'une nouvelle prise d'armes. — 25 *mars.* Mémoire remis par les envoyés au Pape : la Ligue est hors d'état de continuer la lutte; qu'une trêve d'un an soit conclue, et que le Pape rétablisse la paix et en détermine les conditions.

[1] A cette lettre se trouve joint l'avis suivant, envoyé de Paris :

«In Parigi è stata abrucciata la Lega in «figura d'una donna, vestita di varii finti «colori, con uno scettro in mano, e sopra la «testa un breve nel quale era scritto : *Victa «sum ab Henrico.*

«Dall'altra parte il Re in pittura, e vi«cino a esso una gran nave che felicemente «entrava in porto, e era figurata per la città «di Parigi guidata da un delfino, che li an«dava innanzi, e diceva : *Fuge littus ava«rum.*

«Nè molto lontano uno scoglio, sopra il «quale stava un vecchio con una torcia ac«cesa in mano, facendo lume a essa nave, e «questo era figurato per il re di Spagna. «Sotto la pittura erano scritti li seguenti «versi :

«Ferrea quæ fuerant olim, nunc aurea porto
«Quarta sub Henrico sæcula rege vigent.»

Indication de ces conditions : une seule religion, guerre à outrance aux hérétiques, maintien des ligueurs dans leurs gouvernements. Ces propositions sont-elles acceptables? ne cachent-elles pas un piége? — 1er *avril.* Les envoyés ne reçoivent pas de réponse du Saint-Siége; ils se disposent à quitter Rome. Première nouvelle de l'entrée du Roi dans Paris.

20 mars.

Per le mie ultime dissi a vostra signoria, che questi signori della Lega stavano senza trattare con Nostro Signore, aspettando lettere del signor duca du Maine, del quale non ne avevano già tre mesi. Alli x stante ne ebbono de' IX gennaio, però vecchie, e pochi giorni dopo al fine della tregua : e, alli XIII, ebbono audienzia. Della quale mi rimetterò a dar conto a vostra signoria per il primo straordinario che andrà, perchè, oltre quel tanto che ne ho penetrato già, spero domani vederne un memoriale amplo che Sua Santità ha domandato loro, volendo in scritto quello che a bocca gli dissero. E però, sendo io più chiaro e più certo del tutto dopo che avrò visto detto memoriale, potrò più chiaramente e certamente informarne vostra signoria. Alla quale intanto dico, che detti signori vogliono bene che il Papa si faccia autore fra loro e il Re di negozio e accordo, che bene è; ma ho sospetto che sotto ci sia animo di fare una tregua longa, per fermare l'inclinazione de' popoli che corrono all' accordo, e per mettere poi al Re sì grandi e onerosi patti, che, o accettandogli regni molto legato e loro molto potenti, o non gli volendo accettare, si torni alle arme più giustificatamente per loro, per Spagna, e con averci annesso il Papa; e che li popoli, raffredditi del presente impeto di accomodarsi, stiano più uniti con loro. In somma veggo magagna sotto al pretesto di persuadere al Papa che negozii. E gli dirò più per la prima mia. E fo fine basciandogli la mano e da Dio pregandogli ogni felicità.

25 mars.

Sabato, che fummo alli XIX, il signor barone de Senecey, conforme al comandamento fattogliene da Nostro Signore, mandò a Sua Santità una ampla scrittura contenente tutto quello che a voce avea proposto

nella ultima sua audienzia delli xiv stante. Del quale scritto manderò copia a Vostra Signoria, se potrò averla. Intanto di vista gli affermo il contenuto esser tale :

Che non occorre più pensare di superare il Re per la via delle armi, se Sua Santità non soccorre di millioni, e Spagna non triplica li soccorsi promessi, che sanno essere cose impossibili, e però altrettanto impossibile superare il Re.

Resteria speranza sol d'impedire e difficultare li suoi progressi, aspettando il beneficio del tempo e della fortuna, il che è più impossibile ancora, per la grande disperazione nella quale sono entrati tutti li popoli, e in tanto odio della continuazione della guerra, che non si curano più de' soccorsi mediocri, come potranno essere quei di Fiandra, Bretagna, Piemonte; anzi gli hanno tanto esosi, per conoscergli atti a fomentare e non a finire le miserie loro, che, quanto più li sentiranno appressarsi alle frontiere del regno, tanto più precipitosamente correranno ad accordarsi col Re, per prevenire ogni impedimento che ne potessino avere dall' entrata di tali soccorsi. E in somma che sono resolutissimi di riconoscere il Re, e per questa via trovar quiete, come si vede chiaro alli successi quotidiani. Nè sono più per rimettersi nel volere di Sua Santità, perchè hanno fatto impressione che lei o non voglia o non possa attendere a trattar pace contra il volere e gusto di Spagna. Dunque, non si potendo nè liberare detti popoli con superare il Re, nè trattenerli più con opporsegli, non resta altra via di tenergli a freno, se non col disingannarli che Sua Santità non voglia o possa procurare loro pace e quiete. Per disingannarli esser necessario che Sua Santità si dichiari voler esser capo e autore di accordo fra il Re e la Lega, e senza dilazione faccia notificare tale dichiarazione a' popoli, promettendo loro in brevissimo tempo una pace generale a beneficio loro e della religione; e pregandogli e esortandogli a ritenersi dagli accordi particolari, e rimettersi tutti nel generale che Sua Santità vuol trattare di subito. Chè è verisimile e come certo che, per la riverenza che portano a Sua Santità, e per aver più presto una pace generale che tante particolari, si fermeranno da' trattati; e, per indurveli tanto

più, Sua Santità vegga subito di trattare e ottenere dal Re tregua per un anno generale per tutto il regno, durante la quale i popoli stiano in riposo, e Sua Santità tratti e concluda le sicurtà della religione e de' detti popoli.

Le quali dovendo esser molte e che Sua Santità saprà bene da per se giudicare, intanto gli vengono ricordate queste per le principali :

Il giuramento solenne di tutto il regno per conservazione della religione, e esclusione di ogni esercizio della nuova da tutto il regno; e, in caso che il Re la favorisse, esclusione di lui stesso dall' autorità regia.

La guerra si dichiari subito e immediate si faccia a più potere agli eretici. I principi e signori della Lega restino con li governi e poteri che hanno, o che Sua Santità indicherà dovere rimanere loro, tanto per la sicurtà di proteggere la religione sempre che occorresse, che per impiegarsi in guerreggiare per ciascuna provincia li eretici; e altre sicurtà della religione, alle quali Sua Santità troverà favore da tutti li cattolici Francesi dell'uno e l'altro partito.

E soprattutto faccia Sua Santità prontamente intendere a' popoli questa sua dichiarazione, per ritenerli dalli precipitosi accordi che sono in procinto di fare senza rispetto alcuno di Sua Santità, e faccia opera perchè nella pace che si tratterà voglia entrare ancora il Re Cattolico per maggior bene della Chiesa e maggior contento della Lega, che se gli chiama e conosce obbligatissima, e gli desidera e procurerà sempre ogni bene.

Dopo dato questo memoriale, si è fatto congregazione di Francia due volte, pure non penetrò se sopra questo o sopra le altre circonstanze.

Non manca chi loda questo memoriale di ottima intenzione, e chi ancora lo tiene a sospetto e ci trova malizia sotto; e massime quelli che sono affezionati al Re, dicendo che la Lega cerca procurargli con questo negozio quel male che non ha potuto con le armi mettere ad effetto, impedendogli l'autorità di re : primo ritenendo l'impeto pre-

sente de' popoli alla pace, e obbligando e loro e il Re ad aver dal Papa il beneficio della pace, che da per se possono procurarsi; secondo, interrompendo il corso delle prosperità del Re e il discioglimento della Lega con una tregua di un anno, e dando tempo a chi non vuol pace di fare nuove pratiche e metter su maggiori soccorsi; terzo, dando principio e nascimento a nuove guerre, contra li ugonotti, se bene speciose e varie di nome, pure d' istesso soprannome e fine, cioè guerre civili, rovinosissime a' popoli, e dissipatrici della corona, e fautrici della assoluzione de' principi particolari, che sempre terranno le armi in mano e le intelligenzie fuora e dentro del regno: quarto, mettendo l' autorità regia e il governo del regno nella tutela, non solo di Roma per esporlo sempre alle pratiche de' disegni spagnuoli, ma anche in tutela propria de' principi della Lega, che saranno come soprastanti a nome del Papa verso il Re e tutte le sue azioni; quinto, mantenghino vivo e unito in effetto, se bene in apparenza pare estinto e disciolto, un gran partito in Francia fra loro principi mantenuti ne' governi per opera e trattato del Papa, per tenere sempre il bacino alla barba del Re, e muovere a tempo e luogo nuove arme sotto o cause o pretesti tali che bisognerà: e in somma che cerchino di mantenere un gran fuoco sotto alla cenere, e sotto il nome di pace li fomiti e le vive radici di guerra.

Che se il Re, accortosi e insospettito di tali disegni, non si vorrà lasciare di tal sorte mettere la briglia, e ricuserà di sottomettersi alli patti che il Papa potrà volergli imporre a instanzia della Lega e di Spagna in questo trattato di pace; allora, in fine della tregua fatta, avranno speciosi pretesti di riarmare contra al Re, accusato di disobedienzia e irreverenzia a Sua Santità, di mala mente verso la religione, di conversione finta, di assoluzione non ottenuta per colpa e difetto di non aver voluto obtemperare al Papa; e verranno a suscitargli contro i popoli, più insospettiti contro lui e più sodisfatti del Papa, e più restaurati dalla stracchezza e disperazione che oggidì non sono; i Spagnuoli, più preparati e più potenti; il Papa più sdegnato e più fondato di apparenti raggioni; e forse gli stessi ugonotti, che si

troverranno sollevati e sdegnati di quel tanto che nel trattato se gli fussi, se non concluso, almeno ascoltato e accennato contra.

E quei tali che sono di questo parere contra al memoriale vanno giudicando essere più espediente, per fare una pace durabile, lasciarla fare a' popoli nel modo che si vede che sono per fare, perchè così non resterà un partito unito e sempre collegato secretamente per rialzare il capo, ma resta estinto e spezzato del tutto per li accordi particolari e diversi e varii delle città e de' signorità; i quali nondimeno porteranno una pace, o altrettanto generale, o almeno molto più sicura e durabile al Re e al regno.

Non manca una terza specie di persone, che si vanno ridendo di queste proposizioni del memoriale, giudicando che dovevano essere proposte e cominciate a mettere in effetto, o subito dopo la conversione del Re, o almeno all' arrivo di Nevers in questa corte; ma oggidì essere tardive e prepostere e impossibili a riuscire, perchè le risoluzioni di Roma sono, e sempre e massime oggidì, tanto lunghe, la distanzia di Francia e di Spagna tale per averne le risposte; l' umore presente de' popoli Francesi tanto inclinato alla pace, che, se il Re avrà accorgimento e desterità di scorrere solamente sei mesi fra proposte e risposte, mandare e rimandare, dolersi e acquietarsi, non facendo intanto tregua, nè perdendo tempo di guerreggiare patteggiando, e dar fatti per parole, che sia per cavare tali accordi dalla stracchezza de' popoli, e ridurre l' autorità sua a tal periodo, che si avrà di qua a pigliare da lui quel tanto si potrà, non quel tutto si vorrà.

Iddio sia quello che, per mezzo dell' ottima mente di Sua Santità, conduca le cose abene fra tanti artificii e interessi!

1er avril.

Da otto giorni in qua, che io gli scrissi, non si è trattato altro delle cose di Francia con Nostro Signore. Anzi quei della Lega, non vedendo che venga nè risposta nè consultazione alcuna sopra il memoriale da loro dato alli XIX, si avveggono che nè anche questo effetto sia stato

bastante a muovere Sua Santità; e però desperano, nè sono per tentarci altro. Anzi il barone mi dice esser ben chiaro oramai di non potere sperar altro. Joyeuse accenna il simile; e quello vuol partire subito fatto Pasqua, e questo per tutto aprile; ma l'uno alla volta di Parigi, l'altro di Toulousa. Il barone mi dice voler fare la strada di Fiorenza, e vedere Loro Altezze Serenissime, poi di Lucca, Genova, Savona, e di là passare a Turino, e per la Bressa e Contea arrivare in Borgogna al suo luogo; e da quello al signore duca du Maine, e consigliarlo alla pace, della quale per vero egli è desiderosissimo, purchè far si possa con grandezza di du Maine, al quale è affezionatissimo. Qui è esoso e calunniato dalla parte spagnuola e da li altri ministri della Lega più antiqui in questa corte, e nimici appassionati d'ogni qualunque pace.

Il cardinale Gondi si sta, nè è interrogato, nè parla di niente. Aspetta un di questi giorni di fare instanzia della partenza, e farla anche lui avanti tutto aprile; e io mi vo preparando di fargli compagnia e servizio in Francia.

P. S. Ieri di più luoghi viene scritto il Re essere in Parigi[1]: il che, se sarà vero, potriano e Sua Santità e questi signori mutar proposito di partirsi.

XV.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, 2ª appendice, filza 45.)

Rome, novembre 1594-janvier 1595.

EXTRAITS.

Sommaire. — *26 novembre.* On attend Mgr Duperron; on parle d'un projet d'assassinat contre le Roi. — *10 décembre.* Tous, jusqu'au cardinal Séga, pensent que l'absolution du Roi est inévitable. — *17 décembre.* Silence du parti espagnol; conjectures sur la conduite qu'il doit tenir. Nouveaux bruits

[1] Le Roi, sacré à Chartres le 26 février, était en effet entré dans Paris le 22 mars 1594.

touchant une tentative d'assassinat contre le Roi. — *23 décembre.* Enquête du cardinal del Monte pour remonter à la source du complot formé contre la vie du Roi. — *21 janvier 1595.* Indignation à Rome à la nouvelle de l'assassinat. Duperron n'arrive pas; on soupçonne le grand-duc de diriger secrètement l'affaire de l'absolution. Propos et intrigues des Espagnols.

26 novembre.

Mi vien detto che alcuni desiderano e tentano ammazzare Navarra; e ognuno si maraviglia della tardanza di monsignor Duperron [1]. Si tiene che per impossibilità non venghi a Lione, che non abbia un soldo, etc.

10 décembre.

Ognuno si maraviglia che non comparisca questo benedetto Duperron. È comparso il secretario di du Maine, e si aiuta che non si benedica Navarra; e, se pure si ha da far questo, pone in considerazione quanto ha patito per la fede cattolica, e si raccomanda. Dice il cardinale Sega che è necessario assolvere Navarra, ma che non bisogna correre a furia nè precipitarsi. L'ambasciatore di Spagna è spessissimo seco; e, essendo io in cocchio con Aldobrandino e Montalto, vedemmo costui in casa di Sega. Li quali mi dissero : « Faccia pure, se sa Sessa « che Navarra se ha da assolvere. »

17 décembre.

Pare che questi Spagnuoli abbino avuto per male le parole stampate nelle letanie, dove si tratta di Francia. La verità è che Sessa, nè con il Papa nè con altri, parla punto delle cose di Navarra, e fa vedere una delle due : o che aspettino di dare il colpo come si tratterà il negozio, mettèndo fuori la promessa del Papa, se però l'hanno, e che in questo mentre tenghino all'ordine le loro lancie spezzate; ovvero, (e da molti mi viene affirmato), che desiderino una pace per rinfrancarsi e mettere in assetto le cose loro, instando la gioventù del principe e la morte di Sua Maestà Cattolica; e alcuni passano tanto oltre,

[1] Jacques Davy Duperron, évêque d'Évreux, désigné par le Roi pour négocier à Rome la grande affaire de l'absolution.

circa un mese, che siano per darli l'infanta a Navarra; la quale infanta non possi in modo veruno più ingravidare, e per l'età e per la grassezza.

Circa un mese fa, io scrissi a Vostra Altezza, che da buon luogo mi veniva detto: che li Spagnuoli, vedendo non potere tener più la grandezza di Navarra, le insidiavano alla vita. Ora, avendo inteso quanto mi ha referto il signor Alessandro del Bene, tanto più me lo fa credere. Io so' stato informato del tutto, e non mancherò con Santa Severina e con altri con ogni destrezza di ritrovare questa cosa, e ne darò subito ragguaglio all' Altezza Vostra.

Ho già saputo, che il procuratore de' cappuccini si chiama fra Cristofano d'Assisi; e spero ancora che saprò il tutto, nè mancherò alla prima occasione avvisarlo a Vostra Altezza.

23 décembre.

Io feci astringere fra Cristofano d'Assisi, procuratore de' cappuccini, da Santa Severina; il quale, in virtù di santa obbedienza, le dovesse dire quanto sapeva di un trattato di ammazzare Navarra. Rispose il frate, che tutto quello che ne sapeva era fondato in una lettera scrittagli dal commissario della provincia di Parigi. Santa Severina volse la lettera e me la diede, quale ho fatta copiare *de verbo ad verbum*, e mando qui inclusa a Vostra Altezza; e se occorrerà che in ciò io faccia altro, Vostra Altezza comandi [1].

21 janvier.

Qua si è sentito con molta indegnazione quest' ultimo trattato contra Navarra, machinato da' gesuiti, quali stanno sossopra per questo caso. Pare strano che non si senta cosa veruna di questa assoluzione, e che Navarra non mandi; e molti credono che Vostra Altezza tratti questo negozio secretamente; e a Morosino e altri, che me ne hanno con

[1] Par malheur, cette lettre n'a pas été retrouvée. Les bruits sinistres qui couraient à Rome n'étaient que trop fondés: le 27 décembre un obscur fanatique. Jean Chatel, tentait d'assassiner le Roi.

instanza domandato, ho detto che non ne so nulla, come è la verità. Mi ha detto Pinello, che Domenico, agente del duca di Lorena, mostra lettere del suo signore, le quali dicono, come Navarra ha pubblicato ordini per tutto il regno che gli eretici siano capaci di ogni grado, onore e dignità e benefizio, amplificando quanto fece del 1587. Il che non solo mi ha detto avere visto Sega, ma di più mi ha detto che l'abbate da Orthès gli ha mostrato lettere, che la madre del duca di Guise lo sollecita di andare da Navarra, e che egli non ne vuol far niente, poichè Navarra non gli tiene cosa alcuna di quello che li ha promesso; e che piglia scusa che, sino che non si è riconciliato con il Papa, che non vi può ire. Di più mi ha detto, che li ambasciatori di Languedoc sono partiti sì disgustati da Navarra, che hanno fatta nuova lega non volerlo più sentire prima che sia ribenedetto. E con queste girandole Spagnuoli ripigliano fiato.

XVI.

GIOVANNI NICCOLINI À VINTA [1].

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, filza 41, prima numerazione.)

Rome, 13-21 janvier 1595.

SOMMAIRE. — *13 janvier.* Long entretien du duc de Sessa avec le cardinal neveu. — *20 janvier.* Tristes conséquences de la tentative d'assassinat dirigée contre le Roi par Jean Châtel. Les négociations avec la cour de Rome seront-elles reprises? le Roi ne songera-t-il pas à se venger? On remarque que depuis un mois le crime était prévu et presque annoncé à Rome. Le Pape aurait-il été fâché que l'attentat eût réussi? On peut en douter; mais il aurait bientôt reconnu que la mort du Roi eût été un grand malheur pour la France et pour le Saint-Siége. Le duc de Sessa en conférence avec les

[1] On se rappelle que Niccolini, d'après les ordres du grand-duc, agissait de tout son pouvoir pour amener une réconciliation entre le Pape et le roi de France. Il était bien secondé par d'Ossat, qui connaissait de longue date la cour romaine, et dont Henri IV avait déjà réclamé les bons offices lors de l'ambassade du duc de Nevers, en 1593. Nevers eut le tort de ne pas mettre à profit les services de cet homme éminent, dont il ne dit rien dans les deux longs discours qui renferment les détails de sa mission. Lorsque Duperron vint à Rome, les voies étaient préparées par d'Ossat et Niccolini.

jésuites. On parle du passage à Bergame d'un envoyé du Roi; ce ne peut être Mgr Duperron. — 21 janvier. Le Pape donne audience à Niccolini, qui insiste sur la gravité des circonstances, et fait sentir au Saint-Père combien il est regrettable que l'absolution du Roi n'ait pas précédé le dernier attentat.

13 janvier.

Fu il duca di Sessa mercoledì dal cardinale Aldobrandino[1] per spazio di tre ore; che mi dà segno che sua eccellenza non abbia tutte le satisfazioni di Sua Santità nelli propositi di Francia; perchè lo star sua eccellenza tanto con Aldobrandino non vuol dir altro che farlo capace o persuaderlo a qualche cosa.

20 janvier.

Si sparse voce dell' eccesso commesso da quel giovinetto Parigino, con ferire nel viso il Re; di che nel medesimo tempo venne anche nuova per via di Venezia. Questo caso veramente ha apportato maraviglia e dispiacere insieme a quelli che amano il bene universale e la riunione di quel regno alla Sede Apostolica, considerando i mali effetti che può partorire quest' accidente; perchè, così come qua non è piaciuto sentire che li gesuiti si sieno mescolati in questo affare; così anche viene grandemente improbato che uomini simili si sieno serviti de' sacramenti per mezzo di un fatto così brutto, e questo doverrà esser maggiormente dispiaciuto in Francia; e Dio voglia che, si scuopre nella esamina di qualcuno delli gesuiti qualche intelligenza, come potrebbe accadere, che li Francesi non si servino di questo per pretesto del non rimandar più qua a dimandar l'assoluzione, e in quel cambio comincino a ordinar colà le cose a lor modo, e che il Re disgustato e inasprito non proceda più con la clemenzia e benignità usata fin ora, ma pigli, come si dice, il morso co denti, e mandi a far qua qualche ambasciata o protesta se non è assoluto subito, insieme con qualche copia di processo o esamina di questi gesuiti, se li troveranno colpevoli, da non piacer punto qua; e che

[1] Le cardinal Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII, était alors âgé de vingt-trois à vingt-quatre ans. Le chevalier Delfini fait de lui le plus grand éloge : «È di natura «nobilissima, amabile e graziosa quanto si «possa dire.»

pensi a machinare anche esso contro a quelli che perseguitan lui con le medesime arti; non dico de' principi di Spagna, perchè non l'approverei e non l'arei per cosa facile, ma verso li duchi du Maine, Savoia e altri, che lui sappia o creda che possino aver le mani in questa pasta. E crederei che ora a Sua Maestà non avesse a esser difficile in un parlamento muover di maniera li popoli, i quali hanno cagione di mala sodisfazione verso questi tali, che li avesse a riuscir facilmente il congregar denari e anche gente da voltarle verso qualche parte, dove egli avesse più mala volontà, o pensasse di trovare maggior facilità; perchè forse ciascuno delli avversari suoi penserebbe più al fatto proprio; e quel, che insieme di qua ora si va ritenuto a concedere, si desiderebbe di darli. Gran cosa mi pare l'aver sentito più giorni sono, e anche udito replicar dopo questo caso, che più d'un mese fa fusse talvolta parlato da questi aderenti di Spagna, e particolarmente dal segretario del duca du Maine nel partire ultimamente di qua, d'una maniera che si scorgeva che da loro s'aspettava d'ora in ora un accidente simile; che denota che queste insidie tese al Re fussero tante e di tal sorte e in notizia di tante persone, che facessero parlare e credere simili successi. Mi vien detto che Sua Santità, e anche il cardinale Aldobrandino, n'abbin mostro dispiacere; ma meglio lo conoscerò nel parlar loro domattina nella mia udienza, massime col toccarli qualche motto in conformità di quel che vostra signoria mi scrive.

Quanto a me credo che il dispiacere di Sua Santità sia che la cosa non abbi auto quell'intero fine che era stato disegnato; e tanto più, poichè si sono scoperti interessati li Padri gesuiti; perchè, ricordandomi che Sua Santità più volte mi ha detto in vari propositi, che, se Dio permettesse che Navarra avesse un'archibusata, sarebbe accomodato ogni cosa; da che si può credere che, se questo giovane avesse ammazzato il Re, li sarebbe stato grato nel principio. Ma, se poi avesse visto li travagliosi successi che sarebbono seguitati in un caso simile, e come son giudicati dalle persone che sanno e conoscono lo stato e gli umori di Francia, conoscerebbe Sua Santità, che il desiderar

questo sarebbe contro al benefizio commune della Cristianità e in particolare della Sedia Apostolica.

Passando questo giorno dalla chiesa del Gesù, trovai il cocchio e i servitori del duca di Sessa, che era andato nel convento di detti gesuiti, dove si tratenne un pezzo, e facilmente dovettono trattare di queste materie.

Iersera fu da me il signor Alessandro del Bene; e, oltre al darmi conto del caso sopradetto, mi disse essere stato dal signor cardinal Morosino, il quale li aveva detto aver auto avviso pur allora di Brescia da un gentiluomo molto principale, che tratta alcune cose per sua signoria illustrissima, come quivi avevono avviso di Bergamo, che era arrivato in quel luogo una persona di portata, mandata dal re di Navarra con buon numero di cavalli; ma che, rispetto alli sospetti di peste, dentro alle porte della città di Bergamo non avevon voluto ricever più gente che tre o quattro con il principal signore mandato, e che avevano scritto a Venezia tutto questo, per intendere come s'avevon da governare.

Non può immaginarsi Alessandro del Bene chi sia questo mandato; perchè, non si essendo intesa la mossa di monsignor Duperron nè d'alcun altro principale, va piuttosto credendo che possa essere stato la Clielle[1]; e che, se bene viene scritto che quel tale non era stato ricevuto in Bergamo più che con tre o quattro, e che gli altri fussero restati fuora, che la verità sia che la Clielle, o altri, venuto in quel luogo privatamente, non avesse altre genti seco che quelle poche entrate; credendo in ogni modo che sia qualche mandato di Francia, poichè Morosino proprio ha lettere da persona di qualità e di fede appresso di lui.

21 janvier.

Dopo questo si entrò con Sua Santità nel caso successo in Parigi nella persona del Re; sopra che dissi alla Santità Sua, che tutta la

[1] La Clielle était maître d'hôtel du Roi; il avait déjà été chargé d'une mission en Italie.

corte aveva male inteso, che persone religiose, e gesuiti massime, non solo si fussero mescolati essi in congiurare contro al Re, ma si sien serviti a quest' effetto di sacramenti; che questa poteva esser cosa di mala conseguenza e di grande scandolo in quel regno, tanto più se, nel esaminare detti Padri gesuiti, si trovasse che ci fusse qualche intelligenza di persone di qualità; e che io dubitavo che qua non avesse a pervenire qualche processo o scrittura che non piacesse. Rispose Sua Santità, che sentiva molto dispiacere di questo fatto; che non poteva credere che questi Padri fussero interessati in questo, ma fusse stato un capriccio particolare di quel giovane; e non poteva ancora immaginarsi che ciò fusse stato con intelligenza o saputo di principi.

Dissi che li gesuiti sono in luogo che doveranno chiarire il tutto; e che è molto credibile che du Maine abbi parte in questo, sapendosi come passò l' altro caso del frate nella persona del re defunto. Ma a questo il Papa rispose, che questi della Lega avevon sempre negato non saper niente. E io replicai, che pur troppo era noto ogni cosa, e che adesso si portava pericolo che il Re e i popoli inaspriti non facessero qualche nuova resoluzione, e che più difficilmente si mandasse ora qua; e che la Santità Sua poteva molto ben vedere, che adesso bisognava sollecitare a porgere aiuto, e meglio sarebbe stato l' aver anticipato e facilitato il negozio dell' assoluzione, perchè questi allungamenti potevon far credere in pensiero a' Francesi, che si facesse per aspettar tuttavia qualche successo simile. Tornò Sua Santità a dire, che era stato gran caso, che veramente aveva a dispiacere a tutti i principi, perchè faceva conoscere che nessuno si poteva assicurare d' un uomo deliberato e che non stimasse la morte, e che il Re arebbe dovuto riconoscere questa grazia dal Signore Dio, e esser più pronto a ricever l' assoluzione, e a far quel che occorresse. Dopo questo io le dissi, che si aveva da aver molto contento che questo caso fusse successo senza gran male del Re, perchè, come ben può considerare Sua Santità, se in questo tempo fusse venuto o venisse la morte di Sua Maestà, si potrebbe dir persa interamente la religione in quel regno, e diviso lo Stato; perchè il legittimo successore, che è il piccolo principe di

Condé, si trova in mano delli eretici, dalla parte del quale subito per avventura si getterebbono li duchi Montmorency, Épernon, Bouillon e altri signori di qualità; i quali tirerebbono con loro una gran parte del regno, e resterebbe poi il principe di Conti, e Soissons, i quali talvolta non sarebbono d'accordo tra loro, e ciascuno di essi arebbe qualche seguito; e ne seguirebbe il fine che cercano li Spagnuoli, di divider quel regno. Non rispose Sua Santità altro, ristringendosi nelle spalle, dolendosi di nuovo del caso, e dicendo che bisognerà stare a sentire quel che seguirà ora. Domandandomi Sua Santità, se il Re verrebbe a Lione, risposi, che la resoluzione avanti a questo caso era fatta del venire; che io non sapevo, se ora questo caso alterasse qualche poco, ma che in ogni evento, quanto più il Re tardava a condursi a Lione, credevo che lo facesse con pensiero di venire armato e meglio provvisto.

In oltre dissi a Sua Santità, che questo accidente difficulterebbe ancora la difesa contro al Turco, perchè non solamente adesso si poteva imaginare che con più difficultà si verrebbe a un accordo tra Francia e Spagna, ma ne seguirebbe che maggiormente ciascuno pensasse ad armarsi, e che tanto meno si poteva disegnare nelli aiuti di alcuni di essi. E che, restando Sua Santità e li altri principi soli a questa difesa, malvolentieri si poteva provvedere e resistere, di sorte che si restava quasi in preda. Ma Sua Santità, spalluciando senza parlare, mostrava tuttavia segno di dispiacere.

Parvemi di dire anche a Sua Santità in questi ragionamenti, che ieri il duca di Sessa era stato più di tre ore nel convento de' gesuiti. E Sua Santità domandandomi : « A che fare? » Dissi non saper altro, ma credevo fusse ito per ragionare di questi accidenti.

Parlai di poi quasi in conformità con tutti e due li signori cardinali nipoti[1], i quali fecero quasi le medesime risposte del Papa, mostrando di non voler credere che li Padri gesuiti avessero interesse in questo fatto.

[1] Le cardinal Aldobrandini et le cardinal de Saint-Georges; ce dernier s'appelait Cintio Passero; il était de Sinigaglia; sa mère était la sœur du pape Clément VIII.

XVII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 27 janvier-4 février 1595.

ANALYSE.

(27 janvier.) Le général des jésuites envoie en France le père Possevin pour intercéder en faveur de l'ordre; le Pape y consent, tout en s'opposant à ce que ce jésuite soit envoyé au nom du Saint-Siége : *Pare che il Papa non si contentasse si spedisse in nome della Santità Sua.* Possevin arrivera-t-il à temps? Cette triste affaire cause au Souverain Pontife le plus vif déplaisir.

Propos audacieux et criminels des Espagnols : *Mali modi tengono in parlare oggi li Spagnuoli, perchè, non solo Antonio Taxis, come principale tromba loro, ma il duca di Sessa stesso s' è lasciato intendere essere tese tante insidie a Navarra, che, se bene è scappato dalle passate, non potrà sfuggire dalle altre che son preparate. Non posso credere che questo modo di parlare sia tenuto in questa forma per altre cagioni che per fare tanto più irresoluta Sua Santità a dare l' assoluzione.*

Le seigneur Giovan Francesco, neveu du Pape, est envoyé en Espagne pour exposer, à ce que l'on croit, au Roi Catholique les raisons qui mettent le Saint-Père dans la nécessité *di rebenedire Navarra.* On craint que ce seigneur : *che per natura è avido di roba e di onore*, ne se laisse gagner par les Espagnols.

(28 janvier.) Le Pape attend avec anxiété des nouvelles d'Espagne, pour régler sa conduite en conséquence.

(30 janvier.) Le cardinal d'Aragon est d'avis, qu'à propos de l'affaire des jésuites, le Pape pourrait reprendre les négociations avec le Roi : *Che questa fusse una buona occasione di poter fare che Sua Santità appiccasse pratica con Navarra.*

(3 février.) Copie, en italien, de l'arrêt du parlement de Paris qui condamne Jean Châtel au supplice et prononce l'expulsion des jésuites. Les Espagnols font grand bruit à propos de cet arrêt.

(4 février.) Niccolini détrompe le Pape, qui croit que M. de la Clielle, maître d'hôtel du Roi, est à Florence, chargé d'une mission secrète. A propos de l'arrêt du parlement, le Pape se contente de dire : *Questa è mala cosa.*

XVIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, mars 1595.

SOMMAIRE. — *7 mars.* Le Pape est fatigué des procédés des Espagnols et se montre bien disposé pour le roi de France. Le cardinal de Plaisance et les jésuites représentent plus que jamais le Roi comme un ennemi de la religion. — *17 mars.* Entretien avec le cardinal Giustiniano, qui croit à l'arrivée prochaine de M[gr] Duperron et à la bonne volonté du Pape; il ne redoute que sa timidité en présence du parti espagnol. Signes multipliés des dispositions favorables du Saint-Père. Les Français taxés de maladresse pour avoir relâché un jésuite qui était venu se plaindre à Rome. Fût-il innocent, il fallait le garder jusqu'à l'absolution du Roi; les Italiens n'y auraient pas manqué. Avis secret transmis de Paris au Pape par le marquis de Pisani : la majorité du conseil est contraire à l'envoi d'un nouveau négociateur; si le Saint-Père ne veut pas abandonner les intérêts de la religion, qu'il se hâte d'agir. Cet avis n'a pas été sans influence sur la conduite du Souverain Pontife. — *30 mars.* Le roi d'Espagne aurait répondu à l'envoyé du Pape, que Sa Sainteté agissait sans doute selon sa conscience, et qu'il agirait quant à lui conformément aux intérêts de ses États.

9 mars.

Vogliono alcuni che Sua Santità abbia cominciato da più settimane in qua a essere stracco di questi modi di procedere di Spagna, e che desideri grandemente la venuta delli ambasciatori di Navarra, e che non li dispiaccia questo rumore di guerra tra Francia e Spagna, conoscendo aver da fare l' una parte e l' altra tanto, che si possa trattenere la guerra a' confini di Italia senza che entri nelle viscere, dispiacendoli solo l' interesse della religione, nella quale non può se non ricevere danno. E, per quanto ritraggo ancora, non è Sua Santità senza qualche pentimento dell' aver proceduto con troppo rigore con il duca di Nevers alla sua venuta qua. Anzi vogliono che per ciò Toleto non sia più in quella grazia, che era da qualche mese a dietro, attribuendo Sua Santità a sua signoria illustrissima il consiglio e procedere in quella maniera con detto Nevers; essendomi venuto agli orecchi di qualche luogo buono, che Sua Santità è tanto poco sodisfatto di Toleto, che, se l' avesse a far cardinale, non lo farebbe; e il poco male che ha avuto a questi giorni detto Toleto par che s' attribuisca a dispiacere.

È comparso qua quel gesuita, che era rettore del collegio in Parigi,

e fu imputato d'aver subornato quel giovane che dette al Re; e mostra il torto che gli è stato fatto, con dire, che, dopo essergli stata data della fune, non avendo trovato niente di colpa in lui, ha voluto il Re in ogni modo cacciar via li detti gesuiti, e che tiene si farà il medesimo di molti altri, perchè con effetto in Sua Maestà e in quelli altri che li sono appresso non sia zelo di religione. E mi è detto ancora, che il cardinal Sega oggi parla molto male, e più scopertamente che egli abbi mai fatto per l'addietro, del Re e di Francia, avendo parlato in un circolo di cardinali, e detto che le cose non possono andar peggio quanto alla religione di quel che le si vadino, e che lo scisma è fatto assolutamente.

17 mars.

Disse il cardinal Giustiniano, che di Venezia scrivono resolutamente che monsignor Duperron sarebbe a quest' ora partito di Parigi, e che il Re, sebbene diceva di volere andare a Lione, s'andava intrattenendo e prolungando la partita. In questo proposito dell' accomodamento delle cose di Francia scorse sua signoria illustrissima in dirmi, che sapeva che il cardinale San Giorgio aveva detto a un cardinale, che l'Altezza Vostra arebbe pur voluto farsi grado con Sua Santità e col re di Francia di questa mandata di ambasciatori. Al che io risposi : non sapere quel che detto San Giorgio volesse dire; che credevo bene che Vostra Altezza avesse fatto sempre buoni officii, per servizio pubblico e della Sedia Apostolica, che il Re mandasse non ostante i disgusti avuti, perchè quel regno non si perdesse. Soggiunse il cardinale, che desiderava che detto monsignor Duperron venisse quanto prima, perchè ritraeva da tutte le bande che il Papa camminava con desiderio e volontà; e che non restava a sua signoria illustrissima altro dubio, se non che considerava la natura del Papa, se si venisse a qualche disputa in concistoro trattandosi di questa materia, arrivati che saranno questi Francesi, e il Papa vedesse che dodici o quattordici cardinali della fazione spagnuola cominciassero a fare opposizione, che la Santità Sua mancasse di quell' ardore che si vede di presente.

Intanto dal ritratto che ha M. Ferdinando da Ossat, circa l'avere ordinato Sua Santità che il generale de' gesuiti mandi fuora di Roma quelli due gesuiti venuti di Francia, perchè dicevano male del Re, e inoltre aver ordinato a quelli tre protettori di religioni che ordinino si preghi per il Re, dà segno che Sua Santità vogli camminar bene.

Non voglio lasciar di racontare una cosa minima, dalla quale si può comprendere, che Sua Santità cerca dar sodisfazione alli Francesi che stanno in Roma, perchè vadia buon nome in Francia, che, dove innanzi non volse concedere a nissuno Francese, che, nel fare a quaresima, potessi mangiare del burro, quest' anno, indifferentemente e senza esserne ricerco, ha ordinato che senz' altro chi vuol possa.

Non lascierò anche di dire avermi racconto Firenze[1] circa la mandata fuor di Roma de' gesuiti, che, se bene sua signoria illustrissima non ha esso fatto officio con Sua Santità, ha però parlato di maniera in alcuni luoghi dove sapeva che necessariamente aveva a pervenire agli orecchi di Sua Santità, che era molto male lasciar star qua quei tali, perchè fra una mezza cosa vera mescolavano mille bugie, le quali potevono causare mali effetti e qui e altrove; e che perciò crede non aver nociuto con questo suo parlare. Ma in effetto, come io dissi a questi giorni a Ossat, mi pare ch' i Francesi si sieno governati molto male a lasciar di carcere quel gesuita, se bene non aveva errato; perchè avessi a venir qua e fare quel che faceva; e che pure si sarebbe possuto trattenerlo in quel luogo almeno fin tanto che fusse seguita l' assoluzione; e che non si saria fatto un errore simile da noi Italiani. Ma lui mi replicò non esser maraviglia; che l' errore era stato non piccolo, e che in effetto non sien sì accorti come nelli altri luoghi.

Non lascierò di dire aver saputo questa mattina, che più giorni sono venne qua un mandato di monsignor Malvagia, il quale è stato dall' arrivo suo in qua segretamente; e questo tale era uno che monsignor Malvagia aveva mandato d' ordine di Sua Santità in Parigi per osservare e referire quel che passava; e che, sendo stato questo tale

[1] Le cardinal de Florence.

scoperto dal marchese Pisani, avendolo fatto chiamare a se il marchese, gli aveva detto : non occorrere che gli negasse quello che facesse in Parigi e chi l'avesse mandato, perchè sapeva che era stato mandato dal Malvagia per ragguagliare i progressi di là : però gli ordinava che subito partisse di Parigi, andasse a trovar monsignor Malvagia, li presentasse una lettera di detto Pisani, e li dicesse che lo pregava, e per l'amicizia che egli aveva tenuta seco qua in Italia, e per servizio della religione, che egli mandasse a dir quanto prima a Sua Santità, che il consiglio del Re era molto diviso e mal sodisfatto de' trattamenti di Roma, e poco inclinato a mandar qua. E che, se non fussi che il cardinal Gondi e esso Pisani avevono tenuto la puntaglia, e che il Re con la buona mente sua teneva fermo che si tornasse all' obbedienza della Sedia Apostolica, che a quest' ora le cose sarebbono di già precipitate, e che il cardinale e lui si vedevano in uno stato da poter mal reggere questa piena, essendo doventati sospetti. Però che Sua Santità quanto prima provvedesse con facilitare questi negozii, perchè con l'indugiare, le cose si ridurrebbono in termine che non vi si potrebbe rimediare; commettendo a quest' uomo che andasse via senza manco nessuno; facendosi detto Pisani lasciar la cifera che egli aveva con monsignor Malvagia per poterli scrivere. Onde quest' uomo ritornatosene, subito dal Malvagia fu spedito immediate qua al Papa, al quale avendo referto tutto, vogliono che questo sia stato in buona parte cagione che il Papa abbia piegato, come si vede che ha fatto. E può ben essere che tutto il seguito di sopra stia come m' è stato referto, essendo al tutto simile a quel che è stato detto per altra banda a Sua Santità come sa l' Altezza Vostra, e che questi riscontri abbino giovato in gran parte.

30 mars.

Quanto poi alle cose di Francia, intorno a che il signor Giovan Francesco deve aver mostro quanto Sua Santità sia stata renitente per ricevere quel Re, e la necessità che ora induce la Santità Sua a ribenedirlo per non perdere quel regno alla devozione e obbedienza della Sedia Apostolica, Sua Maestà Cattolica arebbe risposto che non può

finalmente dir altro, se non che rimette tutto alla coscienza della Santità Sua quanto alle cose della religione; e che, quanto alli interessi di Stato, la Maestà Sua penserà a far quello che convenga al debito e beneficio suo, non potendo mancare di far lui e il figliuolo continuamente la guerra alli loro inimici, e che ora la farà più ardentemente che mai.

XIX.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Carteggio di Roma, 2ª appendice, filza 46.)

Rome, mars-avril 1595.

SOMMAIRE. — *24 mars.* Principaux griefs contre le Roi. Impatience des gens de bien. — *14 avril.* Opposition désespérée du duc de Sessa. — *26 avril.* Les Espagnols cherchent à recruter des voix dans le Sacré Collége. Propos passionnés du cardinal Alexandrin.

24 mars.

Qua comparve un secretario di Acquaviva, e un altro mandato da Malvagia, che l'uno e l'altro, di ordine de' lor patroni, erano stati in Parigi per toccar con mano e riferire a Sua Santità le azioni di Navarra; e, con tutto che si sia fatta da me e da altri diligenza per saper il negoziato, e molti dicano molte cose, ma la verità è che nessuno sa nulla, perchè costoro stanno muti e solo con il Papa hanno negoziato. Sono fuori molte voci e gran querele contro Navarra, che si riducono a tre capi. Il primo, che senza causa abbino privato e tolta la roba a' gesuiti, e che, se uno aveva pure errato, non si dovevano scacciare e privare tutti li altri. Il secondo, che dia beneficii ad eretici, come ha fatto dando un abbazia di Reims ad uno eretico. Il terzo e ultimo contien tre capi: uno è che il parlamento con Navarra abbino rinovato un ordine del settantasette, che gli eretici possino ottenere ogni dignità in Francia; l'altro, che ora, sotto gravissime pene, abbino proibito che nessuno del regno venga per espedizione de' beneficii, nè che porti un baiocco a Roma; l'ultimo, che abbino intimato un concilio nazio-

nale per fare un patriarca. Le quali cose se fussero vere, si potrebbe mettere il negozio per disperato. Ora li affezionati di Francia e li uomini dabbene stanno con martello, e vorrebbono vedere il fine di questo negozio, poichè questa tardanza non può causar se non male e difficoltà; e io non parlo del passato, ma del presente dico che non so perchè non venghi una volta questo Duperron o altri.

14 avril.

Nell' ultima audienza del duca di Sessa, si dice che vi fu rumore per conto di ribenedire Navarra; dicendo Sessa, che quando lo vedesse non lo crederebbe, avendo tante volte Sua Santità promesso non farlo. E si dice che lo stesso abbi detto il re di Spagna al signor Giovan Francesco. Con tutto questo il Papa è risolutissimo ribenedirlo.

26 avril.

Li Spagnuoli procurano guadagnare cardinali, ma si vedono si mesti, che non devono trovare quello che desiderano. Pubblicamente dice Alessandrino, che qui si tratta due cose : l'assolvere Navarra, e riunire il regno di Francia alla Chiesa. Quanto al primo, che, sendo relasso senza segni di penitenza, non si deve assolvere secondo li canoni e San Tomaso. Quanto al secondo, che è cosa chiara che il regno di Francia va in rovina, e che giudica meglio che vi vadi senza il consenso o pratica del Papa che con sua autorità; e dice simili altre pazzie. Ma non ha studiato bene li canoni, perchè *in foro conscientiæ* non se li può negare, e segni di penitenzia ne mostra molti Navarra; e basta che *paria sunt petere absolutionem et ostendere signa penitentiæ*. Quanto al secondo, non merita altra risposta, se non che quel regno risurgerà, e sarà più florido che mai a dispetto suo. Pare che ogni giorno più Sua Santità resti disgustata delli Spagnuoli, per le spoglie di Toleto, sì per tornarsene con le mani vuote Giovan Francesco, e per altri infiniti rispetti.

XX.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, mai 1595.

SOMMAIRE. — *2 mai.* Le Pape et le cardinal de Florence. Examen des votes présumés de la plupart des cardinaux. — *16 mai.* Corruption et intrigues. Le cardinal Giustiniani craint que le Pape ne faiblisse; il est d'avis que le Saint-Père doit prendre l'avis des cardinaux, en les appelant successivement auprès de lui, et en exigeant, sous peine d'excommunication, le serment de garder le secret.

2 mai.

Mi disse Firenze, dal quale sono stato questo giorno che è martedì, che Sua Santità mostrò che tien per fermo che monsignor Duperron sia per venire. Poi ragionando Sua Santità con Firenze della intenzione che ella ha di assolvere Navarra e accommodare le cose della religione, disse a Firenze: «Voi non sapete che questi Spagnuoli «mi vanno togliendo i voti.» Mostrando avere dispiacere. Allora rispose Firenze: «Io ne sono informato, e potrei anche dire alla Santità «Vostra come stanno i voti di molti, perchè un altro cardinale e io ne «abbiamo fatto il conto.» Sua Santità allora volse che Firenze li dicessi quello che egli sapeva. Onde Firenze disse, che Colonna Giovanni non solo era stato seco e avevano fatto questi conti, ma che detto Colonna li aveva detto il voto che lui voleva dare, e che Sua Santità arebbe possuto proporre il negozio per qualche verso, che il voto già destinato non li servisse. E soggiunse Firenze, che i voti certi che li Spagnuoli facevano conto di avere erano da undici o dodici, mettendo tutti i vescovi, da Aragona in poi, non facendo capitale di Paleotto, il quale come barbogio diceva quando in un modo e quando in un altro. De' preti poi metteva Dezza, Terranuova, Borromeo, Paravicino; e de' diaconi Colonna Giovanni e Farnese. E de' certi poi per l'assoluzione nominava li due Veneziani, Joyeuse, Camerino, Giustiniano, Pepoli. Onde Sua Santità rispose: «Adunque son più quelli «per Spagna.» E Firenze disse: «Gli altri tutti si mettono per neu«trali, ma in maggior parte piegheranno per l'assoluzione e pieghe-

« ranno dove inclinerà la Santità Sua. » Nominò poi Sua Santità Sauli, dicendo : « Questo per i suoi fini anch' esso dirà per Spagna. » Ma Firenze gli rispose, che detto Sauli intrinsecamente non l' intende così, e che inoltre egli ha paura di Giustiniano. Firenze in ultimo disse, che ci era qualcuno che aveva sino ad ora fatto professione di Francese, e da qualche tempo in qua aveva mutato proposito. E Sua Santità, mostrando qualche segno di saperlo, disse : « Che vuol dir questo? » E il cardinal di Firenze rispose, che queste pensioni, che andavano promettendo li Spagnuoli, erano causa di queste variazioni. Sua Santità dimandò Firenze donde egli avesse saputo questi particulari di Pallotta, perchè detto Firenze le referì tutto quello che aveva inteso. Sua Santità volse sapere da chi egli l' avesse saputo; onde egli rispose, averlo udito a principio da me, di sorte che in ultimo Sua Santità confessò anch' egli essergli stato detto il medesimo. E poi domandò Firenze come egli l' intendesse. Al che rispose, che voleva seguire la volontà di Sua Santità, e accommodarsi al parer di lei senza cercar più oltre. È parso a Firenze darmene conto, e perchè io n' avvisi l' Altezza Vostra, e perchè io resti informato di quanto passa.

È stato poi da me il signor Alessandro, e m' ha detto che questi propositi tenuti di monsignor Duperron [1], non tanto sieno stati cavati fuora da detto capitano, quanto aumentati e confermati da Orazio Rucellai, avendo detto Orazio mostro di credere che ciò fusse vero, ma dettolo a delli altri, e che tutto sia accresciuto dal detto Orazio, per la volontà che ha d' andare in Francia, e desiderio di aver qualche occasione d' essere impiegato in questi negozii pubblici.

16 mai.

La rivolta di Pallotta è tanto pubblica, che se ne parla per ognuno; anzi, come scrissi ultimamente, Pallotta ha cerco di persuadere al medesimo Montalto e Spagna, per quanto mi disse ier mattina Giustiniano; son tuttavia intorno a Montalto per rimostrarli, che, per onore della memoria di Papa Sisto, non poteva mancare di non essere favorevole

[1] Le bruit avait couru à Rome que Duperron ne viendrait pas.

a quella parte di Spagna, essendochè Papa Sisto scomunicò questo presente re di Francia. Il quale Giustiniano mi dice di più aver gran dubio, con tutto che Sua Santità si mostri di presente ardente nel negozio di Francia, che, come monsignor Duperron sarà qua, si raffredderà, considerato la natura sua e l'esempio di quanto fu già dato speranza al marchese di Pisani e al Gondi, e, quando si venne al fatto, non si volse che alcuno si accostasse. Oltre di questo dubita assai, che, se questa materia vien proposta in concistoro, si perderà, perchè son tanti fra neutrali, che in concistoro parleranno a favore di Spagna; che più sicuro terrebbe che Sua Santità pigliassi li voti in camera, e poi venisse resoluto in concistoro, e proponesse il negozio resoluto. Il che ancor io credo che sarebbe molto meglio. Anzi nel ragionare con alcuni cardinali ho scoperto che desiderebbono si tenesse questo modo, perchè, oltre che in camera si direbbe più liberamente il parer suo, e come dettasse il vero e il buono, e resterebbono liberi ciascuno dalle scoperte che occorre fare in pubblico, il che per l'ordinario si fa mal volentieri per li rispetti che ognun sa. Ancora è stato opinione di ciascuno, che Sua Santità dovesse pigliare i voti in scritto; con che si proibisse per scomunica il parlarne, per la sicurezza d'ognuno, e anche questo modo non dispiacerebbe.

XXI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 7 juin-11 juillet 1595.

SOMMAIRE. — *7 juin.* Le Pape et le cardinal d'Aragon. Opinion du cardinal sur les pensées secrètes du Roi Catholique; il encourage le Pape à persévérer dans ses bonnes résolutions. — *24 juin.* Les pensions espagnoles seront distribuées aux cardinaux fidèles avant l'affaire de l'absolution. — *8 juillet.* Mgr Duperron est à Florence; informations prises par le Pape touchant les intentions de cet envoyé et le plan de conduite des Espagnols. Conseil donné au Saint-Père de décider l'affaire et de déclarer sa volonté au consistoire. — *11 juillet.* Congrégation, bien composée, de dix cardinaux; examen d'un différend élevé entre le Saint-Siége et Venise; mais la congrégation ne s'est-elle pas occupée d'autre chose?

7 juin.

Volendo detto Aragona partirsi da Sua Santità, ella lo fermò, do-

mandandoli delle nuove che ci fussero, e particolarmente della venuta di Duperron e di Francia; e discorrendo a lungo sopra ciò, e di quello potesse dire e fare Spagna, trovò Sua Santità stare nella medesima buona disposizione di assolver Navarra, se Duperron porterà cosa che si possa accettare; che in ciò non arà alcuno respetto a Spagna, non volendo quello regno si perda, se sarà possibile. Confortò sua signoria illustrissima il Papa a conservar questa buona volontà; mostrandoli, che, quando ben Spagna non si sodisfacesse di questo, che ella non ha da guadagnare; ma che può bene anche essere che Spagna non abbia quel disgusto che si crede, e che desideri anche una pace per suo servizio e di suo figlio; ma quando bene ciò fusse, non lo direbbe mai per la solita alterigia; e che nel discorrere alli giorni passati sua signoria illustrissima con Sessa, e dirli queste ragioni, aveva trovato Sessa piuttosto acconsentirvi. Però doveva Sua Santità camminare con questa buona intenzione, e confidare che, per molte ragioni e rispetti, ogni cosa possa succedere felicemente e con più facilità che non si crede. Le quali cose tutte non solo Sua Santità mostrò di approvare, ma di aver gusto che sua signoria illustrissima le dicesse.

24 juin.

Sono alcuni d'opinione, che, se a quest' ora non c'è arrivato, presto deva comparire l'ordine della distribuzione delle pensioni di Spagna, per darle alli cardinali confidenti prima che si venga a questa assoluzione del re di Navarra.

8 juillet.

Non lasciò dipoi Sua Santità del muover proposito della venuta di monsignor Duperron, avendo di già saputo l'arrivo suo a Firenze, e che presto sarebbe qua; dicendo che in questa venuta si vedrà quel che egli porti, e quel che si potrà fare; domandandomi così Sua Santità, come anco li nipoti, se si sapeva particolare alcuno, mostrando tutti desiderio di penetrare a buon ora delle commessioni e ordini che lui abbia. Ma io li dissi non saper niente, perchè le lettere, che io

avevo da cotesta corte erono scritte prima che comparisse costà detto Duperron.

Domandommi ancora Sua Santità quel che dicevano o facevano li Spagnuoli. E io li dissi d'avere inteso questa mattina, che avendosi a trattare in concistoro di questa materia, fino a otto cardinali eron resoluti di parlar contro, fra' quali Alessandrino era il capo, ma non s'intendeva altro fin qui. Soggiungendole che la Santità Sua poteva levar via queste difficultà, con risolver da per sè stesso quel che li pareva che convenisse, non avendo a render conto ad alcuna persona del mondo di questa azione. Dissi ancora al signor cardinale Aldobrandino, che mi domandava delle medesime cose, che meglio sarebbe stato che Sua Santità fusse andata resoluta in concistoro, e proposta la cosa come fatta, perchè in questo modo arebbe spedito meglio il negozio, e arebbe forse fatto piacere a tutti i cardinali; ricordandole sopra tutto essere a proposito, che, volendo Sua Santità venire a questa assoluzione, lo facesse con prestezza e con ogni sorte di prontezza d'animo, per gratificarsi i Francesi; perchè, allungandosi o trattenenendosi il negozio, i Francesi, come sospettosi e impazienti, arebbon talvolta levato il capo. Mostrò il cardinale, che talvolta il Papa tratterà in collegio resolutamente; e che, se i Francesi vorranno le cose ragionevoli, e che monsignor Duperron non voglia qualche impertinenza, non ci sarà molta difficultà.

11 juillet.

Nella congregazione che fu fatta il giorno di domenica, intimata la matina stessa, dove furno chiamati li cardinali Aragon, Salviati, Santa Severina, Lancilotto, Pinello, Camerino, Platta, Toleto, Aldobrandino e San Giorgio, si credette che Sua Santità volesse trattar delle cose di Francia, e in particolare del modo del ricevere monsignore Duperron; ma con effetto non si trattò di altro, che delle differenze nate tra la repubblica di Venezia e il vescovo di Ceneda. E molti avevano avuto piacere, che, avendosi a trattare in detta congregazione delle cose di Francia, fussero stati levati Gaetano, Mattei e Sfondrato, che insieme

con gli altri intervenivano in detta congregazione per trattare gli affari di Francia, e messo in luogo loro Camerino, Platta e Toleto; sebbene i più non approvavano che oggi si trattasse più di congregazioni particolari, ma che il Papa risolvesse da sè o con tutto il concistoro la forma dell'assoluzione, come si tien per fermo che sia per seguire; e, se pure chiamerà congregazione, abbino a esser questi medesimi dieci cardinali notati di sopra, e che, sotto colore della causa di Ceneda, si abbia a discorrer qualche cosa anche di detta assoluzione.

XXII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, filza 42.)

Rome, 14-16 juillet 1595.

Sommaire. — *14 juillet.* Le cardinal de Florence dénonce le manége des cardinaux du parti espagnol, qui veulent engager le Pape, en l'assurant de leur soumission, à porter l'affaire devant le consistoire, où ils se proposent de jeter le masque. Deux nouveaux mémoires espagnols, imprimés secrètement à Rome; le Pape en est informé. Arrivée de Mgr Duperron à Rome sans appareil; sa première entrevue avec le Pape; bon accueil; processions et prières ordonnées par Sa Sainteté. Bonciani, qui accompagne Duperron, fait entendre au cardinal Aldobrandini que les Français ne feront pas autant de concessions qu'ils en auraient pu faire lors de l'ambassade de Nevers; sage réponse du cardinal-neveu. Activité déployée par le duc de Sessa. — *16 juillet.* Concours assuré du cardinal Morosini et de l'ambassadeur de Venise. Influence du cardinal Toleto. Affaire des mémoires imprimés secrètement par le parti espagnol.

14 juillet.

Dopo avere scritto a Vostra Altezza Serenissima le qui aginnte, sono stato da Firenze, con il quale ragionando, fra l'altre cose, di quello che fusse per far Sua Santità circa questa assoluzione, e come fusse per passar la cosa, se avesse a proporre in concistoro; mi disse aver inteso di buon luogo da ieri in qua, che molti cardinali, che prima avevon detto volere parlare contro Navarra se Sua Santità domandava del parer loro in detto concistoro, ora si lasciono intendere largamente e a bella posta non solo non voler più parlare, ma volersi rimettere interamente a Sua Santità, e approvar senz'altro tutto quello che

Sua Santità proporrà; e che ciò solo vien pubblicato, perchè il Papa abbia da credere in questa forma e assicurarsi di parlare in pieno concistoro, per potere più francamente e più sicuramente, ingannando Sua Santità per questa via, scoprirsi al tempo con fare un sopravvento, per tirar la posta se è possibile in questo modo; dicendomi Firenze voler dirlo a Sua Santità, come farà; ma che intanto, andando io prima che lui, faccia il medesimo effetto, dicendo a Sua Santità, avermelo detto il medesimo Firenze, come farò.

Poco dopo è stato da me il Valentino, il quale m'ha detto, che, avendoli un amico suo, del quale Vostra Altezza saprà un' altra volta chi egli sia, conferito, che uno, che pratica in una stamperia di Roma, ha saputo e visto essere stato stampato un libro, e che di presente se ne stampa un altro con gran furia, li quali trattano, se il Papa può o no ribenedir Navarra; Valentino ne ha dato lume a Sua Santità e datole un memoriale, la copia del quale io mando a Vostra Altezza con questo, mediante il quale Vostra Altezza resterà particolarmente ragguagliata de' disegni che faccino li Spagnuoli. Però non soggiugnerò altro, se non che Sua Santità, non solo ha dato orecchi volentieri a tal avviso, ma ha commesso al Valentino che conduca quell' amico suo da Aldobrandino, come ha fatto questo giorno; onde detto Aldobrandino, non solo ha voluto sapere molti particolari e preso nota de' padroni della stampa, con disegno di far metter le mani sopra detti libri; ma ha detto a Valentino, da parte di Sua Santità, che stia molto bene avvertito, per intendere quel che si va trattando, non solo per questa via di scritture in stampa, ma per altre strade, per darne lume. Onde detto Valentino mi soggiugneva, che, se occorrerà dar qualche avvertimento, in che non paia sia bene che noi altri ci scopriamo, che non mancherà di far lui quel che fusse di bisogno per servizio pubblico, e per la dignità e onore di Sua Santità; desiderando che di questo particolare non se ne parli, perchè, come cosa importante, venendo a luce si guasterebbe il negozio. Però nè io ne tratterò con persona, nè mostrerò manco con il Papa nè con Aldobrandino di saperlo, se non in genere, se il ragionamento lo porterà, come ho detto altra

volta d'aver sentito che li Spagnuoli disegnano pubblicare non so che scritture, come n'ho scritto costà ancora.

Arrivò mercoledì sera, circa le XXII ore, monsignore Duperron; e molto prudentemente e consideratamente, col parere di monsignor d'Ossat, arrivato che fu a Ponte-Molle, tutti e due, insieme col signor Alessandro del Bene serrati in una carrozza, piglionno la strada verso Prati; e entrando per la porta di Castello, se n'andorno segretamente e soli alla casa dove abitava già Patrizio Patrizii, presa dal signor Alessandro del Bene per detto monsignore; essendo restati ingannati tutti li Francesi e molt' altri gentiluomini, che in gran numero eron usciti fuor della porta del Popolo, chi per incontrarlo, e chi per vederlo. A mezz'ora di notte poi detto Duperron, dopo aver cenato, se n'andò privatamente a baciare i piedi a Sua Santità, dalla quale fu ricevuto con molta amorevolezza e tenerezza; avendo Sua Santità per fin pianto nel trattar seco. Stette Duperron da Sua Santità presso a un'ora; e, per quanto m'ha detto il Bonciano che fu ieri da me, detto Duperron è rimasto sodisfattissimo per questa prima volta della Santità Sua, siccome anche s'intende esser ella restata di Duperron; il quale esprime il contento avuto in questo primo abboccamento con Sua Santità, con dire di metter quella giornata per la più felice che egli abbia mai avuta; ancorchè il Bonciani abbia detto esser bene, che fuora non si sparga voce di tanta contentezza, per non guastare il negozio. Per fin a domenica o più là non doverrà detto Duperron tornar da Sua Santità; la quale, subito che fu partito da lei detto Duperron, se bene eran quattro ore di notte, oltre al mettersi lei in orazione in camera sua, comandò che s'intimassero le processioni generali a tutti i regolari e alle compagnie, che per tre giorni continui, cominciando la mattina prossima del giovedì, dividendosi in tre partite, ciascuna mattina visitassero le chiese di San Pietro, di San Giovanni, e di Santa Maria Maggiore, come segue tuttavia. Il Bonciani dipoi mi ha dato ragguaglio generale per questa prima volta del negozio di Duperron e suo; dicendo, che poi alla giornata mi dirà quel più che passerà, acciocchè Vostra Altezza resti ragguagliata e da lui e da noi altri di quello seguirà di man in

mano, e così possin fare quelli officii che saranno giudicati necessarii. Intanto lui ha parlato con il signor cardinale Aldobrandino, e generalmente mostrolli esser necessaria la benignità, prontezza e facilità di Sua Santità, con la prestezza insieme; e che, in nome e per parte del signor cardinale Gondi, dirà e avvertirà Sua Santità e sua signoria illustrissima di quello che gli parrà che si possa o non si possa o non si debba fare, con dir liberamente l'opinione del cardinale, acciocchè, saputo il vero dello stato delle cose e di quel che vi si possa disegnare sopra, la Santità Sua possa accomodarsi con le resoluzioni a quel che sia di più servizio della Sedia Apostolica; cominciando a intonare, che non bisogni che Sua Santità disegni di poter ottener certe cose, le quali talvolta si sarebbono più facilmente potute avere da' Francesi, quando venne il cardinal Gondi e poi il duca di Nevers; concludendo il Bonciano esser necessario che egli parli alla Santità Sua; non perchè egli voglia celar niente a sua signoria illustrissima, ma perchè, nel proporre ella le cose nudamente, potrebbon venire al Papa de' dubii, i quali lui con le riposte e repliche potrà facilmente chiarire e spianare, che non potrebbe farlo sua signoria illustrissima. Mostrò il cardinale di rimaner sodisfatto della buona volontà e intenzione per l'accomodamento di questo negozio, e che tale fusse anche l'animo di Sua Santità; che volentieri udirebbono e farebbono capitale delli avvertimenti e ricordi, e sopra tutto del sapere un poco prima certi particolari, per poter meglio considerarli avanti le riposte, facendo in ultimo diligenza di intender dal Bonciani come monsignor Duperron fusse restato sodisfatto di Sua Santità in questo primo affronto; con dirli, che alla giornata avvertisse sua signoria illustrissima di quel che occorresse, perchè si potesse andar provvedendo dove bisognasse. Che son tutti buon segni da far credere che il negozio sia per aver buon esito, credendo i più che Sua Santità sia resoluta di quel che voglia fare, se bene questi di Spagna sempre dicano che mostreranno tali cose, che il Papa arà cagione d' andare a bell' agio; e il duca di Sessa particolarmente, da che si seppe la certezza che Duperron veniva e che era a Mantova, ogni giorno è stato parecchie ore con

qualche cardinale, e ha usato dire, che crede pure che Sua Santità vorrà non solo udire il Collegio tutto, ma anche la persona sua e le scritture chè si mostreranno; non camminando ad altro fine, secondo me, che in cercare di mettere in negozio, ed allungare questa assoluzione, vedendo non poterla impedire assolutamente; sperando che Duperron e il Re, vedendo le difficultà che si facessero loro da Sua Santità e la lunghezza, abbino a rompersi con Sua Santità.

16 juillet.

Questa mattina di domenica sono stato da Morosino e fatto l'officio conforme al comandamento dell' Altezza Vostra. E sua signoria illustrissima primieramente la ringrazia della confidenza che tiene Vostra Altezza in lui, dicendo dispiacergli grandemente non essere di quella autorità e potere che bisognerebbe in questo negozio, confessando non esser molto in credito con Sua Santità, e che consisteva tutto il negozio nel Toleto, con il quale Sua Santità si consigliava; che, se detto Toleto l'intendeva bene, ogni cosa passerebbe felicemente; che, dopo la venuta di Duperron in Italia, sua signoria illustrissima aveva parlato una volta sola a Sua Santità e due al cardinale Aldobrandino, e discorso molto largamente della necessità in che si trovava il negozio, e come Sua Santità non poteva mancare di non dar questa assoluzione, allegando molte ragioni; e che trovava Sua Santità di buona volontà, ma timido, e che non bisognava lasciare di riscaldarlo spesso; che l'ambasciatore di Venezia aveva per l'addietro fatto buoni officii, essendo persona, che quando si mette a parlare di un negozio ne tratta con molto metodo e ordine. Ma mi disse ancora, che l'ambasciatore di Venezia, nell' udienza sua di venerdì, parlò a Sua Santità sopra il negozio particolare loro di Ceneda, passando qualche disgusto di qua e di là; ma che, fuora di questo, non mancherebbe il detto ambasciatore di parlare vivamente. Dissi che ora era tempo di lasciar da banda li interessi privati, o almeno, senza dismetter quelli, attendere a questa causa pubblica che tanto importa. Rispose sua signoria illustrissima, che la Republica premeva molto in questa causa di Ceneda, parendoli

strano che il Papa avesse proceduto con poco rispetto, avendo mandato certi monitori, in pregiudizio della loro giurisdizione, senza far prima intender cosa alcuna, o sentire la lor ragione; concludendo Morosino esser bene che sempre si ricordi a Sua Santità lo spedir questo negozio quanto prima, con non si sottoporre al parer del Collegio, e persuadere Sua Santità a facilitare per tutti i versi l'assoluzione, importando tanto questo atto che non sia a guardarla in molte circumstanzie, imaginandosi che quel corpo è ridotto in stato tanto vicino alla morte, e con tanti mali, che non si può trovar medicina che lo guarisca in un tratto, ma cercar di conservarlo vivo e curarlo a poco a poco, e che a Duperron sia da fare intendere. Il che sua signoria illustrissima diceva ora, non come cardinale, ma quasi come politico; che dal canto suo facilitasse, con promettere tutto quello che voleva Sua Santità, ancorchè non si potesse effettuare così per l'appunto; perchè, se se ne cavasse l'assoluzione, l'altre cose si potrebbono fare o scusare. Dissi a sua signoria illustrissima, che si farà sempre quel che ella giudicherà necessario in questo fatto, stimando il giudizio e parer suo, pregandolo, che non solo egli voglia operare in bene, ma avvertirmi di quello che occorresse alla giornata, per andare uniti e trattare in conformità; e che per ciò anderebbe qualche volta da lui M. Ferdinando, il quale intanto lo ragguaglierebbe di quel che fusse in nostra notizia; che così si potrà unitamente provvedere dove bisognerà. Il che sua signoria illustrissima disse che farebbe.

Circa il negozio de' libri che sono stati fatti stampare dal Pegna, in conformità di quel che io scrissi venerdì sera a Vostra Altezza aver dato lume il Valentino a Sua Santità, dirò adesso a Vostra Altezza che il primo avviso di detta stampatura è venuto da Raimondo, il quale, mediante uno che è stato della stamperia di Vostra Altezza, ha avuto commodità di vedere e sapere che detti libri si stampavano, e dove: perchè, ragionandone, come si fa in proposito d'altre materie, cadde in questo con detto Raimondo. Onde egli facendone avvertito il Valentino, e egli Sua Santità e Aldobrandino con quel memoriale e in voce, come scrissi, fu dato l'ordine che fussero carcerate quelle copie della

stampa. Ma, perchè il giorno fu scambiato il luogo e la casa, e quel proprio giorno era stato finito l'ultimo foglio del secondo libro, sentendo il Pegna e il duca di Sessa andar in volta questi cercatori, fu levato in un subito tutte le robe; ma in ogni modo sabato sera, alle due ore, fu trovato il padrone della stampa; e, condotto in prigione, confessò subito, che, ad instanza del Pegna, aveva stampato prima un altro libro, e ultimamente un libbretto di poche carte in forma di discorso; e che sono stati levati lo stesso giorno, non solo tutti i fogli stampati, ma li originali e ogni minima cosa per ordine di M. Pegna, e portati a casa sua; ma perchè s' intese ancora che delli sopradetti libri n'erano stati dati fuora tre : uno a Alessandro, l'altro a Gesualdo e il terzo, se bene non si sapeva, si credeva che fusse venuto in mano di Sfondrato. Andando questa mattina il governatore a referire a Sua Santità la cattura e confessione dello stampatore, li fu dato lume ancora delli sopradetti tre libri, e appresso di chi erono, mettendo in considerazione a Sua Santità che si sarebbe possuto mandare a cercar la casa del detto Pegna, e a domandare l'originale o la copia autentica al compagno del maestro del sacro palazzo, che è solito, quando dà la licenzia di far stampare un opera, del serbarsene la copia nell' archivio, perchè da quello si sarebbe veduto il contenuto dell' opera, o, avendo mancato il sopradetto ministro di conservarlo appresso di sè, si sarebbe potuto esaminarlo e gastigarlo. Rispose Sua Santità, che poichè Alessandrino era nell' anticamera e aspettava l' udienza da Sua Santità, voleva parlar prima a sua signoria illustrissima, e poi ordinerebbe a detto governatore quel che fusse da fare circa il resto. E sarà facil cosa che il Papa abbia detto a Alessandrino, che li mandi quel libro che Sua Santità sa che ha in mano, e ordinatoli che detti libri non si pubblichino, finchè Sua Santità non l'abbia visto; non avendo avuto per bene la Santità Sua, che l'intenzione di questi inventori di detti libri volessero all' improvviso dare in mano a Sua Santità e publicar per tutto in un medesimo tempo quest' opera, senza dar campo che si potesse rispondere. Male è stato che non si siano saputi tre o quattro giorni prima questi particolari, perchè nel resto il Valentino ha effet-

tuato tutto prontamente, e io non ho mancato di sollecitare subito che io n'ebbi lume. Par che dichino che il primo libro contenga, che il Papa non possa dar l'assoluzione a Navarra, e che la moderazione sia volendo camminare secondo i canoni, come che non si sappia che questa è materia *de jure positivo*, e che il Papa ne può dispensare. L'altro libbretto stampato ultimamente, vogliono che sia come un discorso e un ristretto della mala vita di Navarra, e di tutte le cose commesse contro alla religione e religiosi, e della cacciata de' gesuiti. Se sarà possibile aver un di questi libri, lo farò venire in mano di monsignor Duperron, perchè possa rispondere; ma dubito che non si vedranno, e che il Papa non vorrà comportare che si mandin fuora; altrimenti proceder contro al Pegna e altri inventori e complici.

Il duca di Sessa, avendo questa mattina avuto lume da Alessandrino di tutto il di sopra, mandò per il Pegna; e ambidue si ristrinsero insieme in casa Deza, dove stettero un gran pezzo.

Quanto a quest' assoluzione corre voce, uscita da' gesuiti, e anche Baronio, che la Santità Sua sia resoluta del darla, ma che la difficultà tutta ora consista nel trattar del modo.

XXIII.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

Rome, juillet 1595.

Sommaire. — *14 juillet.* Arrivée de Duperron; impression favorable; allégresse du peuple; consternation des Espagnols, leurs intrigues impuissantes. Dispositions des membres du Sacré Collége. Le parti le plus sage serait de les consulter en particulier. — *15 juillet.* Le Roi Catholique considéré comme à peu près mort. Vaines démarches des Espagnols. Cardinaux désignés pour la légation de France. — *18 juillet.* Le duc de Sessa; ses instances auprès du Pape et du cardinal Toleto. Consistoire; le Pape fait connaître l'arrivée de Duperron, et s'engage à réunir plus tard une congrégation générale. Le cardinal Cusano favorable. Les Espagnols n'ont d'autre ressource que de gagner du temps jusqu'à la mort du Roi Catholique. — *21 juillet.* Le cardinal d'Aragon est hésitant : Duperron et le duc de Sessa visitent les cardinaux. Chacun cherche à les gagner à sa cause; l'épreuve décisive approche. — *28 juillet.* Dénombrement des cardinaux et leurs dispositions présumées.

14 juillet.

Mercoledì giunse Duperron; il quale subito andò dal Papa e da'

nipoti, e fu accolto con molta amorevolezza. Il quale procede con infinita umiltà, cosa che confonde questi Spagnuoli. Nostro Signore commise che giovedì mattina si cominciassero pubbliche processioni per tre giorni, acciò Dio l'inspirasse al bene di Santa Chiesa, che questo ancora ha dato nel naso alli Spagnuoli. L'allegrezza che mostra il popolo minuto di questa venuta è cosa grande. L'ambasciatore di Spagna tutta la notte va in volta. Il Pegna studia, e è di continuo con gesuiti. Intendo che vogliono dare ne' rotti. Ma non saprei mai ciò che possino fare, perchè il levare l'obbedienza e cose simili son cose da ridere. Ancora il Papa non si lascia intendere, e ognuno sta con l'orecchie attentissime. Io ho detto al signor Alessandro del Bene, che dica a monsignor Duperron che veda dove io posso servire in pubblico e in privato, che lo farò senza rispetto alcuno. Qua si crede da molti che Nostro Signore sia per parlare delle cose di Francia in concistoro, onde ognuno studia voti, e io parlerò senza rispetto liberamente, come conviene a buon cardinale per servizio di Santa Chiesa. Molti si vogliono rimettere in tutto e per tutto al parere di Sua Santità, come Aldobrandino, Firenze, Montalto, Salviati, Santi-Quattro, Sarnano, Toleto, e San Giorgio, e Joyeuse. In favore di Spagna saranno Alessandrino, Colonna vecchio e giovanni, Gerino, Gaetano, Gesualdo, Paravicino, Rusticucci, Sfondrato, Terranuova. In favore di Francia, Aragone, Giustiniano, Morosino, Monte, Paleotto, Verona : gli altri parleranno variamente, e non se li può credere se non nel fatto; e per questo si crede che meglio farebbe Nostro Signore a parlarne in camera. Degli assenti io non ne parlo.

15 juillet.

Non si lascia Sua Santità intendere con alcuno cardinale, e questa cupezza fa disperare li Spagnuoli. Io ho una spia continua con monsignor Pegna, la quale mi dice che stanno di malissima voglia, che l'ambasciatore di Spagna ha commessione dal re di far gran cose, e che non sa che fare, oltre che tengono il re a quest' ora forse morto.

Si tiene da ognuno che il Papa sia per ribenedir Navarra. Io so dire

a Vostra Altezza, che Gesualdo, come capo della congregazione de' riti, studia la forma di ribenedire un re eretico, e li Spagnuoli non sono di lui molto sodisfatti.

Di buon luogo mi vien detto, che Aldobrandino non è per andare legato in Francia, se si ribenedice Navarra, e non è per comportare che vi vada San Giorgio, e che il Papa ha per troppo giovane Montalto, e che vi manderà certo Salviati.

18 juillet.

Venerdì mattina l'ambasciatore di Spagna fu per tre ore dal Toleto, e con modi aspri lo battagliò assai. Il quale mi disse ier mattina, che li modi che li Spagnuoli tengono fanno contrario effetto, e che lui restava molto disgustato; e che non direbbono nè farebbono quello che dice il volgo, cioè levare l'obbedienza e simil stravaganze. Sabbato fu dal Papa Sessa; e, per quanto mi ha detto Aldobrandino, tutto il raggionamento si stese in due capi. Il primo, in rammemorargli quanto Sua Santità aveva detto in concistoro della partita del duca di Nevers, pregandolo a tener memoria di aver detto publicamente : « Che « si lascerebbe piuttosto scorticare che ribenedire Navarra, e che, se un « angelo le dicesse in contrario, non lo crederebbe, » e cose simili. Il secondo capo fu di pregare, che in questo negozio si cammini maturamente con il parere del Collegio tutto; e che sempre parlò umilmente. Il giorno poi seguì il rumore del libro stampato dal Pegna, che, per darne conto a Vostra Altezza l'ambasciatore, non dirò altro, se non che contiene, che il Papa non possa assolvere Navarra secondo li canoni.

Ier mattina fu concistoro. Nostro Signore disse : « Che noi dove- « vamo saper la venuta di monsignore Duperron per queste cose di « Francia; che era stato a baciarle i piedi, senza aver trattato cosa alcuna « di negozio; che gli aveva promessa l'udienza per l'istesso giorno; e di « quanto trattasse seco, e del modo da incamminare questo negozio, ne « farebbe una congregazione universale, acciò ognuno liberamente po- « tesse dire il parer suo. »

Io raggionai con Cusano, e lo trovai risoluto per l'assoluzione. Il cardinal Montalto, me presente, disse a Gaetano : « Che farete voi altri « Spagnuoli di tante cose che si dicono? » Al che rispose Gaetano : « Si farà quel che si può e con modestia; nè siamo pazzi da rompere « con il Papa senza ragione. » Parlò meco a lungo Aldobrandino, dicendomi che Sua Santità era risoluta. Io le dissi che era bene spedirla.

La spia che tengo con Pegna mi riferisce che sta disperato, che vede benissimo dove va a parare questo negozio, ma che, con quante consulte fanno, non vi trovano rimedio, e non procurano altro se non di allungare tanto che venghi la morte del re di Spagna, che tengono che non possa tardare.

21 juillet.

Monsignor Duperron va informando il Collegio. Mi dice Alessandro del Bene, che Aragona ha mosso di gran difficoltà, e che pare che Spagnuoli li abbino messo paura; e Sessa va informando, se bene da me non è stato. Intendo che si sforza di mostrare che Navarra è impenitente e eretico più che mai, e dicono strane bugie. Mi dice Aldobrandino, che si farà la congregazione generale questa settimana seguente, e allora si vedrà dove piega il Papa e Collegio. Cusano è guadagnato, e Mattei si è addolcito, e si spera bene. Le cose di Pegna svaniscono, poichè non son tante cose, perchè il suo libro era in risposta di coloro che dicevano che li vescovi di Francia avevano fatto bene di ribenedire Navarra, e che il Papa ha l'originale in mano; talchè di questo non sarà altro. Paleotto dicono che l'intende benissimo. Santa Severina desidereria che Sua Santità pigliasse li voti segreti.

28 juillet.

Monsignor Duperron informò tutto il Collegio, eccetto Alessandrino. Ora si attende che cosa sia per fare Sua Santità; poichè la congregazione generale non si è fatta, e lunedì sarà concistoro; si crede che

allora sia per parlarne; chi dice che piglierà i voti in camera, come vorrebbono questi vecchi; chi dice che li piglierà, presente tutto il Collegio, ma con una escommunica terribile che non si possino rivelare fuori : in somma questa lunghezza è attribuita alla solita natura, pusillanimità e dappocaggine del superiore, il quale ha paura di urtare nel vetro. Intendo che Sua Santità ha preso gran gusto di quanto gli ha detto in camera d'Ossat (?), il quale è uomo da bene e la intende bene per l'assoluzione, se bene teme un poco di guastare li fatti suoi, poichè quel verme non si estingue se non con la morte. Il Collegio riesce buono, poichè si offre per l'assoluzione Aragona, Paleotto, Santa Severina, Rusticuccio, Ferrara, Joyeuse, Salviati, Verona, Lancilotto, Pinello, Sarnano, Sauli, Morosino, Camerino, Giustiniano, Cusano, Monte, Montalto, Sasso, Saffi e Sega, li due Nipoti e Toleto, il quale vuol fare ogni cosa, e con il Papa veramente fa ogni cosa. Quelli che pure vi vengono, ma come la biscia all'incanto, sono Gesualdo, il quale fa indignità mirabili, Colonna vecchio, Gallo, Paravicino, Mattei e Platta; li ostinati sono Alessandrino, Terranuova, Gaetano e Colonna giovanni. Ora questi ultimi non dicono più che non si debba assolvere, ma che si facci con degnità, e si pensi bene al modo e alla forma; e questo acciò la cosa si metta in negozio e alla lunga. Sua Santità parla con molti, ma non si lascia intendere; pure lunedì in concistoro è forza che si veda che vento pigli la barca. Si dicono molte novelle dello ambasciatore di Spagna con cardinali; ma quando ne ho voluto toccare il fondo, n'escono come li libri del Pegna; solo vi è stato qualche cosa con San Giorgio e Cusano, ma non quanto si dice, e assicuro Vostra Altezza che Spagnuoli non sono così bravi, anzi non solo flemmatichi, ma più tosto umiliati, e sono divenuti cortesissimi.

XXIV.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 19-21 juillet 1595.

SOMMAIRE. — *19 juillet.* Les processions et les prières continuent. Le Pape aime mieux réunir les cardinaux dans une congrégation générale que dans un consistoire; pourquoi. Lomellino, Serafino et del Bene se plaignent d'être tenus à l'écart des négociations de Duperron et de d'Ossat; conduite à tenir à leur égard. Plan sage et prudent que le Pape semble avoir adopté. Avis aux cardinaux de recevoir Duperron et de prendre connaissance des lettres du Roi qu'il leur présenterait; propos du duc de Sessa au cardinal Alessandrino, au Pape. Réprimande adressée par le Saint-Père à ce cardinal. — *21 juillet.* Le duc du Maine a fait sa soumission au Roi. La trêve avec le duc de Savoie n'est pas ratifiée; bon effet que produisent ces deux nouvelles. Visites de Duperron aux cardinaux. Visites et démarches du duc de Sessa. L'affaire des mémoires imprimés secrètement par les Espagnols est terminée à la satisfaction du Souverain Pontife.

19 juillet.

Le processioni, che dovevan finire sin sabato, vanno continuando ogni mattina, avendo ordinato Sua Santità che così si segua ogni mattina senza intermissione alcuna, fin tanto che ella comandi poi una processione generale con un perdono quando piacerà a lei. Furon poste anche venerdì le quarant' ore a San Luigi; e, avendo disegnato Sua Santità di andarvi lei domenica mattina avanti si levassero, mutò proposito, e ha voluto che seguitino fin tanto non dica altro, e che la Santità Sua vadia in persona a quella chiesa come ha disegnato. Da tutte queste cose si comprende che Sua Santità vuole, che, mentre durerà la pratica di questo negozio dell' assoluzione, continuino le preci a Dio; da che mi pare che se ne possa cavare una conclusione, che ella vogli dargli fine anche più presto che potrà, tanto più che, questa mattina essendo stato concistoro, la Santità Sua ha dato conto al Collegio della venuta di monsignor Duperron, e detto di voler tenere una congregazione generale de' cardinali, come abbia parlato con detto Duperron; il quale è stato questo giorno da Sua Santità, come più largamente ella intenderà dalle altre lettere pubbliche. È piaciuto ai più il modo che disegna tenere Sua Santità del parlar piuttosto in una congregazione generale che in concistoro; perchè in congregazione i

cardinali non deliberano, il Papa è più libero. Tutti questi modi che si tengono non piaccion molto alli Spagnuoli, i quali doveranno ora cavar fuora le lor arme dopo aver fatto molto romore. Ma credo che le cose passeranno più quiete e con manco controversie di quel ch' altri si crede.

Non avendo potuto fin adesso aver tutta la nota intera delle congregazioni per mandarla a vostra signoria, sì come ell' ha chiesto, mando di presente la nota delle tre del Santo Offizio, del concilio e de' vescovi, innanzi alle quali si ha a trattare di questa materia dell' assoluzione come ne scrivo a Sua Altezza, perchè ella ebbi notizia di ciascun cardinale che sono in esse.

S' è tardato fin a questa mattina a spedire il mandato venuto di costà, aspettando la relazione del Bonciano sopra la prima negoziazione fatta da monsignor Duperron e da monsignor d' Ossat con Sua Santità dopo desinare, e una lettera che ha detto volere scrivere detto monsignor Duperron al Gondi; la quale del Bonciani sarà con questa, come sarà anche quella di Duperron se la manderà.

Questa mattina è stato da me il signor Alessandro del Bene, mostrandomi che monsignor Lomellino, monsignor Serafino e anche lui qualche poco si dolgono, che, avendo scritto il Re a tutti questi liberamente che Duperron parteciperà con loro, valendosi del consiglio di essi in tutto questo negozio, e che, essendo stati ciascuno di essi avanti l' udienza, di poi non hanno saputo cosa alcuna; incolpando Duperron come uomo non molto pratico in questa sorte di negozii, e Ossat, uomo che, se bene sa e intende assai, non però pratica con molti cardinali, prelati, altri della corte, e non sa le convenienze e gli umori; e che loro potrebbono giovare, non solo con dire il parer loro, ma anche avvertirli di molte cose, acciò non naschino degli errori; e però il signore Alessandro, se bene come da sè, credo io con saputa e mosso particolarmente da Lomellino, che è quello, secondo io ritraggo dalle parole del Bene che fa più romore, mi ha detto tutto questo e pregatomi che io ne dia notizia all' Altezza Vostra, perchè di costà venghino avvertiti Duperron e Ossat: ma io credo che tal volta questi medesimi abbino

una ferma opinione che quest' ordine di non si allargare non proceda dalli ordini di Francia, massime perchè il Re scrive loro largamente, ma da una restrittiva fatta da Vostra Altezza, non sendo in particolare Lomellino restato già ben sodisfatto della retenzione di quelle lettere, che si fece già, della coperta di quel negozio, e però abbin fatto risonar questo negli orecchi a me, e voluto che l' Altezza Vostra lo sappia; onde m' è parso avvisarne, come ho fatto il Bonciani, e dire anche a M. Ferdinando che ne dieno notizia a monsignor d'Ossat di tutto questo; acciocchè, tacendo la maggior parte delle cose che più importano, e le commessioni segrete, cerchino di dar parole, e trattenere con qualcosa di quelle che manco importino li sopradetti, a fine che sdegnati, o non apportino quel giovamento che converrebbe con le notizie e avvertimenti delle cose che passano, o non attraversino e mettino difficultà. E, se bene, sì come noi abbiamo come concluso insieme con il Bonciani, sarà cosa difficile poter sodisfare a costoro, con trattenerli più che si può con cose di manco rilievo, essendosi forse presupposti dell' avere a vedere e sapere ogni cosa; con tutto ciò non par che sia conveniente dargli parole e largamente dirli insino a un certo che per non li disgustare affatto, sì come sarebbe errore dall' altro canto il voler palesare a tutti l' intimo del negozio; e finalmente poi quando si sia fatto insino a un certo, e che loro non si voglino quietare o restar sodisfatti, lasciarli abbaiare, non essendo bene, con il participar con molti, dar cagione di difficultare o guastare il negozio; massime che, come io ho detto al Bonciani, camminando Sua Santità bene, non può nascer cosa sì difficile, che camminandosi dall' una parte e l' altra con intenzione di venire alla conclusione, non sieno bastanti Duperron e Ossat insieme a risolver per la parte loro tutti i dubii che possin nascere, essendo valentuomini, e avendo a fare con Sua Santità et con Toleto soli, i quali aranno forse anche essi più caro che il negozio vadia secreto, e risolver fra essi, senza far cicalata per la corte.

Dipoi s' è inteso che il Papa ha deliberato di trattar questo negozio di Francia nelle congregazioni del Sant' Officio, de' vescovi e del concilio, in ciascuna di esse separatamente prima, e poi in tutte e tre in-

sieme, e in ultimo nella congregazione pubblica di tutto il Collegio, con questa condizione che la Santità Sua si riserba a sè la deliberazione del negozio, di quel che parrà da farsi, non volendo altro da'cardinali se non il voto loro consultivo e sentire il lor parere. Questa mattina la Santità Sua ha fatto dire a ciascun cardinale a casa per il maestro delle cerimonie, che, andando da essi Duperron, non solo l'ascoltino, ma ricevino le lettere del Re, e ogn'altra scrittura che desse loro. La qual resoluzione è parsa ai più molto più prudente, che se la Santità Sua avesse detto lunedì mattina in concistoro; perchè poteva essere che qualche cardinale avesse replicato qual cosa, dove a questo modo non potranno dir niente. Sento che, nell'andare in volta il detto ceremoniere per far l'ambasciata sopraddetta, arrivando in casa Aragona, mentre vi era il duca di Sessa, facendo il ceremoniere l'ambasciata al cardinale in presenza di detto duca, partito che fu il cerimoniere, il cardinale disse: « Poichè vostra eccellenza è qui presente e consenziente, « noi potremo tanto più udire. » Dove il duca si dolse, con dire in spagnuolo, che il Papa, i Nipoti, il Collegio e tutta la corte eron *Navarristi*.

Credo che il duca di Sessa faccia pubblicar lui quanto dirò appresso, cioè che sua eccellenza nell'udienza di sabato venne a un termine di dire, che come cavaliere domandava alla Santità Sua che gli mantenesse la parola, datali in tal anno e in un tal giorno, di non assolver mai Navarra, se non constasse manifestamente che lui fusse buon cattolico e facesse buone operazioni; e poi li disse, che, come servitore e amico di Sua Santità, la consigliava a considerar bene tutto questo fatto, e insieme l'inconvenienti che ne potrebbon nascere. Ma non mi fu detto che risposta facesse il Papa.

Ho anche inteso questa mattina, che Sua Santità domenica con il cardinale Alessandrino, con l'occasione di quei libri, facesse gran risentimento con sua signoria illustrissima; e dicesse intendere che non solo il duca di Sessa e altri ministri, ma di quelli ancora che lo consigliavano, andavano dicendo e pubblicando che la Santità Sua non potesse dar quest'assoluzione, e che avvertissero bene che questa era un eresia,

e un voler che il Papa non avesse l'autorità suprema, e che non lo potrebbe comportare; e che il cardinale non tanto scusò il duca con dire che sua eccellenza era modesta e discreta, e che l'eccellenza sua e gli altri ancora non avevan questi sensi; e se pure la corte aveva voluto dir qualche cosa, esser novelle maligne e vane, e che sua signoria illustrissima era in fine per far quel che volesse la Santità Sua, talchè sarà stata bene e giovevole, anche quanto agli altri, questa parlata di Sua Santità con Alessandrino.

21 juillet.

L'avviso che il duca du Maine fusse andato a Châlon e concordatosi con il Re, si disse già sono quattro giorni, e potette essere che portasse un corriero di Savoia, che arrivò qua ier mattina, la conferma-zione di questo, come dovette portare ancora l'esclusione della tregua fra Savoia e Navarra; ma non si credeva, e venendo ora confermata da Milano, doverrà verificarsi, come s'è chiarito effettivamente, che la tregua non sia successa: le quali due cose sono state grate d'intendere a Duperron, il quale ebbe l'avviso dalla lettera del Gondi scritta a d'Ossat nel tempo che v'ero io; e concludemmo che questo accomodamento di du Maine farà tanto più risolvere il Papa a spedire l'assoluzione, essendosi il capo della Lega rimesso nel Re; come intese anche poco appresso il medesimo Duperron l'esclusione della tregua, la quale egli non poteva prima credere che il Re fusse per concludere con quelle condizioni che si dicevono.

Ho inteso meglio questa sera, che il duca di Sessa si trovò in tutti e due luoghi, e con Aragona e con Alessandrino, quando il maestro delle cerimonie fece loro intendere, d'ordine del Papa, che udissero Duperron, e che la seconda volta il duca disse: « Costui mi seguita do- « vunque io vo. »

Monsignore Duperron, insieme con Ossat, continuano le visite de' cardinali, e particolarmente sono stati più volte da Toleto. Quel cardinale, che io scrissi esser col duca di Sessa, quando li fu fatta l'intimazione dal maestro delle cerimonie per ordine di Sua Santità nella

forma che a tutti gli altri, come scrissi, non fu il cardinale Aragona, ma Alessandrino. Il detto duca di Sessa continua la mattina e'l giorno d'andare a visitare i cardinali, stando un pezzo per luogo; e, per quanto intendo, fa professione d'aver avuto prima notizia, come stia l'instruzione e gli ordini di monsignor Duperron, e che starà a vedere in che forma il Re domanderà l'assoluzione, e come il Papa gliene darà; dicendo che, se il Re non la domanderà come relasso, e che il Papa come a tale gliene dia, faranno vedere che l'assoluzione in questa forma non sarà valida, tenendolo il mondo assolutamente per relasso in virtù della bolla di Papa Sisto; non credendo mai che il Re sia per domandare l'assoluzione per questa via, perchè in conseguenza bisognerebbe domandar la reabilitazione, essendo stato privato del regno per la medesima bolla suddetta; la qual cosa lui non domanderà mai. nè il Papa la farà in altra forma secondo il creder loro; e in questo modo pensano di ottenere l'intento loro : e, mediante il non esser riabilitato, come a scismatico poterli far la guerra con buon pretesto, e farli pregiudizio ancora all'altre pretensioni di Stato che potesse avere. Vogliono che detto duca abbia avuto poca sodisfazione con molti cardinali che ha visitati e trattato di questo; e tra gli altri dicono che con Paravicino gridassero assai, per non l'intendere sua signoria illustrissima come il duca voleva; e con il cardinal Santi-Quattro si partissero senza farsi motto. Se è poi così per appunto non ho possuto ritrarne il vero; basta che la corte dice così.

Farassi la congregazione generale come il Papa abbia ridotte le cose al sesto che vuole, e che Duperron abbia visitato tutti i cardinali, senza trattarsi di niente prima nelle tre congregazioni, sì come io scrissi.

Per conto di quei libri fatti stampare dal Pegna, il Papa ha fatto di maniera, che quelli che erano in casa il duca di Sessa sono stati portati tutti alle stanze del cardinal Toleto, dove li ha visti messer Ferdinando, avendogliene fatti vedere il cardinale; il quale dice, che, se sua signoria illustrissima non si fusse adoperata a favor del Pegna, il Papa l'arebbe fatto mettere in carcere, si come già n'era stato dato

l'ordine, avendo il Toleto giudicato che in questa congiuntura sia meglio non irritar più li Spagnuoli; ma in ogni modo aranno avuto questo sopravento, che non arà se non giovato alla causa in questo tempo.

XXV.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 24-28 juillet 1595.

Sommaire. — *24 juillet.* Audience du Pape et des cardinaux-neveux; renseignements sur les dispositions de quelques membres du Sacré Collége. Irritation du cardinal Saint-Georges contre les Espagnols. Son ambition, son caractère. Menaces maladroites du parti espagnol. — *26 juillet.* Continuation des processions et des prières publiques. Concours assuré de l'ambassadeur vénitien et du cardinal Morosini. Accord entre le cardinal de Florence, Lomellino et Niccolini pour agir auprès du Pape de manière à le décider à appeler les cardinaux individuellement. Noble et habile réponse du cardinal d'Aragon au duc de Sessa. Altercation entre le duc et le cardinal Saint-Georges. Propos hardis du cardinal de Florence. Dessein des Espagnols, en désespoir de cause, de demander un ajournement, un temps d'épreuve. — *28 juillet.* Dessein du cardinal Séga de faire poser par le Pape au Roi des conditions impossibles. Votes probables de quelques cardinaux.

24 juillet.

Avendo lasciato di dar ragguaglio sabato sera a Vostra Altezza Serenissima delli ragionamenti tenuti con Sua Santità e con li illustrissimi Nipoti, per obbedire al comandamento dell'Altezza Vostra, dirò adesso, come la Santità Sua, secondo il solito, e come sento che in questo tempo ella fa a molti, mi domandò di quello che passi e s'intenda, così circa l'azioni del duca di Sessa, come dell'opinioni de' cardinali intorno a quest'assoluzione di Navarra; e dicendo io a Sua Santità, che i cardinali finalmente, quando Sua Santità andasse resoluta in congregazione, che tutti farebbono la volontà sua, essendo molti, che, quando vedranno proporre il negozio liberamente più arditamente, anche essi concorreranno; che così è l'opinione universale; e, mostrando pure Sua Santità di desiderare di saper qualche particolare, dicendole io che Paleotto l'intendeva bene, e che, per quanto si diceva, aveva risposto al duca di Sessa assai chiaramente che gli pareva necessario l'assoluzione di Navarra, Sua Santità n'ebbe piacere, stimando, come

credo, che fra li primi che hanno a parlare vi sia qualcuno delli vescovi, come Aragona e questo, che si lascino intendere vivamente. Li dissi ancora che intendevo che Paravicino aveva gridato un pezzo con Sessa, e che questo ancora pareva che fusse ben volto. Mi domandò Sua Santità come l'intendesse Platta, il quale la Santità Sua udiva che aveva fatto non so che scrittura. Dissi non lo sapere, ma che credevo si porterebbe bene, perchè era tenuto uomo integro e da bene, per quanto diceva la corte, e che non farebbe stravaganza. Confermò il Papa d'aver la medesima opinione di questo; ma di Paravicino mostrò di non l'avere in buon concetto e di dubitarne. Dissi ancora che Santi-Quattro l'intendeva bene, e il Papa mostrò di saperlo. Nel ragionar poi del duca, e nel ridire alcune delle cose dette nell'altra udienza, il Papa infine disse : « E bisogna che io m'apparecchi per averne una « buona stretta. » E io risposi : « La Santità Vostra dovette averla anche « sabato passato, perchè fuora si disse che il duca aveva parlato viva- « mente con Vostra Santità, e dettole che avvertisse bene a quello che « ella faceva, e si ricordasse di quello che ella aveva detto per il passato. » Rispose il Papa, che non erano state tante cose.

Dicendosi poi delle visite che faceva Duperron, mi domandò come egli trovava i cardinali. Risposi non sapere il particolare, ma per i più si riteneva che dalla maggior parte aveva ricevuto sodisfazione.

Si passò poi a ragionar della tregua di Savoia, che non era conclusa, e dell'essersi accommodato du Maine con Navarra, mostrando aver saputo prima tutto, e aveva piacere che du Maine si fusse ridotto nell' ultimo a questo, e che meglio arebbe fatto prima. Ad altro non uscì Sua Santità.

Me ne venni poi dal cardinale Aldobrandino, il quale trattando di Duperron mostrò che bisognava che egli andasse facilitando, e non stesse in su certe cose, replicando quel che aveva detto il sabato di prima, che certe cose si passerebbono, ma che certe altre non si potevon fare, accennando che le commissioni sue fussero molto scarse e ristrette. Il medesimo poi mi disse in questo proposito il cardinale San Giorgio, il quale, sebbene da due o tre mesi in qua ha parlato assai

liberamente delle cose di Francia, uscendo da sè ad alcuni particolari, nondimeno quest' ultima volta ha parlato tanto liberamente che mi son maravigliato. E, se bene per l' addietro io ho creduto che egli lo facesse vestendosi de' concetti e delle parole del Papa, per vedere l' inclinazione della Santità Sua, ora mi confermò in quel che ho sentito da qualcuno, che abbia avuto qualche cosa con Spagnuoli, e che non sia ben sodisfatto di loro; e che anche esso desideri andar legato in Francia, perchè trattasi de difinire questo negozio. E, delli rumori che faveva il duca di Sessa, cavai da sua signoria illustrissima, che Sua Santità, come Duperron arà finito le visite, facilmente chiamerà i cardinali in camera e poi farà la congregazione; soggiugnendo che Sua Santità l' arebbe quel giorno una buona stropicciatura da Sessa. Dissi a sua signoria illustrissima, che ella mi diceva quello stesso che mi aveva detto Sua Santità medesima, soggiugnendoli tutto quel che io avevo detto io; e il cardinale rispondendomi il medesimo che Sua Santità, aggiunse che aveva detto a Sua Santità, che bisognerà parlare resolutamente con li cardinali e col duca risentitamente, essendo indignità che si comportasse il sentire certe cose dove n' andava della reputazione, ma che Sua Santità era troppo buono, e che li Spagnuoli non farebbono poi tante cose quante dicono; e che non si mettessino a travagliare, perchè la disposizione de' lor sudditi non sta di tal sorte, che, se le cose cominciassero a ingarbugliare, non potessero correre risico di perder qualche cosa del loro, e massime nel regno di Napoli, dicendo queste proprie parole : « Faccino, faccino; potrebbe anche la Sede Apostolica « acquistare qual cosa di quello che se li appartiene e dove ella ha ra-« gione. »

Trattandosi poi de' cardinali e procedere loro in questo negozio, e che, resurgendo le cose di Francia, Sua Santità e il Collegio sarebbero più reputati, disse : « Che vergogna è che molti faccino tante indignità « come Gondi ultimamente, che, non prima partito da lui Duperron, è « subito monto in carrozza, e andò a referire al duca di Sessa tutto « quel che egli aveva udito! » Concludendo in ultimo, che quanto a se desiderava la spedizione, ma che era necessario che i Francesi andas-

sero facilitando, perchè dalla banda di qua ci era voglia d'accommodare questo negozio. Dissi che non arei creduto che in ciò avesse a esser gran difficultà, perchè essendosi ventilato tanto tempo di qua e di là, doveva l'una parte e l'altra aver possuto intendere e sapere quel che si poteva domandare e volere, e similmente avere studiato e visto quel che si potesse rispondere e concedere la ciascuna parte; e il cardinale rispose : « È vero, ma vengon talvolta delle cose che non si pensa « trovarvi tanta contrarietà. In somma bisogna che loro facilitino. »

Riscontrando poi questa mattina monsignor Lomellino, che è la prima volta che è uscito di casa avendo avuto male, perchè San Giorgio due o tre volte alla fila m'ha parlato di lui, dolendosi che egli avesse male in questo tempo, dicendo che ora ei sarebbe bisogno che detto Lomellino stesse bene, perchè è un bello spirito e un valent'uomo, e intende bene queste cose; io dissi al detto Lomellino aver trovato che San Giorgio da qualche mese in qua non era innamorato di Spagnuoli dal parlare che egli faceva, e che io m'ero maravigliato della mutazione. Egli rispose : « San Giorgio va seguitando l'umore del Papa; « ma, come vi ho detto altre volte, San Giorgio è cervello vivo, e non « è uomo da star sotto Spagna, e ha i suoi concetti e pensieri di volere « acquistare per qualche verso; e non è cervello ordinario. » M'è parso dar questa notizia all'Altezza Vostra, acciò resti informata dell'umore e del procedere di detto San Giorgio.

Monsignor Duperron dovrà finire per tutto domane le sue visite, essendo stato questo giorno alle xx ore dalli signori Nipoti; e poi si crede che il Papa udirà i cardinali, e risolverà quando s'abbia da fare la congregazione.

Dicono li Spagnuoli molte impertinenzie; e in particolare il Pegna ha detto che li Spagnuoli son mal sodisfatti de' Nipoti di Sua Santità : che, se il Papa assolverà Navarra, che si terranno più offesi da' Nipoti di Sua Santità che non si tennero già da' Caraffi. Le quali cose tutte il Valentino ha fatte sapere a' detti Nipoti e a Sua Santità, talchè è forza che con questi modi Sua Santità e li Nipoti venghino maggiormente irritati, e che, finito questo negozio, ne segua una promozione assai

larga; perchè, oltre che il Papa vorrà dare sodisfazione alle corti, vorrà anche assicurare e aggrandire li detti Nipoti, quali sapranno bene anch' essi valersi di questa occasione e farsi seguito.

26 juillet.

Qua continuano le quarant' ore e le processioni ogni mattina con gran frequenza e ardore, desiderandosi dall' universale assai questa benedizione; la quale finalmente si spera che si darà, se bene ancora non s' è fatta congregazione generale nè altra consulta da Sua Santità, mediante che si possa comprendere dove possa parare questo negozio.

Venne lunedì a vedermi l' ambasciatore di Venezia; e, ragionandomi di questo negozio dell' assoluzione, sua eccellenza mi disse, che ultimamente aveva fatto officio e pregato Sua Santità della presta resoluzione, avendola trovata di buona volontà ma un poco timida, come dice ognuno; talchè sua eccellenza ancora non si assicura che Sua Santità non sia almeno per mandare il negozio per la lunga; ma non è così l' opinione universale. Mi disse ancora, che, due giorni prima, il signor cardinal Morosino aveva parlato a lungo e vivamente con Sua Santità; e finalmente sua eccellenza concluse, che fusse bene che dessino avviso l' un l' altro di quello che passasse con mandar qualcuno senza far dimostrazione, acciò che li officii da farsi andassero uniti; e così si farà venendo occasione.

Venne bene ier sera da me monsignor Lomellino, e mi disse esser necessario che si faccia opera con Sua Santità, perchè ella si contenti di udire i cardinali in camera, essendoci molti di questi vecchi, i quali si raccomandano, e non vorrebbono parlare in congregazione pubblica; dicendo che non parleranno così arditamente. E giudicando Lomellino fusse bene che io ne parlassi a Firenze, perchè ne passassi proposito con Sua Santità, non mancai subito andare a trovare detto Firenze, il quale mi disse, che, come vadia dal Papa, vedrà di pigliar l' occasione d' averlo a dire alla Santità Sua, ma che non gli pare come cardinale di poter liberamente muover questo proposito, perchè Sua Santità non

credesse che lui fusse un di quelli. Però si andrà facendo per altre strade ancora, e nell' andare M. Ferdinando da Morosino, si vedrà che anch' esso faccia il simile; e, come dissi ier sera al signor Alessandro del Bene, non sarà male che Duperron e Ossat, andando da Toleto e da' Nipoti, tocchino anch' essi questo passo.

Non si penetra ancora quel che Papa voglia ora risolvere di fare, dopo che Duperron ha fatto le visite, e le finì lunedì, eccetto Paravicino, che è indisposto di catarro, e Alessandrino, che non hanno ordine di visitarlo, avendo detto Toleto, che, come fussero finite dette visite, Sua Santità arebbe chiamato Duperron; anzi alcuni vogliono che Sua Santità sia per fare la congregazione presto. Intanto il duca di Sessa non lascia tutto giorno d'andar in volta, ma, per quanto si sente, con far poco frutto e manco speranza, trovando de' cardinali che non rispondono a suo modo; e, venendo in particolare con Aragona e con Cusano similmente a dire in ultimo le medesime cose, che si ricordassero che son servitori e vassalli di Sua Maestà, e Aragona in particolare che la casa sua è stata sempre beneficata e onorata da' re di Spagna, che si ricordassero in un negozio tanto importante al suo re come è questo di aver risguardo alle resoluzioni che si pigliassero, rispose Aragona: « Saper molto bene quel che compliva al debito suo « verso di Sua Maestà, alla quale era devoto servitore; e dove ne fusse « andata la vita e la roba non arebbe mancato di obbedirla e servirla; « ma che, come cardinale, era obbligato per debito della conscienzia sua « di considerare il servizio pubblico della Sedia Apostolica; ma che, met« tendo tutte l'altre considerazioni da banda, desiderava che sua eccel« lenza l' insegnasse in che modo si potesse salvare questo regno di « Francia cattolico, come si deve procurare, e non assolvere Navarra. « Che se sua eccellenza li avesse dato qualche altro rimedio, che l'arebbe « preso. » Dicono che il duca, trovatosi affrontato da questa proposta, stato alquanto sopra di sè, non sapendo che altro rispondere, disse: « Che non toccava a lui a pensarvi. » E Cusano disse, che come privato era servitore di Sua Maestà, ma come cardinale non aveva che far niente con la Maestà Sua. Dicesi ancora che, alcuni giorni sono, venis-

sero a male parole il duca di Sessa e San Giorgio; e che, dicendo il duca che Sua Maestà si moveva in questi affari solo per interesse della religione e per servizio della Sedia Apostolica, a San Giorgio venne detto, che l'interesse era il voler occupar dello Stato di Francia; onde il duca dicesse, che, se sua signoria illustrissima non fusse stata cardinale, l'arebbe chiamata a duello; e il cardinale rispondesse, che gli si sapeva male d'aver quell'abito, perchè gli arebbe risposto. Quest'ultimo particolare me lo disse iersera Firenze. Dicesi ancora, che il duca di Sessa è in collera con il signor cardinal di Firenze, perchè, a questi giorni essendo referto a detto Firenze le opere grandi che faceva detto signor duca di Sessa e strette che dava a'cardinali in questa materia, disse, che fu sentito da più : « Che ha che fare il re di Spagna dell' « assoluzione, che non ha nè la stola nè la chiave? Che in questo caso « ha più autorità il suo cappellano che il re, perchè *in articulo mortis* « ogni prete può assolvere. » Onde il duca avendolo risaputo, l'ha avuto molto per male; e in queste visite non è stato nè da Firenze nè da Monte, come de'Veneziani non ha anche visitato Morosino, ma sì bene Verona, forse tenendolo per persona più dolce, e come imbarcato nel pontificato, da poterne cavare qualche notizia più che dagli altri.

Dicesi adesso, che, vedendo sua eccellenza poter mal provvedere che non segua detta assoluzione, insieme con Alessandrino, che fa in questo caso ogni sorte di dimostrazione per Spagna, vadino pensando di far dire al Papa da qualche cardinale confidente loro, e del quale il Papa non diffidi, che si contenteranno e che sarà bene che la Santità Sua assolva Navarra, ma, perchè in effetto si vede che egli non ha mai dato segni di vera penitenza, la Santità Sua l'imponga qualche carico, mediante il quale ci sia la reputazione della Sedia Apostolica, e si possa vedere se lui disse da vero; pensando col far proporre qualche cosa difficile, che Sua Maestà non sia per accettarla, e in questa forma rompere e guastare il negozio.

Intanto Alessandrino, per quanto mi dice il signor Alessandro del Bene, non ha mancato e non manca di fare officio perchè Duperron vadia a visitarlo, con lasciarsi intendere che lo vedrà volentieri, e gli

farà carezze, ma in ogni modo Duperron non v'andrà, conforme all'ordine che egli tiene.

28 juillet.

Ragionando con Giustiniano de' voti de' cardinali, mi disse, che Sega procede più diabolicamente che li altri, perchè non nega che il Papa debba dare l'assoluzione, ma vorrebbe che s'imponessero carichi tanto duri, che per questa via si rompesse; e crede Giustiniano, che detto Sega tiri anche seco Santi-Quattro, che non fa niente senza il consiglio e parere di lui. Ha anche saputo che Santa Severina non l'intende troppo bene, il che io riscontro da altri; e con tutta l'amicizia e confidenza che detto Giustiniano abbia con Sauli, mi domandava se io sapevo come l'intendeva; dicendomi che detto Sauli non aveva parlato seco di ciò nè bene nè male; e così sento anch'io che con ognuno sfugge di trattar di queste materie. Pinello l'intende bene, e così mi conferma Giustiniano, e così Sarnano. Li Spagnuoli hanno fatto gran diligenzia che Sfondrato torni, ma nè lui nè Como ne voglion far altro. Il quale Sfondrato è oggi molto disgustato del Papa e di Aldobrandino.

XXVI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 29 juillet-2 août 1595.

SOMMAIRE. — *29 juillet.* Audience du Pape. Niccolini combat les derniers scrupules et les appréhensions du Saint-Père. Visite aux cardinaux-neveux; ils sont plus fermes, surtout Saint-Georges. Combien il importe de terminer l'affaire de l'absolution avant la mort du roi d'Espagne, qu'on croit à l'extrémité. — *30 juillet.* Irritation des cardinaux-neveux contre les Espagnols. Écrits de Pegna contre les princes qui accordent à leurs sujets la liberté de conscience; de Baronius touchant l'absolution donnée par l'Église aux hérétiques relaps; de Lomellino favorable au Roi. Promotion prochaine de cardinaux pour donner un appui au Pape et à ses neveux. — *2 août.* Convocation des cardinaux en congrégation générale. Découragement des Espagnols.

29 juillet.

Il Papa, secondo il solito, mi domandò quello che passava, e quello che facessero li Spagnuoli. Dissi non aver cosa di momento, e che essi

andavano talvolta raffreddandosi, e alcuna volta facendo un poco di romore, secondochè erano mossi, e che infine ognuno concludeva esser bene che Sua Santità spedisca presto questo negozio, perchè sarebbon finite tutte le canzoni e novelle. Mostrò Sua Santità il solito timore; dicendo, al proposito del sentirsi ora che li Spagnuoli fussero ammansati, per non trovare quei riscontri che essi pensavano e vedere la resoluzione dell' universale volta all' assoluzione, e la necessità di venire a questa; poi, non volendo perder questo regno, non ci era altro rimedio che assolvere il capo; che non era per questo da creder loro. Ma io li risposi : « Che essi non avevono che fare in questo negozio « essendo materia tutta spettante alla Santità Sua; che se ella trattasse « di fare qualche convenzione di pace o di lega, in tal caso potrebbono « essi dolersi che ella non avessi considerazione alli interessi loro; ma « trattandosi semplicemente di assoluzione non ci avevano che fare, tor- « nando pure a dire esser bene spedirla. » E Sua Santità sospirando rispose : « Dio voglia che queste cose si accomodino bene! Io ho paura « che questi Francesi non si guastino. » Allora io domandai Sua Santità, se intendeva di quelli di Francia o vero di Duperron e di Ossat. E Sua Santità rispose : « Questi qui. » E io risposi esser necessario far quel che si può, e che non bisognava pensare di poter accomodare ogni cosa qua, ma che molte cose l' arebbe fatte e messe ad esecuzione un legato con la presenza in Francia. E pur tuttavia Sua Santità sospirando mostrò timore e volontà che queste cose si accommodassero bene.

Andai poi da' Nipoti, a' quali, nel ragionar delle stesse cose, dissi loro esser necessario che essi dessero animo a Sua Santità, e sollecitassero alla resoluzione. E l' uno e l' altro mi dissero, che dimane Duperron sarà dal Papa, e poi si vedrà. E San Giorgio in particulare disse, che, se il negozio stesse a lui, a quest' ora sarebbe finito; mostrando, come ho detto per altra mia, oggi più volontà e prontezza di Aldobrandino, e per le parole avute con il duca di Sessa, e per la voglia che egli arebbe di andare esso legato in Francia. Nè alcuno di essi fece difficultà, come aveva fatto il Papa; il quale talvolta procede così arti-

ficiosamente. Nello allargarsi in questo proposito mi venne detto a San Giorgio, che l'essersi saputo fuora che sua signoria illustrissima aveva risposto in sua mente al duca di Sessa era piaciuto, perchè in effetto si vede che non zelo di religione è quello che li fa parlare e trattare, ma solo interesso di Stato e passione. Sua signoria illustrissima mostrando averlo caro, rispose : « Noi siamo cardinali, e siamo tenuti a « dire come noi l'intendiamo per servizio della Sede Apostolica, e nel « sentire certe cose non si può stare alle mosse. » E toccando, come da me, una oppinione che ha Giustiniano, che sua signoria illustrissima mi disse averla detta di già al Papa, cioè : che sia da spedire questa assoluzione prima che venisse avviso della morte del re di Spagna, sì perchè è meglio vadia addosso al re che è moribondo, che darla al principe, che come giovane e nuovo nel principato potrebbe sentirlo più, come anche per fuggire l'occasione di non avere ad augumentare il disgusto verso del Papa e della Sede Apostolica, e metter più in confusione il negozio, come accaderebbe se, mancato il re, e non sendo assoluto Navarra, il principe scrivesse al Papa; o vero Sessa, con un bianco firmato da Sua Altezza, chiedesse, come poco informato, che Sua Santità soprasedesse, e di essere udito prima che si venissi all'assoluzione di Navarra; perchè con questo pretesto li cardinali aderenti a Spagna verrebbono in questa sentenzia; e non volendo farlo il Papa, li disgusterebbe molto più; disse San Giorgio esser vero, ma che si doveva far ora in ogni modo per mostrare al re che non ci è paura di niente. In somma io lo trovo resolutissimo e arditissimo in questo più che il Papa e Aldobrandino, e così sento dir da altri ancora.

30 juillet.

Grandemente hanno avuto per male sentire Aldobrandino e San Giorgio, che Spagnuoli abbino detto per via del Pegna, che il re terrà più memoria di questa azione che non tenne già di quelle de' Caraffi, e che andavano cercando di trovare un cardinale che portasse quest'ambasciata; ma non è chi voglia farlo, e essi che son disgustatissimi di quello, dicono che, se tale ambasciata è fatta loro, che si vedrà quello

che faranno; e San Giorgio si scuopre assai liberamente, poichè tutto ier andò in cocchio solo con monsignor de la Chapelle. Il Pegna ora dice voler fare pubblicamente stampare un libro, il qual contenga e danni tutti quelli principi, che concedono alli loro sudditi il viver secondo la conscienza loro, come fece Carlo V; non lo concedessi anche esso, e il re di Spagna non l'abbia tollerato in Fiandra e altrove. Volevo mandare con questa occasione a vostra signoria una scrittura fatta dal Baronio, qual mostra tutti quelli che sono stati relassi per l'adietro sono stati ricevuti dalla Chiesa la seconda e la terza volta; quale scrittura è stata data fuora con consenso di Sua Santità, che talvolta a bella posta in questa congiuntura l'arà fatto fare a detto; e un altra scrittura fatta da monsignor Lomellino e data a tutti li cardinali, che dichiara la conformazione dell' editto dell' anno 1577 essere stato fatto a vantaggio delli altri editti primi, e a benefizio della religione cattolica, essendone dannato il re da quelli che non sanno le cose come stanno : ma non è stato possibile averle finite di copiare, però vedrò mandarli per l'ordinario di Genova.

Nata che sarà questa assoluzione, poco poi si farà una promozione, perchè questi Nipoti son disgustati e si varrano di questa occasione; e io, toccando sabato passato un motto a Aldobrandino di ciò, dicendo esser necessario spedir questa assoluzione, e fare una promozione larga, perchè allora sua signoria illustrissima vedrà quanta riputazione arà Sua Santità e Aldobrandino terminate queste cose di Francia, e ella fattosi un seguito di cardinali; al che egli acconsentì, e disse che tutto si farebbe.

2 août.

Ier mattina il Papa disse la messa il primo dì d'agosto con molte lacrime sopra il vangelo corrente; dipoi uscito subito della cappella, prima che arrivasse in camera, ordinò che i cursori chiamassero per questa mattina tutti li cardinali per la congregazione generale con le cappe, in forma di concistoro, dove di presente sono. E s'è fatto intendere al signor cardinal del Monte, che scriva a Firenze, perchè possa

avvisare come doverà fare, se già il Papa non arà imposto grave scomunica, e fatto prohibizione espressa, come si dubita, che alcun non parli o scriva, ancorchè quasi ognun sa ora che il Papa vole udire i cardinali in camera. Questi Spagnuoli cominciano a perder di speranza, non solo che l'assoluzione non si possa impedire da loro, ma anche di poter con artifizii e invenzioni allungarla e metterla in negozio come si sono ingegnati.

XXVII.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

Rome, 3 août 1595.

SOMMAIRE. — Congrégation générale des cardinaux. Discours du Pape. Compte rendu fidèle et détaillé de cette importante séance.

Nel concistoro di lunedì, dopo le solite audienze, il cardinale Dezza preconizzò una chiesa nell'Indie; e subito si finì il concistoro, non senza maraviglia di ognuno che il Papa non avesse detto pure una parola delle cose di Francia.

Ieri poi Sua Santità fece intimare la congregazione generale per questa mattina, nella quale vi si sono ritrovati tutti li cardinali che sono in Roma, eccetto Aragona e Paravicino, impediti da infirmità; e, innanzi che venisse Sua Santità in congregazione, tutti eravamo sospesi di quello si dovesse fare, osservandosi l'un l'altro. E si vidde ristringersi molto Alessandrino, Gesualdo, Platta, Gaetano, Dezza. Dappoi Gesualdo si mise in volta, parlando a molti come a Toleto, Paleotto e simili. Platta si ristrinse assai con Sernano, cosa che ha fatto sospettare un poco di Sernano, sapendosi che Platta è ostinatissimo contro Navarra. Colonna giovanni ha fatto anco un gran discorrere con Lancilotto, cosa che ha fatto sospettare anco di lui; e essendosi Firenze e io accostati a Lancilotto, ci disse quasi alterato che non sapeva quello che Sua Santità volesse fare questa mattina, e che esso con molti altri erano risoluti di non voler dar voto, se non sapevano bene sopra che,

e vedevano il caso in scritto, nè volevano in cosa tanto grave caminare al buio. Io le dissi che avevo pure inteso che sua signoria illustrissima aveva molto bene esaminato monsignor Duperron; e egli mi soggiunse: « Ma non ho potuto cavare cosa di rilievo, essendo andato meco molto « asciutamente e con gran cautela. »

In questo venne il Papa, e si vedeva gran commozione in tutti; e ognuno stando al suo luogo, Sua Santità disse con bellissimo ordine e lunghissimamente questo che io brevemente procurerò di dire in sostanza. Disse, dico, come non aveva fatto intimare la congregazione prima d'oggi, acciò fosse dato tempo a monsignore Duperron di parlare a tutti li cardinali. Il negozio del quale per essere di tanta importanza a tutta la Cristianità, aveva fatto fare molte orazioni e processioni; e questa mattina, avendo celebrato messa dello Spirito Santo, si era racomandato a Dio che lo aiutasse a pigliare quella risoluzione che fosse più a gloria sua e a servizio della Cristianità tutta.

Poi seguì dicendo : « Che nel tempo della santa memoria di Sisto V « Navarra mandò il duca di Luxembourg a questa corte; e quello che « egli trattasse, per non essere stato a tempo suo, nè meno intravenuto « nella congregazione di Francia, non entrava ad esplicarlo. Ma dap- « poi la sua assunzione al Pontificato questo principe — (e così lo no- « minò sempre dappoi) — deliberò di mandare il cardinal di Gondi a « questa Santa Sede per riunirsi con essa. Il che avendo odorato questi « della Lega, gli fecero scrivere per il cardinal Sega, che questa venuta « avrebbe apportato gran detrimento appresso a quei popoli alle cose « della Lega, e, se Sua Santità non voleva pregiudicare a quelli e esaltare « Navarra, era necessario impedire questa apparenza. Così si rispose a « Sega, che dicesse al cardinale de'Gondi, che, se voleva venire a Roma « per suo servizio o come cardinale, che fosse il ben venuto; ma che, « se voleva venire per trattar cose di questo principe, non occorreva « che si muovesse, perchè non voleva in modo alcuno sentirlo. Questa « lettera non arrivò in tempo; chè detto cardinale era partito e di già « arrivato in Italia. Il che subito inteso da Sua Beatitudine, li mandò a « fare l'istessa ambasciata. Al che il cardinale rispose, che desiderava

« venire a Roma per servizio della Sede Apostolica, portando che questo « principe desiderava tornare nella vera strada, e riunirsi con questa « Santa Sede, e fare quanto da Sua Beatitudine gli fosse imposto. Alla « qual proposta, non volendo Sua Santità pregiudicare a' cattolici della « Lega che per la religione combattevano, e dare in mano a questo « principe li popoli cattolici di Francia, non si potendo di esso bene as- « sicurare, rispose rigidamente che non occorreva che venisse per « trattare di questo, e lo trattenne lungo tempo fuori di Roma. Dopo « questo non cessò questo principe di mandare il marchese di Pisani « per questo medesimo effetto; al quale fu fatta l'istessa ambasciata. In « questo mentre, questo principe si risolse di fare quell'atto di con- « versione, che fece in pubblico, essendo ribenedetto da' suoi vescovi « con condizione che dovesse mandare al Papa, come capo della Chiesa « e supremo giudice, per la totale assoluzione e riunione. Così si risolse « inviare il duca di Nevers; il quale pretendendo di venire come imba- « sciatore e di un Re Cristianissimo, gli fu mandato incontro il Posse- « vino per levarlo da queste pretensioni. Con tutto ciò egli volse venire « a Roma. Nè parendo a Sua Santità di volere pregiudicare a' cattolici « della Lega, non lo volse compiacere di cosa alcuna, per le raggioni « già dette di sopra di non mettergli in mano quel regno, non se ne « potendo bene assicurare. E, mentre quivi dimorava Nevers, il duca « du Maine mandò il baron di Senecey, il quale, con il cardinale di « Joyeuse, furono più volte da Sua Santità a dirgli che dubitavano che « malamente si potesse impedire il regno a questo principe; e che per « servizio della religione era bene di ribenedirlo con una pace generale « in Francia, sostentando du Maine, acciocchè in ogni evento o motivo « di religione, la Santità Sua vi potesse avere la sua parte, e non si « abbandonassero li cattolici. — *(Alle quali parole si fece rosso Joyeuse.)* « — Ma perchè altri dicevano, che, non lo assolvendo, mai questo « principe potrebbe risorgere, Sua Beatitudine per la solita ragione si « risolse di lasciare partire poco gustato il duca di Nevers, e di dire « quelle parole, che in concistoro già disse. Dopo la qual partita, non « solo questo principe è restato ne' medesimi termini, ma Lione, Pa-

« rigi, Orléans, Rouen, e quasi tutta la Francia si è messa sotto la sua « obbedienza. E, se bene il cardinal Sega ci fece mandare alcuni brevi « per fermare il governator d'Orléans e altri che titubavano, esortandoli « a ricordarsi dell' onor loro e della religione, risposero che dello onore « ne darebbono conto con le proprie vite, e che questo negozio non si « trattava con canoni, ma con cannoni, e che nella religione si rimet- « tevano in Dio e nel Papa. Inoltre il detto cardinale mandò monsignor « Montorio, credendosi che non fosse partito il duca di Nevers, come « era partito, a significare a Sua Santità che non era bene lasciarlo « partire scontento, non sapendosi che esito potessero avere le cose di « Francia; che non era bene di troncare questo filo, che troppo impor- « terebbe alla Cristianità, ma mantenesse il negozio in negozio. — « (*Al che si fece rosso un poco Sega.*) — Finalmente che questo principe « aveva mandato ora monsignore Duperron, che, unitamente con mon- « signore d'Ossat, umilmente supplicassero Sua Beatitudine di assol- « verlo, e riunire quel regno con questa Santa Sede; e che, oltre a « quello che essi avevano con noi trattato, ci voleva far parte di quanto « avevano esposto a Sua Beatitudine. »

E qui fece intrare il Canobio, il quale lesse tre scritture :

La prima era una lettera lunga e molto ben detta di mano di segretario, sottoscritta da Sua Maestà, la sostanza della quale diceva: « Che non avendo Sua Maestà altro desiderio che la salute della propria « anima, e la contentezza de' suoi popoli, tocco intrinsecamente dalla di- « vina grazia, si fece instruire nella fede cattolica, e che Dio misericor- « diosissimo gli aveva tocco il cuore, conoscendo li suoi passati errori, « e illuminatolo della verità; onde era risolutissimo, e con proposito « fermissimo, e col cuore sincerissimo e candidissimo, di ritornare nel « grembo di Santa Chiesa Cattolica, Apostolica, Romana, sperando nella « misericordia di Dio con questa strada di ricoverare il Paradiso in cielo, « e apportare quiete a' suoi popoli in terra. Poi esponeva quante volte « aveva mandato a Sua Santità a questo effetto (come di sopra si è detto), « e che, se bene era stato sempre ributtato, questo lo attribuiva o a' suoi « peccati, o all' artifizio de' suoi nemici, i quali sotto spezie di bontà,

« non vorrebbono veder maggiore questa Santa Sede, sì come per il con-« trario esso si offerisce, non con parole ma con fatti, procurare l'esal-« tazione di Sua Beatitudine, conforme al stile de' suoi predecessori; « sperando pure che il suo potente regno torni primogenito, come sem-« pre era stato di questa Santa Sede; e che non per questo si era sbi-« gottito, che Sua Santità, conoscendo la sua constanza, non si fosse « mosso da vero e pio padre a riceverlo conforme a' suoi predecessori, « massime avendo il cardinal di Gondi nella sua tornata scopertoli un « raggio di benignità della Santità Sua. Il quale l'aveva mosso a mandare « di novo monsignor Duperron, acciò con ogni umiltà facesse instanza di « perdonargli gli errori passati, e, come padre pietoso, ribenedirlo e riu-« nirlo nel grembo di Santa Chiesa; offerendo alla Santità Sua tutto « quello che dipende da lui e dal suo regno, sì in cose di pace come di « guerra. »

Finita questa lettera di leggere, il Papa esplicò quel raggio di Gondi, dicendo che non aveva dato comissione alcuna nè in scritto nè in voce a Gondi, ma bene gli aveva detto, che, se tornava a mandare, l'averebbe ascoltato, e risolutosi conforme al servizio di Dio, si come ora pretendeva che si facesse. Dopo questo si lesse l'altra lettera di propria mano di Sua Maestà, la quale era più breve. Toccava alcuni punti dell'altra; poi si estendeva della sua devozione verso questa Santa Sede, con offerte cortesi; e supplicava per l'assoluzione; e finalmente dava piena credenza a monsignor Duperron e Ossat.

Finito questo, si lesse la terza scrittura, che fu una supplica di Duperron e Ossat, come procuratori del re di Francia e Navarra, esponendo in quante calamità si trovi quel regno per conto della religione, essendovi tanti vescovadi vacanti, tante parrochie senza pastori, tante usurpazioni di chiese, che, se non vi si rimediava presto, ogni cosa era in precipizio; ma che, se Sua Beatitudine vi metteva la mano, speravano anco ben presto tornare nelle antique felicità; e questo con ribenedire, e riunire il Primogenito di questa Santa Sede nel suo grembo, sì come loro, in suo nome a' piedi di Sua Beatitudine ne facevano instanza, offerendo che Sua Maestà farebbe tutto quello che era in suo po-

ter sopra quello che da Sua Santità le fosse imposto, e che domandavano quest'assoluzione, ribenedizione e riunione con tutti quelli requisiti che vi vanno.

Finito questo, licenziato il Canobio, il Papa ripigliò il ragionamento, dicendo : «Che in causa così grave, non voleva che quasi «all'improvviso dicessimo il parer nostro, ma che in camera ci farebbe «per ordine chiamare ciascheduno di noi, acciò con più nostra sodis-«fazione dicessimo e replicassimo il parer nostro. Bene ci pregava per «le viscere di Gesu Cristo, che metessimo da parte ogni passione, e «che non si mirasse nè a Francia nè a Spagna, ma che solo si avesse «innanzi il servizio di Dio, e che ci ricordassimo di tante anime senza «rettori; e che, se questo principe non si ribenedisce, il scisma è in piedi «con rovina di quel gran regno, e pericolo evidentissimo di tutta la «Cristianità; che si avertisca che la materia è *de jure positivo*, e che «non si equivochi, poi che questo principe non è privata persona, ma «va congiunta con tanto regno, nè in questa causa si possono disunire «l'uno dall'altro; e che in questo caso non trovava nè canone nè scrit-«tura, nè pure un solo dottore che dica che non si debba assolvere. «Pure che si ragionerebbe in camera; e di nuovo ci pregò a deporre «ogni passione e solo ricordarsi di Dio.»

E qui si finì il suo ragionamento e la congregazione.

XXVIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 4-6 août 1595.

SOMMAIRE. — *4 août.* Appréciation rapide de la congrégation générale. Grand succès du Pape. Entretien du duc de Sessa avec le cardinal de Florence, qui en rend compte au Saint-Père. — *6 août.* Audience du Pape. Plusieurs cardinaux ont demandé d'eux-mêmes à être consultés en particulier. Embarras du duc de Sessa, qui ne reçoit aucunes instructions d'Espagne. On peut croire à la sincérité du roi de France. L'absolution sera favorable au Pape de toutes les façons; il deviendra le suprême arbitre entre l'Espagne et la France, et les revenus ecclésiastiques et les bénéfices de ce dernier

royaume seront une source de richesse pour le Saint-Siége. Projet de promotions; se trouve-t-il en France des sujets aptes à recevoir le chapeau? Visite aux cardinaux-neveux; leur satisfaction; ils espèrent que le Saint-Siége va recouvrer son indépendance.

4 août.

Arà di già inteso Vostra Altezza, come mercoledì mattina, nella congregazione generale, Sua Santità dette conto dei successi delle cose di Francia, dall' anno 1590 in qua, molto bene e sustanzievolmente nello caso in che son ridotte le cose di presente, e la necessità che induce a provvedere che quel regno e tanti cattolici che vi sono non si perdino, e però era a vedere se si doveva assolvere il capo; discorrendo con tanta prudenza e con tante ragioni, con allegare gli esempi passati, che mostrò assai bene qual fusse l' intenzione sua. Fece leggere due lettere molto ben tirate, una sottoscritta dal Re, e l' altra tutta di suo pugno. Dopo queste fece leggere similmente la petizione e supplicazione, che, in nome della Maestà Sua, facevano monsignor Duperron e monsignor d'Ossat, procuratori del Re in questa parte; e in ultimo disse Sua Santità aver caro di sentire il parere dei cardinali, per potere poi risolvere a suo modo; è perchè ciascuno d' essi cardinali potesse dire liberamente l' opinion sua e scaricare la coscienzia sua, voleva udire ciascuno d' essi separatamente in camera. A che si darà principio lunedì prossimo, e si doverà in questo consumare tutta la settimana. Quell' altra dipoi si farà un altra congregazion generale, e alquanti giorni poi un concistoro, dove si determinerà e risolverà tutto il negozio, il quale or mai si vede che non può finire che in bene.

Il Papa vien lodatissimo da tutti i cardinali, ancora da quelli che li voglion poco bene, del modo, dell' ordine, e della facondia con che Santità Sua esplicò il suo concetto mercoledì; e tutta la corte è restata satisfattissima, di quelli pochi cardinali in fuora che erano al tutto per Spagna; alcuni de' quali ebbono a dire, finita la congregazione, che, se pensavano che il Papa avessi avuto a tener questo modo, e non volere sentire i voti loro in congregazione, che non vi sarebbono capitati. Quando Sua Santità, sabato passato, mi parlò timidamente,

e disse aver paura che costoro qua non guastassero il negozio, fu perchè ancora non era accordato il capo principale.

Ora io sento da tutte le bande che Sua Santità è allegrissima.

Questa sera, sendo andato da Firenze, egli mi ha detto che ieri l'altro il duca di Sessa fu da lui; e, dopo averli dato molte parole, e mostro quanto sua eccellenza stimasse la integrità e bontà di detto Firenze, entrò nelle cose di Francia, ma però modestamente, scusandosi che non aveva mai detto nè lui nè altri ministri del suo re che il Papa non potesse assolvere Navarra; ma che provverebbe bene poi dopo l'assoluzione a ognuno che Navarra non deve esser ricevuto, perchè non dà segni nè opera come ben convertito, avendo mandato fuora molti decreti, bandi e editti contrarii alla religione cattolica, avendo annullato tutti li atti fatti dalli legati del Papa in Francia e altre cose, come farà vederli per mezzo del Pegna. Rispose Firenze al duca domandandoli se sua eccellenza aveva detto queste medesime cose al Papa, e il duca li disse averle dette, e che Sua Santità non aveva risposto niente. Di poi il duca si dolse del Papa, che avesse resoluto di udire i cardinali in camera, e non avesse voluto che parlassero in congregazione, e che il parlare in pubblico e lasciar parlare ad ognuno in un caso simile era cosa più ragionevole. Rispose Firenze che di questo ne erano stati cagione li cardinali proprii che aderivano a Spagna e Papabili; e che per fino esso Firenze era stato praticato per farne parola con Sua Santità, ma che non l'aveva voluto fare, perchè non voleva che si credesse che esso Firenze dubitasse a dire l'animo suo liberamente e in pubblico come la intendesse. Di poi Firenze ha referto il tutto al Papa; il quale le disse che Sessa non diceva ogni cosa, e che aveva pur chiarito al Pegna, mandato da detto Sessa, al quale dicendo Sua Santità che lo assicurasse che lo scisma non seguisse, che non assolverebbe Navarra; e il Pegna volse gettarsi in ginocchioni; e il Papa soggiunse: « Non vedete che le cose sono in termine, che non si disputa di « far lo scisma, ma di già egli è fatto, e però bisogna provvederci di « presente. » E, quanto all'udire i cardinali in camera, disse Sua Santità che li cardinali stessi l'avevono ricerco, e fra i primi che portano

lo stendardo per la parte di Spagna era stato Alessandrino. E parendo a Firenze, che il Papa avesse un poco per male che Sessa lo incolpasse di questo udire in camera, disse che questo non li aveva a importare; ma che, se pure ella voleva farli ridire in pubblico quello che avessero detto in privato, che la Santità Sua poteva svergognarli. E perchè Firenze aveva detto e domandato al duca, quando ragionò del Pègna, se sua eccellenza aveva detto le medesime cose al cardinale Toleto, il duca disse con viso piuttosto turbato, che di cotesto non voleva parlare; e ridicendolo Firenze al Papa, la Santità Sua non rispose niente.

6 août.

Non avendo dato conto ier sera a Vostra Altezza Serenissima, di quanto io passai ier mattina nell' udienza con Sua Santità, dirò adesso, che la prima cosa io mi rallegrai con Sua Santità dell' onore e della gloria che ella aveva acquistata nella congregazione generale, avendo con tanta facondia, con tanto ordine e buon modo dato conto al Collegio dello stato delle cose di Francia e mostro la necessità di assolver Navarra. Intorno a che Sua Santità aveva satisfatto talmente, che fino a quelli cardinali che non erano innamorati di Sua Santità l'avevono lodata. Rispose Sua Santità, che aveva pregato Iddio che la inspirasse a far quello fussi di più servizio di Sua Divina Maestà, e toccando alcuni passi di quelli che Sua Santità aveva detti in congregazione, soggiunse: «Ma io intendo che questi Spagnuoli non si sodisfanno di questo udire «in camera i cardinali.» Dissi esser così vero, e essersi doluto Sessa, come li poteva aver detto Firenze; ma il modo era satisfatto alli altri, e massime a' cardinali, de' quali alcuno aveva procurato che così seguisse per potere più liberamente dir l' animo suo. E in questo proposito, dicendo io in confidenza quanto era stato Vostra Altezza avvisata del travaglio in che si trovava Sessa per non sapere che resoluzione si pigliare, non avendo un pezzo fa lettere dal re nè dal consiglio, a' quali aveva scritto e domandato quello dovessi fare in caso come questo, dubitando di errare e non satisfare in qualunche modo egli procedesse; Sua Santità rispose: «Sessa mi ha pur detto e mostro li ordini che ha

« dal re, senza dir quali. » Ma io risposi che quelli dovevono essere ordini vecchi. E, se bene Sua Santità vi pensò poi un poco sopra, non disse altro intorno a questo; ma tornò a domandare come credevo che in camera fusse il numero di quelli che non l'intendessino. Rispondendo che, da cinque o sei in poi, tutti li altri direbbono a un modo, Sua Santità replicò : « Se si faceva parlare in congregazione, sarebbono stati molto più. » E io dissi non esser dubbio che Sua Santità arebbe auto qualche disgusto. Mi domandò poi come fussero restati satisfatti questi Francesi; e io li dissi che, non solo Duperron e Ossat, ma tutti li altri erano satisfatissimi e contentissimi. E seguitando, mi disse gran parte di quello che aveva passato il Pegna con Sua Santità, come aveva detto a Firenze, e che in somma questi Spagnuoli non dicono che l'assoluzione non si debba dare, ma che si doverebbe stare ancora a vedere un anno che effetti fa il Re per andare più al sicuro, perchè gran cagione di dubitare si aveva che Sua Maestà non fusse per dire davvero, e che in fine Sua Santità aveva detto : « Adunque « volete che questo corpo, che e ridotto in termine che sta per morire, che io lo strangoli! » E molte altre ragioni; concludendo a me, che, se a Dio piacessi che il Re persistessi e che le cose di Francia passassero bene circa la religione, che sarebbe una buona cosa, sì come per il contrario. E io dissi alcune ragioni allegate altre volte, che si doveva credere e sperare che per tutti i respetti il Re dovessi portarsi bene nella religione cattolica. E lodando io le qualità della natura sua, dicendo essere stato informato dal Bonciano, secretario del cardinal Gondi, al quale io ne abbia domandato diligentemente, dissi che Sua Maestà era di tal natura ingenua e libera, generosa e osservante della parola per quello che si era visto dalle cose passate, che si poteva sperare ogni buon successo; e che egli era ben vero che Sua Maestà era un poco altiera, ma che con le buone si cavava ogni cosa da lui, talchè io speravo da questa relazione, che, se Sua Santità sapeva pigliare il verso con Sua Maestà, che ella ne sarebbe al tutto patrona. Udito Sua Santità questo volentieri, e stato un poco sopra di sè, mi disse : « Orsù bisogna che io mi accomodi in tutto il resto del mio pon

«tificato avere a travagliare sempre a quelli Spagnuoli e averne dis-«gusti.» E io risposi, che non sarà così perchè, oltre che Spagnuoli non faranno poi quello romore che ella si crede, e già può vedere che essi accommodano l'animo, potrà essere che le cose passino in modo che Spagnuoli abbian caro di averla per amico, e che la si intrometta fra Francia e loro per fare qualche sospenzione di arme a accommodamento; perchè, come Sua Santità vede, Navarra piglia tanto favore mediante le prosperità sue, che non si disputa più ora nel racquistare il suo, ma che Sua Maestà occupi quello d'altri. Ella sente come passano le cose nella contea di Borgogna. E Sua Santità rispose: «Sì; è vero.» Cascossi di poi in su li denari che verrebbono ora per le spedizioni de' beneficii di Francia. Intorno a che io dissi, che s'aranno a fare qua di tutti li beneficii vacati, che importerà gran denaro, e che questa corte ne farà bene; e che verranno forse anche dell'entrate e abbazie in cardinali Italiani e altri. E Sua Santità ridendo disse: «Io voglio fare un de-«creto, che quelli cardinali e altri che non l'intendano bene non par-«ticipino di niente di queste cose di Francia.» E seguitando di ridere, disse: «Ma non ne parlate; chè io mi burlo.» Seguitandosi poi, me li venne detto: «Che per sigillare ora ogni cosa Sua Santità, e dar satisfazione a ognuno, doveva fare una promozione; massime che credevo fusse neeessario fare uno o due Francesi, quando bene il Re non li chiedessi, per avere in quel consiglio chi sostenessi la reputazione e dignità della Sede Apostolica e la giurisdizione ecclesiastica.» E Sua Santità non rispose alla promozione, ma disse: «Io non so che uo-«mini essi vi abbiano in Francia che sieno atti.» E io li dissi averne domandato il Bonciano, e che fra quelli del Sangue non vi era persone, e fra li altri grandi pochi di quella qualità che bisognerebbe, massime in questo principio. E Sua Santità disse: «Sì; fra quelli del Sangue non «vene sono, e vorebbono esser di gran qualità, perchè delle genti di «bassa mano non se ne tiene poi conto, e si fece gran perdita quando «morì Borbone.» E scorrendosi della casa di Montmorency, di Duperron e altri, che non ve n'era, Sua Santità disse in casa Guisa. Ma a questo io dissi, che avrei creduto il Re non ne arebbe voluti, nè il dover lo volere.

Li cardinali Nipoti poi sono allegrissimi, e par loro mille anni che questo negozio di Francia sia spedito, e cominceranno a far opera presto per la protezione desiderata da loro, tanto più che Aldobrandino mi disse : « Io intendo che Spagnuoli bravano noi altri Nipoti. » E io dissi, che se le cose caminano come l'hanno cominciato, che Spagnuoli aranno briga a vivere, e che ora che sua signoria illustrissima potrà appoggiarsi a quest'altra parte ora che ella è resursa, che loro staranno in cervello e non faranno tante cose; e massime, se Sua Santità li fa un seguito di cardinali, come conviene. E sua signoria illustrissima rispose : « Io non mi voglio gettare di qua nè voglio depender « da nessuno. » E io suggiunsi, che sua signoria illustrissima faceva bene a volere esser neutrale; ma era assai che ci fussi una parte da poter chiamarla in aiuto quando l'altra li volessi bravare, come sua signoria illustrissima diceva; e quanto alla promozione mostrò d'averne gran voglia. E San Giorgio trattando del medesimo, disse : « Se Dio « vorrà, il Collegio doverà uscire di servitù; » biasimando i modi passati tenuti da quelli Spagnuoli intorno alla nominazione di subietti al Pontificato; in altri modi concludendo la importunità loro esser tale, che, sebbene in principio del Pontificato hanno fatto a modo loro, che in fine non si sia possuto reggerla.

XXIX.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 9-11 août 1595.

Sommaire. — *9 août.* Audiences successives données par le Pape aux cardinaux, onze ou douze ont été reçus. — *11 août.* Continuation des audiences. Inaction apparente des Espagnols. Éloges donnés par le cardinal Morosini au Saint-Père et au cardinal Toleto. Conduite que se propose de tenir le duc de Sessa. Choix du légat à envoyer en France; difficultés à cet égard.

9 août.

Il Papa, in questi giorni da lunedì in qua, ha uditi pochi cardinali nel negozio di Francia, consumando ciascuno di essi al meno un'ora e

mezzo o due, perchè la Santità Sua, per quanto mi dice il signor cardinal di Firenze, vuole non solo far capaci li cardinali con le parole, ma ancora con le scritture; e non avendo fino a ora udito più che undici o dodici, bisogna necessariamente che si tocchi dell'altra settimana prima che si finisca d'udire tutti; talchè non si farà concistoro lunedì, come si credeva, massime essendo la vigilia della Madonna; e perciò si passerà al venerdì, o piuttosto al lunedì dell'altra settimana.

11 août.

Questi cardinali continuano ordinatamente di andare da Sua Santità per il negozio di Francia, ma molto adagio; perchè come io dissi a Vostra Altezza per l'altra mia, Sua Santità consuma assai tempo in udirli e parlar con loro, volendo perfino legger loro scritture e mostrare i testi; oltre che in questo mentre la Santità Sua non vuol dismettere gli altri soliti negozii. Talchè non si potrà far concistoro prima che mercoledì o venerdì che viene. Intanto gli animi tutti si vanno accommodando, e li Spagnuoli non fanno più romore o motivo che vaglia, conoscendo non si poter profittare.

Morosino m'ha grandemente lodato la parlata che fece Sua Santità in quella congregazione, confessando che non si poteva dir meglio, nè dar conto con più ordine o modo delle cose passate, che si facesse la Santità Sua; dando le ragioni del non aver prima ricevuto il Re, e di non aver piegato niente alla venuta di Nevers; chè Morosino stesso disse che, se allora avesse avuto notizia de'motivi di Sua Santità, sarebbe concorso nell'opinione che non si ricevesse prima che ora, e che Sua Santità non poteva trattar questo negozio con maggiore prudenza. Dissemi non aver vista la scrittura del Toleto; ma che detto Toleto glie n'aveva bene offerta; e soggiuntoli che in essa vi erono la maggior parte delle cose dette da Sua Santità in quella congregazione.

Il Valentino ha saputo per via del vescovo Abbioco, che il duca di Sessa voleva fare una congregazione delli cardinali aderenti a Spagna per consultare quel che fusse da fare e trattare con Sua Santità. Ma il vescovo lo sconsigliò, dicendo che ciò non servirebbe ad altro che a

rovinare quei cardinali, perchè in ogni modo, sendo sì poco numero, come diceva, di sette o otto, non poteva fare effetto alcuno; e che il duca, il quale sabbato passato non stette molto da Sua Santità, la pregò che volesse aspettare a dar l'assoluzione a Navarra fino a che sua eccellenza avesse una risposta da Sua Maestà, alla quale aveva scritto. E la medesima diligenzia farebbe di nuovo, se bene conosceva che Sua Santità non ne arebbe fatto altro; soggiugnendo, che tutto quello che arebbe fatto il duca, come fusse seguita l'assoluzione, sarebbe il presentare alla Santità Sua una lettera di Sua Maestà un poco risentita; che sua eccellenza quanto a sè non vi appoggerebbe altre parole, conoscendo che Sua Santità non può mancare di non assolverlo nel grado che stanno le cose.

11 août.

Li cardinali cominciorno lunedì passato a andare ordinatamente da Sua Santità, per dire l'opinion loro e dare il voto sopra questo negozio di Francia; e vanno continuando ogni giorno quattro o cinque di loro, talchè lunedì o martedì prossimo si fa conto che aranno parlato tutti, e che il mercoledì o venerdì dipoi si faccia il concistoro, nel quale il Papa dichiari Navarra assoluto, con riservarsi a dar la penitenza dipoi, quando e come parrà alla Santità Sua; e così venga terminato il tutto. Che atti publici si sien poi per fare per la sodisfazione e reputazione del Papa e della Sedia Apostolica non si sa per ancora. Ben s'aspetterà che venga poi un ambasciatore a rendere obbedienza; dopo l'arrivo del quale, si manderà in Francia un legato apostolico; ma quale abbia da esser questo legato non si scorge ancora, vedendosi molta difficultà, perchè si tien per fermo che Aldobrandino non vorrà lasciar l'amministrazione di qua, e non comporterà, non volendo o non potendo andar lui, che vi vadia San Giorgio. Il meglio di tutti è tenuto dalla corte che sarebbe Salviati per la prudenza, esperienza e nobiltà sua, ma si sa anche dall'altro canto, che egli non vuole andarvi. Acquaviva si trova in Avignone, ma non è confidente a' Francesi, e molt'altri hanno delle eccezioni e imperfezioni; talchè si vede non poca difficultà a tro-

vare un suggetto il quale sia atto a questo. Sono alcuni che credono potesse toccare al cardinal Toleto, il quale mi parrebbe che potesse essere il caso, quando l'avesse a mandare più d'un legato, come in altri casi importanti è stato solito mandarne due o tre; ma per un solo non mi pare, chè, oltre all'essere Spagnuolo, con tutto che oggi i Francesi non diffidino che egli abbia tutti i requisiti.

XXX.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

Rome, 18 août 1595.

SOMMAIRE. — Visite du duc de Sessa au cardinal. Dernières objections; réponse du cardinal. Audience du Pape. Satisfaction du Saint-Père.

Mercoledì fu da me l'ambasciatore di Spagna, quale delle XXI ore me tenne sino a notte; e mi disse, che teneva commissione del re, solo di avvertire che Navarra voleva ingannare con questa sua conversione per mettersi ben bene a cavallo. Poi si dolse destramente del Papa, ripetendomi quanto aveva detto già in quel concistoro. Al che le risposi, che sempre Sua Santità aveva parlato a un modo, nè mai aveva vacillato; che, se un angelo li dicesse che Navarra fosse convertito, non gliele arebbe creduto, perchè *angelus Satani transfert se in angelum lucis;* ma che, se Dio lo facesse padrone di Francia, che si sarebbe conformato col volere divino. Quanto all'impenitenza di Navarra gli andava rispondendo destramente, poichè lo sperare di convincerlo sarebbe stata pazzia. Ma li dissi che la penitenza può farsi in instanti *quotiescumque peccator, etc.*; e che dopo la mandata di Duperron se era pentito, e che non se li poteva negare l'assoluzione. Al fine condescese che si assolvesse, ma almeno con qualche condizione, per non essere gabbati; e ne propose due: una che si facesse una sospension d'arme, e che si vedesse per un par d'anni come quest'uomo caminava, e poi stando saldo si assolvesse. Al che le risposi se bastava l'animo a sua

eccellenza di fermare per un par di giorni il corso del Tevere, che così era il sospendere e fermare ora le cose di Navarra. Mi disse che, poichè avevo per difficile questo, che si facesse una lega di Sua Santità, del re di Spagna e di Navarra, con scacciare li eretici di Francia e di Fiandra. Le risposi che, se il Papa aveva da trattar questo, bisognava prima che accettasse Navarra per figliuolo, ribenedendolo e riponendolo nel grembo di Santa Chiesa, e poi disporlo; che ora trattandolo da inimico, era impossibile di cavarne construtto alcuno. Allora entrò, dicendo che il Papa e questa corte si avvedrebbono quanti mali verrebbono, se questo uomo si assolvesse; che non pure la Francia andrebbe al calvinismo, ma gran travagli avressimo dentro in Roma propria; e qui disse assai. E io per conclusione le dissi, che non sapevo se Sua Santità lo assolverebbe, ma che sapevó bene che non poteva in ciò errare, toccandosi di materia di fede per l'assistenza del Spirito Santo; e che, se l'evento sarà buono, sarà segno che Dio tiene protezione della Chiesa sua, e, se sarà cattivo, Dio ci vorrà correggere per li nostri peccati. Al che mostrò restar sodisfatto, e si partì da me. Ma mi scordavo di dire che sua eccellenza mi disse, che Navarra dopo l'assoluzione domanderebbe mille cose impossibili, come di pigliare un altra moglie, sì come il cardinal di Gondi disse al duca di Savoia per l'infanta, o una figlia dello arciduca, e che Savoia lo scrisse a Sua Maestà; e oltre di questo darebbe li beneficii ad eretici, e altre simili inconvenienti. Mi disse, e mi concluse, non era venuto per sapere il mio voto, credendo che io farei quello che conviene ad un buon cardinale, ma solo per avvertirmi che io non andassi gabbato. Lo ringraziai, e si partì.

Ieri poi fui da Nostro Signore, e volse sapere tutto il ragionamento che io passai con Sessa. Ne prese molto gusto; poi li diedi il voto brevemente, e in verità Sua Santità mostrò averlo ben veduto. Nel fine lo suplicai a finire questo negozio, mettendoli in carico di conscienzia il patimento che fanno tante anime in Francia; che se metteva il negozio in negozio non se ne verrebbe mai al fine. Al che co'gesti mostrò di consentire. Poi mi disse : « Crediamo che il granduca « sia sodisfatto di noi. » Le risposi che Sua Beatitudine l'avrà visto

da quello che ne scrive allo imbasciatore, e che io avevo in sostanza rappresentato a Vostra Altezza il ragionamento che Sua Santità fece in congregazione, che era stato oltre modo caro all'Altezza Vostra. E così mi licenziai, lasciandolo molto allegro.

XXXI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 18-30 août 1595.

ANALYSE.

(18 août.) Lenteur des audiences. Impatience du public. Les processions durent depuis trop longtemps : *Queste continue processioni ogni giorno straccano i corpi e le borse, facendosi gran consumo di cera.* Le menu peuple est fort irrité contre les Espagnols. Il a insulté les pages du duc de Sessa et les a menacés : *Se voi non fate che Navarra sia assoluto per tutto questo mese, noi andremo ad abbrucciare in casa il duca di Sessa, e ancor monsignor Pegna.* Pegna prend peur et voudrait bien s'en aller.

Le cardinal Toleto a dit au cardinal de Florence, que si le Pape procède si lentement, c'est qu'il ne désespère pas d'arriver à obtenir l'unanimité du sacré collége.

Nouveau manége des Espagnols : ils voudraient que le Pape, en même temps qu il accorderait l'absolution, se chargeât de négocier une suspension d'armes, ce qui entraînerait de nouvelles difficultés et de nouveaux délais. Quant au duc de Sessa, tous ses efforts semblent se borner à demander qu'on attende au moins la réponse de l'Espagne. C'est précisément cette réponse qu'il importe de prévenir.

(22 août.) Le duc de Sessa fait courir le bruit qu'il a entre les mains un pli, *un piego*, du roi d'Espagne, qu'il ne doit ouvrir qu'après l'absolution, avec l'injonction formelle d'exécuter aussitôt les ordres qu'il renferme : *ma crede Aragona, che tutte sieno invenzioni e novelle per far paura.*

(25 août.) On commence à entrer en défiance par suite de ces longs retards; on en vient jusqu'à accuser Toleto de duplicité : *confidano poco col Toleto per la doppiezza sua.*

(26 août.) Le Pape temporise pour imposer les conditions les plus avantageuses au Saint-Siége, et pour favoriser autant que possible les intérêts des chefs de la

Ligue, qui ont à Rome leurs représentants. Le cardinal de Joyeuse soupçonné d'user d'artifice.

(29 août.) Audience de deux heures et demie donnée par le Pape à Duperron et à d'Ossat. Les résultats paraissent satisfaisants. Les deux négociateurs auraient menacé de quitter Rome si la conclusion se faisait attendre.

(30 août.) Le Pape vient de déclarer dans le consistoire que sa volonté est d'accorder l'absolution au Roi. S'il a tant tardé, c'est pour arriver à un accord touchant les conditions. Il ne reste plus que quelques points à traiter.

(31 août.) Visite de félicitation au cardinal Toleto, après la séance du consistoire : *Sua signoria illustrissima mi concluse averci durato fatica, e spinto il Papa quanto ha possuto, avendolo conosciuto talvolta timido*[1]. Il reste peu de chose à conclure. Ensuite paraîtra le décret et aura lieu l'acte public sous le portique de Saint-Pierre.

XXXII.

LE CARDINAL DEL MONTE AU GRAND-DUC.

Rome, 30 août 1595.

SOMMAIRE. — Compte rendu de la séance du consistoire où a été déclarée l'absolution du Roi.

Nel concistoro di questa mattina, dopo le solite audienze, Nostro Signore cominciò con queste formali parole :

Venerabiles fratres,

In gravi negotio regni Franciæ exquisivimus vota singulorum, et non possumus nisi summopere laudare prudentiam, doctrinam, pietatemque Collegii; et quia frequens et maxima pars fuit pro absolutione... E, per non mi ricordare tutte le parole precise, seguirò in volgare.

Seguitando Nostro Signore disse : «Noi assolveremo Navarra con«forme al parer loro, e non attendiamo ad altro che a migliorare le

[1] D'Ossat rend un complet hommage au cardinal Toleto, auquel il rapporte presque tout l'honneur de l'heureux succès des négociations : «Tellement, dit-il, qu'il se peut «dire avec vérité, qu'après Dieu qui a fait «prospérer le Roi et inspiré le Pape, ledit «seigneur cardinal a plus fait et pu auprès «de Notre Saint-Père, que tous les autres «hommes ensemble, pour la fiance que Sa «Sainteté a en sa doctrine, prudence, inté«grité, fidélité et bonne affection envers «elle.» (Lettres de d'Ossat, t. I, p. 165.)

« condizioni per la religione; e sino ad ora ne abbiamo queste nove « numerandone :

« La prima, che questo principe rifiuterebbe, come non bastante e « nulla, l'assoluzione datali da' vescovi di Francia.

« La seconda, ché Duperron e Ossat, come procuratori, in San Pietro, « in pubblico abjurerebbono ogni sorte di eresia, e che Sua Maestà il « tutto confirmerebbe con giuramento.

« La terza, che scriverebbe Sua Maestà a tutti li principi cattolici, « dandoli conto di questa assoluzione, e di esser ritornato nel grembo « di Santa Chiesa.

« La quarta, che restituirebbe la religione cattolica in tutto il regno « di Francia, e particolarmente in Bearn, dove nominerebbe subito ves- « covi cattolici per radrizzare quella provincia.

« La quinta, che non darebbe vescovadi, abbazie o altri beni eccle- « siastici se non a cattolici, e anco procurerebbe a' medesimi di darli « tutte le dignità temporali.

« La sesta, che farebbe restituire i beni ecclesiastici male alienati, e « ciò senza processo o lite alcuna.

« La settima, che farebbe pubblicare e osservare per tutto il concilio « di Trento.

« La ottava, che ricupererebbe il principe di Condé dagli eretici, e lo « darebbe in educazione a cattolici.

« La nona e ultima, che riceverebbe un legato con tutti quelli onori « che hanno fatto li suoi antecessori. »

Poi disse Sua Santità, che questi procuratori speravano che Sua Maestà darebbe ogni sodisfazione, ma che, nella loro instruzione, non potevano far più. Allora il decano disse, che era bene che Sua Santità facesse discutere queste condizioni nella congregazione del Santo Offi- cio; e subito Colonna vecchio soggiunse, che bisognava vedere il man- dato di costoro, se potevano promettere queste cose. Il Papa, che si accorse che molti di noi altri volevamo parlare, indisse silenzio, e che si attendesse alle proposizioni.

XXXIII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 2 septembre 1595.

SOMMAIRE. — Audience du Pape. La légation de France; à quel cardinal pourra-t-on confier cette importante mission?

Quando arrivai in camera del Papa, supplicai Sua Santità che volesse degnarsi di udire più particolarmente quel che l'Altezza Vostra rispondeva sopra quei due capi[1]. Ma la Santità Sua allegramente e ridendo disse : « Or che è finito il negozio, non voglio altrimenti veder « lettera, bastandomi quello che m'avete detto voi. Bisogna adesso « che noi pensiamo a mandare un legato in Francia; e io non so dove « mi battere. » E dicendo io, che l'opinione della corte era che Sua Santità vi mandasse il cardinale Toleto, e che talvolta questo era il meglio, massime sendo creatura sua, il Papa rispose : « In parte sa- « rebbe il caso, ma l'essere Spagnuolo non so come là fusse ben visto; « oltre che Toleto è grave d'anni, e anche di complessione debole, e « malvolentieri patirebbe certi incommodi; massime che quella corte « non sta mai ferma, e lui potrebbe mal volentieri comportar quei di- « sagi. » Dopo questo io dissi, che de' cardinali vecchi la corte giudicava più a proposito di qualsivoglia altro il cardinal Salviati; ma che s'intendeva ancora che non aveva alcuna volontà o inclinazione all'andarvi; e però che, se Sua Santità non si fusse valsa dell'autorità, nel resto Salviati arebbe sfuggito. Confessò il Papa che questo era più il caso di tutti, e quanto a sè l'arebbe auto caro; ma disse che non lo graverebbe, nè gliene comanderebbe; massime che, quando le cose non si fanno volentieri, non si fanno bene. E soggiunse Sua Santità : « E chi vi mandasse « uno di quelli che vi sono stati, che sarebbe? » Io risposi, che questi non sarebbon mai piaciuti in conto alcuno, trattando di Sega e di Gaetano.

[1] Le Pape avait consulté, sur deux points relatifs aux négociations avec la France, le grand-duc qui s'était empressé de donner son avis.

Di Morosino il Papa non me ne parlò, nè io avvertii di ragionarne; ma, non mostrando inclinazione, come dirò di sotto, a valersi di prelati Veneziani per nunzii, credo anche per le medesime cagioni che non disegni valersene per legati. Mi nominò poi Paleotto, e sempre mostrando di parlarne per sentir l'opinione mia. E io le dissi, che questo era barbogio, che, se pure avesse avuto cinque o sei anni meno, sarebbe stato il caso. E sopra questo medesimo Paleotto, mi maravigliai che il Papa, dopo essersi ragionato d'altri suggetti, ritornasse a parlarne. Dipoi nominò San Zeno; e io dissi che questo non andrebbe, nè anche talvolta sarebbe il caso là; volendo inferire che sapevo che s'era portato male in dare il voto. Passò poi il Papa ad Aragona, dicendo che, se questo non fusse indisposto, sarebbe il caso. E io, confermando l'istesso, dissi, che, per la nobiltà e prudenza sua e pratica delle cose del mondo, arei creduto fusse stato molto il caso, se fusse sano. Nominò poi Alessandrino; e io dissi, che se questo si fussi portato come doveva, che sendo nipote d'un papa Pio V, sarebbe potuto essere il casissimo; ma che da un pezzo in qua aveva trattato e proceduto con ognuno d'una sorte che aveva persa la reputazione, e non c'era più chi l'amasse. Nominò Sua Santità dipoi Firenze, che sarebbe stato il caso; ma che a lui sarebbe stato disagio e incommodo. E io soggiunsi, che non si curerebbe d'andare, ma che obbedirebbe ben più a'comandamenti di Sua Santità che Salviati. E Sua Santità soggiunse, l'esser tanto cosa di Sua Altezza forse darebbe che dire a'Spagnuoli. Nominò dipoi Joyeuse, domandando, se come Francese potesse far qualche servizio più degli altri. E io soggiunsi, che come Sua Santità sapeva, talvolta il Re non arebbe confidato interamente in lui. Nominò Sua Santità ancora i suoi nipoti, dicendo che non sapeva se loro potessero essere il caso. E io dissi che per l'autorità e per l'altre parti sarebbono stati molto a proposito, ma che talvolta Sua Santità non si sarebbe privata di Aldobrandino, rispetto a'negozii di qua. E Sua Santità soggiunse : « Aldobrandino è « un po'troppo giovane. » E, alzando poi il capo, disse : « E quell' « altro? » Senza passar più oltre; quasi volendo dire, che non mandando

il primo, manco arebbe potuto o voluto mandar l'altro. Dettesi una passata a' cardinali diaconi, nominando Sforza, Montalto e Farnese. E io dissi, che qualcuno di questi poteva essere a proposito; ma in un carico come questo, e in un regno che s'aveva a ridurre, meglio sarebbe stata una persona d'età, che con l'esempio della vita e di costumi edificasse quella gente, e non la scandalizzasse. E dopo il ragionare di questi e altri, dicendo Sua Santità, che in somma non sapeva dove si voltare; e che, se bene il numero de' cardinali era grande, con tutto ciò trovava difficultà; mostro non avere interamente gusto ne' Genovesi, e d'inclinar più in Acquaviva che in altri de' giovani. E ritornandosi due volte a ragionare fra Toleto e Acquaviva, mi parve scorgere, che il Papa avesse più mira sopra uno di questi due, che altri. E perchè io dissi non saper come Acquaviva fusse per esser grato in Francia, parendomi aver inteso un certo che i Francesi non s'assicurassero interamente di lui, il Papa disse, che essi arebbono il torto, perchè Acquaviva s'era sempre portato bene in Francia e aveva fatto buoni officii qua, e dato buone relazioni, e anche s'era inteso bene con Montmorency, che mostrava restarne sodisfatto. E a questo proposito disse Sua Santità, che a questi giorni Acquaviva aveva scritto qua per intendere, caso che il Re passasse per Avignone come s'era detto, quel che avesse a fare; che intendendosi ora che il Re veniva a Lione e forse passerebbe in Provenza, che Sua Santità arebbe avuto molto caro che il Re ora passasse per Avignone, e che il legato lo ricevesse quivi, e nel passar lui confermasse e ratificasse la professione e li atti di qua; e che a Sua Santità piacerebbe et parrebbe assai per la reputazione che quest'atto si facesse da Sua Maestà in quel luogo, come stato della Chiesa, in questa occasione. Ritornando poi alla scarsità de' suggetti per la legazione, disse : « Se Sasso non fusse stroppiato, vi « manderei lui. » E mostrando pure la scarsità e l'inabilità di molti, proroppe in queste parole : « Ho io a mandar Gallo? » quasi volendo biasimare le creature di Sisto. Onde io soggiunsi : « Se Vostra Santità « non fa qualche cardinale di nuovo, e lo mandi legato, bisognerà fi- « nalmente dare in Toleto, ovvero in Acquaviva de' giovani; ma anche

« quando ella facesse un suggetto di nuovo, oltre che ell' arebbe diffi-« cultà anche in questo, i nuovi non hanno quella reputazione che « hanno i vecchi. » E il Papa soggiunse : « Sì, è vero, e anche a' vecchi « parrebbe che se li facesse un frego. » E soggiunse, che, se l'arcivescovo di Avignone fusse cardinale, vi manderebbe questo (dalle quali parole si può ritrarre che questo abbia da essere uno de' cardinali futuri). Molti altri particolari passorno, la sustanzia de' quali è questo, che io scrivo; tornando a dire che, se il Papa non è già resoluto come mostra, che dalle sue parole mi par che si possa cavare che la legazione abbia a battere più in Toleto e in Acquaviva che in qualsivoglia altro. Per quanto a' nipoti, credo che oggi così il Papa come loro ci pensin poco; avendomi dipoi mostro Aldobrandino, nel toccarli un motto dell' andata sua in Francia, che sua signoria illustrissima giudichi meglio lo star qui appresso di Sua Santità che andar là.

Quanto poi a' nunzii, la Santità Sua mi disse non solo voler mandare un legato, ma anche un nunzio, e che anche in questo andava pensando di trovar qualche persona di qualità per questo carico; onde a me parve di soggiungerle a questo, che io avevo visto e inteso per il passato i Veneziani erano stati sempre ben visti e grati a quella corte; e che il mandarvi qualche prelato di quella nazione arei creduto che non fusse stato discaro. E Sua Santità allora mi domandò chi ci sarebbe? Onde io le risposi, che in particolare non avevo cognizione di nessuno, ma intendevo bene che c'era il vescovo di Vicenza, il quale era persona virtuosa e di buona qualità; che mi ricordavo averlo già avuto in considerazione Papa Sisto per quel carico, e che credevo fusse stato nunzio in Firenze. Sua Santità all' ora disse : « Io non inclino « a mandarvi Veneziani; sì per Spagna, mandarvi diffidenti a' Spagnuoli « per i trattamenti che potessero occorrere di tregua, di sospensione « d'arme o altro; e perchè anche questi Veneziani sono ancora un « poco interessati; e, se ci fusse de' vassalli della Chiesa, io ne piglierei « più volentieri; e vi voglio dire una mia inclinazione, ma non ne par-« late : io ho qualche animo di mandare il vescovo di Parma, che è « nobile, di casa Farnese, e persona di buona qualità. » Dissi che avevo

sentito lodarlo sempre, ma che Sua Santità poteva saperlo meglio di tutti, avendoli dato de' governi e altri carichi. E ella soggiunse essersene servita, e che sempre s'era portato benissimo in tutti luoghi. Talchè potrà essere che questo sia il nunzio, lodandolo tanto Sua Santità quanto ha fatto.

XXXIV.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 8-16 septembre 1595.

Sommaire. — *8 septembre.* On attend de jour en jour l'acte public d'absolution. Toleto sera sans doute légat en France de préférence à Acquaviva. — *9 septembre.* Le Pape déclare qu'il reste encore quelques points à régler. — *12 septembre.* Rien n'est terminé; impatience des Français, leurs conjectures. Mécontentement et murmures dirigés contre le Pape et le cardinal Toleto. — *14 septembre.* Intervention bénévole du cardinal Giustiniani. Langage ferme et net de Niccolini, de d'Ossat. Les deux envoyés de France, dégoûtés des difficultés futiles qu'on leur oppose, menacent de se retirer. — *15 septembre.* L'acte public d'absolution aura lieu dans deux jours. — *16 septembre.* Tout est préparé pour la solennité du lendemain. Audience du Pape. Le Saint-Père semble craindre que le Roi n'accepte pas les conditions qui lui sont imposées; réponse rassurante de Niccolini. Visite aux cardinaux-neveux. Toleto sera-t-il légat en France?

8 septembre.

Se bene sono stabilite tutte le condizioni con questi Francesi, intorno a che Sua Santità ha voluto stiracchiare e vantaggiare più che ha possuto, nondimeno non si è stabilito il giorno della benedizione, se ben si crede che sarà giovedì. Vedesi per più riscontri, che Sua Santità non è interamente resoluta della persona del legato da mandarsi, se bene i più hanno opinione che non uscirà del Toleto, e la maggior difficultà credo che consista in privarsene malvolentieri Sua Santità; usando dire alcuni di palazzo, che il Papa arebbe bisogno di due Toleti, uno per mandare, e l'altro per stare. Riscontrando ier l'altro per strada il signor cardinale di Joyeuse, sua signoria illustrissima mi disse aver parlato il giorno dinanzi a lungo con Sua Santità, e scorto che ella non era ben resoluta del suggetto da mandare, ma credeva bene che potesse esser fatto legato Toleto, il quale a sua si-

gnoria illustrissima pareva di presente più atto che ogni altro; è il vero che i più tengono, che, dopo essersi pensato un pezzo, si cascherà qui piuttosto che in Acquaviva.

9 septembre.

Trattossi ancora dell' andata del re di Francia a Lione, e dell' effetto che poteva partorire una tale andata, accommodandosi, come dicevano, le cose con du Maine, Epernon e Joyeuse; mostrando Sua Santità, che arebbe desiderato che ci fusse venuto avviso dello accomodamento di questo prima che seguisse l' assoluzione, credendo Sua Santità che l' avviso solo comparso là delle due parlate fatte dalla Santità Sua nelli due concistori passati possano aver fatto risolvere quei principi allo accommodarsi più facilmente. Con la quale occasione dissi alla Santità Sua, che ognuno stava aspettando con desiderio che ella spedisse questo negozio quanto prima, e ella rispose che desiderava fussero distese tutte le scritture prima che si venisse a questo atto, acciò nissuno avesse che dire, e che ci restavano alcune poche difficultà nel tirare il disteso; accennando che Ossat fusse un poco cavilloso.

12 septembre.

L'andar per la lunga questa assoluzione, come fa, è causa che questi Francesi e monsignor Duperron e Ossat, non solo restino poco sodisfatti del Papa, ma anche sien tornati sin sospettare Toleto, che come doppio voglia dare un calcio in qua e un pugno in colà; e in particolare non posson comportare queste frivole opposizioni che son fatte loro a questi pochi capi che restano a accomodare; e che tutto sia fatto per due cause, l' una perchè Sua Santità e Toleto voglino dar tempo perchè venga risposta di Spagna; e l'altra perchè il duca du Maine e gli altri che restano della Lega abbino commodità di accordarsi con il Re, e con più vantaggio loro; sapendo che ciascuno di detti principi ha qua i suoi uomini, che parte da loro stessi, e parte mossi da' Spagnuoli, son tutto giorno agli orecchi del Papa, e gli dicono mille novelle, e lo pregano e supplicano a differire alcuni giorni più fino

a nuovo avviso, rimostrando il beneficio che la Santità Sua farà a detti principi, e l' obbligo che essi li terranno; e inoltre quanto maggiore onore e sicurezza sarà della Santità Sua il dare questa benedizione, dopo che essi saranno accordati tutti. Talchè non solo si vede manifestamente, che, con tutto che la benedizione segua in ogni modo, questi Francesi non ne aranno grado a Sua Santità, parendo loro che Sua Santità voglia benificar lo stare con danno maggiore del Re, e dar detta benedizione quando non può fare altrimenti; e che Toleto non sia per esser buono instrumento in Francia per loro; cominciando a non si curare che egli vi vadia; restando anche poco sodisfatta tutta la corte di questo indugio, con biasimar non poco la Santità Sua. Fo fine, e umilissimamente m' inchino a Vostra Altezza, ecc.

14 septembre.

Il cardinale Giustiniano, che si è voluto tramescolare nel negozio di Francia, ossia per acquistarsi grado maggiore con li cardinali Aldobrandino e Toleto, o pure per sua solita natura, mi scrisse mercoledì una polizza, con dirmi che la difficultà di questo negozio era ridotta in uno o due capi di poco momento, ne' quali gli pareva che monsignor d'Ossat avesse il torto, e che volesse star troppo in su'l puntiglio; onde mi pregava che io facessi opera con detto monsignore e con monsignor Duperron, perchè condescendessero a quello che si proponeva da Sua Santità; perchè, come fusse terminato questo, non restava che far altro; promettendomi sua signoria illustrissima, che, se questo capo si accordasse oggi, che domattina si finirebbe tutto il restante; e che era bene ultimarla per molti rispetti. Risposi a sua signoria illustrissima, che io era informato delle difficultà, dove consistevano, e che a me pareva che questi Francesi avessero ragione; oltre che essi avevano i mandati talmente stretti intorno a ciò che non potevan far altro, e conoscevano che tutte queste difficultà che si facevano dalla parte di Sua Santità eran frivole e di niuna sustanza, e tendevano solo a fine di ritardare la spedizione per aspettar le lettere di Spagna, e per sentire che il Re avesse accordato con du Maine e con gli altri

suoi nimici; e che però erano disgustatissimi, sapendo gli officii che eran fatti tutto giorno con il Papa dalli ministri delli sopradetti, a' quali il Papa mostra di prestar fede; talchè si eron lasciati intendere, che, se per tutta domenica questo negozio non era spedito, arebbon pensato di partirsi. Onde io non mi sarei messo a parlarne loro, perchè arei creduto, non solo non profittare cosa alcuna, ma irritarli maggiormente. Sì che in quel cambio supplicavo sua signoria illustrissima a far ogni diligenza con il cardinal Toleto, perchè si desse spedizione a questo negozio senza più disgustar costoro, perchè il Papa finalmente l'arà a dare in ogni modo, e non arà sodisfatto a' Francesi, i quali, come passi questo tempo, potrebbono anche partirsi senza concluder altro, come disse il giorno innanzi Ossat al cardinal Toleto da per sè stesso; e sarebbe vergogna e disservizio pubblico.

Dipoi mandai poco dopo M. Ferdinando a dar conto a monsignor d'Ossat di quanto era passato, e trovò che appunto Ossat tornava da casa di Gustiniano, che, dopo la ricevuta della risposta mia, non contento aveva mandato per lui, e persuasolo a condescendere al desiderio del Papa. Ma Ossat li rispose con tanto vive ragioni, con mostrarli anco quel che essi potevon fare, che, per quanto disse Ossat, il cardinale resto quieto e capace; e Ossat, che non aveva saputo l'officio fatto meco da sua signoria illustrissima, approvò che io rispondessi in quella forma. Son resoluto adunque di non fare altro motivo, nè parlare nè al cardinale Toleto nè alli cardinali nepoti fin a domenica, se non è detto cosa alcuna a loro. Son ben disgustati, di sorte che parleranno poi resolutissimamente a lasciarsi intendere di partirsi, se non si viene alla subita spedizione. Ma credo pure, che domenica si farà questa ceremonia a San Pietro sotto il portico della chiesa, avendomelo detto M. Niccolo Angeli, che ne può sapere qualche cosa, essendo stato già tre o quattro volte dal Papa per trattar del modo messer Cosimo, suo fratello, che è assessore al Sant' Officio dell'Inquisizione. E anch'esso M. Cosimo ha fatto buon' officio per la spedizione, avendone io fatt' opera con M. Niccolo.

15 septembre.

Domenica mattina aremo il re di Francia ribenedetto, piacendo a Dio, dopo avere stentato tanto.

16 septembre.

Domattina finalmente si darà l'assoluzione sotto il portico di San Pietro, dopo l'essersi fatta l'abjurazione e lette le capitolazioni in camera di Sua Santità; essendo andati i cursori in volta a intimar la cappella per domattina a ciascuno che sia solito andarvi, essendosi ancora resoluto che castello faccia segno d'allegrezza e che si faccino i fuochi. Io non scriverò altrimenti domattina del seguito, perchè non sarei a tempo a dar le lettere al maestro della posta del Papa, il quale disegna spedire in Francia nell'atto stesso della benedizione. Però presupponendosi che tutto sia seguito, si darà in quel cambio questo piego questa sera al detto maestro della posta, perchè le mandi con detta occasione, e facci che le sieno presentate nel passar di costà.

Ho parlato à Sua Santità dell'assoluzione, quale mi disse che darebbe domattina, se i palchi e altri preparamenti fussero stati in ordine. E io soggiunsi, che la Santità Sua aveva fatto molto bene a spedir presto questo negozio; perchè l'universale già aveva cominciato ad aver poco gusto della lunghezza, e i Francesi insieme a non restar sodisfatti. Mi domandò dipoi Sua Santità quel che dicevono o facevono li Spagnuoli; e io dissi, che ora non si sentiva più altro, e che essi avevon fatto e fatto fare fin qui tutte le diligenze che avevon possuto.

Entrossi nella tregua rotta fra Savoia e Francia. Intorno a che Sua Santità mi domandò, come questa cosa stava. Risposi, che, sebbene li Spagnuoli dicevano che il mancamento era venuto dal re di Francia, che la verità era che la convenzione della tregua era passata fra il Martinengo e Lesdiguières, con questo che dovesse essere approvata da'lor principi, e che il Re non aveva voluto approvarla, non si sodisfacendo delle condizioni di essa. Allora disse Sua Santità, che questi Savoiardi e Spagnuoli attendevano tuttavia a rimproverarli che Sua

Santità avesse accordato con il Re senza aver sicurezza alcuna che egli fusse per attendere il convenuto, e che alla Santità Sua interverrebbe come a Savoia, che non gli era stata osservata la tregua. Risposi, che non era il medesimo caso; che si doveva credere che, avendo mandato tante volte Sua Maestà a domandar l'assoluzione e mostrato di desiderarla, che la Maestà Sua avesse disegnato prima di voler esser buon cattolico, per aver conosciuto che compliva all'interesse suo il far così, e anche il perseverare; e che in un caso come questo bisognava fidarsi, non si potendo nè convenendo dare ostaggi.

Disse Sua Santità d'aver visto una lettera del Buonvisi di Lione, che scriveva qua a monsignor Buonvisi, suo parente; nella quale diceva, che dopo l'essere entrata Sua Maestà in Lione, ell'aveva domandato instantemente al Buonvisi che nuove egli tenesse di Roma, e se credeva che Sua Santità fusse per ribenedirlo; mostrandone piuttosto dubietà. Dissi a Sua Santità, che questo si poteva pigliar pure per buon segno, perchè se non l'avesse stimata o pensato di non osservarla, non arebbe mostrato d'averne questo pensiero.

Fui dipoi, secondo il solito, dalli cardinali Aldobrandino e San Giorgio; e nel ragionar con San Giorgio, dicendomi egli a proposito dell'assoluzione : « Chi manderete voi legato in Francia? » Risposi, che sua signoria illustrissima poteva lei dirlo a me, e che se non vi volevono andare alcun di loro nipoti, che l'universale giudicava che non ci fusse il più a proposito che Toleto; e dicendo sua signoria illustrissima, che non sapeva accommodar l'animo che uno Spagnuolo avesse andare in Francia a riordinar quelle cose disordinate di lungo tempo, gli risposi esserci delle difficultà nelli altri, e che se non facevano qualche cardinale di nuovo per mandarvelo, non sapevo dove si batterebbono; soggiugnendo a questo, che dicevo ciò intendendo che trattavano di far nuovi cardinali in queste quattrotempora. Rispose sua signoria illustrissima queste proprie parole : « Non siamo però sì facili a far cardinali che s'abbia a credere se ne sien per fare di presente, se ben « se ne doverebbe fare; ma quanto al legato parrebbe di far torto a' « cardinali vecchi a far promozione di nuovi per mandarli in quella « legazione. »

XXXV.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, 20-29 septembre 1595.

SOMMAIRE. — *20 septembre.* Solennité de l'absolution. Protestation du duc de Sessa entre les mains du Saint-Père; réponse sage et modérée du Pape. On attribue au grand-duc la principale part du succès de cette négociation. La légation de France. Ouverture du cardinal Gesualdo au cardinal Morosini. — *23 septembre.* Lettre de félicitations du grand-duc au Pape. Rôle important que Son Altesse a joué dans cette affaire. Appréhensions du Saint-Père touchant la conversion du Roi. Ce prince tiendra-t-il ses engagements? Nouvelles assurances données par Niccolini. — *26 septembre.* Duperron et d'Ossat reçoivent la communion des mains du Pape. Le cardinal Alessandrino réprimandé. Le choix d'un légat pour la France semble ajourné. — *29 septembre.* A la nouvelle de l'acte d'absolution, le Roi, qui est à Lyon, se rend à l'église et fait chanter le *Te Deum.*

20 septembre.

Domenica mattina il Papa dette l'assoluzione al re di Francia; la qual cerimonia fu fatta sotto il portico della chiesa di San Pietro, essendo parato dentro e fuora nelle dette loggie, collocata la sedia papale di rimpetto alla scala che scende di palazzo, e in testa della detta loggia sopra un palco che veniva quasi fino alla porta di mezzo della chiesa, alto da terra tre braccia; dove erano le panche de' cardinali di qua e di là, tanto lontano dal muro dove è la portà che va alla Madonna Della Febbre che fra la sedia e il muro vi stava un corpo di guardia di cavalleggieri a piedi. La ceremonia fu simile a quella che si fece al tempo di Papa Giulio Secondo nell' assoluzione de' Veneziani [1]. V' intervennero tutti i cardinali, ancora Spagnuoli, eccetto Aragona, che è malato di gotta, e Alessandrino, il quale volse che il mondo vedesse che lui non v'era voluto intervenire a bella posta;

[1] L'absolution du Roi fut accueillie avec une grande joie par la population romaine : «Le château Saint-Ange, dit d'Ossat, a tiré «ce matin, dont les Espagnols ont mal aux «oreilles; et se feront à ce soir d'autres «signes de réjouissance, qui leur feront en«core mal aux yeux.» Et plus loin : «La «joie fut incroyable, et s'ouirent incontinent «cris et exclamations de joie de toutes sortes «de gens par toutes les places et rues. Il «n'y avait jusqu'aux plus pauvres, qui à «peine avaient du pain à manger, qui n'a«chetassent un portrait du Roi.» (Lettres de d'Ossat, t. I, p. 167-170.)

avendo il giorno stesso intimata la congregazione de' vescovi in casa sua per il lunedì mattina; della qual dichiarazione detto Alessandrino è stato grandemento biasimato da tutta la corte, e dal Papa che l'ha avuto molto per male, parendo che egli solo con questa dimostrazione abbia voluto reprovare quest' atto fatto dalla Santità Sua.

Intervennero ancora li due auditori di ruota, Pegna e Corduba, avendo avuto licenza dal duca di Sessa. Il quale ebbe udienza sabato sera prima che il Papa andasse a San Pietro; e in detta udienza introdusse il Lauro, notaro, e il segretario dell' ambasciata e il suo cavallerizzo, per testimoni alla protesta che sua eccellenza fece; ove dichiarò che questi atti che faceva Sua Santità nella persona del re di Francia potessero pregiudicare alle ragioni che la Maestà Cattolica aveva sopra la Navarra e la Brettagna; protesta solita farsi dalli Spagnuoli in altre occasioni. E il Papa, che di già era avvisato dal duca di quanto doveva passare, si contentò che il notaro entrasse in camera, e non rispose altra parola se non : « *Audivimus.* »

Fu ben notato, che, quando il Papa dette l' assoluzione, e che ebbe a nominare il re di Francia, che fu due o tre volte, sempre disse : *Henricus Christianissimus Rex Franciæ et Navarræ.*

Mi disse il cardinal Morosino, il quale io visitai ier mattina, sentendo che sua signoria illustrissima vuol partire in breve per andare a Brescia, che il Papa gli aveva detto, che sabato il duca di Sessa aveva fatto non poco romore con la Santità Sua di questa assoluzione, e che la Santità Sua gli aveva risposto, che li Spagnuoli non si potevon dolere, perchè Sua Santità era andata con tutte quelle circumspectioni che era stato possibile, dato tutto ai tempi, provato tutti i remedii, e che finalemente aveva considerato, che non volendo perder quel regno, bisognava venire a questo, e che in ciò era necessario che la Santità Sua dispiacesse o a Spagna o a Francia, che si era resoluta piuttosto dispiacere a Spagna, perchè nel disgustare Francia Sua Santità lo faceva ingiustamente, e disgustando Spagna lo faceva con giustizia; e che sapeva poi che Sua Maestà Cattolica era amatore della religione, discreta e prudente, e perciò quando ben volesse conservar lo sdegno,

che non poteva averlo che contro alla persona della Santità Sua e del suo sangue, ma che il re di Francia l'arebbe avuto contro di lei e de' suoi, e, quel che importava più, contro alla Sedia Apostolica, alla quale la Santità Sua era tenuta di pensare per l'officio suo.

Sento ancora che li Spagnuoli riconoscono tutti questi successi dall' Altezza Vostra, e lo dicono; ma tutti gli altri, fuora di passione, celebrano l'Altezza Vostra, come quella che abbia riunito questo regno alla Sedia Apostolica, rimesso in libertà la Chiesa e tutti i principi d'Italia. Il Papa, per quanto si sente da chi gli ha parlato dopo il fatto, è allegrissimo e contentissimo.

Credesi per molti, che nel primo concistoro si farà il legato per Francia; e, se bene pare che il cardinal Toleto si lasci intendere di non volere andare, con tutto ciò sia per esser fatto in ogni modo; e quando sua signoria illustrissima non avesse ad aver lei questa carica, non andando alcuno de' cardinali nipoti, la corte fuor di questi e d'Acquaviva non sa dove si battere.

Questa mattina ho visitato monsignor Duperron, e rallegratomi del felice successo della sua negoziazione, di che è allegrissimo.

P. S. Ho lasciato di dire di sopra a Vostra Altezza, che, nel venire da me il signor cardinale Morosino, mi disse essere stato a visitar Gesualdo; il quale gli aveva detto, che ora che era seguita l'assoluzione del re di Francia, bisognerebbe che si facesse una pace; e che rispondendo Morosino, che ora che era accommodato questo capo della religione, arebbe lasciato pensarci fra loro re, Gesualdo per allora non disse altro. Ma tornò bene sua signoria illustrissima a trattar del medesimo a Morosino in su la sua partenza, da che inferisco, non tanto la volontà che arebbon li Spagnuoli di quietare, ma che Gesualdo possa avere qualche credenza anch'esso o indizio che detto Morosino sia mandato dal Papa verso Venezia per simili affari, tanto più sfuggendo Morosino di trattarne.

23 septembre.

Ho fatto vedere questa mattina a Sua Santità la lettera scrittami da Vostra Altezza Serenissima in congratulazione della benedizione data al re di Francia. La quale Sua Santità lesse al solito da sè; e dipoi mi disse, che sapeva la parte che Vostra Altezza aveva in questo negozio, e l'autorità insieme con questo re; però che pregava l'Altezza Vostra a far ora officio perchè Sua Maestà continuasse d'esser cattolico come ha promesso; perchè questo sarà servizio particolare di Sua Maestà, del regno, e universale ancora, e seguendo il contrario, non solo sarebbe danno pubblico, ma Sua Santità sarebbe forzata contro a sua voglia di proceder di nuovo alla scomunica, e gli altri principi ancora procurargli ogni male. Oltre che, avendo Sua Maestà abjurato e promesso d'esser cattolico tanto pubblicamente, mancherebbe grandemente a sè, e non sarebbe degno del nome di gentiluomo, non che di re. Risposi a Sua Santità, che io tenevo per fermo che Sua Maestà non mancherebbe di conservarsi cattolica, avendoci pensato ben prima e mostratone tanta volontà; e che anche Vostra Altezza non arebbe lasciato di affaticarsi come aveva fatto sin qui, poichè, avendolo fatto per le ragioni addotte nella lettera sua, poteva Sua Santità credere che per li medesimi rispetti desidererebbe Vostra Altezza che Sua Maestà si conservasse, perchè non solo si tornerebbe alle medesime di prima, ma si cascherebbe in inconvenienti maggiori.

26 septembre.

Monsignor Duperron e Ossat con molti Francesi furno comunicati da Sua Santità domenica mattina, dopochè ell'ebbe detto la messa; e il cardinale Alessandrino, che è solito di andare ogni domenica mattina all'udienza di Sua Santità, non sapendo quella mattina che vi dovesse esser monsignor Duperron, arrivato a Monte-Cavallo, si ritirò in certe stanze, e non tornò nell'anticamera del Papa, se non dopo che Duperron fu montato in cocchio per andarsene.

Dicesi, che la medesima mattina il Papa desse una gran mortifica-

zione a detto Alessandrino, bravandolo del non essere intervenuto alla benedizione, onde detto Alessandrino non comparse ier mattina in concistoro; e si va discorrendo per qualcuno, che il Papa possa avergli comandato, che per qualche giorno non comparisse in concistoro alla sua presenza, o almeno Sua Santità l'arebbe avuto a fare.

Quanto al legato, non si tratta di niente; anzi è opinione che non si pubblicherà, fintanto che venga qua qualcuno di Francia, e per questo talvolta si darà ordine al cardinale Acquaviva che riceva la professione e confermazione dal re di Francia, e poi a bell'agio vi vada un altro.

29 septembre.

Ci son lettere di Lione de' XIX, le quali avvisano che a' XVII, arrivando là il primo avviso che il Papa aveva in consistoro detto di volere assolvere il re di Francia, quella Maestà avutone notizia, subito andò in chiesa a renderne grazia a Dio con far cantare il *Te Deum*.

XXXVI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, octobre 1595.

Sommaire. — *6 octobre.* Le Pape est satisfait d'apprendre que l'opinion publique approuve l'absolution. Nécessité de hâter la nomination et l'envoi d'un légat. Le grand-duc n'approuverait pas le choix de Toleto. Il importe de presser l'envoi de la bulle, afin de convaincre les plus incrédules. — *12 octobre.* Démarche faite auprès du cardinal Salviati par Aldobrandini; conjectures, graves inconvénients qu'entraîneraient de longs délais. Bruit d'une alliance projetée entre une petite-nièce du Pape et le jeune prince de Condé. — *16 octobre.* Lettre du roi d'Espagne au Saint-Père, convenable et pleine de déférence. — *24 octobre.* On parle, pour la légation de France, du cardinal de Florence. — *5 novembre.* La bulle est expédiée.

6 octobre.

Dice monsignore Matteucci, che il Papa gli domandò quel che egli aveva inteso dire, per i luoghi che era passato, dell'assoluzione data dalla Santità Sua al re di Francia; e che, avendo egli refertole che

aveva sentito da ciascuno lodare grandissimamente quest' azione, Sua Santità gli domandò in particulare come l' Altezza Vostra ne aveva avuto piacere; scorgendo monsignor Matteucci gran contento in Sua Santità nel sentire che tale azione venga approvata. E con quest' occasione aveva ricordato a Sua Santità esser bene, che quanto prima la Santità Sua vi mandasse un legato, perchè la natura de' Francesi era fatto d' una maniera che bisognava far presto, e che il tardare poteva apportar pregiudizio; e in questo proposito aveva tocco un motto della persona del cardinal Toleto, con dire non esser bene che Sua Santità lo rimovesse di qua; e poi più largamente aveva detto allo stesso Toleto, che Vostra Altezza non giudicava a proposito, nè per lui, nè per sua signoria illustrissima, nè per Sua Santità, che sua signoria illustrissima si discostasse di qua; e che Toleto aveva detto esser risoluto di non volere andare.

Ieri fu a rendermi la visita monsignor Duperron, avendo io complito seco dopo l' assoluzione; e se bene non mi disse del volere andare alla villa a trovar Sua Santità, ho inteso che questa mattina v' è andato per sollecitar la spedizione della bolla dell' assoluzione, per poterla mandar quanto prima a Sua Maestà Cristianissima; la spedizione della quale anche io ieri ricordai a sua signoria illustrissima e a Ossat, che era bene che si vedesse d' averla più presto che fusse possibile, e si mandasse, perchè Sua Maestà la facesse pubblicare per tutto il regno; essendo costante opinione di quelli che intendono le cose di Francia, che con tutto che sia arrivata la nuova che Sua Santità abbia assoluto Sua Maestà, il pubblicarsi effettualmente la bolla per il regno possa apportare credito infinitamente alle cose di Sua Maestà.

12 octobre.

Il signore cardinale Aldobrandino, sabato sera, dalla villa di Altemps, dove si trova il Papa, andò a Marino dal signore cardinal Colonna; e la domenica mattina andò a desinare dal cardinal Salviati a Giuliano. La sera poi venne a Velletri, e lunedì mattina venne qui in Roma, dove stette fino a mercoledì mattina, che ritornò alla villa, conducendo

seco il signore cardinal Toleto. Per conto di questa gita di detto signor cardinale Aldobrandino, si son fatti molti discorsi; sebbene alcuni vogliono che, avendo sua signoria illustrissima promesso al cardinal Colonna d'andar a star una sera seco, che con questa occasione il Papa incaricasse Aldobrandino dell'andare a visitar Salviati, per veder di disporlo all'andar legato in Francia, come deve esser più conforme al vero. E sopra questo nascono due opinioni: una che il Papa, non si risolvendo a mandare il cardinal Toleto, inclinando più a questo suggetto, come giudicato più atto d'ogni altro, abbia voluto far forza di persuaderlo a andare; l'altra che Sua Santità, la quale oggi porta più rispetto che amore a detto Salviati, e che i nipoti ancora non stanno ben seco, con tutto che non prema nè si curi molto che Salviati accetti, abbia voluto nondimeno far questo officio seco per mostrar di stimar detto Salviati, e perchè lui poi non si possa dolere, avendo volontà di risolver presto questa elezione di legato, e poter gettarsi dove la Santità Sua inclini. E però quelli che credono che Salviati possa esser ricerco da vero, dicono, come pure mi mostrò il Marretti aver inteso di buon luogo, che il contestabile Colonna aveva detto d'aver sentito dal cardinale Aldobrandino in proposito di legato, che Salviati anderebbe; e altri dicono, che avendo Salviati interamente negato ad Aldobrandino di volere andare, sua signoria illustrissima li domandasse infine, poichè egli non voleva andare, fusse contento dirle il parer suo di chi egli giudicasse più atto per questa legazione; e che Salviati rispondesse, che circa questo si rimetterà a loro, e che mai volesse nominar nessuno; il che mi pare più conforme alla natura di Salviati e al vero. E l'aver condotto Aldobrandino alla villa il cardinal Toleto fa credere che la Santità Sua voglia risolvere la nominazione di questo legato, essendo opinione che ancora Toleto possa andare esso, e che sua signoria illustrissima n'abbia voglia. Vanno discorrendo alcuni ancora, che, considerata la natura lunga e irresoluta del Papa, e anche inclinata a non disgustare Spagnuoli, sia per scorrer qualche mese in là a dichiarare questo legato; e che poi, verso la primavera, quando vorrà far quello per Francia, ne faccia anche uno

per Spagna, acciocchè nel medesimo tempo l'uno e l'altro trattino di concordia e di sospensione d'arme; e in questo modo mostrar di mandar questi due re del pari. Scorrendo anche volentieri Sua Santità tanto più a far questa resoluzione di legati, per vedere se in questo mentre il re di Spagna mancasse; nel qual caso, come Sua Santità mi disse un anno fa, che quando bene non ci fussero state queste occorrenze, in ogni modo arebbe mandato al nuovo re un legato.

È ben vero che dalle persone che intendono qualche cosa è giudicata non buona questa resoluzione del Papa, quando seguisse così, di differire il legato per Francia, e del fare in un medesimo tempo l'altro per Spagna; perchè, considerato il bisogno che arebbe quel regno di presto remedio e la natura de' Francesi, si conosce che il differire può apportare assai danno e pregiudicio alle cose della religione, e per raffreddare i Francesi della buona volontà che mostrano di presente verso la Sede Apostolica; e anche parrà loro, che, dopo essersi differito, mandandosi nell'uno e nell'altro luogo nel medesimo tempo, non sia stata fatta da Sua Santità quella stima delle cose di Francia e delle urgenzie loro nel modo che essi arebbono stimato e voluto, e in questo modo si porti pericolo che gli officii che vorrà fare allora Sua Santità non faccino quelli effetti che ella penserà o disegnerà.

Sono stato questa mattina a visitare il cardinale Aragona, il quale m'ha detto che crede, e n'ha avuto qualche riscontro ancora, che il cardinale Aldobrandino possa avere stabilito con Salviati la legazione di Francia; e a questo proposito mi domandò ancora, se io sapevo che nel Papa e in questi nipoti fusse venuto qualche pensiero di poter maritare una figliuola del signor Giovan Francesco nel principe di Condé. Dissi averne avuto un poco di lume alcuni dì fa, ma che non n'avevo tenuto conto, parendomi cosa più da desiderarla che sperarla.

16 octobre.

Questa mattina è andato il duca di Sessa alla villa di Sua Santità, avendo avuto lettere di Spagna de' xxv del passato, responsive alle scritte da sua eccellenza dopo che il Papa fece la dichiarazione in

concistoro di volere assolvere il re di Francia; avendo avuto ordine sua eccellenza, per quanto intendo, di rispondere alla Santità Sua, caso che l'assoluzione fusse seguita, come è, che Sua Maestà Cattolica, in questo fatto dell'assoluzione, si rimette interamente alla Santità Sua, essendo negozio che appartiene a lei sola; e che l'esito dimostrerà se la Santità Sua arà fatto bene o male. Che quanto a Sua Maestà starà pregando Iddio che quest'esito sortisca conforme al disegno e pensiero della Santità Sua, e che non mancherà di essere ossequente figliuolo di questa Santa Sede, e di esporre sempre ogni suo potere in servizio di essa e della Santità Sua.

24 octobre.

Quanto al legato per Francia o nunzio non abbiamo altro di nuovo, se non che si comincia a dubitare, che non andando nè li nipoti nè Toleto nè Salviati, possa cascare questa carica nel cardinale di Fiorenza [1]; ma fin tanto che non venga lettere o mandato dal re di Francia a Sua Santità, non si doverà pubblicare chi abbia da andare, di sorte che si può far giudicio che chi sarà legato non muoverà di qua ora fino a febbraio.

5 novembre.

Parte di qua domattina per la posta il signor Alessandro del Bene per portar seco in Francia la bolla dell'assoluzione, e i brevi per la Maestà Cristianissima [2].

[1] Ce fut en effet le cardinal de Florence, Alexandre de Médicis, qui fut envoyé comme légat en France. Le Pape lui avait dit: « *Monsignor Alessandro, sarete nostro successore;* » ce qui se vérifia.

[2] Nous plaçons, à peu près à sa date, quoiqu'elle n'ait pas de rapport avec l'affaire de l'absolution, une lettre curieuse, adressée au grand-duc par un pauvre dominicain, qui avait dévoilé le criminel projet de l'assassin Barrière, et qui n'avait reçu aucune récompense.

FRA SERAPHIN BIANCHI, FIORENTINO, AL GRANDUCA DI TOSCANA.

Di Parigi, 13 ottobre 1595.

Serenissimo Gran Duca,

L'eroiche sue virtù, che in questi tempi calamitosi ha mostro alla Corona di Francia, e la liberalità della Reina Madre di f. m.

XXXVII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, décembre 1595.

Sommaire. — *5 décembre*. Lettres de remercîment du Roi lues dans le consistoire. — *20 décembre*. Affaire de Marseille; l'ambassadeur de Venise est d'avis que le Pape et tous les princes d'Italie s'unissent pour empêcher le roi d'Espagne de s'emparer de cette ville. — *22 décembre*. Démarche du cardinal de Camerino auprès du Pape pour l'engager à s'opposer à la prise de Marseille par les Espagnols, qui n'ont aucun droit sur cette ville. Monseigneur Duperron devrait agir. — *23 décembre*. Conférence de Duperron, de d'Ossat et de Lomellino chez Niccolini, pour s'entendre sur la conduite à tenir à propos de l'affaire de Marseille; avis divers; conclusion. — *29 décembre*. Conférence de d'Ossat avec l'ambassadeur de Venise, qui lui promet son concours; démarche de Lomellino auprès du cardinal Toleto.

5 décembre.

Lunedì mattina fu concistoro, nel quale Sua Santità fece leggere le lettere scritte dal re di Francia con molto suo gusto e di tutto il Col-

pur del suo nobilissimo lignaggio, mi danno l'ardire di supplicare umilmente V. A. S. a degnarsi farmi grazia di dire a un de' suoi segretari e mia signori, se venendo costà alla patria, mi favorirà appresso i mia superiori e inquisitori del suo dominio, in evento che mi volessino riprendere di aver cerco di salvare la vita a questo re, mentre non era in grazia di Santa Chiesa, se bene cominciava andare alla messa; come feci già due anni sono, mandando di Lione un uomo a posta, per avvertirlo che un soldato, chiamato Barrière, essendo consigliato da tre teologi in una consulta dove ero, veniva per ammazzarlo. Il quale, essendo preso e avendo confessato, fu messo su la ruota l'ultimo di agosto nel 93. La qual grazia spero ottenere e per sua innata bontà, e per aver obbedito a' cenni del mio natural principe, che con tanta sua lode s'è mostro verace protettore di questo disordinato regno; e ciò seguendo, mi parrà essere stato guiderdonato dalla serenissima famiglia de' Medici del servizio segnalato fatto al re di Francia. Il quale per ceremonia avendomi detto che teneva la vita dal Signore e da me, mi promesse, già un anno fa, la prima badia vacante se non passava mille scudi; la qual promessa non avendo osservata, benchè assai ne sieno vacate, o che il suo primo scudiere gliene abbia ricordato, bramo di ritirarmi nel suo Stato in un convento del mio ordine, per servir Gesù Cristo, da cui spero il vero guiderdone di un sì buono officio fatto, senza speranza veruna, con pericolo della vita che corsi tra que' della Lega, che, se mi avessino tenuto, in vece di un vescovado che S. A. per un tale servizio mi aria conferito, m'arieno dato un cappel rosso; e massime ne' tempi che il Re non era obbedito da' suoi popoli, da' quali non potevo sperare nè men spero bene di gran

legio; nel qual concistoro non comparsero Alessandrino, Sfondrato, Santa Severina; ma quest' ultimo non si sentiva interamente bene, come anche si trova indisposto di catarro nella gola il cardinale Ascanio Colonna.

20 décembre.

Il signore ambasciatore di Venezia, ragionando meco assai liberamente e confidentemente delle cose del mondo, mostra in particolare di star con molta sospensione d'animo dell'esito delle cose di Marsilia[1], conoscendo e discorrendo di quanto pregiudicio sarebbe all'Italia che quella città venisse in mano di Spagnuoli, e però che in questo arebbono a essere uniti tutti i principi d'Italia, e il Papa principalmente doverebbe pensarci e provvederci quanto egli potesse. E perchè, nel discorrere di questo, si disse delli effetti buoni che aveva causato l'allegrezza e pubbliche dimostrazioni che aveva fatto in Avignon il legato Acquaviva, in su l'avviso che Sua Santità avesse ribenedetto il re di Francia, e conseguentemente alcuni luoghi e terre della Provenza, con questo esempio l'ambasciatore disse, che fra gli altri rimedi che Sua Santità doverebbe pigliare, la Santità Sua arebbe, o per via del medesimo legato, o col mandare una persona propria a Marsilia, a far intendere, che, avendo assoluto Sua Maestà, conveniva che facessero segno d'allegrezza.

valore, avendo sperimentato, nel tempo che sono stato qua per addottorarmi, essere verissima la rara sentenzia di quel grande Imperatore Giulio Cesare, che già disse ne' suoi scritti : *Galli injuriarum ac beneficiorum immemores*. Il Signore gli spiri a far meglio verso de' forestieri, e a S. A. S. conceda ogni giusto contento, come del continuo lo prego per l'Illustrissima Sua Casa, e in particulare per il riposo in Gesù Cristo della Reina Madre, che mi ha nutrito negli studi e fatto addottorare in questa Università, per servire alla Santa Chiesa e predicare le molte eroiche virtù de' suoi predecessori.

Di Parigi, le 13 d'ottobre 1595.

FRA SERAPHIN BIANCHI,
fior°. dell'ord. di S. Dom.

[1] Charles Casaux, consul, et Louis d'Aix, viguier de Marseille, s'étaient rendus les maîtres de cette ville, à la faveur de la Ligue. Lorsque la Ligue fut vaincue et détruite, ils s'adressèrent au roi d'Espagne, qui avait déjà envoyé quelques galères admises dans le port, et qui se préparait à s'emparer de cette place importante.

22 décembre.

Il cardinal di Camerino mostrò meco molto dispiacere delle pratiche che tiene Casaux, dicendo averne parlato con Sua Santità, e messole in considerazione il pregiudicio e danno che ne può succedere all' Italia, se quella città venisse in mano di Spagna; e che Sua Santità aveva fatto quest' officio, ma non pareva a Camerino che si pigliasse quella buona strada che bisognerebbe; e arebbe creduto che monsignor Duperron avesse rimostro al Papa, che questo modo di procedere di Spagna sopra una città dove essi non hanno pretensione alcuna, ora che Sua Santità ha assoluto il re di Francia, era cosa che non potesse piacere alla Santità Sua nè ad altri principi d' Italia, e che potesse causare molti inconvenienti; e con queste e altre ragioni muovere Sua Santità a parlare più vivamente con i ministri di Spagna, e dir loro, che così come questo modo di procedere non poteva piacere a' principi d' Italia, così anche non sodisfaceva alla Santità Sua: desiderando che l' ambasciator di Venezia e gli altri ancora facessero il simile. Ma io gli risposi, che nè Sua Santità per la natura sua si sarebbe risentita in questo modo, nè gli altri principi, chi per un rispetto, e chi per un altro, sarebbono andati riservati, onde vedevo mal modo a far cosa buona. Con tutto questo Camerino vorrebbe che si muovesse monsignor Duperron, e si procurasse che anche Venezia parlasse.

23 décembre.

Non sendo potuto andare questa mattina da Sua Santità, mi risolvetti d' andare dal signor cardinale Aldobrandino, al quale feci vedere la relazione delle cose di Marsilia mandatami. Sua signoria illustrissima mostrò aver dispiacere del successo, dicendomi che credeva che sarebbe stato grato a Sua Santità il vederla. Soggiugnendo io a sua signoria illustrissima, che, essendo questo negozio importantissimo, e quel luogo di molto pericolo sotto la obbedienza delli Spagnuoli, era necessario che Sua Santità ci pensasse, e provvedesse per servizio d' Italia in qualche modo; sua signoria illustrissima mi disse infine,

che Sua Santità non aveva mancato farci qualcosa, ma nel resto se la passò piuttosto freddamente.

Uscito dal cardinale, io detti la medesima scrittura a messer Ferdinando, il quale andò subito con essa dal cardinal Toleto.

Dipoi messer Ferdinando mostrò la detta scrittura a Ossat; il quale insieme con monsignor Duperron avendo già resoluto di esser questa sera da me per ragionare e discorrere di questi accidenti e sopra li officii che potrebbono far essi con Sua Santità, e per esserne poi ancora con l'ambasciatore di Venezia, e secondo il parer di tutti parlare a Sua Santità; sono stati ambeduoi poco fu da me, e nell'istesso tempo è comparso monsignor Lomellino, credo io così concertato da loro.

A' quali avendo principalmente letto la detta scrittura, e dipoi ragionatosi e mostrosi da Lomellino gli altri avvisi che lui teneva di Genova, cominciò monsignor Duperron a dire, che, con tutto che loro non tenessero ordine alcuno dal Re sopra queste materie, era in ogni modo pronto a trattarne e far quelli offici con Sua Santità che fussero stati giovevoli. E infine concluse, che, se bene fussero andate a Marsilia le quattro galere con li cinquecento soldati, e che poco appresso fussero per arrivare le galere di Spagna e di Napoli, che in ogni modo teneva per fermo che Casaux non darebbe tanto adito alle genti Spagnuole che potessero impatronirsi della città, ma sì bene che lui si prevalessi del favore loro per mantenersi patrone più che potesse, e, perchè questo era uomo avaro e da non si muovere se non per grande interesse, però esser necessario veder di fermarlo per questa via. Ma perchè il re di Francia non aveva prontamente il modo, e il re di Spagna era potente in questo, e quando bene il Re promettesse donativo a Casaux, che egli non l'assicurerebbe d'averlo poi, arebbe giudicato necessario che li principi d'Italia vedessero di darli prontamente trenta o quaranta mila scudi, secondo che si convenisse, perchè in questo modo il Re potrebbe attenderlo e Casaux promettersene. Ma a questo io risposi, che era materia difficile e lunga, perchè, quando non ci fusse stato l'ordine del Re, i principi che avessero avuto questo animo non ci sarebbono entrati, oltre che a trattare in questa forma

bisognava tempo, e qui c'era bisogno di rimedii più opportuni. Che se ciò si fusse disegnato due mesi fa, che ora forse si sarebbono più potuti mettere in atto.

Lomellino, confermando questo, disse non c'esser meglior rimedio che principalmente monsignor Duperron rimostrasse al Papa che, non avendo il re di Spagna pretensione alcuna sopra Marsilia, e essendo oggi il Re ribenedetto, si vedeva manifestamente che li Spagnuoli non camminavano ad altro fine che di occupare malamente quello di altri per impatronirsi quando d'un luogo e quando d'un altro; e che questa era cosa che non poteva piacere al Re, nè doveva piacere ancora alla Santità Sua, la quale poteva, mediante ciò, pensare averne un dì disturbo e travaglio; e che a lei stava a provvedervi in qualche modo, e operare con il re di Spagna che non camminasse in questa forma; e anche far intender qual cosa a' Marsiliesi, e in particolare che ora il re di Francia era assoluto e che ella voleva fusse trattato come tale. Poi disse parergli necessario che l'ambasciatore di Venezia e io facessimo quelli officii che potevamo e che giudicavamo esser convenienti secondo l'autorità che avevamo di presente, rimostrando le medesime cose alla Santità Sua; e aggiugnendo che, per l'interesse d'Italia, alli principi non poteva piacere che li Spagnuoli si impatronissero di quella città, perchè era un mettere il fuoco in Italia e il freno, e un fare che in essa si conducesse assolutamente una guerra, e che il Turco venisse a molestare tutte queste parti d'Italia; e che rimostrando Sua Santità alli ministri di Spagna li travagli e pericoli che essi ne potrebbono avere, vedessi di ritirarli, con mostrare anche lei di non gli piacer questi modi, e del non poter mancare in evento di simili cose di non esser congiunto con li principi d'Italia. Inoltre rimostrare alla Santità Sua, che, con l'esempio di Papa Gregorio XIII, quando fu ne' travagli di Genova, la Santità Sua scrivesse una lettera al principe Doria, facendoli sapere che si astenessi dall'impressa, finchè si sapesse la mente del re di Spagna, perchè non pensava che Sua Maestà avesse questi disegni; e che in ogni evento il principe andasse ritenuto. perchè questo sarebbe stato un metter confusione e garbuglio in Italia,

il che non poteva piacere alla Santità Sua. Pensando Lomellino, che, mediante tal lettera di Sua Santità, il principe almeno si astenesse fin tanto che si mandasse in Spagna, o vero s'andasse provvedendo per qualche altra strada; e che in ogni modo poi a bell'agio si sarebbe potuto pensare del fare con Casaux quello che Duperron aveva detto; e intanto noi ambasciatori procurassimo l'ordine dalli nostri principi del far l'officio gagliardo con Sua Santità.

Disse Duperron, che era pronto per la parte sua a far ogni officio con la Santità Sua, se bene non aveva mancato anche fin a ora. Che arebbe trattato delli interessi del suo re, ma non arebbe già trattato di quello di Italia, nè meno dell'armata del Turco; perchè, quanto al primo, non gli pareva conveniente che toccasse a lui, chè era parte che toccava piuttosto alli ministri de' principi Italiani, e anche per non mostrare al Papa di muoversi per altro che per l'interesse del suo re, levando sospizione a Sua Santità; e, quanto all'altro del Turco, che non conveniva a lui trattarne per diversi rispetti, e per non parere che loro volessero esser quelli che lo chiamassero.

Replicai io, che tutto quello che diceva Duperron pareva che stesse bene, perchè, quanto alla parte che toccava all'interesse d'Italia, era più conveniente che ne trattassero li Italiani; ma poteva bene Duperron dire a Sua Santità, che, vedendo il Re procedersi dalli Spagnuoli contro a Marsilia e le cose sue di qua, che non arebbe potuto mancare di spigner gente alla volta di Italia. La qual cosa arebbe causato travaglio e disordine da non piacere alla Santità Sua. Che il restante si poteva destramente cominciare a trattare all'occasione con Sua Santità, se lo voleva fare l'ambasciatore di Venezia, e procurarne l'ordine. Ma quanto al proporre al Papa, che scrivesse al Doria, questo veniva meglio fatto e proposto dal Toleto che da altri; dicendo io ciò, perchè Lomellino aveva soggiunto che si dovesse spignere detto Toleto, al quale ancora lui parlerebbe, come restò di voler fare domani. Concludendosi esser necessario riscaldare e spigner gagliardamente il Papa, perchè questo era un negozio dove sarebbe stato necessario persona più animosa e resoluta. E, perchè monsignor Duperron toccò, che,

succedendo il caso della perdita di Marsilia, anzi a buon ora prima che si perdessi, per sicurezza de' principi Italiani, sarebbe necessario di collegarsi insieme tutti; dissi esser cosa difficile per la diversità delli umori, e che Sua Santità, il quale in un caso simile arebbe a essere il motore, non l'arebbe fatto, prima per la qualità della natura sua, dipoi perchè, nell'aver trattato con detti principi, non aveva dato certe sorte di sodisfazioni, che non era verisimile che lui confidasse o pensasse poter esser atto a concordarli e unirli insieme.

Disse Lomellino, che nel parlare con Sua Santità e rimostrarli i danni e i pericoli comuni, sarebbe stato necessario, non solo dar animo a Sua Santità, ma dirli, che, per servizio di tutti, ciascuno si sarebbe unito con lei e per volontà e per necessità, e a questo modo assicurarlo che ciò potesse succedere, e che, trattando questo il Papa, potrebbe Sua Santità sperare che dovesse seguire.

Molti altri ragionamenti seguirono, la sustanzia e importanzia de' quali è questa che io rappresento a Vostra Altezza; soggiugnendole che monsignor Duperron, e tutti noi altri insieme, abbiamo giudicato che, perchè non si faccia dimostrazione di conventicole, Ossat vadia solo, senza monsignor Duperron, dall' ambasciator di Venezia, lo ragguagli di quel che sia passato, della parte che parrebbe che dovesse fare Duperron, e dell' altra che parrebbe che toccasse a fare a noi altri secondo il poter nostro, senza distendersi largamente, ma procurar bene la commessione e ordine da' nostri principi di parlare più vivamente secondo che parrà a loro; e essendo ciò approvato da sua eccellenza, Duperron e gli altri comincino a far qual cosa, poichè il negozio di Marsilia preme di sorte che non si deva intermettere le diligenze che possin fare convenientemente senza l' ordine ciascuno de' suoi principi.

Avendo io occasione d' andare da Sua Santità, con farli vedere la relazione di Marsilia, andrò toccando di quei passi che si son discorsi per veder che Sua Santità pensi a far quelli officii che ella giudicherà necessarii e utili per il servizio di Italia, e per levare i pericoli di una guerra che potessi condurcisi; da non piacere principalmente alla Santità Sua.

29 décembre.

Avendo ultimamente scritto all'Altezza Vostra li ragionamenti passati fra Ossat, Lomellino e me, le soggiugnerò ora che Ossat fu dall'ambasciatore di Venezia, e gli discorse delle medesime cose; e sua eccellenza stette nella prima opinione che aveva accennata a me, come ne scrissi, che fusse bene che Sua Santità mandasse uno a Marsilia, per fare intendere che voleva si accettasse l'assoluzione del re di Francia data dalla Santità Sua, non potendo piacere a Sua Santità che si mostri di non stimare quel che è stato deliberato da lei, andando a bell'agio a fare altri officii; perchè credeva sua eccellenza che il parlare Sua Santità alli ministri di Spagna come si era detto, e lo scrivere al principe Doria, a imitazione di Gregorio XIII°, potesse fare che Sua Santità non volesse passare questi officii, o vero passandoli non giovassero a niente. Ma avendoli riparlato dipoi Ossat e Lomellino, ha approvato il far tutte queste diligenze, dicendo che di già aveva parlato con Aldobrandino, e mostro a sua signoria illustrissima che si doveva fare il primo officio con i Marsiliesi, e che anderà facendo anche gli altri opportunamente. Lomellino ancora ha discorso tutte le predette cose con Toleto, il quale l'intende per questa via.

Io non ho avuto occasione, come gli altri ancora, del parlare alla Santità Sua, e l'ho avuto caro, per aspettar prima quel che verrà comandato dall'Altezza Vostra; e m'anderò intrattenendo, finchè venga risposta delle lettere passate. Intanto, come all'ambasciator di Venezia e a Duperron venga commodità di parlare, non lascieranno di fare la parte loro[1].

[1] Les dangers dont on s'alarmait en Italie furent conjurés par le hardi coup de main dirigé par le duc de Guise, gouverneur de Provence pour le Roi, avec l'énergique assistanee de l'avocat Bausset et du capitaine Libertat. Le 17 février 1596, le duc de Guise entrait dans Marseille et y rétablissait l'autorité royale.

III.

LÉGATION DE FRANCESCO BONCIANI.

1594-1599.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Francesco était fils de Paolo Bonciani et de Lucrezia, fille de Raffaello Nasi. Ses parents le destinèrent à l'Église, et, en 1596, il fut nommé chanoine de la métropole de Florence. En 1594, il était chargé d'une mission secrète auprès du roi de France. Le grand-duc Ferdinand, alarmé pour l'Italie des progrès des Espagnols, agissait auprès de la république de Venise et auprès du duc de Lorraine, dont il était l'allié, pour déterminer ces deux États à reconnaître Henri IV. En même temps, il sollicitait vivement le Roi de se faire catholique, et il s'employait à le réconcilier avec le Saint-Siége; ses deux principaux agents, dans le cours de ces négociations, étaient Niccolini à Rome et Bonciani en France. Ce dernier prit d'abord le nom de Baccio Strozzi, et se donna comme un des clercs attachés à la personne du cardinal Gondi, archevêque de Paris. Ce ne fut qu'après l'absolution du Roi que Bonciani prit à la cour de France le caractère officiel de ministre résidant. Sa mission se termina à l'époque de la paix de Vervins. De retour à Florence, Bonciani fut, en 1600, nommé archidiacre de la métropole de Florence, et, en 1611, il fut promu à la haute dignité d'archevêque de Pise.

Il mourut en 1620, laissant la réputation d'un lettré et d'un homme de bien.

I.

BONCIANI AU GRAND-DUC[1].

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 23.)

Paris, 13 août 1594.

Sommaire. — Mauvaises dispositions du conseil à l'égard de la cour de Rome; efforts du cardinal de Gondi et du nonce pour obtenir le prompt envoi de Mgr Duperron. Si sa mission a lieu, c'est une dernière tentative qui sera faite avec rapidité et décision; tout artifice, tout délai de la part du Saint-Siége serait funeste. Excellentes dispositions du Roi; il faut qu'à Rome on se hâte d'en profiter. Le cardinal Gondi est le seul dans le conseil qui soit favorable à la mission de Duperron, et qui entretienne le Roi dans ses bons sentiments.

Il cardinal Gondi ha trovato in tutti generalmente una impressione

[1] Ces dépêches sont écrites sous le nom de Baccio Strozzi, et adressées à divers correspondants, ou prête-nom. En réalité, c'est au grand-duc qu'elles sont destinées.

che Sua Santità odii questo Stato e il Re, e sia data tutta in preda alli Spagnuoli; talchè ha durata estrema fatica a moderare questa oppinione, la quale invero era generata nell'animo di Sua Maestà più per persuasione di altri che per propria inclinazione; e ci era ferma deliberazione di non volere più mandare a Roma, credendo che Sua Santità fusse di tutto risoluta di non dare la sua benedizione al Re; e oltre a ciò essendo irritati per tante repulse. Ma sopra tutto era Sua Maestà persuasa a non mandare più, per non si pregiudicare appresso a suoi sudditi, a' quali sarebbe forse parso che Sua Maestà non fusse ancora assoluta, e non si potesse ancora chiamare cattolica, se di nuovo si cerchi essere benedetta dal Papa e fusse di nuovo ributtata. Onde non si volevano mettere di nuovo a questo rischio; ma il nunzio ha disputato a lungo questo punto, facendo fede della buona mente di Sua Santità, che non ha altra mira che l'onor di Dio; e gettando la colpa di non aver Sua Santità voluto ricevere i mandati di qua a cattivi officii fatti da' Francesi medesimi, e a desiderio di Sua Santità di vedere nel Re maggior segni di contrizione; e ha aggiunto che Sua Maestà non poteva far cosa che più dimostrasse se era vera la sua conversione, che sempre battere alla porta della Chiesa e umiliarsi al vicario di Cristo, con far toccar con mano i mali che cagionava alla religione cattolica e alla Francia la disunione di essa con Sua Santità. Tanto che finalmente Sua Maestà si è contentata di mandar di nuovo, e ha perciò eletto monsignor Duperron, fatto nuovamente vescovo di Évreux. Si è inteso per via del legato[1] che questo soggetto piaccrebbe a Sua Santità, essendosi detto monsignore intrinsecato seco quando Sua Maestà entrò in Parigi, e si sa che il legato ha scritto di lui molto bene al Papa. Questo monsignor partirà quanto prima, e porterà seco li atti della conversione del Re; e, se sarà ben ricevuto, darà ogni sodisfazione: ma ha commessione espressa, subito che sarà a Roma, di cercare per ogni via di assicurarsi dell'animo di Sua Santità, e, trovando che Sua Santità o non voglia assolvere il Re o voglia mandare la cosa in lungo,

[1] Séga, cardinal de Plaisance.

tornarsene subito senza pur parlare al Papa; ma caso che non potesse venire certificato della mente di Sua Santità senza parlargli, ha ordine di domandare a Sua Santità propria la detta benedizione; e, se Sua Santità la negasse o la differisse, venirsene senza farne maggiore istanza: e tutto questo con ferma deliberazione di non si mandar mai più a Roma per tal conto. La qual cosa, per essere della importanza che è, le ho voluto dire particularmente, e è bene che LI AMICI lo sappino per farne a Roma quell'ufficio che si giudicherà a proposito; ma bisogna avvertire di fare in modo che si possa penetrare che questo avviso esca dal cardinale Gondi, e nel vero, se Sua Santità perde questa occasione, farà un danno estremo alla religione cattolica, all'autorità della Sede Apostolica, alla Francia, e anche alla corte di Roma, e sarà dannosissimo, se Dio per miracolo non ci ponesse la sua santa mano. Talchè è ben conveniente che ogni principe cattolico cerchi con ogni potere di rimediare a tanto male; e bisogna avvertire che ora non gioveranno le arti che si usano talvolta a Roma di dar buone parole per allungare il negozio, perchè qua non si vuole lunghezze in modo niuno, essendo persuasi che tale indugio non si cerchi per altro che per dar commodità alli Spagnuoli di finire i preparamenti che fanno per assaltare la Francia.

Il cardinale Gondi ha trovato in Sua Maestà maggior desiderio di unirsi con Sua Santità che non apparisce fuora, per l'impressione fattane che questo fusse impossibile; e avendole detto il cardinale le cose che loderebbe che dovesse fare per mostrarsi buon cattolico e per acquistarsi fede con Sua Santità, ha trovato nel Re ottima disposizione. Il quale gli ha affermato che ha desiderio estremo di fare allevare cattolicamente il principe di Condé; che per tal conto aveva cercato di levarlo dalle mani alli ugonotti, benchè per ancora non avesse potuto, per averne essi presa gelosia; ma che in ogni modo fra breve tempo l'avrebbe tolto loro, e messolo sotto la custodia di M. di Pisani. Ha resoluzione di rimettere la religione cattolica nel Béarn, e spera di farlo nella visita che si apparecchia di fare per il regno; chè senza la sua presenza conosce questo essere impossibile, sebbene intanto ha annul-

lati certi editti pregiudiziali a' cattolici. Lascerà in breve la sorella[1], e così si leverà di sospetto di trovarsi alle prediche delli ugonotti; affermando che, dopo la sua conversione, non vi è mai intervenuto e mai non ha lassato la messa e altri esercizii de' cattolici, secondo l'uso de' suoi predecessori; dicendo ancora essere gran falsità quello che gli è opposto per conto di quella monaca, e invero si trova essere un trovato de' sua nimici. Quanto al ricevere il concilio di Trento, non sarebbe nel Re molta resistenza, rimettendosene al suo consiglio; ma a questo si opporranno gli ecclesiastici più che nessun altro. Con tutto questo cercandosi di moderare alcuni articoli, che costoro pensano essere contrarii alla libertà della Francia, se ne otterebbe la pubblicazione; ma però questo è negozio che ha bisogno di tempo. E è bene assai vedere in Sua Maestà, dopo tante repulse, così buona volontà; la quale non bisognerebbe lasciar raffreddare, sì per le cose dette, come perchè si vede che fra poco tempo, qualunque risoluzione si piglierà a Roma, Sua Maestà sarà patrona di tutta la Francia, andando sempre acquistando qualche cosa.

Viene anche scritto di Roma essere stato affermato al Papa, che in Parigi si predichi alla ugonotta; cosa tanto lontana dal vero che nulla più.

A me pare di conoscere ogni dì più che il cardinale Gondi sia un uomo di grandissimo sapere e bontà; e in questa corte non è forse un suo pari. Egli, come ho detto, ha trovato ognuno e massime li consiglieri e li ecclesiastici malissimo volti verso la corte di Roma; e Sua Maestà ora si oppone loro con tanto ardore che Sua Santità non potrebbe desiderar più; talchè col tempo potrebbe conoscere che differenza sia da lui a legati che ci sono venuti. Ora che è morto Bourbon, non è rimasto altri che Gondi che pigli la protezione della corte di Roma e di Sua Santità; il quale nelle occorrenzie non arà qua altri che Gondi da poterne far capitale; e credo ancora che abbia ad essere

[1] Catherine de Bourbon, princesse de Navarre, zélée protestante. Elle épousa peu de temps après Henri, duc de Bar, fils aîné du duc Charles II de Lorraine.

adoperato più che mai ne' negozii d' importanza di questo Stato. Quel che io scrivo, perchè se li possa far fede dove bisognasse, e perchè sene tenga conto; parendomi di potere assicurare che qua operò assaissimo.

II.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, 2 octobre-4 novembre 1594.

ANALYSE.

(2 octobre.) Négociations dirigées par le président Jeannin, au nom du duc du Maine, pour ménager sa réconciliation avec le Roi; prétentions exorbitantes. On consent à les discuter. La mauvaise foi du duc est démontrée par des lettres interceptées, écrites par lui au Pape, au roi d'Espagne et au cardinal de Joyeuse: *Lettere, che contengono in sostanza una medesima cosa, cioè : che si assicurassero che non si sarebbe mai accordato con Sua Maestà; ma che faceva trattare per dar tempo che si mettessero insieme le forze per far guerra; e che desiderava sommamente che si ragunasse una assemblea de' cattolici, sperando per quella via di poter unire di molti contra Sua Maestà, poichè sapeva non ci mancare de' malcontenti; e che, benchè conoscesse che questo non era bastante per rovinar Sua Maestà, nondimeno si rendeva sicuro che si sarebbe appiccata una guerra da durare tutto il tempo di sua vita.*

Quant au cardinal de Joyeuse, le duc lui écrit, *quasi come a un suo agente.* Ce cardinal paraît jouer un double jeu, car, dans une lettre toute récente, il offre ses bons offices au Roi et se considère comme son sujet, *suddito, cosa che in fino a qua non aveva fatta.*

Négociations entamées et bien conduites avec le duc de Guise.

Le Roi demande au cardinal Gondi, en sa qualité d'archevêque de Paris, de prononcer la nullité de son mariage avec Marguerite de Valois: *La qual cosa il cardinale ricusa apertamente; dicendo che questo fatto tocca al Papa che diede la dispensa; e oltre a ciò s' ingegna di mostrare che questo non sarebbe servizio di Sua Maestà : prima, perchè verrebbe ad irritare Sua Santità, dove ora doverrebbe far tutto il contrario; poi, perchè, non si facendo questa dichiarazione con tutte le solennità possibili, si potrebbe dar materia a molti scandali, perchè, se Sua Maestà pigliasse un' altra moglie e ne avesse figli, non mancherebbe colorato pretesto di chiamarli bastardi. Tuttavia Sua Maestà, che desidera che questa cosa abbia effetto e dubita delle lunghezze di Roma, le fa instanza, e ha detto che, se il cardinale non acconsentirà, ci saranno altri che piglieranno questo assunto.*

(19 octobre.) *La spedizione di Duperron è molto raffreddata, essendoci molti che fanno ogni opera possibile per impedirla.* Les opposants sont : la reine d'Angleterre, qui redoute un rapprochement de la France avec l'Espagne; les huguenots, qui font observer que, si cette tentative échoue, plusieurs des prélats ralliés abandonneront le parti du Roi; les catholiques mécontents des mauvais procédés antérieurs de la cour de Rome, comme Nevers; tous ceux enfin qui, pour éviter les lenteurs ou l'opposition du Saint-Siége, sont d'avis qu'il faut faire prononcer par des prélats français la nullité du mariage : *La qual cosa si vede tendere ad un scisma manifesto, e non dissimile a quello d'Inghilterra.*

Le cardinal Gondi s'efforce de vaincre ces résistances. Il faudrait au moins être assuré que la cour de Rome n'apportera ni délais ni obstacles.

(4 novembre.) Projet de faire accompagner Duperron par un chevalier du Saint-Esprit et un membre du parlement. Les huguenots s'attachent à retarder le départ. Le parlement s'accommode bien de la situation actuelle : *Perchè sarebbono così essi i padroni de' beneficii, senza avere a mandar denari a Roma e aspettare quelle spedizioni.* Il y a aussi des catholiques qui s'inspirent de leur haine contre les Espagnols, dont ils redoutent l'influence auprès du Saint-Siége. Tous se préoccupent des exigences du Pape, qui seraient bien intempestives. En donnant des compagnons à Duperron, on se propose d'augmenter l'autorité de l'ambassade, en enjoignant aux envoyés d'agir avec promptitude et énergie : *Se questa ambasceria troverà in Roma le difficultà che si scrivono, e vedrà andarsene il negozio in ragionamenti lunghi o sofistichi, si romperà il tutto; perchè, se si vede che i cardinali, parte per piacere a Spagna, parte per mostrarsi zelanti della reputazione di Sua Santità, parte per non creder forse che qua si stia a sì cattivi termini, metteranno in campo molti punti sottili, quella cosa non potrà essere sopportata da quelli ambasciatori, che porteranno con loro poca pazienza.*

Un schisme est imminent : *Perchè cominciandosi gli uomini a imbrattare ne' mali, con usurpare i beni e le giurisdizioni ecclesiastice, non si trova poi la strada di ritornare nel cammino diritto senza particular lume di Dio.*

Le crédit dont jouissent certains huguenots inquiète le cardinal Gondi. La sœur du Roi, loin de se convertir, *fa predicare alla ugonotta anche nel Louvre, quando è in Parigi.* Toutefois le Roi est vraiment catholique et désire le bien de la religion. Son amour pour Mme de Liancourt : *Pare strano che Sua Maestà si dia tanto in preda a quella sua dama, e abbi poco riguardo allo stato nel quale è, e al dir delle genti; e queste sono cose pubbliche.*

III.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, 12 novembre-10 décembre 1594.

ANALYSE.

(12 novembre.) Bonciani conserve scrupuleusement l'incognito. La volonté du Roi est que toutes les négociations soient communiquées au grand-duc : *Essi vogliono che li loro spacci passino per le mani di Sua Altezza.* Duperron ne partira que quand d'Ossat, qui est à Rome, aura sondé le terrain.

(29 novembre.) Les heureux succès du Roi peuvent contribuer à faire ajourner l'ambassade. Le cardinal de Gondi est tenu un peu à l'écart; le Roi lui sait mauvais gré de n'avoir pas consenti à annuler son mariage.

Le cardinal de Joyeuse écrit de Rome qu'il fait tous ses efforts pour bien disposer le Pape à l'égard du Roi.

(10 décembre.) Le grand-duc engage le Roi à ménager les jésuites, qui ont été condamnés par le parlement. Il pense que cette conduite modérée lui conciliera la bienveillance du Pape. Bonciani se conforme aux instructions de son souverain. Il est à propos, malgré les ordres du grand-duc, de ne parler au Roi ni de sa sœur, ni de Mme de Liancourt. M. de Villeroi est fort en crédit, le Roi lui confie toutes choses; on ne peut donc agir en dehors de lui, comme le grand-duc paraît le désirer.

IV.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, 28 décembre 1594.

SOMMAIRE. — Audience du Roi à Senlis. Affaire des jésuites; opinion défavorable qu'on a d'eux à la cour. Avis donné au Roi d'être sur ses gardes; mais le Roi s'expose, quoi qu'on lui dise. Affaire de l'ambassade à Rome; elle aura lieu, mais toutes les précautions seront prises. Des prêches et de la conversion du jeune Condé. M. d'Épernon; le Roi est disposé à recevoir sa soumission. Le cardinal de Joyeuse; on s'en défie, mais on le ménage. Affabilité du Roi. Espagnol arrêté comme suspect de vouloir assassiner le Roi. Grand crédit de Villeroi.

Mi partii di Parigi, e a' XIX fui ad Amiens; dove la medesima sera

arrivò Sua Maestà; talchè non arei potuto far nulla, quando bene vi fussi giunto prima. Subito fui da M. di Villeroi, per il quale il cardinale mi aveva dato lettere; e non era possibile far capo ad altri; e anche, come io ho detto per l'ultima mia, Sua Maestà non tratta di negozii senza Villeroi; il quale mi fece carezze assai. E subito diede conto a Sua Maestà della mia venuta; ma in Amiens non fu possibile parlare a Sua Maestà, poichè ella non vi si fermò punto. Io mi risolvetti seguitar la corte, pensando che mi fusse più agevole parlare a Sua Maestà in viaggio che poi alla città di Parigi; e finalmente ebbi audienzia a Senlis el dì dopo Natale, come Sua Maestà ebbe udito messa nel chiostro della medesima chiesa. Alla quale io dissi dover ringraziare Dio, che mi avesse fatto degno di condurmi alla presenza di Sua Maestà, la cui gloria avea piena tutta l'Europa; e che, avendo io desiderio di vedere con gli occhi queste cose delle quali si è tanto parlato in Italia, e continuare di servire al cardinale Gondi, Vostra Altezza, della quale io era vassallo, si era voluta valere di quella occasione da potere con secretezza e sicurtà rappresentare a Sua Maestà le cose che ella giudicherà importare al suo real servizio; che per tal conto io era andato a Saint-Germain, per mostrarle quella scrittura che le mostrò M. de Retz, e che allora ero venuto quivi per farle sapere alcuni particulari in nome di Vostra Altezza; e che, se Sua Maestà non s'infastidiva, le arei letto appunto quello che da Vostra Altezza veniva scritto. Sua Maestà mi ascoltò benignamente, dicendomi che arebbe udito volontieri; ma volle che Villeroi vi fusse presente, il quale aveva anche chiamato nel principio ch'io cominciai a parlare.

Circa a'padri del Gesù, lessi quel tanto che Vostra Altezza mi scriveva, e Sua Maestà più volte m'interruppe, mostrando averli in non troppo buon concetto, e affermò che non avevan mira ad altro che ad ammassar ricchezze e governar li Stati, e che erano schiavi di Spagna; e lo stesso mi fu replicato da Villeroi, con il quale io ritrattai la sera di queste cose più particularmente, essendo necessario far così, sì perchè già aveva inteso il tutto, come per aver qualche risposta. E,

dicendoli io, che almanco pareva servizio di Sua Maestà che in questo tempo non si cacciassero detti Padri, mi soggiunse che Sua Maestà aveva perciò fatto sospendere la causa loro, ma nel vero in questa corte sono mal voluti, e il parlamento gli ha a noia, e altre volte ha fatto loro contro. E Villeroi scrisse a Schomberg, che avvertisse il cardinale Gondi non s'impacciasse con i gesuiti.

Il particulare dell'avvertire Sua Maestà che si avessi cura, fu da me rappresentato nel modo commessomi da Vostra Altezza, eccetto che, per consiglio del cardinale, io non nominai persona; e tornò ben fatto, poichè Villeroi si trovò presente a tutto; e vi aggiunsi l'avviso di Spagna che faceva a questo proposito. Sua Maestà mostrò di avere carissima la buona volontà di Vostra Altezza; è Villeroi mi disse poi, che Sua Altezza aveva gran ragione ad aver questo sospetto, perchè ancor loro lo avevano grandissimo; ma che non era possibile persuadere a Sua Maestà che si avesse cura, non avendo paura di nulla.

Trattandosi di mandare a Roma, Villeroi mi afferma che Sua Maestà manderà in ogni modo, poichè ha promesso, ma che non è loro parso conveniente, in cosa di tanta importanza, fidarsi d'un uomo solo e ecclesiastico; e che non giudicano doversi promettere di essere ricevuti da Sua Santità, poichè altre volte sono rimasti ingannati; che però è stato lor necessario far quella scoperta, e oltre a ciò mandare un'ambascieria, in modo che la cosa questa volta si finisca o dentro o fuora. Poi mi disse, che ogni volta che Sua Santità domandasse a Sua Maestà con i termini convenienti qualche cosa per beneficio della Cristianità, Sua Maestà gliene concederebbe volentierissimo, ma che non li pareva ragionevole avere a far le cose per filo e comperare l'assoluzione, talchè in questo particulare bisogna che a Roma si risolvino di concedere l'assoluzione, e poi fare le richieste della tregua e delli aiuti contro al Turco; e, per quanto si può giudicare, se si domanderanno cose che Sua Maestà le possa fare, non sarà difficile ottenerle.

Quanto alle prediche ugonotte, io non feci menzione della sorella del Re, per non offendere Sua Maestà; la quale però mi disse, che era vero che in Parigi non si facessero male prediche, se non per conto di

sua sorella; e Villeroi poi mi soggiunse che io poteva comprendere dalle parole del Re come procedesse alla libera, e che a Sua Maestà non pareva bene costringere la sorella a mutar religione. Io replicai che almanco sarebbe da farla astenere di queste prediche in Parigi. Mi disse, che sarebbe meglio, e che con il tempo ogni cosa si accomoderebbe; e che non era vero che dette prediche si facessero a porte aperte. Circa al principe di Condé, mi disse Sua Maestà che cercava di averlo.

Quanto a d'Épernon, Sua Maestà ascoltò il tutto diligentemente; e poi Villeroi mi assicurò, che Sua Maestà non aveva mai tentato di farlo morire, essendo questa cosa molto lontana dalla sua natura; mostrommi che questo particulare di d'Épernon premeva al Re, il quale volentieri lo arebbe quietato, ma che non voleva farlo per minaccie, essendo piuttosto risoluto di perder lo Stato e la vita; che se d'Épernon con i debiti mezzi e come suddito le chiedesse qualche cosa, Sua Maestà non mancherebbe di contentarlo; come in questo mezzo, per non lasciar scorrere troppo innanzi queste male soddisfazioni, si era per via di Montmorency fatto fare una tregua per tuto questo mese, e scritto a Montmorency che vedesse di prolungare detta tregua fino che Sua Maestà sia a Lione, credendo con la sua presenza e con il mezzo di Montmorency dover pigliare qualche buon sesto in questo particulare. Mostra bene Villeroi aver poca paura che gli Spagnuoli aiutino d'Épernon, perchè si assicura che non lo faranno se non mette loro in mano delle piazze forti, e che d'Épernon non sarà si pazzo che lo faccia, sapendo che potrà avere migliori patti da Sua Maestà che da loro.

Sua Maestà rende molte grazie a Vostra Altezza di quanto ha fatto per suo servizio con il cardinale di Piacenza. Veggo che Sua Maestà è resoluta di gratificare Montmorency in tutto e per tutto, e ancor loro tengono Joyeuse per uomo doppio e ne sanno molti particulari per lettere intercette. Par loro aver fatto assai nell' averli concesso che possa godere tutti i sua beneficii, e mostrano anche volontà di gratificarlo in altro, come si metta alle cose del dovere; non essendo anche

lontani da lasciarli la Protezione[1], se darà segni di buon servitore del Re.

Il particulare di non entrare a far menzione della dissoluzione di matrimonio innanzi alla assoluzione fu notato, e Villeroi mi ha detto che quello era punto d'importanza; talchè arà fatto l'effetto che si desiderava.

In tutta questa audienza, Sua Maestà mi udì con molta attenzione; e mi disse per ultimo, che aveva grande obbligo a Vostra Altezza, per l'affezione che le mostrava, e che io l'assicurassi che Sua Maestà l'amava come figliuolo, con molte altre parole amorevolissime. Io le resi quelle maggiori grazie ch'io seppi. Il medesimo uffizio ho fatto con Villeroi, pregandolo a tener secreto ch'io tratti negozii di Vostra Altezza, e l'ho trovato molto cortese.

Essendo in que' dì venuto uno Spagnuolo, che s'era reso a M. di Balagny, per parlare al Re, Villeroi mi conferì, che pensavano che ci fusse sotto qualche trattato, e che però l'avevano dato in custodia al gran proposto per condurlo qui a Parigi, e vedere se la sua effigie simigliava a un ritratto stato mandato al Re d'uno che lo voleva ammazzare.

Non lascerò di rappresentare, come ora Villeroi è più favorito di niuno di questa corte, e io l'ho veduto con gli occhi proprii; e, essendo Villeroi amico di Sancy e di Schomberg, fra loro governano il tutto.

V.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, 28 décembre 1594-14 janvier 1595.

SOMMAIRE. — *28 décembre.* Tentative d'assassinat sur la personne du Roi par Jean Châtel. Premiers détails. — *3 janvier.* Nouveaux détails; les jésuites compromis; arrêt du parlement qui prononce leur expulsion. Les rapports avec Rome pourraient être rendus plus difficiles par suite de cet inci-

[1] Le cardinal de Joyeuse, depuis la mort du cardinal d'Este, était à Rome Protecteur des affaires de France.

dent. Projet de débarrasser le royaume des ligueurs, en les envoyant combattre le Turc. — *14 janvier*. Départ des jésuites. Le cardinal Gondi a reçu la bulle du jubilé; sa fausse joie, parce qu'il croit que le Roi y est compris. Gondi est tenu à l'écart par les ministres influents.

28 décembre.

Il corriere Parola è spedito espressamente per dar conto a Vostra Altezza del caso avvenuto ier sera a Sua Maestà dopo che entrò in Parigi. Se n'era ita in casa madama di Liancourt, e stava in camera sua, raccogliendo i gentiluomini che si rallegravano seco del suo ritorno; e mentre si chinava per far rizzare uno de' signori che le faceva riverenza, li fu dato di un coltello di punta nel labbro di sopra, in modo che le ruppe un dente, e le fesse il labbro; ma Sua Maestà non vidde, e pensò che tal male le fusse stato fatto per inavvertenza da una pazza che era quivi. Poi, sentendo meglio il dolore, e vedendo il sangue, gridò che era stato ferito. Colui che ciò aveva fatto si era lasciato cadere il coltello senza che niuno se ne avvedessi, e quasi non si sapevan risolvere chi fussi stato, ma il conte di Soissons fece pigliare un giovane che voleva uscire di camera, dicendo essere stato lui, e così si è poi trovato. Il Re non ha male di pericolo niuno; solo, come ho detto, ha manco un dente, e nel labbro fesso si sono messi due punti. Se ne tornò subito al Louvre, e stanotte ha riposato bene; e, piacendo a Dio! sarà libero di tutto fra otto o dieci giorni.

Il delinquente è un giovane di circa a dieciotto anni, figlio di un Parigino, mercatante di panni assai ricco, e tenuto uomo da bene, e non affezionato alla Lega; e questo suo figliuolo è stato da piccolo allevato da' gesuiti, e da quattro anni in qua tornato a casa il padre, seguitava pure di andare alle lor lezioni. Si è cominciato a esaminare, e, infino ad ora, non ha confessato di aver fatto ciò ad istigazione di altri, ma di proprio motivo per fare qualche beneficio alla Cristianità, per purgare un grave peccato commesso da lui contro natura; e domandatoli con chi e come, lui ha detto essere incorso in una semplice polluzione, della quale non ardiva confessarse, e voleva perciò fare qualche grande opera per emendare. Si seguita il processo, e si dubita molto che non ci sia interessato qualche gesuita, il che essendo, non

occorre più pensare a ritenerli in questo regno. In sino a qui è imprigionato un gesuita, fratello della madre di questo giovane, dicendosi, che il giorno innanzi detto gesuita mandò per questo giovane a casa sua più volte con grande instanza. Dicesi anche che egli aveva detto al padre e alla madre di volere ammazzare il Re, e che essi lo avevano gridato senza pensar più là, non credendo forse che fussi sì pazzo.

Sua Maestà, essendo campata da sì gran pericolo, fece subito renderne grazie a Dio in tutte le chiese di Parigi; il che si eseguì, benchè fusse di notte, con infinito numero di popolo.

Villeroi mi ha detto, che Sua Maestà, dopo aver tocca la ferita, li aveva detto che ne desse quanto prima parte a Vostra Altezza. Il Parola, corriere, potrà dare certi particulari ragguagli a Vostra Altezza, e fra gli altri quanta sia l'affezione che Sua Maestà porta a madama di Liancourt, non sapendo vivere un'ora senza lei. Ma nondimeno io sento che negli affari di Stato non si lascia punto governare a lei, la quale è malvoluta da Sancy; e anche ella fece opera contro più a Villeroi; e nondimeno costoro due sono favoriti di tutti.

3 janvier.

Scrissi per il Parola, spedito in diligenza per dar nuova del pericolo corso dal Re la sera de' xxvii, per la ferita che toccò nella bocca. Vostra Altezza arà inteso la verità di tutto qual fatto, e sopra tutto come Sua Maestà, per grazia di Dio, era fuori d'ogni sorte di pericolo. Come io scrissi allora, Sua Maestà fu ferita senza che alcuno se n'accorgesse; anzi ella stessa non credè che fusse stato chi fu in effetto, movendosi forse di aver colui cera di fanciullo, e da non metersi a sì gran rischio; con tutto che poi a' tormenti e alla morte sia stato costantissimo. Non ha confessato niun complice; anzi ha sempre affermato di non aver conferito tal cosa con alcuno. Disse bene, che qualche tempo innanzi aveva detto a suo padre che li venivano di strane fantasie, come di ammazzare Sua Maestà o la sorella, con certe e simili altre cose mostruose, ma che la resoluzione di ammazzare il Re non li venne se non la mattina, e non la disse a persona; nè da lui si è cavato altro. Con

la sua confessione pare che confronti quella del suo maestro, prete de'gesuiti, che tuttavia è prigione; e perchè gli era opposto, che in quei giorni era andato a cercarlo a casa sua con instanza, rispose aver ciò fatto, perchè il padre stesso del giovane, avendoli detto che da qualche tempo in qua era diventato molto malinconico, lo pregava che cercasse di divertirlo da tale umore con farlo conversare e giuocare alla palla. Nè mi pare intendere, che in fino a qui ci sia alcuna sorte d'indizio che questi preti del Gesù abbiano in ciò errato; se bene ancora ne sono cinque in prigione; solo si è trovato in camera di alcuni di loro delle scritture che erano già state fatte contro al Re. Nondimeno con questa occasione il parlamento si è voluto cavar la voglia di cacciarli di Francia, come Vostra Altezza vedrà per l'inserto arresto; nel quale è più d'un punto considerabile, poichè il parlamento dichiara eretico chi dirà che il Re non sia nella Chiesa senza la benedizione di Sua Santità; e, oltre a ciò dà una sentenza diffamatoria contro i gesuiti, chiamandoli corrutori della gioventù e perturbatori del pubblico riposo. Il che pare tanto più strano, quanto in questo caso non ci è prova niuna certa, ma solo conjettura; e al cardinale è molto dispiaciuto. Il quale veggo che pensa, che la mala voluntà contro questi religiosi nasca in parte di desiderio di compiacere a Inghilterra, che di niuno ha tanta paura quanto di loro. Ma bisogna che il cardinale e li altri per ora abbiano pazienza, perchè non si possono aiutare; anzi si è che detto l'avvocato Séguier, per scoprirsi troppo loro parziale, ha avuto comandamento dal Re di starsi per ora senza esercitare.

Costoro che hanno conspirato contro la vita di Sua Maestà, presente e del passato ancora, per avventura se non ci fusse stato il pretesto della religione, la quale è la più potente cosa che possa essere, non si sarebber messi a sì scellerata impresa; e quest' ultimo non volle mai chiamare Sua Maestà se non tiranno, dicendo non convenirli il nome di Re, poichè non era stato assoluto dal Papa.

Sua Maestà è stata sempre bene, e giovedì si troverà a una processione solenne che si fa per la sua salute; la qual processione si doveva fare stamane, ma Sua Maestà l'ha prolungata per intervenirvi, siccome

anche s'è differita la cerimonia di fare i cavalieri di Santo Spirito a domenica prossima. Il popolo ha mostrata un'allegrezza grande della salute di Sua Maestà, perchè ognuno confessa, che, andando la cosa altrimenti, questa città portava pericolo di andare a sacco, e il rimanente del regno ruinar per sempre pochi giorni appresso questo caso.

Comincia a parere strano che non ci sia venuta, non solo la risposta dello spaccio che portò il Centurione, ma nè anche nuova di suo arrivo; e pur si appressa a due mesi che partì di qua; la qual tardanza venendo a differire di mandare a Roma, cagiona de' disordini che già altre volte ho detto. Pure, come io scrissi per il Parola, Villeroi mi affermò che Sua Maestà non mancherebbe in modo niuno di mandarli, poichè l'ha promesso. È ben vero che, se di Roma venisse qualche risposta che qua non piacesse, si potrebbon dare a chi venisse tali commessioni che costà dispiacessero altrettanto o più. Ma è da credere che Sua Santità, conoscendo il pericolo che porta questo regno, non mostri tanto rigore quanto ha usato fino a qui; certamente il male è ridotto in termine che più tosto bisogna addolcirlo che inasprirlo; e poichè si vede così fermamente che la corda e la durezza giovano poco, sarebbe da provare se con le buone si potesse ottenere quello che si desidera. Villeroi, ne' ragionamenti ch'io tenni seco, cercò di persuadermi che Sua Santità otterrebbe con la dolcezza tutto quello che Sua Maestà potesse per sua soddisfazione e benefizio della Cristianità.

Non dissi già questo, che, mostrando a Villeroi, in conformità delli avvisi di Roma, che Sua Maestà poteva nel medesimo tempo servire a sè e al Papa, con lasciare uscir di Francia contro il Turco di questi principi e soldati della Lega, mi rispose, che chi diceva questo non conosceva la natura de' Francesi; i quali sarebbono corsi dietro a' qualsivoglia capo a sì fatta impresa, che arebbono lasciato voto il regno senza che Sua Maestà li potesse ritenère, onde verrebbe a rimanere preda delli inimici. Ma finalmente non si può trattare di queste cose, se prima il Papa non rebenedice Sua Maestà, la qual cosa l'arebbe tanto più a muovere a farlo; potendo anche considerare che, se non

avessi rotto il negozio alla venuta di Nevers, ora gli sarebbe più agevole trattare di simili materie.

14 janvier.

Sua Maestà andò in persona alla processione generale che si fece per la sua salute, e poi alla creazione de' cavalieri di Santo Spirito, avendone fatti venti sei.

E gesuiti, conforme all' arresto dato, e per abbondare in cautela, si partirono di Parigi alli VIII in numero di forse trenta cinque; e il giorno innanzi n'era stato impiccato uno di loro, per esserseli trovato in camera alcune sue prediche, nelle quali, celebrando quello fra Clemente che uccise Enrico III, soggiungeva che si potrebbe pur trovare un altro uomo da bene e simile a lui, che facessi il medesimo al presente re; e benchè egli abbia detto per sua scusa, che quelle prediche erano state fatte da lui a tempo de' tumulti, chè ognuno diceva quello che voleva, e che questi errori erano stati perdonati quando Sua Maestà entrò in Parigi; non però si potette liberare dalla morte, parendo al parlamento simili opinioni essere troppo pregiudiziali allo Stato, e che l'averle serbate fusse indizio di non buona mente delli altri gesuiti che erano prigioni. Solo si diede la tortura a uno, che fu maestro di quello scellerato, ma, non avendo confessato niente, e egli e li altri furono sprigionati, che di poi anch' essi sono partiti di Parigi. A molti è parso che in questo particulare si sia mostrata troppa passione, giudicandosi, quanto all' effetto di cacciare i gesuiti, che si potessi fare il medesimo con termini più convenienti; pure la grandezza del pericolo corso merita qualche scusa; e io, quanto a me, credo che Villeroi con questo spaccio ne dia conto a Roma, per moderare il romore che sopra ciò si sarà sparso, dubitandosi che tal cosa non sia per essere bene ricevuta nè da Sua Santità nè da altri. Ma ci è ancora questo di male, che al medesimo pericolo vengono sottoposti i cappuccini e i minimi, per non volere comunicare *in divinis* con Sua Maestà, e già sono stati minacciati, non parendo sicuro lasciar correre queste oppinioni; e il cardinale sta in qualche sospetto e

con desiderio che da Roma venga il rimedio, poichè non gli dà il cuore di opporsi qua solo a tanti.

Il signor cardinale con questo ordinario ha avuto la bolla di giubileo pubblicato in Roma; la quale li diede infinito piacere, perchè, in prima vista, li parve che, in virtù di essa, si potesse dare l'assoluzione al Re. Talchè, senza metter tempo in mezzo, l'andò subito a dire a Sua Maestà, che ne mostro similmente inestimabile contento, abbracciando più volte il cardinale; il quale, considerando poi meglio detta bolla, vidde che, nelle ultime clausole per conto della assoluzione delli scomunicati, veniva eccettuato chi fusse stato scomunicato nominatamente, come è Sua Maestà. Con tutto ciò in questo giubileo si scorge una buona voluntà del Papa verso questo regno, e non potrà cagionare se non buoni effetti, massime che sarà il primo che da parecchi anni in qua sia venuto in Francia da potersi pigliar da tutti. Quanto poi alla risposta che arà fatta Sua Maestà a M. d'Ossat per conto dello spaccio portato dal Centurione, il cardinale non ha saputo nulla, benchè ad altri propositi abbia inteso da Villeroi che si erano lettere di M. d'Ossat. Ma in simil materie vanno col cardinale assai ritenuti, tenendolo per troppo parziale di Sua Santità e delle cose concernenti alla religione. Sì come anche non li hanno detto nulla dell'effetto che faranno fare a Roma per conto della cacciata de' gesuiti, se però ne faranno trattare, come io mi sono imaginato. Villeroi afferma che in ogni modo si andrebbe a Lione, e che l'esercito andava tuttavia marciando a quella volta; ma l'essersi in fin qui detto tante volte in vano, fa che gente va adagio a credere.

VI.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, 17 janvier-8 février 1595.

SOMMAIRE. — *17 janvier*. Efforts du cardinal Gondi pour prévenir un schisme. Les ordres religieux. Le parlement. Il faut qu'on sache à Rome combien la situation est grave. Le Roi est averti de nouveau que sa vie est menacée. — *21 janvier*. L'entourage du Roi n'est pas favorable à la cour de Rome. On

se cache du cardinal Gondi; on ménage les huguenots. Tristes effets de la conduite du Saint-Père à l'époque de l'ambassade de Nevers. Le jeune duc de Condé n'est pas encore entre les mains du Roi. Le parlement s'oppose à la publication du jubilé. — *4 février*. Arrivée des ambassadeurs vénitiens; honorable réception qui leur est faite. — *8 février*. Le Roi et madame de Liancourt. Bons offices des ambassadeurs vénitiens; leurs sages conseils.

17 janvier.

Il signor cardinale è stato a questi giorni occupato per consultare con i teologi e parrocchiani di Parigi quello che si deve fare per compiacere Sua Maestà e il parlamento, che vogliono che tutti i religiosi facciano pubbliche preci per Sua Maestà, parendo loro che dalle contrarie oppinioni delli ecclesiastici nascano le insidie che si tendono alla vita di Sua Maestà; e si sono resolute queste quattro conclusioni rispondenti alle proposte fatte loro per ordine del Re :

Che Sua Maestà deve essere ricevuta per re da tutti i Francesi;

Che non è lecito congiurare contro alla vita sua;

Che quello fra Clemente, che uccise Enrico III, fece gravissimo errore;

Che si debbe pregare Dio pubblicamente per Sua Maestà.

Ma insieme con questi punti risolvettero che si dovesse supplicare Sua Maestà a mandare per la benedizione al Papa; perchè in vero la assoluzione di Sua Maestà non tiene, se non in quanto ella ha intenzione di mandare a Sua Santità. Quasi il medesimo in virtù era stato risoluto da teologi innanzi che il cardinale venisse in Parigi; che tanto più sia necessitato a far ora così, perchè altrimenti si portava pericolo che non si pubblicasse qualche strano editto contro tutti gli ecclesiastici, e non si venisse a uno scisma manifesto. Solo i certosini, minimi e cappuccini non hanno aderito a questa opinione, dicendo non poterlo fare senza ordine espresso di Sua Santità. Talchè il parlamento sentendo questo, e credendo che fusse cagione Sua Santità per voler tenere questo regno per sempre, s'aveva già fatto un arresto che proibiva a tutti di ubbidire a' comandamenti del Papa. Ma Sua Maestà non ha voluto che tale arresto si pubblichi. È ben vero che questi religiosi corrono rischio di essere cacciati di Francia mentre vengono da Sua Santità per intendere come in ciò hanno a governare. Bisognerebbe

che questa cosa fusse presa a Roma per il verso suo, perchè, come più volte ho detto, se colà si userà il rigore consueto, si farà una separazione perpetua della Francia alla Santa Sede; e sendo io qua sul luogo, dove a varii ragionamenti si sentono molti particulari, e massime dal cardinale, reputo mio debito rappresentare il tutto liberamente a Vostra Altezza, perchè possa, colla sua prudenza, farne far quegli officii che giudicherà a proposito per il pubblico bene; perchè, come il male comincierà a pigliar piede, sarà del tutto irrimediabile. E il signor cardinale mi ha imposto, che anche per sua parte supplichi Vostra Altezza a far pregare Sua Santità con ogni efficacia, che voglia piuttosto compatire a questa infermità che usar rimedii violenti, perchè questi non farebbono altro che mettere il regno in ultima disperazione. Però il cardinale, per non far loro perdere il rispetto, va temporeggiando, e si affatica quanto può per evitare lo scisma che si vede molto vicino; comportando qualche cosa contro a suo gusto per manco male, perchè non vorrebbe in modo niuno che si venisse a rottura prima che si mandasse a Roma. Dalla quale missione, se però si farà (di che il cardinale dubita, con tutto che li sia affermato che si manderà), spera che si possa riunire questo regno con la Santa Sede. Ma in questo particulare non sa già quello che si faccia qua di nuovo, perchè non gli par possibile che non sia venuta in tanto tempo la risposta di M. d'Ossat. D'altra parte Villeroi dice che non ha nuove da M. d'Ossat, se non che aveva ricevute queste lettere portate dal Centurione; ma il cardinale non è senza qualche sospetto che cerchino di risolvere queste cose senza conferirgliele, per tenerlo troppo parziale di Sua Santità e della religione cattolica, come nel vero sarebbe se in ciò si potesse usare... Il male è che egli è solo, poichè Nevers non si può ridire del male che disse di Roma al suo ritorno; e Villeroi, per essere in grado per favore di Sancy, il quale non è credibile che desideri l'augumento della religione cattolica, lo va secondando anche nelle cose che non sono ragionevoli; talchè per tutti questi rispetti la religione cattolica porta qua un gran pericolo.

Sua Maestà è stata avvertita esserci altri che avevano conspirato

alla sua vita; e fu preso per ciò uno, ma non si è trovato colpevole, come anche mi pare intendere che non si trovi in colpa quello Spagnuolo che io scrissi a Vostra Altezza che era venuto a parlare a Sua Maestà con lettere di Balagny; il quale però credo che ancora sia nelle mani del gran proposto.

I certosini hanno poi fatto intendere al cardinale, che pregheranno per Sua Maestà come li altri; talchè non si restano se non i minimi e i cappuccini che non lo vogliono fare.

21 janvier.

Non è ancora comparsa la risposta delle lettere che si scrissero per il Centurione, la qual cosa ci fa maravigliare infinitamente; e il cardinale dubita che detta risposta sia venuta forse per qualche pedone spedito da M. de Sillery, la qual cosa arebbe maggiormente prestata materia d'occultarla per qualche loro interesse, che io ho già accennato a Vostra Altezza. Il cardinale è venuto in questo pensiero per parergli che la detta risposta tardi troppo senza misura; e perchè dal Re e da Villeroi li è statto detto il medesimo, che par quasi un concerto, cioè che fra quattro giorni aspettano un uomo a posta di Roma. A me anche nel vero è venuto questo sospetto, perchè, parlando ieri a Villeroi, e monstrando maravigliarme di questa tardanza, mi replicò lo stesso, ma in modo che quasi pareva che non mi sapesse negare che le lettere fussero venute. Le quali può essere che tenghino occulte, per fare, innanzi che si tratti di quelle cose di Roma, pubblicare l'editto del 77, che da questo caso de' gesuiti è stato tenuto un poco addietro, per non parere di voler fare ogni cosa contro alla religione cattolica; e per trattar con Sua Santità più a lor modo, senza avere a conferire al cardinale e ad altri che conoscono affezionati alla religione. Talchè ora si cominciano a gustare i frutti che ha partoriti il bel trattamento che si fece a Roma del duca di Nevers; e Dio voglia che non si vadia di male in peggio! perchè appresso il Re son persone che non desiderano nulla più che la rottura del Re con Sua Santità, per potere fare de' beneficii e della religione che pare a loro. E Sua Maestà si vede che ha

caro di non disgustare li ugonotti, come quello che per più sicurtà vuol tenere i piedi in due staffe; e per quello ch'io posso ritrarre, si desidera che in certo modo si permetta in Francia la libertà delle coscienzie. Il Re non lascia di mostrarsi affezionato alla religione cattolica, particolarmente quando parla col cardinale e simili. Ultimamente li disse con molta secretezza, benchè in presenza di due o tre altri, che sperava di avere a tor presto alli ugonotti il principe di Condé, avendo promesso a Sua Maestà che lo governa di cavarlo fuor della terra con sei o otto cavalli, mostrando andare a spasso; donde Sua Maestà l'arebbe fatto rubare da cento cavalli che l'arebbono menato in luogo più sicuro; e di quivi il marchese di Pisani l'arebbe condotto alla corte con trecento cavalli; ma si dubita per qualcuno che Sua Maestà dica a questo modo per trattener la gente, vedendo che questa cosa è molto desiderata da' cattolici; ma che per ancora non si curi di farlo per non dispiacere alli ugonotti; perchè in effetto dice, che, se Sua Maestà lo volesse cavare loro delle mani, lo farebbe dalla sera alla mattina. Queste cose non partoriscono nelli animi di molti buoni effetti, e a Dio piaccia che non si venga a qualche rottura prima che il negozio di Roma e questo del principe di Condé, che è di molta importanza, sieno finiti, perchè potrebbono surgere di molti tumulti d'importanza!

Il giubileo non è qua pubblicato, nè credo si pubblicherà, proibendolo, per quanto si è detto, il parlamento; e una parte di costoro dicono, che poichè il Re non lo può pigliare, non lo piglieranno nè anche essi.

4 février.

Gli ambasciadori Veneti entrarono in Parigi l'ultimo del passato, avendo ricevuto dal Re grandissimo onore, perchè la mattina, nel luogo dove avevano dormito la notte, furono visitati dal marchese di Pisani.

Il Re ha fatto assegnare secento ducati il giorno per le loro spese, benchè mi sia stato soggiunto che tale spesa non apparisce. Ieri furono all'audienzia, avendo Sua Maestà mandato per loro il maresciallo di

Retz con il marchese di Pisani e circa venti cocchi; entrati nel Louvre, trovarono a piè delle scale il conte di Soissons, che li ricevette, e li condusse nella camera del Re, il quale era appoggiato ad un tavolino, e si mosse per riceverli forse due o tre passi.

8 février.

Sarebbe possibile che Sua Maestà non si conducesse a Lione; parendo a molti che lasci malvolentieri Parigi, o perchè egli è geloso di questa città, o perchè l'amore che porta a madama di Liancourt ce lo tiene, non li parendo forse comodo l'averla a condurre sì lontano; e in questo amore è tanto perso, che fa maravigliare ognuno, non se guardando che ella esca di letto da canto a sè quando in camera sua sono de' principali della corte, talchè pare che la tenga come moglie; e di qui forse nasce che non si ragiona più di dichiarar nullo il matrimonio della Regina, quasi che egli abbia caro di scorrere innanzi a questo modo.

Essendo io, giorni sono, dalli ambasciadori di Venezia, e trattando a parte col Delfino, mi chiarì la cacciata de' gesuiti e la pubblicazione dell'editto del 77, mostrando di dubitare che questo modo di procedere fusse per difficultare il negozio di Roma; e mi affermò averlo detto vivamente al primo presidente e a M. di Sancy, ingegnandosi persuader loro che Sua Maestà non poteva mai quietare il regno nè liberarsi dalle insidie che si tendono alla sua vita, se non si riconciliava con Sua Santità, e che era di troppo pregiudizio al servizio del Re l'irritare i cattolici che sono la maggior parte del regno; talchè mi concluse avere come promesso loro che per ora non si procederebbe contra a' minimi e cappuccini. Soggiunsemi ancora che avevano chiesto a Sua Maestà un'audienzia privata per far seco il medesimo officio.

Sua Maestà prese ierl'altro una medicina, e iermattina, nel levarsi, gli venne quasi una vertigine, talchè prese un uovo e del vino; nondimeno il dì, dopo desinare, andò in maschera per tutto Parigi.

VII.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, mars 1595.

SOMMAIRE. — *8 mars.* Audience du Roi; communication d'une lettre du grand-duc; accueil affectueux. Démarches à Rome; le Pape ne s'engage pas, mais il est bien disposé; que M. Duperron parte de suite. Réponse sage et mesurée du Roi. Entretien avec M. de Villeroi. Difficulté de faire accepter en France le concile de Trente. Conduite probable du Pape. Lettre du cardinal Aldobrandini au cardinal Gondi, flatteuse et amicale, encourageante et de nature à faciliter les tentatives du Roi. Envoi du seul Duperron, auquel se joindra d'Ossat. — *16 mars.* Les jésuites; haine qu'ils inspirent; difficulté d'agir en leur faveur. Fautes de la cour de Rome; elle n'a plus d'ami en France; à qui s'adresse-t-elle? à Nevers, à Gondi, à Pisani? Or, comment les a-t-elle traités tous trois? Le Roi a grandi sans l'appui du Saint-Père et contre sa volonté; il faut tenir compte de ces circonstances.

8 mars.

Diedi conto di tutto lo spaccio al cardinale Gondi, al quale non parve ch'io dovessi leggere puntualmente la lettera, per non mettere costoro in sospetto più di quello che sono stati, per le parole che dimostravano che la deliberazione di assolvere Sua Maestà avesse a dipendere dal parere dei cardinali e del concistoro; e anche, perchè essendosi Sua Santità aperta poco con l'ambasciatore di Vostra Altezza in comparazione di quello che ha fatto con M. d'Ossat, e col cardinale Gondi per una lettera scrittali del cardinale Aldobrandino, non si sarebbe detto qua nulla di nuovo, e d'altra parte, mostrato che Sua Santità non avesse confidenza con Vostra Altezza. Però giudicai bene, col consiglio del cardinale, pigliar le cose più sustanziali, acciò Sua Maestà e M. di Villeroi venissero informati della diligenzia che Vostra Altezza usava nel servire Sua Maestà; ma nel resto lessi a Villeroi di parola in parola quello che Vostra Altezza mi scriveva, e lo pregai che mi volesse impetrare una audienzia da Sua Maestà.

Finalmente, sabato che fummo a IV, il Re stesso, nel levarsi da tavola, mi disse, toccandomi sulla spalla, che mi arebbe parlato il giorno appresso, e così fu. Che essendomi io trovato al suo desinare, come si fu sbrigato di certe audienzie, mi condusse nel gabbinetto, e mi disse che io potevo vedere che aveva tante occupazioni, che bisognava scu-

l'onore del negozio al cardinale; il quale non se ne cura, purchè la cosa si conduca a buon fine; ma in ogni modo si è veduto che Sua Santità si è voluto confidare nel cardinale più che in altri, avendoli fatto scrivere dal cardinale Aldobrandino una lettera amorevolissima, nella quale approva tutto quello che aveva trattato il cardinale, confermando a seguitare. Li dice ricevere in buona parte la tardanza della partita di M. Duperron, e ammetter la scusa; li conferma che, quando verrà o solo o accompagnato, lo vedrà volentieri; l'assicura che i cattivi officii de' nimici della Francia non rimuoveranno Sua Santità del suo buon volere. Dice oltre a ciò che Sua Santità aveva ricevuto una lettera di Navarra, che le aveva dato consolazione, e che volentieri le avrebbe risposto, se avesse potuto; ma che, per non lasciarlo del tutto senza risposta, commetteva al cardinale che dicesse a Navarra che la sua lettera le era stata carissima; che di continuo pregava Dio per la sua salute, e che tenesse per fermo che non aveva il maggiore desiderio che vedere questo regno nella sua antica grandezza e religione.

Sua Maestà ebbe carissimo questo ufficio che per parte di Sua Santità fece il cardinale seco; e subito disse che fra pochi dì si sarebbe risoluto chi dovessi andare a Roma; e hanno deliberato che vada solo M. Duperron, per conformarsi più alla prima deliberazione e a quello che Sua Santità mostra avere più caro; e li danno per compagno M. d'Ossat per la pratica che ha di Roma e di questo negozio. Ma nondimeno hanno indugiato più che non pareva ragionevole a spedir Valerio per portar questa nuova, e l'hanno fatto a posta, come Villeroi si lasciò uscir di bocca col cardinale, per tenere Sua Santità sospesa se si manderà o no. Pure affermano al presente che M. Duperron partirà in ogni modo fra otto o dieci giorni.

Non so più che mi dire di quella andata di Sua Maestà a Lione. Ella afferma di volervi ire, e così parrebbe ragionevole, anzi necessario per le cose di quelle provincie; ma per altra parte non si veggono le provvisioni così pronte ch'io pensi che sia per partire innanzi Pasqua.

16 mars.

Possevino, gesuita, è venuto fino vicino a Lione, dove, avendo veduto questo arresto contro i gesuiti, s'è fermato per avere licenzia da Sua Maestà di poterci condurre a Parigi, nè so che per ancora l'abbia avuta. Parmi bene potere affermare che ogni opera che sopra ciò si farà sarà perduta, perchè alle male volenze antiche con l'Università, la quale si lamentava che da loro erano guasti li altri collegii, se ne sono aggiunte tante altre, che i loro fautori non ardiscono parlare, massimamente essendosi la cosa condotta in termini che pare che chi li favorisce faccia contro lo Stato, oltre che quello arresto è stato messo in esecuzione in molti luoghi. Nondimeno, come io credo aver accennato, si tiene per qualcuno che questo odio contro i gesuiti non nasci tanto delle cose dette, quanto forse o da promessa o da desiderio di far cosa grata alla regina d'Inghilterra, la quale avendo più paura di loro che di qualsivoglia altra persona, cerca di abbassarli più ch'ella può, e tenerli lontani dal suo regno. Ma o sia questo, o sia altro, si vede che contro a loro ci è odio particulare, poichè io so da buon luogo, benchè sia cosa da tener segreta, che, trattandosi con du Maine, e venendo in campo fra gli altri articoli che i gesuiti debbino restare in Dijon, per la parte di Sua Maestà si è espressamente risposto che tale articolo si ricusa; onde, ancorchè Sua Santità l'abbia dal nipote fatto scrivere caldamente al cardinale Gondi, non si potrà fare effetto niuno. E nel vero a Roma non aranno moltra cagione di dolersi di simili cose, poichè elle furono loro molte volte pronosticate; e, quel ch'è degno di considerazione, volendo Sua Santità riparare a questo disordine, non ha saputo in sì gran regno ricorrere nè fare scrivere ad altri che a Gondi, a Nevers e al marchese di Pisani; i quali tutti il mondo sa come siano stati trattati da quella corte, e il marchese massime! se bene io son sicuro che in questo particulare, per trattarsi di cose appartenenti alla religione, ognun di essi farebbe il possibile per por rimedio a questo inconveniente. Ma l'aver lasciato, che il Re abbia acquistato il regno, non solo senza l'intervento ma contro al desi-

derio di Sua Santità, ha tolto il modo a' buoni cattolici di fare quello che altrimenti arebbono fatto in favore della religione; e sono ora le cose in luogo, che, se Sua Santità per ciò mettesse qualche impedimento nella spedizione di M. Duperron, il che però non si crede, più tosto il negozio rovinerebbe che di qua si avesser migliori patti.

Sua Maestà partirà fra tre giorni per Fontainebleau, e afferma che di quivi, senza tornare a Parigi, si metterà al viaggio di Lione fatto Pasqua.

VIII.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, avril-mai 1595.

ANALYSE.

(3 avril.) Avant de partir pour Lyon, le Roi a fait prier madame de Nemours et madame de Montpensier de vouloir bien quitter Paris pendant son absence.

(15 avril.) Projet de demander l'institution d'un général de chacun des ordres religieux pour la France: *E anche a ciò ha aperto gli occhi questo romore de' minimi e capuccini, che non volevano pregare per Sua Maestà senza l' ordine de' loro superiori; dove che costoro dicono, se il loro superiore fusse Francese e stesse qua, saprebbe quello che facessero gli altri, e si accomoderebbe a tempo; ma di queste cose non bisogna parlare avanti all' assoluzione.*

Le Roi est indisposé; il s'engage à faire partir M. Duperron dans quatre jours : *Il quale ha ordine di passare da Vostra Altezza, comunicarle il tutto, e governarsi secondo il suo consiglio.* Duperron a pour instruction d'accepter au nom du Roi toutes les pénitences personnelles et de repousser toute condition qui serait préjudiciable à l'État. Il demandera la *bénédiction*, sinon l'*absolution;* mais non pas la *réhabilitation* expresse : *Se bene, per agevolare la strada, domanderà con l' assoluzione tutto quello che Sua Santità giudicherà necessario per la salute del Re... e nella quale generalità si può comprendere la riabilitazione.*

(27 avril.) Le cardinal Gondi se propose d'envoyer Bonciani à Rome avec une mission secrète.

(29 mai.) Le Roi vient à peine de quitter Fontainebleau avec madame de Liancourt. Le conseil et une partie de la cour l'attendent à Troyes : *Si partì da Fon-*

tainebleau con madama di Liancourt; e si è trattenuto tanto, che ha fatto maravigliare ognuno, parendo stranissimo che si perda tanto tempo senza proposito[1].

IX.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, 28 décembre 1595.

Sommaire. — Le parlement refuse d'enregistrer la bulle du Pape. Difficultés.

Furono chiamati da Sua Maestà due presidenti e quattro consiglieri, i quali in fino a qui non sono voluti andare, dubitando che Sua Maestà non chiegga l'ordine, e che non sia bene concedere. Sospettano, per quanto intendo, che fra le altre Sua Maestà non gli astringa ad approvare la bolla di Sua Santità, la quale a loro non piace in quella parte dove annulla l'assoluzione data qua. Però il cardinale aveva trovato quel temperamento, che la bolla non si mostrasse loro, ma si conservasse nell' archivio particulare di Sua Maestà. Ma mi pare anche intendere che ella non piace al clero, il quale arebbe voluto che almeno fusse stata rimessa a lui, forse per farle delle opposizioni e difendere la loro causa. Ma, oltre all'officio, ci è ancora l'interesse di Villeroi, che fece la istruzione di M. Duperron, e però cerca di difendere detta clausola per tutte le vie. Sarà bene, per tanta rigorosità di Roma, cagione che la bolla non sarà ricevuta con quell' applauso, nè registrata come si sarebbe fatto per l'ordinario; e, se non fusse la buona mente del Re e l'essere Sua Maestà persona da farsi ubbidire quando piglia un'impresa, si porterebbe pericolo di dare qualche disgusto a Sua Santità.

[1] Bonciani partit en effet pour Rome, où nous le trouvons avec Alexandre del Bene auprès de Niccolini, de Duperron et de d'Ossat. Il était de retour à Paris avant la fin de l'année, et il reprend sa correspondance le 28 décembre 1595.

X.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, janvier 1596.

ANALYSE.

(3 janvier.) Le Roi a fait grand accueil à Alexandre del Bene, porteur de la bulle d'absolution; cette bulle sera conservée dans les archives particulières. Le Roi, par lettres patentes, a levé la défense de mander à Rome pour l'expédition des bénéfices. Il se prépare à envoyer un ambassadeur au Pape; ce sera sans doute M. de Luxembourg.

Le cardinal Gondi est prié par Sa Majesté de se rendre à Saint-Germain, pour y diriger l'instruction religieuse du jeune Condé et le conduire à la messe.

(29 janvier.) Visite au connétable de Montmorency, chargé de rétablir les finances. Le Roi a été obligé de racheter la plupart des terres de son royaume bien au-dessus de leur valeur; le désordre est extrême; cette situation engage grands et petits à désirer la paix : *E si lasciano intendere apertamente, che la Francia va in aperta rovina, se ha da stare in guerra continua.* La présence du connétable n'a produit aucun résultat : *Alcuni dicono che i finanzieri li hanno promesso gran somma di danari, perchè lasci le cose nel loro essere.* Ce qui est certain, c'est que Montmorency est découragé et dégoûté de sa tâche.

Le duc du Maine se montre très-dévoué au service du Roi; sa soumission est sincère.

Antonio Pérez est à la cour; il se plaint du peu de considération que les ministres ont pour lui; il dit que le Roi lui a offert le collier de l'ordre du Saint-Esprit, qu'il a refusé pour ne pas nuire à ses enfants restés en Espagne; il voudrait prendre congé du Roi, qui n'y consent pas; il se vante d'être en grande faveur auprès de la reine d'Angleterre, qui ne serait pas éloignée, selon lui, d'accorder sa protection à la religion catholique. Pérez désirerait se faire homme d'église : *Mostrami desiderio di voler si far uomo di chiesa.* S'il était envoyé en Italie, il pourrait, en négociant avec le Saint-Siége, les Vénitiens et le grand-duc, et en ménageant des intelligences avec la reine d'Angleterre, faire du bien à la religion : *Non sarebbe impossibile cavarne qualche cosa di buono per la religione cattolica.*

Le maréchal de Retz est mis en oubli; il a fort peu d'amis à la cour; il se plaint de Villeroi qui ne l'a pas ménagé[1].

[1] Dans une lettre qu'il écrivait à M. de Retz, au nom du roi, Villeroi aurait dit : *Che, poichè nè la sanità nè la volontà permettevano a Retz che servisse Sua Maestà alla guerra, almeno fusse contento di stare a Parigi.*

Le légat (cardinal de Florence) est arrivé; il reçoit la visite du Roi, qui le comble d'honneurs et de témoignages d'amitié. Demain le légat fera son entrée à Paris; le jeune Condé, premier prince du sang, ira à sa rencontre jusqu'à une distance de deux lieues [1]. (Cette entrée n'eut lieu que plus tard.)

XI.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, mars-avril 1596.

ANALYSE.

(2 mars.) Le Roi tente de réformer les finances et l'armée : *Il Re fa quello che può; ma è mal servito... Se sue riforme vanno innanzi, non è dubio che elle partoriranno ottimo effetto, perchè i finanzieri consumano le entrate del Re, e i soldati non pagati rovinano questi popoli.*

(9 mars.) Le Roi fait espérer au duc de Montpensier qu'il lui donnera la main de sa sœur: *Che fino a qui non è seguito, ne so quello che averrà; usando il Re in certe azioni molto più arte di quello si crederebbe, e sopra tutto pare che cerchi di non lasciare troppo aggrandire uno, e di dissolvere l'intelligenza che potessi essere fra i maggiori di questo regno.*

Le connétable n'a pas répondu à la haute opinion qu'on avait de lui: *L'effetto è che non si vede quel frutto che si sperava della sua presenza; e già s'intende che quelli tesorieri cassi sono rimessi, sborsando essi centoventi o centocinquanta mila scudi; il che li spingerà à rubare questo di più.*

Grande joie à la nouvelle de la prise de Marseille.

(29 mars.) Le crédit de Mme de Monceaux [2] augmente de jour en jour: *Talchè ora che è morto quello che fu già suo marito* (Liancourt), *si dubita di qualche inconveniente, se Sua Maestà si potesse liberare della regina di Navarra. Nel qual proposito ho inteso che, dicendo un giorno il Re à madama di Monceaux di portar odio a una dama di*

[1] Nous détachons de cette dépêche un passage qui concerne Marseille : *Il Re è pronto a fare quanto a Marsiglia tutto quello che Vostra Altezza vorrà, rimettendo nella sua prudenza il vedere come si potrà effettuare quello che Vostra Altezza desidera; già che mi pare che il Re e i suoi ministri si fidino poco più di questo Libertà, di quello si facesse prima di Cesare; e dopo che di là hanno levato d'Épernon, non credo anco che abbino caro di dar grande autorità à Guise.*

[2] La fameuse Gabrielle d'Estrées, devenue madame de Liancourt, puis marquise de Monceaux et duchesse de Beaufort.

corte per avere detto che Sua Maestà l' arebbe sposata, mostrando nelle sue parole che questa sarebbe cosa sconvenevolissima, madama di Monceaux cominciò a piangere sì dirottamente che il Re si mise a consolarla con far molte scuse di quanto aveva detto.

(22 avril.) Détresse du royaume : *E ogni giorno più da poi in qua sono moltiplicate le cagioni di giudicare e sperarne peggio. La nobiltà non ne può più, e, per non patire, sarà costretta di stare a casa, disgustata ancora di vedere che i più rispettati e amati che sieno in regno, sono coloro che con i loro latrocinii crepano di richezze rubate al Re medesimo.*

XII.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, juillet-août 1596.

ANALYSE.

(6 juillet.) La situation du Roi est critique, et il semble ne songer qu'à sa *dame*. Si les États généraux pouvaient être assemblés, ce serait bien : *Perchè essi potrebbono costringere il Re a pensare ad aver figliuoli e regolare la sua vita, e da altra banda dar modo a Sua Maestà di potere porre freno alla insolenza de' governatori e d' altri ministri e de' grandi.*

(3 août.) Une assemblée des notables est convoquée par le Roi ; on ne sait encore où elle se réunira. Le légat a la mission secrète de ménager la paix entre la France et l'Espagne. Il a fait, le 21 juillet, son entrée solennelle à Paris. Grands détails sur la cérémonie de cette entrée.

(8 août[1].) Le Roi ratifie entre les mains du légat les conventions arrêtées à Rome par ses représentants.

Tout le royaume demande la paix. Le légat est disposé à entamer les négociations : *il trattarsi della pace è il nervo della legazione.* Le cardinal d'Autriche traiterait au nom de l'Espagne ; mais on a tout à craindre de l'indiscrétion des Français. Sans doute les Espagnols sont instruits de la profonde détresse de leurs ennemis, mais qu'ils y prennent garde : *Sebbene questo regno sta in qual maggiore disordine e povertà che possa essere, è tanta la sua natural forza che ancora potria fare di male, se una volta si svegliasse dal sonno nel quale è tanto addormentato.*

L'aveuglement de la noblesse et l'incapacité des princes et des grands mettent le

[1] La dépêche du 8 août, qui renferme des passages si remarquables, n'est pas de Bonciani.

Roi dans la nécessité de faire la paix : *L'inganno è lo stimare ciascuno a parte di essere re, senza pensare ad altro che alla morte del suo principe, con la quale ognuno si dà ad intendere di dover restare nel trono della propria grandezza, nè nessuno per grande o piccolo di quelli che possegono fortezze o dominio lascia di cadere in questo gravissimo errore. E da questo hanno avuto e hanno principio le falte che si sono fatte, le perdite delle città e altri inconvenienti che si veggono; succedendone ancora molti altri, per essere i primi, dopo Sua Maestà, nelli affari della guerra si poco affezionati a dare o ricevere delle archibusate, e anco nei consigli riusciti pigri e poco accorti; e il proprio Re lo dice assai alla libera a chi lo vuol sentire; e ognuno poi mira al danaio senza una misericordia : di maniera che, conoscendo il povero Re tante difficultà nelle cose sue, sarà forzato a desiderare ancora lui la pace, perchè a questo modo non può sussistere; parendomi che egli abbia più a combattere con i suoi proprii che con i nemici, poichè chi non lo mangia vivo, a chi non si lascia mangiare, non lo vuole servire; e se ne vanno alle case loro, lasciandolo ne' maggiori bisogni.*

L'assemblée qui se prépare n'aura pour objet que de trouver de l'argent pour la guerre, et de chercher à marier le Roi : *levarle questa donna, e maritarlo.*

Les Suisses au service de la France, n'étant pas payés, menacent de se retirer. Le grand-duc, en faisant une avance de cent mille écus, ne pourrait-il pas détourner ce nouveau malheur?

L'alliance des Suisses vient à manquer à l'instant où la France pourrait profiter des embarras que le roi d'Espagne rencontre en Aragon.

(16 août.) Le long séjour que le légat se propose de faire en France trouve son explication dans la mission secrète qu'il a reçue de s'employer à rétablir la paix. Lui-même est favorable à la France; et il a amené à sa suite l'évêque de Mantoue, qui serait agréé comme intermédiaire par les Espagnols.

Sur une ouverture qui lui est faite par Gondi, le Roi remercie Sa Sainteté, et ajoute : *Che per essere quella materia di grandissima importanza, bisognava per pigliarvi sopra deliberazione pensarvi bene.* Les habiles pensent que les propositions de paix viennent des Espagnols, et que c'est sur leurs instances que le Pape a hâté le départ du légat, qui d'abord devait attendre l'arrivée à Rome de l'ambassadeur du Roi.

(24 août.) Les amis de Mme de Monceaux cherchent à savoir si le légat a des ordres pour prononcer la nullité du mariage du Roi, et pour proposer à ce prince une autre alliance.

(25 août.) Le Roi se tient sur la réserve en ce qui touche les propositions de paix. Il s'oppose à ce que l'évêque de Mantoue soit envoyé en Flandre auprès du cardinal archiduc d'Autriche, de peur de porter ombrage à la reine d'Angleterre.

XIII.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Paris, septembre-décembre 1596.

ANALYSE.

(5 septembre.) Les Espagnols désirent la paix plus qu'on ne saurait dire; mais ils ont l'art de dissimuler.

Le duc de Savoie obtiendra ce qu'il voudra; ceux-mêmes qui sont chargés de négocier cette importante affaire sont ses amis. Le maréchal de Biron est peut-être le seul qui s'oppose énergiquement aux desseins du duc.

(29 septembre.) Après sa harangue à l'assemblée de Rouen, le Roi ne semble avoir rien changé à son gouvernement : *governando con più autorità che mai i medesimi, che hanno coi loro latrocinii condotto questo regno nel gran pericolo dove al presente si trova per mancamento di denari.* En vain les coupables ont été signalés : *sene burlano, parendo loro essere ben appoggiati, come in vero lo sono.*

(10 octobre.) L'opposition de Lesdiguières a empêché la conclusion de la paix avec le duc de Savoie. Quant aux négociations de paix avec l'Espagne, le Roi empêche jusqu'ici l'envoi de l'évêque de Mantoue en Flandre auprès du cardinal archiduc d'Autriche. L'ambassadeur d'Angleterre est arrivé à Rouen.

(14 octobre.) Le légat est satisfait des résultats de sa mission; il se loue de la conduite et des sentiments du Roi.

(29 octobre.) Le 19, le Roi a juré la ligue conclue entre la France, l'Angleterre et les États (de Flandre), en y comprenant le Danemark, *ed altri.* Sa Majesté a reçu les insignes de l'ordre de la Jarretière. La cour est fort nombreuse à Rouen. On y trouve Montpensier, Vaudemont, Nemours, le connétable, d'Épernon, Joyeuse, Nevers, le cardinal Gondi, le maréchal de Retz, le nouveau cardinal de Givry; on attend le prince de Conti et le duc du Maine : *E questo sarà chiamato, più, credo io, perchè si comincia ad avere qualche diffidenza di lui, che per altro.* On ne parle plus de la paix avec l'Espagne. Une trêve de trois mois a été conclue avec la Savoie.

(9 novembre.) Le 4 a eu lieu l'ouverture de l'assemblée de Rouen : *Si cerca di trovare modi di potere trattenere la guerra e le altre spese necessarie, senza aggravare troppo i popoli. Nel principio è venuta in campo la spesa della Casa del Re, nella quale sono comprese : la scuderia, la capella e musica, le guardie, la tavola di Sua Maestà e della*

Famiglia, le provvisioni de' servitori di Sua Maestà, e che chiamano i minuti piaceri, che debbono essere giuocchi e altri simili passatempi del Re : in questo si trova che si consuma un milione l'anno e dugento mila scudi; che, per quanto dicono, è più d'un terzo di quello che si spendeva a tempo del re morto, non si passando allora ottocento mila scudi; ma ci è che le cose sono ora più care, e che Sua Maestà sta il più tempo all'armata, dove si spende il doppio più. Da questo passeranno alle cose di maggiore importanza, e potrebbe essere che si facesse qualche buono effetto.

(26 novembre.) Le Roi se montre très-heureux d'avoir reçu l'absolution du Pape, et il écrit au Saint-Père une lettre excellente.

La Champagne est réduite au plus triste état par suite de la guerre; la terre reste sans culture : *Per mancamento d'uomini e di bestiame, e per la paura de' soldati che scorrono tutta la campagna, sentendosi ogni giorno qualche assassinamento; e i paesani sono assai afflitti, nè ancora son contenti i soldati, dolendosi di non aver mai uno quattrino.*

Cambrai est perdu par l'avarice de Balagny.

Le prince de Condé est sous la direction du marquis de Pisani, qui doit l'amener à Saint-Germain.

Premières démarches tentées pour faire donner le chapeau à M. d'Ossat.

(18 décembre.) Bonciani a été reçu par le Roi, qui s'est montré favorable à la promotion de d'Ossat.

Antonio Pérez fait entendre que la reine d'Angleterre ne voudrait pas que la France se relevât trop vite et devînt trop forte : *E la regina è avvertita a procurare che nè Francesi nè Spagnuoli doventino troppo potenti; ma per ancora non è tempo di temere della Francia.*

Le Roi ne parle plus d'annuler son mariage; sa liaison avec M[me] de Monceaux fait scandale : *e si giudica che non ci giovi molto per la sanità lo stare di continuo attorno a madama di Monceaux.* Il ne songe pas à se remarier, et fait rendre de grands honneurs au jeune prince de Condé, comme à son successeur.

(30 décembre.) Le duc de Guise est soupçonné d'entretenir quelques intelligences avec le roi d'Espagne.

Le cardinal archiduc d'Autriche a fait au Roi, par des voies détournées, des ouvertures pour la paix.

Le légat fait son entrée solennelle à Rouen, où il célèbre les fêtes de Noël, et où il reçoit l'abjuration de la princesse de Condé.

XIV.

BONCIANI AU SECRÉTAIRE VINTA.

Rouen, 30 décembre 1596.

SOMMAIRE. — Retour prochain de la cour. Les huguenots; leur imprudence. Prolongation de la trêve avec la Savoie. Lettres du cardinal Albert au roi d'Espagne interceptées, leur importance. Départ de M. de Luxembourg. Intrigues dirigées contre le légat. Toute la cour est réunie; solennité donnée au baptême de la fille de M[me] de Monceaux. Confidences d'Antonio Pérez. Le comte d'Essex à Cadix; ses succès compromis par l'envie que lui portent les conseillers de la reine.

Si tiene che la corte sia per partire assai prestamente alla volta di Parigi, affrettandosi questo dall'assemblea, per aver finito a quel tempo; e, per quanto ritraggo dal cardinal Gondi, si doverrà proporre qualche buon modo per dare ordine in parte a' bisogni del regno; ma la difficultà sarà poi in farlo osservare. Come si venga a risolvere qualche cosa, ne darò conto; come anche della risposta che si farà alli ugonotti sopra le loro domande, chè è un punto di importanza, massime chè si vede apparecchiata qualche rivolta, se alli ugonotti non si pon freno o in un modo o in un altro. E qui in Rouen, dove e alla presenzia di Madama, e anco per la frequenza della corte, erano venuti più ugonotti del solito, cominciavano a voler fare ragunate dentro alla città; e, avendo Sua Maestà proibito alla sorella di farle nelle sue stanze, congiunte a quelle di Sua Maestà, si erano a queste mattine raunati in una casa; e quivi da bel principio venne la cosa a tale che quella casa con li ugonotti sarebbe stata abbruciata, se non fusse la reverenza che si ebbe al trovarsi Sua Maestà in Rouen; e, come parte, bisognerà che li ugonotti mutino modo, o si vedrà qualche bello spettacolo. Dicesi che la Inghilterra e li Stati mettono in essere una potentissima armata; e anco al re di Francia è stato offerto da un gentiluomo di qualità, che armerà cento navi se Sua Maestà gliene pagherà il terzo, volendo mantenere l'altre a spese sue e del paese.

Il nuovo mandato qui di Savoia non ci è stato che due giorni, e gli è stato accordato la tregua per tutto il mese d'aprile prossimo, e quel M. Giacobbe sarà qui alla fine di quest'altro mese; e tanto importuneranno, che alla fine otterranno quel che vorranno.

È stato preso un corriero di Fiandra, che andava a Lione con lettere de' mercanti, e un piego molto segreto del cardinale Alberto per il re di Spagna, raccomandando che con ogni secretezza e diligenzia fusse spedito in Spagna. Le lettere del cardinale al re sono state deciferate e benissimo intese; e sclama che con questo inconveniente si perdono li Paesi Bassi, e che, quando Sua Maestà volesse, in otto mesi non può provvederlo; e si duole dicendo, che, quando Sua Maestà, l'anno 1595, fece l'altra banca rotta sotto nome di decreto della Sede Apostolica, acquistò, molti giorni innanzi, il comandatore maggiore di Castiglia, che allora era governatore in Fiandra, acciò che prima si provvedesse per gli effetti della guerra, aspettando che Sua Maestà potesse provvederla; ma che a lui si era levato ogni credito a un tratto, e insieme il modo di potere servire a Sua Maestà; alla quale consigliava e confortava a fare questa pace in ogni modo con Francia, se non voleva perdere il tutto; e sopra questo si allarga di maniera che si vede in questo cardinale passione estrema per la pace, e di tal sorte che non si può creder altro, se non che le cose d'Ungheria, successe con tanto disvantaggio della casa sua, anco lo muovano a desiderarla per tutti i versi; e, per questo spaccio preso di nuovo, anco dice che presto manderà in qua il primo uomo che ho detto già, che è andato innanzi e indietro due volte.

È in viaggio M, di Luxembourg, che se ne va in costà, e farà e dirà quanto dagli Amici gli sarà consigliato. Dio lo lasci condurre! sì che dubito abbia da fare una lunga giravolta, andando per l'Alemagna.

Il nostro legato è qui, venuto da pochi giorni in qua da Parigi, e non ha visto Sua Maestà ancora, per il viaggio che ella ha fatto mentre lui veniva da Parigi. Vive il detto legato oggi con molta afflizione a causa di congiuretta fattagli addosso dal vescovo di Mantova, il Giusti l'Amalteo e Orazio Rucellai. Questi, con vari disegni, cercano di mettere questo buon uomo in terra, e non gli perdonano alcun cattivo uffizio. Il Rucellai scrive ogni settimana due volte al cardinale Aldobrandino le azioni del legato, le quali anche qui tra noi pubblicano frette, lente e poco offiziose in servizio del Papa e della Sede Aposto-

lica, perchè non grida; e Bouillon mette ogni cosa a fuoco e sangue tra il Papa e il Re sopra la religione della sorella, sopra la puttana, e sopra il Concilio; e in somma si conosce che costoro vorrebbono che questo legato a ogni modo la rompesse con il Re per una via e per un'altra, purchè se ne tornasse a Roma per loro particulari interessi e comodi.

È ancora bisognato al presente re comprare la maggior parte del suo regno, e si trova che questa spesa si avvicina a quattro miglioni d'oro.

La corte è ora più piena che ella fusse mai a tempo di questo re, non si mancando se non Soissons, che anco si dice che viene, Mercœur e Guise. Arrivò ultimamente il principe di Conti, il conte d'Auvergne e du Maine, e ritornò Nevers, che ebbe il favore nella lite di precedenza col contestabile, e del di cui parentado con la figliuola del signor Giovan Francesco Aldobrandino non ho qua sentito parlare. Ci sono anche quasi tutte le principesse è dame della corte, cominciando da Madama, sorella del Re. E così è stato onorato il battesimo della bambina che a dì passati fece madama di Monceaux, perchè fu portata dal principe di Conti, portando Montpensier una cuffia da metterle in capo, e altri simili cavalieri; ma tra le altre cose è parso strano che i principi servino in un certo modo al contestabile che era il compare, e Madama, e per lei la duchessa di Guise. Il cardinale Gondi lo battezzò, perchè ne fu particularmente ricerco, ma egli si scusa con dire che non poteva ricusare di amministrare un sacramento, e che a quegli altri principi stava il ricusare di andarvi. Basta; il battesimo si fece in modo, che più non si sarebbe potuto fare se fusse stato un successore della Corona; e tuttavia cresce l'amore del Re verso la dama, e diventa un male incurabile, se Iddio non ci mette la sua santa mano.

Essendo a questi giorni andato a visitare Antonio Perez, lo messi sul proposito del bene inglese; il quale mi affermò per cosa certa che tutto il disordine era nato dall'invidia che i consiglieri della regina portano al conte di Essex, per il qual rispetto non ebbero per male che detto conte si mettesse a quella impresa, per assentarlo e esporlo ai pe-

ricoli; ma perchè non potesse in ogni evento guadagnare troppa riputazione, operarono che la regina diede di secreto un comandamento in scritto all'ammiraglio di quella armata per presentarlo al conte sul fatto. Così, dopo ch'egli ebbe preso Cadix, e che vi si voleva fermare, l'ammiraglio gli diede quella scrittura, per la quale la regina gli ordinava, sotto pena di ribellione, che non dovesse fermarsi in Spagna, ma subito fatto il bottino tornarsene in Inghilterra; a che fu forzato d'obbedire. E Antonio Perez mi mostrò una lettera latina del conte d'Essex, nella quale nel vero non era specificato questo particulare; ma bene si doleva dei consiglieri della regina, che per invidia gli avessino tolto una gran gloria, e cercassero di nuovo di mandarlo fuora con armata, ma non conveniente alle qualità sue, per rovinarlo; e afferma non avere altro aiuto da combattere contro questa invidia che il favore della regina e la sua fidelità. Di che Antonio Perez si dispera; parendoli che nè regina nè questa Maestà si governino come bisognerebbe per opporsi a Spagna, affermando pure che bisogna fargli guerra in casa.

XV.

BONCIANI À VINTA.

Paris, 14 février-11 avril 1597.

ANALYSE.

(14 février.) Villeroi se prépare à partir pour Rome. Sillery est chargé de poursuivre auprès du Saint-Siége l'annulation du mariage du Roi. Ce prince déclare à l'ambassadeur de Venise qu'il veut recouvrer le marquisat de Saluces : *Disse che voleva ricuperare il marchesato, se in altro modo non potesse, con la spada.* Le duc de Savoie met dans ses intérêts M[me] de Monceaux; il engagerait le roi d'Espagne à se joindre à lui pour obtenir l'annulation du mariage. En retour, Saluces serait laissé au duc : *Pare verisimile che li Spagnuoli sieno per abbracciare questo negozio, prima perchè Saluzzo non torni ai Francesi; di poi perchè, maritandosi il Re con madama di Monceaux, si possono promettere in Francia più tumulti che mai*[1].

[1] La favorite se fait donner par le cardinal Gondi un paravent de brocatelle qu'elle a vu dans une de ses chambres : *E chi vuole ora essere ben veduto deve governarsi a questo modo.*

(18 février.) Le légat est de retour à Paris; il a mis dix jours à revenir de Rouen.

(12 mars.) Les Espagnols ont pris Amiens, à l'instant où le Roi avait le projet de faire une descente en Italie.

(17 mars.) Détails sur la prise d'Amiens; la ville est mise au pillage. Le Roi est réduit à emprunter deux mille écus à Mme de Monceaux : *senza i quali non sarebbe forse potuto partire di Parigi.* Il a plus que jamais besoin de l'assistance efficace de ses amis.

(20 mars.) Le Roi ne perd pas courage : *Non è già per questo che Sua Maestà si sia persa d'animo, chè fa quanto può e più ancora; ma vostra signoria creda che una grande speranza è riposta negli* AMICI.

(9 avril.) Sans doute il faudrait envoyer au Roi d'importants secours d'argent; mais que de chances on aura à courir! *Mi dà noia il vedere in tutti una gran negligenza, e il poco conto che il Re tiene di sè; talchè nella sua vita si può fare poco fondamento, nella successione nessuno, e nell' affezione de' popoli solamente, quanto giudicano che nel servire il Re servono il regno, o per meglio dire loro medesimi.*

(11 avril.) En France on désire la paix : *o per meglio dire qua è di pace estrema necessità, ma bisognerebbe che Sua Maestà fusse aiutata.*

XVI.

BONCIANI À VINTA.

Paris, avril 1597.

SOMMAIRE. — *12 avril.* Confiance de la France dans le grand-duc, qui peut être considéré comme le protecteur du royaume; espoir fondé en outre sur l'assistance des Vénitiens. — *16 avril.* M. de Bellièvre expose la situation de la France; il justifie la déclaration de guerre à l'Espagne; il explique les événements qui se sont succédé. Le Roi est décidé à traiter sans l'Angleterre et sans les États de Flandre; mais les Espagnols sont-ils sincères? — *26 avril.* Défiance qu'inspire le duc de Guise. Situation de Marseille; l'île Ratonneau fortifiée. Remontrances du parlement; colère du Roi; ses excuses. Grands préparatifs; efforts suprêmes; espérances; un succès rendra la paix facile. Conversion de Sanci; satisfaction du légat. Première mention faite par le légat de la possibilité de marier le Roi avec la nièce du grand-duc. Nombreux obstacles. — *23 avril.* Entretien du légat et du cardinal Gondi touchant le mariage à venir de Marie de Médicis. — *29 avril.* Paris est prêt à contribuer, mais il demande la destitution du chancelier et d'autres membres du conseil. Animosité contre les financiers. Grande fortune de Zamet. La conversion de Sanci est un fait accompli; le légat espère que cet exemple sera suivi. — *30 avril.* Le Roi se prépare à faire un effort décisif; son activité; sa confiance.

12 avril.

Mi ha conferito il cavaliere Guicciardini, che M. di Bellièvre, entrando

ieri col signor Orazio e secó in queste doglienze del male stato nel quale si trovano qua le cose, e in comparandole con quelle delli anni passati, venne ad esaltare sopra tutti i principi la magnanimità del gran duca di Toscana, che in tempi così difficili avessi preso la protezione del regno, e fattoli non pur di parole, ma di effetti notabili benefizii; e soggiungeva che, bene che paresse che il Re fusse vicinissimo a qualche gran rovina, nondimeno, se potesse avere questa state centomila scudi, lo farebbe cadere addosso ai nemici quando meno se l'aspettasse il mondo; e intendeva, secondo me, di questa intelligenza che Sua Maestà ha in Fiandra, per la quale debbe bisognare buona quantità di denari. E, perchè pareva che Bellièvre in questi ragionamenti si volgesse al cavaliere Guicciardini, egli rispose, che quello che poteva venire da lui era tutto pronto per il servizio del Re, cioè la persona e la vita sua; ma che quanto al resto simili occurrenzie di troppo superavano le forze e le qualità sue per entrarne solo a discorrere; nondimeno che li sovveniva che, non s'intendendo ora molto i Veneziani con Spagna, e per quello caso di Brescia che dovette pure essere qualche cosa che si sia stracciato, e per l'affronto fatto al loro ambasciatore in Madrid, non sarebbe stato forse difficile il persuadere loro che aiutassero Sua Maestà in sì gran bisogno; potendo conoscere i Veneziani che la depressione di questa Corona era l'alzamento del re di Spagna, che per la vicinità e troppa potenzia doveva esser loro sospettosissima per molte cagioni. Aggiungeva che quelli Signori arebbero potuto senza scomodarsi fare a Sua Maestà questo servizio. Il qual proposito dovette allargare con altre parole; talchè Bellièvre disse, che voleva andare a visitare l'ambasciatore di Venezia, cosa che non aveva potuto ancora fare, per passar seco tale offizio gagliardamente. M'è parso avvisare vostra signoria, acciò, se paressi alli Amici da per sè fare qualche officio, o costì col residente di Venezia, o a Venezia per via di lor ministro, lo possino fare; assicurandosi che sarà bene impiegata ogni fatica per reggere questa macchina, che minaccia rovina se non si sostiene con qualche buon puntello.

16 avril.

Ieri Bellièvre stette un gran pezzo in casa del signor Gondi; il quale volle ch'io fussi presente al tutto il ragionamento, che fu lungo, essendosegli mostri tutti li avvisi, e la scrittura da conferirsi solo a Sua Maestà, a lui e a Sanci; la quale sentì tutta attentamente. E, nel discorrere dello stato di Francia, ci mostrò che la dichiarazione della guerra con Spagna non aveva partorito mal nessuno, perchè non aveva accresciuto nè forze nè mala voluntà alli nimici; già che in quel punto guerreggiava più aspramente che poteva; ma che al contrario aveva fatto questo bene alla Francia di assicurare li suoi collegati, che lo esservi Sua Maestà dichiarata cattolica non lo muoveva a lasciare la loro amicizia e pacificarsi con Spagna, e di levare il pretesto che si pigliava di far guerra in Francia per la religione; che tal dichiarazione non aveva fatto perdere Doullens, ma la discordia tra Nevers e Bouillon; e che il viaggio di Sua Maestà in Borgogna e Lione, che per altro fu felice, avendo ricuperato questa provincia e accordato du Maine, era stato reso infelice per la perdita di Cambrai, avvenuta in parte per l'altra di Doullens, e per essere stata Sua Maestà forzata a trattenersi in Lione più che non voleva, per finire il trattato con Épernon, se bene allora non le riuscisse; che, venuta in poste a Parigi, s'era con prestezza condotta alle frontiere, e non potendo ricuperar Cambrai, s'internò alla Fera, fortezza d'importanza, per essere assai indentro; nel quale assedio per il mancamento delle provvisioni necessarie si era trattenuto più del bisogno; talchè aveva dato campo ai nemici d'assaltar Calais; la quale piazza, per non l'avere Inghilterra voluto soccorrere, benchè avesse un'armata con dieci mila soldati, si perse sventuratamente, come poi Ardres per colpa di M. di Belin, il quale Villeroi afferma che avrebbe fatto decapitare; e lo disse a Sua Maestà, che anch'ella ne aveva avuta voglia, ma fu impedita da tutto il mondo. Da queste sperienze vedendo Sua Maestà essere necessario pigliare qualche ordine alle cose del regno, aveva convocata quella assemblea, nè mancato in tal modo di pensare in particolare ad Amiens, conoscendolo in pericolo

per la vicinanza di Doullens; ma che quel popolo altiero e trascurato non aveva mai permesso che entrassero, non che nella città, ma ne' borghi, mille dugento Svizzeri che per tale effetto v'inviò; talchè ne avvenne quella perdita così grande, e per la qualità della villa, e per la quantità delle munizioni e artiglierie. Che questi accidenti non si potevono prevedere più di quello che si fusse fatto, e che, se bene Sua Maestà era forzata a desiderare la pace con Spagna, andandosene senza essa ogni cose in rovina, non però si era addormentata o aveva lasciata veruna di quelle diligenze che per difender se e offendere il nimico era possibile usare. Che quanto alla pace, si assicurassino gli Amici che non si saria concluso nulla senza darne loro parte e includerveli in quel modo che a loro paresse, poichè questo tornava a maggiore riputazione di Sua Maestà. Che non voleva già lasciare di dire, che dovendosi trattare di pace, era più utile per i Francesi farla separatamente che insieme con Inghilterra e con li Stati, perchè lasciando a Spagna questa inimicizia che le ha dato da fare tanti anni, se ne lasciava insieme una occasione di andarsi tuttavia consumando; e perchè essendo li Stati sudditi del re di Spagna, come si pacificassero seco, perderebbono insieme la libertà di potere trattare come membri separati dal loro re, e in conseguenza i Francesi arebbono per sempre persa questa amicizia; dove mantenendosi essi contrarii a Spagna, non si toglieva però l'occasione di potersi in qualche altro tempo aiutare l'un l'altro. Oltre che affermava che li Stati non si sarebbono mai accordati, non per rispetto de' popoli, i quali arebbe creduto che senza molta difficultà si fussero potuti persuadere, ma per conto de' loro capi, che non arebbono voluto lasciare l'autorità, come nella pace saria bisognato; e quanto a dire che Spagna arebbe più agevolmente soggiogato o loro o Inghilterra, senza l'amicizia de' Francesi, affermava che l'esempio di sì lunga guerra mostrava la difficultà di tali imprese; le quali non erano ora più agevoli di prima. Ma concludeva, che al presente non era tempo di trattar pace, avendo le cose di Francia sì al di sotto, che ella sarebbe stata per loro troppo vergognosa. Che però non sapeva come Sua Maestà, non essendo aiutata da nissuno, poteva sussis-

tere; che forse il mancare ora, sarebbe stato manco male con la pace salvare la più gran parte di questo gran regno, che per ostinazione metterlo tutto a manifesto pericolo. Con quel proposito non lasciò di certificarci della confidenza che si ha nelli Amici, e di quanto essi all' incontro si possono promettere del Re e dell'opera sua particulare; le quali cose saranno da me pretermesse.

Soggiugnerò bene, che, essendo entrato con il legato in simili propositi, ancorchè in universale, cavai da sua signoria illustrissima, che il re di Francia ha sempre dubitato che li Spagnuoli non lo voglino ingannare; che essi non si sono mai affato dichiarati col Papa di voler la pace; il che riscontra con quello che mi disse il cardinale Gondi, che questa risposta che s'aspettava di Roma non era venuta; che i propositi del cardinale arciduca non erano cose concludenti, e che quando si venisse a restringere il trattato di pace, Sua Santità vorrebbe inchiudervi li Amici.

26 avril.

Si ha poca fidanza nel governo del duca di Guise; il quale seguita le pedate del padre, cercando con ogni industria il favore e l'aura popolare, talchè chi pon mente alle sue azioni conosce troppo bene che egli aspira a pigliar in Marsiglia tanta autorità che alla prima occasione, o di qualche sinistro del Re o al più lungo della sua morte, possa impadronirsene; per questo, oltre al carezzare la plebe, procura che quanti più gentiluomini, suoi amici e servitori, sia possibile vengano ad abitare in Marsiglia, e tra gli altri ne aveva pregato il conte di Carces, il quale li ha risposto che serberà i denari che li converrebbe spendere nello stare a Marsiglia, per impiegarli in qualche altra occasione di maggior servizio di Sua Maestà. Le quali parole da costoro che hanno già Guise a sospetto sono bene considerate, come tutti gli altri suoi andamenti; e per far li contrapeso, non trovando ancora modo di levarlo di là, voltano sotto mano più autorità che possono a' parenti che ci sono rimasti del viguier Libertà, che ancor essi non debbano più che tanto fidarsi di Guise; talchè non lo vollero lasciare entrare in Nostra Dama

della Guardia; e Viberac mostrò al Gondi una lettera di M. di Vair[1], nella quale dandoli conto di più cose in queste materie, li contava come, maravigliandosi che allora che Guise prese la nave con quelli soldati, fu dal presidio di Toscana lasciato entrare dentro allo scoglio con secento persone, che fu quasi miracolo che non pigliasse tale opportunità di levarsi quello stecco delli occhi. Per le quali cose Villeroi concludeva, che, non avendo Sua Maestà in Marsiglia un governatore che fosse per aiutare la sua deliberazione, e d'altra banda essendo stati i Marsigliesi in dubbio che Sua Maestà li volesse vendere o impegnare ai principi di Toscana, era sforzata a procedere con più cautela che non comportava la voluntà di compiacere interamente li Amici; e la cautela era questa, che facendo la fortificazione a suo modo a Ratonneau, e guardandolo con suoi soldati, il Re vi mettesse un capitano Francese, che in nome, per quietare ai Marsigliesi, dependesse da Sua Maestà, ma nell'effetto dovesse obbedire a' principi di Toscana; i quali per ora aranno questa contentezza di vedere Ratonneau assicurato dalli Spagnuoli, e con tempo lo potranno avere nell'intero possesso. È certo si vede in questi ministri, e massime in Villeroi, grande desiderio di dare soddisfazione alli Amici, o per muoverli tanto più a sovvenire a questi loro bisogni, o perchè il bisogno stesso abbi loro aperto gli occhi.

A questi giorni questi principali del parlamento furono dal Re a Saint-Germain, per trattare delle occorenzie che si eranodate e si dovevano dare per trovar denari per la guerra; e il primo presidente fece le parole. Il quale, per mostrare la necessità che ci era di riformare il consiglio di Sua Maestà, disse che egli era per la più composto di tre sorte di genti perniziose molto : la prima, di quelle che il re ultimo aveva con gran ragione cacciati, tra quali vien compreso il cancelliere, Bellièvre e Villeroi; la seconda, di alcuni, che quando entrarono nel consiglio erano poveri, e ora davano grandissime doti alle figliuole,

[1] Guillaume du Vair avait été envoyé à Marseille par le Roi avec le titre d'intendant général de la justice.

facevano spese eccessive, e possedevano molte entrate, e di questi sono Schomberg e altri; e la terza, di persone che in un medesimo tempo ministri della Corona e mercanti, partecipavano dei partiti che fanno questi negozianti, tra quali era annoverato il Bréville, il cancelliere e altri. Detto presidente parlò ancora del Re con gran lode, quanto al valore e arte militare; ma soggiunse, che in un re questo non era il tutto; convenendo anco essere vigilante ai suoi affari e accurato. Sopra il quale proposito il parlamento mise il Re in tanta collera, che rinfacciandoli il beneficio che aveva fatto loro con le sue proprie fatiche e disagi, senza che essi lasciassero i loro sonni, disse che a lui non si poteva dare del negligente, e che ne mentiva! La qual parola replicò per tre volte con molta stizza. Il che spaventò tutto il parlamento, per essere cosa che non si è più sentita. Però, dopo che si furono andati, pensando quelli del consiglio meglio al fatto, ancora che fussero stati punti asprissimamente, operarono che il parlamento di nuovo fusse chiamato a Saint-Germain, per mitigarlo; dove andarono li altri del primo presidente in poi, che disse aver la gotta. Sua Maestà si scusò con esso loro, dicendo la collera averlo transportato a dir quello che non avrebbe voluto, e essi anche domandarono perdono, gettando nella più parte la colpa della asprezza di quelle parole addosso al primo presidente. Il Re si rivolse a pregarli, perchè lo aiutassero a conservare lo Stato, confessando liberamente, che, se non lo aiutavano, questo regno era perso; ma che sovvenendolo, li assicurava che non ci sarebbe stato nulla di male, e tra poche settimane s'averebbe a parlare di sè. E così si fa il maggiore sforzo che sia possibile per trovar denari. Creano parecchi officiali nuovi, così presidenti, consiglieri, maestri de' conti e altri; e pensando e ripensano poter cavare trecento mila scudi. Centoventi mila sono quelli che dà in sei mesi Parigi per pagare tre mila Svizzeri; trecento mila se ne attaca; e si mette una imposizione di dugento mila : talchè tra questi ed altri fanno conto di avere a mettere insieme in breve più d'un milione d'oro. In tanto ragunano quella maggior quantità di munizioni, e tutta sorte di provvisioni che sia possibile, pensando avere al fine di questo in ordine trenta

cannoni e modo da fare batteria reale; e il legato mi afferma avere sentito dire correre in maniera M. de Vic, che ha molta confidenza che si possa fare qualche cosa di buono.

Dice M. de Vic, che in Amiens non sono più di due mila Spagnuoli, che sono pochi a sì gran villa; che agevolmente si impedirà il soccorso, prima perchè li Spagnuoli non possono ancora per due mesi mettere gran gente insieme, e poi perchè i Francesi non hanno a guardare se non da una parte della città e quasi una porta sola, giovando loro assai la riviera. Dice di più che i Francesi non averanno a far prova della loro pazienza, come a la Fère, perchè, non si premendo di pigliare Amiens per assedio ma per assalto, talchè in poco più d'un mese se ne vedrà l'esito; che di primo colpo si potranno alloggiare su fossi, e che avendo li Spagnuoli anco ad aver sospetto de'cittadini di Amiens, aranno più difficultà a resistere alli assalitori. Se l'impresa riesce, si sarà recuperata la reputazione e una gran parte di danno, almeno se le sara fatto altrettanto al nemico; ma non riescendo, il regno si ridurrà in evidentissimo pericolo; votandosi ora tutte le borse, e scemandosi il credito e la reputazione; e si potrebbe dubitare che il Re non fusse costretto a fare qualche pace vergognosa.

Dal legato parmi conoscere che non solo ci sia voglia di pace, ma anco buona speranza che, avendo Sua Maestà qualche prosperità, ella sarà facile più che non si pensa, massime ora che qua hanno mutato la resoluzione di prima di includere Inghilterra e gli Stati. Il legato è in molta confidenza del Re, e con Sua Santità quanto ai negozi della legazione debbe potere quanto vuole. Sua signoria ha avuto indicibile allegrezza della conversione di Sanci, riputandola vera e sincerissima. Crederebbe anche di portare quella di Madama, ma la voglia di maritarsi con il duca di Soissons la fa star dura.

Il legato in quel ragionamento mi cadde sul proposito della principessa, nipote di Sua Altezza, mostrandomi bene il suo desiderio, come fece con il signor Gondi, ma me ne parlava come di cosa difficilissima, prima per esser viva la regina di Navarra, ma particularmente per l'amore del Re verso madama di Monceaux, dubitando sua signoria

illustrissima, che, come egli fusse sciolto, non togliesse lei per moglie, tanta è grande questa affezione. E madama di Monceaux è stata quella che ha rimesso su il cancelliere, mostrando al Re che, se a Sua Maestà fusse venuto accidente nessuno, non ci rimaneva altri che potesse sostenere lei e i loro figliuoli che il cancelliere. Talchè, se bene il legato n' ha voglia ardentissima, nondimeno non se ne rincora più che tanto, e non la mostra con nessuno, per non discoprirsi senza proposito; ma sta ben sempre parato per tutte le occasioni che potessero offerirsi.

La tregua con Savoia è rotta; ma non però si lascia di trattare; e con Mercœur si è alle medesime.

23 avril.

Il signor Gondi andò dal legato, per vedere di penetrare qualche particulare circa la pratica della pace con Spagna, e, bisognando, per ricordarli il servizio delli Amici; al che, trovandolo inclinatissimo, e avendolo messo in dolcezza, li cavò di bocca, che, non solo nella pace, se nulla si concludesse, li avrebbe serviti, ma fatto anco più di quello che da lui si aspettava, che era di maritare la principessa, loro nipote, con Sua Maestà; perchè diceva che, come Sua Maestà fusse chiara di non potere avere la infanta, non aveva da voltarsi altrove, e che Sua Santità essendo richiesta dal Re di voler udire le sue ragioni circa alla sua moglie, non poteva ricusare e di sentire e di sentenziare. Il quale ragionamento il signor Gondi afflrma, che benchè li piacesse, non però lo muoveva ad applicarvi troppo l'animo; sennonchè di poi avendo trattato con questi più principali, è venuto per le loro parole in opinione che fossero passati di simili propositi nell'ultima audienza data dal Re al legato in casa sua; e che quasi ha speranza che, nel maneggio della pace tra questi due principi, potesse venire la considerazione di stringerli con il vincolo matrimoniale con l'infanta per far la pace più stabile. Ora, perchè il signor Gondi tiene per impossibilissimo che si dia l'infanta al re di Francia, e perchè vede che la pace desiderandosi per necessità infinitamente, non sarebbe gran cosa che ella si facesse e forse prima che non si pensa, ha voluto che io scriva

questo particulare, perchè li Amici sappino, innanzi che abbino preso partito della loro nipote, come vostra signoria avvisa che erano vicini voler fare; sopra che li assicura che in tutti questi principali è un desiderio estremo di maritare Sua Maestà, e che, come si vegga escludere il partito dell' infanta, si volteranno a pregare li Amici; e che il Re non potrà alla fine fuggire di pigliare moglie, nè resistere a' preghi e alla forza, per dir così, di tutto il regno; nè madama di Monceaux in cose di sì grande importanza averà modo di far contrapeso al desiderio universale; tanto più che si tiene per fermo che il cancelliere sarà messo a sedere, e per conseguenza verrà a mancare l' autorità di madama di Sourdis, senza il cui consiglio madama di Monceaux non è abile a condurre sì gran disegni. Al Gondi pare che fusse di sì gran servizio per infiniti rispetti se tal pensiero potessi riuscire, e, ancora che la certezza non ce ne sia, nondimeno mette molto conto l' aspettare, massime non avendo ancora la principessa passata l' età nella quale altre gran principesse si sono maritate; ma questo sia giudizio della infinita provvidenza delli Amici.

29 avril.

Il Re seguita la sua dieta a Saint-Germain, dove ha chiamato il consiglio per porgere qualche remedio alle presenti necessità; a che non si trova modo per esserci il panno troppo stretto. La villa di Parigi par che si obblighi di soldare per sei mesi tre mila Svizzeri, che importerà più di cento mila scudi, ma li vuol pagare da sè stessa, non si fidando del consiglio del Re; anzi deve avere fatto instanzia che si mutino, principalmente il cancelliere al quale Sua Maestà aveva risoluto di torre il sigillo; ma intendo che di poi si è rimpiastrato per opera di madama di Monceaux. Si era fatto ancora molto rumore contro parte di questi finanzieri, avendo ritrovato che avevano partecipazione ne' partiti di questi contrattanti; nondimeno per essere tanto potenti, doveranno superare tutte le difficultà, perchè tra essi veniva compreso Sanci; ma tra gli altri s' è molto gridato contro Zametto e Bellami, mostrando questi tesaurieri con quanto disavvantaggio del Re avessino

fatto i loro partiti. Nondimeno, perchè qua non ci è nessuno che volesse o potesse prestare a Sua Maestà trecento sessanta mila scudi, come ultimamente fece Zametto, ella non si vorrà perdere un servitore, che al bisogno le fa più servizio che tutti i suoi vassalli insieme e che qualsivoglia principe.

Il maresciallo di Biron sta tuttavia all' armata, ma ha tanta carestia d'ogni bene, che non può tenere i soldati, i quali più tosto che crescere devono scemare. Il legato sta molto allegro, essendo qua amato; e pare che Dio voglia favorire il suo gran zelo verso la religione e verso il bene del regno, poichè ha inspirato Sanci a farsi cattolico; che insieme con M. d'Évreux fu sabato sera a trovare sua signoria illustrissima per conferirle questa resoluzione. Dicesi il medesimo di M. di Sully; e a questo si congiugnerà quella di Madama, sorella del Re, come si spera, il legato acquisterà nome immortale.

30 avril.

Il Re è risoluto di fare per tre o quattro mesi tutto lo sforzo che potesse nelle frontiere di Piccardia, parendoli rimanere con gran vergogna, se in questo tempo non si recupera Amiens e non si danneggia notabilmente l'inimico; al quale si dà agio con l'impossibilità sua di nuocergli; e Sua Maestà non fa ora altro che pensare al modo di trovar denari per mettere insieme gente e munizioni per combattere li inimici, e è tanto riscaldata e tanto punta, che non solo piglierà denari a qualsivoglia sorte d'interesso, purchè ne trovi, ma si metterà poi a ogni rischio e sbaraglio. E sarebbe desiderabile che da suoi confidenti e collegati fusse prontamente soccorso, perchè è ridotta in termine, che verosimilmente si può conjetturare che per di qui a ottobre Sua Maestà arà fatto alli Spagnuoli o ricevuto da loro qualche danno.

XVII.

BONCIANI À VINTA.

Paris, mai-juin 1597.

ANALYSE.

(2 mai.) Le parlement recherche les concussionnaires; il persiste à demander le renvoi de certains membres du conseil, assez mal à propos peut-être, car le Roi a besoin en ce moment du concours de son conseil des finances; aussi répond-il au parlement avec irritation.

Un grand conseil consultatif est tenu au Louvre : *E tutti concorsono in un parere, che si debba aiutare il Re, ma che danari da qui avanti non passino per le mani di quelli che l' hanno impeciato.*

(24 mai.) Les besoins du Roi sont tellement urgents que tous ses *amis* doivent le seconder généreusement : *Talchè, se Sua Maestà vedrà esserle negato quel che con tanta instanzia ha chiesto, penserà avere giusta causa di credere che non abbino buon animo.*

Le Toscan Pesciolini[1] écrit au cardinal Gondi pour justifier le capitaine Rinuc-

[1] Les Espagnols s'étaient toujours proposé de saisir la première occasion de s'emparer de Marseille; ils avaient eu l'espoir de réaliser leur projet avec la connivence de Louis d'Aix et de Casaux. L'heureux coup de main exécuté par le duc de Guise, bien secondé par Liberta et l'avocat Bausset, avait entraîné la chute de Casaux et de Louis d'Aix, et rendu Marseille au Roi. Cependant la ville était menacée. Le nouveau viguier, l'intrépide Liberta, était mort au mois d'avril. On se défiait du duc de Guise; on craignait l'effet des secrètes intelligences que les Espagnols entretenaient dans la place. La perte d'Amiens par les Français avait eu un grand retentissement, et la situation du Roi devenait critique. Or, à Marseille, il convient de signaler une complication; l'accès du port est défendu par trois îlots : château d'If, Pomègue et Ratonneau. Le 8 juillet 1591, le grand-duc Ferdinand, d'accord avec la France, dont il était dès lors le créancier, et à l'effet de mettre la ville à l'abri d'un coup de main du Roi Catholique ou du duc de Savoie, avait envoyé sur quelques galères un corps de troupes qui s'était établi au château d'If. Le capitaine Bausset et le Toscan Pesciolini exerçaient en commun le commandement.

En 1597, les Français de Marseille venaient de fortifier l'île Ratonneau à tout événement. Le grand-duc considéra-t-il ce fait comme un acte de défiance, ou comme une menace contre la garnison toscane du château d'If? Songea-t-il à s'assurer un gage pour le cas où la mauvaise fortune continuerait à poursuivre le Roi? Toujours est-il que, le 20 avril, pendant une absence momentanée de Bausset, les Florentins s'étaient rendus seuls maîtres du château d'If. Bien-

cini d'avoir chassé le capitaine Bausset du château d'If. Le cardinal communique cette lettre à Villeroi, et assure que le grand-duc est étranger à cet acte : *Poi parla al Re vivissimamente, con assicurarlo, sotto pena di essere tirato a coda di cavallo, che questa cosa era stata fatta senza saputa delli* AMICI*, e con causa giusta e urgente.* Mais voilà trente-cinq jours d'écoulés depuis que le fait a eu lieu, et on n'a reçu aucun désaveu de Florence : *il che viene ora male a proposito.* Il est à craindre que les bons rapports qui existaient entre les deux pays ne soient profondément altérés.

Bonciani se reproche presque, à ce propos, d'avoir dans ses dernières lettres représenté la situation de la France sous de trop sombres couleurs : *Ho forse per le mie lettere data occasione di credere che la Francia sia rovinata, e che non se ne debba tenere un conto al mondo.* Il faut en rabattre. La France n'est pas morte encore, et sa succession n'est pas ouverte. Alors même qu'il devrait faire de durs sacrifices, le Roi n'en resterait pas moins *un grande e potente re; nè di tutto si leverà il modo di potere una volta per qualche via riacquistare il suo, perchè la pace accrescerà più le forze ai Francesi che alli Spagnuoli, si per essere questo paese per natura più fertile, sì perchè Spagna resterà in guerra con i Stati e con Inghilterra.*

Le Pape a écrit un bref très-amical au Roi à propos de la perte d'Amiens. La meilleure intelligence règne entre eux; c'est, en grande partie, l'œuvre du légat : *E se il Re avesse qualche felice successo in questa impresa che ora prepara, come per alcuno si spera, sarebbe agevol cosa che si venisse a una pace non disavvantaggiosa per Francia. Però vostra signoria consideri se sarà servizio delli* AMICI *rimanere in questa congiuntura con poca confidenza con Sua Maestà, poichè il non venire la risposta de' nostri spacci, e l'accidente di château d'If muta ogni cosa.*

Le Roi, pour faire de l'argent, a créé de nouveaux offices, malgré l'opposition du parlement. L'édit une fois enregistré : *sono comparsi li compratori, vendendosi benissimo tutti gli offici. Con questi denari e con gli altri che tuttavia si vanno ragunando, Sua Maestà si metterà in viaggio tra pochi giorni per la volta di Amiens, ove si mandano del continuo munizioni e altri preparamenti; e, facendosi uno sforzo estremo con particulare cura e assistenza del Re, non sarebbe miracolo che si ripigliasse Amiens.*

(8 juin.) La nouvelle de l'envoi de galères toscanes au château d'If produit en France une grande émotion. On accuse le grand-duc d'avoir voulu profiter de la détresse du royaume, de chercher à s'emparer de Marseille : *Altri hanno avuto ardire di dire che li* AMICI *si erano accordati con li Spagnuoli. Sopra tutto è giudicato stranissimo, che, essendosi già loro offerto Ratonneau, lo rifiutassero, e ora lo vogliono come per*

tôt après. Jean de Médicis, fils naturel de Cosme, amenait d'importants secours à la garnison toscane, et élevait contre le fort de Ratonneau un nouveau fort dans l'île de Pomègue. Le grand-duc tenait ainsi la clef du port de Marseille. Les négociations relatives au conflit qui résulta de cette situation remplissent la correspondance de Bonciani.

forza, con mettere a pericolo Marsiglia, irritare il duca di Guise, e, nel cospetto del mondo, mostrare di curarsi poco di offendere il Re.

Les gouverneurs du Roi n'ont-ils pas le droit de fortifier dans ses États les lieux qu'ils jugent à propos de mettre en état de défense? Le Roi a écrit en toute hâte une lettre au duc de Guise et une autre à Jean de Médicis [1], pour empêcher qu'un conflit n'éclate à l'improviste.

Le légat et le cardinal de Gondi décident que Bonciani sera immédiatement envoyé à Florence pour donner au grand-duc tous les éclaircissements nécessaires.

(14 juin.) Bonciani est sur le point de partir : *perchè qua tuttavia dura l' alterazione, e le cose sono in termine che ricercano una maturissima deliberazione.*

Nota. L'absence de Bonciani a pour conséquence une lacune dans la correspondance, qui n'est reprise qu'au mois de septembre.

Nous plaçons ici une lettre de M. de Luxembourg, ambassadeur de France à Rome, par laquelle le grand-duc est informé des premières démarches faites à Rome en faveur de la paix.

LETTRE DE M. DE LUXEMBOURG AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, appendice, filza 45.)

Rome, 17 septembre 1597.

Monseigneur,

Despuis que ie suis icy, ne s'estant traité aucune chose d'importance, ie n'ay point voulu donner la peine à Votre Altesse de lire mes lettres, qu'elles ne fussent accompagnées de quelque notable suiet. Maintenant estant averti qu'en France s'estoit fait quelque ouverture de paix entre le Roy et le roy d'Espagne par la conduite du général des Cordeliers, emploié par Nostre Saint Père le Pape (comme ie croy que le Roy peut avoir escrit à V. A.) ie ne m'estendray à luy dire si non ce qui se fait icy. La négotiation donques du dit général estoit quasi arrestée sur la déclaration que le Roy luy fit de ne pouvoir passer outre sans avertir la roine d'Angleterre, et Messieurs des Estatz des Pais Bas ce dont

[1] La lettre de Henri IV à Jean de Médicis se trouve dans les *Lettres missives de Henri IV,* de Berger de Xivrey, t. IV, p. 768.

on le recherchoit; et S. S. mesme trouva mauvaise du commencement ceste responce, disant n'estre convenable à sa dignité, que ses ministres se trouvassent meslez en un traitté parmy des hérétiques. Sur ce point i'ay remonstré que l'honneur du Roy estoit si fort engagé en cela, qu'il ne pouvoit et ne devoit rien traiter avec les Espagnols sans le sceu de ses alliez et confédérez. Que l'observation de la foy ayant esté reciproquement promise et iurée, il ne devoit avoir moins de soin de ses promesses que de sa vie. Qu'ayant receu des secours fort notables de leur part, il ne vouloit estre ingrat à les reconnoistre en toutes occasions, et spécialement en la démonstration de son intégrité, la quelle on trouveroit tousiours si ferme et si constante, qu'il courroit plus tost les hazardz de toutes les fortunes du monde que de donner argument à ses amis de luy reprocher qu'il eut failly à ses promesses. En fin i'ay eu tant de bonne fortune, que S. S. est demeurée satisfaite de l'intention du Roy, puis qu'elle estoit fondée à ne vouloir souiller ses actions d'aucune marque d'ingratitude. Par ainsi S. S. est résolue de continuer tousiours son entreprise; et quant à moy ie croy (si elle réussit) que rien ne se résoudra qu'avec toutes les satisfactions que les alliez et confédérez du Roy pourroient désirer, ne reconoissant rien au monde, après Dieu, que Sa Majesté affectionne plus que les rendre autant participans du bien qui en peut arriver, qu'ils se sont monstrez affectionnez à luy tesmoigner par plusieurs effetz de leur bonne volonté. Voilà, Monseigneur, la plus importante affaire qui se soit présentée, despuis mon arrivée en ceste court, et suivant le commandement, que i'ay du Roy, de communiquer à V. A. tout ce que ie manieray de plus sérieux, ie n'y ay point voulu faillir maintenant, espérant qu'elle me fera cest honneur, comme à son obligé serviteur que ie suis, et pour la bonne affection qu'elle a tousiours fait paroistre au bien des affaires du Roy, qu'elle me despartira s'il luy plaist ses bons avis et conseils, comme elle les iugera convenables à ce propos, les quels ie recevray à très grande faveur, et les ensuivray à l'égal des commandemens de Sa Majesté.

En ma dernière audience ie fis grande instance au Pape de vouloir faire quelques cardinaux en faveur du Roy à ces premiers quatre temps.

mais je le ne voy point disposé à faire encores de promotion. Si est ce que chascun estimoit qu'à la premiere occasion, S. S. deut donner au Roy la part qu'elle luy devoit avoir gardée de ceste gratification. La quelle néantmoins ie poursuivray iusques au bout, à fin, si ie puis, d'acquérir à Sa Majesté le contentement de voir, comme elle le désire extresmement, que les prélatz de France et ceux de l'Italie qui ont affectionné sa prosperité soient ornez de ceste dignité par sa recommandation. De ce que i'y avanceray, et de tout ce que ie verray avoir quelque mérite, i'en donneray incontinent avis à V. A. de la quelle, Monseigneur, ie suis

Très humble serviteur,

François de Luxembourg.

XVIII.

BONCIANI AU GRAND-DUC.

Octobre 1597.

ANALYSE.

Amiens, perdu le 11 mars, est repris par le Roi le 25 septembre.

(Amiens, 8 octobre.) Le général des franciscains agit d'accord avec le légat pour faire conclure une trève entre la France et l'Espagne; le Roi ne veut pas que le duc de Mercœur y soit compris : *E rafferma a vostra signoria, che Sua Maestà è tanto e tanto più cresciuta di reputazione che prima pareva abbassata; talchè ormai la pace si farà con buone condizioni.*

(Paris, 20 octobre.) *Vostra signoria mi creda, che qua hanno gli occhi aperti ad ogni cosa, e conoscono bene il loro vantaggio e le difficultà de' nemici. Anzi dirò che, poco innanzi che il Re pigliasse Amiens, gli Spagnuoli glieglo offersero, non con il rimetterlo in mano di Sua Santità, ma di darlo liberamente al Re per far tregua. E Sua Maestà lo rifiutò. Nel quale proposito torno a replicare, che per ognuno s'è ripreso grandissimo animo, parendo loro aver fatto assai; poichè nel medesimo tempo hanno travagliato Savoia, presa una città forte, nella quale erano più di quattro mila soldati, fatto ritirare il cardinale arciduca con tutte le forze di Fiandra, e mandato trecento mila scudi a' Svizzeri. Tutte queste cose fanno che, se bene costoro conoscono aver bisogno della pace, nondimeno stieno sul grande, e non si vogliono addormentare con una tregua senza riavere il loro.*

Le légat est parti pour la Flandre : *allegramente, e mostra di fare questo viaggio da sè*[1].

(23 octobre.) Si le grand-duc persiste à vouloir conserver le château d'If, l'unique moyen serait de réclamer, avant de le rendre, le remboursement des sommes énormes qu'il a prêtées.

Le duc de Lorraine poursuit à la fois pour son fils l'alliance de Toscane, et celle de Madame, sœur du Roi. Madame conserve toujours l'espérance d'épouser le comte de Soissons. Le légat pense que si le Roi était moins enchaîné dans les liens de Mme de Monceaux il serait possible d'obtenir du Pape l'annulation du mariage de Sa Majesté, et de terminer l'affaire du château d'If, en faisant épouser au Roi la nièce du grand-duc : *E parmi nelle parole del legato conoscere, che egli abbia paura che il Re non sposi la dama, e che si cerchi far legitimi i figli che ha di lei; e già apparisce che il Re comincia ad aver gelosia del principe di Condé.*

La princesse de Condé, pendant que le Roi était devant Amiens, a voulu présenter le jeune prince de Condé, son fils, au peuple de Paris; le marquis de Pisani s'est énergiquement opposé à cette démarche. Comme le grand-duc pourrait être compromis à tort dans cette intrigue, Bonciani a eu soin que le Roi fût informé par Villeroi de ce qui s'était passé.

(26 octobre.) Entretien avec Villeroi à propos de l'affaire du château d'If. Le Roi a montré une grande modération : *E mi assicura* (Villeroi) *che in Francia non era altri che Sua Maestà, che non l'avesse interpretato sinistramente.* Qu'a voulu le grand-duc? Que prétend-il? Marseille se ferait plutôt espagnole que de se laisser emprisonner ainsi. Bonciani défend son maître du mieux qu'il peut; il en vient à proposer qu'un capitaine français soit rétabli dans la commandement du château d'If, pourvu que ce capitaine soit agréé par le grand-duc. Il entrevoit que Villeroi est retenu par la certitude que la France est hors d'état, quant à présent, d'acquitter la dette contractée envers la Toscane. Il constate que ce malheureux conflit entraînera un refroidissement entre les deux pays : *Nondimeno mi pare dovere assicurare vostra signoria che nell'animo loro resterà poco buona volontà, e che li* AMICI *potranno fare poco conto ne' loro bisogni della Francia.* Il faut peser lequel vaut le mieux, ou la possession du château d'If, ou l'amitié du Roi et de la France : *parlo a vostra signoria chiaro.* L'opinion publique se prononce contre la conduite du grand-duc en France et hors de France. Chaque jour amènera quelque difficulté nouvelle avec les Marseillais. Cette

[1] A la date du 18 octobre se trouve une dépêche, dans laquelle Bonciani rend compte d'une audience que le Roi lui a donnée près de Doullens, et dans laquelle l'ambassadeur a déclaré que les sentiments du grand-duc étaient toujours les mêmes à l'égard de la France, tout en s'efforçant de justifier la conduite de son maître dans l'affaire du *château d'If.*

situation n'est pas tenable : *non ne ho tanta autorità che io possa contradire alle ragioni manifeste.*

(... octobre.) Le Roi, en présence du chancelier et de Villeroi, a exprimé au cardinal Gondi son très-vif mécontentement : *E il punto che ho accennato, dirò sopra ciò che, esasperando costoro, potrebbono finalmente convenire con li Spagnuoli con danno delli* Amici. Gondi demande au conseil si l'on peut nier que la garnison toscane du château d'If ait assuré le salut de Marseille. On le reconnaît, mais on s'étonne que la conduite des Florentins soit si contraire dans le présent à ce qu'elle a été dans le passé. Le grand-duc veut-il prendre Marseille, *per forza?* le Roi la défendra, *per amore;* qu'il fasse sa demande, *ma non con modi sì violenti.* Biron est le seul membre du conseil qui ait essayé d'excuser le grand-duc.

(27 octobre.) Le Roi a fait dire au cardinal-archiduc, qu'il s'entendait à faire la guerre comme lui-même à dire une messe.

On négocie le mariage de Madame avec le fils du duc de Lorraine. On doute de la conversion de cette princesse.

XIX.

BONCIANI À VINTA.

Paris, novembre 1597-janvier 1598.

ANALYSE.

(4 novembre.) On accuse le grand-duc d'être tout Espagnol; de tout sacrifier à son intérêt.

Le Roi a avec le cardinal Gondi un entretien confidentiel; il lui parle des intrigues qui ont lieu en faveur de Condé, du comte de Soissons.

Le duc de Mercœur se trouve dans une position critique.

(14 novembre.) Le légat est à Saint-Quentin. Le Roi envoie M. de Maisse en Angleterre. Il veut, avant de traiter, conférer avec ses alliés. Il ne désespère pas d'obtenir la restitution de tout ce qui lui appartient. Il est fort irrité contre Mercœur, avec lequel il ne veut pas traiter.

(26 novembre.) Villeroi, Bellièvre et Frêne sont chargés par le Roi d'examiner l'affaire du château d'If. Entretien de Bonciani avec Frêne. Les galères toscanes ont capturé un navire provençal, et mis aux fers les hommes qui le montaient, ce qui excite une grande indignation; on a attendu que Bonciani fût de retour de sa mission à Florence; il est revenu, et il est temps de prendre un parti. Non-seulement le grand-duc est en possession du château d'If, mais il a fait fortifier la petite

île de Calescraigue; ces îles appartiennent à la France et non à la Toscane. C'est en vain que Jean de Médicis proteste qu'il est là pour le service du Roi. Bonciani attend de nouvelles instructions de Florence. Entretien avec Villeroi. Celui-ci demande que le château d'If reçoive une garnison française : *Così per la reputazione di Sua Maestà, come per la sicurezza di Marsiglia.* Bonciani répond que la réputation du Roi n'a rien à souffrir, puisqu'il est assuré des intentions du grand-duc et qu'il doit préférer un allié dévoué aux Marseillais : *uomini sediziosi e stati ribelli;* enfin, que si le capitaine Bausset a été chassé, c'est à cause de ses mauvais procédés : *per li suoi mali trattamenti;* il ajoute que personne ne se réjouira plus que le grand-duc des succès du Roi et de la prospérité du royaume.

(30 novembre[1].) Le duc de Mercœur a recours à Mme de Monceaux; la duchesse viendra elle-même offrir à la maîtresse du Roi la main de sa fille pour le fils qu'elle a eu du Roi, le bâtard César.

Affaire de la succession de Ferrare; le Roi paraît disposé à soutenir efficacement les prétentions du Saint-Siége.

(6 décembre.) Bonciani a rendu visite à Mme de Sourdis et à Mme de Monceaux, et leur a fait des présents : *un regalo di drappi, per invitarle a prender parte in servizio del granduca.* Ces dames promettent leurs bons offices. On pourra leur envoyer encore *certe gentilezze*, par exemple, des cassettes de parfum : *E li Amici potranno risolvere quanto vogliano che queste donne costino loro l'anno, e arrisicare qualche poco per vedere se con tal mezzo si potessero condurre a fine i loro pensieri.* Bonciani a offert la grande cassette de médicaments : *dei rimedii e delle confezioni*, à Bellièvre : *il quale ha mostrato averla carissima, essendo molto proporzionata a lui, per essere spesso malato.* Il ne faut oublier ni Villeroi, ni Gondi.

(29 décembre.) Grand éclat du Roi contre le grand-duc en plein conseil, à propos des soixante hommes, ses sujets, pris par les galères toscanes sur un navire provençal, et mis aux fers. Il expose, à cette occasion, tous ses griefs. Longues explications de Gondi et de Bonciani, mandés chez Villeroi : « On veut que le grand-« duc rende les forteresses du château d'If et de Calescraigue? Qu'on lui rende les « sommes qu'il a prêtées; pourquoi aurait-il confiance en ceux qui n'ont pas con-« fiance en lui? Prétend-il qu'on agisse envers lui comme on a agi envers du Maine « et ses pareils? Pourquoi, quand le Roi a donné tant d'argent à ses ennemis, ne « rembourserait-il pas ses amis? Quels services le Roi a-t-il rendus jusqu'ici au « grand-duc, qui l'a si bien servi? Que du moins il ne le traite pas à l'extrême ri-« gueur. A son retour de Florence, Bonciani ne s'attendait pas à tant d'irritation. « Il a écrit à son maître ce qui se passe, et il attend sa réponse, qui peut-être sa-

[1] Cette dépêche n'est pas de Bonciani, mais du secrétaire Raffaello Romena.

« tisfera toutes les exigences. » Bonciani, dans cette terrible séance, a tout fait pour éviter d'en venir à une rupture. Gondi était présent, et il invoque son témoignage; il n'est pas sorti de la mesure, malgré les emportements de Villeroi. Il a été convenu que ce ministre en référerait au Roi.

Conférence avec le connétable, Bellièvre, Villeroi, Frêne et Gondi : « Bonciani, « dans sa mission à Florence, a eu pour objet de rechercher : 1° les causes qui ont « engagé le grand-duc à chasser Bausset et à envoyer ses galères; 2° les satisfac- « tions à offrir au Roi. Il traite ces deux questions. Le grand-duc a voulu se main- « tenir au château d'If aussi bien contre les Marseillais que contre les Espagnols. « Il offre de reconnaître, par le serment de la grande-duchesse et par sa propre « signature, que les îles qu'il occupe appartiennent au Roi; qu'il ne songe pas à les « lui enlever, mais à les défendre contre ses ennemis; il est prêt à admettre un capi- « taine français : *purchè si eleggesse qualche suo confidente.* »

Le connétable déclare que, vu l'état des esprits en Provence, le Roi ne peut laisser ses forteresses aux mains du grand-duc, envers lequel il se montrera d'ailleurs toujours reconnaissant. La discussion se porte sur la réclamation de Bonciani qui offre la restitution immédiate des places contre le remboursement intégral des sommes prêtées (ces sommes réunies s'élevaient à 705,000 écus d'or). On n'arrive à aucune conclusion. Villeroi s'est radouci; il se borne à faire sentir que le Roi est puissant, qu'il va faire la paix et qu'il est en mesure de rendre service à ses amis : *Che il regno di Francia non era tanto basso, che non si avesse a stimare la sua amicizia; che ora doveva il granduca ricorre il frutto de' beneficii che li aveva fatti; che stava in mano loro far pace con Spagna e Savoia in qual modo che avessero voluto, anzi con speranza di valersi del loro aiuto di Savoia; volendo forse mettermi paura, che avrebbono potuto rappacificarsi con Savoia a spese delli* AMICI.

(16 janvier 1598.) La réponse du grand-duc est enfin arrivée. Le porteur est passé par Marseille, pour donner l'ordre à Jean de Médicis de remettre en liberté les hommes capturés sur la tartane provençale. Nouvelle réunion chez le connétable, composée des mêmes ministres, auxquels est adjoint Sillery. Le grand-duc persiste à réclamer le payement de la dette en retour de la restitution des places. Bellièvre fait remarquer que les places n'ont pas été données en gage, mais ont été prises sans la volonté du Roi, qu'elles ne doivent donc pas être considérées comme des garanties de payement.

Bonciani se plaint de ce que, dans l'affaire de la succession de Ferrare, le duc de Luxembourg ait fait à Sa Sainteté des offres de services au nom de la France, sans avoir tenu compte du grand-duc, qui cependant est parent du prétendant César d'Este, et qui est si voisin de Ferrare.

Villeroi s'adoucit; il consent à accepter une tapisserie en brocatelle qui lui est

destinée; il désire arranger l'affaire. Le Roi enverra au grand-duc quelqu'un de confiance; l'évêque d'Évreux (Duperron), qui va à Rome, pourrait être chargé de cette mission[1]. Le Roi, par sa nature, est bien disposé à l'égard du grand-duc : *E si ricorda che non ha avuto nessuno che abbia fatto per lui quello che essi (Amici).* Les payements sont régularisés et garantis.

Il faut bien reconnaître que le château d'If et Calescraigue n'ont pas été donnés en gage; que si les dépenses faites pour fortifier la première de ces îles doivent être remboursées, comme ayant été faites pour le service de Sa Majesté, il n'en est pas de même en ce qui concerne les fortifications de la seconde, qui ont été élevées sans aucun ordre du Roi; qu'il est juste de remettre les choses dans leur premier état, c'est-à-dire de rétablir au château d'If un capitaine français et une garnison française : *E le dico che da costoro e dal Re massime si averà sempre migliori patti procedendo con larghezza e magnanimità, che andando dietro a certe cautele.*

XX.

BONCIANI À VINTA.

Paris, 22-27 janvier 1598.

Sommaire. — *22 janvier.* Les négociations se poursuivent; causes qui retardent la conclusion de la paix; égards du Roi pour la reine d'Angleterre. Les Florentins doivent-ils être compris dans le traité? Par qui? Influence du général des franciscains, un des négociateurs. Affaire de Ferrare; le Roi appuie les prétentions du Pape sur ce duché. Plaintes amères contre la garnison toscane du château d'If. — *27 janvier.* Préparatifs de l'expédition de Bretagne.

22 janvier.

Parmi che la principale cagione che ritardi la conclusione della pace sia l'aspettare la risposta d'Inghilterra e delli Stati di Fiandra, di donde vengono a Rouen i deputati. Intanto non si deve mancare di tirare innanzi il trattato e superare le altre difficultà; e a dì passati fu qui in corte il generale di San Francesco, che ebbe due udienze da Sua Maestà, e più volte parlò con Villeroi, Bellièvre e Sillery; e io mi mantengo nell'opinione che la pace si concluderà, e con riputazione della Francia, perchè riavrà tutte le sue piazze; se però è vero, che in

[1] On sait que ce fut d'Ossat qui mena à bien cette négociation.

questo proposito se ne sono dati di mano in mano avvisi, e si sia fatta tregua, e che a Savoia resti il marchesato di Saluzzo. Anzi il signor Gondi mi afferma aver sentito dire al generale, che se i Francesi fussero quelli che avessero a restituire e spodestarsi di qualche cosa usurpata, non si maraviglierebbe che andassero sì adagio a concludere la pace; ma che, avendo a riavere dette piazze, e essendo loro offerte, gli pareva strano che si mostrassero sì freddi ad accettarle. Da che mi pare di cavare che l'allungamento della conclusione nasce da' Francesi, che vogliono far le cose con reputazione, e dare sodisfazione a' collegati; che benchè abbino molta cagione di dolersi d'Inghilterra, e massime per la protezione che ella ha mostro voler tenere delli ugonotti di Francia, e che la regina nell' intrinseco voglia male al re di Francia e Sua Maestà a lei, nondimeno giudicano conveniente usare certi termini di creanza; che puossi ben credere, che, quando la regina stesse dura a voler consentire che la Francia si pacificasse con Spagna, in ogni modo l'accordo seguirebbe, perchè all' ultima costoro non si vorranno rovinare per compiacere a Inghilterra. La quale ha gran sospetto di questa pace, e dubita non sia un artifizio per addormentarli la voce che la Fiandra si dia in dote all' arciduca cardinale. Ma, se fosse vero, come si dice, credesi che non durerebbe gran fatica a fare una pace quasi universale; perchè è certo il cardinale arciduca non potrà resistere a tanti nemici. La Francia è sì stracca, che non può più. L'Inghilterra, parte perchè viene ad assicurarsi di Spagna smembrandosi la Fiandra da questa potenza, parte per la paura di non si inimicare la Francia e la Spagna, potrà acconsentirvi; e li Stati si pensa che, liberi dal giogo delli Spagnuoli, sgravati dalle spese che fanno per la guerra, siano per desiderar lo accordo. Ma in queste cose a tempo non è miracolo che ancora non se ne vegga la conclusione, e quanto a me credo che il negozio non sarà ancora finito fra un mese, perchè deve andare prima a trovare il legato Bellièvre con Sillery, i quali aspettano il ritorno d'Inghilterra di M. di Maisse, che sarà presto, e dopo loro si condurrà sul luogo il contestabile con Villeroi per l'intera conclusione; sebbene ci è avviso che il generale, arrivato a Saint-

Quentin, partì subito per Fiandra per far venire i deputati di là. Potrà dunque essere che abbia tempo di scrivere su questa materia innanzi che ella sia terminata. Il che io dico, perchè, conferendo con il cardinale Gondi e il signor Gondi l'officio che io debbo fare per li Amici con il legato, ci sono venuti più dubii; e il principale è che, essendo in questo negozio il Papa non parte ma mezzano, non può dirittamente domandare inclusione di nessuno, nè a Francia, nè a Spagna, nè per conseguente nominare li Amici; perchè il Papa non tratta d'interesse suo, se non per accidente, in quanto che, essendo Padre spirituale di tutti i cristiani, deve desiderare che stiano in pace. Però non ha a proporre se non quello che è utile dei contrattanti e da loro chiesto, o da se stesso pensa che possa servire a persuadergli alla pace; talchè non si vede che pretesto abbia Sua Santità di nominarli, massime non avendo essi guerra con nessuno di detti principi; che il legato li nomini da sè, per essere tanto loro congiunto, pare officio di poco momento, e potrebbe dare ombra così a Spagna come a Francia, quasi che non confidando nella loro coscienza, avessero procurato di essere inclusi nella pace. Oltre a ciò, dato che Sua Santità avesse giusto colore di nominare gli Amici, non pare per loro tanto onorevole come se fussero nominati da Francia o da Spagna; perchè si potrà credere che Sua Santità si muova più per il generale obbligo di suo officio di padre commune che per particulare amore; perchè, essendo la vita de' Papi corta, e non trapassando ne' successori i loro interessi, poco dura il loro favore; e perchè non potrà mettere la clausola che metterebbe Francia e Spagna, che la pace s'intenda rotta da chi offendesse li Amici. Essendo mutate poi molto le cose per la morte del duca di Ferrara e per quella guerra, non so se il legato si piglierà ora l'autorità di trattare la sicurtà delli Amici senza nuovo ordine di Sua Santità.

Il signor Gondi ha cercato di pigliare la dimestichezza del generale di San Francesco, perchè, vedendo che dal Re e da questri ministri è molto stimato, si persuade che possa esser bene farselo affezionato e parziale degli Amici, per non lasciare occasione di servirgli. Quanto alle cose di Ferrara, ho già detto il Re pigliar piacere che in Italia si

accenda guerra; e che, non solo ha avute care le offerte di Luxembourg, ma di nuovo ne doverrà rifare più ample, e per M. di Évreux; e anco, se potesse, darebbe aiuto di gente a Sua Santità. Anzi ho inteso che madama di Monceaux ha scritto ella stessa al Papa, offerendogli soccorso.

Quello che sopra ciò dissi nell' assemblea fu considerato, e Sua Maestà ne trattò con il signor Gondi, il quale ha fatto quello che ha potuto in favore di don Cesare, e l' ambasciatore di du Maine ancora; ma non però s' è mutata resoluzione. Par bene strano che qua non siano comparse nè persone nè lettere di don Cesare, talchè resta poco campo a chi desidera aiutarlo; e non si vede perchè si porti si salvaticamente con madama di Nemours e con i suoi figliuoli, che in simili occasioni potrebbono pur qualche cosa [1].

Dimandato M. il priore di Champagna, che veniva di Provenza, quello che là si faceva, subito si dolse, che ora a château d'If avevano sicuro ricetto i corrieri di Spagna; conchiudendo che, se Sua Maestà voleva, si obbligava sotto pena della testa cacciare in pochi giorni i Fiorentini di que' luoghi. Nel resto questo priore fa professione di essere servitore delli Amici. Confermò che a château d'If facevano capo tutte le fregate che venivano di Spagna, avendone rinfrescamenti e sicurtà con gran martorio di tutte la Provenza.

27 janvier.

Sua Maestà si trova qui in Parigi, ma per andar presto a Fontainebleau, dove si pensa che aspetterà questo mandato d' Inghilterra. Seguitasi tuttavia la impresa di Brettagna, e si sono avviati più cannoni: e stamani è partito M. di Retz per mettere insieme l' armata, dovendo

[1] César d'Este était le petit-fils d'Alfonse I[er] et de Laure-Eustochie, que le duc épousa après avoir eu d'elle deux fils qu'il avait fait légitimer par l'Empereur. L'un d'eux, Alfonse, était le père de César. Le Pape considérait ce représentant comme fils d'un père illégitime. César était le cousin germain de M[me] de Nemours et le beau-frère du grand-duc Ferdinand, ayant épousé la fille de Cosme I[er], Virginie de Médicis. On sait comment, le 13 janvier 1598, il abandonna Ferrare au Saint-Siége, ne conservant que Modène et Reggio.

aspettare Sua Maestà presso a Saumur; nondimeno c' è chi pensa che Mercœur sia per accordarsi, come vegga venirsi da vero la piena addosso.

Il Re, uno di questi dì, disse a tavola, che Mercœur offeriva condizioni assai tollerabili, ma che sperava averne anco migliori, come sarà là in quelle parti.

Ogni dì si dice che deve partire Bellièvre e Sillery, e ancora sono qui; con tutto che dovessero aver promesso trovarsi a' XXVIII del presente a Vervins, dove vengono i deputati di Savoia; e anco si trasferirà là il legato.

XXI.

BONCIANI À VINTA.

Paris, 15-17 février 1598.

Sommaire. — *15 février.* Offres de l'Angleterre et des États de Flandre au Roi pour l'engager à continuer la guerre. Heureux succès du Pape à Ferrare; affection du Roi pour le Saint-Père, qui s'y montre sensible. Irritation des Marseillais contre le grand-duc. Préparatifs de l'expédition de Bretagne. Du futur mariage du Roi: conduite très-légère de Mme de Monceaux; la nièce du grand-duc. *17 février.* Conférences de Vervins. Envoyés d'Angleterre et des États de Flandre au Roi pour le détourner de faire la paix: forces et situation redoutable des États de Flandre. Conduite inhabile de l'archiduc Albert. La position du Roi n'a jamais été si favorable. Il pourrait écraser l'Espagne; mais, sans doute, il se décidera pour la paix, qui est presque conclue.

15 février.

Si era detto, che in tal maneggio si attraversavano delle difficultà; ma l' opinione dei più è che tutto si abbia a superare, e che la pace si abbia a concludere, se però, come si dice, gli Spagnuoli renderanno tutte le piazze di Piccardia. Il Re, che è sul vantaggio e negozia oggi con grandissima reputazione, vuole dare sodisfazione a Inghilterra e alli Stati, i quali con ogni sforzo sturbano la pace, essendo la Fiandra e li Stati mal sodisfatti del cardinale arciduca, per governarsi interamente con il consiglio delli Spagnuoli; però offeriscono al Re per la guerra contro Spagna sei mila fanti pagati e Inghilterra quatro mila; le quali cose sono forse causa che la conclusione si allunghi, aspettan-

dosi li ambasciatori d'Inghilterra, li quali a quest' ora si pensava dovessero esser qua.

Intanto il legato s'è condotto a Vervins, e là le è ito a trovare il vescovo di Anvers, il quale pare che qua sia venuto invano, poichè è riuscito al Papa tanto felicemente l'impresa di Ferrara; di che costoro hanno mostrato grande allegrezza, parendo aversi acquistato molto grado senza loro costo; perchè il Re si era interamente dichiarato in favore del Papa. Anzi Villeroi, volendo mostrare la gratitudine del Re, ha detto che se Sua Maestà non fusse stata occupata per la ricuperazione di Brettagna, sarebbe andato a Lione per dare maggiore riputazione alle cose di Sua Santità, alla quale confessa di trovarsi sommamente obbligato; e voleva Villeroi inferire che il medesimo dovevano promettersi di Sua Maestà gli Amici, e che però conveniva loro darle sodisfazione.

Sua Maestà non guarda tanto al compiacere Inghilterra e li altri collegati, che non cerchi in primo luogo di compiacere a se stesso: come avviene ora, che Sua Maestà pare avere obbligo col Papa, e per i commodi che spera cavarne per l'avvenire, come è questo trattato della pace.

Sua Santità si mostra affezionatissima al Re; e ultimamente gli scrisse un breve, ringraziandolo per le offerte fatte per Ferrara; talchè fra il Papa e il Re passa ottima intelligenza.

L'ambasciatore di Venezia, che è Francesco Contarini, si mostra assai affezionato delli Amici; e ieri mi disse, per mio avvertimento, che da madama di Guise aveva inteso essere allora comparsi i deputati di Marsilia con lettere del duca, suo figlio, per fare i più cattivi uflicii che potranno per le cose di château d'If.

Il Re è stato banchettato in questo carnevale con tanta domestichezza da tutti i principali della corte, e fu dal signor Gondi in modo, che finalmente gli avversarii delli Amici hanno cominciato ad avere paura.

Venne qua che Sua Maestà aveva avuto avviso della resa di Dinan sotto la sua obbedienza, con avere morta la guarnigione di Mercœur.

Però Sua Maestà ha sollecitata la partita, e otto dì innanzi aveva avviato M. di Retz, perchè andasse ragunando l' esercito, e lo aspettasse ad Angers, per dove Sua Maestà si incaminerà domani o l' altro; e si pensa che questa impresa abbia a spedirsi presto, giacchè i popoli non vogliono la guerra; e per altro Mercœur è poco amato.

Il cardinale Gondi, essendo dal signor Gondi informato dè' suoi ragionamenti con Villeroi, è venuto in pensiero che la mutazione e dolcezza che mostra Villeroi possa avere più profonde radici che il negozio di château d'If, che a sua signoria illustrissima non è mai paruto di quello momento che qualcuno l' ha voluto fare. Pensa adunque che ci sia forse concetto l' avere a trattare di matrimonio delli Amici; perchè non è dubio che, avendosi il Re a maritare, non può battere altrove, se non vuol fare qualche indignità; e d' altra banda ognuno, e Sua Maestà stessa, conosce benissimo che non può assicurare nè se nè il regno, se non con procurare di lasciare figliuoli legittimi. So ancora che Sua Maestà ha avuto a dire, che ben vede la pretensione e disegni che si fanno sulla sua morte e successione della Corona, ma che ne rimedierà, avendo già mostrato che sa fare de' figliuoli. Inoltre Sua Maestà si rallegrò assaissimo, quando intese che Sua Santità le farebbe giustizia circa la pretesa nullità del matrimonio della regina di Navarra, e si crede che questa sia una delle cause che li faccia maggiormente amare e osservare Sua Santità. E, quanto all' amore che Sua Maestà porta a madama di Monceaux, si spera che questo non debba impedire, sì perchè a pigliar lei per moglie ci sarebbe un altro impedimento per essere ella maritata[1], come perchè non si ha a presupporre d' un re così glorioso così fatta licenza; ma principalmente perchè ora si dice cosa di molta importanza circa alla poca onestà di madama di Monceaux: che è che un servitore del Re, il quale prese per moglie una cameriera di lei, ultimamente, che Sua Maestà fu a Fontainebleau, le ha detto che, essendo suo servitore e vassallo, era più obbligato a Sua Maestà che a madama di Monceaux, e che però

[1] A M. de Liancourt.

l'assicurava, come per cosa certissima sapeva dalla sua moglie, che nè il figliuolo, nè la figliuola che Sua Maestà teneva per suoi, erano suoi altrimenti; e che detta sua moglie era stata come forzata da madama di Monceaux di metterle alle volte in camera due uomini per notte. Le quali cose Sua Maestà riferì subito a madama di Monceaux, che a tale avviso si venne meno, negando poi il fatto apertissimamente, e instando perchè se ne trovi la verità; ma chi l'ha riferito, e che è stato messo in prigione, l'afferma tanto ostinatamente, che si offerisce a provarlo con l'istessa vita; perchè è assai conforme a quello che si crede della sua onestà, è opinione del cardinale che queste cose siano finalmente per fare aprire gli occhi al Re, e risolvere a maritarsi per bene suo e quiete del regno. Il quale particulare ho voluto dire, benchè convenga tenerlo secreto, acciò che gli AMICI ne faccino quel capitale che parrà loro, e, se per altro verso non vengono stretti, godere il beneficio del tempo; chè nel vero, se le cose si avessero a giudicare secondo la ragione, questo averebbe a riuscire agevolmente.

17 février.

A' XXIX del passato, partirono di qui Bellièvre e Sillery per andare à trovare il legato, per trovarsi con lui a Vervins, dove s'avevano a trovare li Spagnuoli per cominciare a trattare della pace. Si aspettano qui il secretario Cécil d'Inghilterra, che la regina manda, e i deputati de' Paesi Bassi, e si crede che questi e quelli venghino per persuadere Sua Maestà di non far pace; e se il Re non vorrà, io tengo per cosa certissima che gli Stati per modo alcuno non vorrano essere compresi, nè la regina separarsi da loro, avendo essi realmente giurato di non mai tornare sotto la dominazione di alcuno della casa d'Austria. Oggi sono sì potenti, che non hanno cagione di temere il re di Spagna e molto meno l'arciduca, se aranno a fare con seco, e massime se si debbe credere che, spogliandosi il re di Spagna di quei Paesi, vorrà ancora scaricarsi delle grandi spese che bisogna fare per mantenerli; e credo ancora che a modo alcuno la regina non vorrà separarsi da loro, sendo eglino potentissimi; e si sono molto slargati da quel tempo in qua, ancorchè

abbino auto a fare con il re di Spagna e con il duca di Parma, suo capitano. Tengono oggi almeno il terzo di quei Paesi che si dicono Bassi, il qual terzo è di tal natura e bontà che vale quanto i due terzi; hanno agguerrito, diciplinato in modo le loro genti, che sono fedelissimi, che possono andare al pari di qualsivoglia nazione, e con l'arte hanno in modo aiutato i siti delle loro città che l'hanno ridotte inespugnabili; hanno gran quantità di artiglierie e munizione, e sanno molto bene condurle e adoperarle; cominciano le guerre con molta discrezione e poca spesa, e hanno un capitano che oggi ha pochi pari, e populi più ricchi che mai siano stati; e non lasciano, ancora che sia guerra, di trafficare in diversi luoghi; e sono valorosi e pratichi marinari; e pur ora alcune delle loro navi vengono delle Moluques, e si preparavano per tornare; di modo che a me pare che, sendo queste cose vere, come le sono verissime, che l'archiduca sia in quei Paesi come ministro o genero, debbe più presto temere di perdere quello che resta che sperare di ricuperare il perso; e massime che sin qui ha assai male governato, credendo e lasciandosi governare alli Spagnuoli. Alla retirata di Amiens gli abitanti di Bruges lo pregorno di fare l'impresa di Ostende, chè da quel luogo ricevono grandissimo danno, e a questo fine, desiderando di cavarsi questa spina del piede, si dettono danari per far l'impresa; ma in cambio di quella, ci messe una grossa guarnigione che ci vive senza discrezione. Tentò di fare il simile ad Arras, ma gli abitanti ci messero buon ordine, e si dice che Lille e Douai, temendo che non avvenissi loro come a Bruges, hanno messo fuora la guarnigione; di modo che si vede chiaramente che, se Sua Maestà volessi stare unita con la regina e con li Stati, che mai si presentò tal occasione, di poi che quelli Stati entrorno in casa d'Austria mercè di Luigi XI, che quella che si presenta oggi; perchè, se i Francesi restino uniti con la regina alli Stati possono assalire da tre bande quei Paesi, e quattro ancora. Ma è da temere molto, che quelli che sono con autorità presso di Sua Maestà non sieno i medesimi di sempre, e che non lo consiglino alla pace e abbandonare gli Amici, e che Sua Maestà, stracca e desiderosa di riposare, non accetti più volen-

tieri il consiglio di questi che quello di chi lo consiglia a continuare la guerra.

Sua Maestà partirà domani alla volta di Bretagna. Tornò il corriere del re di Francia, non tornato quando scrissi l'ultima mia; con il quale vennero buone nuove per la conclusione della pace, e perciò fu spedito un corriere al re di Spagna, che passò per la Francia, non impedendo questo il progresso della negoziazione; la quale è di una natura che chi ha alle volte opinione che la si possa spedire, allora non dubita, vedendo con facilità concludere i capi più gravi. Le restituzioni ascritte delli Spagnuoli a Francia sono concluse, e non ci restano se non le minuzie.

XXII.

BONCIANI À VINTA.

Paris, 23 février-21 avril 1598.

ANALYSE.

(23 février.) M. Duperron s'excuse; il n'ira pas à Florence. Si M. d'Ossat peut quitter Rome, il sera chargé de cette mission[1].

M. de Bellièvre propose, comme garantie de la créance du grand-duc, de donner un État en France à l'un de ses fils, par exemple le duché de Bourbon : *che è nobile e grande.* Bonciani examine cette proposition.

[1] M. d'Ossat se rendit en effet à Florence pendant que Clément VIII était à Ferrare. Il écrit le 5 mai à Villeroi, en parlant de ses négociations relatives au château d'If : «J'espère vous en rendre bon compte, vous assurant cependant que je n'eus jamais tant de peine en affaire qui me soit passée par les mains.» Il obtint un succès complet, comme le prouve la lettre qu'il écrit lors de son retour à Florence, après avoir été faire part à la Seigneurie de Venise de la paix de Vervins : «Le grand-duc me fit une réponse fort généreuse et héroïque, de laquelle je l'estimerai et louerai toute ma vie. Aussi me fit-il en cela un des plus grands plaisirs que j'aie jamais reçus, pour la peine où je voyois que vous étiez. Il me dit que, quand il n'iroit que du seul contentement du Roi, il se départiroit des cautions; que si ce ne seroit indiscrétion et présomption de donner à plus riche et plus grand que soi, il remettroit volontiers toute la dette à Sa Majesté.»

Bonciani rend pleine justice à M. d'Ossat : *che è tanto savio e da bene.*

(25 février.) Les Marseillais déclarent qu'ils sont tout disposés à se délivrer eux-mêmes de la garnison du château d'If : *e volersi dare piuttosto al Turco, che star soggetti a Toscana.*

Le Roi déclare que le grand-duc sera nommé dans le traité de paix.

(14 mars.) Le marquis Pisani confie à Bonciani, qu'il a le plus vif désir de voir le Roi épouser la princesse Marie de Toscane. Le Pape ne pourrait-il pas intervenir *per procurare per ogni via che il Re pensi alla quiete della Francia, e anche non tenga vita si detestabile in cospetto di tutto il mondo?* La princesse Marie *è oggi nella Cristianità sola a proposito per Sua Maestà; e il Pisani non può nè vuole indursi a credere, che Sua Maestà sia per accasarsi a tanta indegnità, che sarebbe il pigliare madama di Monceaux.*

L'accord est fait avec Mercœur, qui renonce au gouvernement de la Bretagne, recevra cent mille écus en quatre ans, et une pension de cinquante mille francs; il donne sa fille au bâtard du Roi.

(8 avril.) *Questo è bene vero che madama di Monceaux è più in grazia che mai, e che le speranze che avevo se ne sono per ora andate in fumo, e che Sua Maestà fa quanto può per aggrandire il figliuolo.*

(19 avril.) Le Roi est à Nantes : *e Sua Maestà si trova allegrissima, avendo fornita questa impresa senza perdita di tempo, di gente e di danaro; e ora veramente le pare d' essere re di Francia. Mercœur rimase con poco seguito e manca reputazione.*

Le Roi a donné à son bâtard le duché de Vendôme et le gouvernement de Bretagne : *Quanto al resto li sposi* (le petit César et la fille de Mercœur) *sono così piccoli, che non mancherà l' occasione di mutar pensiero.*

Les ambassadeurs des États et d'Angleterre sont arrivés. Les États ne veulent pas la paix; l'Angleterre veut gagner du temps : *e non tira ad altro fine che a consumare la Francia e la Spagna insieme, avendo ugualmente a sospetto la grandezza dell' una e dell' altra.*

(21 avril.) *Madama di Monceaux è più in favore che mai, mostrando Sua Maestà grande allegrezza per un altro figlio che madama ha partorito due giorni fa.*

XXIII.

BONCIANI À VINTA.

Nantes, 5 mai 1598.

Sommaire. — Le grand-duc sera nommé dans le traité par la France au premier rang. Influence du Roi en Europe. La France est prête à protéger efficacement la Toscane, si cet État est attaqué par les Espagnols. La paix est faite. Bonne intelligence du Pape et du Roi. Grand éloge du légat.

A' xxviii del passato, Villeroi venne a desinare col signor Gondi, e

volle vi fussi anch' io; e me disse aver ordine dal Re di dirmi, come Sua Maestà gli aveva detto l' ordine espresso che si era dato a loro deputati a Vervins per includere Sua Altezza nel trattato della pace; e non solo questo, ma dichiarare espressamente che la pace s' intenda rotta, come fosse il gran duca molestato da qualsivoglia delle parti; talchè il gran duca sarà nominato prima di tutti li altri amici di Francia, e de' Veneziani stessi.

Questo Re ha conosciuto nel presente trattato di pace quanto sia stimato dalli altri principi, perchè si è passato con Spagna, e poi con Inghilterra e li Stati; si dice anche che presto ci verranno ambasciatori di Polonia; confida di avere a muovere i Veneziani a quello che vorrà per la quiete d' Inghilterra; e con l' autorità che ha col presente Papa, e la parte che ha tuttavia il gran duca nella corte di Roma, là si promette certo di avervi una fazione altrimenti fondata che su la pensione di qualche cardinaluccio che venda poi il suo voto a contanti; e della detta fazione, e di tutta la parte Francese farebbe capo Sua Altezza; e mi pare che, se li possa credere, che sarebbe utile anche alla Francia, non avendo a temere che il gran duca cresca tanto che le possa far danno; e Sua Altezza non doverrà aver sospetto che i Francesi le impongano troppo dure condizioni, perchè, oltre al non essere qua il modo del negoziare sì stretto come si usa in Spagna, tornerà sempre conto ai Francesi che il gran duca sia grande, per poterle cavare de' comodi contro i comuni nemici.

Si parla della richiesta che farebbe il Re alla Toscana di dieciotto ó venti galere, che il gran duca potrebbe mandargli, o mandargli denaro sufficiente per costruirle; al qual concetto anche il Bonciani propenderebbe, insistendo che in qualche modo bisogna che Sua Maestà sia contentata, perchè creda che li Amici veramente la vogliano favorire, tanto più che li Spagnuoli paiono minacciosi vero Toscana, e il Re è dispostissimo ad aiutarla, come lo ha provato nel trattato di pace, volendo che sia il gran duca nominato de' primi.

Il Re non si potesse tenere di non dar parte, ma sotto molto secreto, al duca d'Épernon del sospetto degli Amici; talchè egli in gran-

dissima confidenza disse a sua signoria che voleva prevenire ogni altro che si potesse offerire alli Amici, e che, se si avessi a mandar gente in Toscana, li pareva che dovesse toccare a lui, essendo generale della fanteria, della quale si aveva a far capitale in quel paese; e li prometteva, venendo il bisogno, di menare quattro mila fanti, i migliori di tutto il regno; talchè li Amici si possono assicurare che avranno soccorsi all'occasione con tanta prontezza che potranno avere più speranza di guadagnare che paura di perdere, come avvenne al gran Cosimo; se non che, dove egli guadagnò contro ai Francesi, ora si guadagnerebbe contro li Spagnuoli. E queste amicizie particulari col contestabile, marescial Birone, Épernon e simili sono di qualche rispetto, se venisse a mancare il Re; il quale si deve pure sperare che sia per vivere qualche anno, perchè sta benissimo della sanità, e la pace lo assicura dalle archibusate.

Arà inteso quello che le potevo avvisare del trattato della pace; ma ora le soggiungo in una parola che ella è conchiusa, aspettandosi per la pubblicazione qualche risposta di Spagna, e forse d'Inghilterra: e i Francesi rihanno tutte le loro piazze. Altri particulari non so.

Vostra signoria non crede che il Papa sentenziasse la nullità del matrimonio del Re; ma, a tal ora si disponesse Sua Maestà a far quello che sarebbe utile per sè e per la Francia, che Sua Santità o darebbe, o comporterebbe che altri desse questa sentenza. Prego vostra signoria a ricordarsi, che insino a qui, quanto alla pace, e quanto alla buona armonia tra il Papa e Sua Maestà, non ci siamo ingannati; e in questo proposito il Re, a'dì passati, in presenza del signor Gondi e di due secretarii di Stato, parlò con tanto onore e amore della bontà e prudenza del cardinale di Firenze, che più non si poteva desiderare; e venne fino a dire, che senza lui non solo la Francia, ma la religione cattolica e la Cristianità erano in gravissimo pericolo.

XXIV.

BONCIANI À VINTA.

Paris, mai-août 1598.

ANALYSE.

(20 mai.) Principales conditions de la paix de Vervins.

(30 mai.) On apprend avec joie le succès des négociations dirigées à Florence par M. d'Ossat.

(10 juin.) Si les États du grand-duc étaient attaqués par les Espagnols, ce prince pourrait compter sur l'appui du Roi, qui a autant de généreux sentiments que de valeur ou de prudence. Le pouvoir d'aider ses amis ne lui manque pas : *Nè è a credere che non possa, perchè è un pezzo che non si è stato più potente re, per il valore di sua persona e per la gran copia di capitani e soldati suoi sudditi, come per essere ubbidito e riconosciuto di tutto il regno, dai cattolici e delli eretici indifferentemente. A che s' aggiugne la riverenza che li porta ognuno, nell' avere conosciuto, se bene pare che non pensi a' negozii, nondimeno fa sì che tutto gli riesce bene, e che ognuno, per bravo che sia, finalmente ha paura di lui.* Que lui manque-t-il? Des héritiers. Or, on pense que Sa Majesté ne tardera pas à prendre un parti à cet égard. En traitant avec le Roi, il faut se garder des petits moyens et des précautions mesquines : *ricordando che questo è il più potente re del Cristianismo.* On se trouvera bien d'agir avec confiance. Pourquoi un des fils du grand-duc ne ferait-il pas un établissement en France? N'a-t-on pas l'exemple du duc de Nevers? *Gli Amici con poca spesa potrebbono accomodare un figliuolo molto meglio che non è stato don Pietro in Spagna, e in ogni evento con più sicurezza della casa che non sarebbe un cardinale; e serva per esempio il duca di Nevers, con tutto che non avesse sì gran principio che potrebbe avere un figliuolo del granduca.*

(14 juin.) Le 13, la paix est publiée à Paris avec une grande solennité : *processioni con incredibile letitia, gran riputazione del legato.*

(20 juin.) Le Pape est tout disposé à faciliter le second mariage du Roi : *Veggo che il legata dubita che Sua Maestà pigli madama di Monceaux; ma, se questo non è, non si andranno quattro mesi che si tratterà per la nipote delli Amici.*

(4 juillet.) Discussion sur la convention faite avec le grand-duc par M. d'Ossat : l'article qui exige la garantie des douze cautions pour le payement de la dette excite de vives récriminations.

(7 juillet.) *Il Re ha animo di pigliare moglie, ma non piglierà altra che la Gabriella, massime potendo far legittimare i figliuoli che ha da lui, a che tuttavia saranno forse insuperabili le difficultà; nondimeno è da perdere la speranza d' altri matrimonii.*

(19 juillet.) Les États et l'Angleterre ne feront la paix qu'autant que le Roi Catholique retirerait de Flandre les garnisons espagnoles.

(22 août.) Conditions du mariage de Madame, sœur du Roi, avec le fils aîné du duc de Lorraine (duc de Bar) : *Madama finge, ma non si farà cattolica; il legato è scontento di questo matrimonio.*

XXV.

BONCIANI À VINTA.

Paris, septembre 1598.

SOMMAIRE. — *5 septembre.* Vaine démarche du légat en faveur des jésuites. Les États de Flandre. l'archiduc Albert et l'infante d'Espagne. — *26 septembre.* Propos du Roi touchant son prétendu mariage avec Mme de Monceaux. Grande autorité de ce prince. La Flandre détachée de l'Espagne; importance de ce fait. — *27 septembre.* Négociation secrète avec Villeroi à propos de l'annulation du premier mariage du Roi et la conclusion de son second mariage avec la princesse de Toscane.

5 septembre.

Nell' ultima audienza il legato fece grande istanza per rimettere i gesuiti; ma Sua Maestà lo negò alla libera, chiamandoli suoi inimici. Da che vostra signoria potrà comprendere quanto poca speranza resti ai gesuiti di tornare in Francia.

Sento che i deputati delli Stati andati in Inghilterra sono ritornati con promessa della regina di non li abbandonare, ma di tenersi unita con loro; e mi è stato detto che li Stati offeriscono di pagare a detta regina li due presidii che ella tiene nelli loro paesi con rifar loro le spese già fatte, e inoltre che, quando vorrà muoversi contro alli Spagnuoli, e' daranno cinquanta vasselli da guerra, e, quando Spagna la assaltasse, cento vasselli, cinque mila fanti e sei cento cavalli.

Quanto alla pace con Spagna, non si è risoluto nulla, se non che, essendo per finir presto li sei mesi, che erano dati loro per tempo a poterne trattare, la regina d'Inghilterra ha pregato questa Maestà di voler fare allungare detto termine; e il Re le ha promesso d'impiegarcisi. Ha poi la regina tentato questa Maestà, come se ella si porterebbe con esso loro, se rimanessero in guerra con Spagna; e n'ha avuto per risposta, che per loro farà ogni cosa che le sarà concesso, senza però

rompere questo ultimo accordo. Ma in sustanza si vede che, come li Stati e Inghilterra si potessero assicurare che la Fiandra si desse veramente per dote all'infanta, e che ella con il marito ne dovessero essere li veri padroni, la pace si farebbe; ma dubitano d'essere ingannati. E mi è stato detto, che li Stati hanno intercette lettere del cardinale arciduca al re di Spagna, con cui lo pregava a far la rinunzia di quelle provincie liberamente nell'infanta e in lui, soggiungendo che Sua Maestà Cattolica si poteva ben render certa, che egli segretamente poi ne arebbe fatto quelle promesse che avrebbe poi saputo desiderare. Ma, quando l'arciduca stesse in Fiandra e la renunzia fosse libera, i popoli se ne fiderebbono, pensando, come il cardinale arciduca fosse padrone assoluto, avesse a pensare più a sè che al suocero[1].

26 septembre.

Il signor Gondi mi ha conferito, che con tutte li dimostrazioni del Re verso madama di Monceaux, che sono grandissime, stando pubblicamente a desinare nel mezzo a lei e a Madama, sua sorella, nondimeno ad un suo domestico che li trattò di quello che si parla del suo matrimonio con madama di Monceaux, disse con collera : « Se lo avevano « per così arrabiato da fare simile errore? »

È sicurissimo che il Re è ora ubbidito in Francia più che nissun re de' nostri tempi, e che la pace fa che non hanno bisogno di nessuno, nè a portar rispetto a nessuno; a che si aggiunge l'esperienza del Re, che conosce bene e sa fare i fatti suoi più che altri non crede. Solo ci è il male del mancamento della successione, e quello che è forse peggio e causa di altro, è il desiderio d'aggrandire i figliuoli; ma queste sono cose conosciute da ognuno, e dal Re medesimo, se bene egli per altri fini, o per l'amore, o non vuole o non pare che voglia rimediarci in quel modo che si giudicherebbe a proposito.

Quanto a Spagna, se da lei si smembra la Fiandra, la sua felicità e

[1] Le baptême du second fils du Roi et de sa maîtresse va être célébré à Monceaux. Le cardinal de Gondi est mandé à cet effet; le parrain est le comte de Soissons.

richezza nel resto farà poca paura a Francia, perchè chi sarà padrone di Fiandra penserà più alla sicurtà propria che alli umori delli Spagnuoli; e già si vede il cardinale arciduca ambisce molto l'amicizia di questo re.

27 septembre.

Io ero andato a trovare il cardinale Gondi insieme con il signor Girolamo Gondi; e, quanto alla solennità che vostra signoria desidera per la dissoluzione, veggo che qua l'intendono per l'appunto come lei, facendo professione che la cosa prema senza comparazione più a loro che alli AMICI. E Villeroi tiene per fermo che, senza farci nuova diligenza, il Papa darà la sentenza o la confermerà; ma bene aggradisce a vostra signoria e la sincerità usata nello scoprire l'intenzione delli AMICI; e dalle sue parole cavai, che egli aspetta che Sua Santità pronuncii la sentenza della nullità, in caso che si verifichi qua, nell'esaminare la regina Margherita, così altri testimoni, che bisogni cerchi quelle ragioni che a Roma si sono allegate; nel qual caso potrebbe giugnere ad ogni ora tale dichiarazione, e qua poi concederebbono il restante in pochissimo tempo, dove anche interverrebbe l'autorità del Papa; e facilmente nominerà i personaggi che vorrà che v' intervenghino, e forse tra essi sarà il nunzio, siccome intendo che già si fece alla dissoluzione del matrimonio di Luigi XII; e in tutti i modi quello che qua si risolverà sarà approvato dal Re; il quale si opererà che sia il mezzano del nuovo matrimonio, che sarà una confermazione maggiore della annullazione dell'altro, sì che in questa parte confido che li AMICI aranno tutte le satisfazioni. Ma con l'occasione della istanza che di nuovo fa vostra signoria di trattar qua con Villeroi le condizioni di questo negozio, mi ha pregato che io torni a rappresentarle il bisogno che ci è della sollecitudine e prestezza, per il qual rispetto solo io rispedii a' XXIII il corriero, scrivendole assai diffusamente le ragioni che muovevano Villeroi a sollecitare; alle quali egli mi ha aggiunto questa mattina l'essere egli a ciò obbligato in particulare, come quello a chi il Re ha commesso che facia sì che nel medesimo tempo abbia la nuova della annullazione

del vecchio e della conclusione del nuovo matrimonio. Al che mi ha detto, che non vorrebbe mancare in modo alcuno per obbedire a Sua Maestà e per non essere cagione di qualche grave male, e di essere maledetto da tutta la Francia, se per la lunghezza succedesse qualche inopinato caso; ritornandomi pure a replicare che ci sono infiniti che desiderano sturbare queste nozze del Re, come cosa del tutto contraria ai loro disegni di inquietare il regno, e avanzarsi per via delle discordie e de' tumulti; fra quali mi accennò essere questi di casa Guisa, e il duca in particulare; che ieri essendolo andato a visitare quello, che prima aveva detto al cancelliere d'essere la principessa Maria promessa all' Imperatore, con affermare che il duca di Nevers aveva veduta la propria lettera scritta dalla duchessa di Mantova al marito; la qual cosa Villeroi, benchè sia sicuro che ella sia falsissima, si passò a posta freddamente, mostrando tuttavia non ne avere nuova nissuna, ma che, quando ciò fusse, per questo lascerebbe il Re d'essere maritato subito che fusse libero, poichè non gli mancavano partiti. Però Villeroi torna a pregare vostra signoria che procuri, già che li Amici desideravano trattare qua, di che egli è contentissimo, che, se non comandano ch'io venga costà, che a lui sarebbe parso il più certo, almeno ci mandino il prima che sia possibile i recapiti necessarii. E Villeroi l'ha detto molto chiaro di trattar seco con ogni sorte d'intrinsichezza; e senza dubbio saranno prima tutte risolute le particularità di questo negozio che si sappia che egli sia cominciato, essendo certissimo che li Amici dal canto loro ci anderanno con la magnanimità solita, e con la maggiore agevolezza che potranno, come penso che anche farà Villeroi, e che aranno preso in grado quanto io scrissi a vostra signoria[1].

[1] Quelques jours après, on annonçait la mort du roi d'Espagne. Bonciani confirma cette nouvelle dans sa dépêche du 8 octobre, qui renferme en outre le compte rendu de l'audience donnée par le Roi à l'assemblée du clergé.

Enfin, dans sa dernière dépêche du 2 décembre, l'ambassadeur s'alarme une fois encore des conséquences que pourrait avoir le fol amour du Roi pour la Gabrielle : *E da questo amore estraordinario si può dubitare che alla fine non nascano de' mali d'importanza ;*

XXVI.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, 1ª numerazione, filza 56.)

Rome, février-août 1599.

SOMMAIRE. — *25 février.* Mauvais effet que produisent à Rome : la publication de l'édit de Nantes; le mariage de la sœur du Roi avec le duc de Bar; le bruit de la mésalliance où Sa Majesté se laisserait entraîner par sa passion pour la Gabrielle. — *27 février.* Dans ces circonstances, le Pape ne fera pas de promotion de cardinaux. — *6 mars.* De la promotion. — *28-30 août.* Affaire de l'annulation du mariage du Roi. Grand secret.

25 février.

Circa la promozione non par che se ne parli; anzi piuttosto si fa giudizio che Sua Santità mal volentieri di presente la possa fare, stante questi romori di Francia del matrimonio contratto fra il principe di Lorena e la sorella del Re; e la voce che corre che Sua Maestà Cristianissima abbia confermato l'editto sopra la libertà di conscienza[1]; che l'ambasciatore che deve venir qua abbi ordine di trattar del divorzio con la regina, e del parentado di Sua Maestà con la Gabriella : le quali cose tutte danno non solo disgusto, ma occasione di far molti discorsi. Per questo ancora dicono che il Papa abbia ordinato al vescovo di Modena, destinato nunzio in Francia, che s'intrattenga alla sua chiesa senza muoversi, fin tanto che gli sia dato ordine di quel che abbia da fare, credendosi che Sua Santità non vorrà che detto nunzio

perchè i più cominciano ad accomodarsi che Sua Maestà sia per sposar lei e per cercare di lasciare re uno di loro : benchè vuolsi che il Re conosca benissimo le difficoltà che ci sono, e che non lo farà, o che aspetterà l'occasione : tuttaria a questo si attribuisce in gran parte l'editto (de Nantes) *che si doveva pubblicare a favore degli ugonotti, quasi che Sua Maestà voglia acquistarsi il loro favore.*

[1] Avant la publication de l'édit de Nantes.

le Pape avait dit à d'Ossat : «Quant à moi, «quand j'entends dire telles choses de lui, «cela me crucifie; je vous prie, écrivez-le-«lui de ma part.»

Et après la publication : «C'est un édit «le plus maudit qui se puisse imaginer, par «lequel édit est permise la liberté de cons-«cience à tout chacun, qui est la pire chose «du monde.»

vada per ora in Francia fin tanto che si chiarisca meglio come stieno queste cose.

27 février.

Il segretario è stato poi questo giorno dal signor cardinal Paravicino. il quale ha mostro d'aver qualche dubio della promozione in questo tempo; e, se bene non par verisimile che Sua Santità debba farla ora. che giustamente non può far cardinali a requisizione di Francia, stante il disgusto che mostra aver la Santità Sua di questo parentado di Lorena con la sorella del Re, con tutto ciò non è che Sua Santità non potesse fare una promozione senza far cardinali per Francia e Spagna.

6 mars.

Ha detto il Papa a Joyeuse, che darebbe sodisfazione al re di Francia circa il far cardinali, ma che non poteva compiacerlo nella persona della Chapella. Le rispose che Sua Maestà resterebbe affrontata, e che in Francia non accetterebbono cardinale alcuno, se non faceva questo soggetto, e così per filo ha ottenuto quanto desideravano; sebbene il Papa qua da tutti vien tenuto per Francese ab origine.

28 août.

Starò avvertito per intendere destramente da Justiniano se ci sia altro intorno a quella dissoluzione, con quella avvertenza che ella dice, senza parlare, come non si è parlato con alcuno, conoscendo l'importanza; non ne sa niente anche il Duperron, dettando io la cifera per altra mano.

30 août.

Ier sera riscontrai Justiniano, il quale mi disse che, rispetto alla indisposizione di Sua Santità, non si era possuto altrimenti attendere alla spedizione di quello negozio per quella dichiarazione di Francia, ma che si farebbe come Sua Santità fusse guarita; dicendomi che tutto passava segretamente, e non si sapeva per nessuno a questa corte; e

io gli risposi che da quanto sua signoria illustrissima poteva comprendere che io le avevo mantenuta la promessa di non ne parlare con persona, poichè non se ne penetrava in parte alcuna.

XXVII.

NICCOLINI AU GRAND-DUC.

Rome, septembre-octobre 1599.

SOMMAIRE. — Affaires de l'annulation du mariage du Roi; du marquisat de Saluces.

3 septembre.

Martedì mattina fu fatta la congregazione dinanzi al Papa, sì come fu scritto; nella quale fu trattato della dispensa del matrimonio del re di Francia. E secondo che si ritrae, il Papa dovette parlare in una maniera, come se avesse questo negozio per resoluto nella mente sua: di sorte che molti son venuti in considerazione che il cardinal di Joyeuse abbia portato la resoluzione di Sua Santità intorno a questo negozio, e i cardinali medesimi di detta congregazione dicono apertamente che non si sia difficultà; e in particolare il cardinal di Firenze ha detto a me, che in una o due altre congregazioni si spedirà interamente questo negozio, e che aveva egli il processo per vederlo, e poi mandarlo *per manus* agli altri cardinali della congregazione. Mi dice ancora Firenze, che Sua Santità non ha fatto mai difficultà, nè intrattenuto il negozio, ma è stato in pendente sin ora, perchè di Francia non mandavano il processo, stante questa dispensazione, della quale non si dubita più. Si tratta per la corte, che Sua Maestà Cristianissima sia per pigliar per moglie la principessa Maria.

Domattina nella mia audienza, che sarà dopo la segnatura, con l'occasione del ringraziar Sua Santità in nome di Sua Altezza della memoria che ella tiene della causa dell' Altezza Sua, e della volontà che mi mostrò di spedirla, farò instanza per la terminazione, supplicandone la Santità Sua. Lo studio che ha fatto, alli giorni passato Sua

Santità, è stato non solo per la causa di Saluzzo, ma anche per la causa della dispensa del re di Francia, quale Sua Santità ha voluto veder da sè.

4 septembre.

È stato questa mattina segnatura dinanzi al Papa; dopo la quale io ebbi audienza assai al tardi, dove io feci l'officio con la Santità Sua di ringraziarla per parte di Sua Altezza della volontà che per sè stessa avea mostrato di voler dar la sentenza sopra la causa, come ella avesse potuto; e soggiunsi che l'Altezza Sua stava aspettando con desiderio, supplicandola ad effettuarlo quanto prima. Rispose Sua Santità, che l'arebbe fatto come avesse avuto un poco di commodo. Crederò che il signor cardinal di Fiorenza farà il simile or che Sua Santità è guarita; e, come sia assommata questa causa di Saluzzo, si potrà sperar di vederne il fine.

Entrandosi poi nelle cose d'Ungheria, Sua Santità disse aver visto avvisi, che in Costantinopoli fusse gran confusione e travaglio; perchè i soldati domandavano denari, e altri facevono altre domande e tenevon termini di poco rispetto verso il Gran Signore: concludendo che si perdeva una bella occasione da'Cristiani di far qualche progresso notabile; e sopra questo s'allargò in dirmi che il re di Francia aveva fatto grandi offerte, caso che si fusse potuto convenire, lodandolo grandemente in questo, e mostrando all'incontro del non veder prontezza o volontà alcuna nelli Spagnuoli.

10 septembre.

Non m'è parso bene andare in volta da cardinali che sieno intervenuti nella congregazione della dissoluzione del matrimonio di Francia, dove interviene detto Borghesi, per non parer d'andar cercando quel che in particolare si sia trattato questa mattina nella detta congregazione fatta in casa del signor cardinal di Firenze; dove, se bene è stato resoluto che non si parli di quanto vi si sia trattato finchè non si sia fatta la relazione a Sua Santità, nondimeno ho ritratto che due cose si son trattate: la prima, se si debba commetter la causa, che è quel che

domanda il Re; e la seconda a chi si debba commettere. Quanto alla prima, fu discusso se la causa era giusta o calunniosa, perchè se fusse stata calunniosa non si saria potuto commetterla, sì come non fu commessa quella d'Inghilterra per il medesimo rispetto; ma nel caso di questo matrimonio di Francia si presume la giustizia della causa per le ragioni che si allegano per la parte del Re, e per il consenso che presta la Regina a tal dissoluzione, presumendosi da questo e da altri amminicoli, che duri ancora la cagione *vis et metus* che si allega, non ostante la lunga coabitazione, per la quale detta cagione *vis et metus* si poteva presumer purgata. E però, stante la giustizia della causa, s'è resoluto che la si possa e debba commettere. Ma il punto sta, che per la parte del Re si provi concludentemente che duri ancora la cagione *vis et metus*, e che *per longam cohabitationem* non sia purgata; e a questo capo par che si ristringa tutto il negozio, imperò che, essendoci una dispensa di Papa Gregorio XIII, farebbe detta dispensa un grande impedimento, ancorchè la Regina abbia fatto un procuratore a confessare che non li sia stata notificata, e che non v'abbi acconsentito, perchè questa confessione non può annullare una provvisione apostolica *adversus matrimonium;* ma come si provi concludentemente che duri ancora la cagione *vis et metus*, la dispensa di Papa Gregorio XIII non impedirà. Quanto al secondo capo, sono stati diversi pareri; altri volevon che si commettesse all'ordinario; ma, per dubbio che non si passasse qualche cosa a modo e piacimento del Re, non è stato approvato. Altri dissero, che si commettesse al nunzio con l'intervento del cardinale di Joyeuse; e questo parere ancora non fu approvato, per il rispetto che arebbe potuto avere il nunzio in opporsi e contradire al detto cardinale. Altri dissero che si mandasse di qua un auditore di ruota, il quale insieme col nunzio e con detto cardinale di Joyeuse vedessero la causa; e questo par che sia stato più approvato, perchè nell'altra congregazione dovette essere accennato dal Papa; e par che si disegni sopra Panfilio. Resta ora che il Papa risolva sopra questo secondo capo; credendosi che approverà il primo, e quel che intorno a esso è stato determinato dalla congregazione. Sento che il cardinale d'Ossat ha con-

sigliato che si venga a Roma a domandar questa dispensa[1], per far le cose più giustificatamente, ad effetto di levar via l'occasione al principe di Condé e altri del sangue di revocare in dubbio il legitimo nascimento d'un figliuolo che potesse avere Sua Maestà, potendo la Maestà Sua ottener la medesima dispensa dal suo ordinario senza venire a Roma.

Nella congregazione di Francia è stato proposto ancora di mandar là un legato a vedere e terminar la causa della dispensa; ma San Marcello l'ha sconsigliato, detestando con molta viltà la grande spesa che ne risulterebbe.

17 septembre.

Per conto della dissoluzione del matrimonio di Francia, s'aspetta che si faccia una congregazione, nella quale Sua Santità dichiari a chi debba commettere in Francia la decisione della causa, sebbene nella mente di Sua Santità si tien che più giorni sono fussi resoluto del conceder questa facultà, e stabilito anche il modo e le persone alle quali s'avesse a commettere; avendomi detto quest'ambasciatore di Francia[2] da sè, senza che io entrassi in questa materia, ancor che egli vada strettissimo nel conferire, che credeva che Vostra Altezza arebbe avuto caro d'intender questa dissoluzione, la quale egli aveva trattata e resoluta col Papa circa il modo del commetterla, prima che Sua Santità ne trattasse in congregazione. E perchè sopra ciò io risposi, che tenevo per certo che Vostra Altezza, come servitore affezionatissimo e devoto di Sua Maestà Cristianissima, sentirebbe ogni contento del beneficio della Maestà Sua e di quel regno; e soggiunsi che la corte teneva che a quest'ora ne fusse stato dato conto in Francia : l'ambasciatore mi disse che ancora non era stato mandato quest'ordine. E nel progresso del ragionamento mi toccò, come per passaggio, delle cose di Saluzzo, ma sua eccellenza non uscì a niente, nè io volsi mostrar curiosità di sapere.

[1] M. d'Ossat était cardinal de la promotion du 3 mars de cette année. — [2] M. de Sillery.

22 septembre.

Ancor non si sente che sia fatta spedizione di corriero in Francia per conto della dissoluzione del matrimonio di Sua Maestà Cristianissima.

24 septembre.

Ancor non parte il corriero per Francia con l'ordine per la dissoluzione del matrimonio, per non èssere in ordine le scritture da mandarsi; ma sento bene, che la diffinizione della causa si commetterà interamente a' prelati che sien là, senza mandar di qua un auditore di ruota, come era stato ragionato, e tutto per più brevità.

25 septembre.

Disse (Sua Santità), come in particolare avevon detto ultimamente di Sua Santità, nominando il cardinal d'Aragona, che ella procurasse di metter le mani sopra lo Stato di Saluzzo, cosa che non era stata mai fra suoi pensieri, e che non aveva simil fini, sì come lo poteva ben sapere l'ambasciator di Francia, il quale n'aveva parlato, essendo stata fatta tal proposta meramente dal Re, e non pensiero di Sua Santità; ma che tutte erono invenzioni e malignità per generare confusione, e che dispiaceva a Sua Santità che gli uomini avesser questi concetti della Santità Sua, la quale, riguardando al beneficio pubblico solamente come conviene a uomo da bene, sentiva male che gli fusse cavata fuor questa voce. Dissi a Sua Santità di non avere inteso tal cosa, ma che, quando bene qualcuno per Roma avesse parlato di questo, la Santità Sua non doveva pigliarsene dispiacere, sapendo che il solito della corte era del voler discorrere, e di voler cavar fuora delle invenzioni per mostrare il bell'ingegno; ma che quando pure Sua Santità avesse voluto, *pro bono pacis*, pigliare in deposito quel marchesato, non era cosa nuova nè da maravigliarsi, essendosi usata molte volte da altri principi e pontefici. Replicò Sua Santità, che questa era una cosa di poco valore, non rendendo più di quattordici o quindici mila scudi, e che avendosi a guardare bisognava spendervene quaranta mila l'anno, oltre all'es-

sere una vanità l'entrare in uno Stato in mezzo di due principi potenti.

29 septembre.

La causa della dissoluzione del matrimonio di Francia è stata commessa, oltre al nunzio, all'arcivescovo d'Arles di casa Acquaviva, che andò poche settimane sono alla volta di Francia, e v'interverrà ancora uno delli due cardinali o Gondi o Joyeuse, ma chi sia di loro non l'affermerei.

8 octobre.

Partirno di qua quei dottori Savoiardi mandati da quel duca per trattar della causa di Saluzzo, per il che la corte fa giudicio che il Papa si sia lasciato intendere che non ci sia più bisogno di loro, avendo la Santità Sua, come si dice, fatto una scrittura nella forma di quella che ella fece nella causa di Vostra Altezza col signor don Pietro, la quale presto si abbi da publicare; o vero perchè si sia fatto accordo fra il Re Cristianissimo e Savoia, o che se ne tratti in Francia con buona speranza. E, perchè per ancora non si sa altro particolare di quest'accordo, si fanno vari discorsi, dicendo alcuni che il Re si contenterà di relassare a Savoia Carmagnola sola con esser reintegrato di Saluzzo e del resto dello Stato, e altri dicono che si permuti tutto lo Stato di Saluzzo con quello della Bressa.

27 octobre.

Dicesi che il re di Francia sia per voler dare in ogni modo il marchesato di Saluzzo al signor Giovan Francesco, per obbligarsi tanto maggiormente la casa Aldobrandina. Ma dall'altra parte sento che l'accordo, il qual si tiene come stabilito, stia in questa forma, che restituendo il duca tutto il restante, si ritenga Carmagnola come una chiave del suo Stato, e dia per ricompensa al Re Bourg in Bressa, il qual luogo faccia un grandissimo commodo al Re, dominando in questo modo tutta la Bressa ad ogni suo volere.

III.

LÉGATION DU CHANOINE BACCIO GIOVANNINI.

1599-1606.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 25-27.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Baccio Giovannini était de basse extraction. Dans sa première jeunesse, attaché à la maison de Bartolomeo Concini, il avait rempli l'office de palefrenier. Son maître, frappé de son intelligence, l'avait fait instruire, et l'avait ensuite fait entrer dans le service de la chancellerie. Il devint secrétaire de la grande-duchesse Jeanne, puis de la fameuse Bianca Capello; enfin le grand-duc Ferdinand le jugea digne de traiter les affaires d'État.

En 1599, après le passage à Florence du ministre Sillery, chargé de négocier le mariage de la princesse Marie de Médicis avec Henri IV, Giovannini fut envoyé en France, avec la mission apparente de hâter le recouvrement des sommes dues au grand-duc, mais avec la mission secrète d'arrêter, de concert avec le ministre Villeroi, toutes les conditions du mariage projeté. Le grand-duc proposait 500,000 écus de dot et le voyage de la princesse payé jusqu'à Marseille. Les exigences de Villeroi étaient beaucoup plus grandes. Giovannini n'en était pas à son coup d'essai. Il avait déjà été envoyé en Lorraine, et connaissait la France; il alliait une rare perspicacité à un caractère toujours honorable; pendant le temps qu'il avait passé au service de Bianca Capello il avait su se tenir en dehors de toutes les intrigues.

Après la conclusion du mariage de la princesse Marie, le séjour de Giovannini en France se prolongea; il eut fort à faire pour se maintenir dignement dans sa position au milieu des luttes d'ambition et d'intérêt qui s'élevaient incessamment entre les Florentins de la suite de la Reine. Il encourut l'inimitié de la trop célèbre Éléonore Galigaï, qui réussit à lui faire perdre les bonnes grâces de sa maîtresse, au moins pendant quelque temps.

La correspondance du chanoine Baccio Giovannini renferme de précieux détails. Si nous avons souvent recours à des analyses, c'est que notre ambassadeur n'a jamais le temps d'abréger: c'est un soin qu'il nous a laissé.

I.

BACCIO GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 25, nuova numerazione, 4616 I°.)

Paris, novembre 1599.

ANALYSE.

(24 novembre.) Giovannini est arrivé après le départ du chanoine Bonciani. Il fait sa première visite à Girolamo Gondi, qui se plaint amèrement à lui d'être négligé par le grand-duc : *circa al non esser conosciuto più per buono a nulla;* c'est ainsi que le chevalier Guicciardini lui a signifié que Son Altesse ne voulait pas qu'il se chargeât des dépenses du château d'If : *e che ora, perchè egli non se n' impacciò, noi ci troviamo nelle difficultà che siamo.* Giovannini cherche à l'adoucir, et réclame, au nom de leur maître commun, ses conseils et ses bons offices.

Visites à M. de Villeroi, au chancelier, à M. de Sanci; bon accueil partout, et désir de donner satisfaction au grand-duc à propos de toutes ses réclamations.

Entrevue secrète avec Villeroi. Giovannini lui confie le véritable motif de sa mission, il ne veut traiter qu'avec lui seul; pour tout le monde, il n'est venu que pour l'affaire des remboursements. Le chiffre de la dot, 500,000 écus, a d'autant plus étonné le Roi, qu'il croyait être assuré qu'un million d'écus avait été spontanément proposé : *A che gli replicai vivamente, che nè il cardinale Gondi nè il signor Gondi nè la Clielle avevano avuto questo ordine di fare simile offerta; e che poteva assicurarsi il Re questa era stata loro mera immaginazione, presupostasi per riuscibile.*

Le grand-duc fait le sacrifice qu'il juge possible. Il a refusé les propositions de l'Empereur, qui se serait contenté d'une dot de 400,000 écus, payable en quatre années. Villeroi répond que le Roi dans cette affaire ne prétend pas se régler sur l'Empereur : *Parendogli essere oggi tanto grande, che meriti per dote molto maggiore somma di un milione.* Si on se contente de cette somme, c'est parce qu'on traite le grand-duc en ami, qui n'aura pas à faire de gros déboursés, car on acceptera en compte une partie de ce qui lui est dû par la France. Giovannini demande si l'on ne tient nul compte du mérite personnel de la princesse : *Se desideravano stabilire il regno nella quiete, questa era atta a produrre ben presto lo stabilimento con un figliuolo: se desideravono una principessa cattolica, se prudente, se di singulare giudicio e valore, da sapere in vita e in morte del Re, quando ella sopravivesse, dar sodisfazione a tutto il regno; se di beltà, tale da contentare il Re....* — Nous ne manquons pas de sujets, *soggetti*, pour marier le Roi. — Oui, quelque hérétique. — Non; la fille de Bavière et d'autres. — Bien; mais ni elle ni les autres ne vous pourront donner une

dot de 500,000 écus. — Enfin, il nous suffira qu'elle soit apte à faire des fils : *A noi basterà alla fine, che la sia atta a far figliuoli.*

L'affaire de la dissolution du premier mariage est en bonne voie; l'issue est hors de doute. Le grand-duc désirerait que la sentence d'annulation fût confirmée par le Pape : *Poichè essendosi annulata una cosa fatta dal Papa Gregorio XIII, pareva meglio che la fusse infirmata da un suo simile.*

Le duc de Savoie est attendu; le Roi lui a fait dire que, s'il vient avec la résolution de restituer le marquisat de Saluces, il sera le bienvenu : *Che Sua Maestà l' abbraccierebbe per fratello, e lo menerebbe alla caccia, e gli farebbe ogni cortesia.*

Visite à M. de Bellièvre. Celui-ci engage le grand-duc à avoir l'œil sur Girolamo Gondi : *Che bisogna che Vostra Altezza ci abbia l'occhio, perchè le cose del signor Gondi non vanno bene; che ancora che egli sia creditore del Re di quattro cento mila scudi, ha messo questo credito, si può dire, nell' inferno; e egli non compererebbe la detta per cinquanta mila scudi.* — Bellièvre donnera la note de ce que Gondi a reçu pour le compte du grand-duc. Gondi a affirmé à Giovannini qu'il n'a pas reçu plus de quinze mille écus. *Bellièvre cominciò a ridere e disse mi : Nell' anno 97 e 98 egli ha riscosso dugento mila scudi o poco meno.*

Touchant la visite du duc de Savoie, le Roi aurait fait dire à ce prince qu'il ne devait pas s'attendre à ce que Sa Majesté lui donnât le marquisat pour des visites et des révérences : *per reverenze e visite;* qu'il devait se résigner à restituer Saluces : *e a pagargli fin' a un pezzo d'artiglieria che vi mancasse.*

Quant à la liaison du Roi avec Henriette d'Entragues : *Entrò ancora a dirmi di questa puttanella del Re, che ella è odiatissima da lui, sì come era la duchessa* (Gabrielle, devenue duchesse de Beaufort) : *e dice non aver mancato di mostrare al Re l'errore che egli fa* [1].

Quant au million d'écus que le grand-duc aurait promis pour la dot de sa nièce, Bellièvre sait que les Gondi en ont parlé; il ajoute : *Se il Re non si marita con la principessa Maria non si mariterà con altri o egli, farà qualche pazzia.* Alors comme le royaume tombera en ruines, le grand-duc ne recouvrera aucune de ses créances. Que Son Altesse fasse donc tous les sacrifices possibles; toute sa maison s'en trouvera bien : *E ricordisi, che, per maritarsi, ha voluto seicento mila scudi; e sappia che se questo regno si stabilisce con un mariaggio tale, il Re che sarà desoccupato*

[1] A l'égard de Henriette d'Entragues, Girolamo Gondi ne se montre pas plus révérencieux que Bellièvre; il dit à Giovannini : *Dio sa ora quello que sarà! Avendo il Re alle mani una puttanella delle più fini che facessi mai il puttanesmo; e ciascuno uomo da bene sta con timore, che, non seguendo o ritardandosi il parentado con Vostra Altezza, costei facendogli un figliuolo, gli abbia a farne far da più, con la disciplina della madre, che è puttana vecchia.*

dai piaceri del senso, potrà attendere alle cose di Stato, e si farà uno de' maggiori re che fusse mai in Cristianità. — Au reste, le grand-duc peut compter sur son concours dévoué pour mener à bien cette importante négociation.

Bellièvre ajoute que le grand-duc a bien fait d'envoyer Giovannini pour veiller à ses intérêts : *perchè altrimenti li suoi negocii in tante mani non camminavano bene.*

La dépêche se termine ainsi :

Io, quanto a quel poco che io penetro nelli animi di costoro, mi par che vogliono che Vostra Altezza dia maggior dote di quella che ebbe lei[1].

(26 novembre.) Villeroi déclare à Giovannini que, si le mariage de Toscane s'accomplit, le Roi exigera du duc de Savoie la restitution de Saluces, sinon il pourrait traiter sur d'autres bases. Il a rendu compte de l'entretien qu'il a eu avec Giovannini à Sa Majesté, qui attend la réponse du grand-duc à la lettre qui vient de lui être portée par le courrier Battista Mancino. Quant à l'annulation du premier mariage, demandera-t-on la confirmation du Pape? Villeroi répond : *Che si farebbe quello che fusse giudicato più espediente.*

II.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 16-20 décembre 1599.

SOMMAIRE. — *16 décembre.* Entretien avec le cardinal Gondi, qui déplore les retards apportés au mariage de Toscane. Giovannini lui cache l'objet de sa mission. Le cardinal affirme qu'il a été chargé par le grand-duc de proposer un million de dot. Il désapprouve la marche suivie dans l'affaire du mariage; il en eût conseillé une tout autre. Le duc de Savoie doit tout faire pour empêcher le mariage projeté. — *20 décembre.* Arrivée du courrier qui apporte la réponse du grand-duc; celui-ci persiste dans sa proposition. Giovannini cherchera à gagner du temps jusqu'au départ du duc de Savoie, arrivé depuis trois jours à Fontainebleau.

16 décembre.

Il cardinale Gondi, entrandomi nel proposito della principessa, ha mostro dispiacergli molto questa mora che si dà alla conclusione di parentado, allegando che il disputare della dote fa che molti, che

[1] Giovannini dépeint le caractère de Girolamo Gondi, qui est furieux de n'être pas employé, et qui se croit desservi par tout le monde, même par le secrétaire Raffaello Romena. C'est un homme qu'il faut ménager, sans se fier à lui.

non hanno buona intenzione, pigliano animo a proporre degli altri partiti. Di che il Re, vedendosi trattenuto, potrebbe o prestare orecchio, o sommergersi in questa Entragues; come, chè l'uno sia tutto sensuale, l'altra tutta malizia, da farli nascere un figliuolo per tutti li versi che la potrà, per farsi regina. Io li soggiunsi subito, mostrando di non sapere nè d'intendere quel che si volessi dire : mi rispose: « Che disputa ci è egli di dote? Io ve lo dirò confiden- « temente. Io non vorrei che il granduca mi volesse male di quel « che egli mi fece scrivere qua. Ragionando seco, quando io ero in « Fiorenza, delle cose di questo re, si cadde molte volte in proposito « che il suo matrimonio era nullo; e che se egli si fussi fatto catto- « lico, Vostra Altezza gli averebbe data la nipote con un millione di « dote. E questo medesimo proposito fu scritto qua da me ben tre « volte di suo consenso, e di ordine e saputa sua come ella si può ricor- « dare; e però non vorrei che ella me ne tenessi mala volontà. Pare « adesso che ella si parta da questa offerta, e ciò ritardi la conclusione. » Gli domandai allora, se egli sapeva quel che Vostra Altezza offerisse. Mi disse di no, ma che era stato da il cancelliere e da Villeroi, e detto loro che egli era una vergogna, che un re sì grande stessi a disputare con il granduca la dote, e che loro dovevono accomodarla, senza mettere più tempo in mezzo; e che ambiduoi non avevono in questo risposto altra cosa che : *bien, bien!* « Questo medesimo « direi al granduca, cioè che anche egli non doverrebbe guardarla; « perchè, se allora che egli aveva un figliuolo solo, si lasciò intendere « di un millione, e me lo fece scrivere, adesso può dire liberamente « al Re, che, avendone sette, e bisognandoli provvedere a tutti, le sue « forze non possono arrivare a quel segno, e pregarlo a contentarsi « di quello che egli può dare; che di questa maniera credeva sicura- « mente, che anche Sua Maestà si lascierebbe piegare. » Io, mostrando sempre di non sapere nulla, gli domandai se egli si contentava che io lo scrivessi a Vostra Altezza. Mi rispose di sì; e che aveva commesso anche al Bonciani, che gliene dicessi. Del quale Bonciani egli mi richiese con molta ansia se egli tornerebbe. E io gli ho mostrato

di non lo sapere; e di non sapere anche quel che abbia da fare io qua, come il rimborso di château d'If si era accomodato; ma che averei eseguito quel che Vostra Altezza mi avesse commandato di mano in mano. Dissemi che bisognava essere alle costole di questo Rosny, il quale è un pazzo uomo, che fa e disfa quando e come gli pare, e che seco noi averemmo sempre delle difficultà.

Non approvò anche il detto cardinale che Vostra Altezza non avessi voluto che il signor Gondi andassi a Roma, perchè egli dice che vi saria andato con pretesto di ringraziare il Papa della favorita spedizione fatta sopra la domanda della dissoluzione; e intanto averebbe trattato di questo altro negozio con Sua Santità, e stabilita la dote con Ossat e Sillery; intorno alla quale aveva tutta l'intenzione del Re; e si sarebbe spedito tutto a punto, quando saria stata terminata la nullità, che è quello a che si doveva tirare per non dar tempo al tempo. Ma il non avere voluto Sua Altezza che nè il Gondi vadia, nè che Ossat e Sillery trattino della dote, sì come è stata considerata questa diffidenza, così il volere che se ne tratti qua apporta troppa lunghezza di tempo; perchè le risposte e le repliche non possono andare se non con intervallo di un mese o più, se già, disse egli, il Bonciani non portassi lui l'assoluta volontà e l'ordine pieno di Sua Altezza, per concludere questo negozio senza tante repliche. Da questo ragionamento non ho compreso che egli abbia notizia del secreto trattamento con Villeroi; ma che avendo forse il Re o Villeroi, su la proposizione di Vostra Altezza e su la mia negoziazione del millione, voluto di nuovo certificarsi da lui se egli ebbe ordine da lei di fare questa offerta, possa essere venuto in cognizione di questa disputa e di qualche maneggio per di qua. E di così vadino lui e il signor Gondi cercando di penetrarne il vero. Ma con l'uno e con l'altro ho sempre mostrato di non sapere nulla.

Filippo Gondi m'ha detto di esserli stato affermato da un Savoiardo, suo amico, che il duca ha particularmente intenzione in questa sua venuta di fare il possibile per guastare il parentado con Vostra Altezza.

20 décembre.

Batista Mancini arrivò alle XVIII a Fontainebleau, e di quivi M. di Villeroi mi mandò per lui il dispaccio di Vostra Altezza per me, e la lettera ch'ella scriveva a lui con la mia cifra perchè io la deciferassi; pregandomi con molta instanza, che io dovessi mandarli per il medesimo Batista, e portarli io quanto prima lo stratto di essa; chè si stava con grande aspettazione d'intendere il contenuto. Io giudicai per malissima congiuntura l'essere venuta questa risposta, quando ella fusse stata del tenore medesimo che la proposta, in tempo che il duca di Savoia si trovava qui, arrivatovi alli XVII, sapendo la natura di questa gente, e con la mia gita là si sariano fatti mille commenti; e dissi subito al Romena, con animo di tranquillarmi tanto più, quanto io vedevo che con troppa ansietà era desiderata da M. di Villeroi; al quale risposi subito, senza rimandare Batista, per un fante a piede, avere ricevuta la lettera scritta a lui con la mia cifra e il mio dispaccio, e di avere trovato tanta cifra che io non averei potuto cavarla in quattro giorni; e che però mi scusasse, se io non gliene avessi rimandata secondo il desiderio suo. Nell'aver poi deciferata la lettera che Vostra Altezza scrive a me, e avendo trovato il comandamento che ella mi fa dell'allungare più che io possa il deciferare, se non con altro con il fingermi malato, ebbi piacere di essere stato del medesimo parere di lei. Ma, perchè il duca di Savoia, sendoci arrivato di tre giorni, potrebbe dimorarci, come da ciascuno si crede, tutte le feste di Natale, ho pensato di dire à Villeroi, se la corte vien qui domani come si è pubblicato, quando però io mi accerti che il duca faccia qui le feste, o quando non venga, di scriverle, che Vostra Altezza con un suo poscritto mi comanda, che se all'arrivo mio qui, io le avessi spedito corrieri con la resoluzione di quel che io avessi trattato con lui, debba aspettare la risposta della mia spedizione, prima che rappresentarli il deciferato di quella che Sua Altezza gli ha mandato per Batista, e che io debbo dirlo a lui e assicurarlo, che ella l'invierà ben presto; e che però, avendo io spedito, e il mio corriere essendo stato

riscontro in Genova da Batista, egli debba avere pazienza questi pochi giorni. Con questa occasione gli conferirò quel particolare che tocca al duca di Savoia, sì come ella mi comanda. Intanto il duca se ne doverrà ritornare; e io, partito che sarà, troverrò scusa che per via de' Capponi di Lione ho ricevuto la risposta della mia spedizione, e che ell'è conforme a quella che ha portata Batista, la quale in tutto e per tutto sarà puntualissimamente eseguita da me. E di questa maniera Vostra Altezza averà avuto la sua intenzione, che al duca, per disprezzo o per piacevolezza non sarà conferito, come saria facilmente intervenuto, tutto quello che ella scrive intorno alla dote. Intorno alla quale dubito che questi Gondi, se si sono imbarcati a promettere un millione, per parte e per ordine di Vostra Altezza, come afferma il cardinale, vorranno in secreto mantenere la loro parola, se bene a lei diranno di fare il contrario; ricercando alla fine il loro interesse, di rimanere piuttosto in fede e in grazia di Sua Maestà che dell' Altezza Vostra. La quale, quando resti esclusa di questo parentado, non si asterrano anche di dire : « Ben gli sta ! » e di biasimarla, e di tassarla; vedendo ben io come sia fatto tutta questa gente. Vostra Altezza che è prudentissima, sì come con questa risposta doverrà forse farle risolvere alla conclusione, così, quando non succeda, saprà trovar modo di accordare questa dissonanza con onore e gloria sua.

III.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 30 décembre 1599.

SOMMAIRE. — Visite à Girolamo Gondi. La proposition d'un million d'écus. Propos inconsidérés de Gondi. Retour du Roi. Nouvel entretien avec Villeroi. Triste rôle que joue Girolamo Gondi. Troisième entrevue. Discussion intéressante et prolongée. Propos du cardinal à la marquise de Pisani. Le Roi déclare au duc de Savoie son intention d'épouser la princesse Marie. Réponse gracieuse du duc. Démarche désespérée de madame d'Entragues. Singulière réponse du Roi.

Dopo l'ultima mia de' xx, tornò di Fontainebleau il Re con il duca di Savoia alli xxi; e il giorno seguente io andai a visitare il signor

Gondi, non tanto per vedere il Re e il duca, che andavono a cena in casa sua, quanto per intendere da lui qualche novella. Dissemi : « Che « aveva lettere di Fiorenza con la venuta del Mancini, non del suo « secretario, ma di amici suoi che non parlavono a caso; i quali si « dolevono seco della diffidenza che teneva Sua Altezza di lui e del « cardinale Gondi, nata dall'avere eglino fatta offerta qua in nome di « lei di un millione d'oro per la dote della signora principessa; e che « perciò Vostra Altezza non voleva in modo alcuno che eglino s'impac- « ciassino di questo parentado, come quella che affermava di non « avere mai data loro questa commessione. Che, se bene egli averebbe « manco questo pensiero, tuttavia, quando il parentado si faccia, non « aveva aver fatto nè l'averebbe fatto altri che lui giamai, e non si « aveva a fare anche senza lui; e treschi e travagli chi vuole, e Villeroi « ancora, il quale non è il caso a trattarlo. Ma che, quando non si « faccia, per aver voluto Vostra Altezza guardarla in dugento mila scudi, « che ella se ne ha da pentire, e da essere sempre tributaria delli Spa- « gnuoli; e dugento mila scudi, che ella ha voluto risparmiarsi di qua, « gli hanno a costare trecento mila che ella sarà forzata a pagar di tri- « buto ogni anno alli Spagnuoli. E che ella non pensi che il Papa abbia « già punto caro che ella s'imparenti qua; perchè Sua Santità, che si « duole dell'insolenza di Sua Altezza, e si persuade che con questa con- « giunzione ella sarebbe a' Pontefici troppo duro soprosso; perchè non « abbia a seguire, ha proposti qua quattro suggetti, lasciando indietro « la nostra principessa, per moglie; e che ciò gli era stato detto da Vil- « leroi, senza averli potuto cavare di bocca chi fussero quei suggetti; e « che era ben vero che lui non aveva mai fatto questa offerta del mil- « lione, perchè di qua non gli n'era stata data occasione di farla. » Queste furono le sue formali parole; ma che Vostra Altezza si ricordi un poco quello che ella ha detto alla Clielle, al vescovo di Parigi, alla Boderia e al cardinale Gondi in questo proposito; e che se ella vorrà guardarla in danari, per non fare li fatti suoi e stabilire li suoi Stati, e ricorre il frutto della sua sementa con questo parentado, che farà bene li fatti delli Spagnuoli e del Papa.

Su questo venne la voce che il Re era alla porta, e si finì il ragionamento, nè io potetti replicarli alle rime, come io averei fatto, sapendo che le sue sono tutte ciancie e bravate, per la rabbia che ella ha di questa diffidenza, la quale è avuta da Vostra Altezza con molta ragione.

Dopo la venuta del Re di due giorni, tornò Villeroi, e il giorno appresso, essendo io ito a visitarlo, mi scusai seco di non li aver portato il deciferato della sua lettera, mediante una commissione che mi aveva fatta Vostra Altezza con un suo poscritto, cioè; se le avevo spedito io corriero nella mia venuta qui, dovessi prima aspettare la sua risposta. Parvegli stranissima questa cosa; e mi disse, che sì come il ritorno di Batista non poteva essere stato più opportuno per la congiuntura in che si trovavono, così lo allungare io di fare vedere io al Re la replica di Vostra Altezza non poteva apportare a lei maggior pregiudicio; e che mi diceva ciò da vero servitore che egli è di Vostra Altezza e mi pregava anche, che per servizio di lei e di questo negozio matrimoniale, io non dovessi ritenergliene, offerendosi di volere portare sopra di lui tutta la pena della mia disobedienza; assicurandomi che Vostra Altezza, quando ella avessi saputo quel che lo muoveva a farmi questa instanza, averebbe sentito anche per bene che io fossi uscito del ordine suo. Onde io, vedendo che egli parlava di cuore, e per averlo conosciuto molto affezionato al suo servizio, e desiderosissimo del buono esito di questo negozio; credendo non solo che egli dicesse da vero, ma così potessi per questa proroga nascere qualche inconveniente; oltre che si affermava che il duca di Savoia starebbe qui più di quindici giorni : gli risposi che, poichè egli mi certificava che il non obbedire a Vostra Altezza in questo era servizio suo, e che egli piglierebbe la mia difesa con lei, io mi sarei messo a scrivere in buona forma il deciferato, e glielo averei portato il giorno seguente, e che gli averei anche mostro il poscritto dove era il comandamento di lei; avendo pensato fra me medesimo formarlo a mio modo, perchè con costoro bisogna usare una certa libertà di questa sorte per non dare loro ombra. E prima che io partissi da lui, gli detti copia di

quel particolare sopra il duca di Savoia, soggiugnendoli, che, se eglino si fidano di lui, che Vostra Altezza non se ne fida già ella. Sogghignò un pochetto, e poi mi entrò a dire che il signor Gondi a Fontainebleau gli aveva detto che si rallegrava seco di essere fuori di un gran pensiero, per esserli stato scritto di Fiorenza che Vostra Altezza è in collera seco, perchè egli ha di ordine suo promesso un millione d'oro di dote, e che ella non vuole in modo alcuno che egli s'impacci nè s'ingerisca in questo negozio; del quale però non lasciò di domandargli a che termine egli era. Ma che egli rispose, che egli non sapeva nulla, e con il ritorno del Bonciani Vostra Altezza facilmente ne arebbe mandata la sua volontà. La quale risposta, essendo stata creduta dal signor Gondi, ha fatto che egli e il cardinal Gondi, pieni di allegrezza, hanno pubblicato che il Bonciani torna; e il cardinale che aveva fatto prima sgombrare la sua camera, mandò per il Romena, e dissegli che vi riportasse le robe. Ma egli, perchè sono scritture, e sono quei drappi e altro che attengono a Vostra Altezza, ha dato causata di mio consenso, e se ne aspetterà l'ordine di lei.

Parvemi su questo proposito referire a Villeroi, per riscaldarlo tanto più a favorire questo negozio (ma pregatolo prima a tenermelo secreto, poichè glielo dicevo in confidenza, e che desideravo, sicome desidera anche Vostra Altezza, che l'onore e il grado di avere concluso questo negozio sia tutto suo) quel che aveva passato meco il signor Gondi, cioè che il parentado l'aveva a fare lui, e che l'averebbe fatto lui, con tutto che passasse per altre mani, e che egli era persona fredda, e poco atta a trattarlo. Egli se ne rise, dicendomi, che lui sì bene aveva avuto a rovinare questo negozio, per aver dato ad intendere al Re, che Vostra Altezza gli darebbe un millione; e Sua Maestà credendo che lui più d'ogni altro possa disporre l'Altezza Vostra a questo, quasi che lo manderebbe a Fiorenza, se ne fussi consigliata; sì come egli non lascia di farne ogni procaccio, ancora che dica di non se ne volere impacciare.

Tornai poi il dì seguente da lui, con la sua lettera deciferata, con

quella che era scritta per darla al signor Gondi, se le fussi parso; e con la mia lettera, dove io avevo formato il poscritto. Li dissi : « Che, « poichè egli mi aveva assicurato che il portargliele era servizio di « Vostra Altezza, e che io sarei stato difeso da lui, volevo anche con « libera confidenza leggergli il comandamento fatto dall'Altezza Vostra, « il quale avevo mostro che ella non averebbe voluto che questa sua « risposta fusse stata vista mentre che il duca di Savoia si tratteneva « qui; e che però io dovessi allungare a presentarla alla sua partenza, con « il fingere di essere malato, o di dovere aspettare la risposta del mio cor- « riere, se io glielo avessi spedito; perchè ella non averebbe voluto, « quando il parentado non si faccia, che il duca di Savoia, che si tiene « maestro di farli e disfarli a suo prò, desse ad intendere al mondo « d'esserne stato causa lui; perchè, come sapeva, il duca non ha buona « volontà verso Vostra Altezza, e ella, come gli avevo detto ieri, non se « ne fida punto. E parvemi di tenere seco questo termine, e che egli « avessi cotanto più rispetto verso di lei a patrocinare il buon esito del « matrimonio. »

Mostrò che le fussi gratissima questa mia libertà e confidenza, e mi rispose con faccia ridente : « Anzi; perchè ci è il duca di Savoia, noi vo- « gliamo vedere di concluderlo in faccia sua. » Poi conferitali la commessione che ella mi ha dato sopra quella lettera del signor Gondi, e lettagli la lettera stessa, girò il capo, mostrando di non approvare per bene che ella se gli dessi; dicendo nondimeno, che, se la risposta di Vostra Altezza lo avessi ricercato, se gli potrebbe dare, altrimenti no. Venimmo in ultimo alla lunga risposta che ella gli fa sopra il negozio; e, messomi a leggergliela, come io avevo disegnato di fare, per imprimergli meglio quei prudenti concetti che vi sono, mi fermavo a ogni punto, e gli replicavo, e gli soggiugnevo di mano in mano quel ch'io giudicavo a proposito, Giunti alla fine, mi disse : « Qui bisogna rispon- « dere di sì o di no; chè il granduca mi pare che sia molto bene reso- « luto. Io la leggerò al Re, che desidera di sentirla, e di potersi anche « egli risolvere, ora che egli è libero del primo matrimonio. »

Gli risposi : « Che la resoluzione di Vostra Altezza a non partirsi dal

« primo proposito era fondata su le reali e vere giustificazioni, e su vive « e efficaci ragioni; e che se le saranno representate a Sua Maestà da lui, « conforme alla fede che Vostra Altezza aveva che egli per servizio com- « mune desiderasse questa congiunzione, non tenevo punto di dubbio « che Sua Maestà con il suo solito animo generoso e grato l'approve- « rebbe, e terminerebbe con l'effetto l'intenzione che egli ha sempre « mostro di maritarsi con questa principessa. Altrimenti, sì come Sua « Maestà mostrerà al mondo di avere burlato il granduca, e che egli « abbia avuto più la mira a'suoi che a far seco parentado; così tenessi « egli pure per certo, che Vostra Altezza non voleva in modo alcuno « che il mondo si ridesse di non aver ella avute qualità nè meriti da « imparentarsi con li re di Francia, se ella non comperava la sua allianza; « e che in ciò Vostra Altezza averebbe reputato di fare anche onore « alla Maestà Sua, sì come gliene ha fatto e farà sempre. »

Mi replicò: « Che egli, per la parte sua, non era tanto desideroso « della vita di suo figliuolo e nipoti, quando egli desiderava, per il bene « del Re e del regno e di Vostra Altezza, che questo maritaggio se- « guisse. Ma che lo averlo trattato in questo modo non gli era piaciuto; « perchè le lettere non possono replicare di mano in mano quello che « occorre, e la distanza le tiene un mese o più per viaggio, e lo staccare « un negozio tale di questa maniera con una negativa assoluta non con- « viene per servizio di ambe le parti. Che con Sillery non era piaciuto « a Vostra Altezza di trattare; che a me non aveva dato procura, con la « quale, disse, averemmo forse concluso fra noi; e questi principi, che « sono ambidue amici de'loro affari, hanno bisogno di chi li metta d'ac- « cordo a fare che l'uno scenda e l'altro salga; e il granduca non deve « stare tanto sul tirato, perchè se egli avessi a maritare sua nipote con « un principe Italiano, come fu maritata la sorella, gli sborserebbe egli « trecento mila scudi contanti; e maritandola a un re tanto grande, e « potendo Sua Altezza da questa allianza cavare tanto frutto, non ha ella « a farci una grandissima differenza, e non doveva ella fare anche « offerta di più danari contanti? »

Io risposi: « Che Vostra Altezza aggiugneva per questo conto du-

«gento mila scudi ai trecento mila che aveva lasciati di dote alla sua «figliuola il granduca Francesco; la quale dote di cinquecento mila «scudi, sì come era la solita darsi da questi re, così nessuno altro «principe la poteva dare tale a Sua Maestà. Oltre che a Vostra Altezza «restava delle figliuole da maritare, e deve anche pensare a tanti «masti, dunque la pareva di fare più di quel che ella poteva e doveva. «Che quanto a danari contanti, il granduca Francesco dette al duca «di Mantova la sua dote in tre anni, e Vostra Altezza era pattuita con «l'Imperatore did argliela in quattro; e al re di Francia si può dire, «che se li diano tutti contanti; perchè tutti li avevono nelle loro «mani, già ricevuti tutti contanti; e non ostante questo vi se ne por-«teranno cento mila.»

Mi replicò: «Il parentado bisogna che si faccia in tutti i modi; ma «è necessario fare accordare queste campane.»

«Quella del mio padrone suona troppo bene, gli dissi io; e vostra «signoria con la sua prudenza e destrezza saprà accordare quella del «suo re, e potrà fare che, poichè ella manda suo figliuolo al Papa, gli «dia anche la procura e il libero potere di stabilire per contratto questa «dote nel passare di Toscana, dove Vostra Altezza non potrebbe rice-«vere questa conclusione per mano di persona che li fussi più grata.»

Mi replicò, che egli non era il caso per questo negozio, gradendo il favore che egli sa che gli averebbe fatto l'Altezza Vostra. E soggiugnendomi: «Se vi andassi io, non mi farebbe Sua Altezza qualche «onore davantaggio per la conclusione di questo negozio?» Gli replicai: «Allora sì; chè io averei creduto che la sua campana si saria accordata «con quella di Vostra Altezza, perchè con la viva voce gli sariano state «fatte rimostranze di tanta forza, che senza molte repliche egli ave-«rebbe avuto cagione di non disputare più di danari; che invero non «passava con onore di questo re si grande. Che per davero si saria po-«tuto avere a lui tutto il grado da tutta la Francia e da tutta Toscana «della conclusione di questo negozio. Oltre che io lo assicuravo, che «Vostra Altezza, che tanto l'ama, tanto lo stima, e che tanto li deve, «averia tanto maggiormente accresciuto il suo contento, con l'occasione

« di mostrarli in fatti questa sua buona volontà. » Mi replicò che non era punto in dubbio delle grazie che Vostra Altezza gli averebbe fatte; ma che non erono tempi questi da mettersi lui in viaggio, massime per un centinaio più o meno. E di così se la passò in piacevolezza.

Poi mi disse, che non giudicava altrimenti bene il dare quella lettera al signor Gondi, perchè egli con essa metterebbe sotto sopra il mondo, e questo non è necessario. Onde io, presola, la stracciai in sua presenza, conforme al comandamento di Vostra Altezza, sì come ho stracciato la credenziale. E tutto questo ragionamento lo tenni seco la sera di XXIII.

Il cardinale ha detto alla marchesa di Pisani, che Vostra Altezza ha fatto molto bene a non volere che egli nè Gondi si travaglino di questo negozio matrimoniale, non volendo ella mantenere l'offerta della dote fatta da lui di suo ordine. Le averebbono risposto che non erono uomini da mutarsi, e che ella desse questo carico a un altro; e che egli aveva da mostrare anche una lettera del signor cavalier Vinta, che li conferma per parte di lei questa offerta del millione.

Il Re, dopo l'essere stato giudicato libero dal primo matrimonio, si è lasciato più liberamente intendere che egli abbia mai fatto, di volersi maritare, e maritare con la principessa Maria; e l'ha detto anche al duca di Savoia a parole larghissime, statemi referte da chi vi si trovò; confermatemi dalla Clielle, il quale viene spesso a vedermi, e tiene meco amorevolissima confidenza, e si mostra affezionatissimo al servizio di Vostra Altezza. Dicono, che il duca rispose a Sua Maestà queste formali parole : « Sire, la vostra resoluzione, e per beneficio vostro e « del regno, non può essere migliore, sì come non può essere migliore « la elezione che voi avete fatta della moglie; perchè la principessa « Maria è dotata di virtù e di bellezze tali, che ella è degna della Maestà « Vostra. E, se bene fra il granduca e me non ci è molta intelligenza, « tuttavia avendo egli figliuoli, e io anche, la Maestà Vostra arà tale « autorità sopra ambidue da metterci di accordo, e da fare che, come « padre, la si faccia tanto più servire dall' uno e l'altro di noi. » Piacque al Re questa risposta, e gli replicò che lo farebbe benvolentieri. Talchè Vostra Altezza comincia, si può dire, a vedere qualche frutto della

reputazione che le apporterà questo mariaggio; poichè questo duca comincia a entrare per l'uscio, mutando le carte con lei.

Poi dicono, che Sua Maestà chiamasse a se Villeroi e il cancelliere, dicendo loro, che, poichè Dio l'aveva fatto libero, voleva mostrare al suo populo e a tutto il regno, quanto egli aveva mentito a credere di lui il contrario della sua volontà; e però per sua conscienza, e per il benefizio del suo regno, e per contento de' suoi buoni servitori, si voleva maritare; e che voleva per moglie la principessa Maria, e che dava loro il carico di tutto ciò, e di travagliarsi per la presta spedizione, perchè egli non voleva pensare a nullo altro che a maritarsi, rimettendo in loro il resto.

Questo libero trattare del Re venne alle orecchie dell'Entragues sua maitressa; la quale, quasi piangendo andò da Sua Maestà per dolersi di questa novella. Ma Sua Maestà a pena che ella avessi cominciato a parlare, le ruppe la parola, dicendogli, che non gli entrasse in questo in modo alcuno, perchè egli era resoluto di maritarsi con la principessa Maria. E ella volendo pure replicare, Sua Maestà si voltò alla madre, dicendole, che se ella non faceva desistere sua figlia da questo proposito, che non la guarderebbe mai più. E la madre replicò, che Sua Maestà saria ubbidita, e che bastava loro che ella facesse loro del bene : « O! questo sì, rispose il Re; e la terrò sempre per mia « maitressa. »

IV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 31 décembre 1599.

Sommaire. — La dot; nouvelle discussion avec Villeroi. Démarche habile de Giovannini auprès du cardinal Gondi. Visite à Girolamo Gondi; ses mensonges. Le duc de Bouillon favorable au mariage. Long entretien avec M. de Rosny, qui se montre plus favorable encore. Explications, renseignements, détails intéressants; projet d'envoyer au grand-duc une personne de confiance pour tout conclure. Visite au chancelier Bellièvre; son bon accueil. Le duc de Savoie; mauvais succès de son voyage. Démarches de la maîtresse du Roi et de Marguerite de Valois, pour composer, chacune à son gré, la maison de la future Reine.

Mi pareva ogni ora mille anni che fussi la sera di Natale, per po-

tere, con l'occasione di dare le buone feste a Villeroi, rallegrarmi seco di questa resoluzione che io sentivo essersi fatta dal Re. E aspettato quel tempo, trovai che egli era ito dal cancelliere, e che dipoi voleva andare dal cardinale Gondi; e mi inmaginai, che egli fussi in ronda per questo negozio. E subito che fu tornato, me ne andai da lui alle tre ore di notte; e tenuto seco il proposito sopradetto, mi confermò tutto essere vero, eccetto che dell'avere Sua Maestà data la commissione al cancelliere e a lui di spedire e concludere il suo mariaggio; dicendomi che aveva ben detto al Re di avere avuto da me la risposta di Sua Altezza, e che gliene aveva a leggere, ma che Sua Maestà gli aveva commesso che la facesse tradurre in francese; e che, per essere stati li giorni di devozione, e la scrittura volere del tempo per la sua lunghezza, non aveva potuto avere il Re questa occasione di dare loro simile commissione. Io le soggiunsi : « Se la non l'ha data, la darà « facilmente; e io mene voglio in ogni modo rallegrare ora per allora; « perchè, come il negozio ha da ricevere la conclusione da voi, io veggo « che la desiderate tanto, che non doverrà esserci più disputa ve« runa. »

Mi replicò di avere molto bene considerata la lettera, e che non gli mancherebbe che replicare al cavalier Vinta molte cose sustanziali; e che ci sarà pur troppo da disputare sopra questo millione, poichè li argumenti con che si ritira Sua Altezza di averlo promesso non sono forti, essendoci lettere, che anche si ritroveranno scritte di ordine suo, che lo dichino chiaramente; sì come non sono anche tanto essenziali le altre ragioni di dovere il Re contentarsi delle offerte di Sua Altezza, che non vi sia che dire. Oltre che, essendo stata tanto impressa nell' animo del Re questa offerta del millione, che egli non sapeva come Sua Maestà se la intenderà : « Se ella sentirà le certificazioni del gran« duca, le dissi io, e se non vorrà fare quello che non hanno mai fatto « li altri re ne'loro accasamenti, cioè disputare le doti, e non mos« trare al mondo di non stimare più il danaro che il benefizio suo e de' « suoi popoli, il quale consiste in questo accasamento, e il merito di « questa principessa, l'intenderà come gli rappresenta l'Altezza Vostra.

« La quale anche gli dà dote da non ne potere avere una simile da « veruno altro principe. » — « Voi v'ingannate, mi replicò egli. Il « re di Spagna gli dà cinquecento mila scudi e più, e ne fa grandis- « sima instanza, se Sua Maestà pigliasse per moglie la sua cognata; « perchè con questa congiunzione egli stabilirebbe molto meglio li « suoi interessi; ma è ben vero che Sua Maestà è più inclinata a questa « vostra principessa. E nondimeno gli pare che Sua Altezza, con riti- « rarsi dalle sue promesse, mostri di pregiare, ora che il mondo è in « pace, troppo poc la sua allianza. E però non vorrei, per servizio « commune, che questo negozio portassi seco difficultà di questa sorte. »

Io gli replicai : « Che intorno alla promessa, e intorno alla stima, « Vostra Altezza aveva così fondamente risposto; che se difficultà ci na- « sceva, non nascerebbe già dal Re, che come magnanimo e generoso « averebbe accettate le giustificazioni di Vostra Altezza; e confessato « molto bene, per tanti testimoni che ella ne ha dati, che ella è stata « e è servitore sviscerato della Maestà Sua, e che ella ha anche tenuto « pregiatissimo conto dell' esserle parente, lasciando l' accasamento dell' « Imperatore con minore dote; e che mi arebbe anche fatto dubitare, « che tali difficultà non fussero nate da lui, prestando fede a lettere « che non sian di Vostra Altezza, sì come non potevono essere, ma di « persona che ha voluto con simil modo scrivere o avvantaggiarsi nella « grazia del Re. Che però Villeroi volesse operare, che suo figliuolo por- « asse il potere libero del Re, acciò che con un viaggio facesse duoi « servizii. » — « Questo non farò io, mi rispose egli, perchè io non « voglio che si metta a risico di non sodisfare, nè servire di qua nè di « là, quando il granduca non venga a un segno che richiede il suo « servizio. Basta; io farò tradurre la scrittura; la farò sentire tutta al « Re, e farò anche quelli officii che io debbo per beneficio commune, « e per il desiderio particolare che io ho che questo maritaggio « segua; e come averò avuto la resoluzione dal Re, vi manderò a « chiamare. »

Questo secondo ragionamento m' intorbidò tutto il contento che io ebbi nel primo; e dubitai che la cagione fussi nata dalla conferenzia

fatta con il cardinal Gondi, e me ne volsi chiarire in questo modo. La mattina seguente de' xxvi, me ne andai da lui; e, con l'occasione di dargli le buone feste, mi rallegrai anche di quel che pubblicamente si diceva che aveva detto il Re intorno al maritarsi con la signora principessa; ma che, come servitore suo affezionatissimo, non potevo anche non avere dispiacere, che si dicessi molto largamente ancora, che li Gondi andassero intorbidando questa buona volontà del Re, col mettere in disputa la dote; asseverando che Vostra Altezza abbia promesso un millione, quando ella dice il contrario; se bene veramente non sapevo, soggiunsi io, quello che ella dica e offerisca. Che se il parentado non si facesse per questa controversia, a lui ne saria attribuita la cagione, e averebbe fatto poco servizio al Re e a Vostra Altezza; e quando si facesse, queste novelle darebbono occasione a Vostra Altezza di sapergliene pochissimo grado. Egli confermandomi la pubblicazione fatta dal Re di maritarsi con la principessa, e l'esclusione alla sua maitressa, mi disse, che essendo vero che Vostra Altezza gli aveva dato ordine di offerire in suo nome un millione d'oro, non l'aveva potuto nè poteva con onore suo negarlo, essendo che qua ne apparivono le sue lettere; ma che, per interesse del bene pubblico del regno e di Vostra Altezza e di casa sua, non aveva già mancato di fare officio che non si dovesse guardala in danari, essendo che quella promessa di Vostra Altezza non fu promessa assoluta. « E, per dirvela confidente- « mente, così mi soggiunse egli, Villeroi venne qui da me la sera di « Natale, e trattò meco di questo negozio; e io non lasciai di fare quello « ufficio seco che mi detta il desiderio che ho sempre avuto di questa « conclusione. Ma vi prego a non mostrare che io vene abbia detto « nulla. E dove io ne averò l'occasione, io farò i medesimi officii, sì « come io averei fatti per l'innanzi. Ma io me ne sono ritirato per aver « visto che Sua Altezza non si è fidata di noi; e non si è fidata per « altro, se non perchè ella vedeva che io non potevo del millione dire « altrimenti. » Io, ringraziandolo de' suoi buoni officii, e confortandolo a continuare, mi licenziai, bastandomi con la pulce messali nelle orecchie avere riscontro che l'alterazione di Villeroi era nata tutta da

lui, non potendo io persuadermi altrimenti che li suoi fossero buoni officii, sì come l'esito mostra che non siano stati.

Volsi passare ancora, sì come feci, con il signor Gondi il medesimo officio; ma egli, con le sue medesime bravate dette di sopra, mi disse: « Che, visto che Vostra Altezza si era diffidata di lui, non si era voluto « nè voleva ingerirsene, nè parlare di quelle cose che tocchino alla « borsa di Vostra Altezza; ma che li dispiaceva bene, che il residente « costì di Venezia avessi scritto qua all'ambasciatore, come, doman- « dando egli a Vostra Altezza se questo parentado si farebbe, ella gli « rispondesse, con modo di dispregio, che non si pensasse il Re che ella « volesse dargli per dote tutto il suo; che se ella gli dava quel che sono « stati soliti di ricevere gli altri re, gli dovesse bastare. Le quali parole « il detto ambasciatore aveva referto a lui, con fare il conto seco, che « Vostra Altezza li avessi offerto cento mila *tallari,* quanti furono quelli « che dette per dote l'Imperatore al re Carlo Nono; e che non stava « punto in dubbio che le sarebbono tornate all'orecchie a Villeroi. » Poi mi disse: « Che avevon voluto mandare lui a Roma, prima che facessino « elezione di Alincourt; ma che, per non avere a passare per Toscana, « non aveva voluto accettare il carico; e, che questi ugonotti principali « non gustano punto di questo accasamento; e se non fusse lui che gli « assicura, farebbono il diavolo perchè non seguisse... » E molte altre ciancie, che sono tutte bugie. Perchè il duca di Bouillon, lasciando stare che lo abbia detto a me largamente nella visita fattagli per parte di Vostra Altezza, so io dalla Clielle e da altri, che egli l'ha desiderato, e fattoci bonissimi officii; e a me disse che gli dispiaceva questo ritardamento, perchè non si mancava chi facesse officio in contrario, e che arebbe voluto che le difficultà non fussero nate da Vostra Altezza, per la quale egli mi offerse la sua servitù, con ogni amorevole e favorita dimostrazione, dicendomi che io mi lasciassi rivedere. Io lo ringraziai, e gli dissi, che le difficultà non da Vostra Altezza, ma verranno di qua, dove si fa più stima de' danari che del merito di lei e della signora principessa; e che però, dove egli ne avessi l'occasione, rimostrassi al Re, che non deve col granduca, che l'ha con sì sviscerata

affezione servito e servirà sempre, guardarla in quello che non l'hanno mai guardata li altri re di Francia; e massime per avere una principessa proporzionatissima al suo contento, e al bisogno suo e della Francia. Mi disse che non perderebbe l'occasione, e che io tornassi a rivederlo.

Quanto poi a Rosny, io so per cosa vera e certa, che egli è stato e è parzialissimo fautore e promotore di questo mariaggio; e che, quando egli ebbe a dare cinquanta mila scudi all' Entragues, che il Re le aveva promesso, egli le disse liberissimamente, che non pensassi in modo alcuno al maritarsi con il Re, perchè non gli aveva da riuscire, se non fussi altri che lui; e che perciò essendogli ella divenuta nemica, e egli a lei, tanto più si è adoperato per la resoluzione del Re di maritarsi. E, nell' andare io a visitarlo, e a dargli le buone feste, ha egli stesso detto a me il medesimo confidentissimamente, e mi si è aperto più largamente che non ha fatto Villeroi nè il cancelliere; perchè egli mi ha confessato, che il Re ha dato il carico a detto Villeroi, al cancelliere e a lui, di trattare, e vedere di spedire questa differenza che si ha nella dote; ma bene mi ha pregato che io non mostri a persona di saperlo. Che Villeroi ha anche letta al Re tutta la risposta di Vostra Altezza, e fra loro l'hanno studiata e riletta molto bene. Che al Re pare strano, e non può sentire in modo alcuno l'offerta di cento mila contanti; dicendo che per condurre la moglie a Parigi, per fare le nozze, per fare li presenti, per le spese che porterà la persona di lei, e la casa in questo principio, ci vogliono molti più danari assai; e che gli pare che Vostra Altezza lo dispregii con l'offerta della dote, e non tenga conto nè della sua promessa nè della allianza di Sua Maestà; e che, se bene Vostra Altezza ha impiegati qua li suoi danari, ha però ricevuto il frutto di quello interesse che la mosse a farli servizio, cioè di stabilire li Stati suoi e sè stessa nella amicizia di Francia; perchè li Spagnuoli non potessero offenderla, sì come non l'offenderanno, e tanto meno per avere per nepote la Maestà Sua: e che il volerli dare quasi tutta la dote in dette gli pare una burla. E però detto Rosny mi pregava a scrivere a Vostra Altezza, che non volessi

perdersi la buona volontà di questo re, con guardarla seco sì sottilmente; perchè egli conosceva che il Re la pigliava per puntiglio di onore, parendogli che Vostra Altezza apprezzassi poco la parentela; tenendo quasi per certo, che ella non potesse, non si facendo il parentado, promettersi più nè dell' amore del Re, nè di recuperare il suo credito, se non con difficultà e a tempi lunghi; e che mi aveva voluto dire tutto questo confidentemente, per il desiderio grande che egli aveva sempre avuto di vedere questa collegazione, e per l' affezione che egli portava a Vostra Altezza, e che egli ha dedicata a questa regina, accennandomela con la mano, dove la tiene in ritratto, avendola levata del suo gabbinetto e messa in una camera onoratissima, nella quale egli mi tenne più d' un ora, sempre disputando sopra questo negozio; perchè io non gliene lasciai vincere nessuna, servendomi per rispondergli de' concetti della lettera di Vostra Altezza, e parlandogli con tanta libertà, che di uomo tenuto da tutti poco grato, a me posso dire che egli sia stato gratissimo, e dia intera sodisfazione; sì come mi pare che anche egline riceva da me, e per la libertà con che io uso seco, e per averlo assicurato della reciproca affezione e stima di Vostra Altezza verso del suo merito e valore, e dell' obbligo che ella gli arà de' suoi amorevoli officii, i quali saranno anche riconosciuti gratamente e da Vostra Altezza e dalla principessa, se ella sarà regina; perchè ella farà particularmente capitale del suo consiglio, della sua fede e della sua virtù. E nel dirgli io queste parole, conoscevo di dargli un contento maraviglioso.

Dissemi ancora, che il Re si era molto disgustato di una lettera della granduchessa, mostratagli e lettagli, quattro o cinque giorni sono, dal signor Gondi, e sentita dallo stesso Rosny; nella quale ella gli diceva, fra le altre cose, che, se fra due mesi Vostra Altezza non era resoluta di questa pratica o dentro o fuori, che averebbe fatti li fatti suoi con l' Imperatore; e che al Re è parso che si voglia tirarcelo per forza; e che il metterlo in comparazione con l' Imperatore non passi con onore suo, perchè l' Imperatore non è principe di successione, nè di forze come è lui. Io gli risposi di non sapere nulla di questa let-

tera. perchè non era venuta alle mie mani, nè il signor Gondi mene aveva detto nulla; e il medesimo risposi anche alla Clielle, che melo aveva detto prima, ma con poca mia credenza. Ma sentendo confermarla da Rosny, si può credere che sia vero; e per quello che Vostra Altezza ha sentito che mi disse Villeroi io ho sempre creduto, che di qua non si voglia staccare il filo. Ma quando egli non giudichi suo figliuolo a proposito, sì come non è tenuto dal Re, il quale vuole che vadia al Papa solo per l'effetto della dissoluzione, Sua Maestà vuol mandare un altro all'Altezza Vostra, per vedere di farla salire, se non a quello che li Gondi hanno detto che ella ha offerto, almeno a maggiore somma, e a più numero di contanti. Io, dopo averne bene dibattuto, gli soggiunsi: « E in somma, se il Re starà saldo nel volere il « millione, e il granduca nel darlo mezzo, chi gli ha da mettere d'ac- « cordo ? » Egli rispose: « Io velo dirò, ma in secreta confidenza. Noi « abbiamo pensato di mandare uno secretamente a Sua Altezza, che « porti il potere di concludere e di escludere il parentado; perchè il « Re vuole mostrare al mondo di aver fatto questo onore al granduca « di averli inviata la procura, e di giustificare ognuno d'essere « stata sprezzata la sua allianza, quando il parentado non segua; e « questo è tale instruzione di quello in che deve accordarsi. » Gli domandai quanta era la somma che si pretendeva. — « Di quattrocento « mila contanti, e di quattrocento mila in crediti. » Io cominciai a ridermene, e a dirgli che voleva la burla; e, se non la voleva, che egli operasse che questo tale non si mandasse, perchè Vostra Altezza si terrebbe affrontata. E invero io credo certo, che egli in questo pigli un granchio, o mi abbia voluto dire a quel modo, perchè tanto più facilmente si abbia a venire al segno, al quale io ho sempre creduto che tendino, cioè a tanta dote almeno quanta ebbe Vostra Altezza, e trecento mila contanti; facendosi qua molto fondamento, che tanti siano stati lasciati alla principessa dal granduca Francesco, suo padre. E, perchè io sapevo che la Clielle aveva voglia di essere egli mandato, quando si avessi a mandare, gli domandai: « Chi sarià questo tale che si manderebbe? » Non melo volse dire, alle-

gando che Sua Maestà aveva commesso il segreto. Gli soggiunsi : « Voi « dovete bene aver pensato di mandare una persona che abbia la lingua « italiana, abbia parlato e trattato con il granduca altre volte, e sia « confidente, e non sia gentiluomo di seguito, perchè non abbia a fare « apparenze. » — « Così sarà, mi rispose egli; e darà sodisfazione a « Sua Altezza. » — « Io vorrei bene, soggiunsi io, che mi si dicesse, chi « egli sia, per potere mostrare al mio padrone che io non dormo al « fuoco con la fante, e che io non sono negligente; dove che, pas- « sando il negozio per le mie mani, mi si faria torto a non melo dire, « e a non mi conferire che resoluzione ci si piglia. » Mi replicò : « Vil- « leroi doverrà dirvelo lui. »

E poi, nel licenziarmi, dicendogli io, che vorrei che anche egli desse a me le buone feste, con il mettere Vostra Altezza in luogo tale di stato dell' anno futuro, che ella fussi pagata alla fine del terzo quartiero, e de' cinquanta mila e de' venti mila di questo anno, mi assicurò che de' cinquanta mila saria sodisfatta, e forse anche de' venti mila. Talchè Vostra Altezza vede come quest' uomo mi tratta bene, e si mostra affezionato al suo servizio. Però io la prego di volergli gradire questo suo affetto, almeno con una lettera che ella mi scriva mostrabile, acciò e' conosca, che io non manco di farlene testimonio, e si accenda tanto più a continuare.

E quanto al mariaggio, da quello che io ho cavato da costoro; e anche dal cancelliere, col quale io stetti lungamente una sera di queste feste, e mi disse il medesimo, senza volere scoprirmi però il Re avessi rimesso a lui questo negozio; ma dicendomi bene che ne desiderava tanto la conclusione, che come ella era seguita non si curava più di vivere; e che vedeva che questa principessa era stata riservata da Dio per questo regno; perchè se ella fussi ballottata averebbe avuto tutta la Francia in suo favore, perchè non ci era, nè principi, nè signori, nè altri, nè cattolici, nè eretici, che non la desiderasse.

Potrà cavare Sua Altezza :

Che i Gondi gli hanno fatto poco servizio;

Che Villeroi gli arebbe potuto fare grande, ma il servizio del suo

padrone lo stringne più che quello di Vostra Altezza; la quale, quando mi avessi commesso che con quella sua risposta io avessi fatto a lui qualche offerta, forse che le dispute non si sariano fatte. Ma ella potrà, parendogli, fare usare questo termine con chi sarà mandato;

Che qua la principessa è desideratissima, e che il Re la vuole, ma vuole anche maggior dote per onore e commodo suo, perchè qua non ci è danari; avendo il Re trovato il regno rovinatissimo per li debiti, li quali si vanno pagando tuttavia, e fra un anno o due saranno ridotti a pochissimi; dandosi anche ad intendere quasi tutti questi del consiglio, che Vostra Altezza sia stata più che mezza pagata delle partite casuali;

Che Sua Maestà vuole mandare uno; e questo uno, a quello che mi ha dipinto Rosny, sarà la Clielle, il quale è affezionatissimo al servizio di Vostra Altezza, e doverrà darle sodisfazione, e portare la conclusione del parentado desideratissimo da tutti.

E il Re vuole, mi ha detto Rosný, che la Regina sia qui fra tre mesi al più lungo; e tutti questi grandi, e Bouillon in particolare, che è confidentissimo del Re, ne fa grandissimo procaccio. E tenendo con me la Clielle confidentissima intelligenza, va tuttavia avvertendomi di molte cose, e in questo particolare del millione mi ha detto di non avere avuto mai ordine da Vostra Altezza di fare tale offerta nè promessa.

Il duca di Savoia, vedendo la durezza del Re e de'suoi ministri nel rivolere il marchesato, comincia a pentirsi di essere venuto; e ne dà la colpa a suo ambasciatore che ce l' abbia tirato con vane speranze. E l' ambasciatore si scusa, e procura di giustificarsi. E, due giorni sono, parlò di questo sino al Re, mentre mangiava; e Sua Maestà, dicono, che non gli desse troppa sodisfazione. Talchè il duca, con la spesa di due o trecento mila scudi che egli averà fatto nel viaggio, e nelle spese che egli fa a tutti li suoi, si sarà indebolito, e alla fine non arà conseguito il marchesato.

La maitressa Entragues ha già cominciato a fare le pratiche di mettere al servizio della Regina donne che dipendino da lei; e così fa

ancora la regina Margherita. Ma il Re non ci ha voluto prestare orecchie, nè rispondere cosa alcuna. Onde conoscendo che gl' importa troppo che appresso la Regina siano persone che abbino simili dependenze per tutti quei casi che possono intervenire, io ne ho gittato un motto a M. di Rosny; il quale abborrendo anche egli questa pratica, mi disse che non gli riuscirà loro in modo alcuno il loro disegno. E la Clielle, se verrà da Vostra Altezza, potrà informarla, come la Regina si deva governare nella elezione de' suoi più intimi servizii.

V.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 4 janvier 1600.

ANALYSE ET EXTRAITS.

1° ANALYSE.

(4 janvier.) Villeroi déclare que le Roi veut épouser la princesse Marie, mais que la somme de cent mille écus comptant ne lui suffit pas dans l'état actuel de ses affaires. Il ne parle plus du fameux million.

Giovannini insiste sur l'importance que les princes italiens attachent à la restitution à la France du marquisat de Saluces: *Perchè, perdendo ogni speranza di potere essere in ogni caso soccorsi da Francia, si mettono in necessità di accomodarsi con li Spagnuoli; e in tal caso tornava forse più conto a Vostra Altezza l' imparentarsi con casa d' Austria.* Il ajoute : *Volsi metterli questa pulce nelle orecchie* [1].

Le fils de Villeroi, M. d'Alincourt, ira à Rome pour remercier le Pape d'avoir annulé le premier mariage du Roi; il ne sera chargé d'aucune autre mission; *non essendo uomo da trattare di altro; non è tenuto uomo di negozii.* C'est peut-être M. de Sillery, qui, a son retour de Rome, sera chargé de terminer l'affaire du mariage.

[1] Le cardinal d'Ossat insistait de son côté pour qu'on ne cédât à aucun prix le marquisat «à cet usurpateur, qui a montré «n'estimer pas une nèfle le Roi de France et «toute la France ensemble.» Il ajoute «que «le marquisat de Saluces entre les mains «du Roi est la vraie bride des Espagnols «en Italie.»

II° EXTRAITS.

Sommaire. — Entretien avec M. de Rosny; affaire du marquisat de Saluces; affaire de la dot; les comptes de Girolamo Gondi à reviser; grand éloge de M. de Rosny; accepterait-il du grand-duc quelque récompense? Alliances proposées au Roi: la belle-sœur du roi d'Espagne; la petite-nièce du Pape. Le Roi veut de l'argent comptant, afin d'équiper des galères. Entretien avec M. de Maisse; encore le marquisat de Saluces; propositions de Lesdiguières.

Mi sono poi lasciato rivedere a Rosny, per spillare qualcosa di più intorno a questa risoluzione, e del mandare a Vostra Altezza, e del marchesato di Saluzzo, il quale mi era accennato che bolliva forte. E egli, oltre al vedermi volentieri, mi dette commodità in una camera di stare solo a solo un'ora a discorrere sopra l'uno e l'altro particolare.

E circa il marchesato, perchè io sapevo che egli è il più ostinato ministro a volere che il Re selo faccia rendere, avendolo molto ben punto dove gli duole, mi disse, che il duca aveva mandato un suo secretario a rammaricarsi seco di questa sua pertinacia, e pregarlo che volesse abbracciare e favorire le sue proposte; poichè elle sono di tanto servizio alla Maestà Sua; e che gli aveva risposto alla libera quel che egli giudicava servizio e onore del suo re. E, domandandogli che proposizioni erono le sue, mi disse: Dare per ricompensa la Bresse e non so che altre fortezze; e inoltre che riceverebbe in feudo il marchesato; prometterebbe omaggio e passo per Italia sempre che piacesse al Re. E che, se bene questa ricompensa era reputata di maggiore valore del marchesato, e di maggiore servizio per la Francia, perchè a'Francesi restava aperto il passo per Italia, e alli Spagnuoli chiuso quello per la Fiandra e per la Borgogna; tuttavia che non si era resoluto nulla, essendo egli di parere con molti altri che la reputazione del Re richiegga che il marchesato si renda.

Io, lodandolo di questo nobile e generoso pensiero, gli mostrai con ragione, che, sì come l'onore del Re richiedeva che Sua Maestà si facesse restituire il marchesato prima, e poi dare orecchie alle domande del duca e sodisfarlo se ne fussi giudicato, così tutti i principi d'Italia dovevono sapergli grado d'ogni buono officio che egli ci facessi;

e che il mio, se fussi restato privo di speranza di poter ricevere quelle corrispondenze che egli si era promesso in ogni caso da questa Corona, non sapevo se non gli fusse tornato bene far piuttosto il parentado con l'Imperatore che con il Re di Francia; poichè saria stato messo in necessità certo modo di stare unito con li Spagnuoli. Mi replicò subito : «Sì, per essere più soggetto che mai alla loro tirannide, della quale «il duca di Savoia si duole in estremo.»

Gli risposi, che a Vostra Altezza non mancava modo da farsi stimare per sè stessa; ma che tanto più, se ella si fussi congiunta con casa di Austria, come ella ne era tuttavia stimolata, e come di qua segnene dà tuttavia cagione; poichè non si pensa punto alli interessi suoi, nè si mostra di tenere punta grata memoria de' suoi servizii, ma solo si ha la mira di cavarli denari della borsa, chiedandole dote esorbitantissima. E che però che Vostra Altezza desidera d'esser resoluta, per potere anche ella pensare alli fatti suoi, sì come pensavono essi a loro.

Mi rispose, che io m'ingannavo; che Sua Maestà ci ha pensato e ci pensava, con tutto che ella si fosse accomodata con il duca di Savoia, e che ella è resoluta di fare parentado con Vostra Altezza, se ella vorrà mettersi alle cose ragionevoli. Perchè il dare crediti in dote al Re, tutti sene burlano, sì come si burlano di cento mila scudi contanti; e che essi terranno sempre più conto di cento mila scudi contanti, che se desse loro in crediti un millione; perchè di contanti, e ne hanno bisogno di presente per le molte spese necessarissime per le nozze, e per mettere ad effetto molti pensieri di Sua Maestà, che saranno anche utili a Vostra Altezza; e li crediti non essendo loro di presentaneo aiuto, si contentano di renderli con li assegnamenti obbligati, li quali importando assai, sarebbe Vostra Altezza presto pagata. Gli replicai, che ella ne vedeva un malissimo saggio, poichè al passato anno si era cominciato a mancargli della fede pubblica.

E su questo proposito volsi anche toccarli un tasto, come io avevo disegnato di fare, di quanto egli credeva che dal anno 96 in qua Vostra Altezza avessi cavato delle partite casuali? Rispose, che per essere state tratte le spese della tavola del Re l'anno 97 e 98, almeno

ella ne arà sino a ora cavato cento mila scudi; e che questo anno, e per l'avvenire, come non si doverono più trarne le sopradette spese, renderanno grossamente; sapendo egli che l'anno 97 le renderono centoventi mila scudi. Gli risposi, che bisognerà che egli faccia un servizio a Vostra Altezza di farsi dare il conto de' danari che sono venuti in mano del signor Gondi sino ad ora, perchè ella non ha ricevuti più che quindici mila. Sene fece le maraviglie grandi, e mi offerse a far vedere minutamente tutto, sempre che Vostra Altezza glielo comandasse, dicendo desiderare grandemente di servirla. E io prego Vostra Altezza con la prima occasione, le piaccia di gradirli con una lettera amorevole questa sua volontà, e li buoni trattamenti che mi fa, che certo sono cortesissimi e confidentissimi; perchè egli, siccome brama in estremo, e sta quasi per dire più di tutti gli altri questo parentado, e ci tiene il Re fermo e saldo con ogni buono officio, così desidera anco d'avere la grazia di Vostra Altezza e della principessa Maria. E, se bene io ne l'ho certificato, non sarà però che di suo maggiore contento, che Vostra Altezza ne lo assicuri tanto più, e mostri di tenere conto di lui e di stimare il suo valore e la fede e la devozione che egli porta al Re, perchè invero egli è ministro che tende solo al servizio del Re, e è spiritoso e di buon giudicio; e Sua Maestà che lo conosce gli crede assai e lo tiene caro.

Mi è bene stato detto che egli ha cominciato a pigliare per bocca; e che da Zametto e dal signor Gondi, per certo loro imbroglio commune, gli è stato donato cinque mila scudi. E questo ho voluto che Vostra Altezza sappia, acciò che, se nel tempo delle nozze ella gli volesse usare qualche cortese dimostrazione, come invero egli merita, ella non abbia dubbio che non sia per pigliarla. Vostra Altezza dunque noti questa sua opinione circa le partite casuali, la quale è commune con tutti, e circa le spese grandi che fa il signor Gondi; e Filippo Gondi stesso mi ha detto che egli spende fra il vitto e murare più di trenta mila scudi l'anno, delle quali spese si maravigliano li suoi di casa non che quelli di fuori, perchè egli è noto lo stato suo, e si crede universalmente che egli spenda di quello di Vostra Altezza; e io

come ritornerò più da lui, voglio tenerli un proposito, col quale io lo spronerò, se io non m'inganno, a farmi vedere tutto questo fatto limpidamente.

Insomma mi concluse circa la dote offerta da Vostra Altezza, senza toccarmi più la promessa del millione, della negativa della quale mi pare comprendere che restino giustificati; che ciascuno che sentiva li cento mila scudi contanti se ne burlava, dicendo molti al Re, che per questa somma Sua Maestà poteva pigliare una del regno a sua fantasia, mettendo in esempio che il duca di Nemours con madama di Longueville aveva avuto dugento mila scudi contanti. Che il duca di Savoia, se bene parlò bene al Re, aveva poi fatto razzolare male da' suoi ministri, e fatto fare ogni opera che Sua Maestà si mariti con la cognata del re di Spagna con cinque cento mila scudi, e che anche il Papa aveva fatto e faceva tutto quello che può per darle la figliuola del signor Giovan Francesco con un millione d'oro; e che non manca chi la combatta per un verso e per un altro. Ma che egli, che desiderava questo parentado con Vostra Altezza più che la salute sua (così mi disse egli), non lasciava di contraporsi a tutti per tenere salda Sua Maestà. Ma, perchè si contenti della proposta della dote non ci poteva nulla, perchè da Sua Maestà e da tutti ella era abborrita in crediti, essendoci necessità di contanti per fare molte cose che il Re ha bisogno, e era risoluto di fare, accennandomi di galere. E però che si era concluso di mandare uno a Vostra Altezza per risolvere con lei questo capo; e che io dovessi pregarla per sua parte a non li parere grave di sborsare li contanti, perchè delli suoi crediti ne sarà rimborsata prestissimo con la cura e protezione che ne terrà lui; e del parentado, ella ne resterà ogni giorno più contenta, e ogni giorno più ne reconoscerà il beneficio che gnene risulterà, quanto sarà il dispiacere e pentimento suo per non l'avere fatto.

Gli dissi, che, se bene Vostra Altezza era resoluta con ragioni molto giuste e efficaci di non alterare la sua proposizione, che nondimeno le scriverei quanto amorevolmente mi aveva imposto; ma che arei bene avuto caro sapere la persona che si mandava, non per curio-

sità, ma perchè mi pareva che non si dovesse celarmela per servizio anche del Re; che se mandasse persona che forse non fosse grata, potrebbe forse malamente servire a Sua Maestà. Non me lo volse dire, allegando di non averne commissione, e che Villeroi non averebbe mancato di dirmelo, sì come averebbe detto lui a Sua Maestà tutto il nostro discorso.

Ho saputo, che, trovandosi un di questi giorni il Re in un suo gabbinetto serrato con Villeroi, il cancelliere e Rosny, Sua Maestà propose certi suoi pensieri, fra i quali uno è il fabbricare una squadra di galere più presto che sia possibile; e, venendosi a fare il computo della spesa che importavono, trovarono che ella era molto grossa, e conclusero che con la dote di Sua Maestà si poteva, se non in tutto, in gran parte condurre a fine li suoi pensieri; e che su questo il cancelliere propose la cognata del re di Spagna, che darebbe cinque cento mila scudi; e che Rosny riprese subito parole, dicendo che ella era troppo giovane, e che Sua Maestà aveva resoluto di pigliare la principessa Maria; e che il Re glielo acconsentì. Poi avendo Sillery scritto due volte per conto della figliuola Aldobrandina, il cancelliere la propose, allegando che con la dote di un millione si saria potuto fare molte cose. Rosny domandando subito che tempo ella aveva, e rispondendo l'istesso Re che ella aveva dodici o tredici anni, rispose detto Rosny : « De' fanciulli cene abbiamo da noi. » Venendo poi sul proposito della principessa Maria, si disse che Vostra Altezza offeriva solo cento mila scudi, e che allora replicò Sua Maestà : « Il granduca è « tanto mio amico, che io confido che egli mi accorderà in maniera « che io potrò fare li fatti miei. » A questo ragionamento si trovò Loménie, il quale amicissimo della Clielle glielo ha conferito, e egli a me. Dicendomi anche di non essere fuori di opinione che sia mandato lui a Vostra Altezza, e anche potrebbono risolversi in M. di Maisse; ma io per me sono d' opinione che si commetta a Sillery che venga lui.

E essendo stato dal detto Maisse, e toccoli il medesimo tasto circa al marchesato, per essere della consulta, io ne potetti cavare qualcosa, e mettere anche nel suo fiasco il moscherone. Ebbe piacere che io li

avessi parlato; e mi disse, che per ancora non si era venuto a ristretto di cosa alcuna; ma che mi assicurava bene, che se si fussi rilasciato Saluzzo al duca, che gli saria costato tanto caro, che saria seguito con tanto avvantaggio del Re, che i principi d'Italia non averebbono cagione di biasimarlo nè di perdere la speranza del suo aiuto: perchè egli averebbe avuti quattro luoghi, non che uno, e molto larghi e aperti da passare; e che io assicurassi pure Vostra Altezza, che egli che sa più d'ogni altro il merito suo con questa Corona, e se gli conserva servitore di cuore, se bene il signor Gondi e il Bonciani non hanno lasciato di fare seco officii in contrario, non è per perdere mai l'occasione di mostrare, quanto convenga alla sua gratitudine, di tenere conto delli interessi suoi; e che in questa pratica di parentado. sopra del quale il Re gliene aveva mossi molti propositi, aveva sempre fatti buonissimi officii. Credeva che tutto si accomoderebbe, senza entrarmi in altro sopra questo particulare, come quello a cui non è stato dato questo carico.

Poi mi disse, che il signor Gondi, e co' suoi crediti sopra le ferme. e con quelli di Vostra Altezza sopra le partite casuali, aveva mescolato e mescolava in maniera gl' interessi di Vostra Altezza con il suo proprio, che egli ha fatto più li fatti suoi che quelli di lei; perchè sentendosi nominare Vostra Altezza da lui, sì come ciascuno ha avuto rispetto al suo nome, così a lui è stato troppo creduto. Il che non li doverrà succedere ora, e che spera che Vostra Altezza abbia a conoscere come ella sia stata servita dal signor Gondi in queste partite. Le quali mi affermò, che era il migliore e più fruttuoso e sicuro assegnamento che sia in Francia, e che pochi giorni sono, avendone ragionato con Rosny, gli aveva messo in considerazione che saria stato bene fare mostrare da' tesaurieri la rendita e l' uscita; ma che facendosi il parentado si doverrà venire a questo conto.

Io lo ringraziai de' suoi buoni officii; lo certificai che Vostra Altezza era sicura della sua affezionatissima volontà, e che ella sele riconosceva molto obbligata; e lo pregai a continuare sempre simili buoni effetti.

Ho inteso dipoi, che quel che si tratta intorno al marchesato è di lasciare Carmagnola al duca in feudo, e che Saluzzo resti al Re con due castella che sono sul passare, e con avere per ricompensa di Carmagnola la Bresse e Bourg, e la valle di Barcellonette che confina col marchesato, e che penetra fino in Piamonte; e con obbligo che il duca non possa mai impedire il passo sotto pena della caducità e ribellione. Che questa è proposizione fatta dal Lesdiguières, per vedere il Re inclinato a dare qualche sodisfazione al duca; ma che Villeroi, Rosny, Bellièvre e Maisse stavon duri perchè tutto il marchesato si renda; e che, se pure il Re voglia dare sodisfazione al duca, gliela dia dopo che da lui se ne sarà fatto fare la restituzione. E Rosny mi disse, che, se si riconduceva il marchesato, non l'averebbe mai più riauto, perchè non sariano mancate difficultà da mettere in campo per non ne fare restare priva la Francia.

VI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, janvier-février 1600.

ANALYSE.

(13 janvier.) Intrigues des Gondi; ils voudraient faire traiter l'affaire du mariage à Rome par le cardinal de Florence. Ils font épier toutes les démarches de Giovannini, qu'ils traitent de *ministrello*, de *ministruzzo;* ils ont pris également en haine le pauvre secrétaire Romena.

C'est M. de Sillery qui sans doute ira à Florence; peut-être sera-t-il accompagné du cardinal d'Ossat. Leur demande pourra s'élever à la somme de 800,000 écus. Que le grand-duc ne laisse pas régler le douaire de la princesse Marie sur un revenu de 20,000 écus, comme celui de Catherine de Médicis, de Marguerite de Navarre ou de la reine Louise, la veuve de Henri III. Les temps sont bien changés; et si le Roi ne venait pas en aide à la pauvre reine Louise : *si morrebbe certo modo di fame.*

(15 janvier.) Giovannini, qui est envoyé en France pour traiter l'affaire du mariage, perd tout crédit si c'est en effet a la demande du grand-duc que Sillery

se rend pour le même objet à Florence; il faut que ce point soit éclairci. M. de Rosny lui fait toujours bon accueil. Quant à la dot, voici comment il est entré en propos : « *E bisogna che il granduca ne dia a noi, avendo sette o otto millioni nel suo tesoro. Che cosa è questo offerire cento mila scudi?* » Giovannini lui demandant au fait quelles sont ses exigences, il répond : « *Noi abbiamo bisogno di quattro cento mila di contanti; chè di crediti non ne tenghiamo conto.* » Le grand-duc pourra sans doute conclure pour moins de sept cent mille écus.

Le secrétaire Romena sera chargé de cette dépêche; il donnera au grand-duc tous les renseignements désirables; il est intelligent et digne de foi.

Le connétable recommande à la princesse Marie de prendre à son service et d'attacher à sa maison, quand elle sera reine, madame Tornabuoni et sa fille.

(27 février.) Dépêche du secrétaire Romena, qui, revenu à son poste, parle de trois statues de bronze, œuvre de Jean Boulogne, qui sont destinées au Roi, et sont arrivées à Arles.

L'ambassadeur extraordinaire de Venise, Vendramin, s'étonne que le grand-duc n'ait pas de représentant à cette cour, et que son agent n'ait pas visité l'ambassadeur vénitien Contarini. Vendramin se loue beaucoup de l'accueil que lui a fait le Roi.

VII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 23 mars 1600.

ANALYSE.

L'affaire du mariage a enfin été terminée; le 9 mars Giovannini en a informé le grand-duc, et par le même courrier M. de Villeroi en a informé M. de Sillery : *Per grazia di Dio e del Re si è stabilita la dote.* Sa Majesté paraît très-satisfaite : *E non si può anche astenere di gittar motto a qualche suo servitore confidente di esser maritata.* Le connétable, Bouillon et Rosny félicitent le grand-duc du parti qu'il a pris de tout conclure à Paris, sans attendre l'invitation de M. de Sillery, ce qui eût entraîné de nouveaux retards.

Le duc de Bouillon voudrait que le mariage fût accompli avant les couches de Mme d'Entragues[1] : *Innanzi che ella si avvicini al parto.* Rosny partage cet empressement : *Perchè spera di vederne presto un Delfino.*

[1] On sait la folle promesse du Roi, qui s'engageait à épouser sa maîtresse si celle-ci lui donnait un fils. Elle mit au monde au mois de juillet un enfant mort.

La grossesse de la grande-duchesse, qui doit accompagner sa nièce, ne doit rien retarder; si elle accouche dans le voyage : *ella arebbe, dice M. di Rosny, a parturire un principe Francese.*

La future reine prendra à son service Mme Tornabuoni et sa fille. Le connétable en est reconnaissant.

Le cardinal Gondi tient de fâcheux propos, blâmant le grand-duc d'avoir retiré sa confiance à Villeroi pour se jeter dans les bras des huguenots tels que Bouillon et Rosny : *Io me ne sono riso con la Maestà Sua, dicendoli, che Rosny tiene la chiave de' nostri denari, e che bisogna bene che io gli capiti spesso intorno.*

La maison italienne de Girolamo Gondi va être vendue. Le Roi voudrait qu'on en fît l'acquisition pour la Reine au nom du grand-duc. Dans cette dépêche et dans les suivantes Giovannini prend ses précautions pour que les frais qu'entraîne cet achat ne demeurent pas, même en partie, à la charge de son maître.

Le comte de Soissons désirerait être désigné pour épouser la princesse Marie au nom du Roi. On craindrait, en le désignant, de mécontenter Montpensier. On parle beaucoup pour cette mission de M. le Grand (Bellegarde) : *Che è un gentillissimo cavaliere.* Villeroi fait remarquer à Giovannini que le choix de Bellegarde n'aurait rien qui pût déplaire au grand-duc, le roi Charles IX, lors de son mariage, s'étant fait représenter auprès de l'Empereur par un des gentilshommes de sa chambre.

M. de Rosny rend hommage à l'habileté qu'a montrée Giovannini dans l'affaire de la dot : « *Oh! Sua Altezza arà cagione di tenervi prudente; perchè avete saputo tanto « ben fare con noi altri, che voi gli avete avanzati cento mila scudi; e il Re è d'opinione « che voi glie abbiate anche avanzati dugento mila*[1], *e lo tiene per certo. E nondimeno ve « ne vuol bene, e vi tiene per accorto, e dice che voi avete saputo servir bene il vostro « padrone.* »

Le Roi n'a pas encore annoncé formellement à Mme d'Entragues la nouvelle de son mariage : *Non vuole però che ella ne abbia la certezza fino che egli non è a cavallo per Lione.*

VIII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Rome, 4 avril 1600.

ANALYSE.

Le Roi fait grand usage des saignées : *Essendosi cavato un po' di sangue, come che*

[1] La dot fut enfin fixée à la somme de six cent mille écus. Le Roi en demandait donc huit cent mille.

Sua Maestà l'usi fare spesso senza occasione di male. Giovannini, qui a reçu des caisses de Florence remplies de menus objets à donner, se rend à Vincennes le vendredi saint, et présente au Roi, qui les accueille de très-bonne grâce, ses douze fromages de Mars (*marzolini*); ses trente salaisons, *salami di tutte le sorte;* ses confitures de Gênes; ses douze boîtes de cotignac; ses cinquante paires de gants, parfumés par la grande-duchesse; ses boîtes de conserves de pêches; enfin d'autres bagatelles : *bicchieri e fantasie di cristallo, e alberelli di porcellana.* Après s'être tout fait montrer, le Roi garde presque tout pour lui-même[1].

[1] Cette petite scène est bien décrite : *Avendo fattogli venire innanzi le casse, Sua Maestà, che non si era promessa di ricevere altro che marzolini e salsicciotti, quando vedde la cassettina dove eron l'alberelli di porcellana, la quale io apersi la prima, e voluto sapere quel che vi era dentro e vedere anche la persicata; subito disse, in presenza del duca du Maine, del duca di Guise, del conte d'Auvergne, di M. le Grand e di due marescialli e altri cavalieri che erono presenti : «Queste sono cose «per me.» E comandò che le gli fusser riposte; e tanto più che il suo medico gliele lodò assai.*

Venni poi ad aprirgli l'altra cassa, dove erono li guanti, il cotognato e le paste di Genova. Quando vidde quei guanti, e sentì l'odore, ne fece festa grande; facendo ora a questo, e ora a quell'altro fiutarne, quando d'una sorte e quando d'un'altra; perchè io ve ne messi di tutte; non si potendo saziare di lodarli. E avendo domandato chi li aveva fatti, la Clielle rispose subito, che l'era fattura della granduchessa; e Sua Maestà mi si accostò all'orecchio, e dissemi : «E la «principessa sann' ella fare anche lei?» Li risposi che ella aveva ingegno da saper fare simili e migliori galanterie. E tutti se li messe da parte, senza donarne pur un sol paro a nessuno di quei signori.

Venne poi alle scatole; e dicendole io che era cotognato di Portogallo, l'aperse tutte e disse : «Queste sono per me.» E il medesimo delle paste di Genova; e, senza aver pur fatto parte di nulla a veruno, se le fece tutte riporre.

Vennesi poi alla cesta de' marzolini e de' salsicciotti; e gli mostrai le sorti differenti. Di questi ne donò sei, e un solo marzolino al duca du Maine, e due salsicciotti a M. di Roquelaure, governatore di Cesar Monsieur, e uno al conte d'Auvergne; e commesse che ne fussi dati altrettanti al contestabile; e gli altri commesse al primo maestro di casa, che gli conservasse e custodisse; e de' marzolini se ne fece partire uno per la cena.

Fatto in ultimo comparire la cassa de' bicchieri, quivi si fece un gran dire e un gran lodare or questo or quello; e tutti li volse avere nelle mani, e dononne sette o otto; e in un botticino fatto a diaccio col piede e col coperchio, perchè tutti li biechieri di Sua Maestà son coperti, comandò che gli fussi dato da bere quella sera; e a un altro che gli fussi fatto l'astuccio, perchè non si rompesse.

E in somma Sua Maestà mostrò, per quel che conobbi io e gli altri, grandissima sodisfazione e gusto di questo regalo, e me ne ringraziò, e mi tenne poi a passeggiar seco quasi un' ora nella medesima stanza, domandandomi se io avevo nuove di Vostre Altezze, come stesse la principessa, come voi eri contenti del suo parentado, ecc.

Le Roi a le projet de créer une escadre de galères à Marseille. Il se prépare à partir pour Lyon.

Le Roi demande à Giovannini ce qu'il pense de sa musique : *della quale Sua Maestà gusta grandemente;* ce qu'il dit de la dévotion du peuple de Paris; de sa construction du Louvre.

Pendant ce dernier carême M. de Rosny a été plusieurs fois à l'église de Saint-Jean entendre prêcher M. l'évêque de Nevers. Un matin, il a aperçu Giovannini, l'a fait placer près de lui, *dicendomi ridendo : « Voi pensavi forse che io non fussi cattolico!»* Peut-être Rosny se convertira-t-il. En attendant il est rempli d'égards pour l'envoyé du grand-duc.

Bien des gens font des démarches pour être attachés au service de la Reine. Madame del Bene voudrait être sa dame d'atour; c'est une bavarde et une mauvaise langue dont il faut se garder. Gondi se propose comme chevalier d'honneur; il est question pour ces fonctions de M. de Souvré, gouverneur de Touraine : *Che è reputato uno specchiatissimo gentiluomo.*

Le grand-duc n'oubliera pas de tenir à temps la promesse qui a été faite à M. de Rosny d'un don de dix mille écus : *Perchè, si come a suo modo di parlare io penetro che ne fa capitale, così assicuro Sua Altezza che ella non può impegnare le sue cortesie in ministro del Re di maggiore autorità, di più affezione e sincerità verso di lei, e del quale ella abbia d'avere bisogno per li suoi affari e interessi. Io gli ho fatto parte di quelle cose mangiative, che gli son state gratissime.*

Giovannini a un état de sept personnes et de quatre chevaux, ce qui est fort coûteux. Il ajoute : *Ma con manco cavalli e persone non posso onorevolmente servire a Sua Altezza.*

IX.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 13 avril 1600.

SOMMAIRE. — Indiscrétions de Zamet, des Italiens; attente de la ratification des conventions. Le duc de Savoie; ses prétentions, son peu de jugement. M. de Rosny; son éloge. M. le connétable; son désir secret de représenter le Roi à la cérémonie du mariage à Florence. Une commission mal faite; distribution des menus objets envoyés par le grand-duc. Singulière confidence touchant l'infante d'Espagne et l'archiduc Albert.

Oramai si può credere che Sillery non solamente ha ricevuto il dispaccio e chiarito il Papa della volontà del Re circa il suo maritaggio, ma anche inviatosi a trovare l'Altezza Vostra. Qua si tiene

sdegno con Zametto per la sua troppa lingua, dicendosi che il Re era altrettanto troppo buono, e questo perchè Sua Maestà gli debbe aver detto qualche cosa della conclusione del suo mariaggio, e egli l'ha poi pubblicato con tutti senza ritegno; e questi Lucchesi che praticano seco si crede che abbino seminato a Roma e per tutta Italia il tutto; e però a Villeroi pare ogni ora mille anni d'intendere che di costà si sia dato fuora il negozio per affato, e che sia arrivato l'avviso della stipulazione dello instrumento matrimoniale; il quale avviso è anche desideratissimo dal Re, che non può stare alle mosse di non ne dire sempre qualche cosa per poter subito inviarsi verso Lione. Dicendomi Villeroi, che Sua Maestà è resoluta di mettersi in viaggio alla fine di questo mese, e che egli e gli altri suoi amici faranno anche il possibile che la gita non sia prorogata; e così mi disse anche M. di Rosny.

Al quale domandando io s'era vero che il duca di Savoia avesse avuta pensione dal Re, come si era vociferato, mi disse che egli domandava a Sua Maestà quaranta mila scudi di pensione per se, e trenta mila in beneficii per un de' suoi figli, ma che non se gli prometteva niente finchè egli non abbia effettuata la sua promessa, e che poi potrebbe essere che se gli dessino con il medesimo carico che aveva suo padre; perchè quaranta mila scudi a Sua Maestà non sono niente, e l'aver provvisionato questo principe non è che di riputazione di quella. Il che mi fu poi confermato ancora da M. di Villeroi, a cui ne domandai per accertarmene meglio. Dissemi di più M. di Rosny, che questo duca di Savoia è un cervello balzano e molto incostante, e che si presume gran cose, e massime di farsi patrone dello Stato di Milano, il quale mostra che se li pervenga nel medesimo modo che s'è data la Fiandra alla sua cognata; e tanto più si mette in questa presunzione, quanto che si duole che il re di Spagna abbia trattato male la sua moglie e lui. Ma M. di Rosny, ridendosi di queste sue vanità, mi disse : « Venga la Regina, e faccia un figliuolo; che lo Stato di « Milano non toccherà a lui; e il granduca vedrà il frutto di questa « alianza. »

Il prefato M. di Rosny seguita tuttavia di farmi amorevolissime dimostrazioni della sua volontà verso il servizio di Vostra Altezza, e di favorire anche la persona mia, più di quel che io saprei desiderare; ma io non manco di rendergli ogni ossequio per la mia banda, e per quella di Sua Altezza ogni più amplo testimonio dell'affezione e dell' obbligo che ella gliene tiene, e che gline mostrerà con effetti; così parendomi che ricerchino gl'interessi dell' Altezza Sua, per l'autorità grande che dà Sua Maestà a questo suo ministro; e perchè io so che ella ha caro che egli sia stimato e amato.

M. di Villeroi non mi ha confermato che M. le Grand sia per venire a fare lo sponsalizio, come che le cose qua facilmente piglino alterazione; e anche non mi ha parlato in maniera sopra il conte di Soissons, nell' avergli io di nuovo toccato un motto sopra questo particolare, su la voce che si era sparsa che il prefato signor conte era stato eletto per venire, che non si possa ancora credere che sia per essere mandato lui. E alla fine mi concluse che a Lione si concluderebbono queste e molte altre cose.

Il contestabile, essendo caduto meco in questo medesimo ragionamento, mi si aperse a dirmi confidentamente che desiderava grandemente di esser mandato lui; e che gli pareva che questo carico si convenisse più a lui che a verun altro, come a personaggio che tiene il primo carico nel regno e che è della età che è; pregandomi che io non parlassi di questo a persona, se non come da me, in caso che da altri me ne fussi tenuto proposito, perchè egli da sè stesso, non se ne lascerebbe intendere da nissuno; mostrandomi, che la voglia che egli ha di farsi conoscere a Vostra Altezza di presenza per quel servitore che egli le è, lo faceva tanto più bramare che gli fussi data questa occasione.

Io gli feci un regalo di que'salami e di quelle confetture e di guanti, che gli fu sommamente accettissimo, sì come furno accettissimi ancora al signor Zametto parecchi di quei bicchieri e di guanti che io gli mandai. E di così vado distribuendo queste cose, secondo che io giudico servizio di Sua Altezza. Ma di que' marzolini, io non potrei mai

dire a bastanza quanto ella sia stata mal servita; che se io avessi potuto rimandarli per farle conoscere il poco onore che le vien fatto, e come sieno male spesi li suoi danari, io non me ne sarei ritenuto punto, tanta è stata la collera che io ne ho presa. E però un altra volta è necessario che Sua Altezza, o veramente Madama Nostra Signora, pigli la pena di vedere con gli occhi proprii la qualità delle cose che devono uscire da loro, e di farle in loro presenza accomodare e assetare; poichè, dove ne va la lode e il grado o il biasimo e il dispregio delle lor cortesie, non basta solo il comandare. Io ho già regalato quasi tutti questi signori principali chi d'una galanteria e chi d'un altra, secondo che io ho giudicato che richiegga il merito e la qualità di ciascuno; e tutti invero n'hanno mostro inestimabil contento. Darò anche qualche cosa al signor Gondi e al cardinale Gondi, se bene egli è piuttosto superfluo, essendo stato detto da un ministro principale di questo, mostrandone quasi gusto, che Sua Altezza ha nominati sei suggetti per il vescovado di Pistoia, e che il Papa non ha voluto darlo a nessuno di loro; quasi volendo inferire che Sua Altezza sia in poca grazia della Santità Sua : parole che costui non direbbe, se non l'avessi sentite uscire dal cardinale.

Mi è stato accennato in secreta confidenza, che l'Infanta, trovandosi malissimo sodisfatta e trattata dall' arciduca nella speranza dell' aver prole, ha dato commissione qui all' ambasciatore Taxis di muover ragionamento e pratica che ella si mariterebbe con questo Re. E sì come risuona la fama per tutto che egli sia impotente, così ha tanto più di verisimile questa commissione, quanto che ella ha desiderato grandemente di abboccarsi una volta con il Re, e glielo ha anche fatto penetrare alle orecchie, quando, alle settimane passate, Sua Maestà mostrò volontà di andare in Piccardia. Laonde per tutti li rispetti è stato bene che noi abbiamo levate l'offese.

Il duca di Guise se n'è ito a Marsilia a prepararvi l'alloggiamento del Re. Io ho visto il carcame che si fa per la Regina, ma non può esser finito a pena fra due mesi, e, come egli sia in buon termine, ve ne darò un minuto ragguaglio.

X.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris et Fontainebleau, 3-12 mai 1600.

ANALYSE ET EXTRAITS.

1° ANALYSE.

(3 mai.) Le grand-duc désire que le comte de Soissons ne soit pas délégué à Florence pour la cérémonie du mariage; M. de Rosny en parlera au Roi. Il sera difficile que l'arrivée de la future Reine ait lieu avant le mois de septembre; il serait presque impossible d'être en mesure pour la Saint-Jean. Le Pape enverra son neveu, le cardinal Aldobrandini, pour célébrer le mariage.

M. de Villeroi répond à toutes les questions posées par le grand-duc :

Le personnage chargé de représenter le Roi n'est pas encore désigné; il le sera à Lyon.

Il est inutile de déplacer le cardinal d'Ossat : *Avendo il Papa accordato di mandare un altro sè medesimo.*

On attendra pour le voyage de la Reine le mois de septembre; à cette époque les grandes chaleurs sont passées, la grande-duchesse sera accouchée et en état d'accompagner la Reine, les galères de Malte seront disponibles, et celles du grand-duc revenues de la foire de Messine.

La duchesse de Nemours est désignée pour venir à Marseille, où elle se mettra au service de la Reine en qualité de surintendante de sa maison. C'est une noble princesse, et qui est Italienne.

(12 mai.) Les formules de politesse sont plus simples en France qu'en Italie: *Perchè qua non s'usa dar altro titolo che Monsieur il Tale.*

M. d'Alincourt est arrivé après un voyage rapide; il fait le plus grand éloge de la Reine future : *Con un encomio di laude delle virtù, delle maniere e della bellezza della Regina, il cui ritratto è piaciuto estremamente alla Maestà Sua.*

M. de Villeroi avoue à Giovannini que le grand-duc et M. de Sillery ont peut-être eu tort de vouloir tout régler à Florence : *E pareva che si fusse dovuto aspettare d'intendere prima la volontà di Sua Maestà, senza fare il conto con l'oste, come si dice... E le nozze d'un re tanto grande non si posson fare in posta.* Il est évident que rien ne peut être prêt pour la mi-juin.

Quant à la composition de la maison de la Reine, M. de Villeroi fait grand cas de monseigneur Giovani Bonsi, proposé comme son aumônier. Les six dames, *che qua chiamano figlie*, seront sans doute accordées, ainsi que les six pages, dont le service est plus pénible en France qu'en Italie; à ces six on en ajoutera quinze autres.

Pour ce qui touche le confesseur : *gli sarà conceduto quello che ella vorrà condurre.* A cause des huguenots il faut choisir un bon théologien.

Romena est proposé comme trésorier; Villeroi *non disse altro, se non che l' aveva per uomo da bene, che l' aiuterebbe e favorirebbe.*

Les estafiers-coureurs ne sont pas nécessaires; en France on les remplace par des laquais.

Des trois capitaines proposés, un seul, Luigi Bracci est connu et estimé du Roi; on l'admettra sans doute, mais il faudrait spécifier pour quel service.

Villeroi est bien disposé en faveur du seigneur Concino Concini dont il a connu l'aïeul.

Viennent ensuite : *le lavandare, li officiali di bocca, la fanciulla che di presente acconcia la testa alla Regina* (c'est l'office de la dame d'atour). Puis la gouvernante, la sous-gouvernante, les servantes des dames, *che saranno facilmente tutte accordate.*

Toutefois, il convient de songer qu'il y a en France beaucoup de serviteurs de la maison royale qui ont des droits à être employés.

Giovannini était proposé comme secrétaire. Villeroi se contente de dire que le grand-duc avait témoigné à son fils, M. d'Alincourt, qu'il était content des services de Giovannini : *e che per ciò voleva che rimanesse in Francia; senza entrar in altro.*

Les seigneurs Virginio et Giovanni et Antonio et Paolo Giordano *degli Orsini* doivent accompagner la Reine; quels honneurs leur seront rendus? Villeroi répond que le Roi est affable pour tout le monde : *Il Re accarezza, abbraccia e favorisce ognuno, conversa, parla domesticamente con tutti.*

Giovannini a ensuite une audience du Roi, qui lui expose toutes les raisons qui l'obligent à retarder son mariage jusqu'au mois de septembre. Sa Majesté se propose, en attendant, d'envoyer à Florence M. le Grand et M. de Frontenac, un de ses amis les plus dévoués : *Il Re poi tornò a parlarmi sul proposito della Regina, non se ne potendo saziare, e con tanto affetto che egli se ne mostra inamoratissimo.* Il montre la galerie qu'il fait préparer pour elle : *Sua Maestà ha gran gusto, quando sente dire che ella monta bene a cavallo e che si diletta della caccia.* Le Roi se propose de passer avec la Reine l'hiver en Languedoc et en Guyenne, de lui montrer à Pau son château et les arbres fruitiers qu'il a plantés : *Disse che egli era chiamato* LE BÉARNAIS, *ma che con tutto ciò non aveva mai fatto azione che non fusse da re; e che quel paese produce uomini di grande ingegno e di bello intelletto.* Il consacrera une année à faire parcourir à la Reine les provinces de son royaume.

Giovannini dîne chez Zamet avec le duc de Montpensier et M. le Grand, qui tous deux se montrent pleins d'égards et de respect pour le grand-duc. Zamet est chargé d'acheter à Fontainebleau une grande maison : *un gran casamento con un giardino er la Regina; acciò che egli serva per la famiglia della Regina.*

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — Concini; quel établissement peut-on espérer pour lui? Pour faire figure à la cour il faut se soumettre à faire de grandes dépenses; moyens de parvenir. Messer Bartolini; qu'en pourra-t on faire? Un secrétaire *ad honorem*.

Del signor Concino ho parlato, come conveniva al mio obbligo e al merito suo, e ne parlerò anche con M. di Rosny, e ne farò seco una onoratissima passata. Ma io non mi risolvetti a dichiarar con M. di Villeroi che luogo e che intrattenimento se gli saria potuto dare appresso al Re; perchè quello di que' gentiluomini, come ebbe Lodovico Strozzi a requisizione del cardinal di Fiorenza, si chiama di gentiluomo servente ordinario, cioè che non a quartiere; e questi tali son quindici o venti, la maggior parte ugonotti, stati alla guerra sempre con Sua Maestà; e la servono, e la seguitano continuamente dovunque ella vadia, e alla caccia ancora, stando continuamente con li stivali in piede, e durando una fatica, e patendo grandissimo strapazzo; e alla fine son ricompensati con qualche governo di fortezza o d'altre cose simili. E per un gentiluomo di spirito e di garbo, che voglia tirarsi innanzi oggi che siamo in pace, non giudico luogo quello per lui, ma se noi fussimo nella guerra non direi così; perchè l'esser continuamente alle costole del Re, e l'ambizione d'acquistar la sua grazia, fa che s'operi in maniera che il Re, conoscendo il valore del servitore, lo avanza di grado, sì come sarià intervenuto al cavalier Ferdinando Medici se egli viveva. Ma oggi non intervien così, non andando Sua Maestà se non alla caccia del cervio; nella quale mi disse il duca di Biron che durava molto maggior fatica che alla guerra, senza profitto d'onore e d'utile; perchè il Re stracca ognuno, e dietro a Sua Maestà si logora la vita e li cavalli. Ho voluto dire a Vostra Altezza tutto ciò; perchè, conferendolo col signor cavaliere Concino e col signor Concino medesimo, possino pensare e risolvere quel che giudicheranno meglio. Un di questi sopranominati luoghi, sebben non ci son piazze vuote, credo che l'averebbe in ogni modo, quando la Regina lo voglia per davero, perchè ella sarà sodisfatta di tutto, e mas-

sime per persone di quei meriti, come è il signor Concino. Altri luoghi e intrattenimenti appresso del Re non so o ho potuto aver tempo d'intender che ci sieno; ma lo farò, e n'avviserò poichè noi abbiam tempo. Appresso alla Regina intenderò che è lo stato e intrattenimento più utile; e lo saprete, acciochè, dovendo dichiararvi come richiede M. di Villeroi, possiate meglio risolvervi a procurar di collocarlo in officio tale da potersi avvanzare con la sua virtù, con il suo bello spirito e con le sue gentilissime maniere. Ma io vorrei, poichè il tempo celo permette, che noi ci risolvessimo con matura considerazione, nella quale si deve far anche conto della spesa grande che porta questa corte; nella quale un gentiluomo par del signor Concino, s'egli non ha carrozze, cavalli doppii, gli officiali della sua casa, e *laquais*, e servitori in buon numero, e non faccia buona tavola, non sarebbe stimato punto punto. Oltre che lo stare egli a casa locanda non passerebbe con suo onore, e spenderebbe un mondo; e per spender manco, gli bisogneria piuttosto pagare cento cinquanta scudi l'anno nella pigione d'una casa, ma mettendo mano a qualche migliaio di scudi per guarnirla; e se non avesse un po' d'argenteria, come hanno infiniti da manco di lui, gli saria vergogna. Sì che egli è necessario che il signor cavaliere metta mano alla borsa, e non vi tenga poi il granchio, perchè il vivere e lo strapazzo che si fa qua della roba, senza poter far di meno, costa un mondo; e chi la può durare e abbia pazienza, favori, grazia appresso a' padroni, e giudicio e ambizione, questo è un regno che ha il panno larghissimo, e se ne taglia di buoni scavezzi.

Quanto a messer Matteo Bartolini, se bene in Francia vorrebbono esser gli uomini più vivi e più loquaci e più conversativi, credo che un luogo di secretario, i quali si danno *ad honorem*, ma senza mai esercitar l'officio, nè scrivere, nè trovarsi in secretaria, nè dove si scriva (perchè li secretarii di Stato hanno li lor commessi, e a quelli fanno scrivere), non gli sia mai per mancare; ma e' bisogneria appoggiarlo a qualcuno per imparar la lingua e la costuma, e a scrivere anche francese; e ciò, per esser egli di buono ingegno e volonteroso d'apprendere, gli riuscirà in poco tempo; e circa poi alla professione di

secretario, di quel poco che è in me, gli farei volentieri e con ogni amorevolezza parte; e come a congiunto con casa Concina si prometta da me tutto il servizio che ella disegnerà e conoscerà che io possa fargli.

XI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 29 mai 1600.

SOMMAIRE. — Entretien avec M. de Rosny; le grand-duc a voulu aller trop vite; bons et sages conseils. Intrigues de cour. Parti de Villeroi et Sillery. Visite à la marquise de Pisani, qui est informée de tout. Les Gondi; leur malveillance. Mécontentement du Roi contre Sillery, qui n'a pas empêché le grand-duc d'annoncer le mariage avant que Sa Majesté l'eût annoncé elle-même.

Tornato che io fui da Fontainebleau, io andai da M. di Rosny, per leggergli quell' inserto di Vostra Altezza, che era tutto per lui solamente. E egli, subito che mi vedde mi disse:

« Voi avete pubblicato la principessa per regina; gli avete fatto lo « stato, e volevi alla fine di giugno condurla a Marsilia. Questo non « si può fare in nessuna maniera; e l'altre due cose non si dovevono; « e il granduca perdoni, ma ha avuta troppa fretta; perchè, se il Re, « per disgrazia si morisse, che Dio ne lo guardi! la sua nipote, non es- « sendo sposata, non è veramente regina, e non sarebbe conosciuta nè « riconosciuta per tale. E dovendo ora continuare in questa pubblica- « zione e trattarla da regina fino a quel tempo, dove Sua Altezza ha « forse pensato con questa prescia scaricarsi da spese, Dio voglia che « egli non si sia caricato più!

« Non doveva anche fare instanza de' servitori per la Regina; perchè nè « il tempo nè il mezzano è stato opportuno; e io, se avessi saputa l'in- « tenzione di Sua Altezza, l'averei messa per la strada come e quando « la se ne doveva governare. Ma la troppa fede e la troppa fretta ha « guasti li suoi disegni; e li fatti vostri ancora, » voltando il ragionamento a me, « perchè voi sapete che l'altro giorno io vi accennai che « mi riuscirebbe farvi secretario di Stato, e che in un anno io vi arei

« instrutto di sorte, che voi aresti saputo di questi affari di Francia « quanto un altro, e saresti stato ancora da quanto un altro; perchè io « sono certo che, se la Regina si governa come gli sarà mostro da me, « governerà anche il regno. Oggi io non posso più adoperarmi per voi, « perchè Sillery e Villeroi, che sono parenti e unitissimi, hanno avuto « e hanno la mira di dare un secretario a lor modo alla Regina, sì « come Sillery vuole esser cancelliere, per succeder poi nella cancel- « leria di Francia. E il Re, che n'è stato per avventura avvertito, mi « ha detto che non si vuol risolvere a dar per secretario di Stato della « Regina uno che dependa da un altro principe, perchè l'abbia a « tenere avvisato de' fatti suoi. E, dicendogli che non si potrebbe creder « questo di voi, quando voi fusse al servizio suo, e che essendo voi « sufficiente e di buono ingegno, Sua Maestà e la Regina n'arebbono « ricevuto buon servito. Rispose che era vero, ma che M. d'Alincourt « gli aveva detto, per parte della Regina, che circa alle persone che il « granduca richiedeva per il servizio di lei, che non potendo ella dis- « dire cosa alcuna al suo zio, Sua Maestà se ne risolvesse, come più le « fusse piaciuto; perchè ella si saria contentata di esser servìta da chiun- « che avesse ordinato la Maestà Sua; e chè però, avendo avuto questa « ambasciata, essa non si voleva risolvere a nulla, se prima ella non « parla con la Regina, e sente a quattro occhi la volontà di lei, sì come « la Maestà Sua le dirà la sua. Sicchè voi vedete come male io possa « adoperarmi per voi in questo medesimo disegno che ha avuto il gran- « duca, senza che voi me ne avessi ricercato come sapete. »

Io lo ringraziai della sua buona volontà, la quale in questo particulare egli mi scoperse l'ultima volta che io fui seco al Louvre; ma non ne scrissi, parendomi superfluo, sì come sarebbe stato a Vostra Altezza ancora, che di già si era aperta con Sillery; non si ricordando ella, che, non avendo fatto capitale dell' avvertimento che io gli detti già di non trattare di questo affare con lui, perchè ella non sarebbe stata servita sinceramente, e Vostra Altezza avendo forse più creduto alle sue astute sottigliezze che alla mia fede e realtà, non dirò che ella non abbia fatto nè beneficio nè onore a me, come la sua benignità ha

avuto intenzione di fare, ma sì bene che ella non abbia fatto servizio a sè, perchè questo stimo e mi preme più del mio interesse. E di più risposi a M. de Rosny, pregato, che circa al mio particulare io direi a lui quello che io avevo detto a M. de Villeroi: che io rimettevo al prudentissimo giudicio di Sua Maestà se io ero degno o no dell'onore che mi facevano la Regina e l'Altezza Vostra; e che, quando pure Sua Maestà volesse, per compiacerneli, giudicare li miei debolissimi meriti più con la sua benignità che con la ragione, che io non lo accetterei, se li suoi comandamenti non mi facessero certo che ella ne fussi interamente contenta, per riconoscerlo da lei sola, e per dependere da lei sola nel servizio che ella volesse che io facesse alla Regina; e che io lo pregavo di dire questo al Re. Mi promesse che lo farebbe, e che io rispondevo bene.

Onde io gli soggiunsi: «Ma, lasciando da parte il mio interesse, non «poter già credere che la Regina avesse commessa questa ambasciata a «M. d'Alincourt, perchè di tutti quelli che si sono chiesti per suo servizio, «non vi è persona o che ella non se ne serva di presente, e non ne abbia «di bisogno, e non gli siano chiari per la servitù fatta alla casa sua, e a «suo padre in particulare.» E io su questo, avendo appresso di me quella nota, gnene lessi tutta; e egli mi disse, che il vescovo non si credeva che sarà ricevuto, e anche i paggi, e tutte le donne, e officiali della Regina: ma del Romena, del signor Concino e di quei capitani, che bisognava che la Regina ne parlassi lei a quattro occhi al Re, e gli dicessi la sua mera volontà; che ella arebbe alla fine avuto tutto. Ma sino a che il Re non le parla, non credeva, a quello che Sua Maestà gli aveva detto, che ella si fusse per risolvere a nulla. Ora avendo io avuto questo lume sopra il mio particulare dell'umore di Villeroi e di Sillery, del quale umore io non fui anche tanto balordo che io non mi accorgessi, quando a Fontainebleau, tenendo le proposte con Villeroi, me ne rispose siccamente, dico dunque che, avendo scoperto questo umore cattivo, il quale per conto mio non ci riuscirebbe cosa che noi volessimo, supplico Vostra Altezza a non se ne riscaldare punto, nè a participare questo con la Regina, per non far peggio; nè a far più parola alcuna nè

di secretario nè di limosiniere; perchè quando anche si sforzasse la Regina, saprebbono trovare occasione di strappazzarmi e da darmi poca sodisfazione e poco onore; ma lasci Vostra Altezza nella mera libertà e volontà della Regina il servirsi di me o no, secondo che tornerà bene a lei, e che ella conoscerà il gusto del Re.

Scritto sin qui, essendo andato poi a visitare la marchesa di Pisani[1], trovai che il signor Gondi se n'era apunto partito; e dicendomi, che io ero andato a tempo per invitarmi da parte di lui a ire la mattina seguente con lei a desinare a Saint-Cloud, siccome io feci, mi domandò se era vero che a Fiorenza si fusse fatto lo stato della Regina, e mandatone qua la lista? E dicendogli io, e replicandogli io tre o quattro volte, chè ella non poteva credermelo, di non ne sapere cosa alcuna, e pregandola a conferirmi quel che ella ne avessi inteso, mi disse aver saputo da persona di fede, e de' buoni, che il Re si era lasciato intendere di non volere essere governato da persona, e che il vescovo Bonsi, perchè egli ha buona relazione di lui, e ha inteso che il Papa lo stima molto, si contenterà che egli serva la Regina per gran limosiniere, ma non già per ambasciatore del granduca; perchè chi ha da servire a loro, non vuole che serva ad altri. Sì che Vostra Altezza sente, come li suoi fini e disegni siano stati aiutati e tenuti segreti; se bene io non me ne maraviglio, perchè il silenzio non ha luogo per li affari loro importanti, e per quelli degli altri egli è sbandito; e sì come quelli di Vostra Altezza sono a notizia della marchesa, così si può credere che si sieno pubblicati in molti; ma basta solo che sieno in bocca di donne, e massimamente quando ve ne fanno professione di sapere tutti li negozii. Di più mi disse la marchesa, intorno alle persone contenute in detta lista, quello che io scrivo in chiaro, senza nominare l'autore dell'avviso, venendo sino a specificarmi il nome di quella figliuola, che a me non era noto; e che il Re era resoluto di non volere altre dami-

[1] Julie Savelli, Romaine, veuve du marquis de Pisani, cet homme excellent qui l'avait épousée lorsqu'il avait soixante-trois ans, et qui eut d'elle une fille, Catherine de Vivonne, plus tard marquise de Rambouillet. Le marquis de Pisani, gouverneur du jeune prince de Condé, était mort en 1599.

gelle nè veruna donna in camera della Regina, fuor di quelle che le desse la Maestà Sua. Per conto mio, non mi si aperse a niente, credo io, per non mi dir cosa in faccia che non mi piacesse; chè egli è bene verisimile che le fusse anche palese il mio particolare. Se bene per cavarne qualche cosa, e per l'interesse ancora dell' onore di Vostra Altezza e del mio, essendo cascato a posta in proposito della venuta della Regina, le dissi, che io desideravo grandemente che passin presto questi quattro mesi per vederla giunta in Francia, perchè io ero certo che allora, chè io non avevo più che fare qua, che Vostra Altezza mi arebbe richiamato, come io ne l'aveva un pezzo fa supplicata.

Dubito che il Re n'abbia detto qual cosa al signor Gondi, il quale stette seco un pezzo, e egli possa averlo referto alla marchesa. Onde egli, che tira a dominare la Regina, dicendo che ella arà bisogno di lui più che del pane, essendo cavaliere di onore, si può anche dubitare di poco servizio ch'egli abbia fatto a me, al Romena, e a quelli che non dependono da lui.

Circa la pubblicazione del mariaggio fatta da Vostra Altezza, in quel modo che referisce M. d'Alincourt e che scrisse Sillery, io non ragguagliai Vostra Altezza per Valerio del disgusto che ne mostrò Sua Maestà, non tanto per averla fatta senza sua saputa e consenso, quanto per averla prevenuta nello spedir corriere a darne conto alli principi; avendone anche scritto Sillery, che Vostra Altezza gli aveva conferito di averlo un pezzo fa participato con il re di Spagna. Però Villeroi me ne ritenne, e non volse che io lo facessi, dicendomi che ella ne saria ragguagliata da M di Sillery. E io, perchè quel che si era fatto non poteva stornarsi, volsi compiacernelo, se bene da qualche mia parola ella arà forse potuto comprenderne qualche cosa. E M. di Maisse mi ha detto poi confidentemente, che Sua Maestà non ha preso disgusto con Vostra Altezza, ma sì bene con M. di Sillery e con Villeroi, e con il cancelliere: con Sillery, perchè, come suo ambasciatore, doveva raffrenare il contento di Vostra Altezza fino allo sposalizio; con li altri duoi, perchè Sua Maestà si persuade che sieno stati loro che abbino scritto a Sillery che ne facessi fare quella pubblicazione. E io riscontro esser vero

questo da due cose : l'una, perchè M. di Rosny mi disse, che il Re aveva creduto anche di lui questo medesimo, e che se n'era giustificato; l'altra che, quando Sua Maestà volse a Fontainebleau sfogare meco il suo disgusto, che perciò mi fece ella chiamare, M. di Villeroi, mentre che ella mi parlò, non mi staccò mai, forse perchè io non avessi a dir cose in difesa di Vostra Altezza che tornassino in pregiudizio di Sillery, sopra del quale con esso lui io rovesciavo tutto l'errore; e per rispetto suo io mi contenni di farlo con Sua Maestà; con la quale io mi diffusi solamente a dirle, che Vostra Altezza v'era stata tirata da una soprabbondanza d'incomparabile contentezza, dalle preghiere di tutta la città che desiderava poterne far festa senza freno, e perchè in quel medesimo giorno Sua Maestà ricevesse il buono augurio che ebbe la granduchessa, la quale s'ingravidò in un figliuolo maschio; che di darne conto al re di Spagna, Vostra Altezza doveva essere scusata dalla Maestà Sua, che sapeva con quanto rispetto bisognava che ella si governasse con lui; e che i corrieri si spedirno da per loro medesimi a darne la nuova, senza lettere e ordine di Vostra Altezza, tirati dall'avidità delle mancie; e supplico l'Altezza Vostra di mostrare che io abbia taciuto tutto questo particolare, perchè Sillery scriveva sempre; e Frontenac, e ogni altro Francese che capiterà costì, referiranno ogni minuzia; e il Re, che è grandemente curioso delle novelle, e di penetrare li umori della Regina e di Sua Altezza, perciò manda e manderà sempre quelli che sono suoi intimi servitori e senatori; e di questi simili ancora collocherà al servizio di lei [1].

[1] Il est question dans cette dépêche du présent de dix mille écus que le grand-duc voulait faire à M. de Rosny : *Rispose, che, sapendo il solito amorevolissimo costume di Vostra Altezza nelle occasioni di nozze, non arebbe recusata la dimostrazione che ella vuol fargli della sua grazia, ma con licenza e consenso della Regina.*

XII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 18 juin 1600.

ANALYSE.

Nécessité de ménager à la fois Villeroi, dont Giovannini n'a pas à se louer, et Rosny, qui a décidé la conclusion de l'affaire de la dot: *Mi governo così, per non guastare la coda al fagiano.* Sans doute Villeroi est uni avec le chancelier, avec Sillery, avec les Gondi; il faut donc compter avec lui; mais Rosny *è più sincero e più libero, e ha gran voglia d'avere la grazia della Regina, e di aver la sua protezione, credo io, contro a tanti che gli vogliono male per il servizio solo di Sua Maestà.* Le grand-duc ayant divulgué le mariage, le Roi a pris le parti de désigner Son Altesse elle-même pour le représenter, espérant que de cette manière la cérémonie pourra avoir lieu plus tôt.

Les Gondi épient toutes les démarches de Giovannini; ils reprochent au grand-duc de s'être jeté dans les bras des huguenots; la marquise de Pisani est à la dévotion des Gondi. Villeroi ne partage pas les idées du grand-duc relativement à la nécessité de former un parti français dans le sacré collége : *Allegando che, mentre che la Francia non ha parte nè Stato in Italia, non le può nuocere nè giovare l'aver ella parte in quel collegio nè nella elezione del Papa; anzi che il Papa sarà tenuto a stimar più la Francia, quando la sarà unita sotto un re cattolico come ella è ora, che la Francia la corte di Roma, la quale non le può apportare nocumento alcuno, mentre che la lor potenza se ne sta di qua da' monti.* À propos de la composition de la maison de la Reine, le Roi aurait dit: «*A Firenze vogliono fare a mezzo con questo regno; e bisognerà che la Regina pigli servitori che le darà il Re, e che, come ella è qua, ella si spogli d'ogni passione e interesse della banda di là; e che qua non mancano servitori.*» Tel est du moins le propos attribué à Sa Majesté par madame de Nemours, dont il est à propos de se défier. La marquise de Pisani, qui vit dans son intimité, ne doit pas inspirer plus de confiance qu'elle.

Le Roi et ses conseillers reconnaissent qu'il est urgent de construire et d'équiper des galères; mais on est tenté de désespérer du succès, quand on voit ce que peut encore la faveur: *Ha potuto tanto l'ambizione de' Gondi, che, non potendo il duca di Retz esercitare il carico che egli ha di generale delle galere, si è acconsentito che lo renunzii a un suo figliuolo di dieciotto anni, che non ha visto mai mare e non sa che cosa siano galere.* Quant à présent, la France ne peut pas mettre en état et à la disposition de la Reine quatre galères.

XIII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Moulins, 28 juin 1600.

ANALYSE ET EXTRAITS.

I° ANALYSE.

À peine arrivé à Moulins, Giovannini a vu Villeroi; il lui fait part de la satisfaction qu'aurait la Reine *di avere al suo servizio con buono gusto del Re tutte le persone contenute nella nota postillata da M. de Sillery.*

Le Roi a à terminer trois affaires urgentes : l'affaire du marquisat de Saluces; le renouvellement de l'alliance avec les Suisses; enfin le mariage. Tout sera conclu en quelques semaines. Après quoi on s'occupera d'équiper vingt-cinq à trente galères, et de rétablir à Rome l'influence française.

Quant à la maison de la Reine, Villeroi est d'avis qu'il faut laisser à la Reine elle-même le soin d'exprimer au Roi ses désirs, et à Sa Majesté le plaisir d'y satisfaire.

Giovannini croit s'apercevoir que Villeroi n'est pas partisan de ce grand nombre de pages, ni des dames, ni de leur gouvernante, ni de leur sous-gouvernante, ni même du cortége des estafiers : *Perchè qua si usa far portare le regine in seggiola, solamente quando sono gravide, dagli Svizzeri o dalli asini.* Pour ce qui touche Concini, Villeroi s'emploiera à le faire agréer. On ne peut compter pour le voyage de la Reine sur les quelques galères françaises, qui ne sont pas en état : *Mi replicò (Rosny) che veramente le non potevono essere in ordine per mancamento di ciurme; perchè, se bene si è dato commessione a tutti li criminali del regno di condennare alla galera tutti o la maggior parte de' delinquenti capitali, e di non li stracciare anche su per li tormenti, tuttavia che per mettere insieme il numero di forzati che bisognano, e per esercitarli, si vuole di molto tempo.*

M. de Frontenac a écrit de Florence; il a fait au Roi le plus grand éloge de la reine future : *Ha scritto di avere avuto infinito contento di vedere la Regina così bella, così allegra, così festosa, e così savia, di avere ricevuto gran favori da lei; talchè il Re ne ha preso un gusto maraviglioso, chè se ne mostra fortemente allegrissimo.*

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — Entretien avec Rosny; l'affaire de Saluces. La cour de Rome et les pensions à donner aux cardinaux. M. de Villeroi; son influence, ses rapports avec M. de Rosny. La maison de la nouvelle reine; précautions à prendre pour la composer.

Me ne andai poi a visitare Rosny; e li detti parte di tutti li avvisi in-

torno a Saluzzo, che li furno carissimi, perchè lui più di tutti fulmina contra il duca di Savoia. Del quale mi disse di avere avviso dal Lesdiguières, che egli era resoluto di lasciare prima la vita che il marchesato; e che però egli aveva dato ordine che tutte le artiglierie, tutte le munizioni e danari necessarii fussino lesti per fargli la guerra e torgli la Savoia e spogliarlo in camicia, se si potrà, in due mesi. E mi disse di aver anche intesi li detti avvisi da Villeroi, che aveva detto averli auti da Roma, e non da Vostra Altezza nè da me (e furno quelli che ella m'inviò dall'Ambrogiana, e che io mandai a lui a Fontainebleau); e assicuratolo che li avvisi venivano da Vostra Altezza, egli si rise di Villeroi.

Gli communicai ancora quanto io avevo trattato con il Re sopra le cose di Roma e del vescovo Bonsi. Sopra questo mi disse, che al Re non era stata specificata la voluntà di Vostra Altezza nella maniera che ella l'ha scritta a me; e che non si maraviglia che il Re, ora che l'ha bene intesa, l'abbia provata sì come la prova egli, e farà ogni opera che Vostra Altezza ne senta quanto prima la resoluzione.

Sopra le cose di Villeroi, mi confermò che Villeroi le sente bene, e ne fa procaccio conforme al desiderio di Vostra Altezza; e mi disse anche egli, che non si era potuto, nè si può così presto metter le mani in tante paste; che ci erano stati negoziati di grandissima importanza, e che bisogna finire questo di Savoia e delli Svizzeri e delle nozze; e che poi si penserebbe a rinovare la reputazione in Roma, e trattenere di cardinali e del pensionarli nel modo che ricorda Vostra Altezza; e che venti o venticinque mila scudi l'anno che spenda il Re per questo conto non sono niente; e che da lui, che ci conosce la dignità e reputazione del suo re congiunta con il servizio di Vostra Altezza, ci sarà caldissimo per l'esecuzione; e che, con tutti li altri lor gravi negoziati e pensieri, non si era lasciato di donare al cardinale Aldobrandino diecimila scudi, e al cardinale Bandini altri diecimila, e a un altro cardinale ancora un altra buona somma; ma non me lo volse nominare, perchè questo tale si è protestato, che se egli sa di esser mai nominato, che diventerà il maggior inimico che abbia la Francia. Poi disse a me

di volere che io dessi una nota di que' cardinali, che fusse bene tenerli pensionati e devoti per il servizio della Francia; e, quando io gli dissi che Vostra Altezza era sicura che egli considererebbe questo suo discorso come politico, se non come cattolico, se bene ella teneva per fermo che egli si saria fatto cattolico, egli ridendo mi disse : che lo considerava e lodava come politico; e che cattolico forse potrebbe essere che si facesse.

La colpa che dà Villeroi all'allongamento del mariaggio, mi disse che è vanissima; perchè, se Vostra Altezza non teneva il modo che ella tenne di mandarmi la procura, non sarebbe stato concluso in tre mesi di poi, e che nè lui nè il cancelliere hanno potuto credere che fusse stata mia propria resoluzione il mandar costà il Romena, ma che la venisse dal consiglio di lui; e che Villeroi ne ha domandato con gran instanza, e egli rispostogli che no; e che egli arebbe confessato alla libera, se egli ve ne avessi auto parte; e che Vostra Altezza non si ingannava a credere in questo proposito quel che ella scrive; e che io facevo bene, e che egli approvava e mi lodava che con Villeroi io usassi ogni confidenza e destrezza, per non lo insospettire nè dargli ombra, perchè ben conosceva che egli era necessario e conveniente procedere così con lui che ha le cose di Stato in mano; e che io assicurassi Vostra Altezza, che egli non defrauderebbe mai la confidenza e benevolenza che ella voleva usar seco; che così farebbe conoscere, in tutto quello che egli potrà fare in servizio e sodisfazione di lei e della Regina, che ella non si ingannava e non s'ingannerebbe punto. Dissemi, che il Re dice anche a Villeroi, come disse a me, che se gli dia parte d'ogni negozio di Stato; ma che egli lo fa quando gli torna bene e quando non può far altro, ma che alla fine non se ne cura, perchè il Re non gli conferisce il tutto; e che da questo egli ben conosce che Villeroi non vorrebbe compagni, ma metter le mani a tutto. Che nel resto fra loro non è se non buona amicizia. E conoscendo che egli ha genio col Re, spesso e lui e il cancelliere lo ricercano che egli faccia qualche officio con Sua Maestà, e che eglino arebbono voluto ultimamente che egli avesse fatto opera che ella avesse per primo maestro di casa alla Re-

gina un parente stretto del cancelliere e pregatonelo strettamente. E egli che sapeva la mente del Re non ha voluto parlarne.

In questo proposito gli mostrai quel che Vostra Altezza mi scrisse sopra li servitori che desiderava condurre seco al suo servizio la Regina, e quanto confidino ambedue nella ingenuità e nella discrezione sua, e quanto restino sodisfatte del suo amoroso e libero procedere. Poi gli feci vedere quella nota postillata, la quale egli lesse tutta; e non approvò che, nel particolare del Romena si fusse detto: *Conosciuto da M. di Rosny;* e mi tornò a dire e confermarmi quel che mi ha detto altre volte, che si fece errore a parlarne con Sillery, e a mandarne questa nota, e che altri si è tolto in questo caso il poter fare quel che egli arebbe fatto nel principio, se l'uomo si fusse lasciato intendere da lui della voluntà della Regina; sì come mi disse che si facesse, subito che il Re gli ebbe dato il carico di fare il suo stato. Ma io non fui a tempo a scriverlo, chè già Vostra Altezza ne aveva trattato costà con Sillery; il che credo che non arebbe fatto se ella mi avesse creduto, o si fusse ricordata che io l'avevo scritto che non se ne aprisse con lui, perchè non saria stata servita con fede. Ma ora che il caso è qui, e avendo letta a M. di Rosny tutta quella lettera del cavalier Vinta, e dettogli anche di averne dato parte a Villeroi, e quel ch'io n'avevo ritratto; mi concluse in somma che non sia bene parlarne con Sua Maestà adesso, come di negozio a posta, per essere il Re per natura un po' sospettoso; vedendosi tanto oppressato in questo, penserebbe che ci fusse sotto misterio, e si renderebbe più difficile. Ma che, avendogli scritto il Zametto che il Re non ha voluto risolversi di far questo stato senza l'intervento di lui, ma rimessane la resoluzione a Lione, egli con tale occasione, che non parrà mendicata, non perderà la congiuntura di servire alla Regina, se bene bisognava che egli lo facesse con destrezza, rispetto alla natura del Re; ma che era sicurissimo che il Re la contenterebbe di tutto quello che la vorrà, bastando che, quando ella si sarà vista con il Re, ella stessa gli dica di essere contentissima di tutti quei servitori che Sua Maestà le darà; ma che, se fusse con sua buona grazia, ella desidera di essere anche servita da quelli che ella avrà condotti seco a

Marsilia; e che il Re avrà grandissimo piacere di questo, e subito glielo concederà. Questo è il suo parere, e lo dirà a Marsilia alla Regina, e la consiglierà come la si debba governare in questa e in ogni altra cosa per dar gusto al Re. E quando per di qui a quel tempo questo negozio non si fusse risoluto, egli stima che ella non deva lasciare di condur seco tutte quelle persone, così uomini come donne, che ella desidera per servizio della sua persona e camera, e per la sua salute e vitto, e gli staffieri ancora, perchè egli si rende certo che nissuno abbia a essere rimandato; e essendo d'opinione che la Regina abbia a governare ella, ella arà autorità, con un poco di tempo, di farsi servire da chi le tornerà bene. E quanto a quei capitani, mi promesse che non lascierebbe occasione di operare che avessino lo stato che desiderano appresso della Regina con gusto del Re, e che non teneva dubbio che sariano consolati. Il medesimo mi disse del Concino, per il quale bastava che la Regina ne dicesse lei una mezza parola al Re, e che ella poteva condurlo in Francia; perchè Sua Maestà l'arebbe visto e fattogli carezze, e senza alcuna difficultà gli arebbe dato appresso di sè, a contemplazione della Regina, il luogo che si desidera. E intanto avendone egli l'opportunità buona, lo farebbe con ogni suo potere, e mi terrebbe ragguagliato di quel che egli operasse di marcia sua, non di conto mio.

XIV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Lyon, juillet 1600.

ANALYSE.

(7 juillet.) Il est question de nommer le signor Gondi chevalier d'honneur de la Reine; ce serait un choix fâcheux, que Giovannini s'efforce de prévenir.

Le grand-duc ne saurait trop témoigner sa gratitude à M. de Rosny: *Ho lasciato benissimo custodito e serrato quel mio cofano, dove sono quei drappi, i quali si serberanno per Rosny; e Vostra Altezza non farà se non cosa degna di lei a darli prima li dieci mila scudi, acciò che egli non facesse concetto che ella dovesse mettergnene in conto; e in vero la cortesia in lui è benissimo collocata.*

(8 juillet.) Rosny n'est pas dupe des manéges du duc de Savoie : *Dissemi, che se avessi avuto a far lui solo, a quest'ora, o si sarebbe ricevuto il marchesato, o il duca di Savoia si saria rovinato, non essendo mai di parere che se gli desse tempo. Ora il Re non gli permetterà una oncia di tempo, e ogni cosa è presto di muovergli la guerra.*

Il n'est pas vraisemblable que le jeune roi d'Espagne rompe la paix pour soutenir le duc de Savoie. Rosny estime qu'un mois ou six semaines suffiront pour faire la conquête de la Bresse et de la Savoie. Villeroi trouve la conduite du duc de Savoie inexplicable, s'il ne se sent pas appuyé par le Roi Catholique; il serait d'avis de ménager une ligue défensive entre le Roi, le grand-duc et les Vénitiens.

(23 juillet.) Le Roi a donné audience aux ambassadeurs de Savoie. En l'absence de Rosny, c'est à M. de Maisse que Giovannini s'adresse pour être renseigné : les ambassadeurs ne font que répéter les propositions qu'avait faites le duc à Paris. Le Roi s'en irrite; et, comme les envoyés demandaient un délai de huit jours pour en référer à leur maître : *Rispose Sua Maestà queste parole formali : « Il tempo e li giorni « Dio li ha fatti così per me come per il duca. Faccia egli quel che vuole; chè so ben io quello « che devo fare. »* Le roi d'Espagne excite peut-être le duc de Savoie, mais il ne le soutiendra pas.

(24 juillet.) Giovannini va trouver le Roi, qui l'admet à son petit lever, puis à l'heure de sa sieste. Sa Majesté écoute avec attention les renseignements précis et circonstanciés que lui transmet le grand-duc sur les dispositions du duc de Savoie et de l'Espagne. Vaut-il mieux recouvrer le marquisat, ou accepter en compensation la Bresse? Examen de cette question; le Roi paraît incliner vers ce dernier parti : *Mi disse che stimava più questo di qua da' monti, e che non mancava passi da passare e condurre armate in Italia fuori di Saluzzo.*

Le Roi est étendu sur son lit de repos, qui est fort bas. L'envoyé florentin, un genou en terre, lui donne lecture des dépêches qu'il vient de recevoir touchant l'attitude de l'Espagne, et le dessein qu'on prête à la France de vouloir reconquérir et la Navarre et le Milanais. Le Roi remercie le grand-duc de tous ses bons avis. Il parle de son projet d'employer nne partie de la dot de la Reine à faire construire un bon nombre de galères : *E che, quando sariano all'ordine, farebbe stare in cervello gli emuli suoi, perchè le galere francesi erono megliori delle altre. Onde io non persi l'occasione di replicare, che bisognava che Sua Maestà ordinasse che fussino meglio trattati e custoditi li forzati che si conducevano a Marsilia : perchè intendevo che chi aveva la cura di condurli, faceva di maniera stentare per la via, che si conducevano a chieder la limosina per vivere. E, quando arrivavano a Marsilia, si trovavano sì mal condotti, che si morivano in pochi giorni, o non potevano esser buoni a servire per molti mesi. E quelli che avevano il modo, corrompevano per la strada le guardie o li barcaroli per il Rodano, e se ne fuggivano. Mostrò Sua Maestà che le fusse grato il mio avviso, e che ci rimedierebbe.* Sur ces entre-

faites, voyant entrer Villeroi, il lui recommande d'entendre Giovannini, et il s'endort.

Entretien avec Villeroi : Comment la Reine se rendra-t-elle en France si la paix est rompue? Par égard pour l'Espagne, le Saint-Père, en cas de rupture, hésiterait peut-être à envoyer le cardinal-neveu à Florence. Deux galères françaises au plus seront en état. On songe à demander des galères vénitiennes; mais elles auraient un grand détour à faire. On ne peut mettre sur des barques le bagage et les gens de la suite. Ces barques, qui ne pourraient naviguer de conserve avec les galères, seraient à la merci des corsaires. M. le Grand partira le 6 ou le 8 août, porteur de la procuration du Roi au grand-duc, qui doit épouser la Reine sa nièce au nom de Sa Majesté. Si le cardinal Aldobrandini se faisait trop attendre, la cérémonie pourrait être célébrée sans lui.

(29 juillet.) Le duc de Savoie paraît disposé à se soumettre aux conditions imposées par le Roi.

(30 juillet.) Les ambassadeurs de Savoie font naître mille difficultés de détail. Ultimatum du Roi : il accorde au duc huit jours pour tout conclure, et il fait revenir en toute hâte M. de Rosny.

XV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Lyon, 1-8 août 1600.

ANALYSE ET EXTRAITS.

1° ANALYSE.

(1er août.) Toutes les mesures sont prises et bien prises contre la Savoie.

(5 août.) On sait que le conseil d'Espagne a décidé de ne pas rompre la paix. D'autre part on est averti que le duc de Savoie a fait de vaines démarches à Rome; il proposait de faire le dépôt du marquisat entre les mains du Pape, et de marier son fils avec la petite-nièce du Saint-Père.

L'armée française est en ordre. M. de Rosny envoie incessamment des munitions et des canons bien attelés; il a tout prévu et pourvoit à tout.

(8 août.) Le 6, jour fixé où expirait le délai accordé au duc de Savoie, le Roi ne recevant pas de réponse a résolu de commencer la guerre. Le même jour est revenu M. de Rosny. Le 7, M. de Biron est parti pour la Bresse, M. Lesdiguières pour la Savoie. Les soldats se montrent pleins d'ardeur, mais les hommes sages, qui savent combien ce royaume a souffert, déplorent cette guerre, suscitée par le duc de Savoie contre toute justice.

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — Entretien avec M. de Rosny. On a trop temporisé avec le duc de Savoie; l'Espagne est derrière lui. Nécessité d'occuper les Espagnols dans les Pays-Bas. Élisabeth et sa succession. Le duc de Savoie compte sur la résistance de ses places, sur l'approche de l'hiver et sur les incidents qui peuvent survenir. Le cardinal Aldobrandini, protecteur de Savoie, viendra-t-il à Florence et en France?

Io visitai Rosny la sera del giorno del suo arrivo dopo cena. Fecemi lietissima cera; e, salutandolo per parte di Vostra Altezza, gli dissi, che con sua commodità, avevo da leggergli certe cose. Rimessemi alla mattina, perchè allora voleva andare dal Re, soggiugnendomi: «Io vorrei che gli avvisi si fussino eseguiti un pezzo fa; chè «forse non saremo ora a questo. Ma questo: *Bisogna far adagio e pen-«sarci bene* (contrafacendo il modo del proferire del cancelliere) ci ha «condotto qui.» E per quel ch'io mi sono accorto, e l'ho accennato anche a Vostra Altezza, egli ha sempre dubitato che Villeroi e il cancelliere non abbino camminato sinceramente in questo negozio. E il dì seguente che io tornai da lui, mi disse che il Re ci era stato mal servito, e che glie l'aveva detto; ma non mi aperse già da chi, se bene io conobbi che egli voleva inferire da loro. Lessigli quei duoi ultimi inserti de' XXVI e XXVII; e confermò esser vero che il Re non ha intenzione di rompere la pace con Spagna, che glie l'ha fatto dire dal suo ambasciatore e fattolo dire al Papa, e assicuratolo da Sillery. Ma che non è già vero che il re di Spagna abbia tenuto conto di questa sicurtà; e che se egli ha commesso a Sessa di farsene di nuovo assicurare, bisogna che lo faccia con artifizio di addormentare ognuno; perchè, tre giorni sono, Sua Maestà aveva avuto avviso, che il conte di Fuentès aveva spedito al duca di Savoia un tale di casa Mendozza a fargli intendere, per parte del re di Spagna, che quella Maestà voleva aiutarlo e assisterlo; e che si contentava che di Milano e del regno di Napoli e di tutti li suoi Stati egli possa cavar soldati; e che il duca su questo avviso fece resoluzione di non approvare l'accordato qua da' suoi ambasciatori; avendo detto all'ambasciatore di Sua Maestà, e fatto intendere a lei per il suo corriero venuto in compagnia di Batista,

quasi dolendosi che ella si fusse partita da quello che si era accordato in Parigi; perchè sapeva bene, che non si era trattato di dare ostaggi, nè che egli avesse a essere il primo a restituire, ma che nel medesimo tempo si dovesse liberamente far l'uno all'altro la restituzione de' luoghi, e che a lei converrebbe essere il primo a restituire, perchè, quando non avesse poi fatto egli la restituzione, come principe più potente che ella è, l'arebbe potuto forzare a fare; che in somma la sua, era una nuova trattazione, e che egli non si voleva partire da quella fatta in Parigi; e che, se saria forzato di fare altrimenti, non gli saria mancato nè amici nè modo da difendersi. Questa è la bella risposta del duca, su la quale dice M. di Rosny che il Re è restato sdegnatissimo, essendo finalmente conosciuto di essere non solo stato burlato con maltrattamento dal duca, e con essi condotto al termine che egli ha desiderato, ma che l'assistenza di Spagna gli fa usare questa temerità.

Onde egli mi soggiunse : « E come si potrà egli non venire a rottura « con Spagna, se, mostrando di desiderare la pace, porge aiuto aper- « tamente a' nostri nemici in una causa tanto ingiusta! » Gli risposi, che l'acconsentire che il duca di Savoia levi soldati de'suoi Stati, e il somministrargli sotto mano denari, non si può chiamare veramente rottura di pace; ma sì bene se gli Spagnuoli con un loro esercito muovessino la guerra in qualche parte della Francia; e che però Sua Maestà, che non ha punto bisogno di rompersi con Spagna, deve chiudere gli occhi, e far vista di non conoscere nè di avvedersi di questa assistenza, ma attendere al fatto suo, e anche esso fomentare e eccitare li Stati (de' Paesi Bassi), per dar che fare a Spagna; e che, se il re di Spagna non si muove all' aiuto di Savoia con esercito formato, il duca non potrà mai resistere contra le forze francesi. Approvò il mio disegno, e mi disse che in Fiandra non si mancherebbe di soccorrere li Stati. Gli domandai, perchè io avevo inteso che si trattava molto gagliardamente la pace fra l' arciduca e quelli Stati, e che sapevo che li deputati dell' arciduca erano passati a certi particulari, se concluderebbe? Mi disse che la non si farebbe anche con Inghilterra,

perchè il giorno medesimo avevono avviso, che li deputati si erono distaccati in somma senza alcuna conclusione.

M. di Maisse mi aveva anche egli detto, che la regina d'Inghilterra, invidiosa che li Stati stessino uniti con Francia, per obbligargli a lei tanto più, e perchè gli era dispiaciuto ancora che quelli che restorno morti nell'esercito furno la maggior parte Inglesi e Scozzesi, aveva loro mandato soccorso. Da che si poteva anche comprendere la poca inclinazione che ella aveva alla pace. E perchè egli è benissimo informato di quelle cose, egli credeva, che, mancando la regina, li Spagnuoli, con il favore della parte cattolica e del tesoriero, potessino impadronirsi di quel regno, come pareva che ci aspirassero per l'infanta, o veramente farlo pervenire in quello Stato.

M. de Rosny disse, che non riuscirà mai loro nè per l'infanta nè per l'Arabella [1], perchè i cattolici sono pochi, e corotti da quella libertà di vivere, già tanto invecchiata; e il tesoriero [2], che aveva credito e seguito si morì, e questo d'oggi non ha reputazione da fare sollevazione. Che se nissuno fusse atto a farla, sarebbe il conte di Essex, e a lui si potrebbe dar per moglie quella Arabella; con la cui pretenzione si venisse a fare qualche commozione, questo sarebbe senza buon fine, perchè il re di Scozia, che pretende quella successione, e se ne lascia intendere, sta vigilante e ha troppe forze, e a lui toccherà quel regno. Gli soggiunsi, che per non essere nato in Inghilterra vi arà forse delle difficultà; oltre che, facendosi re tanto grande e potente, i Francesi non l'arebbono troppo caro così vicino. Dissemi, che quanto a loro torneria meglio che vi nascesse garbuglio e che que' regni stessino divisi; ma che, se bene del re di Scozia non era secondo le leggi nato in Inghilterra, le sue forze e le sue aderenzie supererebbono ogni

[1] Lady Arabella Stuart descendait du roi Henri VIII par Marguerite Tudor, qui avait épousé Jacques IV Stuart, roi d'Écosse. De ce mariage étaient nés : 1° Jacques V, père de Marie Stuart, et aïeul de Jacques VI d'Écosse (Jacques Ier d'Angleterre); 2° Marguerite Douglas, qui eut de Mathieu Stuart, comte de Lennox, deux enfants : Henri Darnley, le malheureux époux de Marie Stuart, et Charles Stuart, père d'Arabella.

[2] Cécil, baron de Burleigh, principal ministre d'Élisabeth, était mort en 1598. Son fils, Robert Cécil, lui avait succédé.

difficultà. Oltre che egli, prevedendo queste difficultà, fece nascere il suo figliuolo in Inghilterra, perchè in ogni caso non potesse almeno esser egli recusato. E mi concluse, che egli si governa prudentemente, e tiene buona amicizia e unione con questo re, il quale, antivedendo la sua grandezza, gli corrisponde, e vi manderà presto un ambasciatore residente.

Intorno alle cose del marchesato, anche egli mi disse, che gli Spagnuoli vogliono gettare la polvere negli occhi altrui, perchè si creda che non abbino a fomentare il soccorrere Savoia; di che il Re tiene avviso dal suo ambasciatore in Turino, che il governatore di Milano ha offerto al duca di Savoia due mila fanti pagati, e quaranta mila scudi il mese per sostentare la difesa, e che il duca gli ha risposto che questi non bastano; e poichè il duca si è attaccato a questo pretesto che non se gli osservi l'appuntamento di Parigi, per uscire di sotto alla promessa, bisogna pure che l'abbia fatto con qualche fondamento, e non con altro che con quello degli Spagnuoli. Oltre che si sa che egli ha raddoppiati li presidii in Bourg e in Montmélian, e munitoli di vettovaglie in maniera da potere sostenere l'assedio molto tempo, con il favore de' siti che sono molto forti, e con la stagione dell'inverno che si avvicina; e egli fa grandemente capitale del tempo, sperando che con esso possa nascere occasione, o di garbugli in Francia, o della rottura della pace con Spagna, o della morte di questo re; essendo assai credulo agli indovini, da non avere a rilasciare mai il marchesato che egli desidera. E ora sull' avviso di quei fanti, che si inviorno verso Carmagnola, egli se ne è venuto a Susa per fortificarla; e in Turino si tiene e si parla liberamente, che faranno la guerra. I Francesi ci rincorano in breve tempo d'impatronirsi del Bourg e di Montmélian, e, se non di Montmélian, di lasciarlo adietro e tirare a Susa; e M. di Rosny mi dà speranza che fra pochi dì io sentirò qualcosa di buono. MM. di Birone e de Lesdiguières, che bramano la guerra, promettono gran cose. E questi vecchioni del consiglio considerano li pericoli della vita del Re, il quale non è possibile che si contenga di non andare in campo. E pur dall' altro canto la

reputazione e l'onor loro ricerca e richiede che si recuperi il suo con le armi.

M. di Rosny mi disse, che in questa rottura il cardinale Aldobrandino, come protettore di Savoia, non verrà altrimenti ad accompagnare la Regina a Marsilia. Gli risposì, che la sua protezione è per le cose ecclesiastiche, che non hanno a fare con quelle di Stato; e che egli non veniva come cardinale, ma come legato; e che, quando pure egli non fusse potuto venire, il Papa non aveva a mancare di mandare un altro legato. Mi disse ancora, che il Re non arebbe potuto comparire a Marsilia con quella accompagnatura nè con quella dignità che arebbe fatto non avendo la guerra, nella quale sarebbono occupati tanti signori e tanti gentiluomini. Questo medesimo mi fu anche accennato da M. di Maisse; se bene egli mi disse, che non per questo si retarderiano le nozze; anzi piuttosto si cercherebbe di accelerarle. Da che si vede, che fra loro vanno discorrendo d'ogni cosa, e io le represento tutte a Vostra Altezza, perchè ella le possa fare quel capitale che ella giudicherà espediente.

XVI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Lyon, 21 août 1600.

ANALYSE.

(21 août.) Les galères du Pape et de Malte transporteront en France la Reine et le cardinal Aldobrandini. Le Roi indiquera l'époque précise où la Reine et le cardinal devront arriver à Marseille. M. de Rosny, *che fugge le spese*, pense qu'il n'est pas nécessaire d'envoyer à grands frais M. le Grand à Florence, et qu'il suffirait de faire remettre simplement la procuration au grand-duc; le mariage se ferait à Avignon. Le Roi toutefois semble vouloir aller, s'il se peut, jusqu'à Marseille.

(26 août.) Le Roi désire que la Reine soit à Marseille à la fin de septembre; que le cardinal Aldobrandini ne soit pas sollicité de venir, non plus que d'autres personnages, les circonstances ne permettant pas qu'il y ait de réception solennelle. C'est M. de Maisse qui est chargé de faire faire à Marseille les préparatifs néces-

saires. M. le Grand partira de Lyon le 28, et se rendra à Livourne sur la galère du duc de Guise.

L'ambassadeur espagnol de Taxis continue à affirmer que son roi veut le maintien de la paix; et comme le chancelier lui représente que les offres d'argent et de soldats faites par le gouvernement de Milan au duc de Savoie ne sont pas un trop bon signe, il répond : *Di non sapere le commessioni che si danno alli ministri d'Italia, ma che dice bene quel che è commesso a lui.*

Le Roi écoute peu les avis que lui donne le grand-duc, et les prières que lui fait la Reine de se ménager et de ne pas courir au-devant du danger.

(30 août.) Le Roi est maître de Chambéry. On compte sur l'arrivée de la Reine pour lui faire quitter l'armée et l'empêcher de s'exposer témérairement. M. de Maisse ne croit pas que Marseille soit en mesure de recevoir la Reine avant le 10 octobre; M. de Rosny *non vuole spendere. Ma Maisse mi rispose, che bisognerà bene che egli spenda, perchè il Re lo vuole.* — Entretien avec le connétable, qui déplore l'obstination que met le Roi à risquer sa vie *alla espugnazione delle bicocche.*

C'est sans doute par le conseil des huguenots que Sa Majesté, au risque d'offenser le Saint-Père, se montre si peu empressée de voir venir le cardinal Aldobrandini : *Senza considerare all' offesa che si farà al Papa; che, siccome sa che Sua Maestà può lasciare la cura della guerra a quei due capitani, così gli parrà che non abbia stimato questo onore, o che egli abbia fuggito di osservargli quello che ella ha promesso del concilio di Trento e de' gesuiti, o di ascoltare negoziazioni di pace; da far credere alla Santità Sua e a Spagna che Sua Maestà abbia pensiero di romperla anco con Spagna.* Telle est l'opinion du connétable : *che inoltre biasimò infinitamente che fussi fatta difficultà alla Regina di condur qua al suo servizio chiunche le fusse piaciuto.*

XVII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Chambéry, 16 septembre 1600.

SOMMAIRE. — Entretien avec M. de Rosny; le Roi ne pourra pas se rendre à Marseille à la rencontre de la Reine; graves motifs qui l'en empêchent. La grande-duchesse de Toscane doit-elle accompagner la Reine? Présent de dix mille écus à M. de Rosny; comment le lui faire accepter? Entretien avec M. de Villeroi. Combien la présence du Roi à l'armée est nécessaire. Audience du Roi. Bons avis du grand-duc bien accueillis. L'Espagne dans l'impuissance d'agir. Le comte de Fuentès peu estimé du Roi. Le voyage de la Reine.

Mentre che il patriarca [1] stette con il Re, discorsi con molta com-

[1] Le patriarche de Constantinople était chargé de négocier la paix entre le Roi et le duc de Savoie.

modità con M. di Rosny sopra quei due capi, della gita di Sua Maestà a Marsilia a ricevere la sposa, e della venuta della granduchessa, mia signora, ad accompagnarla. Circa al primo, mi disse che il Re ha voluntà, e diceva e dice di volervi andare e trovarsi quivi a quel tempo; ma che egli aveva detto a Sua Maestà, e lo diceva anche a me, che ella non lo farebbe. Che egli mi aveva anche detto che il cardinale Aldobrandino non verrebbe, e che così è seguito. Che il Re non può e non deve in modo alcuno assicurare la Regina nè Vostra Altezza di trovarsi a Marsilia al tempo della sua venuta per molte ragioni; perchè bisogna stare a vedere quello che fa e farà il duca di Savoia, il quale venendo, o mandando di qua da' monti esercito, come si crede per li avvisi che tengono, il Re è resoluto di affrontarlo; e, quando non lo facesse, non si muoverebbe di qua per cosa del mondo, perchè, se bene e' si sa che egli andrebbe a Marsilia per ricevere la sposa, e non per fuggire di combattere, come gli replicavo io, a lui parrebbe nondimeno di metterci della sua reputazione indigrosso a levarsi di qua in tempo di combattere, e di stabilire e di conservare per se tutte le piazze acquistate; le quali nell' assenza del Re se ne fusse presa qualcuna dal duca di Savoia, quanto perderebbe il Re della sua reputazione, e quanta cagione arebbe anche la Francia e tutto il mondo di biasimare la sua gita a Marsilia, e quanta poca grazia ne acquisterebbe la Regina qua! Sì che a lei se ne darebbe la colpa appresso di questo regno; che non ha la Regina a mirar che il Re non si trovi a Marsilia, ma al dono che se le fa di questa Corona nel suo arrivo a Marsilia. E essendo comune con lei e con Vostra Altezza la reputazione del Re, sì come se egli ne perdesse punta la perderebbono ancora loro, e dispiacerebbe lor poi gravemente, così non si diano ad intendere, l' una che egli lo faccia per poca affezione. nè l'altro per poca stima di questa alianza e di Vostra Altezza.

E, replicandogli io, che il Re ha tanti capitani di tanto valore da saper con l' esercito che ci è conservare l'acquistato e reprimere e perdere l' innimico, massime che non si pretende che il Re vadia con pompa, ma in poste e con brevità di tempo; mi rispose, che subito

che il Re parta di qua, ancora che in poste, subito si disfarà l'esercito, perchè fra li capi ci è gran disunione, ambizione e discordia; e senza la presenza del Re non vogliono obbedire l'uno all'altro; e la maggior parte de' gentiluomini si sbanderebbono, perchè recusano di militar sotto Lesdiguières; e che egli ancora se ne andrebbe con il Re, e lascerebbe ogni cosa in abbandono, sì che, disfatto l'esercito, al duca di Savoia, che è informato di questi umori e che aspetta l'occasione della gita del Re, riuscirebbe ogni impresa, e il Re durerebbe delle fatiche, e gli bisognerebbe del tempo assai a rimettere insieme le sue forze; le quali anche non servirebbono forse a nulla, rispetto alla stagione che a mano a mano proibisce le fazioni in questo paese. Però che, considerati dalla Regina e da Vostra Altezza li disordini che ne potrebbono nascere, doveranno accommodarsi a quello che concedono li accidenti e le presenti occorrenze che si possa fare; e con ragione doveranno scusare il Re, se egli non si troverà a Marsilia; se bene egli dice di volervi andare, e vi si fanno le preparazioni, come se la persona sua vi si abbia a trovare.

Io gli soggiunsi, che se lo sponsalizio non si sarebbe solennizzato a Marsilia, non solamente chi aveva accompagnata la Regina non poteva nè doveva seguitarla più innanzi; essendo conveniente che ciascuno se ne torni con sicurezza e commodo su le medesime galere, le quali anche non potevono essere trattenute; perchè s'era promesso al re di Spagna di mandarle, subito accompagnata la Regina, a Messina, con la sua armata, contro quella del Turco; oltre che Vostra Altezza non era obbligata, se non a condurla a Marsilia; ma, perchè anche in Marsilia s'hanno da ricevere le quitanze regie de' trecento cinquanta mila scudi contanti, che vi si sborseranno per la dote, dopochè sarà confirmato e solennizzato in chiesa il matrimonio e non prima, come si contiene nella capitulazione stipulata da M. di Sillery e accettata da Sua Maestà, però in Marsilia s'arebbe a trovare il Re per questo effetto; e se no, li denari non si possono nè si debbono sborsare prima, nè esser portati atorno con risico e spesa di Vostra Altezza. Mi replicò, che l'accompagnatura della Regina potrà tornarsene, perchè chi la riceverà

l'accompagnerà fin dove il Re potesse andare ad incontrarla; e se la signora duchessa di Mantova fusse voluta venire più innanzi, arebbe, come sorella della Regina, aute tutte le commodità e trattamenti e rispetti convenienti. E alli denari, che si sarebbono portati a spese e risico del Re fin dove si fusse solennizzato il matrimonio, e che anche in Marsilia se si fusse voluto consegnarli al tesoriere dello sparmio, si sarebbono fatte venire le quitanze regie, e che non si titubasse punto della fede del Re, perchè tutto passerà con intera sodisfazione di Vostra Altezza.

Gli ricordai, che ella desidera che il saldo con il signor Gondi si faccia, come si era promesso. Dissemi, che era pronto, e che si operasse che egli si accozzasse seco, perchè in poche ore l'arebbe spedito.

Quanto al secondo capo della venuta di Madama la granduchessa, mi disse che non aveva mai creduto che ella fusse per venirvi, e che in questa incertitudine dell'andata del Re, tanto manco crede che ella vi venga; perchè, siccome non è conveniente che ella consegni la sposa ad altri che al Re, così al Re parrebbe averne fatto grande offesa a dir che ella vi venga, quando egli poi non vi fusse potuto andare. Che però, quanto a lui si rendeva certo che in questa perplessità ella non vi saria mai venuta.

In ultimo gli dissi, che Vostra Altezza non si scordava della promessa fattagli nè del suo merito, e che ella sentirebbe piacere che egli si lasciasse intendere per mano di chi, come, e quando, e dove gli fusse per essere più grati quei dieci mila scudi. Mi rispose, che dalla Regina, che gli è padrona, non recuserà di ricever cortesia, ma che dagli altri non ha mai ricevuto, nè vuol ricevere cosa alcuna senza licenza del Re. Gli replicai, che la Regina glieli arebbe dati, come amorevolezza fattagli non da lei ma da Vostra Altezza, come ella è solita di fare nelle occasioni di nozze. Non volse acconsentirci, chè non li arebbe anche accettati di questa maniera senza saputa e consenso del Re. Vostra Altezza ora si risolva, come meglio giudicherà. Che egli ricevessi questa cortesia farebbe bene per obbligarlo a favorir tanto più li affari di lei: ma non è anche a proposito che la si pubblicasse, sì come

si pubblicherebbe con la saputa del Re, per rispetto delli altri ministri che si terrebbon mal trattati con questa parzialità; massime che io ho anche odorato, che questi che sono iti a Marsilia a preparare il ricevimento della Regina si aspettono ancora essi di avere a essere presentati. Talchè vegga Vostra Altezza se non le paresse che la Regina pigli-ella il consenso dal Re per li dieci mila scudi, da che fusse bene donargli una gioia del medesimo prezzo, perchè ognun poi non sa nè ha da sapere se ella vaglia tanto o quanto; o potrà risolversi in qualsivoglia altro modo, che meglio le sovverrà.

Con M. di Villeroi, come, finito di ragionar con Rosny, usci di camera del Re, mi accostai e tenni li medesimi propositi. E egli, replicandomi per l'apunto le medesime cose dettemi da Rosny, mi soggiunse, che il reggimento della guardia del Re, che sono sei mila fanti, non vogliono in modo alcuno militare sotto Lesdiguières; e, partendosi il Re, subito si sbanderebbono; che M. di Rosny medesimo non vuole obbedire al Lesdiguières; che quasi tutta la nobiltà cattolica se ne andrebbe, e che la presenza del Re tien fermo ognuno, e fa camminare le cose per il suo ordine; e però non può veramente il Re, senza gran pericolo di perder l'acquistato e la sua reputazione, andare a Marsilia fin a tanto che l'uomo non sia certo che il duca di Savoia non faccia passare esercito, o sia impedito dalla stagione del farlo passare; e che quel che possa o sia per fare si ha da vedere per tutto questo mese, sì come si verrà anche quel che seguirà di Montmélian, il quale si comincerà ora a battere, e per il mancamento di munizioni e per le discordie di quei soldati si spera facilità nel conseguirlo. E che, quanto a lui che conosce un poco l'umor del Re, crede sicuramente che egli abbia in ogni modo a voler essere a Marsilia alla venuta della Regina, e che vi sia per andare in poste, e che in questo è di contrario parere a quello di Rosny; ma che è ben vero che Sua Maestà non può certificarne nè la Regina nè Vostra Altezza; e che in questa incertudine non arebbe mai consigliato che Madama la granduchessa si metta a venire, ma piuttosto libera e sinceramente dice che ella non venga;

perchè, se il Re poi non potesse trovarsi a Marsilia, troppo affronto ne riceverebbe ella, e troppo disgusto ne sentirebbe Sua Maestà.

Avendo finito il patriarca di negoziar col Re, fu chiamato M. di Villeroi; e egli e Rosny ragguagliarono Sua Maestà di quel che io avevo trattato con essi circa la sua gita a Marsilia e alla venuta della granduchessa.

Finito che ebbero questo discorso, Sua Maestà mi fece chiamare, e passeggiando poi in quel prato, la prima cosa che io le dicessi fu : « Che « Vostra Altezza, sì come non ha altra mira che alla reputazione e gran- « dezza sua, nè maggior desiderio di vederla sempre più prosperare, « così non lasciava di star continuamente vigilante, e di farsi tener avvi- « sata delli andamenti e de' pensieri e de' disegni del duca di Savoia e « delli Spagnuoli; e che però, avendo ella avuti certi avvisi che gli eron « parsi degni della sua notizia, aveva voluto mandarli per corriero es- « presso, e darmi ancora certe altre commessioni da comunicarle con « la Maestà Sua. » Mostrò d' esserli stata grandemente grata questa amorevolezza e questa diligenza di Vostra Altezza; perchè non avendone detto nulla nè a Rosny nè a Villeroi, a Sua Maestà giunse nuova, e mi comandò che io ne la ringraziassi per sua parte. Poi volse sentir li avvisi, che li gustò molto, replicandomi, che aveva da altra banda anche egli inteso che Spagnuoli non sien resoluti di assistere e aiutar Savoia, e che non abbino denari, nè possino così presto mettere insieme gente, quando voglino romper la pace; di maniera che, per ogni caso aveva fatto bene a saltar presto in campo e prevenire ognuno; affermandomi, che quando si mosse non aveva seco più che quattro mila fanti, ma che ora egli si trova buone forze, e che tuttavia ne comparivano così da piè come da cavallo.

Poi, avendogli esposto il desiderio che tien la Regina e Vostra Altezza, con tutte le ragioni che le muovono, che Sua Maestà si trovi a Marsilia all' arrivo di lei, andandovi almeno in poste speditamente da soldato, perchè di questa maniera ella la vedrebbe con tanta consolazione quanto sarià l'afflizione se ella non ve la trovasse in modo alcuno, mi rispose : « Voi avete inteso quel che v' han detto i miei mi-

« nistri? » E seguitò replicandomi il medesimo. E mentre che così ragionavamo, facendosi tardi, M. di Villeroi ci staccò, e io fui rimesso nel giorno seguente. Nel quale ella discorse con M. di Villeroi e con me, che il re di Spagna non poteva per tre ragioni far la guerra per il duca di Savoia : l'una, perchè le provvisioni di Fiandra lo tengono smunto di denari; l'altra che il duca di Lerma vuol farsi ricco, e lo terrà sempre alieno dallo spendere; e la terza, che per far soldatesca ci vuol dei denari assai, e egli ne ha molto pochi. Disse ancora che il contestabile di Castiglia se n'era andato per imbarcarsi per Spagna, non andando più in Germania. Che si era partito con poca grazia della città e Stato di Milano per la sua superbia. Ma che il conte di Fuentès, che è più superbo, vi sarà anche più malvoluto. Che il re di Spagna s'inganna grandemente a tenerlo per il miglior soldato che abbia, e che egli è *un gran poltrone;* e replicollo tre volte. E disse : « Scrivetelo al « granduca, che l'ambasciatore Taxis s'era doluto con il contestabile, « che per Lione s'andasse dicendo che l'armata di Spagna arebbe « impedito il passaggio della Regina! Cosa che non si doveva mai cre« dere; sì perchè fra Spagna e Francia continua la pace, sì anche, « perchè, quando la non si fusse, Spagnuoli son tanto cortesi che le « arebbon fatto ala e spalla con le lor galere; e che Sua Maestà Cris« tianissima se ne saria potuto accertare, quando ella ancora avesse « auto questo dubbio. »

Poi, cascando il Re sul proposito della venuta della Regina, mi domandò quando io credeva che fusse per giugnere a Marsilia. Gli risposi, che non si lascerebbe da Vostra Altezza di far che la voluntà di Sua Maestà restasse adempita, se già l'arrivo di M. le Grand e la venuta costì del signor cardinale Aldobrandino non fusser cagione di trattenerla un poco più. Ma che io tornavo bene a supplicar la Maestà Sua, per parte di lei e di Vostra Altezza, di voler, quando ella non fusse stata impedita, consolarla con la sua presenza al suo smontare, acciò il mondo tanto più resti certo dell'amore che ella porta alla sua sposa e della stima che ella fa di questa allianza, sì come può anche la Maestà Sua rendersi certa che la Regina e Vostra Altezza, per l'af-

fezione che portano all' interesse del suo servizio e onore, si acquieteranno ben volentieri a quel che le concederanno li accidenti. Replicò, che per tutto questo mese si doverà vedere quel che il duca di Savoia vorrà o potrà fare; e secondo che si vedrà, si sarebbe governata; ma che intanto io assicurassi la Regina, che egli la farà conoscere per la più felice principessa che sia al mondo; e Vostra Altezza, che egli la stima e ama infinitamente. E con questo mi licenziai da lei[1].

XVIII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Octobre-novembre 1600.

ANALYSE.

(14 octobre.) Le duc de Savoie a compté en vain sur des révoltes intérieures dans le royaume; quand le comte d'Auvergne *(che è uno de quei mali spiriti, che faria del male se egli potesse)* a voulu faire des levées d'hommes au nom du Roi, nobles et autres ont demandé à voir l'ordre du Roi, et comme le comte n'a pu le montrer, tous ont refusé de marcher.

(2 novembre.) Toulon. La Reine, la grande-duchesse et leur suite viennent d'arriver. Le désir du grand-duc est que Giovannini demeure au service de la Reine, qui demandera pour lui au Roi, à l'occasion, une abbaye en France. Le pauvre Giovannini, dont les bons services sont mal récompensés, sollicite son rappel. Il redoute surtout les inimitiés des Gondi, qui, maintenus, malgré ses avis, dans les bonnes grâces de la Reine, rendront sa position difficile et paralyseront son action[2].

Le Roi ne peut venir. Que fera la grande-duchesse! Les galères qui l'ont amenée ainsi que la Reine ne peuvent l'attendre longtemps. Il est probable qu'elle prendra le parti d'accompagner sa nièce jusqu'à Avignon.

[1] Dans une courte dépêche du 28, Giovannini mentionne cette parole du Roi : *Che il duca di Savoia, ancora che egli abbia persa quasi tutta la Savoia e tutta la Bressa, non lascia di fare tuttavia la bestia.* Il s'obstine et ne fait pas la paix. — [2] Nous ne savons si le grand-duc améliora le sort de cet excellent serviteur. Ce qui est certain, c'est qu'il le maintint à son poste, l'accréditant auprès du Roi.

(13 novembre.) Le seigneur Gondi a une sciatique; il ne peut sortir et marcher qu'avec un bâton; ce sera pour la Reine un beau chevalier d'honneur! Quant à présent, en l'absence du connétable, c'est M. le duc de Guise qui remplit ces fonctions [1].

[1] Nous avons trouvé dans les Archives de Toscane la relation suivante de la cérémonie des noces, célébrée à Florence le 3 octobre 1600.

« Il tre del detto mese in martedì, fu l'illustrissimo legato Aldobrandino incontrato dal granduca tre miglia discosto dalla città in carrozza, dentro la quale aveva il principe, suo primogenito, il signor D. Virginio Orsino, e l'arcivescovo di Pisa; e avendo messo il legato nella medesima carrozza, lo condusse sino alla Certosa, donde, la mattina seguente di buon' ora, dopo aver detto messa, s' inviò verso la città con la cavalcata. Alla porta fu incontrato dal granduca, e messo sotto il baldacchino portato da giovani principali della città riccamente vestiti, cavalcando al paro di S. S. illustrissima a man manca pur sotto il baldacchino; e avanti li precedevano, primieramente cinque carriaggi con superbissime coperte, poi due moretti con valigie, mazzieri otto, due mastri di cerimonie, e circa quatro cento gentiluomini e signori. Avanti il legato andavano i baroni che sono andati seco, tra i quali è il signor D. Virginio; nacque qualche differenza per la precedenza, per la quale si ritardò alquanto la cavalcata, ma fu poi finita per essersi il signor D. Virginio, D. Antonio e D. Giovanni levati, e andatisene in carrozza per altra strada per non prigiudicare alle sue pretensioni. Dopo il legato cavalcavano da sedici vescovi e altri prelati, e in fine un' altra compagnia di cavalli e una infinità di carrozze e cocchi, sendo le strade, finistre e tetti per dove si passava tutte piene di popolo. Giunto il legato al Duomo, li giovani del baldacchino ebbero la mula, e i palafrenieri di S. S. illustrissima il baldacchino; e, dopo aver fatta orazione, S. S. illustrissima se n' andò al palazzo de' Pitti, dove mangiò con li prelati e baroni, e di rincontro il principe ma un poco più sotto.

« Il giovedì mattina, si tornò di nuovo al Duomo con un' altra cavalcata, dove furono conte cento trenta livree diverse, tra quali quelle di D. Virginio, D. Antonio e D. Giovanni furono bellissime. Si fece poi la solennità dello sponsalizio con molto decoro, sendosi letto da monsignor de' Bagni, protonotario apostolico, il breve della legazione, e da monsignor Orsino il mandato di procura del Re in persona del granduca : dopo il vangelo fu condotta la Regina dall' auditor della camera e monsignor Malaspina avanti al legato insieme con il granduca, e, fatte le solite benedizioni dell' anello, S. A., come procuratore regio, sposò la Regina, la quale basciò la mano al legato, come fece anco nel fine della messa, quando ebbe la rosa benedetta, e se ne tornò al suo luogo, appoggiata di qua e di là all' ambasciatore di Francia e al grande scudiere. Sedeva la Regina e il granduca dentro una trabacca, dirimpetto alla sedia del legato, sotto la quale stavano inginocchiati in una fila il duca e la duchessa di Mantova, il principe e duchessa di Bracciano, e avanti assistevano il detto ambasciatore e gran scudiere, e li signori don Virginio e don Antonio; e sotto il legato sedevano li baroni e prelati, stando in un palco le dame della Regina e delle

XIX.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Lyon, 17 novembre 1600.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 26, nuova numerazione, 4616.)

ANALYSE.

(17 novembre.) Entretien avec M. de Villeroi. Le roi d'Espagne soulève des difficultés pour jurer la paix de Vervins : il prétend que le roi de France doit la jurer de nouveau, ainsi que le duc de Savoie; ces prétentions sont inadmissibles. Le roi de France, à l'occasion de cette solennité, a admis l'ambassadeur d'Espagne à sa table; or, le roi d'Espagne ne veut pas admettre l'ambassadeur de France à la sienne. L'ambassadeur reçoit l'ordre de ne pas insister sur ce point. Le roi d'Espagne ne consent pas à ce que le roi de France, dans le traité, prenne le

duchesse, e circa trecento gentildonne Fiorentine, avendo servito nella communione della Regina, don Giovanni di coppa, e il gran scudiere di salvietta. Finita la cerimonia dello sponsalizio, si andò incontinente nella chiesa di San Giovanni, e si fece quella del battesimo dei due figliuoli di Sua Altezza dall' arcivescovo di Pisa, sendo il maschio tenuto dal legato e dalla Regina, e la femina dall' ambasciatore di Venezia, in nome della Repubblica, e dalla duchessa di Mantova.

« Il banchetto che si fece la sera fu cosa di grandissimo stupore, perchè la credenza, formata in foggia di giglio che toccava il palco, era tutta contesta di gioie e piena di vasi d' oro e di argento sino in cima. Alla tavola dove sedeva la Regina vi stavano anco il legato, il granduca e granduchessa, duca e duchessa di Mantova, duchessa di Bracciano, l' ambasciatore di Venezia e quello di Malta, andato a posta per far complimenti con quei principi; la qual tavola si mutò tre volte con artifizio mirabile, rappresentando giardini, fontane, specchi e statue di zucchero, tra quali era quasi di naturale il Re e la Regina, oltre che l' acconciatura di salviette erano fatte in foggia di diversi animali e uccelli; e nel medesimo tempo e nell' istesso salone era la tavola dove stavano circa trecento dame, sendoci ogni giorno fatte commedie e altri trattenimenti. Il cardinale partì martedì alla volta di Ferrara per Francia, avendo licenziato ogni uno, conducendo solo il vescovo di Avellino, li signori Lione Strozzi, Ascanio Sforza e Flaminio Delfini; e la Regina dovea partire il mercoledì verso Livorno; la quale è stata presentata da detto legato, in nome di Nostro Signore, per circa tre mila scudi di corone, quadretti e altre cose spirituali.

« Intendesi che l' illustrissimo cardinale Aldobrandino sia stato presentato dal granduca di una carrozza di velluto pavonazzo con frangie d' oro e ricamo di perle, e paramenti per una stanza di seta e oro con l' arme e impresa di S. S. illustrissima. »

titre de roi de Navarre; on passe condamnation sur ce point. Comme le roi d'Espagne, après ces concessions, hésite encore, le roi de France déclare : *Che sin da ora non facendo il re di Spagna suo giuramento, si tiene per disobbligato anche egli dal giuramento suo.*

Quant à l'affaire du duc de Savoie, la France a fait à Rome tous ses efforts pour que le cardinal Aldobrandini ne vînt pas : *Chè hanno dispiacere che sia venuto, perchè a lui non par possibile di non acconciare le cose a sua fantasia.* Or la France veut une restitution intégrale et une réparation complète; elle ne peut plus accepter la garantie de l'Espagne, ni même celle du Pape, puisque le duc de Savoie n'en a pas tenu compte : *Pare dunque che si abbia a ricorrere alla retenzione di qualche fortezza, cose tutte che apportano difficultà; e pure non vorrebono disgutare Aldobrandini nè il Papa.*

XX.

LE CHEVALIER VINTA[1] AU GRAND-DUC.

Lyon, 16 décembre 1600.

Sommaire. — Audience du Roi à l'abbaye d'Ainay. Situation délicate du grand-duc entre le roi d'Espagne, dont il est le feudataire pour l'État de Sienne, et le roi de France, dont il devient l'oncle. Le cardinal Aldobrandini aux gages de l'Espagne, ainsi que les deux autres neveux du Pape. Grands ménagements à garder.

Il Re mi concesse la seconda audienza per la mattina de' XII; e rappresentatomi alle sue stanze, che appunto Sua Maestà voleva uscir di palazzo e andare nelli orti della badia d'Ainay, dove volentieri passeggia e negozia, subito vistomi, si cavò il cappello, e mi disse : « Io ho « da negoziare con M. di Rosny un po' lungamente. » Quasi che volesse inferirmi, che non sapeva se averebbe potuto udirmi. Ma io, fattoli reverenza, la seguitai, passando la riviera, alla badia in ogni modo; dove subito si messe a passeggiare e a trattare con M. di Rosny, che aveva lunghi scartafacci in mano; e il passeggiar fu tale, avendo in ultimo fatto chiamare anche M. di Villeroi e M. di Gesvre, ambi secretari di Stato, che, senza partirsi M. di Rosny, negoziorno tutti insieme un pezzo. E dimororno tanto, che il vescovo di Parigi s'accostò a Sua Maestà, e

[1] Vinta, secrétaire du grand-duc, avait accompagné en France la nouvelle Reine.

gli disse che passava il mezzo giorno, per rispetto della messa; talchè volse andare alla chiesa, e a me fece dire, che subito dopo il suo desinare, io fussi alle sue stanze. Talchè, udita la sua messa, alla quale il Re sta con attenzione e devozione grande, senza tornarmene altrimenti a casa a desinare, me n'andai all'appartamento di Sua Maestà, e quivi aspettai che avesse desinato. E ciò seguito, mi fece chiamare nel suo gabinetto da M. lo Grande; e quivi mandato fuora ognuno, cominciò a passeggiare.

Io le dissi, che Madama le aveva a dire per parte di Sua Altezza, che gli Spagnuoli, che per natura vogliono che chi è lor servitore e amico sia anche schiavo, essendo stati sempre ben serviti dal granduca Cosimo e dal granduca Francesco, e anche da Vostra Altezza, senza aver ella offesoli mai, si avevono preso per offesa, che, quando la fu assunta al principato, non volse pigliar moglie a lor modo; che volevono darle una figliuola dell'arciduca Carlo; che se l'avesse tolta, sarebbe oggi Vostra Altezza cognato del re di Spagna; ma volse sodisfare a sè stessa, e prese una figliuola di Francia. Dipoi, ridottasi la Francia, come pur troppo si sa, in così miserabili guerre civili, che sperorno li Spagnuoli di farla venire in tanta debolezza che cadesse loro nelle mani, tentorno per diverse vie che Vostra Altezza si dichiarassi a destruzione della Francia, e che somministrassi, unitasi con li Spagnuoli contro di lei, armi e denari, e ella non ne volse far mai nulla. E arrecandosi ciò ad offesa, avevono anco avuto sospetto che Vostra Altezza avesse di più effettivamente aiutata Vostra Maestà. E era ciò passato per tante mani e per tante voci, che, se bene non posson provarlo, lo tengono per sicuro; e che per questo si era supplicato tante volte, e si supplicava Sua Maestà e li suoi più intimi ministri, a non confessar mai che Vostra Altezza abbia fatto alla Maestà Sua nè anche un minimo servizio; che in somma avevono l'animo poco amico, ma esulcerato. Che con tutto ciò l'accorto re vecchio di Spagna morto, aveva non solo dissimulate ma come cancellate queste cose; atteso che, avendo Vostra Altezza, mentre che era ammalato, inviato per scoprir paese a presentare il principe di Spagna, oggi re, il vecchio non solo

volse che il figliuolo accettasse il presente molto gratamente, ma la Maestà Sua medesima volse vedere tutto il presente, e fece ella stessa alcuni particulari favori a Vostra Altezza; e, avendo voglia di pacificarsi con la Maestà Sua, mostrò anche d'aver caro di lassar Vostra Altezza per servitore e amico al figliuolo; e si vedde che, nella conclusione della pace di Vervins, nominò anch' egli Vostra Altezza per la sua parte, e mostrò il vecchio aver Vostra Altezza mandato il signor don Giovanni, suo fratello, a complire con il re presente per la sua successione alla Corona. Il re lo vidde volentieri, lo favorì e l'onorò in tutti i conti, e dette ogni segno di perseverare nella volontà paterna d'aver Vostra Altezza per servitore e amico.

Ma subito sentita la conclusione di questo parentado, non solo non si sono potuti tenere i ministri Spagnuoli di Milano e di Roma di mormorare, con dire che Vostra Altezza non ha fatto ciò per la grandezza e beneficio di sua nipote e per la reputazione della sua casa, ma per fini che ha d'intraprese e machine contro la corona di Spagna; affermando che la Maestà Sua è di natura bellicosa e valorosa, e il mio patrone d'ingegno inquieto, battezzando con questo nome il più quieto principe che abbia in Italia. Talchè il re medesimo, quando gli fece dare Vostra Altezza conto del parentado accordatosi, come allora si significò a Sua Maestà, rispose con freddissima generalità; sebbene la regina, sua moglie, rispose alquanto più amorevolmente. E alle lettere, che Vostra Altezza aveva scritte parimente nel dar conto del parentado alli suddetti re e regina di Spagna, quando io mi partii da Firenze, aveva ben risposto assai cortesemente la regina alla lettera sua, ma il re fino a quel dì non aveva risposto nulla; come che, non potendo convenientemente contradire alla libera così fatta congiunzione, non hanno nè anche voluto approvarla a Vostra Altezza; talchè in somma chiaramente si conosca che pigliano per offesa la congiunzione e affezione verso Vostra Maestà, e la gelosia che tengono che Vostra Altezza voglia aderirsi a lei. E questo non se le dice per incaricarlo a Sua Maestà, ma perchè la sappia la pura verità, e perchè io volevo in nome di Vostra Altezza ricercarlo di quel che la sentirebbe; esponendole però prima,

che Vostra Altezza non averebbe voluto, che facendone alcuna domanda, ella avesse creduto che la pretendesse alcun merito con la Maestà Sua; perchè la verità è che ciò che aveva fatto per suo servizio lo stimava poco o niente, e quel poco lo reputava dovuto al pubblico della Cristianità, a Enrico IV°, non come a re di Francia, ma alla sua propria persona; chè, avendo con tanta sofferenza, prudenza e bravura superata tanta varietà di difficilissimi accidenti, meritava di essere amato e stimato da ciascuno singularissimamente.

Soggiugnendole che quello che io aveva a domandare alla Maestà Sua non serviva se non in caso che la si pacificassi con Savoia, dissi, che pare ragionevole che, assicurando ella di non passare in Italia e di conservare la pace e disarmarsi, che anche Savoia, e sopra tutto il re di Spagna disarmi anch'egli, e prometta di mantenere la pace, e di non fare nè far fare novità nessuna in Italia, non solo contro i nominati da Sua Maestà nella pace di Vervins, ma assolutamente contra nessun principe Italiano; acciò che l'obbligo e la sicurezza per la quiete d'Italia sia scambievole, senza nominatamente esprimere Vostra Altezza, e senza dir niente d'essere stata pregata; non dicendo nulla al cardinale Aldobrandino, perchè non facesse comenti e ghiribizzi. E, dicendogli io, che ero qui per le cose della Regina, poteva anche Sua Maestà far favore per la verità di affermare al suddetto cardinale che da Vostra Altezza sono usciti efficaci ricordi e prieghi di pace; e che questo che Vostra Altezza ricercava era senza spesa, incommodo nè pericolo della Maestà Sua, e per lei molto onorevole e lodevole, e da acquistargliene credito e amore in Italia; e ad ogni modo Vostra Altezza voleva rimanergliene obbligatissimo.

Il Re stette a udirmi tutto attentamente; e, quando non intendeva bene una parola italiana, me la faceva ridire. E mentre parlavo, mostrò molte volte con inchina di testa di acconsentire e approvare quello che io dicevo. E in ultimo rispose: « Io voglio far sempre per il gran-« duca ogni cosa, e l'amo; e quello che mi si chiede è cosa di onore « per me, e giusta e lodevole, e lo debbo fare come da me. E ho ca-« pito, se io farò la pace; ma se io non la faccio? » Io replicai: « Se porterà

« il suo servizio che ella faccia la guerra, crediamo, massimamente seguitando con li progressi che ella ha cominciato, che darà tanto da fare a Savoia e alli Spagnuoli, che averanno dove impiegare le forze e le genti altrove che ad insidiar Vostra Altezza. » Soggiunse il Re : « Aldobrandino, quando sentì che voi venivate, mi pregò, che, se portavate cosa contra la pace, che io non vi credessi. » Replicai : « Adunque è bene che sappia quanto si sia ingannato, e che il mio signore ha fatti li officii che aveva promessi a Sua Santità, e quelli che sinceramente ha giudicati del servizio di Sua Maestà. » La quale soggiunse : « Aldobrandino non vi vuol bene. » Replicai : « Che egli aveva bene il torto, e che il Papa, suo zio, faceva professione d'aver obbligo a Vostra Altezza; e che a me aveva cento volte, con la mano al petto, affermato che per conservazione di Vostra Altezza averebbe messa la propria vita, e che Sua Santità, a mio dispetto, aveva voluto raccontarmi li servizii fattili da Vostra Altezza. » E li raccontai a Sua Maestà, dicendole però che non era usanza di Vostra Altezza di predicare li beneficii fatti a nissuno. Soggiunse : « Aldobrandino è molto affezionato a Savoia. » Replicai : « Perchè non dice Sua Maestà : Alli Spagnuoli, de' quali tien conto e non di Savoia. Aldobrandino e San Giorgio hanno le pensioni di Spagna; e, vivente il Papa, non le accettano, ma morta Sua Santità, le piglieranno con tutte l'entrate passate e presenti. Secondo sento, posso affirmare a Sua Maestà per cosa certissima, che il signor Giovan Francesco si è posto sotto la protezione di Spagna, e ne ha spedite le lettere in Spagna per dopo la morte di Sua Santità. Ma questo secreto lo dico solamente alla Maestà Sua, e non volevo dirlo a nissuno suo ministro, e la supplico per la secretezza; e non dico ciò perchè Sua Maestà si alienasse dal Papa, perchè Vostra Altezza giudicava che per servizio della Maestà Sua e anche di Vostra Altezza fusse a proposito che ella stesse bene seco; ma perchè ella sapendo l'intrinsico delli interessi loro, facendo i fatti suoi, misurasse fino a che segno avesse da fidarsi di loro. » Soggiunse il Re : « Nella corte del granduca voi stimate pur molto li Spagnuoli. » Replicai : « Sì, se si stima la loro potenza in Italia, e un vassallaggio che il mio signore ha con

« esso loro per lo Stato di Siena; e il mio principe vuole essere leale e « onorato, e tale anco lo deve desiderare Vostra Maestà. E perciò non « conviene strignerlo mai a far cosa contra la fede e obbligazione che « deve per lo Stato di Siena. Nè basta dire: Per lo Stato di Fiorenza è « principe libero; perchè le azioni che fussero contrarie alla capitula- « zione con Spagna non si potrebbono dividere. E, siccome si ha caris- « simo che Sua Maestà mostri di amare il granduca in buon propo- « sito alla giornata, e che averà sempre caro che non riceva aggravio « da nessuno; così si prega che Sua Maestà non afferini mai d'averlo « per suo servitore particulare. Anzi, se li Spagnuoli facessino congra- « tulazione con Sua Maestà del parentado, si supplica che ella gettasse « un motto: Che, sì come l'ha fatto tanto più volentieri per essere nata « questa principessa del sangue d'Austria, e per sapere quanto il gran- « duca sia e debba essere servitore a Spagna; che così Sua Maestà sen- « tirà grandissimo gusto che l'essersi imparentato il granduca con Sua « Maestà gli giovi nella buona grazia del re di Spagna; e in somma, « senza ingelosir li Spagnuoli, e sodisfacendosi della essenza, fuggendo « le ombre e vociferazioni, bisogna che Sua Maestà si contenti di avere « il granduca per suo vero servitore; chè, senza far mancamento alli « Spagnuoli, potrà bene anche fare a Sua Maestà de' servizii a tempo e « luogo. »

Il Re si acquietò a questa replica, e mostrò che convenisse averci considerazione e distinzione.

XXI.

LE CHEVALIER VINTA AU GRAND-DUC.

Lyon, 10-21 janvier 1601.

ANALYSE.

(10-11 janvier.) Vinta a fait tous ses efforts pour éclairer le Roi et ses ministres sur les conséquences de l'abandon du marquisat de Saluces. La France persiste à échanger le marquisat contre le Bugey et la Bresse : *Talchè è chiarissimo che, senza tener conto di nulla, hanno voluto fare a lor modo, e hanno reputato loro avvantaggio l'ac-*

quisto di molto terreno. Toute insistance étant inutile, Vinta ne se proposera plus que de faire insérer dans le traité[1] une clause qui garantisse les États du grand-duc. Il a à ce sujet un entretien avec M. de Sillery; celui-ci le rassure contre les ressentiments des Espagnols, qui pendant la guerre de Savoie ont armé en Italie; il faudrait trouver une formule qui obligeât les puissances à consentir à un désarmement général en Italie.

Audience du Roi, qui se montre empressé de satisfaire le grand-duc.

Visite à M. de Villeroi, qui semble assez peu satisfait des conditions du traité: *E afferma, che il cardinale ha guasto per suo sdegno e capriccio, senza pensar punto al pubblico della Cristianità. E in fatti mi ha confesso Villeroi che avevono concesso troppo, e che il cardinale si era insuperbito, e che li Spagnuoli avevono avuto in questa parte tutto quel più che sapevono desiderare.* On a craint le mécontentement d'Aldobrandini et du Saint-Siége, ce qui a entraîné à des concessions que sans cela on n'eût pas faites: *Soggiunse Villeroi, che, andandosene il cardinale senza far la pace, che si prometteva da lui ogni malo officio e machinazione contra la Francia; e che si conosceva parzialità e imperiosità grandissima in questo cardinale, e che lo tenevano per tutto Spagnuolo.*

(20 janvier.) La paix est faite; les Espagnols peuvent s'en réjouir: *E Aldobrandino potrà insuperbirsi con ragione, e a Milano e a Roma gli Spagnuoli gli averebbono decretato il trionfo nel suo ritorno; e anche Savoia può e deve fare il medesimo verso di lui.* Le cardinal a dans le conseil et à la cour des espions qui le tiennent au courant de tout ce qui se dit et se fait. Il sait parfaitement l'objet de la mission de Vinta et de ses négociations.

Vinta évite autant qu'il le peut de traiter avec M. de Rosny: *Non son voluto più tornare a ricercare quello animale di M. de Rosny.* Le conseil tout entier est d'accord pour trouver le meilleur moyen, la formule la plus précise, pour garantir les États du grand-duc contre toute agression; à cet effet, on ajoutera au traité un dernier article. Le Pape doit être content des Français: *che hanno condesceso con tanta indignità a ciò che ha desiderato Sua Santità.* Le cardinal a fait chanter le *Te Deum* dans sa chapelle privée, et le lendemain 18, il a dit la messe dans la chapelle du Roi, où le *Te Deum* a été chanté de nouveau; on n'a pas attendu pour cela la ratification du duc de Savoie, dont on se soucie peu.

(21 janvier.) Vinta a vu le Roi pendant son repas: *Dissemi che aveva caro che io vedessi Parigi.*

Le cardinal Aldobrandini, en prenant congé du Roi, a appris à Sa Majesté que le prétendu don Sébastien, roi de Portugal, venant de Venise, a été arrêté à Livourne. Vinta n'a reçu aucun avis touchant ce fait.

[1] Traité de Lyon entre la France et la Savoie, signé sous la médiation du cardinal Aldobrandini, le 17 janvier 1601.

Le roi d'Écosse, une fois parvenu à la couronne d'Angleterre, aurait formé le dessein de se faire catholique; peut-être alors songerait-il à demander au grand-duc la main d'une de ses filles pour son fils aîné : *che si sarebbe mandato in Francia ad allevarsi cattolico.* Mais le Roi ne croit pas à la sincérité du roi d'Écosse : *Le voci e pratiche del re di Scozzia*, dit-il, *sono astuzie e intertenimenti.* Son alliance ne serait pas fort désirable : *perchè questo re è fortemente povero.*

Le prétendu don Sébastien a en effet été arrêté par ordre du grand-duc. L'ambassadeur de Venise *dice: Che si tiene a Venezia che costui sia un furfante.* Il a pourtant des partisans. Vinta a demandé au Roi : *Se teneva per favola o per istoria questa cosa di don Sebastiano. E Sua Maestà rispose : « La vien molto affermata per istoria. »*

XXII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Lyon, 22-24 janvier 1601.

Sommaire. — *22 janvier.* Regrets que cause aux vieux serviteurs du Roi l'abandon du marquisat. Recommandation faite à la Reine de veiller sur la conduite des femmes de sa suite. — *24 janvier.* Si le grand-duc était menacé par les Espagnols, bon nombre de gentilshommes français, qui sont ruinés, se mettraient volontiers à son service. La noblesse est mécontente, mais hors d'état d'agir contre le Roi. Quant aux Espagnols ils semblent tout pacifiques.

Dirò a Vostra Altezza, che alcuni del marchesato di Saluzzo, che hanno sempre seguitato il Re, si lamentono sino al cielo che Sua Maestà abbia abbandonato quei popoli con tanta sua indignità, e tenuto così poco conto di quel piede in Italia, che con tanto sanguè e tanto stimolo d'onore è stato conservato tanti anni da'suoi antecessori. E mi hanno affermato, che Sua Maestà ci è stata senza dubbio ingannata; essendosene accorti ancora, che, quando sono iti a gittarsele a'piedi, condotti da Lesdiguières, per supplicarla che volesse averli per raccomandati, ella non potette tenere le lagrime per la pietà, e forse penitenza, ch'ebbe d'averli lasciati in preda a chi essi tengano per loro tiranno.

Lessi alla Regina l'inserto che mi scrive la granduchessa, mia signora, così mi parve il fare, per certe novelle e romori ch'erano iti attorno di non so che amante di una delle figlie italiane, il quale avesse

voluto una notte rompere certa asse per entrare nelle loro stanze; affinchè Sua Maestà vi avesse, come invero ella vi ha avuto, tanto più gli occhi. Udillo volentieri e gradillo; comandandomi, che io ne ringraziassi Sua Altezza, e dicendomi che vi aveva posto rimedio, che elleno non fusseno visitate alle camere da uomini, e che il Re e ella voleva che vivessino e si tenessino come quelle già della regina Bianca; e che così aveva la Regina comandato. E invero, in questa libertà francese, l'Italiane pigliano tanto ardire, che, se non fussino un poco raffrenate, doventerebbono sfacciate.

Qua si tiene per certo, che in ogni caso che Vostra Altezza fusse travagliata, verrebbero sicuramente due mila gentiluomini spontanei a servirla; e io lo credo, perchè ci sono tanto malcontenti e tanto rovinati, che correrebbono più per succhiarle il sangue e ingrassarsi con la sua borsa, che per affetto di servirla; e tenga per certo, che l'opinione che si ha del suo tesoro faceva piuttosto desiderare che ella fusse travagliata. Ma confido che Dio arà tarpate le ali a ognuno.

Il Re ha tarpato l'ali a tutti i principi del regno; i quali, e una infinità grande di signori e gentiluomini, benchè sieno malcontenti, e mal remunerati dalla avarizia del Re, non v'è però più nissuno che abbia un soldo e che possa con suo credito muovere una foglia. Oltre che Re tiene tutti in timore; e perchè pare anche che i sospetti per di fuora sieno tutti cessati, e ora tanto più in questo giuramento della pace, nella quale il re di Spagna, oltre che ha in grande stima e reputazione questo Re, e non ha voglia, nè anche il duca di Lerma, nè bisogno di romperla seco, ha fatto all'ambasciatore Cristianissimo gran dimostrazioni di volerla conservare; e assicuratolo con parole cortesissime di dover essergli sempre fratello e amico; che non gli darà mai occasione di credere altrimenti, e che lo compiacerà anche d'ogni sodisfazione, facendo lui stesso giudice in una causa di mali trattamenti fatti ad alcuni vasselli francesi, con averlo ricercato ancora a inviare gli architetti e muratori per fare una galleria all'usanza francese; sicchè le cose fra questi due re passano con molta dolcezza.

XXIII.

LA REINE AU GRAND-DUC.

Paris, 14 février 1601.

SOMMAIRE. — Nouvelles de son voyage, de sa grossesse, de son arrivée à Paris.

Io arrivai qui venerdì alli VIII, sana e lieta, se bene i freddi eccessivi, che io ho auti per il viaggio, m'hanno talvolta fatto un poco incatarrare. Pure io me la son passata, e per acqua e per terra, più allegramente ch'ho possuto, con la dolce conversazione e compagnia di queste signore principesse, e con la speranza massime, che tuttavia va continuando, della mia gravidanza; la quale apporta universalmente inestimabile contentezza a tutto questo regno. Piaccia a Dio di renderlo consolato con l'effetto di questo comune desiderio, acciochè non solamente l'allegrezza ch'ha mostrata questa città delle mia venuta si vadia tanto più augumentando; ma anche l'amor che mi porta il Re si faccia tanto maggiore, con quel pegno che si contenterà Dio di donargli!

Ho voluto in questa mia prima giunta a Parigi dar conto di me all'Altezza Vostra, per non le defraudare una letizia, che io so che ella è per sentire ben grande della salute e dello stato in che io mi trovo, con ringraziarla intanto di buon cuore della cortesia ch'ella mi fece delle tre scatolette di morselletti d'agro di cedro e limone, e d'una scatola di persiche confette: essendomi tutte state così grate, come io me le vado godendo alle occasioni, per testimonio del suo continuato affetto verso di me. S'io avessi qua da ricompensar l'Altezza Vostra di cosa che potesse esser di suo gusto, io lo farei tanto volentieri, quanto che non l'avendo resto più tenuta ad amarla e a desiderare occasione di farle grato servizio, siccome si può render certa che io sia sempre per fare. E con questo, aspettando avidamente d'intender la salute di lei e di tutta la serenissima casa, faccio fine, con pregarli da Dio ogni prosperità.

XXIV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 16 février 1601.

ANALYSE.

Audience du Roi en présence de la Reine. Giovannini s'efforce d'obtenir pour le grand-duc un règlement de compte : *Soggiugnendo che io tenevo commissione da Vostra Altezza di onorare M. di Rosny e di trattar seco, ancorchè egli avesse trattata Vostra Altezza e me molto ruvidamente; ma che a ogni modo Vostra Altezza l' amava, come fedelissimo servitore della Maestà Sua, e molto atto a riformargli le sue finanze e a rispiarmare il suo tesoro; ma che pareva bene un poco strano a Vostra Altezza, che egli misurasse ognuno con una medesima misura, e non considerasse Vostra Altezza come principe e voluntario servitore della Maestà Sua, ma come banchiere e mercante che avesse dati li suoi denari a guadagno. E non lasciai di dire a Sua Maestà, che questo modo di Rosny poteva rispiarmare qualche scudo a Sua Maestà, ma che forse non era buono per mantenerle e guadagnarle amici e servitori.*

Le Roi excuse Rosny, qui le sert avec fidélité. Giovannini répond : *Che la verità era che egli era troppo terribile, per non dir altro.*

Après cette explication, le Roi reproche avec vivacité au grand-duc d'avoir arrêté don Sébastien. Le Portugal, les Pays-Bas et l'Angleterre lui en sauront mauvais gré : *e Iddio se ne sdegnerà seco.* « *E scrivetegli, scrivetegli che lo rilasci.* » Giovannini répond que son maître est vassal du roi d'Espagne, et que, à ce titre, il a des devoirs à remplir envers lui; que sa prudence accoutumée est une garantie suffisante, en l'absence de tout renseignement précis sur cette affaire. On sait seulement que le roi Sébastien *era tutto rosso ne' capelli e nella barba, e questo è nero come un carbone.*

Quant à la paix, Giovannini félicite le Roi, au nom du grand-duc, qui l'aurait voulue plus glorieuse pour la France et plus avantageuse pour l'Italie. Le grand-duc se sent menacé et par le ressentiment de l'Espagne et par l'ambition des Aldobrandini. Il supplie donc le Roi de répondre à ces trois requêtes : 1° Si Son Altesse est attaquée par les Espagnols, avec ou sans le concours du Pape, peut-elle compter sur l'assistance du Roi : *con quale aiuto, e quanto, e quando, e come?* 2° Le Roi veut-il faire représenter avec dignité à l'Espagne que, aux termes de la paix de Vervins, il prend sous sa protection tous ceux qui, étant désignés par le traité, seraient attaqués par les armées qui sont en Italie? 3° Le Roi consent-il à faire faire à Rome une démarche décisive, pour représenter au Saint-Père que le maintien de ces armées espagnoles en Italie est une menace contre la paix générale que Sa Sainteté doit

avoir tant à cœur de sauvegarder? Sa Majesté est suppliée de garder le plus grand secret sur la démarche de Giovannini.

Le Roi, sans justifier la paix qu'il vient de conclure, répond, avec beaucoup de force et de gravité, que ses amis peuvent compter sur son active assistance, et que le grand-duc doit mettre ses forteresses dans un meilleur état de défense. La double démarche qu'on le prie de faire en Espagne et à Rome ne lui déplaît pas; il avisera. Enfin il ne croit pas que le roi d'Espagne songe à une nouvelle guerre.

Giovannini a un entretien avec M. de Fresne, qui approuve complétement la démarche que devra faire à Rome le cardinal d'Ossat, selon le vœu du grand-duc. Quant à l'Espagne, M. de Fresne affirme que le Roi Catholique et le duc de Lerme ne sont rien moins que belliqueux, que tous deux ont exprimé leur vive satisfaction à M. de la Rochepot, ambassadeur de France, qui leur a porté la première nouvelle de la paix conclue avec le duc de Savoie; enfin que le roi d'Espagne s'est montré tout disposé à jurer dans les huit jours la paix de Vervins : *E quello re non è dedito alla guerra, e fa tutte le sue cose per via del confessore e della coscienza.* Si, par impossible, le Roi Catholique se laissait entraîner à la guerre contre le grand-duc, la noblesse française *non desidera altro che di correre alla guerra, massime in Italia;* et le Roi se fera un point d'honneur de ne pas laisser offenser un prince qui est devenu son oncle. En somme, la démarche que sollicite le grand-duc sera faite en Espagne aussi bien qu'à Rome.

Le comte de Soissons, qui est un prince brave et de grand mérite, se montre tout dévoué à la Reine. Il est prêt à marcher en personne au secours du grand-duc, si cela était nécessaire.

Il Re, oggi che la Regina è gravida, gli fa carezze grandissime.

XXV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 16 février 1601.

SOMMAIRE. — Présentation de M[me] d'Entragues à la Reine. Curieux détails. Intérieur de la Reine; la signora Léonora et Concini. Mécontentement du Roi.

La sera medesima che arrivò qui la Regina, il Re aveva data la carica a madama d'Angoulême di condurre madama d'Entragues a baciar la veste a Sua Maestà; alla quale egli l'aveva detto, e pregatola a farle buona cera, chè altrimenti gliene arebbe fatto dispiacere. Ma

madama d'Angoulême, benchè sia la ruffiana, essendole stato accennato che n'aria fatto dispiacere alla Regina, si finse malata per non la condurre. Onde il Re commesse a madama de Nemours e a madamisella di Guise, che andassino per lei, siccome fecero, ma con molto regretto. E, ella venuta dinanzi alla Regina, il Re disse a Sua Maestà: « Questa è stata mia maitressa, e vuol esser nostra particular serva. » E, mentre che egli diceva queste parole, madama d'Entragues prese la veste alla Regina intorno al ginocchio per baciargliela. Ma il Re, vedendo che ella s'era poco abbassata, le prese la mano, e gliela tirò giù quasi fino in terra; onde ella prese il lembo da basso, e glielo baciò; e la Regina l'accolse con cera ordinaria, siccome con ordinarie dimostrazioni la trattò tutta la sera, senza alcuna apparenza di disgusto. Il Re poi la fece mangiare a tavola seco e con la Regina, e con tutte quelle principesse; sì come fece anche la sera che si andò a casa del Zametto, e poi a casa di Rosny.

Tutto Parigi, che sapeva che il Re voleva far fare questo abboccamento, e ne sentiva tanto gran disgusto, e ne faceva tanto gran rammarico quanto era compassionata la Regina di aversi a vedere, nella sua prima giunta, innanzi alli occhi la puttana del suo marito e d'avere a farle buona cera, fu curiosissimo di intendere e penetrare come questo abboccamento fusse passato. E essendosi sparsa voce, che la Regina si era portata con avveduta prudenza e constanza e secondo che da tutti si era desiderato, ella n'ha riportate anche da tutti così gran lodi, come l'altra è stata tassata per troppo sfacciata e per troppo prosuntuosa; procurando ella studiosamente d'andarle spessò innanzi alli occhi, per farle dispetto, e per far prova se il dispiacere intrinsico la facesse sconciare e ammalare. La Regina in apparenza si porta francamente, dissimulando tutto: ma dentro è chi la pesta; e chiuso dispiacere ha maggior forza.

E io, che sento molte cose da poterla avvertire e consolare, son privo del gabbinetto dalla Leonora; e la Regina, benchè quando io posso, m'ascolti volentieri, non sa però dare animo a' suoi servitori nè sostenerli, ma se li lascia perdere e cadere, senza pensar punto al suo

servizio; parendo all'incontro non si curi d'esser predominata e soggiogata dai Francesi che sono prosuntuosi, e che essi tenghino a dietro gli Italiani. Ancora dicesi che il Re, avendo scorta la Regina di natura timida e timorosa di lui, che è quello che gli piace, per potere senza rispetto fare quel che gli torna bene, ha preso tanto ardire e tanta autorità sopra di lei, che egli non si guarda nè si asterrà di fargli bene spesso simili affronti.

E invero questa sua timidità apparisce tale in tutte le cose, e con ogni altro ancora fuori del Re, che, con poca sua lode, ella è battezzata dappocaggine. Dicesi ancora pubblicamente per la corte, che il Re le ha fatto e le fa questi tiri, per ricompensare lei del dispetto che ella fa a lui di non aver mai voluto levare la pratica di Concino dalla Leonora; la quale, come sogliono gl'Italiani nella libertà, ha fatto parlare di sè con poco onor suo, e nota del giudicio della Regina e della poca cura che ella n'ha tenuta, e dell'averle concesso di governarsi in questo suo amore troppo largamente, come ella ha fatto; perchè, oltre all'essere ella andata liberamente a vista di ognuno a visitarlo più volte in Lione, quando egli aveva male; e tenutolo continuamente presentato, sebbene diceva di far tutto in nome della Regina, senza considerare il pregiudicio che ne riceveva il decoro di Sua Maestà; egli, guarito che fu, era dalla Leonora trattenuto tutto il giorno fino a mezza notte nel gabbinetto della Regina; la quale anche ella era considerata dal dar troppo spesso a confabulare con loro, e stava il più delle volte a magnar seco; tenendolo con la sua autorità provvisto continuamente di una carrozza della Regina, accompagnato da uno dei suoi staffieri, e facendogli tante altre dimostrazioni, che la corte a Lione grandissimo scandolo ne mostrava. Onde avendo la Regina, per quel che m'è stato detto, pregato il Re che si contentasse che la Leonora si maritasse con Concino, egli, che già s'era molto alterato in questo romore, nel quale s'era anche detto che ella gli donava denari e gioie e lo manteneva, glielo negò assolutamente; poi le fece dire dal Zametto che levasse questa pratica, perchè a Sua Maestà non piaceva punto che Concino conversasse continuamente in quel gabbi-

netto; e voleva, che la Leonora, volendo stare in Francia, si maritasse a un Francese. Ma non se ne essendo fatto nulla, le fece dire di nuovo: « Che, se Sua Maestà pur voleva che si maritassino insieme, egli « l'arebbe acconsentito, e che arebbe anche donato alla Leonora quattro « o cinque mila scudi, ma con patto però che ambidue se ne tornas- « sino a Firenze, perchè egli non li voleva qua altrimenti. Che Concino « se ne andasse, perchè questa conversazione non gli piaceva, e era « resoluto che la Leonora si maritasse con chi volesse egli. » Con tutto ciò i favori e le dimostrazioni e le commodità hanno continuato più che mai, con maraviglia e stupore di chiunque sapeva la voluntà del Re. Talchè, dolendosene Sua Maestà con il contestabile, egli per il capitano Tapperini mandò ad avvertirne la Leonora, e a dirle che il Re aveva detto: « Che averebbe operato alla fine, che se la Regina vuol « bene alla Leonora, ella gli averebbe voluto dieci volte più male. » Anche questo non ha giovato a nulla; e in Fontainebleau, quando vi arrivammo, mi fu referto, che, trattandosi in un cerchio di questi innamorati, Frontenac ebbe a dirmi: « Che il Re se ne teneva molto piccato, « e che essi finalmente si sariano rovinati. » Siamo ora qui, e l'amore seguita fra loro; ma non ha già potuto Concino penetrare sì spesso per li gabbinetti, non vi essendo stata commodità, se non a tempi rubati nelle case d'altri; nè per ancora ha egli baciato il ginocchio al Re, che si sappia.

La Regina, in questo incontro con madama di Entragues, ha fatti errori notabli, se è vero quello che dice il Re. Io ne sono stato avvertito da persone principali, con molto dispiacer loro e con poca laude di lei, siccome mi sono stati anche accennati molti altri errori che ella fa, che danno così mala sodisfazione a queste dame e principesse, che saranno alla fine forzate d'abbandonarla, e di corteggiar piuttosto madama d'Entragues. E di questi errori tutta la cagione è della Leonora. Queste cose, oltre che le veggo io, sono dette a me perchè io ne l'avvertisca; ma io non lo posso fare, perchè la Leonora mi chiude l'adito di poter parlare e trattare a posta mia con Sua Maestà. Dalla quale anco non viene a chiamarmi mai per domandarmi di nulla, nè

raison du roi d'Espagne : *Che non desse altra commessione alli suoi ambasciatori in quella corte, se non che lodassino e adulassino il presente re e tutto il suo governo; e che egli è molto maggiore e più glorioso di suo padre; addormentandolo a questo modo nella sua fiachezza di spirito e nella sua morbidezza, senza fargli mai parte di alcuna impresa grande; e che ciò piacerà ancora sommamente al duca di Lerma, che vuole essere re lui.*

(3 mai.) Vinta se rend à Fontainebleau pour prendre congé du Roi et de la Reine[1].

IIe EXTRAIT.

SOMMAIRE. — Concino; sa liaison inattendue avec la signora Léonora. Difficulté de faire revenir cette femme à Florence.

Quando si trattò che Concino venisse in questi paesi, per sodisfare a suo padre, e per levarlo dall'ozio di costà, il maggior timore che si ebbe de' suoi successi fu che egli non traboccasse nel giuoco e nel giuocare con il Re stesso, e nel rimanere a un tratto in stato di necessità; ma che avesse a pretendere maneggio colla Leonora, e guadagnarsi l'amor suo, non ci si pensò mai. Anzi avevo sentito dire, che a Marsilia si troverebbe quell' Alessandro per sposarla, e in Marsilia propria sempre udii dire che non solo ella aborriva la servitù di Concino, ma anche quella di qualsivoglia altro. Or, come ella si sia andata, il fatto è qui, che ognuno vede e afferma che Concino solo serve la Leonora, e che ella abbia volto tutto il suo amore a lui. Pensi Vostra Altezza, come io abbia a poter persuadere Concino che si parta di qua, e che la Leonora lo lasci andare, se il Re e la Regina non lo faccino loro! E credami Vostra Altezza, che per il privato e per il pubblico non ho lasciato di rappresentare a Concino tutti li pericoli e tutti li ricordi, e non cesserò finchè io sto qui; e piacesse a Dio che la mia mano fusse così potente che potessi sanare così fatti umori o frenesie, chè ci metterei del mio proprio sangue! E la cosa di messer Baccio mi affligge: e ho replicato alla Regina più volte, e replicherò nel mio partire, principalmente per il servizio della Maestà Sua e di Vostra Altezza, come ho detto a Sua Maestà.

[1] Leurs Majestés ont reçu les divers envois que le grand-duc et la grande-duchesse leur ont adressés de Florence : entre autres de la graine de choux-fleurs : *Il Re l'ha preso tutto, e, se Villeroi ne vorrà, gli si dirà che lo chiegga a Sua Maestà.*

irrité d'un refus de traiter de la part du Roi, se serait tourné contre lui avec les Espagnols, en entraînant les princes de l'Italie. Les Français *accetorno dunque l'offerta del cardinale Aldobrandini per minor male.*

XXVII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 28 avril-3 mai 1601.

ANALYSE ET EXTRAIT.

1° ANALYSE.

(28 avril.) Le Roi a reçu Vinta chez Gondi, où il dînait avec madame d'Entragues. Sa Majesté a été indisposée : *E certo questo principe fa tanto a sicurtà del vigore del suo animo e della robustezza della sua complessione, che, se non gliene avviene male, sarà miracolo di Dio.* Le duc de Sessa à Rome, et le comte de Fuentès à Milan, se donnent toujours beaucoup de mouvement : *E questo ardire di Sessa, questo modo di fare di Fuentes, procedeva tutto dal vedere Saluzzo fuor delle mani e potere di Sua Maestà.*

Le Roi ne croit pas que l'Espagne recommence la guerre; il ajoute : *Fuentes, oltre all' essere un poltrone, è uomo tutto vano, e farà spendere al suo re una buona quantità di denari.*

Vinta prie le Roi de vouloir bien autoriser MM. de Rosny et de Villeroi à accepter *una gentilezza per congratulazione delle nozze.* L'autorisation est accordée.

Vinta, qui doit aller à Fontainebleau, est prévenu par Villeroi qu'il ait à envoyer quelqu'un à l'avance pour lui assurer un logement et un lit : *Che io porti un letto. — E così vanno le cose in questi paesi.*

Le grand chancelier affirme que la dépêche envoyée en Espagne, selon le désir du grand-duc, a produit le meilleur effet. Giovannini remettra à la femme du grand chancelier *quel drappo che si era disegnato di dare già à Rosny per un letto e paramento a fiori bianco e pavonazzo di grossa grana.*

(29 avril.) Vinta rend visite à M. de Fresne, qui est le second de M. de Villeroi, et qui part lui-même pour la Touraine. Il offre à madame de Fresne, de la part de la grande-duchesse, une cassette remplie de drap de Florence.

Visite d'adieu à M. de Rosny : *E avendo voluto (Rosny) che io vedessi Lutero, Calvino e li altri erranti, ritratti de' quali conserva con molta venerazione, mi mostrò tutti li suoi gabinetti.*

Visite à M. de Sancy, qui a donné au Roi une bonne recette pour avoir toujours

raison du roi d'Espagne : *Che non desse altra commessione alli suoi ambasciatori in quella corte, se non che lodassino e adulassino il presente re e tutto il suo governo; e che egli è molto maggiore e più glorioso di suo padre; addormentandolo a questo modo nella sua fiachezza di spirito e nella sua morbidezza, senza fargli mai parte di alcuna impresa grande; e che ciò piacerà ancora sommamente al duca di Lerma, che vuole essere re lui.*

(3 mai.) Vinta se rend à Fontainebleau pour prendre congé du Roi et de la Reine[1].

II[e] EXTRAIT.

SOMMAIRE. — Concino; sa liaison inattendue avec la signora Léonora. Difficulté de faire revenir cette femme à Florence.

Quando si trattò che Concino venisse in questi paesi, per sodisfare a suo padre, e per levarlo dall' ozio di costà, il maggior timore che si ebbe de' suoi successi fu che egli non traboccasse nel giuoco e nel giuocare con il Re stesso, e nel rimanere a un tratto in stato di necessità; ma che avesse a pretendere maneggio colla Leonora, e guadagnarsi l' amor suo, non ci si pensò mai. Anzi avevo sentito dire, che a Marsilia si troverebbe quell' Alessandro per sposarla, e in Marsilia propria sempre udii dire che non solo ella aborriva la servitù di Concino, ma anche quella di qualsivoglia altro. Or, come ella si sia andata, il fatto è qui, che ognuno vede e afferma che Concino solo serve la Leonora, e che ella abbia volto tutto il suo amore a lui. Pensi Vostra Altezza, come io abbia a poter persuadere Concino che si parta di qua, e che la Leonora lo lasci andare, se il Re e la Regina non lo faccino loro! E credami Vostra Altezza, che per il privato e per il pubblico non ho lasciato di rappresentare a Concino tutti li pericoli e tutti li ricordi, e non cesserò finchè io sto qui; e piacesse a Dio che la mia mano fusse così potente che potessi sanare così fatti umori o frenesie, chè ci metterei del mio proprio sangue! E la cosa di messer Baccio mi affligge: e ho replicato alla Regina più volte, e replicherò nel mio partire, principalmente per il servizio della Maestà Sua e di Vostra Altezza, come ho detto a Sua Maestà.

[1] Leurs Majestés ont reçu les divers envois que le grand-duc et la grande-duchesse leur ont adressés de Florence; entre autres de la graine de choux-fleurs : *Il Re l'ha preso tutto, e, se Villeroi ne vorrà, gli si dirà che lo chiegga a Sua Maestà.*

On parle du mariage du comte de Soissons, *il quale oggi si trova in molta grazia del Re*, avec Arabella : *e che forse sarebbe stato mandato lui alla regina d'Inghilterra.* Cette nouvelle est invraisemblable, la reine étant, comme toujours, très-éloignée de désigner son successeur : *E d' altra parte non pare che il conte deva sperare una fanciulla, che non è vera successora, e che è tenuta in pochissima reputazione e stima e in povero stato;* enfin, le comte est catholique.

XXIX.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 8 octobre 1601.

Sommaire. — Antonio Pérez félicite le Roi de la naissance du Dauphin. Triste situation de l'Espagne; caractère espagnol. Peu de crédit de la Reine. Impatiences du Roi à propos d'Éléonore Galigaï. Le grand-duc est blâmé de n'avoir pas donné de meilleurs conseillers à une princesse dont l'incapacité est si notoire.

Antonio Perez è venuto qui a congratularsi con il Re e con la Regina [1]. Sono stato un pezzo da lui, rallegrandomi di questa gran felicità del Re; e m'ha detto, che, confessandogli il Re, che Dio glie l'aveva mandato, egli soggiunse a Sua Maestà, che Dio con li principi si governa diversamente che con li privati: cioè che egli ammonisce li principi colle prosperità, e gli privati il più delle volte con le tribulazioni.

Hammi detto ancora che in corte Cattolica e in tutta Spagna le cose vanno al peggio, e grandi e piccoli e tutti sono disgustatissimi del presente governo, e che si va a manifesta rovina; che il signor cavaliere Vinta s'era scusato seco d'essere stato ritirato; ma che con li Spagnuoli, la natura de' quali egli conosce molto bene, bisogna non mostrare mai di temere, perchè allora mettono il piede sulla gola; ma che, quando si sta sulle sue con arditezza di cuore, allora stimono altrui, e tocca a loro a cagliare.

Il Re non ha fatta alcuna dimostrazione pubblica d'allegrezza in

[1] Le Dauphin, qui sera Louis XIII, était né à Fontainebleau le 27 septembre 1601.

questa nascita del Delphino, nè alla Regina ha donato pur un soldo, nè a verun altro ha fatto grazia nissuna; e se la fusse stata femmina non si sarebbe fatto peggio. Anzi par più presto che la Regina abbia scemato d'autorità in cambio di crescere; perchè governandosi, secondo il suo solito, per le mani della Leonora, la quale dà continuamente cagioni a tutti, maschi e femmine, di dolersi, il Re avvertito che Concino e la Leonora parlavano secretamente alla Regina al suo letto chetamente, li sopragiunse; e, scappatogli la pazienza, disse, in presenza della Regina, della Leonora, che lassasse stare di fare la tale e la tal cosa, e che attendesse solo all' officio suo di assettare la testa alla sua moglie, e non s' impicciasse di quel che non gli toccava. Poi soggiunse : « Ma perchè voi non avete giudicio, io lo dirò a vostro « marito. » E, voltatosi a lui, gli disse il medesimo, rinfacciandoli sino che egli volesse stare a tu per tu con M. di Rosny. Onde egli poi, il giorno seguente, andò a scusarsi con lui, dove ero ancor io; e la Leonora tutto quel dì pianse, a vista di tutti, e fece anche piangere la Regina con lo stargli intorno. E questo è peggio per ambedue, perchè il Re poi sa tutto, e si stucca di questo modo di fare. E, essendo io quel giorno che Concino si andò a scusare con Rosny, a desinar seco, egli in piena tavola, chiarito che la Leonora facesse perdere alla Regina la stima e la benevolenza di tutti, disse : « Se la Regina non vuole « appresso di sè nissuno, nè esser servita da principesse, nè da chi la « fa conoscere per regina, la non sarà tenuta nè stimata per tale. » Poi mi s'accostò alle orecchie, e mi disse : « La Regina non è capace « di ragione; e bisognava che voi ce la mandassi con persone di più giudicio. »

Sento un estremo cordoglio che la Regina si acquisti questo concetto appresso di quelli che governano, che non è solo Rosny; ma il gran cancelliere me l' accennò alle settimane passate in Parigi; e, pochi giorni sono, anche Villeroi me ne sputò qualche motto. E se ne dà un po' di colpa a Vostra Altezza, che, se conosceva qualche debolezza nella Regina, aveva a metterle persone appresso di giudicio e di prudente consiglio, che la sapessino sostenere, e non chi la rovinasse;

perchè il torgli il credito e l'autorità, quando ella l'arebbe d'avere più, è un rovinare lei, e in conseguenza un rovinare il servizio di Vostra Altezza. E, se ella sapesse chi ha detto al Re che tutti li Italiani sono spioni dell'Altezza Vostra, e che M. di Béziers[1] sia il più grande di tutti, ella si stupirebbe. Il Re lo referse subito a uno che lo disse a me, e poi al vescovo Bonsi ancora. Io, come servitore fedele che sono a Vostra Altezza, non posso mancare d'illuminarla di queste cose, chè tacendole sono di troppo suo disservizio; e di dirle di più, che, se ella non ci pone qualche remedio, facendo che la Regina si levi dalli occhi questo velo, e si spogli di questa insipida e dannosa passione, perchè ella si possa riconoscere e governarsi con buon giudicio e consiglio, che Vostra Altezza potrà far poco capitale di lei ne' suoi bisogni e affari, perchè ella non arà avuto autorità, ancorchè Regina Madre. Non solo io sono a dirlo, e però ardisco tanto di scriverlo.

XXX.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Fontainebleau, 20-23 octobre 1601.

ANALYSE.

(20 octobre.) Giovannini remet au Roi et à la Reine les lettres de félicitations du grand-duc et de la grande-duchesse à propos de la naissance du Dauphin. Il dit au Roi que cette heureuse nouvelle a guéri la grande-duchesse de la fièvre quarte, que tout le palais a retenti du cri de : *Viva! viva il Delfino!* Que Florence tout entière est dans l'allégresse; *che il granduca ne fece subito render grazie a Dio per tutti li suoi Stati, e farne fare in Fiorenza da tutto il popolo pubbliche dimostrazioni di gioia, come fuochi, campane e bombarde.* Un envoyé exprès sera chargé de complimenter Leurs Majestés.

E andatomene dalla Regina, che se ne stava a sedere sul letto, e aveva a canto la balia col Delfino al collo, gli detti le sue lettere. Lesse ambe le lettere; e poi, cicalando sopra li suoi dolori colici e del parto, mi disse che io scrivessi alla granduchessa, che Sua Altezza in capo a quaranta dì suole uscir del letto, ma che ella n' uscirà alla meta. Le

[1] Le Florentin Bonsi.

replicai, che lo farei; ma che non volesse far tanto la brava, che ella se n' avesse a pentire. E ella : « Io mi sento bene; e non voglio star più nel letto. »

Giovannini a fait au Roi un grand éloge de M. de Béthune, son envoyé à Rome, qui a passé par Florence. Ce bon témoignage fait un sensible plaisir à M. de Rosny, frère de M. de Béthune.

Le grand-duc voudrait rattacher quelques princes italiens au parti de la France; il propose de donner une abbaye au cardinal d'Este, et de marier la fille du duc de Modène, frère du cardinal, au duc de Nemours. On pourrait enfin donner un état au duc lui-même : *qualche carico, come talvolta hanno fatto ai duchi d'Urbino e ad altri principi.* Le grand-duc de son côté lui garantira quelques avantages.

(23 octobre.) Entretien avec Gondi. Le grand-duc proposerait de faire donner à l'évêque de Paris, neveu du cardinal Gondi, le chapeau qui était destiné au seigneur Alexandre de la Mirandole.

Visite à M. de Rosny; l'alliance avec les Suisses est sur le point d'être renouvelée. Tous les cantons, même Zurich et Bâle, y seront compris.

XXXI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, novembre 1601.

ANALYSE.

(8 novembre.) Le cardinal de Gondi est pénétré de reconnaissance envers le grand-duc, qui a eu la pensée de faire son neveu cardinal; mais il croit qu'il est de l'intérêt du Roi de faire nommer des cardinaux italiens, qui lui soient dévoués.

Visite à Villeroi. Giovannini lui apprend que l'envoyé extraordinaire de Toscane sera le chevalier Giugni, qu'on doit recevoir avec honneur. Il faut s'attacher la maison d'Este par des bienfaits. Cette ouverture est bien accueillie par Villeroi. Quant à la maison de la Mirandole, on avait pensé à demander pour le seigneur Alexandre le chapeau de cardinal; mais, comme son frère aîné n'a pas d'enfant, Alexandre, dans l'espoir de lui succéder, renoncera sans doute à l'Église.

La Reine, sollicitée d'agir pour que de grands honneurs soient rendus à l'envoyé extraordinaire de Toscane, demande ce qu'il faut qu'elle fasse, et montre peu d'empressement. Démarches auprès de Gondi et de M. de Rosny. Celui-ci répond : « *Noi, non siamo uomini di troppe cerimonie, come in Italia.* » Et il ajoute en riant : « *Non dubitate; se gli farà carezze.* »

La Regina sta eccellentemente bene; e s' è vestita alla francese, con molto gusto uni-

versale. Il Re parimente si trova con sanità; e è stato quattro giorni a Verneuil, per trovarsi al parto della marchesa, la qual dicono che l' abbia fatto maschio. Leurs Majestés se rendront bientôt à Saint-Germain, où est élevé le Dauphin.

Le comte de Soissons vient d'épouser une fille du premier lit de la princesse de Conti.

Giovannini se plaint d'être en butte aux persécutions de Concini; il est dégoûté : *Voglio*, écrit-il, *ritirarmi a esser cortigiano di Dio, rinunziando alle corti del mondo.*

(16 novembre.) M. de Villeroi a appris que le duc de Modène et le prince de la Mirandole ont été engagés au service du roi d'Espagne, qui donne à chacun d'eux douze mille écus de revenu, une compagnie et la Toison d'or. Que l'Espagne fasse un pape à sa dévotion, et elle disposera de toute l'Italie. La France, malgré les avis du grand-duc, a agi avec beaucoup trop de lenteur; elle a abandonné Saluces, et les princes italiens ne comptent plus sur son appui. Cependant M. d'Ossat écrit de Rome, qu'Alexandre de la Mirandole continue à solliciter son intervention pour obtenir le chapeau de cardinal.

Quant à la réception du chevalier Giugni, *la Regina appena disse a Villeroi anch' ella una parola ben freddamente;* elle n'a rien dit au Roi. Gondi insiste auprès de M. de Rosny; il lui rappelle l'accueil que le grand-duc a fait à M. de Béthune, son frère; Rosny lui répond : « *Virtù di Dio! C' è un po' i di differenza!* » Giovannini est mécontent de Rosny : *Vostra Altezza sente quanta sia l' ingratitudine e la villania di questo uomo, a cui il far cortesia par che sia un lavare il capo all' asino.* Quant à la Reine, on ne comprend ni sa froideur ni sa pusillanimité.

Il Re non ha inclinazione alle cose d' Italia; non le intende, e non ci vuol applicare il pensiero; e a gran pena fa a Roma quel poco che fa.

On prépare une maison à Poissy pour le chevalier Giugni.

(30 novembre.) L'archiduc court grand risque d'échouer devant Ostende, et de perdre Bois-le-Duc.

Madame, sœur du Roi, ne paraît pas devoir se faire catholique.

La cour va quitter Saint-Germain; l'arrivée du chevalier Giugni est très-prochaine; on parle de mettre à sa disposition la maison de Gondi; s'il en est ainsi, il ne sera pas l'hôte du Roi, ce qui n'est pas convenable. La Reine semble se soucier fort peu de faire rendre à sa famille les honneurs qui lui sont dus.

XXXII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, décembre 1601.

EXTRAITS ET ANALYSE.

1° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *9 décembre.* Entretien avec Villeroi. L'Espagne et ses projets sur l'Angleterre. L'Italie et l'influence française; nécessité de la rétablir dans le sacré collége au prix de quelques pensions, de quelques abbayes. Le baptême du Dauphin : le Pape et le grand-duc désignés comme parrains, et la duchesse de Mantoue comme marraine. M. de Villeroi voudrait-il devenir cardinal?

Quanto a' pensieri che possino avere li Spagnuoli alle cose d'Inghilterra, mi disse Villeroi, che le sono cose lunghe e difficili a metterle in esecuzione; perchè ci vuole del buono e del tempo avanti che fermino li Stati rebelli di Fiandra. I quali, oltre che sono ostinati a voler essere e mantenersi liberi, è anche fomentata questa loro rebella voluntà dal re di Francia e dalla regina d'Inghilterra. Poi non riuscirà mai loro mettere piede in Inghilterra; sì perchè il re di Francia e re di Scozia si opporrebbono scopertamente, sì perchè non vi hanno fautori di seguito nè di reputazione. E per farvi eleggere un re lor confidente e obbligato, non hanno soggetti da poter essere ricevuti da quel regno, se non il re di Scozia, il quale non si fida loro, e è oggi in buonissima confidenza e amicizia di questo Re, che anche egli se lo mantiene per obbligarselo e perchè non si getti dalla banda di Spagna; vedendo che alla fine non vi è altri in chi di ragione possa cadere quel regno. Sì che li Spagnuoli hanno che fare pure assai, se vorranno intraprendere questa loro intenzione.

Poi mi domandò Villeroi se il Papa farebbe cardinali. Gli dissi, che con l'ordinario passato ci era avviso che ne averebbe fatti, ma che con questo ultimo spaccio non me ne scriveva nulla. E su questo caddi a dirgli, che il Re non arebbe fatto fare cardinale altrimenti don Alessandro della Mirandola, poichè il principe s'era accommodato con Spagna. Mi replicò, che egli si era dichiarato di non voler essere; che

il principe s'era scusato del suo accommodamento, con allegare che, vedendo tutta l'Italia rifuggir là, non aveva potuto lasciare di fare anche egli il medesimo. Io gli soggiunsi, che, poichè li Spagnuoli si son tirati alla loro devozione si può quasi dir tutta l'Italia, che, facendo il Papa cardinali, il Re doverebbe non solo nominare un altro in cambio di quello, ma procurare di avere in Roma più cardinali che potesse obbligati e confidenti; perchè, se di questa maniera Sua Maestà bilanciasse in quella corte la reputazione spagnuola, li Spagnuoli non arebbono tanta cagione di vantarsi d'essersi sottomessa tutta l'Italia, e i principi d'Italia di dolersi d'essere stati abbandonati da Francia; e che perciò bisognava che Sua Maestà facesse fare de' cardinali Italiani a sua devozione, e che spendesse qualcosa in quella corte, e vi seminasse qualche badia. Rispose : « È vero che li Spagnuoli si vantano di « questo; ma quando i Veneziani, il granduca e il Papa saranno uniti, « in Italia li Spagnuoli possono molto poco bravare. » — « Voi dite « bene, monsignore, gli replicai io; ma ricordatevi di avermi detto « l'altro giorno, che, facendo li Spagnuoli un papa a lor modo, biso- « gnerà che tutta Italia si sottometta al lor giogò; onde, perchè per « tanti cardinali, parte vassalli e parte pensionari, che son loro obbli- « gati, riuscirà loro molto facilmente di farlo a lor modo; i Veneziani « e il granduca, restando soli, poco possono da per loro stessi bilan- « ciare la reputazione e l'autorità delli Spagnuoli; ma lo potrebbono « ben fare, se il re di Francia volesse aver parte nel collegio, acciò « che non si facesse un papa tutto parziale di Spagna. »

Mi replicò, che un papa, ancorchè fatto per opera di Spagna, si mostreria bene un da poco e di poco giudizio, se volesse essere piuttosto cappellano degli Spagnuoli. A questo gli dissi, che quando i papi vivono qualche anno, sogliono con il tempo riconoscersi quel che sono, e non voler esser dominati; ma per li duoi primi o tre anni, par lor d'esser tanto obbligati a chi gli ha promossi, che si danno lor quasi in preda; e in due o tre anni possono far di belle e brutte cose. Sisto Quinto non conobbe la tirannide spagnuola, se non presso alla sua morte, e Gregorio questo decimo, per quel poco di tempo che visse,

spese una gran parte del tesoro raccolto da Sisto in vostro danno. Ma pur tutti i papi non vivono quanto ha vissuto questo, il quale ha avuto tempo di conoscere la sua autorità e grandezza. Bisogna procurare che il Pontefice sia eletto di comun fazione, o almeno tanto buono che non sia dependente. E per far questo, e perchè Francia recuperi l'antica reputazione in Roma, è necessario che il Re faccia fare de' cardinali Italiani, che stando in Roma, gliela sappin conservare e difendere. Mi rispose : « Il granduca ci arebbe a proporre egli chi fussino « li suggetti a proposito; perchè, per le cose d'Italia e di Roma, noi « vogliamo fare sempre più capitale e più stima del suo consiglio che « di qualsivoglia altro; e vogliamo camminare con la sua scorta; sì « perchè egli ha l'esperienza e la prudenza, sì perchè l'interesse è co- « mune. » Gli dissi, che, avendo Sua Maestà in Roma l'ambasciatore e il cardinale d'Ossat, che conoscevon molto bene li suggetti abili a servire la Corona di Francia, Vostra Altezza non ardirebbe di mettere la bocca in questo particulare senza esserne ricercata. Che se egli voleva, che io non arei però lasciato di scriverle. E egli, senza esplicarmi che io ne scrivessi o no, tornò due volte e tre a dirmi, che Vostra Altezza, che conosce gli uomini, arebbe a illuminare il Re chi potesse essere buono a servirlo in quella corte.

In ultimo mi domandò, se Vostra Altezza mi aveva scritto niente sopra il comparatico; onde io, valendomi dell'avvertimento che ella mi dà con quell'inserto de' XIX, che ella spedì dietro all'ordinario, gli risposi di no, e che io non ne sapevo nulla. Mi replicò, che il Re aveva domandato il Papa e Vostra Altezza per compari, e la duchessa di Mantova per commare. Io gli soggiunsi, che se la duchessa fusse venuta, come intendevo che la Regina desiderava, che la spesa daria forse un grand'incommodo a suo marito che si trova molto indebitato, potendo essere, che appena cento mila scudi fussino bastanti per il suo venire, stare e tornare. E non mi avendo egli risposto nulla, finimmo il ragionamento.

Io ho scoperto, da qualche tempo in qua, Villeroi molto più inclinato alle cose di Roma di quel che io avevo scoperto per il pas-

sato: e non so, se perchè egli conosca veramente che il servizio e la reputazione del Re porti così, o pure perchè sia vero, quel che io non ho voluto credere, che egli si sia messo in desiderio d'essere cardinale, come si è ito vociferando, per succedere gran cancelliere, e per non avere in consiglio, quando vi si trova presente il Re, a star egli ritto con il capo scoperto, e Rosny a sedere e coperto. E il non l'aver io voluto credere, è stato perchè dal cardinale Gondi, e due altre persone degne di fede, m'era detto che son baie, inventate da chi non gli vuol bene.

ANALYSE.

(22 décembre.) Le chevalier Giugni a accompli sa mission. Le grand-duc s'excuse d'être parrain; il craint d'offenser le Pape s'il s'adjoint à lui; Giugni et Giovannini font agréer ses excuses au Roi, qui s'était d'abord exprimé avec vivacité: *Prima alla Regina aveva detto, che il Papa avesse stimate ridicule le ragioni di Vostra Altezza, e se ne fusse burlato; e che Vostra Altezza per paura che ella ha delli Spagnuoli recusava questo invito.* Sa Majesté est revenue sur cette première impression.

(29 décembre.) Les Espagnols cherchent à inquiéter le grand-duc, en soutenant les prétentions et appuyant les réclamations de son frère, Pierre de Médicis. Le Roi, informé par Giugni et Giovannini, se déclare prêt à soutenir les droits du grand-duc Ferdinand.

EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *29 décembre.* Entretien avec M. de Rosny. Construction de galères. Dédain de la noblesse française pour le commerce.

Entrai poi io a lodarlo (Rosny), per parte di Vostra Altezza, di quel che egli aveva operato per lo stabilimento della allianza con Svizzeri; soggiugnendogli, che, se bene questa era azione gloriosa e importante per il beneficio e reputazione di questa Corona, tuttavia che per renderla tanto più stimata e rispettata, bisognava farne un'altra, e ciò era parecchi galere. Ci disse anche egli il medesimo che Villeroi, che non era stato possibile far tante cose e pagar tanti debiti; ma che il Re ha deliberata volontà di farle: e che egli, che conosce molto bene questa importanza, aiuterà e promuoverà la buona intenzione di Sua Maestà, la quale vuole anche fortificare Antibes e Saint-Tropez, e ridur

quel mare a una maniera, che si rendano timorosi li emuli e nimici loro, e che si possa usare a beneficio delli amici; e sopra di galere si fecero molti discorsi, ne' quali mi venne in proposito di cadere, come da me, a dirgli del commercio de' grani, con l'esempio di quel che ne cava il re di Spagna del suo di Sicilia. Mi ributtò con dirmi, che nè il Re nè lui, nè qualsivoglia altro gentiluomo si metteria a fare una simil cosa; chè essendo apparenza di mercanzia apporterebbe biasimo e disonore. Se gli replicorno dal signor Giugni e da me molte cose, e da lui Vostra Altezza sarà ragguagliata. Ma in somma non è da farci fondamento. essendo alienissimi dallo esercizio mercantile.

XXXIII.

GIOVANNINI À VINTA.

Paris, 17 février 1602.

SOMMAIRE. - Intrigues et ambition de la marquise de Verneuil. Nécessité d'éclairer la Reine et de la diriger. Recours à son confesseur. Les Concini: combien il serait urgent de les rappeler à Florence. Éléonore Galigaï vendue à la marquise.

Io trovo che l'intenzione che ha la marchesa è di essere ella la moglie del Re, come ho scritto con le mie precedenti; e è più una mala intelligenza di molti; e a me è stato poi detto, che, oltre all' aver ella fatto quanto la poteva perchè il Re a Lione non udisse la messa, ha ultimamente, nell'allegrezza del suo parto, ardito di dire: « Tengasi la Fiorentina il suo figliuolo, chè io mi terrò il mio Delfino. « Il Re è mio marito prima che a lei, e ne tengo la obbligazione. » Voleva il Re che questo suo bastardo si nutrisse a Saint-Germain, ma ella non ha voluto che vi vadia, perchè non sia compagno a quelli altri bastardi, che si nutriscono quivi. E pochi dì sono, essendo in questa fiera di Saint-Germain il Re e la Regina con principesse e dame, fra le quali era costei, si venne a rincontrare con una damisella, che è stata anche ella, non è molto, dama del Re. Essa marchesa a questo incontro voltatasi al signor Alessandro del Bene, che

la teneva per il braccio, gli disse : «Ecco qua una puttana sfacciata.» Dalle quali parole si riconobbe, che lei non si tiene punto con il Re in questo grado. Infine è stato osservata che quasi ella sdegna la Regina nel procedere con Sua Maestà e nel reverirla, e si scorge in lei grande ambizione, gran pensieri e grand'ardimento. Si fa delli amici in tutte le maniere che ella può, e dicesi per certo, e forse deve essere vero, che di suo favore sia stata data la governante che ha il Delfino, e che di gusto di lei se gli diano e se gli mutino le balie, che è una perniziosissima cosa. In somma si vede che costei pensa molto bene al futuro, nè si governa punto alla francese. E, siccome in tener ella per fermo, che se non ci fusse la Regina, sarebbe regina lei pacificamente, non può se non aver generato e nutrito nel suo cuore un odio e una rabbia domestica contro la Regina; così è ella reputata di ambizione e di spirito capace di ogni diabolica tentazione. E poi ella ha madre, fratelli e parenti; di maniera che non si può che dubitare male. E io tengo memoria delle parole, che, come ho scritto, mi furno dette da ministro qualificato; cioè che : «Se il Re «morissi, e che il figliuolo di costei venissi in mano di qualche prin-«cipe grande, ci sariano de' garbugli; e pure questa è la megliore «condizione che possa accadere. E la povera Regina, che è interamente «priva di buon consiglio, non pensando più oltre, abbraccia, accarezza «e onora questa donna, quale non la lascerà quietare, che ella non «tenti qualche diabolica operazione per venire ai suoi fini. E non ci è «nessuno che a Sua Maestà apra gli occhi; anzi forse ci è chi, non gli «lasciando aprire, la mantiene ignorantemente in questa cecità.»

Onde, parendomi che facilmente possa essere ordita adosso alla Regina una pazza tragedia, sono andato pensando chi potesse essere il caso per alluminarla. E, essendo venuto, tre dì sono, a desinar meco il padre fra Iacopo Torricello e il suo compagno; e, nel ragionar meco, avendomi conferito da me a lui di saper tutte queste istorie dei disegni di questa marchesa, ho presa la congiuntura di esortarlo, e l'ho esortato a farne consapevole la Regina, parendomi suggetto molto a proposito per questo servizio. E egli alle mie persuasioni rispose, che

aveva avuto animo più di una volta; ma, perchè di qualche altra cosa che egli aveva detto alla Regina aveva trovato che ella ridiceva tutto alla Leonora, perciò non si era risoluto di questa materia; chè risapendola l'Entragues, quale egli reputa collegatissima con la Leonora, gli poteva nuocere se si fusse risaputo da lei, da chi egli crede di non esser troppo amato. Pure esortandolo io, e dicendogli, che pareva che non potesse far di meno di non dir tutto alla Regina, come suo particulare servitore, mi ha promesso di volere fare l'officio, ma non altrimenti che nell'atto della confessione, affinchè Sua Maestà non abbia a parlarne con persona. E siamo rimasti di essere insieme avanti a quel tempo, per fare unitamente un poco di memoria de' capi delle materie che vuol parlare alla Regina; e così gli somministrerò quanto sia nella mia poca capacità, con intenzione di servire alla Regina, e per conseguenza al serenissimo patrone; il quale prevedendo da lontano il male che può partorire l'emulazione di sì fatta donna, saprà con la sua prudenza e destrezza applicarci quel remedio che gli è necessario, prima che il male ne sia presente; e io prego vostra signoria di rispondermi un motto di questa materia, acciò che io desista di parlarne, se non fussi grato a Sua Altezza.

Mi è anche stato detto per cosa certa, che Sua Altezza, per mezzo del suo ambasciatore Giugni, ha fatto fare officio con il Re che la Leonora e Concino ne fussino rimandati, e che il Re l'acconsentiva, e degli altri suoi ministri; ma che la Regina e la marchesa si sono opposte; e che però il Re, in quel cambio di rimandarli, aveva fatto loro il donativo di mille scudi. Se l'officio sia stato vero, vostra signoria sente come è passato; e se falso, come corra questa voce non buona.

XXXIV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris. mars 1602.

EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *16 mars.* Entretien avec l'agent des États de Flandre: le Roi est sollicité d'intervenir dans les Pays-Bas; il résiste à la tentation. — *22 mars.* Flotte anglaise; quelle est sa destination? La nature du Français est imprévoyante. Le Roi devient tout pacifique. Les affaires d'Italie le touchent peu; après tant de périls et de fatigues, il prend du bon temps. — *26 mars.* Déplorable vénalité des cardinaux. Le cardinal d'Este et l'abbaye de Saint-Germain.

Ragionando con l'agente degli Stati delle cose di Fiandra, mi disse, che, quando il Re andò a Calais, l'aveva pregato da parte delli Stati di voler metter sulli confini diecimila soldati; promettendogli che con quella assistenza il conte Mauricio arebbe cacciato l'arciduca di Fiandra: ma che il Re non lo volse fare adesso. Dice che gli hanno chiesto un milion d'oro, con il quale hanno fatto la medesima promessa. mostrando al Re che l'occasione era bellissima di liberar quel paese dalli Spagnuoli. E che, se per disgrazia egli intervenisse che il re di Spagna riducesse alla fine gli Stati alla sua obbedienza, come gli accidenti delle guerre posson portare, considerasse, che, potendo oggi gli Stati, che sono la terza parte de' Paesi Bassi, fare un esercito di quaranta mila fanti e tre mila cavalli e dodici mila soldati per mare, tutti li Paesi Bassi insieme potrebbon farlo di cento mila fanti e di dieci mila cavalli da rovinare e tener sempre assediata tutta la Fiandra. Ma che nondimeno il Re non ha voluto dar loro più che trecento mila scudi; che cento mila sono pochi giorni che vi si incamminorno. Onde egli soggiugne, che questi sono per trattener la guerra, nella quale il re di Francia e la regina d'Inghilterra hanno caro che stiano sempre occupati, affinchè il re di Spagna non finisca mai li suoi travagli. Con tutto ciò, avanti che venga soccorso d'Italia, il conte Mauricio disegna di fare ogni sforzo con una buona armata di levar l'arciduca da Ostende; perchè, levandolo. il paese resterebbe tanto

sbigottito, e egli tanto disfatto di soldatesca e di reputazione, che potrebbe nascer sollevazione, dalla quale fusse forzato a uscir di Fiandra. E domandandogli io, se, in tal caso il re di Francia abbia animo di scuoprirsi, e d'impatronirsi della Fiandra, mi rispose che la regina d'Inghilterra non l'acconsentirebbe mai, e che però, per contento di ciascuno, bisognerebbe che la regina, il Re e li Stati fussino d'accordo a creare un principe, come dire il conte Mauricio, li Stati si stessero nel loro essere, e il re di Francia si ritirasse in quelle provincie che sono state d'antico appannaggio della Corona di Francia.

Entrando io a discorrere con il contestabile di queste medesime cose, e dicendo che i Francesi non ebbon mai sì bella occasione di recuperare li loro Stati, mi confessò che era vero, ma che essendosi fatta una pace fra Francia e Spagna con tanta fatica, non sarebbe nessuno che consigliasse il Re a romperla; oltre che egli non v'è inclinato, e dice il vero che egli è oggi pochissimo inclinato alla guerra, perchè, avendo gustato l'ozio e li piaceri, egli non pensa più o poco alla gloria nè alle imprese di reputazione; chè io penetro che il prorogare di fare il lungo viaggio, deve nascere in buona parte dal voler vedere l'esito di queste cose di Fiandra.

Intorno al fabbricare galere, non pare che si dia ancora in nulla, trattenendosi di parole; il Lomellino, e anche il cardinal Gondi mi ha detto di non sapere che si risolva nulla, aspettandosi forse quel che risponderà Vostra Altezza.

22 mars.

La regina d'Inghilterra ha messi insieme una grande armata di vasselli grossi, per spignerla verso li Spagnuoli; e quanto a galere ho poi inteso, che essendosi fatta qualche esperienza che le resistino a quello mare inglese, abbino pensiero di farle, e forse si sieno messi all'impresa; ma che non può essere che ne siano già in ordine. L'armata è opinione che la regina voglia inviarla con venti mila soldati all'impresa d'una villa nella costa di Portogallo, per vendicarsi di Irlanda; e che però il re di Spagna si spinga in quel regno, come qui

si è detto; e tutto questo avviso io lo tengo di buona parte. Altri hanno opinione che la voglia assistere con queste forze di mare al conte Mauricio, il quale è uscito in campagna, e non vi è speranza alcuna che l'arciduca con la venuta delle forze d'Italia possa acquistare Ostende.

Il Re non si muoverà punto; e se non è tirato per maladetta forza, non romperà la pace; se bene egli è tormentato e stimolato grandemente alla guerra; ma il consiglio lo tiene in freno, ma i suoi piaceri molto più lontano da questi pensieri. Per le fortificazioni d'Antibes e di Saint-Tropez non si è ancor dato ordine alcuno; e delle galere del Lomellino non si fa più parola. Perchè per far queste spese, dovendosi ritrinciare quelle dei gusti del Re, egli non vuole che gli sieno tocche; e a cavare d'altrove denari non ci è il modo. E in somma la natura de' Francesi è stracurata, e non ha stimolo di pensare al futuro; ma in un accidente si levono su a furia; il Re si metterà su le poste, e tutta Francia dietrogli, e allora si pensa al fatto loro.

Alle cose di Roma il Re non ci vuol punto punto applicare il pensiero nè l'animo; non vuole intendere quel che importi provvisionare cardinali, e fare quel che fa il re di Spagna, il quale pare che tenda a fare un papa a suo modo, per poter poi suggettare tutta Italia. E tenga per certo Vostra Altezza, che il consiglio non manca di rimostrargliene, e di ricordargli tutto quello che faccia per la sua reputazione; ma lui non ne vuol caccia, e non ha punto d'inclinazione alle cose d'Italia. Parendogli ancora d'aver travagliato in vita sua, che gli si possa concedere che ora nella pace si dia un po' di bel tempo. Per provvedere il cardinal d'Este d'una badia, ci saria mille modi. avendo da dargli questa di Saint-Germain ai Sobborghi, se si desse al principe di Conti una ricompensa; ma come si ha da trattare di cavar denari di mano al Re, non occorre pensarvi.

26 mars.

Dissemi Villeroi, ch'ell'era pure una gran vergogna, che i cardinali volessero farsi schiavi del re di Spagna, e che il Papa comportasse che quelli, che sono conscii e consiglieri de' suoi più gravi affari, piglino

pensione da lui per fare anche schiava la Santità Sua; e che, se li Spagnuoli vogliono usare questi mezzi per soggettarsi ognuno, i Francesi non fiatarono con quello dell arte e del valore quando bisognerà. Che al cardinal d'Este non ci è occasione di dar badie e pensioni, anzi a chi ne ha, e ricompensarlo non occorre parlarne. E sopra quella di Saint-Germain che gli proposi io, mi disse, che il principe di Conti è povero, e non ha due mila scudi d'entrata da sè, e che senza una gran ricompensa non se gli torrebbe.

XXXV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, avril 1602.

EXTRAITS.

Sommaire. — *6 avril.* Voyage du Roi à Blois; conjectures à ce sujet. Le Roi et les Pays-Bas; sans rompre la paix, le Roi seconde les États, et attend le moment propice. La princesse d'Orange et la marquise de Verneuil. M. de Rosny et la construction des galères. Le duc de Savoie et le gouvernement de Flandre. Bruit d'une conspiration contre le Roi. — *7 avril.* Justification de M. d'Épernon. Seconde grossesse de la Reine. — *21 avril.* Démarche du prince d'Orange, ancien otage en Espagne, pour amener la paix entre les États et l'archiduc. Noble langage de l'agent des États. Son entretien avec Giovannini. Le roi d'Espagne et les seigneurs de France mécontents; conspiration; propos divers. — *23 avril.* Démarche faite par le confesseur de la Reine, pour l'éclairer sur sa situation à la cour de France. Insolence de la marquise.

6 avril.

La gita del Re altri sono d'opinione, che non abbi a passar Blois; perchè non conviene che Sua Maestà, trovando ostinazione nei popoli del Poitou di pagar la *Pancarte*[1], abbia a partirsene senza essere obbedito, o volendo pure essere obbedito, si metta a gastigarli per far nascere una sollevazione e accendere un fuoco di maggior momento. Altri dicono, che, essendo alcune insolenzie fatte da quel popolo a certi ministri regii, la gita sia per essere sino in quella provincia, non solo

[1] *La Pancarte*, ou l'impôt levé à l'entrée des villes d'un sou pour livre sur les marchandises ou les denrées, impôt proposé par l'assemblée des notables de Rouen en 1596, fut supprimée par M. de Rosny, le 10 novembre de cette année 1602.

per far castigare con la sua presenza li delinquenti, ma, passando dal Poitou, li inobbedienti ancora di quel paese, e forzarli a ricever quel carico; e altri credono, che, considerata la sua natura e il suo spirito inquieto, non solo la gita non abbia a esser più lunga di Blois, ma che Sua Maestà se ne sia per tornar qui, come ella ha detto a molti, e come la Regina ha anche fattone scommessa, intorno al principio di giugno. E questo potria essere, se fusse vero quel che mi è stato detto dal secretario d'Inghilterra in segretissima confidenza : cioè che, avendo il Re pregata la serenissima principessa d'Orange[1] a tener compagnia alla Regina in questo viaggio, e ella negatognene per la instanza che ella aveva fatta d'andarsene in Olanda, Sua Maestà le rispondesse, che non lasciasse pur d'accompagnar la Regina, perchè al tempo che ella volesse andare in Olanda, vi sarebbe andata, e la Regina stessa arebbe fatta compagnia a lei sino a Calais; disegnando la Maestà Sua, al ritorno di Blois, di condurre la Regina a Rouen, e a Calais, e nelle ville di Piccardia, per farle vedere quelle provincie. Questo particulare è stato communicato con molta secretezza dalla principessa suddetta al suddetto secretario, il quale l'ha poi confidentemente participato a me. Con questa gita a Blois, che ha tanto tentennato il Re, ha forse voluto, su un rumore che si era sparso di guerra, assicurare ognuno che ei non la vuol fare, e si debbe esser doluto, per quel che io sento, con tutti li ambasciatori, e particularmente con il nunzio, della vanità di questo grido. Onde il medesimo nunzio, ragionandone meco, par che tenga per certo che Sua Maestà non voglia la guerra, e che si vadia tuttavia preparando di mandar l'ambasciatore residente in Spagna. Che il Re non voglia far la guerra apertemente, se non vi sia tirato per forza o da offesa che egli riceva o da alcuno invito di suo grande interesso, si tiene per sicuro; ma che la voglia sotto mano tenere accesa tra Spagna e li Stati, con il fomento delli aiuti che ei dà a quelli, si crede bene, per il desiderio che egli abbia che li Spagnuoli

[1] La princesse d'Orange était la fille de l'amiral Coligny, la quatrième femme et la veuve du célèbre Guillaume le Taciturne.

stando occupati lassino star lui in pace, o vero per la speranza che egli abbia, come ce n'è opinione, che fra un anno al più li Spagnuoli siano forzati d'abbandonare la Fiandra, e chiamato per protettore e defensore possa impatronirsene senza guerra. La quale speranza mi vien detto essere stata cagione, che egli non ha mai voluto fino a ora piegarsi al desiderio e richiesta delli Stati di accostarsi a' quei confini; perchè si promettevono che, con la sua vicinanza e con l'assistenza dell'armata della regina d'Inghilterra, l'esercito che il conte Mauricio metterà in campagna arebbe constretto l'arciduca, poco stimato e amato, a ritirarsene fuor di Fiandra. Ma se seguisse quel che ha detto la principessa d'Orange al secretario di Inghilterra, il Re vorrà forse compiacerli.

Domandai al detto secretario, se la regina aveva fabbricate galere, e quante. Dissemi di sì, fin'al numero di dieci, che saranno benissimo armate, per contrapeso di quelle che vi arà il re di Spagna, e che per tre o quattro mesi in circa della state; l'esperienza ha mostrato che le resistino bene a quel mare, e che questa medesima domanda gli era stata fatta da questi ministri regii, che non sapevono niente di quelle galere. Talchè, se a me dissono non essere vero che la regina armasse galere, non è maraviglia; e si vede che si son mossi a domandarne sull'avviso che ne detti io loro.

La principessa d'Orange disse anche al detto secretario, che non era vero che la Regina fusse gravida; ma io non me ne maraviglio, perchè ella è sviscerata amica della marchesa, e è forza che dispiaccia all'una quel che dispiace all'altra; essendo stata ella quella che gli portò li polli del Re, e che la condusse poi in casa di Monglat, dove si fece quella scritta con quella promessa. Onde, a richiesta di lei, la marchesa operò che la moglie di Monglat fusse governante del Delfino. Sicchè vegga Vostra Altezza come la Regina è messa in mezzo da tutti; sì come opera tuttavia contro Nevers e madamisella di Guise, per farle discostare dalla Regina.

Sentendo io che M. di Rosny se ne andava alla sua casa di Rosny, e poi alla corte, lo visitai. Dissemi, fra molte altre, queste parole formali:

« Voi non avete lettere, nè risposta alcuna nè di galere nè d'altro? » « No, » gli risposi io. E egli: « Veggo bene io che voi avete poi a venire « con le man giunte a pregarci che noi facciamo e diciamo. » Volendo quasi significare che noi non saremo a tempo; ma non lo espresse. Io gli replicai ridendo: « Se noi verremo con le man giunte, noi sappiamo « che voi sete tanto galantuomini e ci volete tanto bene, che non la« scerete mai di riceverci nelle vostre braccia. » Mi rispose: « Bisogna « disporre e accommodare le cose in maniera da poterlo fare. » Non volsi multiplicare in altre parole, perchè eravamo nel suo giardino, e la turba di molta gente accostandocisi arebbe sentito tutto; e M. di Rosny non si guarda d'essere udito o no. E però mi licenziai da lui.

Referisce questo fratello di Zamet, che il duca di Savoia disegnava d'andarsene in Spagna, con intenzione d'avere il governo e generalato di Fiandra; perchè l'opinione è che il Re Cattolico, per l'instanza che ne fa l'Infanta, e alle preghiere della Imperatrice, si risolva di dare alla sorella e all'arciduca il regno di Portogallo in cambio della Fiandra; e che paia al consiglio che così sia bene per due cagioni: l'una, perchè non vi è speranza di aver figliuoli; l'altra, perchè dovendo difendere la Fiandra, sia meglio che la difendino per il re, con assicurarsi che li denari che vi si spendono non sieno impiegati che nella guerra, come si tiene che faccia l'arciduca.

Questo medesimo avviso m'è stato confermato da M. di Maisse; il quale mi ha anche detto, che fra la regina d'Inghilterra e l'arciduca passa strettissima pratica di pace; ma perchè ella non vuole abbandonare li Stati, crede che la pace non seguiterà; oltre che dalla banda di qua si farà tutto quello si potrà perchè la pratica si rompa; e che circa a questa gita del Re mi ha detto ancora, che il grand cancelliere, Villeroi, lui e tutti li altri sariano stati di parere che Sua Maestà non la facesse; non tanto per quello che potesse succedere in queste bande di qua per le cose di Fiandra, quanto perchè i principi non devono andar mai a lassarsi vedere dai lor populi per aggravarli, ma sì bene per portare loro delle grazie. Ma che, siccome l'imposizione della *Pancarte* nasce dal consiglio solo di Rosny, così per il consiglio

suo parimente, e non da altri, il Re si muova a ire a Poitiers per mettere il freno a quel populo con una fortezza, che, pochi mesi sono, in consiglio si concluse che vi si piantasse, ancorchè nel mezzo del regno. Ma non potendo il Re fermarvisi fintanto che la sia fatta, perchè vuole essere tornato qui al principio di giugno, se egli la comincia e si parte, non solo non si seguiterà di fabbricare, nè di pagare anche la Pancarte se per timore ci avessino acconsentito, ma si darà anche occasione a quelli della Rochelle, e a tutti li altri eretici, che tengon piazze in quei contorni, di pensare ai fatti loro, e di fare forse delle nuovità, vedendosi piantare sugli occhi una fortezza. E in somma questi consiglieri hanno biasimato che il Re non dissimuli, e non lasci maturare al tempo questa inobbedienza, sebbene non è stato ricercato il lor consiglio. E a gran pena si possono persuadere che il Re ci vadia, se però non ci è sotto nascosa qualche altra cosa che non sappino, il che non credono. Ha voluto Sua Maestà che quattro soli del suo consiglio vadino seco, e che tutto il resto rimanga qui con il contestabile. E perchè forse qua le cose pigliono facilissimamente variazione, potrebbe il Re non arrivare a Blois; e facilmente farà altri disegni e muterà proposito.

Furno a' giorni passati condotti prigioni alcuni nella Bastiglia, che avevono detto che M. di Bouillon, il conte di Auvergne e il duca di Biron trattavano qualche sollevazione; e anche per questa cagione si è pensato che il Re si mettesse a fare questo viaggio, per scuoprir meglio gli umori di Épernon. Ma egli su questo rumore viene alla corte. Per intanto ha riposti li figliuoli in una sua fortezza.

Dopo serrato l'incluso plico, e ritenuto sino a oggi, ho inteso che il duca di Épernon, trovandosi innocente delle calunnie dategli da' ugonotti della Rochelle, e di quelle bande dove egli ha il governo, da' quali egli è molto temuto, si risolvette, sì come so di certo che ha fatto, a condur qua tutti tre li suoi figliuoli, per assicurare tanto più il Re della sua fede; e di questa maniera sarà quietato questo romore.

Di più posso aggiugnerle, che la gravidanza della Regina tuttavia si conferma e si tien per sicura.

21 avril.

Dopo le mie ultime de' VI del presente, ha da sapere Vostra Altezza come il principe d'Orange, che è tornato di Spagna, dopo l'essere stato a Fontainebleau a far reverenza al Re, trovandosi in casa la principessa d'Orange, discorse un giorno con lei e con l'agente delli Stati sopra le cose della guerra; e venne a offerirsi per mezzano fra loro e l'arciduca, in caso che avessino voluto la pace, e riconoscere l'arciduca per loro signore, a far loro concedere la libertà della conscienza, la restituzione di tutti li beni, e l'obblivione delle cose passate, e tutto quello che avessino passato, e in somma che averebbe fatto dar loro il foglio bianco. E che gli fu risposto dall'agente, che, avendo a' mesi passati i Suoi Signori rinnuovato il giuramento pubblico di non si sottometter mai più alli Spagnuoli, nè di riconoscer mai più per lor signore il re di Spagna o suoi dependenti, era tempo perso il parlare di pace con l'offerire loro simili condizioni. Che quanto a loro, ancora che guerreggino continuamente, non sanno però che cosa sia la guerra; poichè non solo non l'hanno, nè può essere fatta in casa loro; ma la fanno in casa di chi vuole opprimerli, e sono resoluti di farla sempre, finchè potranno; e che, quando non potranno più, si gitteranno piuttosto nel braccia di un altro principe che fare pace o sottomettersi a Spagna. Talchè il principe d'Orange si ristrinse nelle spalle, accennando piuttosto che questa guerra sia un gran consummo e un gran travaglio al re di Spagna, avendo anche detto espressamente, che in Spagna non si fa provvisione alcuna di soldati, che ci è difficultà grande di mettere insieme denari, e quel che toccava al re della flotta delle Indie era solo la quinta parte.

Essendomi poi trovato con l'agente, e domandatogli del di sopra, mi ha confermato essere tutto vero, soggiugnendomi di più che li Suoi Signori non verranno mai a verun accordo con Spagna per un altra ragione; la quale è che, avendo quei popoli gustata la libertà senza essere aggravati di veruna imposizione, perchè, avendo li porti liberi e sicuri, ne cavano mediante le mercanzie che vi entrano e n' es-

cono, una entrata di quattro milioni d'oro, par loro potere, come possono, piuttosto offendere altri che essere offesi loro. E che però, finchè potranno, staranno saldi in questa voluntà di vivere liberi; e quando non potranno, si raccomanderanno agli amici loro, e anche al granduca, il quale, come potente di denari (così mi disse), non doverà per ragione di Stato lasciare di somministrare il suo aiuto; poichè vedendosi la mira che ha il re di Spagna di suggettarsi tutta l'Italia, la guerra che egli ha con noi, quanto più durerà, tanto più gl'impedirà questa voglia; e perciò i Veneziani e il granduca, trovando loro il conto che noi lo tenghiamo travagliato, non-doveranno mancarci a tempo e luogo de' lor soccorsi. Io gli risposi, che Vostra Altezza amava e stimava bene assai li Suoi Signori per il merito del lor valore e della lor prudenza; ma che, sapendo essi quanto ella sia servitore obbligato alla Corona di Spagna, non potevono promettersi di lei, se non quel che con onor suo ella avesse potuto far per loro servizio. Conobbi dalle parole di lui, che sulla relazione del principe suddetto gli Stati piglieranno tanto più d'animo e di cuore, poichè si persuadono ancora che la soldatesca d'Italia là non sia per arrivare prima che a San Giovanni, e che essendovi tanta difficultà di mettere insieme denari, tutta l'altra soldatesca, che disegna di assoldare l'arciduca, si abbia anche difficilmente a farla levare dalle case loro. Che impresa voglia fare il conte Mauricio egli non me l'ha voluto dire; ma sì bene mi ha detto, che egli s'ingegnerà di uscire in campagna prima che arrivi la soldatesca Italiana : e intanto, che non temono punto che la piazza di Ostende sia tolta loro.

Io accennai con le passate, che alcuno di questi grandi erono stati messi in sospetto di far qualche sollevazione e garbuglio. Le soggiungo con questa, ch'egli è opinione che il re di Spagna, valendosi dell'occasione di questa poca sodisfazione che ha del Re questa nobiltà, per avere spese le facultà e il sangue per lui e non ne venire ricompensata nè riconosciuta, e per divertire anche questi aiuti che si danno alli Stati, abbi seminati qua li suoi denari nel conte d'Auvergne, nel duca di Biron, nel marescial di Bouillon, nel duca di Montpensier, nel

duca d'Épernon, il M. il Grande, e anche nel contestabile; se bene io credo, che queste sieno gelosie, che vadino mettendo e seminando li ugonotti, mescolandoci ancora de' lor medesimi per essere più creduti. E che per questo, e perchè M. Lesdiguières anche scrive che si stia con gli occhi aperti a Bourg in Bresse nella passata della soldatesca Italiana, il Re abbi chiamato in corte tutti quelli detti signori che non si erono. Épernon venne, e con la condotta de' figliuoli, pare che egli si sia giustificato; e, avendo da perdere bene assai, non si crede che egli si sia messo in acqua torba.

È anche uscita in campagna un altra cicalata, alla quale io non presto molta fede, sebbene, quando il Re venisse presto a mancare senza averci rimediato, potrebbe servire per un pretesto di suscitare garbugli; e questa è, che il contestabile, il quale, come io scrissi, non è ben sodisfatto della Regina, avendo preso a favorire la parte della marchesa, per l'interesse del conte d'Auvergne, suo genero, procura sotto mano di far tenere ferma la credenza, che il figliuolo della marchesa sia il vero Delfino, e non il figliuolo della Regina, stante la promessa che fece in scritto il Re alla marchesa di sposarla. La quale scritta è tuttavia in piede e si trova in mano di M. d'Entragues. Non perchè il contestabile tenga che il figliuolo della marchesa sia legittimo; ma perchè, mettendo in dubio che non sia anche quello della Regina, il principe di Condé abbia a esser levato su a cavallo dalli suoi aderenti; e, se il contestabile oggi nel secreto favorisce la parte della marchesa, lo fa per dar colore al conte, suo genero, contro a casa Guisa, e forse per vendetta delle male sodisfazioni che ha ricevute dalla Regina. Ma la verità pare che sia, che si voglia servire, insieme con li suoi seguaci, del suggetto del figliuolo della marchesa, perchè il principe di Condé abbia colore di pretensione, e così far nascere una zuffa in terzo. Il che fu molto bene accennato da un fratello della marchesa, mal sodisfatto di lei, nel ragionare a Fontainebleau con un suo amico; dicendo, che il contestabile ingannava suo padre, il conte di Auvergne e la sorella. Dicesi, che il Re abbia scoperta questa trama per relazione del mareseial di Brissac: e che per levarle loro infine

quella scritta, oltre all' aver chiamati tutti questi che gli sono stati messi in sospetto, affinchè, avendoli appresso o vicini a sè, non ardischino di tentar cose nuove, o per corruzione del re di Spagna, o per questi altri autori, ha fatto tutto quello che ha potuto per recuperar detta scritta; ma la marchesa è stata e sta ostinata nel non voler renderla, allegando ancora che ella non sia in sua mano; e M. d'Entragues che la tiene, essendo persuaso dal contestabile e dal conte d'Auvergne a star forte nella negativa e a non se la lasciare uscire di mano, con speranze grandi rispetto al suo nipotino, si mantiene anche egli tuttavia ostinato a non la rendere; allegando di volere conservarla appresso di sè per salvaguardia dell'onor suo e di sua figliuola. Onde, perchè già la marchesa aveva pregato il Re, che, muorendo il marescial Gondi, volesse dare a suo padre il marescialato, e essendo ora su la sua morte fatta la medesima instanza, il Re ha tentato per questo mezzo s'egli avessi potuto recuperare detta scritta, con rispondere, che era contento di dargnene se egli gli rendeva la detta scrittura. E nondimeno M. d'Entragnes non se n'è voluto risolvere, e la cosa resta di così, senza darsi ad altri. E avendo io, nella condoglienza che ho fatta con il cardinale Gondi, domandatogli a chi si darebbe questa carica, mi rispose: « Io vi dirò quel che io sento, non dal Re ma da « molti. M. il Grande l'ha chiesto, ma il Re glie l'ha negato assoluta- « mente: arebbelo dato a M. d'Entragues, se gli avessi concesse certe « cose alla Maestà Sua che ella voleva. » E replicando io: « Che cose? » Il cardinale ridendo mi disse: « Voi le sapete meglio di me. Non « occorre, che io ve le dica. » Sicchè io potetti conoscere, che egli voleva inferire di detta scritta. La marchesa, chiamata dal Re, partì di qui alli XIV, accompagnata da Alessandro del Bene, che le fa il cavaliere d'onore. La sera arrivò a Marcoussis, dove si trova il Re, e mi fu detto che si gridò bene assai fra loro: il Re per conto della scritta, e la marchesa d'altre cose; ma che però fecero la pace. Tornossene il Re a Fontainebleau di notte, e seco andò il Bene, e la marchesa rimase quivi, per avviarsi poi la mattina seguente da sè stessa verso Blois a un luogo di suo padre, chiamato Beaugency, dove è opinione che ella si

fermerà mentre che la corte starà a Blois. Ma credesi che ella vi si fermerà molto poco; perchè essendo di già in Poitou accettata la *Pancarta*, questa gita, che potrebbesi al più distendersi sino a Tours, non ha da servire ora ad altro che per un artificio di far credere a ognuno, e a questi ambasciatori in particulare, che senza licenza del Re questi soldati Francesi vadino al servizio delli Stati; e, se non fusse questo rispetto, già se ne saria Sua Maestà tornata.

Ho voluto dar conto a Vostra Altezza di tutto quello che va attorno, o vero o falso che sia; il che io non so, perchè quando per quell' istessa volubilità bisogna credere appena quel che si vede e non quel che si crede; affinchè ella ne sia informata, perchè, se ella lo sentisse per altra via o da altri, ella non mi abbia, così poco sano come sono, colpevole di negligenza.

Il Lomellino era tuttavia dietro a terminare la pratica della fabbrica delle quattro galere. Ma il cardinale Gondi mi ha detto, che, essendosi portato salvaticamente seco, e non fatto un conto al mondo di lui, dove finalmente gli ha da capitare, non riuscirà nulla e non se ne farà nulla.

23 avril.

Io ho già scritto, come il confessoro fece quell' officio, e come sperava che il frutto non ne cadessi interamente in terra. Ora replico, che l'officio fu fatto in ogni parte con tutte le circumstanzie contenute nell' inserto che Vostra Altezza mi ha mandato; e nella confessione della Pasqua somministrò anche alla Regina, come ella averia dovuto intrinsicarsi con que' personaggi e ministri che Vostra Altezza mi cita, accarezzando le loro donne, e facendo loro delle dimostrazioni amorevoli; perchè questi potranno all' occorenza conservarle l'autorità. Quanto al resto si tace, e si osserva; e, se bene il mio cervello è debole, non è però incapace affatto di simili avvertenze. Ma dello straparlare di quella mala donna, è bene che Vostra Altezza sappia come n'è pieno tutto Parigi, e ella non desiste sempre impertinentemente. E al confessoro è stato detto, pochi dì fa, da un personaggio qualificato,

come essendo ella, non è molto, in casa sua, e comparendovi M. di Monglat, primo maestro di casa del Re, la moglie del quale è governante del Delfino, ella, perchè egli era stivalato, gli domandò donde veniva. E rispondendo, che da Saint-Germain, soggiunse lei, nel suo idioma che nel nostro suona precisamente, che : « Da vedere quel « piccolo vitello? Ch' egli è un pezzo di carne con l'ossa, brutto; nè « somiglia punto il Re; e nelli occhi (*sic*) somiglia tutta quella cattiva « razza della casa de' Medici. » Anche a me fu detto, un pezzo fa, da un gentiluomo, che è amico di lei, ma Italiano, e che fa particular professione di servitore del granduca, come esortandola egli a sapersi ben reggere e fare il debito suo con la Regina, poichè Dio l'aveva data per moglie al Re, soggiunse ella sospirando : « Non è stato già Dio che « l'ha data per moglie al Re. Voi sapete bene quel che è nato, e è « passato fra il Re e me. » Donde si può cavare la sua sciocca ambizione e diabolica intenzione, e come difficilmente può quietarsi, massime se sia vero, come si dice, che ella non ha mai voluto rendere quella obbligazione che le fece il Re. La Regina saprà tutto, e già gli ha detto il confessoro che Sua Maestà si abbia molto ben cura da costei; perchè è da temere che la non nuoca alla Regina con qualche diabolico modo. Ora la Maestà Sua doverà aprir gli occhi, e applicare l'intelletto a un affare che la tocca tanto nell'intrinseco; e ora, che ella è di nuovo gravida, doverebbe pure farsi viva. Io non so poi, se il dire da costei quella obbligazione, la composizione di quel libro, e qualche altra cosa che potria nascere, potesse servire di pretesto a pretensioni della Corona, e generare una guerra civile, chè in que' casi altrui si attacca a ogni cosa, massime se il Re non sopravivesse molto. Egli è il vero, che le cose quasi sempre si accrescano più di quello che le sono in effetto. Ma, essendo stato M. Pasquier, che è ministro della qualità che si sa, quello che mi disse, che, se il figliuolo di costei capitassi alle mani di un principe grande, e che il Re campasse poco, potrebbe fare ingarbugliare le cose, ne feci capitale; e come questi accidenti possono accadere, così pare che per l'importanza loro meritino provvidenza e ricerchino rimedio. E in somministrare questo alla Regina prontamente,

ci vorrebbe suggetto di autorità e di molta confidenza, e, secondo me (e questo ancora per altre occorrenze), vorrebbe essere un ministro di Vostra Altezza.

Ora par che non più si pensi al battesimo; ma la Regina doverà essere urgente, e anche domandare che si faccia la sua coronazione, che tutte sono circumstanzie come stanno di giovare; e per fine, come ho detto, si osserva tacendo; e io vorrei potere indovinare, per servire bene.

XXXVI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 6 mai 1602.

ANALYSE ET EXTRAITS.

ANALYSE.

Giovannini s'entretient avec M. de Sillery de la conjuration de Biron; de son mariage projeté avec la seconde fille du duc de Savoie; de l'argent que les Espagnols auraient semé en Bourgogne pour faire soulever cette province : *Mi rispose Sillery, che di ciò non si sapeva nulla di certo.* Ce qui est avéré, c'est que Biron est mécontent, ainsi qu'une grande partie de la noblesse, et que, en s'appuyant sur l'Espagne et sur la Savoie, *è atto a guadagnare assai e a mettervi sotto sopra tutto il regno.* Le Roi est allé à Blois, pour faire croire qu'il ne s'occupe pas des affaires des Pays-Bas, et cependant le fils de M. de Sancy enrôle des soldats français et les conduit au secours des États. L'Espagne naturellement cherche à se venger. Le connétable soupçonné n'est pas coupable; il est fidèle au Dauphin.

Non volsi già entrare a dirgli (à Sillery), che si era anche pubblicato qua che il Re l'aveva adoperato a Fontainebleau per mezzano a placare la Regina, acciò che ella si contentasse che la marchesa venisse alla corte, e di accarezzarla, e vederla volentieri come aveva fatto per il passato; perchè, non avendo fatto frutto alcuno, non sarebbe uscito a nulla, stando la Regina ostinata di non se la voler vedere più intorno, avendo detto liberamente al Re, e dolutosi delle sue ingiurie, e delle sue insolenze, e temerità in dispregio di lei e del Delfino, suo figliuolo. La Regina viene ora tanto lodata di questa sua generosa azione, quanto era stata prima biasimata di tenersela per compagna.

Les prisonniers de la Bastille ont fait des aveux compromettants pour le comte d'Auvergne et d'autres grands : *Che avevon designato di sollevarsi, con pretesto della*

reformazione universale del regno, della abolizione delle gabelle e della correzione della vita del Re. Non si verifica che il contestabile fusse in quel numero.

EXTRAITS.

SOMMAIRE. — Révélation de La Fin, secrétaire du duc de Biron. Projets de réformes du royaume. Gravité de la situation. Ingratitude et avarice du Roi; rudesse de M. de Rosny; tristes conséquences. Le comte d'Auvergne. Crainte d'une attaque des Espagnols en Provence. Le premier président répond de la tranquillité de Paris.

Avendo il Re mostrato a M. La Fin di non credere che Savoia fusse messo a dargli (a Biron) per moglie una sua figliuola, non avendo egli più di mille o mille cinquecento scudi d'entrata, rispose a Sua Maestà, che non restava che dalla voluntà di Biron che il matrimonio non fusse fatto e consummato.

Non è nissun principe che sia più atto a sollevare questo regno che Biron, perchè egli è amato, stimato e temuto, e non è persona che non predichi che egli abbia messa con il suo valore in testa la corona al Re. E se egli tiene queste pratiche con il duca di Savoia, il quale non può quietarsi nè stare alle mosse, e con gli Spagnuoli, che non possono patire le ingiurie che fa loro il Re in Fiandra, Vostra Altezza potrebbe vedere accendersi di nuovo un fuoco in Francia più difficile a spegnersi del passato. E se ciò seguisse, potrebbe accorgersi il Re, che per volere menaggiare in certo modo cento mila scudi, con li quali terrebbe contenti e riconosciuti tutti questi che l'hanno servito, arà forse perso molti milioni. E può conoscere ancora di quanto danno sia l'avarizia e l'ingratitudine; essendo tenuto di questa natura, che egli vegga malissimo volentieri quelli che gli hanno fatto servizio, solamente per non li avere a ristorare. E M. di Rosny, con la sua rustichezza, e con il mantenerlo in questo umore indegno di sì gran principe, fa tanto più invelenire gli animi della nobiltà, egli potrebbe essere forse un giorno di grandissimo pregiudicio; sì come per ora gli fa levare l'amore e il respetto e il timore d'ognuno, poichè ognuno ardisce di conspirargli contro; e gli aliena, e gli toglie ancora gli amici e servitori stranieri, con il trattarli molto male circa a' lor crediti, essendo

restati malissimo sodisfatti gli ambasciatori di Wittemberg e del Palatino.

Trovandosi il conte d'Auvergne a Fontainebleau dietro al Re a cavallo, e vedutolo il Re, gli disse : « Conte, passate innanzi. » Poi, accostatosi alle orecchie d'uno de' suoi familiari, disse in modo che fu sentito : « Non è nessuno che ardisse di far qualche vigliaccheria più « del conte d'Auvergne. » Le quali parole inferiscono che il Re stia con qualche timore di questo cervello. In quei giorni, che io ebbi mandati a M. di Villeroi gli avvisi, comparse una lettera del Re al contestabile: per la quale gli scriveva, come egli era avvisato che il re di Spagna faceva levata di gran gente a Napoli e a Milano, e quanto a lui credeva che, bene si diceva per servirsene in Spagna e in Portogallo contro l'armata d'Inghilterra, che egli volesse però servirsene contro la Francia in Provenza. Onde il duca di Guise su le poste sene andò subito a Marsilia; e in Parigi si è poi anche discorso, che quei soldati fatti a Milano non saranno forse altrimenti mandati in Fiandra, e che bisogna che si sia sotto qualche magagna, considerando gli attori che vanno attorno in Francia, la gita de' figliuoli del duca di Savoia in Spagna, lo indugio del partire de' soldati di Milano, e che quelli di Napoli arriverebbono troppo tardi alle coste di Portogallo e di Spagna, dove per difendere li porti può bastar la cavalleria e la soldatesca, che si trova là.

Qui è stato detto da un secretario, amico mio, che aveva scritto il Re una lettera qui al primo presidente, il contenuto della quale, si può facilmente conietturare dalla riposta, la quale fu, che Sua Maestà stia sicura, che, in qualsivoglia accidente, la villa di Parigi si manterrà sempre a sua devozione[1].

[1] A la même date du 6 mai, Giovannini, dans une lettre confidentielle, sollicite son prompt rappel; il se plaint amèrement de Concini, qui lui a fait perdre les bonnes grâces de la Reine, et veut le faire assassiner. Il est mal récompensé dans sa vieillesse de ses longs et fidèles services. — Dans une lettre datée du 4 juin, et qui sans doute est du secrétaire Romena, on affirme que la Reine a accusé Giovannini de mensonge et de sottise, et que le rappel de cet envoyé est devenu inévitable. — Enfin, à la date

XXXVII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 19 mai 1602.

ANALYSE ET EXTRAITS.

ANALYSE.

Le meilleur office que le grand-duc puisse rendre au Roi, est de lui donner secrètement avis de ce que font les Espagnols et le duc de Savoie. Si celui-ci a envoyé ses trois fils en Espagne, c'est qu'il a voulu donner au Roi Catholique un gage de sa fidélité. Le Roi a fait mander M. de Biron; viendra-t-il? Les compagnies des gardes sont augmentées jusqu'à cent hommes par compagnie. On fait venir six mille Suisses.

M. d'Entragues, mal conseillé, ne veut pas se dessaisir de l'engagement écrit du Roi à la marquise.

EXTRAITS.

Sommaire. — Responsabilité de M. de Rosny. On lui reproche d'être le seul ministre et le seul maître; haines soulevées contre lui.

M. di Rosny è in gran parte, come ho detto altre volte, cagione di questa sollevazione e mala contentezza degli animi di costoro; i quali tutti si dolgono, e in particulare si querelano che nissuno più in Francia faccia l'officio suo se non M. di Rosny e Villeroi; ma i governatori delle provincie, i marisciali, i capi della soldatesca e della cavalleria, gli officiali supremi di Francia, e massime il contestabile, il primo presidente, e il gran cancelliere non lo fanno, impediti da Rosny, che vuole mettere le mani in tutto, e fare e disfare tutto, e approvare quel che gli pare; e avanti che egli andasse alla corte, nel consiglio, in faccia propria del gran cancelliere, dove erano molti presidenti e molti togati principali, ebbe a dire di riprovare non so che cosa, e di dire a un maestro di richieste che stesse cheto. Il quale gli rispose alle rime, che non aveva che fare nè parlava con lui, ma con

du 8 juin, Giovannini déclare qu'il y a incompatibilité d'humeur entre lui et le secrétaire Romena. — Giovannini fut maintenu à son poste, malgré ces plaintes. Il semble que sa position financière ait été améliorée.

il gran cancelliere, che era capo del consiglio; onde il gran cancelliere fu poi esortato da quelli che si dolevono seco del poco rispetto avuto a lui e al suo officio, di riportare il sigillo al Re.

Il contestabile anche egli e tutti li altri l'un coll'altro so io che si esortano a renunziare i lor carichi, non per farlo, ma per mostrare al Re l'aggravio che riceve il loro onore. E M. d'Anville, suo fratello, ammiraglio del mare, liberamente se ne è doluto col Re, dicendogli queste formali parole : «Che non era nessuno in Francia che facesse «l'officio suo se non Rosny e Villeroi; ma, se ci nascesse qualche gar«buglio, non è persona che non pronostichi la rovina di Rosny e di «Villeroi.»

XXXVIII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, juin 1602.

ANALYSE ET EXTRAITS.

ANALYSE.

(1er juin.) Entretien avec M. de Sillery : Le plan des conjurés était de contester les droits du Dauphin : *in caso che egli rimanesse piccolo senza padre*, de proclamer roi le prince de Condé, et de s'établir en souverains dans leurs gouvernements. Dieu permette que le Roi vive jusqu'à ce que son fils ait dix-huit ou vingt ans! *Perchè altrimenti questo regno è minacciato delle più crudeli guerre intestine che ci siano mai state.* Le comte de Soissons est à la tête des gens de bien; M. de la Chapelle-Orsini, quoiqu'il ait été mal payé de ses services, est venu assurer le Roi de sa fidélité : *E mi pronosticò, se il Re vivesse, la intera rovina della nobiltà.*

(4 juin.) On craint que le Roi ne fausse compagnie à la Reine, et n'aille passer quelques jours auprès de la marquise de Verneuil : *per consolarla e darle qualche sodisfazione. Nè il cardinal Gondi, nè altra persona ardisce d'entrare fra questi amori.* Sans doute la promesse écrite aux yeux des gens sensés est de nulle valeur, mais les hommes passionnés s'en font une arme.

Il y a eu une scène entre le Roi et la Reine, à la suite de laquelle celle-ci est restée enfermée dans ses appartements sans voir personne. Le Roi a voulu savoir par qui la Reine avait été renseignée, mais elle n'a nommé que son astrologue.

(8 juin.) Le Roi a la crainte d'être empoisonné. On lui a prédit que quatre personnes chercheront à commettre ce crime : *uno Italiano, uno Lorenese, e due frati*. Le médecin de Sa Majesté est toujours près d'elle : *tenendo sempre parato il rimedio contra il veleno*.

(9 juin.) Giovannini a visité le cardinal de Gondi. Il est vrai qu'un livre a été composé contre la validité du mariage du Roi. On se préoccupe de l'engagement écrit qui est aux mains de M. d'Entragues, et qu'il n'a pas voulu rendre pour un bâton de maréchal et une somme de 50,000 écus. Le parlement pourrait être saisi de l'affaire, mais le Roi répugne à employer les moyens de rigueur. La conduite actuelle de la Reine, qui a enfin montré quelque ressentiment de son offense, est approuvée de tous; mais le Roi en a éprouvé un vif déplaisir. Le cardinal est d'avis que le grand-duc ne doit intervenir à aucun titre dans cette affaire. Le Pape ne réussirait pas mieux. Le Roi n'en fait qu'à sa tête, et M. de Rosny est le seul dont il écoute les conseils. Il serait peu habile de s'adresser au cardinal pour l'affaire de l'équipement des galères, sous le prétexte que la charge de général des galères a été donnée à son petit-neveu. Ce serait le moyen d'indisposer M. de Rosny : *Il cardinal sa che Rosny non approva che un fanciullo inesperto sia generale delle galere, e per questo anche non l'ama*.

(15 juin.) M. de Biron est arrivé à Fontainebleau. Le Roi l'accueille froidement; il le presse de s'expliquer. Admis le soir au jeu de la Reine, il reste au château jusqu'à une heure du matin. A la sortie, il est arrêté par M. de Vitry, l'un des deux capitaines des gardes. L'autre capitaine des gardes, M. de Praslin, arrête en même temps le comte d'Auvergne. M. le connétable reçoit l'ordre de ne pas quitter Chantilly. Les prisonniers sont conduits à la Bastille. Le Roi, dit-on, a en main la convention conclue par Biron avec le duc de Savoie et le comte de Fuentès, convention signée de sa main, par laquelle il s'engage à faire périr le Roi et le Dauphin par le poison ou autrement, dans le cours de ce présent mois de juin; en retour il reçoit trois cent mille écus, vingt mille hommes, et la main de la fille du duc de Savoie. Si Biron se fût repenti, le Roi lui eût encore pardonné. L'agent qui portait à Turin et à Milan les lettres de Biron ne donnait que les copies qu'il en faisait, et gardait les originaux : *e ha gli poi presentati al Re*. Cet agent est, dit-on, ou M. La Fin ou un de ses secrétaires. L'on n'est pas sans appréhension : *Perchè si trova la nobiltà tutta tanto maltrattata dal Re, e però egli è tanto poco amato!* Outre les six mille Suisses déjà levés, le Roi en a commandé quatre mille autres.

EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *16 juin.* Audience du Roi aux Tuileries. Audience de la Reine. Entretien avec M. de la Chapelle. Le Roi mécontent du connétable le tiendra à l'écart. Rupture probable avec l'Espagne et la Savoie.

Mentre che così ragionavamo, io e Villeroi alle Tuileries, il Re intanto si accostava a noi con una gran truppa di signori; e disse forte, che ciascuno si sviasse e non gl' impedisse la vista di quella grand' alea, che fu piantata dalla Regina Madre. Gli andai a baciare il ginocchio, e mi discostai. Ma egli, chiamato Villeroi, e accennato a me che io mi accostassi, mi si volse, e disse ridendo : « Io non dico a costoro che « non m' impedischino la vista dell' alea perchè io abbia paura; no. » Poi seguitò egli di ricevere le riverenze, che gli eron fatte da infiniti; e dopo che egli ebbe passeggiato un pezzo, fece ritirare tutta la gente, comandando che nissuno si accostasse, e chiamandomi mi ritirò in un altra di quelle alee. Io mi rallegrai del suo felice ritorno; e poi gli dissi, che, essendo rimasto qui per medicarmi, m' era stato comandato da Vostra Altezza di dire a Sua Maestà medesima alcune cose, ma che io aspettassi il suo ritorno, affine di non dare occasione di cicalare in questi romori con la mia gita alla corte, bastando solo a Sua Altezza che la Maestà Sua resti servita, e conosca ogni giorno più la sua affezione, senza che se ne faccia romore; e quel che io gli avevo da dire, si conteneva nel foglio che io le mostrai, e che io la supplicavo, per parte di Vostra Altezza, di contentarsi d' udirlo con la sua solita pazienza e benignità. Mi disse : « Che dirà il granduca di questo accidente? « Credo pure che gli dispiacerà. » Gli risposi : « Vostra Maestà non ha « parente nè servitore, che stimi più, per l' amor grande che egli le « porta, e anche per l' interesse suo proprio, la sicurezza della vita di « Sua Maestà e del Delfino, e lo stabilimento della tranquillità di questo « regno, che il granduca, il quale non potrà non sentire dispiacere di « questi machinamenti; e che li suoi emuli, se non abbino potuto farle « altro danno, l' abbino privata d' un bravo soldato; ma che l' Altezza « Vostra sentirà bene altrettanto contento, che la Maestà Sua in ciò si sia

« prudentissimamente governata, come ella suole in tutte le altre cose. » Al che mi soggiunse : « Io ho abbattuti li capi; qualche cosa sarà « adesso, e fra quattro giorni me ne andrò in Borgogna. Io darò conto « di tutto al granduca. Dirò a Villeroi che gli faccia un dispaccio. » Poi mi comandò che io leggessi. Lessi, e ascoltato tutto attentamente, quando io arrivai al particulare delle galere, con molta ilarità mi disse : « A questo capo bisogna attendere, perchè avevon pensato di attac- « carmi in Provenza; e però il servizio che mi fa il granduca viene « appunto a tempo. » E dettomi che io finissi di leggere, come io ebbi finito, mi soggiunse : « Ringraziate il granduca per mia parte, e assi- « curatelo della mia buona voluntà per il suo servizio; e che io farò « tutto quello che potrò per assicurarmi da quella banda, anche per « il commodo suo; e di questo negozio delle galere, siatene con Vil- « leroi e con Rosny, e trattatene con loro. » E con questo feci reve- renza a Sua Maestà, e ella se ne andò alla messa a' Cappuccini, e io me n' andai a quella della Regina; alla quale io feci reverenza. La rin- graziai per parte dell' Altezza Vostra de' favori e onori che ella aveva fatti al signor cavalier Giugni; e nel volerle leggere quella lettera del signor cavalier Vinta de' XXIV, scrittami per parte di Madama Serenis- sima, la mia padrona, le venne voglia di vomitare, e si ritirò nel suo gabbinetto, e vomitò. E uscendo del gabinetto, appena io avevo comin- ciato a leggergliela, che il Re la mandò a chiamare per desinare, Onde ella, per non trattenere il Re, mi disse io le lasciasse detta lettera, e così feci. Io farò adesso con Villeroi e con Rosny; e di quel che io arò trattato con loro, darò conto a Vostra Altezza con le prime.

Il signor de la Chapelle Orsini mi disse, che aveva trovato il Re malissimo sodisfatto del contestabile, non perchè egli sia imbrattato in questo caso; ma perchè, avendone scienza, e accennatolo a Sua Maestà in una sua lettera, con dirle che aveva una postema nel regno e che bisognava tagliarla, egli non l' abbia revelata; e che Sua Maestà si era doluta seco di lui, perchè egli è suo parente, e accennatolo, che ella non gli farà male, ma che si potrà stare a casa sua; talchè si può cre- dere che il contestabile non sarà più da nulla, e per il dispiacere anche

del genero, facilmente sia per finir presto li suoi giorni. Gli comandò anche Sua Maestà, che nè con lui nè con Épernon nè con altri di quella setta egli praticasse, ma seguitasse di servirla come aveva fatto sin qui, perchè ella lo voleva adoperare.

Da alcuni altri si discorre che il regno piuttosto si pacificherà per questo verso; ma che, essendosi scoperta questa congiura trattata da Spagna e da Savoia, non possa tardar molto tempo a rompersi la pace; non parendo che il Re possa comportar tanta ingiuria, nè dissimularla.

ANALYSE.

Affaire de Biron. On ne trouve aucune écriture de la main du cómte d'Auvergne; mais de nombreux témoignages s'élèvent contre lui. M. Le Grand, gouverneur du Dauphin, est nommé lieutenant du Roi en Bourgogne : *Questa elezione pare che sia molto prudente, però che egli* (Bellegarde) *è uomo più da pavoneggiarsi che da far novità.*

EXTRAITS.

Sommaire. — M. d'Entragues; sommation qui lui est faite par le grand chancelier. Entrevue du Roi et de la marquise de Verneuil. M. le connétable.

Il gran cancelliere, per parte del Re, ha fatto chiamare M. d'Entragues; e gli ha detto che Sua Maestà vuole che egli le renda in ogni modo quella promessa, e che però, come amico suo, lo confortava a non ne fare alcuna difficultà; e che il renderla amicabilmente sarà di molto più contento al Re e a lui. Rispose che, avendo quella la difesa dell'onor suo e di sua figliuola, se egli se ne privava, non sapeva come a poterlo salvare. Replicò il gran cancelliere, che chi s'impaccia con il Re non perde e non intacca mai l'onore; e che però lo confortava a non ne fare resistenza. Soggiunge M. d'Entragues, vedendosi così astretto, che, essendogli stato offerto altre volte ricompensa, almanco non se gli mancasse. A questo gli disse il gran cancelliere : « Voi mostrate tanto di stimare il vostro onore, che non si ha da credere che « voi lo vogliate vendere. » Ho poi saputo, che un suo grandissimo amico e dipendente suo ha detto, a chi l'ha referto a me, d'aver avuto occasione di dirgli liberamente, che senza la scritta, sarà messo in

prigione. Questo è il buon verso di riaverla, e di questa maniera si finirà anche quest' altra trescata.

Il Re mandò a dire alla marchesa per M. Cicogna che non venisse qui; ma egli trovò che appunto ella arrivava; onde ella si messe secretamente in casa di la Varenne, e il Re vi è ito una volta, e dimoratovi una mezza ora a pena; ma, stando con qualche timore della sua vita, si vede che non debbe volere commettersi alla fede di lei, che ha il fratello in prigione, e il padre forzato a far quel che non voleva; e che forse per questo respetto l'amore si potrebbe andare raffreddando.

Il contestabile venne poi a far reverenza al Re, il quale esteriormente l'ha onorato e caressato al solito; e egli ha detto a Sua Maestà nel caso d'Auvergne, che se egli ha errato, non solamente a lui, ma al suo figliuolo egli proprio non lo perdonerebbe [1].

XXXIX.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, juillet 1602.

ANALYSE ET EXTRAITS.

ANALYSE.

(4 juillet.) L'affaire de Biron se poursuit; le Roi, quoi qu'il lui en coûte, sera forcé de le frapper. On laissera la vie au comte d'Auvergne à cause de la marquise sa sœur. Si le duc de Savoie a fait la dernière guerre, c'est qu'il comptait sur la trahison de Biron. Le comte de Fuentès, quand on préparait, pendant le complot, l'invasion de la France, *diceva sempre che questo non bastava, perchè si aveva da fare con un re vigilante, valoroso e fortunato; ma che bisognava attacare la vita sua.*

[1] A la date du 2 juillet, le secrétaire Romena écrit qu'un rapprochement complet a eu lieu entre le Roi et la marquise : *Che Sua Maestà gli a usato carezze straordinariamente, etiam con l'averla fatta entrare in carozza con la Regina e con sè.* On ne saurait trop déplorer l'aveuglement du Roi et la pusillanimité de la Reine. La marquise n'est pas femme à oublier l'affront qu'il lui a fallu subir : *Iddio non voglia che non le riesca di farle un dì qualche matta burla!*

Un mot de Rosny pourrait faire craindre une guerre prochaine; ce serait peut-être le moyen de tenir en respect une noblesse turbulente.

(16 juillet.) L'Espagne ne voulait agir, d'accord avec la Savoie et les rebelles, qu'autant qu'au préalable le Roi serait assassiné. M. La Fin *disse allora che l'ammazzare il Re era cosa facillissima per tre maniere : l'una per le mani di Biron nella caccia del cervio; l' altra per le mani del conte d'Auvergne nella pratica della marchesa, sua sorella; e la terza nella guerra con l' archibusate.* Le coup fait, le duc de Savoie prenait, avec la Bresse, la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais. Le Languedoc, la Guyenne et la Bretagne revenaient à l'Espagne; Biron joignait la Franche-Comté à la Bourgogne. Les autres mécontents se partageaient le reste de la France. Le duc de Savoie a engagé la guerre, et cherché à temporiser, parce qu'il attendait de jour en jour l'assassinat du Roi, selon les engagements pris. Le Roi échappe à tous les dangers, et il donne naissance à un Dauphin. Les conjurés ne se découragent pas; ils enveloppent le Dauphin dans leurs projets de vengeance. C'est alors que M. La Fin, craignant d'être dénoncé par deux complices pris et mis à la Bastille, se décide à tout avouer. Tout ce qui précède est contenu en substance dans la déposition du sieur La Fin.

Malgré les bruits de guerre, il est vraisemblable que le Roi se bornera *a far la solita guerra amorosa.* Il est sous l'empire de la marquise, et il aurait déjà consenti, pour l'amour d'elle, à remettre son frère, le comte d'Auvergne, en liberté, si la Reine n'avait représenté à Rosny, à Villeroi, à Sillery, que la vie du Roi est en jeu, et qu'il est urgent d'agir selon la justice. Malgré les sages représentations de ces ministres, il n'est que trop probable que la marquise l'emportera : *La quale se ne va altiera e orgogliosa, cosa che fa mormorare grandemente il popolo, e fare di pazzi pronostichi sopra del Re; che Iddio ne lo guardi !*

M. de Biron se voyant perdu a dénoncé au Roi, comme ses complices, M. Le Grand, MM. de Fontenac et de Loménie, tous trois attachés à la personne de Sa Majesté. M. de Rosny ne sort qu'accompagné de cinquante à soixante arquebusiers à cheval.

La reine d'Angleterre sollicite le Roi de s'allier à elle et aux États pour faire la guerre à l'Espagne.

Le Pape a été secrètement engagé, *con pretesto di dissipare gli eretici*, à s'unir à l'Espagne et à la Savoie pour encourager la conjuration, qui devait s'étendre jusqu'en Hollande, et atteindre le comte Maurice : *Poichè in Olanda si è scoperto, come un cavalleggiere di Biron era andato là per ammazzar il conte, e è stato preso. Così mi ha detto l'agente delli Stati.*

EXTRAITS.

22 juillet, lettre de Romena.

SOMMAIRE. — Encore la marquise de Verneuil. L'occasion est favorable pour déclarer son fils bâtard.

L'Entragues è sempre favorita; e chi sentisse referire che anche lei fusse della congiura, che la si avesse ad esecutare in casa sua, che ella abbia detto in faccia al medesimo Re, alcuna volta che fu sdegnata, prima che fusse preso Biron, che la vita di Sua Maestà era nelle mani di lei; e che il Re continui di amarla svisceratamente, direbbe che la fusse una favola.

Come saranno sopite queste congiure, forse saria bene che la Regina operasse che il Re dichiarasse il figliuolo dell'Entragues suo bastardo; e Sua Maestà potria pigliare con la madre pretesto di farlo, perchè dopo la sua morte non le fusse denegato l'appanaggio solito darsi a' bastardi di re; perchè se non sono dichiarati vivente il padre, è poi loro messo in compromesso[1].

XL.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, août-septembre 1602.

ANALYSE.

(15 août.) Le Roi, qui a reçu des lettres de félicitation des autres princes d'Italie à propos de la découverte de la conspiration de Biron, s'étonne de n'en avoir pas reçu du grand-duc. Mais n'a-t-on pas été jusqu'à dire à Rome que c'était Son Altesse qui avait découvert la conjuration? Ces bruits qui peuvent la compromettre

[1] A la date du 31 juillet nous trouvons une longue lettre de Giovannini, dans laquelle il revient sur ses griefs contre le secrétaire Romena. Le Roi veut bien s'intéresser à Giovannini; il aurait bonne envie de le remettre dans les bonnes grâces de la Reine : *Ma la Maestà Sua,* lui dit Villeroi, *non piglia le cose punta punta con le donne, e non si vuol mai corucciare con esse loro.*

prouvent du moins l'intérêt qu'elle a pris à cette affaire. Le Roi fait le meilleur accueil à Giovannini.

Étrange empressement de la populace à honorer la mémoire de Biron : *Che venti preti non potevono ogni mattina resistere a dirgli le messe de' morti; e per tanta acqua benedetta che gli era gettata continuamente adosso, vene era fatto, per un certo modo di dire, un lago intorno al deposito.* Le comte d'Auvergne est étroitement gardé; il a juré d'être fidèle à Biron jusque dans la mort, et de faire élever avec ses propres enfants le fils naturel qu'il a laissé. L'ordre n'est pas troublé, et les Suisses ont été contremandés.

Giovannini se plaint à M. de Villeroi de la hauteur avec laquelle M. de Rosny accueille ses justes réclamations à propos des créances du grand-duc.

Le grand-duc ne pourrait-il pas profiter de la disgrâce où ne peut manquer de tomber le duc de Savoie pour réclamer la préséance qui lui a été déniée jusqu'ici, et dont il jouit déjà à la cour de l'Empereur? Il pourrait alors avoir en France un ambassadeur résident, qui le représenterait dignement.

(27 août.) Le Roi a l'idée fixe, à propos de la conjuration, *di toccare il fondo.* Cette triste préoccupation finirait par altérer sa santé. Ses ministres lui conseillent en vain de ne pas pousser plus loin l'enquête : *ma che gli bastasse aver fatto quel che si è fatto, e, mettendo piede sopra ogni altra cosa, perdonare generalmente a ciascuno che avesse parte in simile errore.* La Reine, en parlant de M. d'Épernon, a dit de lui que c'était un traître. On ne lui a pas encore permis de se retirer.

(11 septembre.) On considère le cardinal Aldobrandini comme devenu tout Espagnol. Il serait fâcheux que le Pape, partageant les vaines appréhensions de son neveu, se persuadât que le Roi se prépare à la guerre; rien n'est plus faux.

A l'époque du mariage, le Roi ne se souciait pas que le cardinal neveu vînt en France; il sait que, à son retour, Aldobrandini s'est arrêté à Milan, et qu'il a eu connaissance de la conspiration. M. de Villeroi déplore l'abandon du marquisat de Saluces. Il croit qu'on ne peut compter sur le souverain pontife : *E però a far più rimostranze al Papa è come seminare in arena.* Grandes démonstrations d'attachement et de respect de Villeroi pour le grand-duc.

Le Roi est à Verneuil, *a darsi buon tempo con la marchesa.*

Bonnes relations avec le roi d'Écosse : *Passando fra questi due re termini così cortesi di ristrignimento d'amore, si crede che, se la Regina partorirà una femina, che non passerà sei mesi che la si prometterà per moglie a quel principe.*

(24 septembre.) Le cardinal de Joyeuse, protecteur des affaires de France à Rome, va retourner à son poste. Le Roi lui a promis qu'il s'occuperait des moyens de rétablir à cette cour l'influence française.

XLI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, octobre-décembre 1602.

ANALYSE.

(8 octobre.) Le comte d'Auvergne a tout avoué. Par le crédit de la marquise, sa sœur, il est mis en liberté. Dans un entretien secret, qu'il a eu avec le Roi chez Zamet, le comte a désigné comme complices le connétable, le duc de Montpensier et le maréchal de Bouillon. Le Roi a dit au connétable, qui implorait son pardon, que, s'il n'avait égard à son âge et aux bons services de son père, il aurait fait tomber sa tête. Bouillon a également obtenu sa grâce; Bouillon est le chef des huguenots.

L'abandon de Saluces et les mauvais procédé de M. de Rosny ont pour effet d'éloigner de la France les princes italiens.

(4 novembre.) Le Roi et M. de Rosny ne regrettent pas d'avoir échangé le marquisat contre la Bresse et ses annexes : *Parendo a Sua Maestà d' avere acquistato più terreno e più entrata, e di poter tenere in freno li Spagnuoli con il serrar loro il passo in Fiandra a sua posta, e di essersi anche in conseguenza assicurata Piccardia... Non tenendo ella un conto al mondo che la ricompensa sia sottoposta a feudo imperiale, quando egli si trova forze da poterla difendere anche da quelle di Cesare.* Les autres ministres ne partagent pas cet avis.

Le Roi est pacifique : *Ma il Re è fine, e vuole addormentar li Spagnuoli con queste buone parole, sapendo quanto la pace facci per loro, per potere continuare il calore e l' aiuto che egli dà alli Stati.*

Il conte d' Auvergne resta più favorito che mai!

Tutti quei principi d' Allemagna tengono il Re in grandissima venerazione.

(18 novembre.) Longue déposition du baron de Luz, venu sous la garantie d'un sauf-conduit. Le Roi se contente de dire : *Che ora sa tutto.*

Bouillon semble de plus en plus compromis, et avec lui, dit-on, M. de la Guiche, gouverneur de Lyon. Bouillon s'excuse de venir, sous le prétexte qu'il est malade de la pierre.

(22 novembre.) Concini a été envoyé en Espagne sur un ordre du grand-duc : *Per l' accomodamento delle differenze fra lui e il signor don Pietro, fratello del granduca.* Comme Concini a voulu faire un mystère de son voyage au Roi, qui en était informé, Sa Majesté s'est plainte à la Reine de ce procédé, disant : *Il granduca mi trattava meglio, quando egli non era mio parente.* La Reine s'est fort émue de cet in-

cident, qui peut diminuer encore le peu de crédit qu'elle a auprès du Roi. Le blâme doit retomber sur Concini, qui s'est avisé de dire qu'il partait pour l'Angleterre, quand il était de notoriété qu'il se rendait en Espagne. Giovannini a dit en outre à la Reine, que le grand-duc avait plus d'un motif de mécontentement; ne l'a-t-on pas compromis en divulguant les avis secrets qu'il donnait au Roi? N'a-t-il pas à se plaindre de la rudesse de M. de Rosny et de son peu d'égards? Au demeurant, le Roi continue à faire bon visage à Giovannini.

P. S. Ce matin, à neuf heures, la Reine a donné le jour, à Fontainebleau, à une princesse; ses couches ont été heureuses.

(1er décembre.) Longue explication avec M. de Rosny; Giovannini défend les intérêts du grand-duc.

La Reine : *Gondi mi ha detto che vorrebbe che la Regina si governasse d' un altra maniera, per tutte le occasioni che potessero nascere; perchè, se ella non si fa amici e servitori, Dio sa quello che sarà di lei! E mi ha anche imposto che io glie lo dico per sua parte, siccome ho fatto.*

Les mécontents sont si nombreux *che si può dire che siano quasi tutti i nobili. E la Regina per sè stessa non è bastante a sapere tenere nè i principi nè nessuno per il mantenimento suo e del suo figliuolo.*

Già si è mosso proposito, che questa figlia nata sarà regina d' Inghilterra e di Scozia; e il gran cancelliere ha detto a me di tener per certo che ella sarà.

(15 décembre.) Le prince de Joinville, frère du duc de Guise, dénoncé par le baron de Luz, est sur le point d'être mis à la Bastille, puis gardé chez lui, à la requête de son frère; il est interrogé par le grand chancelier : *Il giovane piangendo confessò tutto; di maniera che il Re in quei giorni si trovò molto alterato di spirito con insolita melanconia, e non stette anche bene del corpo.* Le Roi a prévenu le duc du Maine : *E pare che egli si sia lasciato intendere di volere che i parenti suoi ne faccino il giudicio.*

Bouillon, qui a derrière lui le parti huguenot, ne comparaît pas. On l'accuse de s'être rapproché de Biron en vue de faire proclamer le prince de Condé, après avoir fait assassiner le Roi chez la marquise par l'entremise du comte d'Auvergne.

La cause de tous ces mécontentements contre le Roi *è attribuita alla sua avarizia e ingratitudine; con le quali e con questo governo di Rosny egli ha resa malcontenta tutta la nobiltà.* Sans doute on n'est plus au temps où les huguenots sont à la dévotion de leurs chefs; mais les seigneurs de ce parti ne sont pas moins mécontents que les seigneurs catholiques. *Sua Maestà si trova bene del corpo, ma con lo spirito alterato e melanconico, e con ragione, poichè queste alterazioni sono chiarissimo segno che la non è amata dai suoi suggetti. E, se Dio facesse altro di lei in questi accidenti, si fa un pro-*

nostico da persone gravi, che la Regina saria cacciata del regno insieme con il Delfino, se già questo non servisse per vittima del padre, per gridare re il principe di Condé, secondo l' intenzione del gran contestabile, di Bouillon, de la Trémouille, d' Epernon, di Montpensier e de' loro aderenti.

Le Roi est placé par la reine d'Angleterre dans cette alternative : ou de rompre avec l'Espagne et de se joindre ouvertement à elle et aux États, ou de la voir négocier sans lui la paix entre l'Angleterre et les États, d'une part, et l'Espagne, de l'autre.

(29 décembre.) Le Roi a dit que les Florentins étaient vindicatifs. Ce propos lui est inspiré par la marquise de Verneuil, qui feint de redouter la vengeance de la Reine, qu'elle a offensée. La Reine se plaint de M. de Rosny; mais Rosny était d'abord tout à elle : *tutto suo.* Elle l'a refroidi et blessé, ainsi que sa femme, en ne tenant pas compte d'eux. Elle profite mal des conseils, et ne sait pas se gouverner; elle aurait pourtant grand besoin de se faire des amis.

Giovannini sollicite encore une fois son rappel; sans doute il est au mieux avec M. de Villeroi, même avec M. de Rosny : *fuor del negozio de' denari, per li quali egli tratta male ognuno;* mais la Reine ne se fie pas à lui; Concini est son ennemi; Gondi le dessert autant qu'il peut dans l'espoir d'être chargé lui-même des affaires du grand-duc. Vieux, fatigué, souffrant, il ne voudrait plus être que le serviteur de Dieu.

XLII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, janvier 1603.

ANALYSE.

(12 janvier.) Entretien avec l'ambassadeur d'Angleterre. Le Roi est devenu ami de la paix : *avendo troppo gustati li piaceri che egli gode nella quiete.* Cependant l'occasion serait tentante : il n'aurait qu'à se montrer armé à la frontière des Pays-Bas, pendant que le comte Maurice attaquerait et que la reine d'Angleterre enverrait sa flotte sur les côtes du Portugal, et la conquête de la Flandre serait assurée. Après quoi, la France, l'Angleterre et les États réuniraient leurs efforts contre les Indes : *Per torre a Spagna quel latte, con il quale egli nutrisce l' avidità del soggiogare tutta la Cristianità.* Ce sont de grands projets, qui sans doute ne s'exécuteront pas.

Giovannini est allé faire son compliment à Leurs Majestés, à l'occasion de la naissance de leur second enfant. Le Roi avait la fièvre. La Reine a remercié, sans

montrer beaucoup d'allégresse de cet événement : *perchè ella l'aveva fatta femmina;* l'enfant n'est qu'une fille! L'indisposition du Roi procède sans doute d'une chute récente et assez grave qu'il a faite à Saint-Germain.

(27 janvier.) Audience du Roi. Après avoir parlé du duc de Lerme et de sa scandaleuse fortune, Sa Majesté fait l'éloge de M. de Rosny, qu'elle loue *per buon menaggiero; dicendo insino : « Che pagherebbe il granduca per avere un ministro a questo modo? » Che, se non fussi stato il rispetto dovuto, gli si saria potuto rispondere, che Vostra Altezza castiga e non compra simili uomini, che accumulano l'argento con il torlo altrui, con l'inosservanza della fede pubblica e della giustizia, e con la perdita della benevolenza de' popoli e delli amici.* Le Roi fait également l'éloge de ses autres ministres.

M. de Rosny, à qui Giovannini croit devoir rapporter ce témoignage du Roi, lui répond : *Che il Re dice d'aver buon consiglio; ma che egli non fa mai cosa che ne sia consigliato da loro; e che vuole governarsi a suo modo, e male.*

Le même Rosny déclare que la France ne songera jamais à reprendre le marquisat de Saluces; que la Bresse offre beaucoup plus d'avantages : *Stimando infinitamente più la Bressa e quel passagio, e per l'impedimento da potersi fare alli Spagnuoli, e per aver serrato il duca di Savoia di là dal Rodano e messo Lione in sicuro, e per avere maggior rendita e un vassallagio di molte centinaia di gentiluomini.* A Lyon, M. de Rosny a conseillé l'échange, contre l'avis du grand chancelier, de Villeroi et de Sillery.

XLIII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, février 1603.

ANALYSE.

(8 février.) La Reine a fait une démarche directe auprès de M. de Rosny, pour l'engager à avoir plus d'égards envers le grand-duc, et à se montrer fidèle aux engagements contractés envers lui. Peu de succès de cette tentative. La valeur de M. de Rosny est surfaite; il choisit mal ceux qu'il emploie : *E quelli uomini, che in qualche carica dependono da lui, sono per lo più ignoranti e inetti e da poco.* L'opinion commune est que ce personnage réunit de grandes sommes, pour se faire, à la mort du Roi, chef du parti huguenot et assurer sa domination; mais ses ennemis et le peuple de Paris ne lui laisseraient, en cas d'événement, ni l'Arsenal ni la Bastille. Quant à présent : *Bisogna aver pazienza, e accomodarsi nel miglior modo che*

si può alla natura di quest' uomo, all' avarizia abominevole del Re, e alla ingiustizia e ingratitudine di questi tempi.

Le fils de madame d'Entragues a été légitimé; il est question de lui donner le comté de Foix. La Reine en ressent un vif chagrin. Elle a parlé à Giovannini avec une entière confiance; par malheur, elle n'a personne auprès d'elle qui soit capable de la diriger, et elle-même semble le reconnaître: *Ella mi ha risposto che io ho detto il vero.* Cette conduite de la Reine a beaucoup touché Giovannini, qui n'en persiste pas moins à demander son rappel.

(9 février.) Extrême difficulté que le grand-duc éprouve à se faire rembourser. Giovannini se plaint très-vivement des procédés inconvenants et grossiers de M. de Rosny. La Reine est on ne peut mieux disposée : *Ma ella ha un marito alle mani, che, dove ne va il denaro, non è punto trattabile, e non conosce nè fede nè gratitudine; e Rosny, che è del medesimo umore, gli somministra poi molto più questa perdizione, fin con il bravarlo e con il minacciarlo bene spesso di lassargli quel carico sulle spalle.* Or le Roi considère Rosny comme un homme nécessaire; il a été jusqu'à engager la Reine à dire de bonnes paroles à ce terrible ministre, et à le traiter avec quelque douceur: mais la Reine aurait répondu : *Di non conoscere altro padrone che lui, e da lui volere le grazie, e di non volere fare la corte a Rosny.*

Questo Rosny, pigliando sempre più autorità, diventa sempre più velenoso; e massime per gli Italiani, li quali non sono stati mai amati da lui, nè anche dal Re o poco. Gondi, en parlant de Rosny, le traite de palefrenier : *uno parafreniere di Rosny.* Celui-ci, de son côté, ne ménage pas ses termes; en parlant de ceux qui conseillent et font agir Giovannini, il emploie cette expression : *un monte di bestie.*

(13 février.) Le Roi, que Giovannini rencontre assez souvent dans l'appartement de la Reine, élude tout entretien qui aurait trait aux réclamations du grand-duc. Peut-être Sa Majesté a-t-elle même songé à lui faire un nouvel emprunt: mais Giovannini était sur ses gardes, et il a paré le coup.

Nouvel entretien avec Rosny, qui reçoit Giovannini fort peu poliment, sans se lever, sans cesser d'écrire, sans le faire couvrir, et sans lui donner aucune satisfaction. Ce ministre brutal n'hésite pas à blâmer le Roi : *Che a Sua Maestà eron cresciute molte spese straordinarie, con molte dei battimenti e suoi piaceri; che in somma Sua Maestà, circa allo spendere, se governava molto male; che ella rovinava sè e il regno; e che ella non voleva far cosa che le fusse detta nè ricordata da lui nè dal consiglio; che queste puttane la rovinavano; e mille altre cose.* Les autres ministres, Villeroi, Sillery, le grand chancelier, sont mieux disposés; ils se montrent indignés des procédés de Rosny : *chè egli è una bestia.* Mais on ne peut compter sur leur appui : *Perchè, quando parla Rosny, non ardiscono, sapendo che egli e il Re sono d' accordo insieme.* S'a-

dresser au Roi est chose inutile; il se débarrasse des solliciteurs avec quelques paroles évasives : *In somma il Re, che per natura è avarissimo e ingratissimo, non può amare nè sentire nè vedere volentieri quelli a' quali è tenuto di qualche ricompensa.* Lui et Rosny ont amassé, dit-on, deux millions d'or : *in quei denari che sono dovuti ai creditori.* Qu'en veulent-ils faire? Si le grand-duc est poussé à bout, qu'il se retourne du côté des Espagnols [1].

XLIV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, mars-avril 1603.

ANALYSE.

(19 mars.) Le nonce prétend que le voyage du Roi à Metz a pour objet : *Di trattare con quelli principi protestanti della successione all' Imperio; e crede che, se egli non tratterà per la persona sua e non mostrerà di desiderare per sè quella dignità, che egli però ne abbia una grandissima voglia, imbarcatoci più dagli eretici che dai cattolici suoi consiglieri; e che in questo primo ingresso gli basterà di disporre quei principi protestanti a risolversi a un altro suggetto fuori di Casa d' Austria; e poi a poco a poco fare insinuare, che non ci sia fra i principi cristiani il più atto di lui.*

Il est peu vraisemblable, quoi qu'en dise le nonce, que le Roi songe à se faire couronner empereur.

On dit que la reine d'Angleterre a perdu un œil : *E di più che ella si è ridotta tanto estenuata che, a vederla nella lettiga, ella pareva un cadavero, e che da un' ora a un' altra potrebbe comparire nuova della sua morte.*

(20 avril.) Éternelles discussions avec M. de Rosny, qui montre peu d'empressement à acquitter la dette contractée envers le grand-duc : *Questo Rosny è diventato tanto superbo, tanto altiero e tanto insolente e orgoglioso, che egli non stima più nessuno; e il Re se gli è dato in preda e in tutela.*

Le roi d'Écosse, après la mort de la reine Élisabeth (3 avril), lui a succédé sur le trône d'Angleterre. M. de Rosny est chargé d'aller, au nom du Roi, le complimenter, et peut-être de négocier le mariage de la fille du Roi avec le fils de Jacques Ier. Mais ce prince, qui paraît sage et pacifique, au lieu de s'engager avec la France, aimera mieux conserver son rôle d'arbitre, et tenir la balance égale entre

[1] Giovannini, un jour où Rosny gardait la chambre, en prétextant un rhume, a surpris le rigide ministre *in conversazione della Chellina, già amica del Re e oggi sua.*

Français et Espagnols. Quant au Roi, qui ne voit pas sans quelque ombrage s'élever près de lui un si puissant voisin : *non arebbe forse discaro che quei duoi partiti, cattolico e eretico, tenessino travagliato e occupato quel re (d' Inghilterra).*

XLV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 25 mai 1603.

Sommaire. — Grave indisposition du Roi; détails. Situation précaire de la Reine. Puisse cette crise heureusement terminée, l'engager à tenir une conduite plus prudente et plus habile! Entretien avec l'ambassadeur d'Angleterre; projets de mariages.

Dopo l' ultime mie, il Re, che aveva fatto la sua dieta con poco riguardo, secondo il suo solito (perchè, dopo che egli era uscito del bagno, se ne andava tutto aperto a passeggiare al fresco per li giardini), fu soprapreso da un dolore colico tanto intenso, che gli causò difficultà d' orina, accresciuto anche del suo mal solito della carnosità; chè, venutagli la febbre, egli si pensò di morire in quei tormenti, che erono eccessivi. Onde furno subito fatti chiamare da lui MM. de Villeroi, di Rosny e di Sillery, che erono andati a far le feste della Pentecoste alle lor case. E, avendo il Re domandato il ritratto del Delfino, si lamentò molto seco d'averlo a lasciare così piccolo con tanto peso; e il medesimo fece con la Regina; ma che, se Dio gli avesse prestato ancora tanto spirito, che voleva comandare e ordinare a tutto il regno e a tutti i governatori e a tutto il consiglio, e fare sottoscrivere tutti; e che ella fusse obbedita e riconosciuta per quella che ella è. Poi non potendo anche la passione dell' animo comportargli di vedere più il suo figliuolo, se lo fece levare d' attorno dal letto, pregando i medici, come tutti, che gli dicessino liberamente se il suo male era male da condurlo alla morte, perchè egli sapeva bene che egli era uomo come gli altri mortali, acciò che egli potesse disporre delle cose sue. Si raccomandò anche grandemente a Dio, riconoscendo li suoi falli, e confessando che Dio lo puniva in quella parte, con la quale egli lo

aveva tanto offeso. La Regina, addoloratissima e piangendosi, duoleva di avere a rimanere straniera in una infinità di travagli.

Al fine, in capo al secondo giorno, dopo un grandissimo pericolo e timore di morte, come piacque a Dio, la colica gli cessò, e si attese a medicargli la carnosità, aprendogli la via dell' orina, se bene con gran dolori, e con qualche effusione di sangue in quella parte; finchè, per grazia di Dio, egli si è rimesso in assai buon termine, ma con rimanerne sbattuto e dimagrato, e caduto in maniera che pare ch' egli abbia avuto male un mese, e che mostri più tempo di quello ch' egli ha.

Voleva toccare li malati il dì della Pentecoste, e il dì seguente tornarsene a Parigi; ma questo accidente avendolo fermo là, gli ha fatto prorogare questa cerimonia alla festa di Nostro Signore, per ritornarsene qua subito. I medici gli hanno proibito l' uso delle donne, delle caccie del cervio, e gli esercizii violenti; e essendomi stata data questa relazione da molti che son venuti di Fontainebleau, e scrittami da altri che sono là, mi è parso di darne conto a Vostra Altezza per la via di Mantova, affinchè ella sappia la verità del caso più presto che mi sia stato possibile.

Questo accidente ha risvegliato molti spiriti e disegni per turbare questo regno; il quale non è dubbio che tumultuerebbe grandemente, se il Re lasciasse piccolo il Delfino, e la Regina nello stato di nissuna autorità e di nissuno servitore che ella si trova. Ma se la vita del Re le darà un po' più tempo, e che la Regina voglia governarsi con questi umori francesi, secondo che la sarà instrutta e avvisata, e applicare l' animo alla sua stabilità e al suo avanzamento, come io ho speranza che il timore in che ella si è trovata la farà applicare, mi giova di credere che ella contraminerà e renderà vani tutti li altrui disegni; e io, mentre che starò qui, e che io arò modo di poterla servire, non le sarò forse inutile, come ella ha potuto conoscere da qualche effetto. Pare che M. di Rosny, che ha gran disegni nella sua altera testa, vadia procrastinando la sua gita in Inghilterra, perfin che vegga ben stabilito il Re nella sanità, non si potendo ancor dare per intera-

mente sano. Ma perchè son fondati nella sua pochissima prudenza, il modo è facilissimo d'atterrargliene tutti.

Sono stato lungamente con l'ambasciatore d'Inghilterra, il quale ha chiesta un altra audienza; nella quale mi ha confidentemente conferito di avere a dire al Re, per parte del suo, che egli è pronto e disposto a rinnovellare seco tutte le antiche e moderne alleanze fatte fra queste due Corone, e farne anche delle nuove, purchè onestamente si possino fare. E in questo termine si include il mariaggio di Madama; il quale non si farà per la inegualità dell'età; nè anche il mariaggio della figliuola di Inghilterra con Vendôme, per esser bastardo; ma che crede bene, che, se egli vorrà maritar Madama nel secondo genito di Inghilterra, per farlo signore di tutti li Paesi Bassi, cacciandone d'accordo li Spagnuoli, che ciò potria riuscire.

E essendo egli caduto sul particulare di Vostra Altezza, mi ha detto, che il re di Francia si dovesse contentare che una sua figliuola si maritassi con quel principe, per legar tanto più il Delfino con la Corona d'Inghilterra; e che crede, non ci vedendo altre principesse più atte per quel mariaggio, perchè quello di Savoia fu escluso, del che avesse proposto gran cose sopra li Paesi Bassi, e il suo re non si fiderebbe mai di lui; che quella di Vostra Altezza potria facilmente succedere; massime che tutti li Inglesi si lodano grandemente de'buoni trattamenti che Vostra Altezza fa loro. E mi ha detto ancora di credere, che si sia per superare ogni difficultà per l'unione di quei regni, e che il suo re non sia per abbandonare li Stati.

XLVI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 3 juin 1603.

Sommaire. — La santé du Roi. Mesures ordonnées en prévision de sa mort. Conjectures. Intrigues. Avenir incertain de la Reine. Curieux détails.

In quello recente accidente del Re grandissima fu l'apprensione

che egli ebbe di morire; e, essendo stato subito chiamato Villeroi, ho riscontro essere stato vero che gli fu commesso di tenere in ordine tutte le lettere, per spedirle, in caso che l'orina non si potesse riavere, a tutti li governatori delle provincie e delle fortezze, e a tutti li principi, acciò che venissino per giurar fedeltà e obbedienza alla Regina, la quale egli voleva dichiarare e creare tutrice del Delfino. Ma per quel che si può congietturare per molti discorsi che se ne son fatti, questo non saria stato bastante a ritenere in freno questi cervelli dal far qualche revoluzione. E di già il conte di Soissons, che corse subito sulla nuova, par che non si sia mostro troppo sodisfatto di questa dimostrazione del Re. M. di Rosny, se bene si è lasciato molte volte uscir di bocca con poca prudenza, che, se il Re venisse a mancare, la Regina arebbe bisogno di lui, è parso che si trovasse impacciatissimo, essendo di natura poltrone e di poco giudicio. E se la Regina, in caso che il Re fusse morto, non fusse stata la prima, senza dubbio altri l'avrebbono prevenuta a levargli l'Arsenale e la Bastiglia, per esser padroni delle arme e de' denari. In somma non sarieno mancati travagli. Ma questo esempio, siccome arà fatto conoscere e temere alla Regina li futuri pericoli, così doverà riscaldarla tanto più a farsi de' servitori, mediante li quali ella possa superarli, e governarsi d'una maniera con questi autori, da fare restar vani tutti li loro disegni; e a me giova di credere che le sia per riuscire, vedendo, da qualche tempo in qua, che ella non disprezza il negozio.

Qui si sono fatti molti discorsi sopra questo male del Re, e i medici concludono, che, quando bene egli si guardasse dal correre al cervio e dallo uso delle donne, il che non si crede che sia per fare, egli è però ordinariamente tanto disordinato nel mangiare e nel bere, che non potrebbe fuggire che la moltiplicità de' cattivi umori che partirà la superfluità del cibo, non gli apporti notabil danno; e tanto più, che il suo medico ordinario, tenuto da tutti un cavallo, avendo usato di dargli bevande calde da incitare il coïto, gli abbia consumato in gran parte l'umido radicale. Oltre di ciò, trovandosi egli tuttavia inamoratissimo della marchesa, la quale egli vuole sempre ap-

presso di sè e dove è lui, benchè ella, da che partorì, non abbia mai voluto acconsentirgli, e gli faccia, per quel che si dice, continuamente resistenza, l'amor nondimeno che egli le porta, i baci, li stazzonamenti che vanno attorno, non solo sono un perpetuo incitamento, ma un augumento di quel suo male in sul collo della vessica. Sicchè per queste ragioni, e perchè si vede ancora che egli è più mantenuto dalla vivacità dello spirito che dalla gagliardia della carne, si conclude dai medici, e da tutti quelli che ne fanno segreti discorsi, che egli sia per viver pochi mesi, e per morire una volta dal vedere al non vedere.

M. lo Grande, che è inimicissimo di casa Guisa, propose al Re in questo accidente, di appoggiare la Regina e il Delfino a quella casa; non perchè egli credesse che il Re lo facesse, ma perchè, tornando loro alle orecchie, dismettessino seco l'odio. Ma al Re, che non ci porse l'orecchia, fu fatta un altra proposizione; cioè che, lasciando la Regina tutrice, facesse regente il principe di Conti, ma appoggiato, rispetto alla sua sordità, al conte di Soissons; ma però fino a tanto che il principe di Condé, primo principe, fusse in età di essere egli reggente : perchè di questa maniera pareva che si desse sodisfazione a questi due, e non si offendesse nessuno. Ma il Re, senza lasciarsi intendere della sua volontà, fece molte carezze al conte di Soissons nel suo arrivo a Fontainebleau, ma poi conobbe bene il conte che il Re non è di quel parere. Qui dai più, e dai migliori che lo vorrebbono, si tiene, che, in caso che il Re manchi, si abbia a creare un consiglio di Stato, e farne capo la Regina, come tutrice del Delfino, senza la quale non si abbia a deliberare e risolvere cosa alcuna; credendo che di questa maniera il governo non si altererebbe, e si leverebbe l'occasione a questi due principi del sangue di disputare. Ma molti altri sono di oppinione che non si ovvierebbe per questo alla sollevazione de' partiti, e però si conclude che in tutti i modi la Regina, muorendo il Re, arà grandemente che fare, se ella non ha chi la difenda e la sostenga. I servitori di qualche seguito e qualità, che ella si facesse e si obbligasse, sarebbono in gran parte il suo sostegno; ma,

senza autorità, ella se ne può fare molti pochi. L'autorità ella non la può avere, se non dal Re; il Re non glie la dà e non glie la vuol dare, perchè egli è sospettosissimo e gelosissimo per natura. Oltre che Rosny gli ha sempre biasimato il governo della Regina Madre, con artificio di tener bassa questa Regina, affine che ella si abbia a gittar poi nelle sue braccia e egli fare il padrone di lei, perchè la tiene per da poco, e del Delfino. Sebbene Villeroi all'incontro ha persuaso il Re in qualche buona congiuntura a dare de'servitori e dell'autorità alla Regina; ma però si vede che il Re non lo fa, forse per l'umore ch'egli ha di volere essere il maestro di bottega lui, o perchè egli creda che il motivo di Villeroi sia e nasca dall'odio che Sua Maestà sa che egli porta al Rosny. Onde, non potendo la Regina farsi de'servitori con l'autorità, bisogna che ella se li faccia, e le può riuscire benissimo, con l'artificio, se ella si vorrà mettere a bottega per usarlo da vero, nel modo che le saprei e potrei mostrare io per un po' di pratica e di studio ch'io ci ho fatto.

Noi ci troviamo ora in questi pericolosi termini; e dopo cheil Re rimandò qui il consiglio, essendogli venuto quell'accidente, e poi fatto dire di volersene tornare qua dopo il *Corpus Domini*, pare ora che i medici, per non esser forse ben netta quella carnosità, non si risolvino che egli si muova di lì per insino a San Giovanni. Onde io sarei tornato alla corte per illuminare e avvertire la Regina di molti particolari importanti per il suo servizio; ma tenendomi i ministri di Vostra Altezza senza denari, non considerando che possono nascere ogni ora accidenti ne'quali sono necessarissimi, non posso nè voglio in modo veruno vivere alla corte, dove si spende grossamente, su la borsa del compagno[1].

[1] Dans une dépêche du 28 juillet, où il est surtout question de discussions d'intérêt entre Rosny et Giovannini, nous ne relèverons que ce passage :

Il re d'Inghilterra è molto mal soddisfatto, che il re di Francia lo disprezzasse, lo chiamasse pedante, e stimasse che, come litterato, non avesse a essere buono ad altro.

Il résulte d'un autre passage de la même dépêche que le Roi se soucie peu de voir l'un des fils du roi d'Angleterre épouser une des filles du grand-duc.

XLVII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, août-octobre 1603.

ANALYSE.

(7 août.) Le Roi informe Giovannini que, pour amener la chute du duc de Lerme, le comte de Fuentès, gouverneur du Milanais, tente d'engager son maître à faire la guerre, et à la diriger surtout contre la Toscane, en prenant pour prétexte les réclamations de don Pietro, frère du grand-duc. Entretien avec Villeroi; ce ministre engage le grand-duc à se tenir sur ses gardes, en assurant que le Roi ne l'abandonnera pas. Le Pape a refusé de servir d'arbitre entre le grand-duc et don Pietro.

(30 août.) M. de Rosny est de retour de son ambassade auprès de Jacques I[er]. Une ligue défensive et offensive est conclue entre la France et l'Angleterre. Le plan des deux rois est d'enlever la Flandre aux Espagnols, de placer à la tête de cet État un prince indépendant, et, avec les flottes de Hollande et d'Angleterre, de ruiner la puissance de l'Espagne dans les Indes.

Toutefois, il ne faut pas trop se fier à la parole du roi d'Angleterre : *Il Re (di Francia) e ognuno ha opinione, che il re d'Inghilterra sia gran simulatore, e che si lasci governare più dall' interesse che dalle sue promesse.*

(6 octobre.) Le Pape a accepté le rôle d'arbitre entre le grand-duc et don Pietro. Le Roi offre ses bons offices au grand-duc auprès du Saint-Père et auprès du roi d'Espagne.

Il Re mi disse che il duca di Lerma andava facendosi tuttavia più grande.

Le Roi est toujours souffrant : *E mi viene anche detto, che quella carnosità, o ulcere che si sia, lo travagli forse più nell' animo che nel corpo, per l'apprensione che egli abbia di non ne avere a guarire. E so io che il suo medico ebbe a dire in segreta confidenza al contestabile, che il Re non poteva vivere due anni. E poi è stata fatta fare un' assemblea secretá di medici sopra la vita del Re, dove hanno concluso che egli possa andar poco tempo innanzi.*

Grande irritation du comte de Soissons contre M. de Rosny, qu'il dénonce au Roi comme un serviteur ingrat et infidèle : *Questa mattina poi ho saputo, che, oltre ai suoi particolari, il conte assicurasse il Re, che Rosny gli era un servitore ingrato, un traditore che l'ingannava; e che, quando Sua Maestà ebbe male, egli, dubitando della sua morte, spedì al contestabile per far lega seco contro al Delfino in favore del principe di*

Condé; e che ne aveva testimoni che glie lo proverebbono. Ognuno è in favore del conte. Cependant Rosny a fait des excuses au comte de Soissons, et le Roi a assoupi l'affaire : *E di così si è fatto questo impiastro, per usar le medesime parole che mi ha dette la Regina.*

(19 octobre.) Il y a deux partis à la cour : celui du comte de Soissons, à qui M. d'Épernon a offert son concours, et celui de M. de Rosny, qui s'appuie sur le connétable et sur les huguenots, Bouillon, la Trémouille : *E forse sono per deprimere il Delfino con il pretesto che non sia legittimo, e elevare e far dichiarare dal loro partito il principe di Condé per successore.* Si ce parti se déclarait pour le Dauphin, ce serait à la condition *di tenerlo come prigione.* De toutes les façons on doit s'attendre à la guerre civile, car le comte de Soissons ne consentira jamais à céder la régence au prince de Condé : *non l'avendo egli nel suo intrinseco per legittimo.* Au reste, le comte de Soissons déclare ouvertement qu'il tiendra pour le Dauphin et pour la Reine; il s'est joint aux membres du conseil qui ont décidé le Roi à communiquer à la Reine toutes les affaires d'État.

Dans ces circonstances critiques, il faut que la Reine ne néglige rien pour s'attacher la cour, *e la villa di Parigi, con l'esempio della quale tutte le altre si governano.*

XLVIII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Fontainebleau-Paris, novembre-décembre 1603.

ANALYSE.

(17 novembre.) Bon accueil du Roi : *Venendo egli alla volta mia, mi disse : « Voi « vedete; io fo che Rosny mostri a mia moglie, la quale appunto se ne ritira nel suo gabi- « netto con lui, tutto il mio Stato. E voglio tener consiglio due volte la settimana, e che « ella vi si trovi, quando non vi potrò essere io, acciò che ella si renda capace di tutto. »*

Le Roi offre au grand-duc quatre colonnes de beau marbre noir, pour contribuer à l'ornement de la chapelle que celui-ci fait construire à Florence dans l'église de San Lorenzo.

Sa Majesté souffre encore d'un mal qu'elle a eu au genou; elle n'en veut pas moins montrer ses galeries et ses jardins à Giovannini, en s'appuyant sur lui et sur Zamet : *E mi disse, con tutto che fusse però un poco zoppo, di sentirsi molto bene, e di sperar che Dio gli faria la grazia di vivere anco dieci anni.*

Malgré la défense des médecins, le Roi veut courir le cerf, et, au retour, il

passe une mauvaise nuit : *Egli, come dice la Regina, non fa punto capitale de' ricordi sopra la sua salute;* il s'épuise en exercices violents, mange et boit sans discrétion : *non ha buona cera, e invecchia.*

La veille de la Saint-Martin, la Reine, pour la première fois, a assisté au conseil. De plus, elle ne doit pas perdre de vue le Dauphin : *Affinchè ella e non altri ne fusse la padrona in caso della morte del Re, oltre al pericolo che egli porterebbe d'essere avvelenato.*

(28 décembre.) Intrigue pour retirer les sceaux au vieux chancelier, et les donner à M. de Sillery. Échec de ce dernier : *Che è tenuto il più doppio e il più adulatore cortigiano che ci sia, e del quale il Re si serve anco per mezzano de' suoi amori con la marchesa.*

M. de Rosny s'attribue le mérite d'avoir le premier engagé le Roi à faire assister la Reine au conseil : *E in somma,* écrit Giovannini, *il fin suo è, secondo che io scuopro dalle sue parole, di menare la danza a suo modo.*

Le comte de Soissons a quitté la cour; il est mécontent du Roi, et aussi de la Reine : *Parendogli che la si sia gittata con troppo suo disprezzo dalla banda di Rosny, che ha avuto adesso il governo del Poitou.*

Le parlement résiste encore à l'enregistrement de l'édit qui rappelle les jésuites : on attribue leur retour à la Reine. Le Roi, qui écoute volontiers le Père Cotton, ne tiendra pas compte de l'opposition et exigera l'enregistrement de l'édit : *Ma la maggior parte di Parigi ne è mal contenta, e ne augura al Re gran pentimento per la natura di questi uomini.*

Le Roi est allé à Saint-Germain; *e pernottò : e si trovò con la marchesa; e questo disordine gli ha causato un po' di risentimento di gotta e di stomaco; onde egli n'è divenuto si palido e si macilente, che pare che egli abbia avuto male un mese.*

XLIX.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, janvier-février 1604.

ANALYSE.

(11 janvier.) L'édit qui rappelle les jésuites est enfin enregistré : *Il ritorno de' gesuiti è favorito e protetto estremamente dal Re.* Le bruit court que la Reine songerait à prendre le Père Cotton pour confesseur, ce qui serait une faute; bien des gens ne lui reprochent que trop déjà d'avoir contribué au rappel de l'ordre : *Gli ugonotti e*

li politici hanno tenuto questo linguaggio in quest' occasione, nella quale il Re ha sempre avuto intorno questo padre Cotton, cioè : « Ora che il Re ha le orecchie piene di Cotton, non « ascolta più nissuno. » E Sua Maestà, risaputolo, se n' è messa in gran collera.

(20 février.) Le grand-duc écrit au Roi pour lui conseiller de faire des économies, et de régler ses dépenses sur celles du roi François Ier. Giovannini, en homme bien avisé, communique la lettre à M. de Villeroi, qui l'engage à ne pas la remettre à Sa Majesté : « *Io non son d'accordo, che voi legghiate questo al Re; voi lo fa- « rete saltare; dirà, che, proponendogli di ristrignere spese, voi vogliate fargli il precet- « tore.* » L'exemple du roi François Ier n'est plus de mise, aujourd'hui que le prix de toutes choses a plus que doublé : *questo augumento è generale per tutta l'Europa.*

Audience du Roi. Giovannini fait de vains efforts pour lui faire entendre combien l'abandon du marquisat de Saluces a produit un fâcheux effet sur l'esprit des princes italiens, et combien il serait désirable que Sa Majesté revînt sur cette fatale résolution : *Il Re non ha una voglia al mondo di riavere il marchesato, per avere a rendere la Bressa; e credo che non si applicherà mai l'animo.*

Le Roi a des soupçons sur la fidélité du duc de Guise : *Il qual duca si è unito e sta oggi bene con il generale Gondi e il marescial di Brissac; il quale per fare imbrogli e rivolture è il più fine uomo di Francia; e è Spagnuolo, e unito con Villeroi e con tutta la sua fazione.* Les mesures de précaution sont prises.

M. de Rosny est souvent intraitable, mais sa femme est plus accessible : *Ma, perchè si è scoperto che la moglie tira gagliardamente alle recognizioni, mediante le quali fa fare a suo marito molte cose, e forse d'accordo, per non apparir lui che aspira a farsi ricco per quei modi che può, poichè il Re, dice lui, non gli dona nulla; e ho anche questo riscontro dalla Regina : io avevo pensato, che ci fosse forse riuscito per questo mezzo della moglie far meglio li nostri affari, con il fargli dire, che, se ella operassi che ci fusse assegnata e pagata una tal somma, l'uomo glie ne faria pagare a lei della medesima una tal parte.*

Intrigues et conspirations. Les uns prétendent que le mariage du Roi avec Marguerite de Valois est toujours valable, et, à leurs yeux, le Dauphin est illégitime. La marquise de Verneuil, s'autorisant de la promesse du Roi, considère son propre fils comme seul légitime, et le Dauphin comme un bâtard : *Se la regina Margherita fa quel che la dice di voler fare, cioè di testare e di lassare tutti i suoi beni al Delfino, ciò sarà uno autenticare per la sua parte maggiormente il mariaggio, e uno indebolire assai il pretesto delli ugonotti.*

Cependant le vieux d'Entragues, le comte d'Auvergne, la marquise elle-même, compromis tous trois dans une nouvelle conjuration et soupçonnés d'être vendus à l'Espagne, sont en prison : *E il Re è in una passione grandissima di vedere la marchesa, ritenendolo un poco l'onore del mondo e lo sdegno della Regina. Tratta ora d'avere la so-*

rella; e già si era accordato di dargli cinquanta mila scudi che ella domandava, perchè gli servisse di copertura a veder la marchesa; ma la sorella non ha voluto poi acconsentire, mentre che Sua Maestà tenga prigioni il padre, il fratello e la sorella. E di così lo vanno menando a poco a poco ne' pericoli della sua vita, e di mettere il fuoco nel regno. Le prince de Joinville, *innamoratissimo della marchesa*, est suspect; le duc de Guise *fa spese sopra le sue forze, e fa credere che le faccia col denaro di Spagna... Questa corte e il regno è pieno di fazioni e di divisioni, e Spagna le fomenta.*

L.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 26 février 1604.

SOMMAIRE. — Conseils donnés par le grand-duc à la Reine. Difficultés de la situation de cette princesse. Caractère et conduite des principaux ministres; elle ne peut pas compter sur leur concours. Le Roi jaloux de son pouvoir.

Io lessi alla Maestà della Regina quell' inserto di Vostra Altezza de' 11 di gennaro; e, avendolo ella udito e ponderatolo attentissimamente, mi disse, che ringraziava Vostra Altezza del zelo che ella conserva tuttavia del suo servizio, conoscendo molto bene che nasce dalla sua continuata paterna affezione verso di lei; che i suoi ricordi di osservare tutti li negozii che passano, di farsene padrona, d'imparare e di operare attualmente, e di fabbricarsi appoggio e consiglio sincero e di momento per il suo stabilimento, siccome sono amorevolissimi e prudentissimi, così non lascerà di farne precipuo capitale, con il metterli in esecuzione con ogni maggiore accuratezza, e di ingegnarsi con ogni più esatta diligenza di far conoscere a Vostra Altezza che ella non consuma il tempo nella sola nuda voluntà di voler fare; che procurerà anche di fabbricarsi appoggio fedele e atto a sostenerla e consigliarla in ogni avverso accidente, se però in Francia nei tempi odierni egli è possibile trovarne e fidarsi in alcuno.

Ella conosce molto bene la natura e li fini di M. di Rosny; e non le permettono di potersi appoggiare a lui, perchè niente l'assicura che egli sia fermo e sincero amico. Oggi mostrerà d'essere tutto suo : « Mi

« farà buona cera, mi prometterà servizio, dirà bene di me; domani mi « farà l'inimico, mi guarderà a traverso, e in cambio d'osservarmi il ser« vizio, mi farà disservizio, ingiuria e dispetto, e dirà male di me. » E nel dir male di altrui, nel biasimare e nel vantarsi di cose che sieno in pregiudicio del servizio e dell'onore altrui, non solo non la risparmia a qualsivoglia qualità di persona ben grande, ma non ha anche rispetto di parlarne in presenza di molti e de'suoi propri servitori; compiacente poi e vantatore delle sue opinioni e delle sue azioni, le quali per lo più nascendo dalla natura, le inclinazioni che egli ha piuttosto al male, ai disordini e agli scompigli, dimostrano che egli ha più presunzione che giudicio. Che se gli è fatta rimostranza, che non siano buone, o che le possino essere almeno migliori, egli non solo vi si ostina maggiormente, ma anche le cambia in maggior disordine e scompiglio e danno altrui; e in conseguenza fa stridere ognuno, odiare sè stesso, e biasimare chi lo sostiene, chi se ne serve e chi gli crede. Insomma egli è amico senza disegno, come si dice in Francia, cioè non far capitale di nissuno, nè di potere ricevere servizio da nissuno. Quanto alli fini, si può dire è ugonotto; vuol essere e sarà sempre poco affetto alli cattolici, e tanto manco, quanto che, essendo anche vano e glorioso come si è detto, egli ambisce a farsi capo degli ugonotti. E dando ad intendere al Re che non si può fidare di verun altro più che di lui, nè promettersi che verun altro più che lui possa tenere in freno bassi e senza autorità tutti li altri grandi ugonotti, il Re non solamente gli crede, con l'aver commesso alla sua fede cinque o sei principali carichi, l'arme e li denari e il governo del Poitou, per non dire quello del regno, e con l'accrescergli sempre più l'autorità; ma pubblica ancora di volerlo far generale del suo essercito, quando si avesse a mettere in campagna. E egli gonfio di questa ambizione, tanto più diventa insolente, e tanto più dimostra che i suoi fini siano di fabbricarsi tanta sopranità e tanta potenza, che nella morte del Re non solo non possa essere offeso, nè dai principi, nè dal popolo, nè da tanti altri malcontenti offesi da lui, ma che, trovandosi la Regina e il Delfino in estrema necessità di gettarsi nelle sue braccia, abbia a maneg-

giare il regno a suo modo; e conseguentemente a metter l'armi in mano all'uno e l'altro partito; non essendo per comportare i cattolici che egli governi, e che, quando non gli riesca staggirli nelle mani la Regina e il Delfino, come facilmente non gli riuscirà, abbia almeno modo, con il rifuggirsene in Poitou alla Rochelle, e con il portarvi l'arme e li denari, di adoperarle contra li suoi nimici, e di mettere il fuoco e lo scompiglio nel regno, secondo che lo inclina il suo instinto naturale in un uomo che è di tal natura, e che ha simili fini, che è offendibile e odiato da tutti, e che è di diversa religione. La Regina conosce bene che ella non deve e non può averlo per suo appoggio, e fare il suo fondamento in lui; ma, mentre che vive il Re, e che il Re l'ami, gli creda e li dia quasi tutta la sua autorità, bisogna che la Regina, non solamente dissimuli e non lo dispregi, per ovviare anche che li ugonotti non credino che ella non ami la lor fazione, in che non è mancato chi abbia voluto dar loro ad intendere, e ne sono anche in qualche dubbio; ma lo accarezzi, mostri di farne conto e di stimarlo, e procuri di cavar da lui delle conoscenze e delle intelligenze delli affari, e di aver anche il suo mezzo, o almeno non l'aver contrario nel conseguire qualche suo desiderio di giovare altrui; e particularmente nel reprimere li fini e gl'imbrogli della marchesa, alla quale egli è oggi poco amico, se però, essendo egli sottoposto a mutar ben presto autore, si può promettere d'un uomo di tanta incostanza. Il quale, avendo voluto fare apparire qua a ognuno che sia stato lui che abbia persuaso il Re ad ammetter la Regina in consiglio e nelli affari, e poi non sono molti giorni, che egli disse in camera sua, che la Regina si voleva mescolare degli affari, ma che egli ne la impedirebbe bene. È necessario dunque che la Regina dissimuli, e faccia come li speziali, che cavan dalla vipera, animale tanto velenoso, l'utriaca, che è così profittevole per la sanità del corpo. E camminando, innanzi di questa maniera, non lasserà di restringersi o con ministri o con principi, de' quali il tempo e l'occasione le scuopriranno di potersi promettere della lor fede e del lor consiglio e appoggio.

E, quanto al mostrare l'Altezza Vostra di ristrignersi con il gran

cancelliere, Villeroi et Sillery, e al parlar loro più spesso che ella possa separatamente per minor apparenza, e domandar consiglio e aiuto per acquistarsi benevolenza e intelligenza, Sua Maestà dice che, se Vostra Altezza fusse stata informata della selvatichezza e del silenzio che usa con lei Villeroi, e delle bugie e delle simulazioni con che tratta seco Sillery, o arebbe limitata la sua esortazione, o, se ella conoscesse bene adentro questi cervelli, non la arebbe persuasa con tanta efficacia, se già ella non ne sia stata stimolata da qualcuno di loro o da altri, non bene informati del lor procedere. Ma se ella si è mossa dalla credenza che ella abbia, che questi tali possino essere appoggio e sostegno sicuro di lei, e darle sincero consiglio e fedele, la Maestà Sua le fa sapere, che Villeroi, fuor della presenza del Re, nell' occasione di negoziare seco, mai si lascia vedere da lei, mai ha cercato nè cerca di parlarle, nè mai ha presa opportunità veruna di trattare seco qualcosa, nè di appiccar seco intrinsichezza almeno quando il Re va fuori alla caccia, come hanno fatto molti altri consiglieri. E non è però che ella, dissimulando questa salvatichezza, si sia mai ritenuta di parlare a lui, di richiederlo de' servizii della sua carica, e di fargli sempre buon viso e dargli animo di scuoprirle una volta l' umor suo, se fusse inclinato a star segretamente unito con lei. Ma egli non solo non l' ha mai fatto; ma si è accorta anche la Maestà Sua, che, nelle cose, che toccano alla marchesa, egli non dice mai nulla in favore di Sua Maestà, ossia per non dispiacere o per adulare il Re, o sia per l' amicizia che egli abbia con lei; sapendosi che egli bene spesso la presenta di galanterie e tien seco egli e la nuova (?) stretta amicizia. Ora con persona tanto ritirata e tanto cupa, e che tenga una pratica, la quale Sua Maestà non è ben sicura che proceda sinceramente con lei, che i suoi fini non possino essere in disservizio del Delfino, con tutto che ella procuri per ogni via di persuadere il contrario alla Maestà Sua, e di non essere anche ritornata nè voler più ritornare a far male con il Re, dice la Regina, come vuole Vostra Altezza, che ella possa aver confidenza, si possa aprire, e possa pigliar consiglio? Oltre che tutto il mondo vuole che egli sia più d'animo

Spagnuolo che Francese, e che egli non voglia ancora opporsi punto alle azioni di Rosny, perchè egli non abbia a opporsi alle sue, e che in ciò siano ambi d'accordo nelle loro ambizioni.

Quanto a Sillery, la Regina dice, che, avendolo esperimentato per il più adulatore, simulatore e doppio ministro che abbia il Re, e che egli ancora tenga la mano, e fomenti la pratica della marchesa, e porti ambasciate innanzi e indietro, non sa come ella possa promettersi fedele e leale consiglio e appoggio anche da lui; oltre che, conferendo sempre il Re ogni affare alla Regina, e sapendolo Sillery, egli, ancorchè la Regina talvolta si metta a volerle discorrere seco, quasi sempre si ritira, e fa dimostrazione d'essere ignorante. E sapendo la Regina che non è vero, tanto più le pare di non si potere aprire con uno di questa natura doppia, sfiduciata e non libera, conosciuto anche per tale universalmente da tutti. Oltrechè fin la stessa marchesa, benchè amica d'ambiduoi, ha detto che la Regina si deve guardare da loro.

Il gran cancelliere poi è grand'uomo, da bene, sincero e devotissimo e affezionatissimo ancora al servizio e al bene della Regina, e ella lo conosce e lo tiene per tale da potergli confidare ogni cosa, e da poter ricevere da lui ogni amorevole e prudente consiglio, e se ne servirà; ma oggi egli non è più unito intrinsicamente con Villeroi nè con Sillery; perchè egli sa che Villeroi ha voluto fargli levare il sigillo per darlo a Sillery, e tiene che egli l'abbia tradito, e violata la loro buona amicizia; di maniera che egli è solo e vecchio, e non ardisce di andare a trattener la Regina, per dubbio che il Re non sospetti che egli la consigli. Egli l'ha detto a me confidentemente, mi ha narrato la trama di questi suoi amici, mi ha accennato che bisogna che la Regina abbia l'occhio ai fini di Rosny, che sono per boriosità; che però ella non lo disprezzi ma l'accarezzi; e che io assicuri Sua Maestà che egli l'ama cordialissimamente, e che la servirà con ogni fedeltà, e che, non potendo egli per il respetto di sopra lassarsi spesso vedere da lei, potrà fargli sapere le sue occorrenze per qualche suo accosto e fedel servitore; perchè, se il Re sapesse che egli la consigliasse e tenesse segreta confidenza seco, si terria rovinato. E di così si governerà la

Regina, tenendosi ristretta seco con simil segreta intelligenza. E non lascerà anche di quando in quando di andare ella medesima in casa sua, sotto pretesto di qualche cosa che non possa dar ombra a nessuno.

Vostra Altezza ora giudichi lei, come in questa diffidenza e salvatichezza di quei duoi ministri ella possa fondare il suo appoggio, e sperare sincero consiglio e aiuto, e le dica il suo prudente parere, che la Maestà Sua lo stimerà grandemente. Se il desiderio loro fusse il medesimo di stare uniti e legati con la Regina, toccava e toccherebbe a loro ad aprirsi con lei; e se ne fussino stati ritenuti dal medesimo dubbio che ha il gran cancelliere, arebbon ben potuto una volta lasciar intendersi e scuoprire a Sua Maestà libera e sinceramente il loro intrinsico, per tenere poi con essa segreta confidenza nel modo medesimo che ella farà con il gran cancelliere. Ma, portandosi di tal maniera, la Regina ha qualche ragione di stare anche ella sospesa, e di non si addomesticare intrinsicamente con loro. E però andrà dissimulando, finchè il tempo scuopra la candidezza del cuore degli uomini, operando per ora secondo il prudente e puro consiglio del gran cancelliere, per far anche cosa grata a Vostra Altezza. La quale creda, che una principessa allevata si strettamente nelle camere, difficilmente può mostrare di profittare in tre anni, in un paese non conosciuto, e con uomini tanto stravaganti, tanto diversi e tanto mutabili, e con un marito tanto accorto e raffinato, e che vuole essere il maestro di bottega; e che le è stato bisogno consumare questo tempo in imparare prima a conoscere un poco queste temperature. Ma ora s'ingegnerà di discendere a quella prudente e soda esecuzione di quella voluntà, che ella ha avuta e ha di mostrare d'esser nata del suo sangue, non solo per contento e sodisfazione di Vostra Altezza, e per reputazione di sè stessa, ma per essere tanto più utile per il servizio della sua serenissima casa.

Tutto questo mi ha detto Sua Maestà per risposta del detto inserto, e comandatomi che io lo rappresenti puntualmente come faccio a Vostra Altezza; alla quale io soggiugno, che malamente può la Regina

mettersi spesso a parlare con li detti o altri ministri e con li principi ancora; perchè ella ha scoperto, che il Re, che per natura è sospettosissimo, non l'ha per bene, e quando ella parla vuol sapere tutto curiosissimamente. E so io, che, vedendo egli che il duca di Guise serve e osserva la Regina, e che ella fa stima di lui, sì per esser principe che se ne mostra affezionato, come per il governo che egli ha, il Re ne l'ha ripresa, e dettole sino che ella vorrà fare come la Regina Madre, la cui memoria egli non ama punto. In somma il Re è un cervello così fatto, che non può patire che ella s'intrinsichi con nissuno, sebbene egli l'ama e l'accarezza più che mai; e vuole, e se ne lascia intendere, che ella governi suo figliuolo doppo di lui, non considerando poi, che bisogna intanto che ella si fabbrichi degli appoggi e una benevolenza tale da poter sostenere quel peso, e conservarsi gli umori. Ma con tutto ciò ella non lascia di fare quello che ella può per questo effetto, non ostante simile umore del Re. Dal quale umore se Villeroi e Sillery fussero costretti di stare così ritirati dalla Regina, arebbon potuto almeno accennargnene, e farne seco scusa, sapendo massime di potersi fidare della sua segretezza.

LI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 5 avril 1604.

Sommaire. — Démarches et coupables intrigues de la marquise de Verneuil; sa déplorable influence sur l'esprit du Roi, même après son crime. Triste situation faite à la Reine.

La Regina procura d'impedire questi fili della marchesa; e, se si potrà scoprire chi sieno quei cinque personaggi che ella dice che per dopo la morte del Re le hanno giurata fedeltà per correre la sua fortuna, come se ne fa ogni diligenza, potrebbe forse riuscire alla Regina il rovinarla; se bene, quanto a me, non credo che il Re ne fusse per tener conto. Poichè, essendo tante altre cose in campo da farla decapitare molto ben chiare e vere, egli non ne fa veruna stima, e non le

vuole anche sentire. Anzi conferendo egli uno di questi giorni passati a M. di Rosny un po' di collera che egli aveva con la marchesa, perchè ella non aveva voluto consentirgli il letto, M. di Rosny dicendogli: « Che avanti che il suo figliuolo si fusse legittimato, ella gli consentiva, « credendo di farlo come moglie; e che dipoi ella non sta per altro ri- « trosa, se non perchè ella crede che la Regina sia per morirsi presto, « e che egli abbia tanto più ad accendersi a torre lei per moglie; » egli se ne incollerì seco, e gli disse che l'odio che egli portava alla marchesa lo faceva parlare di quella maniera.

E' si era detto che la regina di Inghilterra aveva scritto una lettera a questa donna, per questo gentiluomo che è venuto qua a condolersi della morte di Madama, sorella del Re; ma io ho riscontro che è stato il re che le ha scritto e non la regina; e volendo egli andare a complire con lei, il Re medesimo gli dette il giorno e l'ora per trovarvisi anch'egli, come fece, per farli vedere i suoi figliuoli; azione biasimatissima, ma procurata da lei, acciò che il mondo inferisca, dal tenere il Re pensiero di farla visitare, che egli la tratti come sua moglie.

Come io scrissi a Vostra Altezza, questa donna aspirò alli stati che aveva madama di Bar, poi al governo di Normandia; ma, non avendo potuto riuscir l'effetto, nè di questo, perchè Montpensier si è un poco riavuto, nè di quelli, perchè son fidei commissi, va ora, come Vostra Altezza sente, praticando questa allianza, che saria di gran conseguenza[1]; e di più ordendo una tela d'avere un altro governo di non punto minore importanza, e questo è di Anjou, d'Orléans e d'altre provincie, che son tutte sul fiume della Loire; alla sboccatura del quale, sul mare Oceano, v'è una bell'isola, che è del vescovo di Parigi, luogo opportunissimo, rispetto a una fortezza che vi è, di introdurvi li Spagnuoli, e da far loro intratura per detto fiume fin dentro alle viscere del regno, da metterlo sottosopra. E ella che conosce questa opportuna commodità, tratta anche strettamente d'avere in compra questa bell'isola dal detto vescovo, che è tutto di lei; e il car-

[1] L'alliance de sa fille avec le jeune duc de Longueville.

dinale Gondi, benchè non sia dell'autore di questo suo nepote, non ci sa nè può rimediare per la vecchiezza sua.

Ai giorni passati la marchesa, trovandosi in compagnia di quattro o cinque, che, parlando del Delfino, dicevano, che egli aveva le membra ben proporzionate, e che egli era di forte complessione, soggiunse che il suo figliuolo era più bello, e arebbe le braccia più forti del Delfino.

Un padre Portughese cordeliere, che è qui predicatore, avendo ripreso il Re di questo adulterio, e di tenere in mano a questa donna questa promessa, Sua Maestà rispondendoli che la detta promessa non valeva nulla, e che egli se la facesse mostrare e considerasse tre nullità che vi sono, egli gli rispose : « Che il non valer nulla non « bastava a fare che gli uomini scelerati non la pigliassero per un pre- « testo di mettere il fuoco nel regno. » E, avendo saputo la marchesa questo colloquio, mandò a dire a questo padre che si guardasse bene di non entrar più a parlare di detta promessa. Poi mi ha detto la Regina aver saputo, che ella ha giurato di voler rovinare questo buon padre.

Io faccio sapere tutti questi particolari a Vostra Altezza, perchè ella venga tanto più in cognizione della maligna intenzione che si scuopre, così dalle azioni come dalle parole, che ha questa donna di metter garbuglio in questo regno, e di riempirlo di miserie. La Regina si va governando in ciò molto prudentemente, e si va acquistando tuttavia qualche servitore, se bene con difficultà, per la naturale curiosità che regna nel Re di sapere ogni cosa; e per la gelosia ancora che gli è messa da costei, che la Regina, come di sangue Fiorentino e vendicativo, non pensi e non tratti d'altro che di farla precipitare; e ciò con artificio per duoi fini : l'uno, perchè ciascuno si tenga lontano dalla Regina, siccome di già segue per essere noto questo sospetto del Re; e perchè la Regina, restando priva di parlare, non potrà acquistarsi confidenza con nissuno; e se pur ella parla o negozia di qualche affare, che pur bisogna che talvolta questo si faccia, non solamente la marchesa lo sa, mediante certe donne di camera della Regina, ma an-

che il Re, il quale poi esamina la Regina, e vuol saper tutto da lei, e quel che le abbia detto il tale e il quale, e va poi a riscontrarlo; sicchè ella resta tanto assediata, e circumventa dalla guerra che le fa costei per tutti li versi, e forse anche nella vita, che se la conscienza non ne la rimordesse, come ella mi dice qualche volta, pregna di travagli, non sarebbe gran fatto la pazienza le scappasse. L'altro fine è, che, dando ad intendere al Re che la Regina sia vendicativa e opiniastra, che ella non può promettersi da lei, dopo la morte del Re, se non persecuzioni e travagli, vuol poter cavare dalla Maestà Sua in sua vita lo stabilimento e la sicurezza di lei e de' suoi figliuoli.

Adesso si va a Fontainebleau, e, fatto Pasqua, il Re la farà venire là sugli occhi della Regina, per artificio di lei, che vuole stare alla corte, per seminare sempre zizanie e broglierie, e per aver occasione di far grandi li suoi figliuoli.

LII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, mai 1604.

ANALYSE ET EXTRAITS.

1° ANALYSE.

(5 mai.) Un commis de M. de Villeroi est convaincu d'avoir livré les secrets d'État aux Espagnols. Négligence de ce ministre : *Egli vien grandemente tassato, non solo della crassa negligenza che egli ha usato nell' eseguire l'ordine di farli metter le mani addosso, avendone egli avuto commodità e tempo opportunissimo; ma che, essendo Sua Maestà stato avvertito tanto innanzi che in Spagna sapevano tutti li pensieri, disegni e fatti suoi, egli non abbia usati quei termini che si potevano usare per venire in cognizione donde il male veniva. Villeroi si è mostrato grandemente afflitto e melanconico; e perciò il Re ha cercato di consolarlo con il difender la sua innocenza e con altre dimostrazioni. Ma Sua Maestà e putta scodata e molto fine. Il gran cancelliere, che ha fatto il processo di questo tristo, mi ha affermato che l'accidente è di gran conseguenza, perchè il re di Spagna ha potuto sapere tutti di loro negozii. E questo pacchetto di lettere di molta importanza che si spedì in Inghilterra a M. di Rosny, che fu rubàto, e non si potette mai saperne nulla, si crede ora che costui lo rubasse, e lo mandasse in mano di Spagna.* Le commis ne sachant

pas l'italien, M. de Villeroi rassure Giovannini en lui affirmant qu'il n'a jamais été chargé de déchiffrer la correspondance du grand-duc. Cette assurance est insuffisante, car ce commis était assez habile pour s'informer auprès de ceux qui déchiffraient les correspondances qui ne lui étaient pas confiées à lui-même.

La Reine a à se plaindre de M. de Rosny; elle s'étonne qu'un homme de ce caractère *possa durar tanto con il Re, che è di dolce natura. La Regina sta sempre intorno al Re, ora che egli si purga.*

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *16 mai.* La marquise de Verneuil; son inconduite. Aveuglement du Roi. Ses incroyables exigences à l'égard de la Reine, qui se conduit avec autant de modération que de dignité. Intéressants détails. — *24 mai.* Détestable ambition de la marquise de Verneuil; son entretien avec madame de Longueville. Dangers qu'elle peut faire courir à la Reine, au Dauphin, au royaume.

16 mai.

Il Re è più stimulato e più travagliato dall'amore della marchesa che dai pensieri che deve avere per il beneficio del suo regno, mentrechè con gran desiderio egli aspettava che ella finisse una sua purga, per fare che anch'ella venisse qui, e per giustificare sè stessa e tutta la corte d'una imputazione, che il conte d'Auvergne, benchè fratello, le aveva data appresso la Maestà Sua medesima : che ella fusse pregna di M. il Grande e del duca di Guise, che avevono dormito con lei molte volte. La quale imputazione acquistava tanto più di fede, quanto che s'intendeva che la sua purga non consisteva in altro che nell'essersi fatto cavar sangue due volte per li piedi e per il braccio, e in fomentazioni e in altri imbrogli sul corpo per farsi sconciare. Sua Maestà aveva anche deliberato che la detta marchesa conducesse seco li suoi figliuoli, e che in un tempo medesimo ci fusse condotto ancora il Delfino e Madama; e mandò espressamente M. di Souvré per levarli di Saint-Germain. La Regina non potendo comportare questo mescuglio di figliuoli in simil congiuntura della venuta della marchesa, e come certa che il Re, tirato dalla sua passione e dalli stimoli della marchesa, arebbe fatto più carezze alli bastardi che alli legittimi, perch'ella ha questa mira ch'egli apparisca al mondo che i suoi sieno più amati dal padre che quelli della Regina, per fuggire li scandali e le male sodisfazioni che sariano potute nascere da questa comparazione, e

l'ingiuria parimente che ne arebbe potuto ricevere ella, operò segretamente che il Delfino non venisse qua, facendo pigliare scusa che egli fusse infreddato.

Il Re, che aveva dato ordine alla marchesa di venire e di condurre li suoi figliuoli, lo disse alla Regina, e si lasciò quasi intendere che egli avrebbe avuto caro che ella le avesse fatta buona cera e accarezzatola. La Regina gli domandò se egli era resoluto, come tante volte le aveva detto di voler fare, di levare dalla madre quei suoi figliuoli, e di tenerli appresso del Delfino. E egli le rispose di non volerlo fare contra la voglia della madre. La Regina, senza replicargli altro, gli fece dire, la sera avanti il giorno che doveva comparir la marchesa, per M. di Sillery, per fuggire l'occasione di piccarsi insieme più di quello avevon fatto li giorni adietro per questo medesimo conto, che, poichè egli non voleva altrimenti ritenere appresso di sè li suoi figliuoli, ella non arebbe potuto veder loro nè lei di buon occhio, non che carezzarli, per non ricevere sugli occhi un affronto e un dispregio tale, e per non potere in modo alcuno l'animo suo, che è di principessa, comportare in faccia simile obbrobrio in presenza di tutti li principi della Francia, sicchè loro e tutto il mondo avessino a fare una conseguenza che il Re non l'amasse, non la stimasse, anzi la dispregiasse; e che repugnando a questo il suo sangue, l'onor suo e la sua reputazione, si scusava con Sua Maestà, se ella non l'arebbe obbedita in un comandamento di tanto suo pregiudicio e disonore. Sillery, che è solito portare innanzi e indietro simili ambasciate, fece questa complitamente. Il Re la sentì con gran disgusto, e le fece per il medesimo dare risposta : « Che egli era il padrone; che voleva essere obbedito; « che gli altri re non avevono trattato le regine così bene come faceva « egli lei; che si guardasse un poco, come la duchessa di Mantova, sua « sorella, era trattata ella da suo marito; e che ella avvertisse, che con « questo suo modo di fare, ella rovinava il Delfino; perchè potendogli « ora con verità la marchesa rinfacciare l'odio che ella porta a lei e ai « figliuoli, saria forzato a rendernela sicura con governi e con piazze, « come ella domanda, e con simili altre cose. » A questa replica la Re-

gina non si mosse punto del suo proponimento, rispondendo : « Che « se egli gli darebbe fortezze e governi a questa donna, egli stesso rovi- « nerebbe il Delfino e il regno; poichè egli sapeva, e tante volte se n'era « doluto con lei delli suoi perversi e diabolici fini. » Sillery avendo di nuovo fatta questa replica al Re, e esortatolo ancora di non volere altrimenti parlare egli di ciò alla Regina per quella notte, egli se ne andò al letto senza dirle nulla.

Ma perchè la marchesa la mattina seguente doveva incaminarsi per qua, levatosi il Re di grand ora, disse alla Regina : « Che andava a « rincontrarla, e poichè ella non voleva vederla, avvertisse di non fare « il suo peggio, e di non fabbricare la rovina del Delfino. » E su questo le replicò tutto quel che le aveva fatto dire da Sillery. E, stando la Regina ferma sul suo proposito, soggiugnendo che fuori de' suoi occhi non gli teneva nè voleva tener conto de' suoi gusti, egli se ne montò allora allora a cavallo a trovare la marchesa a mezza strada, dove ella si aveva a fermare a desinare. E quivi scrisse subito a Rosny una lettera, nella quale, parendo che si conoscesse che questa sua precipitosa partenza arebbe potuto un po' pregiudicare alla sua reputazione, lo pregava di far officio che la Regina acconsentisse alla venuta della marchesa per un giorno solo; affine che egli non fusse forzato a far peggio. In questo mentre saputasi nella corte la fuga del Re, tutti questi principi, tutto il consiglio non cessavano di lacerarlo e di biasimarlo, che avendoli fatti chiamare per risolvere le cose di importanza, in cambio di attenderci, le avesse lasciate in abbandono per seguitare una puttana. E altretanto di laude davano, e hanno sempre dato alla Regina, d'essersi governata così.

Rosny, ricevuta la lettera del Re, la conferì con Sillery e con Villeroi, a fin di trovare un temperamento tale, che la Regina concedesse sì poca cosa al Re, per divertirlo da queste pazzie, e dal concedere in questa congiuntura, della quale la marchesa si saria valsa, qualcosa che potesse apportare pregiudicio al Delfino. E parlato e discorso di ciò con lei, confortandola a non voler esser causa che il Re si getti via dalla sua reputazione, e si metta a fare cose che potrebbono apportare

tanto danno al suo figliuolo, che non solo egli, ma tutto il regno avesse cagione di dolersi di lei; ella rispose loro : « Che a lei, che era « nata principessa, era molto difficile comportare sulli suoi occhi una « donna, che voglia competere seco di regina, e pretendere che i suoi « figliuoli sienò legittimi e quelli di lei bastardi, e che vadia ogni giorno « machinando la rovina del regno con questi suoi pretesti; e che com- « portandola sugli occhi, il mondo l'abbia a pigliare per un testimonio « ancora che ella sia senza spirito e senza ingegno, e che il Re abbia ra- « gione di non l'amare e di dispregiarla. Con tutto ciò, che per salvare « il Re dalle sue pazzie e dal suo biasimo, e perchè nè il suo figliuolo, « nè il regno, nè loro che lo governano abbino mai cagione di dire che « le sue passioni abbino apportato loro pregiudicio, si disponeva d'in- « goiare questo boccone amaro tanto più volentieri, quanto che restas- « sino essi tutti in maggior obbligo di pigliare la sua protezione, e di « rimostrare al Re il suo dovere, perchè egli la rispetti in conspetto del « mondo, come ella merita, avendoci massime un figliuolo. » Ricevuto Rosny questo consenso, che per un giorno solo la marchesa potesse venire a star qua, lo scrisse al Re, che stava aspettando la risposta sull'osteria a mezzo cammino, dove era arrivata la marchesa con li figliuoli. Ma, vedendo il Re che la detta risposta tardava a comparire, ne rimandò a Parigi tutto il bagaglio della marchesa; onde quando ella arrivò, non si potendo servire di quel consenso della Regina, si messe in carrozza con la marchesa, e andossene a Parigi. Ma come quello che conosceva la sua follia, la mattina seguente, per dare un po' di colore a questa gita, se ne andò a Saint-Germain a vedere il Delfino e Madama, alla quale era venuta la febre. Poi se ne tornò a Parigi, e vi stette quattro giorni, nei quali egli non s'è guardato punto di conversare pubblicamente e magnare con la marchesa. In questo mentre la Regina, che rimase molto contenta che quella risposta di Rosny non arrivasse in tempo, è stata qui tanto lodata di questa sua generosa azione, tanto compassionata, tanto corteggiata, e tanto servita e onorata da tutta la corte, da tutto il consiglio, da tutti questi principi e principesse, e in particolare dal signor duca du

Maine e dal contestabile, che invero questo accidente, se non altro, le ha fatto conoscere quanto la sia amata e stimata. A me il duca du Maine, il contestabile, il gran cancelliere, Villeroi, e molti altri personaggi principali ne hanno tenuto proposito lunghissimo, biasimando le azioni del Re, lodando la virtù della Regina, e dicendo, particularmente il duca du Maine, di volerla sempre servire e correre la fortúna sua e del Delfino. In questo tempo che il Re è stato a Parigi, non ha però mancato la Regina di scrivergli qualche lettera, conforme al parere di questi consiglieri, per addolcire un poco quell' umore conosciuto molto bene da loro. Ritornatosene poi qui, ha fatto buona cera e carezze alla Regina; e le racconterà anche, come egli è solito, tutto quel che egli arà fatto e detto alla marchesa, con tutte quelle altre novelle, che egli ha voluto rimestare sopra quell' accusa non verificata del conte d'Auvergne; le quali io so benissimo tutte come sieno passate, ma non conviene imbrattarne carte di simil materie. Mi è ben parso scrivere l'istoria di sopra, perchè essendo stata pubblica, Vostra Altezza non l'avesse intesa da altri, che forse non l'arebbon racconta come la sta pèr l'appunto.

Nell' arrivare qui il Re, io mi ero messo in luogo da poter fargli la reverenza, e egli vistomi, mi chiamò, e mi domandò come la Regina si era attristata della morte del signor don Pietro, e se io sapevo che gli Spagnuoli gli avessino fatto fare testamento; soggiugnendomi che egli ne aveva avuta la novella a Parigi.

24 mai.

Io ho comandamento dalla Regina di far sapere più presto che mi sia possibile al granduca, Nostro Signore, un particulare d'importanza che tocca nel vivo l'interesse della Maestà Sua, acciò che Sua Altezza per la banda e parte sua ci ponga remedio. E il particolare è questo; che la marchesa di Verneuil, la quale va tuttavia ordendo una tela da precipitare il Delfino e la Regina, ha richiesto madama di Longueville con grandissima instanza e persuasione di voler maritare M. di Longueville, suo figliuolo, nella sua figliuola, mademoisella di Verneuil;

dicendole fra l'altre cose, per tirarcela maggiormente, che, sebbene ella si era obbligata di maritarlo nell'altra figliuola del Re e della già duchessa, doveva nondimeno tener più conto de' vivi, in maniera da poterne render più servizio che una duchessa; esprimendo queste parole in modo, che s'intendeva che ella voleva inferire la presunzione che ella ha d'avere a essere regina. Poi per tirarla più facilmente nella sua volontà, le soggiunse : « Che ella aveva cinque gran personaggi, che le avevon giurata fedeltà di correre la sua fortuna; e che « volesse considerare un poco, quanto si faria grande il lor partito « (poichè alli cinque gran personaggi che ella ha si aggiugnerebbono il « duca di Nevers, suo fratello, e tutta casa Guisa); e che, se ella le pro« metteva di voler far seco questa alianza, gli arebbe anche nominati li « detti cinque gran personaggi dedicatisi per lei. » Madama di Longueville le dette buone parole, e la risolvette, che ci arebbe pensato un poco. Dipoi, con pretesto di mostrare alla Regina d'esserle affezionatissima serva, e per obbligarsi anche la Maestà Sua, perchè ella è grandemente ambiziosa, essendosi prima fatto con giuramento promettere di tenergnene segreto, le scoperse tutto il prefato proposito tenutole della detta marchesa.

Fatto questo, di quivi a due giorni, il Re domandò alla Regina iersera, se il duca di Modena stava più in voluntà di maritare una sua figliuola al detto M. di Longueville, essendo circa quattro mesi che detto duca, mi ha detto la Regina, le ha mosso pratica. E rispondendogli la Regina di non lo sapere, il Re le soggiunse, che arebbe ordinato a Sillery di scrivere e d'intenderlo; perchè egli aveva pensato, che saria stato meglio maritare detto duca di Longueville in mademoisella di Verneuil, sua figlia. La Regina, mostrando di non intendere questo senso, disse che forse questa damigella parrà troppo piccola; nè altro. La Regina dunque ha scoperto dalle parole del Re che egli presta il consenso a questa pratica, senza voler considerare li fini e li artificii della marchesa, anzi lasciando andare l'acqua alla china, d'una sorte che ella è per rovinare la Cristianità, non che questo regno.

La Regina ha gran perturbazione d'animo delle mene di questa donna, e dal pochissimo affetto e pensiero che ha il Re per il bene e per la conservazione del Delfino e sua; dando costei sotto mano ad intendere a tutto il mondo che egli non possa vivere molto tempo. E questo gentiluomo, che ha mandato il re d'Inghilterra a condolersi della morte di madama di Bar, è venuto per principal fine di vedere come si porti il Re; e ha anche portate lettere di quella regina alla marchesa, così m'ha detto la Regina. Ora Vostra Altezza vede che questa donna, tenendo forse per sicura la vicina morte del Re, e forse quella del Delfino, va tuttavia fabbricandosi un gran partito; nel che ella dura poca fatica, poichè non ci è nissuno dei principi nè nella nobiltà che non sia malcontento, e che non sia per abbracciare le occasioni del garbuglio. Ella si è anche acquistata Sillery, mediante l'ambizione che egli ha della cancelleria; la quale egli averà senza dubbio. E per averla, egli non solo non contradice mai al Re cosa che egli voglia fare per la marchesa e per li figliuoli in pregiudicio del Delfino e della Regina, ma non si vergogna ancora di servire per ruffiano. Villeroi, che è tutto suo e lo sostiene, seguita anch'egli quella bella danza insieme con tanti altri. Giudichi pure il granduca che qui si corre a un manifesto precipizio, se Dio non ci mette le sue sante mani, e ch'egli è necessario applicarci il pensiero per consiglio e per aiuto. La Regina fa quello che ella può; ma il Re, che si è scoperto gelosissimo, e non le permette di parlare con nissuno, e perciò nessuno anche ardisce di parlare a lei, le toglie l'autorità di aiutarsi d'avvantaggio alla scoperta, come fa la marchesa, che ha un consiglio di quattro o cinque diavoli, suoi partigiani, che vanno e vengono, e negoziano con il Re due o tre ore per lei, e con tutti gli altri scopertamente.

LIII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, juin 1604.

Sommaire. — *19 juin.* Le Roi fait bon visage à la Reine; il se repent de son escapade. Vive remontrance de M. de Rosny. Soupçons fondés contre la marquise. — *27 juin.* M. de Montpensier et le comte de Soissons; ambition de ce dernier. La conspiration du comte d'Auvergne, de M. d'Entragues et de la marquise est enfin découverte. Détails; aveux de d'Entragues et du comte. Étrange et coupable faiblesse du Roi. Intervention de la Reine, au nom du Dauphin et de tout le royaume. Noble hardiesse du président Jeannin. Le Roi pardonnera à la marquise; à quelles conditions?

19 juin.

Il Re ritornato da Parigi non si mostrò altrimenti sdegnato con la Regina, ma facendole carezze, e seguitando tuttavia di fargnene secondo il solito. Siccome pare che abbia riconosciuto l'errore di quella sua scappata, non tanto per sè stesso, quanto per una buona rimostranza fattagnene da Rosny, il quale gli disse liberamente : « Che, se « egli avesse a fare con una moglie che non fusse della bontà e della « prudenza della Regina, si accorgerebbe bene, che il disprezzarla e « averle poco rispetto per una donna, che non ha altro fine che di in« quietare il regno e di travagliare il Delfino, che è quella cosa sola « che rende appassionata la Regina, gli saria di poco profitto. » Così anche pare, che l'essersi la Regina governata di quella maniera, ne abbia apportata lode e reputazione appresso di tutti. Il Re, sebbene si alterò un poco quando Rosny gli parlò così fuor de' denti, tuttavia replicando egli a Sua Maestà, che, essendole fedel servitore, gli conveniva dirgli il vero, la Maestà Sua si quietò. E confessandogli ella poi, che la marchesa è una donna di perversi pensieri e disegni, lo assicurò che giammai le darebbe governi nè piazze.

Villeroi e Sillery, che avevon promesso alla Regina, insieme con Rosny, di fare a suo favore con il Re la medesima passata, come quelli che voglion più adulare che dir cosa che dispiaccia, non ne hanno fatto altro.

Il Re non poteva vivere, se egli non andava a vedere questa donna;

e così fa, sempre che egli si trova lontano da lei. Poi quando egli è con lei, ne riporta tuttavia mille travagli e dispiaceri; e questa è cosa ordinaria. Il medesimo è intervenuto adesso, essendone ritornato mal sodisfatto, per aver riconosciuto in lei le sue solite malizie e infedeltà, con mille altre broglierie che non si possono mettere in carta; sebben, fuor di duoi o di tre che sanno l'intrinseco dell'una e dell'altro, portano le ambasciate innanzi e indietro, egli con tutti gli altri la nasconde, e vuole ricuoprirla e difenderla sempre, dando la colpa a chi la mette su questi salti piuttosto che alla natura di lei. E so io di sicuro luogo, che egli è stato avvertito in grandissima segretezza, che il conte d'Auvergne ha mandato ora un uomo suo, giovane biondo, di ventiquattro anni, in Spagna a trattare del fatto della marchesa, e che un uomo di Orléans è ritornato di là, pur mandatovi da lui per li medesimi effetti. E nondimeno tace e nasconde tutto. La Regina, alla quale io ne ho dato conto, vorrebbe che Vostra Altezza procurasse di far destramente penetrare dalli suoi ministri in Spagna qualche particulare dei trattati di questi duoi; essendo opinione, che il conte prefato, come astutissimo, abbia voluto scuoprire al Re, che M. il Grande e M. di Guise, i quali fanno all'amore con la marchesa, sua sorella, abbino dormito con lei; perchè, avendo avuto dubbio che queste sue pratiche in Spagna non fussino scoperte da quel medesimo che ha scoperto quel commesso di Villeroi, possa difendersi con il dire che le siano invenzioni di quelli che egli ha accusati.

La marchesa ha negato d'aver avuto commercio con quei duoi; e il conte è stato forzato di dire chi gli abbia detto tal cosa. Onde, avendo nominato uno degli intimi segretarii di lei e del Re, e costui negato, il conte l'ha sfidato in duello, e il Re ci si è opposto, e è rimasto disgustato di lui. E, a Fontainebleau, dove egli è poi venuto, Sua Maestà non l'ha voluto udire; e se ne è ritornato a Parigi mal contento in apparenza, ma intrinsicamente contento per quel che si giudica, per avere bene guidato il suo artificio.

Pare, che, vedendo il Re tanti imbrogli in questa sua puttana, sia resoluto di levargli li figliuoli d'attorno, e di fargli nutrire appresso

del Delfino; e che ella vedendo forse di non potere alla fine contraporsi a questo fatto, ancorchè la ne faccia ogni opera, conoscendo che i figliuoli appresso di lei sono la mercanzia della sua bottega, vadia facendo pratiche di guadagnarsi tutti quelli che sono alla cura del Delfino, perchè i suoi figliuoli sieno rispettati e ben trattati. E appunto su questo accidente la Regina ha ricevuto una lettera dalla Madre Passitea, con la quale ella le scrive, che i suoi proprii peccati son causa che Dio non l'abbia esaudita, ma che non per questo egli non ha voluto non mostrare la sua misericordia verso il Delfino, avendolo scampato due volte dal veleno; ma che, soprastandogli ora la terza, mediante quelli che saranno all'intorno di lui, non sa già se Dio non vorrà guardare ai nostri peccati per liberarnelo. La Regina crede a questa santa donna; e perciò è entrata in grandissimo timore della compagnia di questi figliuoli della marchesa, che hanno con loro molti servitori; e le pare ogni ora mille anni che egli si metta sotto il governo degli uomini. Anche la Maestà Sua è stata avvertita da uno che fa professione di astrologo di guardarsi dal veleno, essendoci quest'anno sottoposta. Se Vostra Altezza congiugnerà questi particulari con altri ch'ella sa, la conseguenza è molto pericolosa. Dio ce ne liberi!

27 juin.

Il Re, ragionando, pochi giorni sono, con il duca di Montpensier, si dolse seco fortemente dei disegni che i suoi nimici e cattivi vassalli facevano sopra la sua morte, deplorando d'avere a lasciare una povera donna con un piccol figlio. Ma che però egli non poteva credere, che quando ciò succedesse, le genti da bene avessino abbandonata nè l'una nè l'altro, nè che Dio l'avesse giammai permesso. A che Montpensier gli rispose : «Che, se questa disgrazia arrivasse, «Sua Maestà si poteva assicurare, che la sua vita e la sua fortuna «sarebbe attaccata ai piedi della Regina e del Delfino.» E allora il Re colle lagrime agli occhi l'abbracciò, dicendogli : «Ricordatevi «di questa vostra promessa.» Questo ragionamento fu conferito da

Montpensier a un gentiluomo amico suo, molto confidente e amicissimo mio.

Ha detto anche il Re al medesimo Montpensier, che il conte di Soissons, discorrendo con qualcuno de' suoi familiari sopra quella malatia ch'ebbe il Re sì pericolosa, nella quale egli ordinò che la Regina rimanesse reggente, si era lasciato intendere che quella disposizione non era stata ben fatta; e che tali e simili affari avevono apportato nel consiglio molti mali; e che l'uomo non si era trovato molto bene d'avere a fare con una straniera; che questa carica apparteneva al primo principe del sangue; che alla morte del piccolo re Francesco, il defunto re di Navarra aveva avuto la reggenza, come primo principe del sangue, conforme all'ordine; ma che per sua facilità, e per le finezze della già Regina Madre, egli non l'aveva essercitata come doveva. Che, se il cambiamento dello Stato fusse arrivato, che la si apparteneva al principe di Condé, e a causa della sua tenera età al principe di Conti, e per la incapacità di questo che la si doveva a lui solo. Il Re, ridendosi di questa vana imaginazione del conte di Soissons, soggiunse, che l'era fondata in su dugento mila scudi che egli dice d'avere imborsati; che avendo poi quattro cento di decimo, la vanità gli sarà rimasta nel capo. Invero questa sua vanità si è scoperta essere molto grande; poichè sul romore della gita del Re in Provenza, si è lasciato intendere, e fattolo penetrare al Re e alla Regina per mezzo del padre Cotton, gesuita, di desiderare, e che se gli doverebbe dare la carica del luogotenente generale del Re in tutto il regno; e ciò con finezza, se il Re fusse mancato, di rimanere reggente e governatore lui del Delfino, e mettere da banda la Regina.

Accennai con il mio precedente inserto, come era stato fatto prigione un gentiluomo Inglese, chiamato Morgan, e che mi era stato detto che nel caso fusse mescolato un commesso di Villeroi. Ora io non ho trovato questa mescolanza; ma sì bene che quel tale che alloggiava questo Inglese è amico della casa di M. d'Achier, commesso. Il quale alloggiatore è stato essaminato sopra le pratiche che avesse tenuto detto Inglese.

Alla fine Dio ha voluto che i trattati della marchesa tante volte accennati da me a Vostra Altezza si sieno scoperti. M. d'Entragues, suo padre, che è della pratica di quei tristi che servirono il già duca d'Alençon, confidato su quella maladetta promessa, aveva praticato con il già ambasciatore Taxis, e accordato per mezzo suo in Spagna, che egli la metterebbe in mano del Re Cattolico, per pigliare, dopo la morte del re di Francia, la protezione del figliuolo della marchesa contro al Delfino, e farlo dichiarare legittimo successore; che al detto Entragues a rincontro sariano date grosse provvisioni e entrate; che la marchesa dovesse fuggirsi insieme con il figliuolo appresso dell'arciduca, e trattenersi là fin tanto che vivesse il Re; e che il conte d'Auvergne, il quale appena liberatosi da quella di Biron, era stato tirato da M. d'Entragues e dalla sorella in questo trattato, aveva preso l'assunto, subito che ella se n'era fuggita, di insidiare la vita del Re e del Delfino. Questa è la sustanza di questa congiura, la quale io ho di sicurissimo luogo, non si avendo i particulari più ristretti ancora potuti bene intendere.

Qualcuno ha detto che, facendosi M. d'Entragues parente del re d'Inghilterra, per la parentela che egli ha con il duca di Lesley, ha voluto anche tentare d'aver la protezione di quella Maestà per questo suo perverso disegno. Ella, ascoltatolo tutto, e voluto intanto bene essere informata del modo di colorirlo e delle convenzioni fatte con il re di Spagna, con dargli quasi speranza di assisterli, abbia dipoi fatto avvertire il Re Cristianissimo di tutta questa trama; dicendo d'aborrire questi tradimenti, e che egli la potrebbe intendere meglio da questo Morgan, del quale M. d'Entragues si serviva per scrivere in Inghilterra e in Spagna, e per fare le ambasciate alli ambasciatori Spagnuoli. Messo dunque prigione per questa relazione, o, come altri dicono, per lettere intercette di lui, che era in qualche sospetto, e essaminato, confessò per parte del di sopra. Il Re, non potendo stare alle mosse, come il suo consiglio voleva, a fine di aspettare d'intendere di Spagna quel che avesse di più resoluto quel re di fare sulla relazione del Taxis, con il quale, nella sua partenza di qua, M. d'Entragues e il conte d'Auvergne erano stati seco più volte per lo spazio di tre o quat-

tro ore, se ne dolse con la marchesa; la quale si scusò di non saper nulla di quel che avesse fatto il padre; e glie lo raccomandò tanto, che il Re le promesse di non lo fare imprigionare e di perdonargli, se egli avesse narrata la verità. Fattolo dunque chiamare, egli, chiedendo perdono a Sua Maestà, le narrò tutta questa sua bella impresa.

Il conte d'Auvergne, non sapendo nulla di ciò, essendo stato chiamato dal Re, prima che Sua Maestà avesse parlato con Entragues, e prima che ella sapesse anche che egli ci fusse intrigato, perchè Morgan non l'aveva detto, per far far la pace al conte di Soissons e a lui; avendo inteso che Morgan era stato preso, che Sua Maestà era stata a Verneuil a vedere la marchesa, credendosi che Morgan avesse scoperto il trattato, e che la sorella non l'avesse saputo negare al Re, rispose a Sua Maestà che lo scusasse se egli non veniva; e non verrebbe, se prima ella non gli avesse perdonato le tali e tali cose, confessando e narrando tutto il di sopra e molti altri particulari da vantaggio. Ricevuta il Re questa risposta, prima che avesse parlato con Entragues, cavò tanto più da lui, fin a dove era arrivata la pratica. e la riscontrò tanto meglio.

Conoscendo poi il consiglio, che l'amor del Re verso questa scelerata lo faceva pendere alla indulgenza, il gran cancelliere mandò per me, e dicendomi in grandissima segretezza questo loro timore, e che a loro era difficilissimo il potere con la verità e con la giustizia combattere con questo affetto, e far tagliare a tutti la testa, come arebbono fatto se non ne fussino impediti dalla Maestà Sua, mi commesse ch'io avvertissi la Regina come ella si aveva da governare in questa congiuntura, per farli conoscere li pericoli della sua vita e del suo figliuolo, se con il perdono egli desse più animo a questi tristi di far peggio: siccome l'aveva preso il conte d'Auvergne, che appena scappato d'un errore era incorso nell'altro. Io con tutto che mi trovassi malissimo condizionato, per essere stato atrocemente travagliato da dolori colici, mi messi a ire subito a Saint-Germain, e dissi tutto alla Regina, la quale, confermatomi anch'ella questa istoria, mi disse, che non aveva mancato di rappresentare al Re e quel ch'io le dicevo da parte del

gran cancelliere, e molte altre cose che ella mi narrò, siccome il medesimo avevano fatto Villeroi e Sillery; ma che egli ora scansava, ora sfuggiva, ora scantonava, ora difendeva e ora scusava tutti per il rispetto della marchesa, e si riduceva alla fine in dire che ella è troppo vendicativa; e che insomma ella vedeva molto bene che l'amore l'inclinava grandemente al perdono; con tutto che, mostrandogli che sarebbe ella ben empia, se non stimasse la vita di lui e la vita del Delfino, lor figliuolo, e se ella non gli ricordasse a levarsele d'attorno tutti li pericoli, e riducesse talvolta a tale, con tante ragioni, che egli ammutoliva; con tutto ciò ella crede che egli abbia a immergersi più che mai nei pericoli, e che nè le rimostranze de'suoi consiglieri, nè il debito della giustizia nè della pietà verso del figliuolo e di lei, ne l'abbino a fare riguardare; e perciò ne vive in grandissima passione e tormento; e mi commesse ch'io dessi conto di tutto a Vostra Altezza e la pregassi del suo consiglio e aiuto. E, avendomene ella rimandato in qua, non tanto per ringraziare il gran cancelliere, quanto che io qui procurassi d'avere da un mio amico la copia di quella promessa per invigilarla, come feci subito; io mi son poi sempre sentito male, e nondimeno io non ho lasciato d'andare attorno, e d'informarmi del progresso di questo negozio, il quale pare che l'amore del Re lo faccia tendere a questo fine: cioè a farsi rendere da M. d'Entragues quella promessa, e a indurre quella marchesa con il tenerla in timore del gastigo a contentare il Re in tutti li suoi appetiti, quello che ella non ha voluto fare da qualche tempo in qua. Da che ne possa poi succedere la morte del Re per la malvagità di costei e di tutti li suoi; li quali, non essendo sicuri dopo la morte del Re di rimanere impuni; sapendo la buona voluntà che le ha il parlamento e il consiglio, e che il lor processo sta tuttavia acceso, gli accelereranno la morte, per potere nella infanzia del Delfino rendersi più sicuri con il garbuglio. E invero ognuno considera, che questo è un gran pericolo in che si metterà il Re, e ciascuno ne vive con grandissimo timore.

Non hanno lasciato i consiglieri di rimostrarlo alla Maestà Sua; ma più degli altri gli ha parlato fuor dei denti il presidente Jeannin, di-

cendogli : « Che se ella non fusse presente, e gli avesse fatto l'onore « di commettergli questo negozio, arebbe fatto tagliare la testa a tutti, « e poi fattoglielo sapere; e che ella con questa sua indulgenza mette in « gran timore tutti gli uomini da bene e tutti li buoni suoi servitori. »

Fu mandato M. d'Escures al conte d'Auvergne con il perdono per farlo venire, ma egli non ha voluto muoversi altrimenti. E bene può ora cognoscere Sua Maestà, se quello, avendo accusata la sorella d'aver dormito con M. il Grande e con il duca di Guise, non fu che un artificio, come io le accennai; e perchè ancora egli getta tutta la colpa addosso a lei, che ha nominato per testimonio un Spagnuolo, che le praticava in casa, sotto colore di insegnarle la lingua spagnuola; e è quello che l'ambasciatore Francese scrisse di Spagna che si dovesse farlo ritenere e essaminare. Ella ha destramente operato che sia messo prigione, come è seguito; confidando, che, per essere costui sagace e suo amico, non sia per confessare nulla, e di così uscirsene giustificata per il rotto della cuffia, e rimanere la buona e la bella[1].

[1] A la date du 6 juillet, Giovannini raconte ainsi comment M. d'Entragues a enfin remis entre les mains du Roi la fameuse promesse de mariage :

Tornò M. d'Entragues nel termine di cinque giorni, contro l'oppinione di molti; e avendo portata quella promessa, rinchiusa in uno scatolino di cristallo, come se ella fusse stata una reliquia, il Re, avendo condotti seco li principi del sangue in casa di Zamet, e fattivi andare il gran cancelliere, Villeroi, Sillery, il presidente Jeannin, il procuratore generale, comandò che detto Entragues vi andasse anch'egli per renderla; siccome fece, con dichiarazione e protestazione scritta di sua mano a piè di detta promessa, come ella è la vera e l'originale stesso datogli dal Re; di non aver fatte copie, nè mandate in luogo veruno. La qual dichiarazione e protestazione fu sottoscritta dal gran cancelliere, e dai duoi secretarii di Stato, appresso de' quali ne starà una copia; e l'originale ha intenzione il Re, e l'ha detto, di voler che stia appresso della Regina. Dipoi si fece un atto, nel quale si dichiarò che Entragues aveva guardata e stimata detta promessa, non con animo di valersene, nè che la fusse da valersene, ma per sua sodisfazione, etc. Ma io spero che ne averò una copia, per saper meglio tutto quel che si è dichiarato in questo atto; chè il gran cancelliere, quando egli mi contò come era passato il caso perchè io lo dicessi alla Regina, non ebbe tempo di dirmelo; e anche il Re non me l'ha specificato.

LIV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, juillet-septembre 1604.

ANALYSE ET EXTRAITS.

I° ANALYSE.

(23 juillet.) Le Roi ne se décidera jamais à livrer la marquise à la justice : *sentendo tuttavia che ognuno gli dice che si guardi da lei, chè ella l'ammazzerà.*

(8 août.) Voilà déjà un mois et demi que le Roi n'a vu la marquise : *avendo però il tarlo dello amore che lo rode e che lo conserva nel desiderio di ritrovarsi con lei, stima più il disgustarla che il mettere in salvo la vita e l' onore suo.* Quant à elle : *si vanta in casa sua di avere il Re in pugno; e che ella sa bene che egli non farà esecuzione veruna in questa causa; e scrive lettere a questi suoi amici, nelle quali si burla del Re.*

Il processo è fatto, e le cose son chiare; per quello che dice il gran cancelliere e il presidente Jeannin, ella è degna di morte.

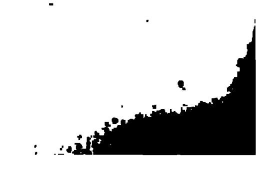
(19 septembre.) Il est question d'envoyer comme ambassadeur à Rome le fils de M. de Villeroi, c'est un triste choix : *perchè egli è un dappoco, un inetto e un' ignorante, e non è in alcuna stima per avere a esser contrapeso all' ambasciator di Spagna nel teatro del mondo.*

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — Amour du Roi pour mademoiselle de Beuil. Détails sur cette scandaleuse affaire, conduite très-blâmable du Roi. Honteux marché. Souvenir persistant de la marquise.

19 septembre.

Il Re si è messo a fare all'amore con una giovane, parente della principessa di Condé; e la cosa si era ridotta a tale, che, trattandosi del mercato, la principessa si risolve di condurla qui, per renderla a' suoi più stretti parenti. Il Re venne in molta furia, chè credendo che questo fusse stato consiglio di M. de Belin, governatore del principe di Condé, si dolse prima con il contestabile del torto fattogli della principessa, e di Belin ancora che ne l'avesse consigliata. E fatto chiamar da lui il detto Belin, che era rimasto alla corte con il principe, si proroppe a dirgli, in presenza del contestabile, le più igno-



miniose parole del mondo : « E fin che egli dormiva ogni notte con la « principessa, e poi aveva voluto fare il savio d'impedirgli li suoi pia- « ceri; ch'egli era un poltrone; che egli non aveva mai fatto cosa che « vaglia. » E, volendo egli renderlo capace di non aver consigliata la principessa, non lo volse lasciar mai parlare, e se lo levò dinanzi col dirgli che non gli capitasse mai più intorno. Talchè il pover uomo, mezzo morto, se ne venne a Parigi; e il Re poi chiamò subito il principe, e dissegli : « Che questo uomo dormiva con sua madre, e lo com- « portava! » E, rispondendogli il principe di comportarlo per il rispetto di Sua Maestà che glie lo aveva dato, ella gli replicò, che lo assolveva da ogni rispetto; e gli comandò, che subito venisse a dire a sua madre che tornasse alla corte, e vi conducesse quella figlia; sebben prima aveva anche mandati due altri a chiamarla. A tanti comandamenti, la principessa è tornata alla corte e ha condottavi la figlia; la quale, ammaestrata da tutti quelli che desiderano per manco male che il Re si stacchi dalla marchesa, non ha mai voluto consentirgli, per fargliene venir più voglia, finchè non l'accomoda bene. Pare che abbia alla fine resoluto di maritarla, e darle cinquanta mila scudi. E si trattava con un nipote di M. Chanvallon, povero giovane. Ma per ancora non ci è assicuranza della conclusione di così bella impresa; per la quale il Re viene biasimatissimo, non tanto per il rabbuffo fatto a Belin, considerando ogni gentiluomo, che il volere il Re le lor figliuole quando glie ne vien voglia, è quasi una tirannide; quanto per essersi immerso nei piaceri con tanta ignominia e con tanta perdita della sua gloria e della sua reputazione; e anche per l'ingiuria che egli fa alla Regina che è sì bella donna, con il mostrare al mondo di stimarla sì poco, facendole sul viso queste azioni. La qual Regina le comporta con pazienza e con dissimulazione, così consigliata da tutti, perchè il Re abbia interamente a scaricarsi dall'amor della marchesa; se ben l'uomo non se n'assicuri interamente. Ma in verità, veddesi mai bordello più simile a questo di questa corte? Nel quale il Re non si contenta di trattenersi con una figlia, ma tutte le vuol maneggiare!

La marchesa adesso pare che sia per le fratte, essendosi mosso uno de'suoi amici a portare in questa congiuntura una lettera sua al Re, il quale mostrò di non la volere, se ben poi l'arebbe voluta : ma quel tale l'aveva di già rimandata. M. di Rosny ne lo riprese acerbamente, mostrandosi lui con tutto il suo consiglio molto contenti che il Re se ne vadia spiccando [1].

Il Re non vede più la marchesa, e ne parla male, e si mostra sdegnato con lei. E, stando egli in questa collera, se gli è presentata nuova mercanzia alle mani di questa bella giovane nobile, parente della principessa di Condé, e che sta sempre seco, e la seguita per tutto, perchè è povera; e ora si trova alla corte, ed è sino a ora salito il mercato a cinquanta mila scudi, e una casa in Parigi, e cinque cento scudi di pensione il mese. Non so quel che seguirà; perchè il Re dice di secreto a qualcheduno di non si potere levare del cuore la marchesa, sebben faccia tutto quel che può e possa. La nuova mercanzia, essendo stata tentata, non vuole, così instrutta da'suoi consiglieri per farnele tanto più venir voglia al Re, se egli non renunzia alla vecchia interamente; il che non ha egli voluto promettere se non fra i denti. La marchesa poi mostra d'aver tanta possanza in lui che non possa applicarsi l'animo ad altri : e nondimeno è resolutissimo di non gli voler mai più acconsentire. Staremo a vedere, perchè l'uomo non si può prometter nulla di quello che dica o mostri di voler fare il Re un conto veruno; ma, se gli venisse fatto cacciar chiodo con chiodo, la Regina non se ne curerebbe punto, e ogni uomo savio lo terrebbe per manco male.

[1] Giovannini ajoute ce détail : *Benchè la promessa è renduta, non ci mancano trenta lettere del Re, e qualcuna scritta con il suo sangue, che fanno la medesima promessa; nella quale si dichiara anco, che il Papa gli aveva promesso di annullare il matrimonio con la regina Margherita.*

LV.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, octobre-décembre 1604.

ANALYSE ET EXTRAITS.

1° ANALYSE.

(17 octobre.) Le roi d'Angleterre, tout entier à ses plaisirs, néglige l'armée et la marine. La paix qu'il vient de conclure avec l'Espagne excite les murmures des nobles, des bourgeois et des marchands anglais. Les ministres d'Angleterre se sont laissé corrompre par le Roi Catholique : *avendo il re di Spagna ordinato di dare grosse pensioni a quelli ministri.* Les États de Flandre, abandonnés par l'Angleterre, traiteront sans doute à leur tour. Alors l'Espagne tournera toutes ses forces contre la France, ou plutôt contre l'Italie. Giovannini entre à ce sujet dans de longues considérations.

Le grand-duc voudrait être renseigné *sopra il vero stato di facultà e di sanità del signor duca di Nemours.* « *Gli dirò che non è casa a Parigi di principe più disordinata, più* « *scompigliata, più indebitata, e peggio governata di questa. La duchessa è rimbambita, e* « *in quella casa è come essere in un porcile, tanta lordura vi è; sonvi quattro o cinque servi*- « *tori vecchi, che consumano tutto; i debiti sono molti. . . Quanto a me, in questi tempi, che* « *tutti i principi son rovinati, e che in corte non si vede che malissimi esempi di castità, io non* « *consiglierei li miei nemici, non che i patroni, a mandarci le lor figliuole.* »

(14 novembre.) Entretien avec M. de Villeroi. Aujourd'hui que l'Espagne a fait la paix avec l'Angleterre, et qu'elle peut menacer l'Italie, combien la France doit regretter d'avoir renoncé au marquisat de Saluces!

Le Roi est mal portant de corps et d'esprit : *Noi siamo tanto inviluppati in queste puttane, che io temo di qualche disordine. La nuova ci fa poca guerra, perchè la non ci dà molto gusto; ma il verme della vecchia, che continuamente ci rode, può partorire di mali effetti.*

M. de Béthune sera décidément remplacé à Rome par M. d'Alincourt, fils de M. de Villeroi : *I buoni servitori del Re devono sentir male che vadia ambasciatore a Roma uno che, nè per nobiltà nè per virtù, non vale nulla.* M. de Rosny est mécontent du rappel de son frère; lui-même a à se plaindre du Roi, lui, *a cui il Re non dona niente, bastando dargli delle cariche e delle buone parole in pagamento.*

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *26 décembre.* **Affaire d'Entragues, interrogatoires du comte d'Auvergne, de M. d'Entragues, de la marquise.**

Furno ritenuti prigioni, come scrissi, M. d'Entragues nella Conciergieria, e la marchesa in casa sua, insieme con una sua servente di camera. Fatto questo, il primo presidente, con due de' più vecchi consiglieri del parlamento, deputati per comessarii, andorno a essaminare alla Bastiglia il conte d'Auvergne, il quale non volse rispondere altro alli interrogatorii fattigli, se non che aveva dal Re l'abolizione de' suoi falli; e ne mostrò la copia. E, essendogli stato replicato, che egli aveva dipoi trattato con Spagnuoli e con Savoia, rispose di averlo fatto con permissione del Re; e ne mostrò la copia del brevetto, nel quale gli dà licenza di poter trattare con tutti gli stranieri, assolvendolo da ogni pregiudicio, e dandogli facoltà di poterlo rappresentare al parlamento, sempre che bisognasse. Cosa che li fece stupire. Ma e' si dice che il Re si inducesse a permetterglielo sulla richiesta che il conte dopo l'abbolizione fece, mostrando confidenza a Sua Maestà, che per questo verso ella aria potuto sapere le azioni e pensieri di quei principi, a fine di assicurarlo in maniera da poterlo chiappare, come seguì. Talchè, se egli ebbe il campo largo di ingannare e tradire il Re, rimase poi egli ingannato. Fugli fatto precetto di produrre gli originali di queste copie fra certo termine, come seguì due giorni sono. I quali essendo stati letti nella piena gran camera, fu risoluto di far rimostranze al Re, di non dovere in modo alcuno commettergliele; le quali rimostranze non si sono ancor fatte.

M. d'Entragues fu anch'egli essaminato; il quale confermò quello che aveva di già confessato al Re nella restituzione di quella promessa; che fu di aver trattato per via dell'ambasciator di Spagna, che fussero ricevuti, sotto la difesa e protezione di quel re, o in Fiandra o in Spagna, la marchesa e il figliuolo, per fuggire la rabbia e il sdegno che mostrava aver contro di loro la Regina; perchè se fusse venuto a mancare il Re, ella non potesse farli morire, o tenerli perpetuamente

in una prigione, e che lei non aveva mai saputo nulla di ciò, e che anco egli ne aveva avuto il perdono dal Re.

Fu dipoi essaminata la marchesa; la quale stette sempre su il dire di non saper nulla di quello che il padre avesse fatto. In ultimo disse, che arebbe voluto dir loro qualche cosa, ma qualche sospetto la faceva tacere. Le fu risposto, che, se ella aveva per sospetto qualcuno di loro, che lo dicesse liberamente, che se ne sariano partiti : «No, replicò ella; voi siete tutti servitori del Re, e in conseguenza della Regina; voi non saresti mai in mio favore; ma almanco non scrivete «quel che io voglio dirvi.» E, essendogli risposto che ciò non si poteva fare, bisognando scriver tutto, ella seguitò e disse : «Io avevo «supplicato il Re di volermi far grazia di volermi ascoltare, e, non me «l'avendo voluta fare, che mi mandassi uno de' suoi più confidenti; e «avendomi mandato Sillery, ho fatto per lui intendere a Sua Maestà «tutto quello che io potevo dire, — il che però vi protesto non essere «vero, — solamente a fine di liberare mio padre e salvargli la vita. «Ma, vedendo che ciò non mi è successo, vi protesto di nuovo che «non è vero nulla di quello che ho fatto dire al Re.» E questo fu tutto quello che si potette cavar da lei; la qual si vede che è benissimo concertata con il padre, e consigliata anche di fuori, perchè molto facilmente se ne può fare parlare e porgere lettere; non si procedendo in questo caso, se non con grandissima lentezza, e senza quella cautela e circumspezione che meriterebbe. Oltre che, avendo ella interessati molti personaggi, tutti restano obbligati ad aiutarla. Ne fu ricercata la sua casa di Verneuil; e, se bene e' si sa che ella abbrugiasse, prima di venire a Parigi, una gran quantità di lettere, tuttavia vi se ne trovorno tre o quattro, nelle quali il padre le dà conto delle sue negoziazioni. Queste lettere si sono messe nelle mani del procurator generale del Re; il quale è quello che ordina, insieme con Sillery, ai commissarii sopra quello che devono interrogare li prigioni. E, vedendosi che questi duoi ci vanno molto freddamente, si dubita ancora che il Re non sia solo tirato dalla rabbia e dallo sdegno amoroso che egli ha con la marchesa. Nell'essere ella ritenuta prigionere, le fu tolto un

forzieretto, dove si son trovate molte lettere di M. Cicogna, governatore di Dieppe, che era il ruffiano favorito fra lei e il Re; nelle quali egli le scriveva le sue passioni amorose verso di lei; e le dava anche qualche consiglio, di come ella si doveva comportare con il Re in queste presenti materie. Il quale, avendole viste, si è adirato con lui, e ne l'ha mandato al suo governo senza altro castigo.

LVI.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, janvier-juillet 1605.

ANALYSE.

Les dépêches de la première moitié de cette année ne présentent qu'un intérêt médiocre, nous n'en analysons que quelques passages.

(5 février.) *Tutta l'Italia si va sottomettendo all' obbedienza di Spagna.* M. de Villeroi reconnaît cette triste vérité : *consolandosi, che non fusse suo consiglio che il Re si spogliasse del marchesato.*

Pour obtenir que les payements des sommes qui sont dues au grand-duc soient faits régulièrement, peut-être serait-il bien de faire à Rosny un don de cinquante à soixante mille écus; on le lui ferait offrir par la Reine : *chè egli non arebbe potuto recusar questo presente da una sua patrona.*

(12 avril.) Le cardinal de Florence est élu pape, sous le nom de Léon XI : *Il Re dice d'aver fatto il Papa lui alla barba di Spagna.* Le cardinal s'est conduit avec une grande habileté dans cette élection.

(21 avril.) Les Médicis sont les maîtres à Rome comme à Florence. Ce serait l'occasion pour le Roi de reprendre pied en Italie; Giovannini est chargé de faire une nouvelle démarche pour décider la France à rentrer en possession du marquisat de Saluces; on lui fait une réponse évasive.

(27 avril.) Le duc de Nemours veut se marier avec la princesse de Modène; il a toutes les qualités du monde, hors la plus indispensable pour un mari... on le dit du moins; quant au duc, il affirme qu'il a fait ses preuves, et ses gens l'affirment comme lui.

(2 juin.) Le pape Léon XI, élu le 1er avril, était mort le 27. Le cardinal Borghèse lui succède sous le nom de Paul V : *Questo Papa Paolo V° ci è giunto inaspettato : chè, come non conosciuto in questo nostro calendario, non pare che nè la corte nè*

veruno in Francia ne abbia un gusto al mondo. En France on entend mal les affaires de Rome : *E Duperron scrive le più frivole e le più inette cose, come appunto fanno i ragazzi che vanno alla scuola; e il Re mostra le sue lettere come oracoli!*

Le Roi n'a nullement l'ambition de se faire élire empereur : *Egli si mostra alienissimo dall' ambizione dell' Imperio; non tanto per se stesso, che gusta grandemente dell' ozio e dei piaceri, quanto perchè i Francesi stimano saria la rovina di questo regno che vi applicasse l' animo.*

Le Roi a conté fleurette à madame de Nevers : *Il Re, avendo usato parole amorose molto larghe alla duchessa di Nevers, ella ebbe sì poco cervello che non seppe contenersi di dolersene col marito; il quale ne fece poi far doglienza con il Re per un gentiluomo, amico suo. Se bene il Re si discolpò col duca di Nevers, par però che lui e il duca di Luxembourg, suo suocero, e tutta casa Guisa ne restin molto offesi; e tanto più perchè il Re va tassando ora madama di Nevers, che, quando ella ha fatto all' amore con M. il Grande, ella è stata molto ben cheta.*

(24 juillet.) Arrivée à la cour de Jean de Médicis, oncle de la Reine, frère naturel du grand-duc, capitaine distingué, qui, après s'être signalé au service des Espagnols au siége d'Ostende, vient se mettre au service du Roi. Ce seigneur est accueilli avec les plus grands honneurs. Sa présence en France produira les plus heureux effets. C'est un homme de conseil et d'action, qui, en cas de malheur, saura défendre la Reine et le Dauphin.

LVII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, 24 juillet 1605.

SOMMAIRE. — Le Roi, les ministres; coup d'œil sur la situation des partis. Dépêche importante.

Il Re, nelle sue guerre, quando egli si è trovato nella necessità, ha saputo fare per guadagnare la pace quel che egli non ha fatto e non fa per conservarla. Per vincere e farsi patrone del regno e della pace, egli ha grandemente accarezzata la nobiltà, e onorato li meritevoli e li suoi buoni servitori. E, quando egli ha poi avuto la pace, nella quale par che egli dovesse solaggiare il popolo, ristorar la nobiltà, e usar la liberalità, affine di tener bene affetti i devoti, fedeli e contenti tutti li suoi vassalli, perchè glie la conservassino, egli non solo ha fatto

tutto il contrario, servendosi anche del ministro che ha inasprito maggiormente ognuno, e che è instrumento da alienargli tanto più l'amore de' suoi suggetti; ma, rammassando ancora argento senza ragione e senza bisogno in un regno che non ha mai avuto necessità di tesaurezzare nè per le esterne nè per le interne guerre, non ha previsto che, se vi son messe su le mani da qualche male spirito, e massime da chi lo maneggia di presente, che è di malissima mente e che non ama il suo signore se non per li suoi propri fini e interessi, come potrebbe fare se le cose non andassero a suo modo come è comune opinione che le non siano per andare, questo argento può far la guerra al Delfino e mettere sottosopra il regno. Trovandosi dunque mal sodisfatti li gentiluomini e i principi ancora, ai quali pare d'essere strapazzati, son diventati tanto infedeli e venali, che il Re, non potendosi fidare di loro quando son fuora anche con sua licenza, come ultimamente è intervenuto di quelli che se ne son passati nell'esercito dell'arciduca, è necessitato a ritenerli nel regno, o di farceli tornare per non ricevere danno da loro. Di maniera che, del permettere o non permettere che vadino, si può dire che è un de' presenti angustie; le quali alla fine conosciute da Sua Maestà, non si può contenere di dire di non aver nessuno di chi potersi fidare; ma di quello di chi si deve fidar meno, ella si fida più.

Il quale avendo disegno di essere il padrone del Delfino, se lo va fabbricando, col dare ad intendere alla Regina di poter fare gran cose e gran servizii per lui e per lei; parendoli, perchè egli non la stima di valore, di poterla maneggiare come egli vuole; siccome fa, ora con mostrarsi seco unito nel perseguitare la marchesa, sebbene poi, per non disgustare il Re, l'abbandonerà e la tradirà; e ora obbligandosela, con farle venire in mano per certi versi qualche somma di denari; parendogli anche d'averla riconosciuta un poco appetitosa. A me stesso, quando sono stato seco e che l'ho un poco adulato, è uscito a scuoprirmi questa sua intenzione, dicendomi liberamente, che, se il Re mancasse, farà miracoli per la Regina; vantandosi ancora d'averli fatto venire in borsa quest'anno, fuora de' soliti gaggi, duecento mila scudi.

La Regina poi, non tenendo la via del mezzo, come se le è detto, facendo apparire d'esser troppo di lui, non solamente lo fa tanto più reputato, ma mette in sospetto talmente la fazione contraria, con il tenerne poco conto, e con farsi pochi servitori, e quei pochi mal trattenerli, che li altri stanno in dubbio di potersi fidar di lei.

I Guisi, che hanno il medesimo fine di Rosny, e che si persuadono anch'essi di poter maneggiare a lor modo la Regina, facendone il medesimo giudicio che fa lui, fanno apparire di governarla; e ella autentica le loro apparenze e la loro reputazione con l'intrinseca domestichezza della principessa di Conti, la quale è uno spirito che mette il naso per tutto. E, perchè questo lor fine riesca lor meglio che a Rosny, si sono uniti seco, col pretesto di appoggiarlo contro il conte di Soissons; non per averlo per compagno, perchè *non bene conveniunt Judei cum Sammaritanis,* ma per potere, ingannandolo, mettere più facilmente in ogni caso le mani sull'armi e su'danari, e con seguito loro poi rovinarlo e restar essi superiori.

I principi del sangue, che riconoscono questi fini, e che sono inimici di casa Guisa e di Rosny, siccome restano malissimo sodisfatti di queste apparenti parzialità della Regina, così si vanno preparando di maniera, che si tien quasi per fermata una medesima divisione, come quella che teneva in piedi la Regina Madre. E, perchè tutto il mondo si accorda a temere che il Re sia per mancar presto, qualcuno è di opinione che la regina Margherita sia stata sollecitata da qualche personaggio a venirsene qua, pigliando il pretesto di fare erede il Delfino, acciò che trovandosi ella qui, dove non si mette più in dubbio che ella farà tuttavia la sua dimora, e che ella arà seguito, e sarà visitata e corteggiata per la sua maniera di trattare, e più per la sua liberalità, possa fare suscitare degl'imbrogli; non potendo capire in persona veruna, che, non sendosi punto vergognata di mettersi a comparire in conspetto del mondo con le remarche che ella ha, ella non abbia qualche cattivo fine; tenendosi per certissimo, che, dentro di sè stessa, ella non possa nè voglia voler bene al Re, se bene ella dice un mondo di bene, e l'adula estremamente, e il medesimo fa

della Regina. Insomma, siccome ognuno si stupisce che questa donna, la quale è stata sempre diffidentissima, abbia ora avuto tanta confidenza di venir qua sur una semplice parola di cerimonia che disse il Re a un suo agente, cioè : « Che egli la vedrebbe volentieri, » parendo quasi che Sua Maestà sia stata presa al motto; così non si può dare ad intendere che sotto questa venuta non ci sia nascosto il serpe. Il tempo ce lo scoprirà; e, fermandosi qui il signor don Giovanni conoscerà meglio lo stato presente delle cose, e potrà con suo sapere e con suo giudicio far qualche buon servizio al Re e alla Regina.

M. di Béthune non è ancora arrivato, nè anche il cardinale di Joyeuse. Il Re gli ha fatto intendere che venga senza fermarsi; e avendoli Sua Maestà gran fede, sarà strumento attissimo a far mettere qualche buon sesto alle cose di Roma, alle quali pare che ella abbia un poco applicato l'animo, sentendo la reputazione che ella vi abbia acquistata in questi conclavi. Si è detto che il Re lo voglia far capo del consiglio di Stato, e che questo sia opera di M. di Villeroi, per sbattere Rosny, che in consiglio gli arà rispetto; e avendo il cardinale gran seguito di parenti e di aderenti, e governando interamente il duca di Montpensier, la fazione sarà molto gagliarda e potente contro a Rosny e contro li Guisi, e io non vorrei che la Regina ci restasse di mezzo; se bene io confido che la si saprà prudentemente governare, avendo il consiglio del signor don Giovanni.

LVIII.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, août 1605.

ANALYSE ET EXTRAITS.

1° ANALYSE.

(8 août.) Le Roi est plein de confiance dans le seigneur Jean de Médicis : *e molto l'onora e l'accarezza.*

Le Roi a mauvais visage; il se soigne si peu qu'il pourrait venir à manquer

d'un instant à l'autre : *e piaccia a Dio che non ci manchi fra le mani dal vedere al non vedere!*

Sa Majesté a dit au seigneur Jean de Médicis que la reine Marguerite est venue ici pour éviter de tomber entre les mains du maréchal de Bouillon et de ses huguenots, qui, en cas de mort du Roi, auraient voulu lui faire déclarer que son consentement à la dissolution de son mariage a été obtenu par force : *per potere così imbrogliare il regno*. N'est-ce pas une invention du Roi pour chercher à couvrir sa propre légèreté dans cette affaire? Il ne serait pas fâché d'installer la reine Marguerite au château de Chenonceaux, et de l'y laisser.

(22 août.) Le Roi se propose de conférer toutes les charges et tous les postes vacants à des personnes peu puissantes, *in persone deboli*, pour que, après lui, son fils n'ait pas à les craindre.

(4 septembre.) Le grand-duc craint de mécontenter les Espagnols en donnant trop haut son approbation au seigneur Jean, son oncle, qui, après avoir combattu dans les Flandres avec Spinola, quitte le service de l'Espagne pour celui de la France. Il serait urgent que le grand-duc fît à son oncle un don qui lui permît de couvrir ses frais d'établissement. Le seigneur Jean parle français, il se met à la française; quand il aura maison ouverte, il se fera de nombreux partisans. Le Roi est fort irrité de la résolution qu'a prise le grand-duc de ne pas continuer à son oncle la provision qu'il lui faisait quand celui-ci combattait avec les armées du roi d'Espagne. C'est prendre trop de précautions et se montrer trop bon Espagnol. Giovannini excuse son maître avec une grande habileté. Autre grief : le grand-duc, après avoir prêté *sa vigne* à Rome à l'ambassadeur d'Espagne, a refusé de la mettre, pour quelques jours, à la disposition de M. d'Alincourt, qui s'en est plaint amèrement à son père, M. de Villeroi. Le Roi, à ce propos, s'est mis fort en colère : *ma egli è di buonissima natura, e si scorda facilmente, e si pente d'aver parlato troppo.*

La provision du seigneur Jean est fixée à quinze mille écus par an : dix mille, comme celle des princes du sang; cinq mille au nom de la Reine.

Que le grand-duc y prenne garde. En faisant trop d'avances aux Espagnols, qui ne lui pardonneront jamais sa conduite passée, il court le risque de s'aliéner l'esprit et le cœur du roi de France.

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *4 septembre.* Confession du Roi à Jean de Médicis; sage et honnête réponse de ce dernier; services qu'on peut attendre de lui.

Il Re s'è allargato con il signor don Giovanni, dicendogli, quasi in modo di scusa : « Io sono vissuto cinquanta tanti anni con questa li-

« bertà di andare ora a questa donna or'a quest'altra; e non è possi-« bile ch'io me ne rimanga. E non vorrei che la Regina ne avessi dis-« gusto. » Gli rispose sua eccellenza piacevolmente : « Sire, se Vostra « Maestà mi dice queste cose perchè io le ridica alla Regina, la s'in-« ganna; siccome si ingannerebbe anche la Regina, quando mi ordi-« nassi di fare simili ambasciate a Vostra Maestà; perchè le dormono « ogni notte insieme, e possono fra di loro dir quel che le vogliono e « accordarsi fra loro. E io son restato qua per servirla; e voglio farlo « con ogni amore, e spendere il sangue e la vita in suo servizio, de' « suoi figliuoli e de' suoi Stati; ma nè per riportar novelle, nè per « farli il ruffiano, io non la voglio servire. » Il Re cominciò a ridere, e gli piacque il libero modo di trattare di sua eccellenza infinitamente.

Le dissimulazioni che bisogna che la Regina faccia con Rosny, le saprà tanto meglio la Maestà Sua fare, quanto che sua eccellenza glie ne rimostrerà il modo dentro al limitarle da non si alienar gli altri, e troverà a poco a poco strada da formargli un partito di gente buona a servirla in occasione. E questi saranno i governatori delle piazze e fortezze principali, quali farà sua eccellenza che la Regina li onori e accarezzi e doni, per guadagnarseli da vero. E, essendo soldati, facilmente converranno coll'umore di chi è soldato; dal quale e per mezzo del quale riceveranno i sopradetti onori, favori e doni della Regina; e da sua eccellenza riceveranno trattamenti cortesi, e di quella sorte e modo di accarezzare, che qua è tanto stimato quanto è poco in uso: e in somma spero che sua eccellenza abbia a fare in questo regno grandissima passata [1].

[1] Rien d'intéressant pour notre histoire dans les dernières dépêches de cette année, rien que ce court passage : *Li Spagnuoli continuano di dare in Francia, e particularmente nel proprio consiglio del Re, di grosse pensioni.*

LIX.

GIOVANNINI AU GRAND-DUC.

Paris, mars-juin 1606.

ANALYSE ET EXTRAITS.

1° ANALYSE.

(5 mars.) Le Roi est irrité contre le grand-duc, qui devient de plus en plus Espagnol; il menace de donner l'ordre à Rosny *di non gli pagare più un soldo, affinchè li Spagnuoli non avessino più ombra veruna.*

Le Roi est décidé à attaquer Sedan pour réduire le duc de Bouillon à l'obéissance. Ce serait le moment d'employer Jean de Médicis.

Le grand-duc se refuse à donner les cinquante esclaves, *schiavi*, qu'il avait promis à la Reine pour l'équipement d'une galère.

M. de Rosny est fait duc et pair.

(10 mars.) L'ordre de suspendre tout payement dû au grand-duc a été en effet donné par le Roi; en revanche, une somme de douze mille écus par an, à ajouter à sa provision déjà réglée, est assignée au seigneur Jean : *e fu cavata fuor voce, che il Re non glie li dava de' suoi denari, ma di quelli che deve a Sua Altezza.*

Giovannini demande instamment son rappel.

(16 avril.) L'expédition de Sedan a abouti, sans combat, à la soumission du duc de Bouillon, qui a obtenu du Roi les conditions les plus douces; on admire l'habileté avec laquelle Bouillon s'est tiré de ce mauvais pas.

(1er mai.) Au lieu de cent mille francs dus cette année au grand-duc, on consent à lui en payer soixante-quatre mille, les trente-six mille autres étant réservés au seigneur Jean. Le grand-duc a paru mal satisfait de voir son oncle, Jean de Médicis, au service de France. L'ambassadeur de France en Espagne se plaint que l'envoyé de Toscane ne lui ait pas fait visite; tous ces procédés exaspèrent le Roi.

Vives réclamations de Giovannini auprès de M. de Rosny à propos de la retenue des trente-six mille francs : *Egli mi replicò, che il Re aveva voluto dare dodici mille scudi al signor don Giovanni, e defalcarli dalla detta assegnazione.* — «*Il Re gli dà di quelli* «*del granduca, e non de' suoi? E bella cosa questa! Che il Re voglia pagare li suoi ser-* «*vitori con quel d' altri!*» Ces réclamations sont vaines.

Le grand-duc s'est décidé à donner les cinquante esclaves; mais il les enverra peu à peu. Le Roi s'est écrié : «*E perchè volerli dare di nascosto, a due per volta, alla* «*sua nipote? Ha egli da aver paura che gli Spagnuoli sappino che egli armi una galera* «*a una sua nipote, regina di Francia!*»

(12 juin.) Longue discussion sur la question de l'étiquette entre ambassadeurs.

La conclusion est que désormais la France se réglera dans ses rapports avec la Toscane sur ce que fera la cour de Rome.

Dans le grave différend qui s'est élevé entre le Pape et Venise il semble que le Roi se propose de tenir cette conduite : *Che, se si verrà all' arme temporali, si sia per gettare in favore di quella parte, la quale sia più propria per li suoi interessi; e li più hanno opinione, che il Re si sia piuttosto per aderire a Venezia, per conservarsi amica quella repubblica, che al Papa che è principe mutabile.*

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *12 juin.* Accident arrivé au Roi et à la Reine en traversant le bac près de Neuilly. Détails. — *26 juin.* Après cet accident, la marquise de Verneuil a revu le Roi; indignation de la Reine, altercation, réconciliation.

12 juin.

Devo dire a Vostra Altezza un caso molto strano. Essendosene Lor Maestà, dopo il lor ritorno di Fontainebleau, andate a Saint-Germain, per vedere il Delfino, che sta molto bene, nel ritornarsene il giorno sequente, e nell' entrar la carrozza a sei cavalli, dove eron dentro il Re, la Regina, M. di Vendôme, la principessa di Conti e M. di Montpensier, nella barca per passar l' ultimo, anzi il penultimo varco verso Parigi, essendo cascato un cavallo, e la barca discostatasi un poco dal bordo, e la carrozza, non preso bene il diritto filo per entrar nella barca, ma tiratasi sur una banda, sì che la fu necessitata, non trovando le due ruote da quella banda dove era la Regina in portiera dove attaccarsi, avendo data la volta mezza nell' acqua; furno anche tutti necessitati a balzar nell' acqua. La Regina e Vendôme, tirati fuor della carrozza dall' acqua, perchè erono in portiera, se n' andorno tutti al fondo col capo all' in giù. Il Re che era dentro, visto la moglie e il figliuolo in così gran pericolo, vi si gittò per rispescarle; e, trovato il figliuolo, lo tirò fuora per una gamba, gridando sempre che si soccorresse sua moglie. La quale venuta con la testa alla sommità dell' acqua, perchè s' erono trovate le veste e tirategliele, un gentiluomo, chiamato il baron di la Chataigneraie, che era stato de' primi ad arrivarvi, la prese per li capelli, e, con l' aiuto del Re e d' altri che vi eron comparsi, la tirorno fuora mezza morta per aver beuto assai. La prin-

cipessa di Conti, essendo anch' ella balzata nell' acqua, mancò poco che ella non vi restasse annegata; perchè, essendosi visto fuora un braccio, che si pensò che fusse della Regina, e tiratola fuora, come l' uomo s' accorse che non era della Regina, la si lassò stare, avendo tutti riguardo a salvar la Regina.

Nondimeno anch' ella, dopo chè ella ebbe ben beuto, fu ripescata. M. di Montpensier, che era nell' altra portiera, che non toccò l' acqua, scappò della carrozza senza bagnarsi e senza alcun pericolo. Preso Lor Maestà un po' di fiato, ma non già nuovi panni, perchè non vi era nulla con esso loro, se ne vennero a piedi a passar l' ultimo varco, e senza volersi anche riposare nel villaggio di Neuilly, seguitorno anche a piedi il viaggio, finchè una carrozza le ebbe raggiunte, che le portò a Parigi; dove messesi in letto, il Re si levò poi, e cenò in pubblico, raccontando a tutti il passato pericolo. Ma la Regina, che aveva patito più delli altri, vi si è tenuta duoi giorni. Fu fatta vomitar tutta l' acqua bevuta e sanguinata; e oggi si trova con intera salute. Che Dio ne sia ringraziato, avendola liberata da sì gran fortuna, che solo a pensarvi mi fa drizzare li capelli! E in tutte queste chiese di Parigi se n' è cantato il *Te Deum*.

26 juin.

Dopo il naufragio della Regina, del quale ella rimase tanto sbattuta, che ella aveva perso assai di quella bellezza acquistata dopo il parto, ci è sopraggiunto un altro accidente che l' ha toccata così nel vivo, e l' ha così travagliata nell' animo, che si può quasi dire che ella abbia dato un altro tuffo, non che ella si sia potuta rimettere nel suo pristino essere. E questo è che la marchesa, essendo venuta a Parigi, benchè segretissimamente e tutta sola, e fattola venire dal Re che la tien tuttavia nel cuore, o mossasi da sè stessa, come dicono alcuni, sulla novella che il Re aveva corso pericolo di affogare, per rallegrarsi seco della buona fortuna, e per piangere e dolersi della sua cattiva, se, essendo egli rimasto morto, ella fusse restata in preda della Regina che tanto l' odia, e con simile artificio muoverlo a compassione

di lei; la Regina, avendolo penetrato, dette all'arme d'una sorte, che fra lei e il Re son corsi di mali particolari; incollerendosi quasi più il Re che ella non gli volessi dire chi glie n'aveva fatto il rapporto, come ella non ha mai voluto fare nel calore della collera. Il Re, fatto seco divorzio, e ella con la corte, tenendosi serrata in camera, tutto Parigi ha cicalato di ciò; e con diversissimi spropositi, come suol fare il vulgo, e con poca laude massime del Re. Il quale alla fine, avendo rimandata la marchesa, e rappattumatosi con la moglie, con farle parlare dai soliti paciali; dopo di avere anche a lei con buone parole confessato che ella aveva ragione, a canto a canto le fa dire che egli è il padrone, e che bisogna che ella si contenti almeno che la marchesa venga di nascosto, con far le viste di non ne saper nulla. E la Regina non ci volendo acconsentire in modo veruno e con ragione, perchè come colei avessi guadagnato questo, ella è tanto prosuntuosa e ambiziosa, che ella non quieterebbe mai finchè ella non guadagnasse anche la pubblica vista, che è quella che ella desidera di avere a dispetto della Regina; si vive con poca tranquillità d'animo fra le Loro Maestà, essendosi anche detto, che il Re abbia fatto trattenere a Nancy la signora duchessa di Mantova qualche giorno più di quel che ella voleva, per avere tempo di vedere un altra volta la marchesa, e che egli abbia anche pensiero di servirsi di lei per mezzana a fare accordare la Regina che la marchesa venga a Parigi. Di maniera che la Regina mi ha detto sempre, quando per due o tre volte io le ho ricordato di fare officio per la redintegrazione dell'assegnazione di Vostra Altezza, che non era tempo che ella parlasse d'affari, siccome ella non fa nè per sè nè per nessuno altro[1].

[1] A la date du 10 juillet, Giovannini ajoute :

In proposito della marchesa, avendo fatto dire il Re alla Regina per M. di Rosny e Sillery che egli era il padrone, la Regina, così consigliata avanti, gli fece rispondere: «Che «ella sapeva bene che egli era il padrone; e che «poteva, se voleva, veder la marchesa e aver «commercio seco anche a suo dispetto; ma che «ella gli acconsentissi di farlo, questo non saria «mai, e per l'onor di sè stessa, e per la sua «conscienza, e per lo amore che ella porta alla «salute sua e del suo figliuolo. E che se egli «l'avesse voluto fare di sua autorità, che egli «era il padrone, e lo conosceva e onorava per «tale.» Ricevuta il Re questa risposta, la quale

NOTA. Giovannini quitta Fontainebleau le 17 septembre 1606, avec la duchesse de Mantoue, venue en France pour le baptême du Dauphin, et s'achemina avec elle vers l'Italie. La correspondance diplomatique demeura interrompue après son départ; elle ne fut reprise qu'au commencement de 1608 par le chevalier Guidi.

si è pubblicata per tutta la villa, non seppe che si replicare; e a canto a canto si rappattumorno, e stanno ora molto bene insieme; e passa fra molta dolcezza.

IV.

PREMIÈRE SECTION.

LÉGATION DU CHEVALIER CAMILLO GUIDI.

1608-1610.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, nuova numerazione 4620, già filza 30.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Camillo Guidi était fils de messer Francesco Guidi de Volterra; il était né en 1555. Il s'était appliqué d'abord aux études de droit, et s'était fait remarquer par la pénétration de son esprit. Le chevalier Belisario Vinta, sous le grand-duc François Ier, le fit admettre dans le service de la secrétairerie. En 1586, Guidi fut envoyé en Espagne comme secrétaire de légation, sous les ordres de l'ambassadeur Vincenzio Alamanni. Il y resta neuf ans, et rendit à son prince les plus utiles services, au point de vue financier et commercial[1]. Plusieurs fois, il avait fait les fonctions d'ambassadeur, et, après la mort d'Alamanni, il traita toutes les affaires pendant près d'un an, jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur.

En 1595, Guidi, à son retour d'Espagne, fut chargé de se rendre à Gênes, en qualité de secrétaire du marquis Orazio del Monte, envoyé pour complimenter le cardinal Albert d'Autriche, qui allait prendre le gouvernement des Pays-Bas.

Guidi reçut l'ordre de demeurer à Gênes comme ministre résident. De cette ville il tenait dans sa main tous les fils de la conjuration de Bernardino Antelminelli. qui devait faire tomber Lucques sous la domination du grand-duc. Cette conspiration fut découverte, ce qui entraîna de nombreux supplices; quant à Guidi, il avait été si prudent et si habile, que sa complicité et celle du grand-duc Ferdinand Ier dans cette affaire n'a été connue plus tard que par leur correspondance conservée aux archives. L'étroite liaison que Guidi contracta à Gênes avec le prince Doria lui permit d'éclairer son maître sur les intentions et les sentiments de la cour d'Espagne. Il surveillait en même temps les menées du duc de Savoie.

[1] *Riuscì a conseguire il riconoscimento dei crediti, e in parte anche il pagamento..... ...Rese utili servizii al principe, massime nella direzione di molti capi di commercio che aveva in Spagna Francesco I°.*

En 1597, Guidi est envoyé à Rome où il seconde l'ambassadeur Niccolini, ménage le duc de Sessa, ambassadeur d'Espagne, et gagne à prix d'or un de ses secrétaires. Rappelé à Florence en 1598, il est nommé secrétaire de la grande-duchesse Christine, puis secrétaire du grand-duc, et chargé principalement des affaires de l'Université de Pise.

Après deux nouvelles missions à Rome, il est enfin envoyé en France vers la fin de 1607, et il occupe ce poste jusqu'en 1609. Sa mauvaise santé l'oblige alors à revenir à Florence, où il devient un des conseillers du grand-duc.

Guidi mourut au mois d'août de l'année 1623.

I.

LE CHEVALIER GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, avril 1608.

ANALYSE.

(1er avril.) Le seigneur Jean de Médicis a quitté la France; la Reine s'en félicite, et le Roi s'en fait un mérite auprès d'elle : *e con questo spera d' averla più pacata, e più facile a permettergli la sua pratica con la Verneuil.*

Le seigneur Jean avait contracté une étroite liaison avec le prince de Condé, qui venait le visiter à toute heure et l'accompagnait partout. Ce prince a pris congé de lui avec éclat; ce qui lui a valu une verte semonce du Roi. Le comte de Soissons est plus circonspect; il a fait ses adieux la nuit et sans bruit, il est plus habile que le prince, *ancor chè questo principe non sia punto questa persona balorda che egli è tenuto. La marchesa non volle mancare di far fare un' affettuosissima visita al signor don Giovanni, per la stima che ha sempre tenuto di sua eccellenza, e per dar questo martello alla Regina.* Le Roi a fait dire secrètement à Concini qu'il eût à se recommander à la marquise *e pensasse a far buoni officii per la marchesa con la Regina; imbrogli d' un re vecchio, astuto e ammartellato, e d' una donna sagacissima, litterata, e estremamente ambiziosa di triumfare de' cuori d' ogni persona!*

Quant à M. de Rosny, fidèle à ses habitudes, aussitôt le seigneur Jean parti, il a donné l'ordre de retenir le quartier de sa provision déjà gagnée, et dont le terme devait échoir dans quatre jours. Par malheur l'ordre est arrivé trop tard, et le quartier était payé.

La vogue est aujourd'hui à Concini; on parle de lui donner un gouvernement : *cosa che non ha potuto conseguire il signor don Giovanni!* Le Roi n'osera franchir ce

pas : *per cagione di tutti questi signori naturali del regno, che se ne sdegnerebbono più stomachevolmente che non arebbono fatto per il signor don Giovanni. Pure il Re non pare che d'ordinario si curi troppo di disgustarli.* Il a surtout les yeux ouverts sur la conduite des membres de la maison de Guise, qu'il tient en bride et auxquels il ne ménage pas les plus dures leçons.

In somma questo è regno, e paese, e populo, e umore inquieto; e è un mare che non può stare, se non difficilmente, lungo tempo a tumultuare.

Visite fort empressée de Concini.

(15 avril.) On indique, entre autres causes du départ du seigneur Jean, ces deux-ci :

Premièrement, il aurait offensé la Reine, en faisant enlever et conduire chez lui la nuit une dame qui sortait du palais où cette princesse l'avait mandée. Le fait est peu vraisemblable.

Secondement, il aurait mécontenté le Roi, qui l'avait secrètement chargé, lorsqu'il a reconduit la duchesse de Mantoue, de tenter un coup de main sur Monaco, en informant de ce projet le grand-duc, qui l'aurait détourné de cette entreprise. Le seigneur Jean raconte le fait tout autrement, et prétend que la proposition est venue de lui, et que le Roi ne l'a pas soutenu dans l'exécution de ce dessein, qu'il avait pourtant approuvé.

M. de la Roche, premier écuyer de la Reine, étant mort, Concini a été aussitôt investi de sa charge. Celle qu'il laisse vacante sera donnée à M. del Bene, à la condition de payer à Concini six mille écus et de lui abandonner une maison voisine de la sienne.

La corte teneva che M. del Bene fusse più a proposito di Concino a quel carico, dovendo assistere di continuo attorno alla Regina; parendo che ricevesse più decoro da una barba canuta che da un giovane. Toutes les concessions du Roi n'ont qu'un but : *Solo compiace e sopporta per essere lui compiaciuto e sopportato ne' suoi amori; e acciò che Concino e la moglie disponghino la Regina a questo suo desiderio (cioè che la Verneuil possa sicuramente venire e conversare in palazzo); come si dice che già la disposero a far levare alla Verneuil il confino che aveva fuor di Parigi; e che il Re, in ricompensa di ciò, abandonasse la parte del signor don Giovanni e pigliasse la loro in quelle contese.* Au reste, le Roi et la Reine se reprochent l'un à l'autre d'être cause du départ du seigneur Jean. On attend de jour en jour, presque d'heure en heure, l'accouchement de la Reine.

Le maître d'hôtel du seigneur Jean a dit à Guidi, que ce seigneur aurait conclu un engagement avec la république de Venise par l'intermédiaire de l'ambassadeur Piculi, témoin indigné des mauvais procédés de Concini.

Visite de M. del Bene, qui raconte à Guidi comment, contre l'intention du Roi, il s'est vu obligé de satisfaire l'avidité de Concini pour être admis à le remplacer

dans ses fonctions auprès de la Reine : *M. del Bene si duole sino al cielo di avere, in capo di tanti anni di servitù, un officio per denari più che per merito... Dunque simili officii della bocca, della vivanda e del bere si vendono al più offerente, non al più accurato e fedele. E qui si conosce bene che la salute dei Re risiede nelle mani di Dio.*

(21 avril.) Autres griefs contre le seigneur Jean : *Sendo l' uno per conto della fragilità della carne; l' altro per il mangiamento della carne questa quaresima.*

(29 avril.) *La Regina, il giorno de' XXV, partorì all' improvviso, e quasi in un momento e senza dolore, un bello e vivace figliuol maschio.*

Concini a dit en confidence à Guidi, que si la Reine a éprouvé un peu de mécontentement, *non è per altro, se non perchè paia a Loro Altezze che la Maestà Sua sia ancora una fanciulla, e, come ella dice, una bambina, e che come tale la vogliono reputare e trattare, e menarla sotto questa disciplina, ella Regina di Francia, madre di cinque figliuoli, amata e stimata dal Re.*

M. de Sully a fait un bon accueil et presque gracieux à Guidi, qui lui a déclaré qu'il ne l'importunerait pas, et qu'il traiterait avec lui les affaires du grand-duc comme des affaires d'État : *Dicendogli che la natura mia era di guidar questo negozio come di Stato e non mercantile.*

Il Re viene oggi per dimorare qui otto o dieci giorni a godersi con la Verneuil. Cette femme, d'une habileté consommée, demande une de ces trois choses : ou qu'on la reçoive dans le palais; ou qu'on lui rende ses enfants; ou qu'on lui donne Metz, comme place de sûreté après la mort du Roi. Sa Majesté préférerait le premier parti : *meglio d'ogni altro ai suoi gusti.* Il a eu en vain recours au grand chancelier pour obtenir le consentement de la Reine; maintenant il s'adresse à Concini, qu'il place dans cette alternative : *Se non l'ottiene, arà disgusto; se l'ottiene, non sia per piacerli intrinsecamente che egli e la moglie possino tanto nella voluntà dell' animo della Regina.*

II.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, 27 mai 1608.

ANALYSE.

Le Roi déclare à Guidi qu'il n'a aucun sujet de mécontentement contre le seigneur Jean de Médicis, ni contre le grand-duc.

Le Roi est venu à Paris incognito pour aplanir les difficultés qu'on essaye d'élever contre le mariage de son fils naturel, César de Vendôme, avec la fille du duc de

Mercœur, une des plus riches héritières de France : *E, avendo Sua Maestà scoperto che i Guisi la vorrebbono per loro, e dubitando che sieno d'accordo con la madre, e ella per ciò faccia fare e dire le pazzie alla figliuola, che non solo si vuol far monaca, ma sepellirsi viva che consentirvi, il Re se ne deve essere risentito con loro aspramente.* Les Guise ont pris peur; l'évêque de Verdun, oncle de la jeune fille, est venu la sermonner, et le duc de Luxembourg, *che è tenuto la miglior testa che sia tra loro, e forse in Francia*, a décidé la mère à envoyer sa fille auprès de la Reine, afin de découvrir si l'opposition qu'elle fait au mariage vient d'elle-même ou lui est dictée.

Le petit duc de son côté paraît avoir peu de goût pour ce mariage : *la fanciulla non abborisce e recusa tanto lui, che egli recusi e abborisca altretanto e anche più la fanciulla.* Le Roi, en assurant une si grande fortune à son bâtard, qui est d'un caractère inquiet et turbulent, ne prépare-t-il pas au Dauphin des embarras et des dangers à venir?

Le Roi ne laisse échapper aucune occasion de mortifier le pauvre prince de Condé; et récemment, à propos *di poco decoro che teneva con i suoi servitori, gli disse che cominciava a credere di lui che il principe non fusse legittimo, ma quello che era stato mormorato da altri, che egli fusse figliuolo del* laquais.

Le Roi voudrait marier la fille de la Verneuil avec le fils du connétable : *ma quel buon vecchio grida ad alta voce che non vuole più bastardi per casa.*

Guidi s'est lié avec M. de Sillery, dont il loue le mérite et dont le crédit grandit de jour en jour.

Le Roi profite de la paix pour embellir Paris, et amasser un trésor à la Bastille.

III.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, juillet 1608.

EXTRAITS ET ANALYSE.

1° ANALYSE.

(15 juillet.) Le mariage du petit duc de Vendôme et de l'héritière de Mercœur est une affaire arrangée. Le duc du Maine et tous les Guise sont convoqués demain à Fontainebleau pour assister aux fiançailles; dans un an le mariage sera consommé. D'ici là, le petit duc visitera son gouvernement de Bretagne, et voyagera en Italie. Ce mariage ne plaît qu'au Roi; il humilie les Guise, il inquiète les hommes sages. La femme est plus âgée que le mari, et plus forte : *e chiede piuttosto un uomo di tren-*

tacinque anni che un fanciulletto, come questo, che ha ben gran spirito, ma quanto al corpo il tempo vi manca.

M. d'Alincourt est de retour; le Roi lui a fait grand accueil : *al quale (Re) attende a fare la sua relazione molto copiosa.*

Pierre de Tolède, ambassadeur extraordinaire d'Espagne en France, est parti de Madrid le 23 juin; il amène avec lui un grand train de maison.

Le Roi tient de fréquents conseils à Fontainebleau avec le président Jeannin, MM. de Villeroi et de Sillery, pour examiner les conditions de la paix à conclure entre l'Espagne et les Pays-Bas.

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. — *29 juillet.* Audience donnée par le Roi à Pierre de Tolède. Détails. Grand train de l'ambassadeur. Son entretien avec l'envoyé de Savoie, qui affecte de déprécier le Roi et la France. Fiançailles du duc de Vendôme et de mademoiselle de Mercœur. Indiscrétion de M. d'Alincourt : le grand-duc lui aurait dit que la Reine avait peu de mérite et ne savait pas se faire des amis. Plaintes de la Reine à ce sujet.

29 juillet.

Domenica passata, che fummo a' XX, il signor don Pietro di Toledo ebbe la sua prima ceremoniale audienza. Il dì seguente, che fu lunedì a' XXI, ebbe la sua seconda, che fu la prima de' negozii, nella galleria della Regina, che si trova quivi commoda al Re e a lei, per andarvi ciascuno dalle sue stanze privatamente. Voleva il Re che vi fusse anco la Regina, ma la Maestà Sua, sentendosi quel giorno un poco alterata per il caldo, che fu quivi per qualche tempo eccessivo, al pari di Spagna non che d' Italia, non vi volle andare altrimenti; sebbene poi la sera medesima il Re gli conferì tutto, e poi la mattina ne dette conto ai suoi tre ministri, Villeroi, Sillery e Sully.

La sustanza di questo primo ragionamento fu solo di acerbe e risentite querele della parte del Re Cattolico verso questa Maestà, per conto delli aiuti che ella dà agli Stati e ribelli di Fiandra, contro alla forma delle capitulazioni, cose pacificanti, e particolarmente di quella del 1559, ratificata e ampliata in quest' ultima di Vervins; dove espressamente si specifica, che nè l'una nè l'altra Corona non possa dare aiuto nè favore a' ribelli o nemici dell'altra. E che, sebbene il Re Cattolico ne aveva sicuri riscontri, e prove tanto replicate e certe, che averebbe, senza

cercare più oltre nè farci altri officii, potuto tenere la pace per rotta, e in tal modo governarsi e procedere; stimava con tutto ciò tanto la buona amicizia e fratellanza con questa Corona, e la stima e osservanza che tiene in particolare al merito e valore eccelso di questo re, che aveva giudicato molto convenevole il fargnene fare ambasciata particulare, per sapere più propriamente dalla sua real bocca quel che in questo caso Sua Maestà aveva che dire per conto del passato sin qui, e quel che per l'avvenire risolveva : o di lassare affatto e veramente quella protezione come par tenuto per le capitulazioni e pace predette; oppure continuare nella contravenzione di essa e nell'aiutare quella, siccome aveva fatto sin qui. Perchè, derivando da questa dichiarazione una conseguenza così grande, come bene si lasciava conoscere, voleva il Cattolico rimanere interamente giustificato appresso di se e della Cristianità tutta della resoluzione che dopo tal risposta fusse per fare. Questa fu la sustanza della proposta fatta da don Pietro di Toledo; la quale egli espose con tanta grazia e con tanta umiltà, che il Re ne rimase maravigliato, e non resta di predicare a ciascuno il suo discreto e rispettoso procedere.

La risposta del Re non fu meno giudiziosa e arguta. Egli la divise in due parti, una toccante al tempo passato, l'altra all'avvenire. E quanto al passato, affermò largamente, che nissuno re e nissuno privato osservò mai più precisamente e più puntualmente le sue obbligazioni e ereditarie e proprie di quel che abbia sempre fatto Sua Maestà, e molto più l'aveva adempito con il Re Cattolico che con qualsivoglia altro, in essecuzione della buona amicizia e fratellanza che tiene con quella Corona, e di stima ben gratissima che ha sempre fatta di Sua Maestà Cattolica, e di quella del re suo padre. Perchè non solo da sè stesso, nè per alcuno mezzo, non ha mai pensato, non che commesso o posto in opera, cosa che sia contro a questa sua candidissima e fermissima volontà; ma, instigato da continove atrocissime insidie e contro la sua persona e contro i suoi Stati, non ne ha mai fatto nè risentimento nè dimostrazione alcuna, conforme alle ragioni e forza che aveva di farla, ma lasciato solo fare a Dio Benedetto, che giudicando

la malizia altrui e la sua innocenza e ottima mente, ha combattuto per lui, e con la sua destra l'ha preservato di maniera che il ferro o non l'ha tagliato o non gli ha nociuto; e insidie e ordigni si sono da lor medesimi dissipati e disciolti, e i mezzi svergognati e scoperti, e le persone o gastigate o pentite. E qui contò Sua Maestà il colpo avuto in faccia in casa la Gabbriella, l'assalimento col pugnale sul ponte nuovo, le surprese tentate in Provenza, le cose di Savoia, quelle del conte di Auvergne, e molte altre.

Alle quali don Pietro cercò far risposta con fermissima negativa; che il suo re non ne avesse avuto pur notizia, non che participazione alcuna. Ma il Re fece gagliarda replica, che gnene farebbe vedere i processi solenni e autentichi. Onde don Pietro si messe a scusare il re suo, con gettare la broda addosso a' ministri. E il Re, con la sua solita viva prontezza, domandò a don Pietro di quel che il Re Cattolico si dolesse per conto delle cose di Fiandra. Don Pietro rispose: « Di dar loro soc« corso continuo di gente e denari. » Soggiunse il Re : « Quand'anco « ciò fusse vero, ancora io posso dire che non sono io, ma i ministri; e « non ci rimanere cagione di doglienza da nessuna parte, o, dovendoci « restare, quella di colui sarà maggiore e più giusta, che sia offeso più « il vivo e più indebitamente. » A quest'ultima replica del Re don Pietro non ebbe che dire.

Onde il Re, vedutolo attonito, contento di questo, passò alla seconda parte, toccante il tempo avvenire. E mostrando di voler procedere, come disse, con franchezza e apertura grande, gli disse : « Che secondo « i modi che da lui fusse avisato che il Re Cattolico volesse procedere « con lui e con li Stati intorno a questa pace, così gli direbbe sincera« mente e determinatamente il concetto dell'animo suo. » E don Pietro rispose, che intorno a questo non poteva per ancora dir cosa alcuna, ma bisognava che andasse a Parigi, e parlasse a lungo con l'ambasciatore dell'arciduca (egli chiama di Fiandra) e con il nunzio.

Così rimessero questi negozii a Parigi, avendo lasciato il Re molto sodisfatto e contento di piacevole e sommesso trattare di don Pietro, che a buon proposito disse al Re, che si porterebbe con tale umiltà e

dovuto rispetto verso la Maestà Sua, che sperava avere a render vana la voce, che intendeva esser venuta alle orecchie di Sua Maestà, che egli fusse superbo e collerico; e che se pure era tale, serbava queste passioni a esercitarle e smaltirle nel suo comando, ma avanti i re grandissimi la sua superbia e collera era tutta pazienza e tutta umiltà. Usò anco un altro artificio con il Re: che, se bene egli non solo intende ma parla francese come se fusse nato a Parigi, tuttavia mostrò non solo non parlare ma non intendere, perchè il Re avesse a parlare più adagio, e gli desse occasione di fargli talora replicare, come fece bene spesso, per aver più tempo a rispondere.

Rimase stupito della sagacità, prontezza e eloquenza del Re, dalla quale si confessò a più d'uno atterrato e convinto, e in particolare al signor Zamet disse in spagnuolo : «Mi Rey no me ha embiado à un «rey, sino à un diablo, porque sabe mas que el gran diablo, y que «todos los diablos.»

La mattina seguente de' xxii, il signor don Pietro si vide col nunzio, venuto a grandissima ora dal luogo dove ha la sua stanza, che è lontana da Fontainebleau più di due leghe; e dovette dargli parte di quanto aveva passato nella audienza della sera innanzi, conforme alla confidenza che passa tra loro più stretta che con qualsivoglia altro di qua. E, avendo fatto qualche maraviglia al Re quella sua venuta così mattutina e secreta, senza negoziar nè con lui nè con i suoi ministri, par che il nunzio si scusasse con dir che era venuto chiamato dal signor don Pietro e non da sè stesso.

La notte il signor don Pietro se ne venne a Parigi, e si fermò a questa grande e bella casa del baron Gondi, alloggiatoci d'ordine del Re molto agiatamente con i suoi cavalieri e servitori suoi e loro più necessarii. E l'altra gente è qui all' intorno al numero di cento in cento venti persone. Il Re l'ha spesato sino a Parigi; poi qui si spesa da sè, e lo fa splendidamente, conforme al suo grado e avere, e conforme al modo e aiuto datogliene dal suo re, che egli medesimo mi ha detto che è stato di cinquanta mila scudi contanti e una rendita in Napoli di circa tre mila. Fa far due carrozze nobilissime, e una ne ha onde uscirà

fuori con tre, e con dodici staffieri, e altretanti e forse diciotto paggi, tutti vestiti a livrea di velluto nero, rispetto al bruno che porta egli e i suoi cavalieri per la madre della regina.

Vi andò quasi subito dopo l'arrivo suo qui l'ambasciatore di Savoia; il quale, mi disse don Pietro, che per cattar benivolenza cominciò, nel primo ingresso a dir male della Francia e del Re, e che nè l'uno nè l'altra non potesse durare per il mal governo, poca cura e molta malevolenza che tiene il Re, e per lo strapazzo che s'usa più che mai verso la religione cristiana e Santa Sede Apostolica. A che mi dice don Pietro che fece gagliarda repulsa, ribattendoli a una a una per ragioni, e argumentando il contrario dal buon governo del Re e della Regina, della loro sicura e numerosa successione, della pace, della abbondanza della religione più che mai sublimata, con l'avere rimesso e arricchito li gesuiti, con fare edificare le chiese rovinate dalli eretici, e con non li ammettere al governo di giustizia nè al ministerio di corte; e altre ragioni mi dice, che li allegò, e che lo lasciò con esser confuso.

Io ho procurato di tenere con lui uno stile di conservarmegli ossequente e grato, come a personaggio tale, e mandato da chi egli è, e come parente di Vostra Altezza; e all'incontro ho avuto riguardo a non dar sospetto di me a Loro Maestà; e servendo a lui con misura, e avvisando a loro con degnità, credo averlo sin qui conseguito; perchè il Re, quando fece scrivere al Gondi che desse la casa a don Pietro, fece ancora scrivere, che io non fusse rimosso, nè incommodato della parte di essa chiamata *il Pavillon*, dove mi trovò; e don Pietro mostrò averlo carissimo, e da sè medesimo mi avertì di non dar più sospetto. Vo da lui ogni sera, e lo trattengo più d'un ora con molto suo gusto, e non senza profitto del suo servizio.

Oggi sono otto giorni, si fornì il negozio di madamoisella di Mercœur con monsignore di Vendôme; che fu di firmare la scrittura e contratto del matrimonio, e celebrar gli sponsali, che chiamon qui *fiançailles*. Il contratto lo soscrissero, oltre alle parti proprie, la madre e l'avola della fanciulla, e madama di Luxembourg, delle quali ci voleva più espresso consenso per conto di certa lor cessione o concessione di parte di beni,

che sono nella dote, e vi intervenne tutta la casa di Lorena a prestar similmente il consenso; nè altri vi mancò che il signor duca du Maine che si trovava qui indisposto, e in suo cambio v'intervenne il figliuolo; e la cerimonia ecclesiastica la fece il signor cardinal Duperron. Stanno ora con piena allegria e dolcezza; e lo sposo serve e corteggia la sposa, e cominciano a volersi bene, e mostran desiderio che passi presto l'anno per fornir quel che resti da fare. E in questo mezzo il Re par che persista nella determinazione che'egli vegga Italia, ma non dovrà già venire altrimenti in luogo del signor duca di Nevers, nè per quel negozio[1]; anzi si è rinfrescata la nuova della partenza di detto duca alla volta di Roma per alla fine del futuro mese.

La Regina mi parlò di questo negozio prima che quella solennità si facesse, e mi disse che si farebbe in ogni modo, e che non era possibile impedirla, sendoci il Re tanto indurato e infuriato che metterebbe sottosopra il mondo, e cercherebbe levarne ciascuno che egli si potesse accorgere che glie lo impedisse, ancorchè glie l'impedisse il suo proprio figliuolo.

Fra le cose che Vostra Altezza dovette trattare con M. d'Alincourt, bisogna che una fussi, e delle più principali, sopra la Maestà della Regina, intorno alla sua qualità e modo di governarsi; e che la sustanza si riducesse a concludere, che la Maestà Sua non fusse di quello spirito e valore che la duchessa di Mantova, sua sorella, e madama la granduchessa; e che Sua Maestà non avesse servitore nè dependente d'alcuna considerazione, e non se le andasse alla giornata acquistando, nè si pigliasse punto di pensiero per farsene. Questo proposito, e in questo linguaggio, M. d'Alincourt lo debbe aver referto al Re, e il Re alla Regina; la quale ha poi voluto farne meco doglienza assai risentita, conforme alla sua sensitiva e sanguigna natura, ma però rispettosa e modesta, conforme alla reverenza e affezione che conserva verso di Vostra Altezza; dicendomi: « Che può facilmente esser vero che la du- « chessa, sua sorella, e madama la granduchessa abbino più valore e « più spirito che non abbia Sua Maestà, ma che non si può già cono-

[1] Le duc de Nevers était désigné pour prêter au pape Paul V le serment d'obédience.

« scere dalle cagioni che se ne allegano del saggio che ne danno nel « governare cotesti Stati; perchè la differenza è tanto grande, quanto « sarebbe a governare una sola casa di proprie e conosciute persone a « governare una città intera, e piena d'un gran popolo e strano. Oltre « alla differenza che è dal suo marito ai mariti di loro; perchè quelli « hanno dato alle mogli l'autorità e soprintendenza d'esercitare il go- « verno che esercitano, e quando la trapassassero non l'hanno per male. « Ma il suo è di natura, che la vuol per sè, e gusta che se ne pigli meno « di quello che ne dà, e che si riconosca e aspetti giornalmente da lui. « Circa all'altro capo di non si fare la Maestà Sua servitori, ella diceva « che si pigliava abbaglio in due modi: l'uno che Sua Maestà non li può « fare così alla scoperta senza pericolo manifesto di far danno a loro e a « sè; e l'altro che ella non n'è così povera e spogliata come Vostra Al- « tezza si crede e si lascia intendere. E però concludeva, che, poichè « Vostra Altezza non vuol dar fede a quel che circa queste cose e simili « la Maestà Sua aveva fatto dir da me e da altri, e che gli dicono gior- « nalmente gli effetti, la pregava a non si mettere più in pena, poichè « la sperava in Dio, che con la grazia che li aveva fatta di tanti figliuoli « e di tanta prospera salute del Re, Vostra Altezza non vedrebbe na- « scere nissuno di quelli inconvenienti e pericoli, che per mera e da « lei ben gradita bontà e affezione di Vostra Altezza gli danno noia. »

Io non potetti sentire senza molto affanno questa doglienza da Sua Maestà; e facendogliene risposta, cercai di mostrarli al meglio che io seppi, quanto poco suo servizio era l'alterarsene e infastidirsene; che piuttosto doveva Sua Maestà ringraziare Iddio, e gradire a Vostra Altezza che Vostra Altezza s'ingannasse, e che spinta da paterno zelo temesse ancora dove non fusse timore.

E Sua Maestà mi replicò, che quanto era più certa che Vostra Altezza lo fa per tal buon rispetto, tanto più par che fusse da considerare, che queste son cose da fargli dire per la voce de'suoi proprii e confidenti, e a Sua Maestà sola, e non dirlo a quasi tutti i Francesi che di costì passano, poichè con loro Vostra Altezza fa effetto contrario, e piuttosto la discredita e disautorizza.

Tornai a replicargli, che Vostra Altezza non poteva aver mai detto tanto a M. d'Alincourt quanto egli aveva referto al Re, nè M. d'Alincourt avrà detto tanto al Re quanto poi il Re abbia ridetto alla Maestà Sua; sapend'ella ormai come queste cose passano. E ella mi rispose : « Che crederebbe che fusse parte di quel ch'io dicevo, cono- « scendo molto bene la natura del Re, se non fusse l'opinione radi- « cata nella mente di Sua Altezza, che Sua Maestà non vaglia niente e « non pensi a niente; e che per bontà e affezione lo dice ad ognuno. « Che, se Vostra Altezza fusse qui, e Sua Maestà potesse dir parte, non « che tutto, di quel che ella sa, Vostra Altezza al sicuro non sarebbe di « credere che ella è. » E io soggiunsi il medesimo, e con modo collerico quasi mi messi a ripigliarla, che ella se ne incollerisse, o credesse altro che zelo e amor paterno dell'animo di Vostra Altezza. E Sua Maestà, forse maravigliata e non discontenta di quel mio devoto ardire, mi disse più piacevolmente, che collera non poteva mancare di non se ne pigliare, ma che non per questo si alterava la sua volontà e l'affezione che prontamente confessa dovere a Vostra Altezza, e confermarvela e rendergliene grazie.

Si fornì questo fastidioso ragionamento, intorno al quale bisognerebbe, se fusse vero il di sopra, che anch'io mi dolesse alla mia misura; perchè io ne ho scritto parecchie volte, e a parecchi propositi, che la Regina ha prudenza e valore e silenzio, e amici e servitori molti più che non mostra. E che chi ha detto e dice a Vostra Altezza il contrario, o si è ingannato, o l'inganna; e se fusse vera questa querela della Regina, sarebbe anco vero che non mi è stato creduto, e in tal caso la mia giustificazione e querela non è altro che replicare il medesimo.

IV.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, 5 août 1608.

Sommaire. — Retour sur l'audience donnée par le Roi à Pierre de Tolède. Nouveaux détails. Concini admis dans le carrosse du Roi.

Fra le cose che il Re rispose a don Pietro di Toledo, per mostrare che il Cattolico e non Sua Maestà era quello che aveva grandemente contravenuto alle antiche e moderne paci e alle leggi della buona e reale amicizia, tre altre belle furno, che io non ho scritto nell'ultima mia de' xxix del passato, perchè allora non le avevo sapute:

L'una fu del duca d'Aumale, trattenuto con la borsa di Sua Maestà Cattolica.

L'altra fu del marchesato di Saluzzo; il quale era nelle convenzioni, che questo Re riavesse, e le promesse del Re Cattolico di farlo amorevolmente rendere dal duca di Savoia. Questa parte gli fu tanto male osservata, e il duca tanto persuaso e fortificato, che il Re ebbe di bisogno di avventurare la sua reputazione, persona e forze, con andare in persona la prima volta fuor del regno a fargli la guerra; e poi, per compiacere ad altri, condescendere ad accordi e concessioni, così repugnanti al decoro, sebbene utili agli Stati suoi, che stava ancora in dubbio la Maestà Sua s'egli era vero che egli avesse fatto quel che aveva fatto, e lasciato quel che aveva.

L'altra particularità, che il Re toccò, fu di quel commesso di Villeroi, che gli avevano corrotto con maniera tanto più brutta quanto più il Re Cattolico e suoi ministri si mostrano innocenti e alieni da questa sorte di maneggi. E con tutto ciò il Re, che averebbe avuta con molta necessità, non che ragione, a far dimostrazioni e essecuzioni essemplari intorno a quel caso, se la passò con la sua solita benignità, clemenza e franchezza.

Quando il signor don Pietro voleva scusare il suo re, con recare la

seconda al conte di Fuentes e ad altri ministri, questo re gli replicò meglio di quel che io non scrissi. Perchè Sua Maestà disse : « Anche io » potrei cuoprirmi e scusarmi con dire quel che si è fatto a favor delli » Stati non sia mia fattura ma dei ministri, e che i denari che hanno » avuti non sieno sovvenzioni fatte a loro, ma rimborso delle recevute da » loro; ma che non lo voleva fare, nè gli piaceva usare artificio nè dop- » piezza nissuna, se non parlare strettamente e liberamente. »

Ad un altro passo don Pietro domandò al Re, quello che Sua Maestà si risolveva di fare con li Stati, per conto di starsene neutrale, o aiutarli caso che il Re non si facesse altrimenti la pace. E il Re rispose, che aveva tempo a pensarci, non che a risolversi sino a quel tempo, e poi lasciarsi intendere parendoli; e che sapeva, che ora non doveva rispondergli altrimenti per ogni ragione. Ma che gli piaceva uscire franco, e cavar sin da ora d'ogni oscurità lui e chi altri occorresse, con dichiararsi determinatamente, che non mancherà mai d'aiutare li Stati conforme alla parola che ha data loro. Onde don Pietro mostrò di rimanere tanto favorito e legato da quella risposta eroica, che si inchinò a Sua Maestà e basciògli la mano; di che il Re rimase con molto giubilo.

Ad altro proposito, don Pietro mostrando dispiacergli, che per questo si abbia a portare pericolo di venire a manifesta rottura; e tra le molte cagioni che ne allegava private e pubbliche, per l'una parte e per l'altra e per la Cristianità tutta, ci messe anche quella che toccava alla sua propria persona; la quale diceva che potrebbe essere, che, se non altro, per mancamento di suggetti fosse in tal caso adoperata negli impieghi occorrenti, e che, sebbene questo sarebbe il più sublime colpo e sigillo di tutte le glorie e corone che potesse in questo mondo desiderarsi, quando anche dovrebbe perdere sè stesso e qualsivoglia valoroso e numeroso esercito, e cadere fortissimamente per mano di un re, il più valoroso che sia stato giammai, o che creda che mai abbia a essere; con tutto ciò gli peserebbe in estremo di aver per questo verso a impedire la devotissima e umilissima servitù che aveva acquistato con la Maestà Sua. E il Re gli rispose subito con la sua solita acuta prontezza:

« Che il suo re al sicuro lo leverebbe di questo pensiero, poichè, se « venisse tal caso, manderebbe a Genova per un altro mercante a fargli « la guerra, come mandò per farla agli Stati. »

Mescolò don Pietro in simil proposito l'autorità e forze del Pontefice, quasi volendo mostrare che Sua Maestà l'arebbe contro, e con esso la religione cattolica, e la maggior parte della Cristianità.

E il Re rispose, che il Pontefice, che è vicario di Cristo e capo della nostra fede, l'adorava e temeva, come il più cattolico re e uomo del mondo in quello che appartenesse a tutte le occorrenze della religione; ma, come questo mondava (*sic*), non stimava nè lui nè le sue forze più di quello d'un pover uomo.

In sustanza tutta quella udienza fu piena, per la parte di don Pietro, di umilissimi e destrissimi tentativi e rammarichi, e per la parte del Re, di prontissime, piccantissime e valevolissime risposte. E così don Pietro rimase confuso e attonito di tanta acutezza; e il Re sodisfattissimo di tanta creanza. E, come don Pietro dice a ciascuno, e ha scritto in Spagna, che questo re non ha men valore nell'ingegno e nel parlare di quel ch'egli abbia mostro con la persona e con la mano; così questo re va predicando a tutti e a tutte l'ore la gentilezza e garbo del signor don Pietro, e li va facendo tutti quelli onori e favori che alla giornata se gli offeriscono. Il giorno dopo che Sua Maestà ritornò da Fontainebleau, lo mandò a visitare e saper di sua salute, e quasi ogni giorno dipoi l'ha regalato con cose mangiative e di cacciagione e della sua mensa. All'incontro se gli tengono ben gli occhi adosso, e si procura bene se alcuno se li aggira atorno; ma don Pietro procede con tanta realità e integrità, che non solo non dà nessuna occasione di poter sospettare, ma nè antivedere, e divertisce tutte con molto aperto e nobil procedere.

Avrà un altra privata audienza prima che il Re se ne vada a Saint-Germain, come disegna di fare tra brevissimi giorni; e per ancora non è uscito di casa, non sendo ancora in ordine con le sue carrozze e altri apparecchi necessarii per il suo traino. La sua gente sta molto ritirata e modesta, e egli sta sopra questo avvertimento con occhio aper-

tissimo. E il Re all'incontro, che sa questo suo discreto riguardo, ha fatto far rigorosi bandi e severi comandamenti che ciascuno di loro sia rispettato e onorato.

Concino, nel tornare di qui a Fontainebleau, trovò il Re che non gli dovette far la solita buona cera. Lo disse alla Regina, e glie ne chiese la causa, nè potette saperla. Poi vedendosi per altro col Re, dopo essere forniti i ragionamenti, gli disse : « Sire, Vostra Maestà ha qualche « cosa contro di me, perchè non mi mostra la cera solita. Questo non « m'importa, perchè in tutti quei modi che ella mi tratta mi onora. « A me dà fastidio la causa, perchè non può essere che non sia falsa; e « per questo la supplico a dirmela, acciò che il vero non le sia defrau- « dato. » Il Re negò, e disse, che quel che a Concino era parso potette essere perchè Sua Maestà non ci avesse badato, o avesse altro nel capo; e la mattina seguente lo fece andar seco al lavoro del canale, e al ritorno lo favorì di metterselo in cocchio, che fu per la prima volta. Dove si cavano due notabili : l'uno, che col Re che è pronto bisogna essere pronto, l'altro che il Re stima la Regina e sue persone più che non mostra.

V.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, 2 septembre 1608.

Sommaire. — Confidence de Pierre de Tolède. Objet secret de sa mission. Les mariages espagnols. Le Roi accueille d'abord ces propositions avec peu de faveur. La négociation semble rompue. Bon conseil de l'ambassadeur florentin. Intervention de la Reine. Le Roi mieux disposé. L'affaire demeure quant à présent sans solution.

Il signor don Pietro di Toledo mi disse in confidenza, che la proposta della sua ambasciata fu in questa maniera : Che il re, suo signore, aveva avuto notizia dal Papa, per via del marchese d'Aiton, suo ambasciatore in Roma, e del nunzio residente in Spagna appresso la Maestà Sua, che questo re s'era lasciato intendere al Papa, per mezzo di questo nunzio e d'altre persone da prestargli fede, che Sua Maestà

inclinerebbe volontieri a fare tre parentadi in un tempo medesimo, tra quella e questa Maestà e Corone, con dare al Delfino la figliuola maggiore del Cattolico, e al principe di Spagna la figliuola prima di questo re e la seconda figliuola al secondo genito del Re Cattolico; e che, se il Cattolico se ne contentasse, questo re si obbligava di fare che gli Stati si ridurrebbono sotto l'ubidienza dell'arciduca al certo, con condizione che dopo lui la Fiandra tutta restasse al secondo genito del Cattolico, e distaccata dalla Corona di Spagna, e in conseguenza annullata l'unione fattane ultimamente dal re Filippo secondo e ogni altra. E per questo aveva il Papa consigliato Sua Maestà di mandar qui un personaggio espresso per tirare avanti la pratica, e condurla a quel felice fine che si poteva desiderare. Le quali cose, referite a Sua Maestà Cattolica da sopra detti, le aveva stimate quanto era ragionevole; e, avendole considerate e fattole considerare, come ricerca negozio di tanto gusto e desiderio di Sua Maestà, e di profitto e proporzione tanto uguale, e di beneficio così importante a tutta la Cristianità, vi rimaneva dentro indeterminato e confuso; poichè, da una banda non poteva lasciare di prestar fede alle parole e asserzioni del Papa e de' suoi ministri; e dall' altra sentiva che questa Maestà nello stesso tempo e più che mai si ristringneva con li Stati ribelli di Sua Maestà Cattolica, non solo con dar loro i soliti aiuti e soccorsi di denari e di gente, ma con nuove collegazioni, direttamente repugnanti, non solo a quel che ora veniva proposto, ma alle capitulazioni e paci antiche e moderne tra l'una e l'altra Corona, e a quella di Vervins in particulare. E però Sua Maestà Cattolica aveva mandato personaggio, non solo confidente, ma interessato nel negozio, rispetto alla persona della Regina di Francia, per intendere appunto como sta questa cosa, e, secondo che trovi, andar negoziando e trattando.

Così dice don Pietro di Toledo che fu il tenore della sua ambasciata e proposta; e che, prima che il Re gli cominciasse a rispondere, lo vidde alterare e cambiare, e che le prime parole che gli uscissero di bocca fu il dir parecchie volte con voce altra e collerica : « *Ce n'est* « *pas vrai.* » E poi, parte da sè stesso, parte con l'umili e cortesi ma-

niere usate da don Pietro per quietarlo, egli cominciasse con voce più rimessa a rispondere a parte per parte. E, intorno al Papa e suoi ministri, che, come successori di San Pietro, li onorava secondo che ho scritto, ma come uomini o privati o pubblici non dicevano in questo fatto cosa che fusse mai stata nè detta nè pensata da lui; e che la grandezza sua e il suo regno, e l'onore della sua casa e qualità della sua persona mostravano ben chiaro che egli penserebbe a dare le sue figliuole chiesegli con i debiti mezzi, e non che si pretenda che egli abbia offertele a nissuno. E quanto alli Stati, che erano suoi amici, e esso era uomo di parola e di gratitudine, e voleva aiutarli sinchè poteva, e che prima perderebbe la testa che abbandonarli. E, quanto alla osservanza delle paci, che egli ne aveva osservate e osservava, e all' incontro il Re Cattolico era quello che tanto prima e tante volte l'aveva rotte e fatto rompere da suoi. E qui si dovette molto allargare nelle cose già scritte da me, e della ferita, e dell'assallimento, e de' tentativi in Provenza, e del secretario corrotto, e del marchesato di Saluzzo, e del duca d'Aumale, e di M. Biron, e del conte di Auvergne; donde concludeva che Spagna avesse mancato e mancasse a lui, e non egli a Spagna.

Dice di più don Pietro che il Re cominciò a pungerlo in materia di onore, con alzar sè e abbassare il suo re; e che lo pregò a non entrare in questa materia, per non darle occasione di rispondere in modo che il Re avesse a far farne pezzi. Ad un altro proposito, che il Re diceva che Spagna non avesse nè uomini nè forze che se li potessero opporre, dice don Pietro che rispose, che Spagna per pigliar quel d'altri non vuol aver forze, e che lo testifica l'Italia, della quale, se il suo re volesse impadronirsi di tutta, li sarebbe facilissima opera e breve. E ad altro particulare, che il Re avesse voluto accennare che li parentadi con Spagna non hanno mai fatte giovamento a Francia, dice don Pietro che rispose, che non lo giudicarono così gli altri Francesi, nè li altri di quel tempo, quando seguì la giornata di Moncontour. Ancora dice egli che motteggiò alle regine, che Sua Maestà misurava le cose secondo il presente, il vivo, e non secondo il futuro e il morto. Il che gli parve

che il Re pigliasse disturbo. All'incontro don Pietro nega essergli stato detto quasi tutte le cose che si raccontano per parte del Re.

La conclusione di quell'abboccamento fu senza alcuna risoluzione, perchè dice che il Re gli chiede l'ambasciata in scritto, e prese tempo a consultarla con i suoi ministri, e a fargnene la risposta a Parigi. Qui poi dice don Pietro, che mentre egli si apparecchia di distendere la sua proposta per darla, il Re gli ha fatto dare la risposta in scritto per via del nunzio, e soscritta dal detto nunzio; e che la sustanza di essa era, che il Re si adopererebbe quanto potesse, perchè gli Stati si accommodassero alla pace; e del resto non si trattava. E questa risposta, dice don Pietro averla mandata in Spagna, avendo scritto esser bene che le lo faccino tornare.

E si è lasciato intendere con meco, che alla fine si accorderanno con li Stati, con disunire l'Olanda e Zelanda, e lasciarla in sua libertà, cedendo e tagliando questi due membri per aver salvo una volta il resto d'accordo; e appresso incominceranno ad infestare questo regno, non con aperte invasioni o aperte rotture, ma con modi coperti e di maggior danno, come sarebbe con mandar gran numero di gente a tutte le frontiere di Francia, in Biscaia, in Navarra, in Fiandra, e far passeggiare le galere avanti la Provenza, e con questo obbligare il Re a impiegare più denari e più gente in guardie che non sarebbe in formati eserciti. E quanto ai figliuoli e figliuole del Re Cattolico, accomodarli in Alemagna, in Inghilterra, in Fiorenza, in Savoia, e dove sia proporzionali suggetti di tempo in tempo. Mostra poi di restare maravigliatissimo di questo modo di negoziare disordinato e precipitoso; e del male gli pare che gli sia riuscito bene, poichè, sendosi impegnato a dare la sua proposta in scritto senza sapere se li sarebbe resa la risposta nel medesimo modo, ha auta in scritto la risposta senza aver egli dato niente, e potere accommodarvi sopra la proposta a suo modo. Come già si vede, ben discorde quel che egli le conta da quel che si conta qui per la banda del Re. Che, se don Pietro se ne lasciasse intendere, come l'ho avvertito che abbia ben l'occhio di non fare, potrebbe con tale occasione, e con questi cervelli nascere inconvenienti da mettere sotto

sopra questi regni e la Cristianità tutta. E è questo un esempio e un caso assai certo, quanto sia fallace modo e pericoloso che un re voglia trattare le gran resoluzioni a faccia a faccia e in voce, e rispondervi all'improvviso; e quanta lode meriti il re Filippo secondo che mai vi si volle lasciare astringere.

Io non ho potuto astenermi di ponderare a don Pietro la forma della sua proposta, con dirgli, che se non veniva con fine di rompere, ma di unione e di pace, bastava proporre solamente la parte dolce de' matrimonii e aspettare la risposta. E se era piacevole, e che ammettesse la pratica del negozio, portava da sè stesso che il Re lasciasse la protezione degli Stati. Ma se la risposta era, come è stata, negativa, era insieme dichiarato da questo re la sua intenzione intorno alli Stati e al resto; e con più fondamento e giustificazione potevan venire alle punture e volture che son venuti. Il che don Pietro non ha saputo negarmi, scusandosi con dire di aver l'ordine preciso di parlare come aveva parlato. Ma io non mi posso risolvere di credere che egli avesse tal ordine così limitato, se io non presuppongo insieme che egli abbia o si pigli un autorità ben ampla di strignere e allargare, e di cancellare e di rinovare il negozio a suo modo. Perchè, dopo aver fatto le narrative predette, mi si lasciò intendere di averne dolore estremo, e che di gran parte n'era cagione l'interesse della Regina, poichè dovendo ella a ragion di mondo sopravivere al Re, vedeva che sopra di lei e sopra de' suoi figliuoli ha da cadere il bene e male, e che quelli romori, che ora stanno quieti o coperti, abbino allora a sollevarsi e a travagliarla, nè possa in tal caso averci difesa migliore nè appoggio più potente che l'appoggio di Spagna. Però giudicò, come dello obbligo della servitù sua devotissima e del parentado con Sua Maestà, di fargnene dar questo motto, acciò trovandolo suo servizio, e potendo o volendo porvi rimedio prima che egli se ne vadia, ella possa far comandare a chiamarlo, e rimettere in piedi la pratica o di tutti tre li parentadi proposti, o almeno de' due primogeniti, lasciando l'altro che aveva tutte le difficoltà per essere annesso allo accommodamento delle cose di Fiandra. E si offeriva di trattare con ogni reverenza e decenza con

la Regina, e dare il trattato sinora per non trattato, e il risposto per non risposto; e che non eseguirebbe qualsivoglia commissione che le venisse dal suo re, come fondata su cosa rejetta e di già annullata da lui. E ricercò me con caldissima instanza di voler portare alla Regina questa ambasciata, sendo servizio di Sua Maestà, o almeno discarico di lui, che ella sapesse che ancora ci rimaneva quest'apertura, caso che la Maestà Sua lo reputasse degna di cercarne l'effetto. Io andai considerando che quel che egli mi diceva era tutto indirizzato al bene e onore della Maestà Sua e ancora del Re; e che, se per altro giudicavano lor beneficio di attendere a questa pratica, e che restasse indietro per il mal modo con che fusse stata guidata, pareva gran vantaggio che chi l'aveva proposta si offerisse, come si offeriva, di riasummerla e di ritrattarsi; e se non lo giudicavano a proposito, era pure accrescimento notabile della dignità loro, che questo ambasciatore, dopo l'esclusiva di quel negozio eguale, si umiliasse e si cercasse e pregasse di nuovo. O almeno, sendo andata la prima negoziazione a quattro occhi tra lui e il Re, e contandola ciascuno tanto differentemente, averebbe potuto il Re raccommodare il filo di maniera che rimanesse clarificata secondo la sua narrativa, e non come la parte la raccontava, e averebbe fatto più dire e più credere in più parte del mondo.

E mosso da queste ragioni, non mi parve di poter mancare di accettar quel carico. E la sera medesima esposi tutto puramente alla Regina, dicendoli che Sua Maestà e il Re sapevano se questo le tornava a conto; e che, pigliando da me il mio dovuto umilissimo zelo, ne facessero quel capitale che paresse alla loro infallibile prudenza. E la Regina mostrò gradire pure assai questa introduzione, mostrando restar ben persuasa che da tutte due le bande si fosse potuto negoziare assai meglio. Il giorno che io fui a Saint-Germain, la Regina mi disse averne dato intero ragguaglio al Re, e che egli ne aveva preso molto contento, parendoli avere con questo guadagnato due punti : l'uno nelle esteriorità del trattare, che prima dispiacevole sotto il signor don Pietro si riduceva a termini di piacevolezza e rispetto, e l'altra nella sustanza;

perchè don Pietro offeriva di lasciare da parte il parentado de' secondi geniti, dove cadono le cose di Fiandra, e in esse tutte le difficultà, che dalla banda di questo re si riducono a due : l'una di perdere quella aderenza, che gli dà riputazione con il re di Spagna, gli giova con gli eretici di Francia, e gli reca utile a Calais e ad altri suoi porti, a'quali ora li Fiamminghi concorrono, e poi anderanno ad Anvers; e l'altra che, senza suo nessuno commodo, accommoda al Re Cattolico un fatto, che gli costa tanto oro e tanta gente e tanta reputazione, per lo spazio di più di quaranta anni; e che liberandoli di ogni spesa e travaglio, lo dispone e facilita ad impiegare e voltare le sue forze contro l'Italia e contro la Francia. Ma, sebbene il Re ebbe cara quest'apertura, non per questo volle che fusse introdotta nuova pratica per via della Regina; nè che a don Pietro per me si rispondesse altro, se non di aver fatto l'officio desiderato da lui. Così dunque li risposi, e egli su questo risolvette di domandare audienza, pigliando il pretesto della gita di Sua Maestà a Monceaux. E per aprirsi ogni porta, la chiese per il Re e per la Regina; la quale accortamente volle ordine preciso dal Re di quel che ella dovesse rispondere sopra quei particulari, se don Pietro vi entrasse. E il Re, dopo averlo consultato con i suoi principali ministri, gli disse che rispondesse che non s'impicciava di queste cose, delle quali il Re da per se stesso se ne prendeva la cura. Argomento certo che il Re è bene amorevole e buono marito nel confidare alla Regina, ma nel governare e risolvere si vuol conservare e apparire re.

Andò il signor don Pietro alla sua audienza, nella quale egli dice che trovò il Re diventato Spagnuolo, cioè misurato e cortese, e tutto differente da quel che sin all'ora l'aveva trovato. Nelle cortesie fu trattato di parente, chiamandolo : *Mon Cousin,* il che non aveva fatto nelle altre audienze. E nel negozio prese speranza di qualche buono effetto, perchè il Re gli pareva entrato in ragione, lasciandosi intendere delle difficoltà, e ascoltando le risposte al parentado della sua primogenita col principe di Spagna. Poi, passando a ragionamenti piacevoli, vi continovarono con molto gusto dell'uno e dell'altro sin chè durò l'audienza.

VI.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, 16 septembre 1608.

ANALYSE.

Le grand-duc prie le Roi de se faire représenter au mariage de son fils Cosme avec Marie-Madeleine d'Autriche par un cardinal français. On oppose d'abord beaucoup de difficultés à Guidi, qui s'avise de flatter la vanité du vieux Villeroi, et de lui faire croire qu'il n'attend que de lui seul le succès de sa démarche. Le Roi cède et dit à Guidi : «*Assicurate il granduca della mia amicizia, e che in ogni occasione ne* «*può fare altro capitale che di quella delli Spagnuoli.*» Il est convenu qu'on écrira à M. de Brèves, notre ambassadeur à Rome, de prier le cardinal de Givry, qui est sur le point de revenir en France, de s'arrêter à Florence à l'occasion du mariage, sauf le cas toutefois où l'on apprendrait que l'Espagne a désigné pour la représenter un cardinal de plus ancienne création que Mgr de Givry. Ce qui donnerait au représentant de l'Espagne le pas sur celui de la France, ce qu'on veut surtout éviter.

Pierre de Tolède est indisposé; il ne s'agit plus en ce moment de la paix, mais d'une simple trêve entre l'Espagne et les Pays-Bas. Le Roi se borne au rôle de conseiller et d'arbitre. Pierre de Tolède croit à une rupture, et s'attend à recevoir l'ordre de partir. On commence à être fatigué en Espagne de la domination du duc de Lerme, *che, per ingrassarsi più e assorbire tutto l' oro di Spagna, lascia perdere al re la reputazione.* La chute du duc amènerait un revirement dans la politique espagnole. Quant au Roi, il gouverne si mal sa santé, *che par miracolo de Dio che egli campi.* Son activité est prodigieuse : *Ha voluto*, écrit Guidi, *onorarmi, che io vadia e stia al suo lato tutti questi giorni; che prometto a Vostra Altezza che non mi son rimaste nè gambe nè spalle.* (Or, le chevalier Guidi avait deux ans de moins que le Roi.)

VII.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, octobre-décembre 1608.

ANALYSE.

(1er octobre.) Pierre de Tolède parle de son rappel imminent, mais il est pro-

bable qu'il n'est pas encore à la veille de son départ. Les négociations se poursuivent lentement avec les Pays-Bas. Il est question pour Pierre de Tolède du gouvernement du Milanais. Le grand-duc aurait à se féliciter de l'avoir pour voisin.

(11 novembre.) Le président Jeannin dirige les négociations relatives aux Pays-Bas; aucune décision n'a encore été prise.

(25 novembre.) La princesse de Conti a été sur le point de quitter la cour. La marquise de Verneuil exigeait son éloignement. Les Guise ont fini par s'émouvoir; ils ont menacé la Verneuil de leur ressentiment, et celle-ci s'est empressée d'exiger du Roi qu'il revînt sur sa décision. Le Roi a donc appelé la princesse; il lui a fait bon visage, et lui a dit qu'il ne voulait pas qu'on parlât du passé. La réconciliation s'est accomplie le lendemain chez Concini, où le Roi dînait avec la Reine. Sa Majesté, qui a fait grande chère à madame de Conti, a pu se convaincre que Concini et sa femme étaient logés et installés comme des princes : *Il Re lodò la struttura della casa con maniera italiana, e li mobili richissimi di che tutta è guernita. E in tavola aveva lodata la copia e nobiltà dell' argenteria, bastante per qualsivoglia gran principe.*

Le duc de Savoie, cédant à son humeur inquiète, cherche à s'allier au roi de France, ce qui le ruinerait en le privant des sommes énormes qu'il reçoit annuellement de l'Espagne.

(23 décembre.) Le jeune Balagny, accompagné d'un seul valet, a été attaqué dans la rue Saint-Antoine par le duc d'Aiguillon, fils aîné de M. le duc du Maine, dont la suite était armée et nombreuse. C'est un véritable guet-apens. Balagny s'est sauvé à grand'peine dans une boutique après avoir reçu trois blessures. Le duc d'Aiguillon est soutenu par tous les Guise; Balagny par le prince de Condé et presque toute la noblesse. Le Roi n'a pas pris de décision; il a répondu à la Reine qui, à l'instigation de la princesse de Conti, voulait intervenir : *che non eran materie di donne.*

VIII.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, janvier-février 1609.

ANALYSE ET EXTRAITS.

1° ANALYSE.

(13 janvier.) On a rapporté au Roi, qui s'en est fort courroucé, un propos tenu

par le grand-duc à un ambassadeur de Venise, propos que celui-ci aurait cité en plein sénat. Le grand-duc aurait dit : « Qu'on ne pouvait se fier au Roi, parce qu'il « ne se laissait diriger que par son intérêt, et dans le dessein de mettre l'Italie sens « dessus dessous » : « *Che non si dovessino fidare in maniera alcuna di questo re, poichè non « si muoveva se non per proprio interesse, nè ad altro fine che per mettere sotto sopra « l'Italia.* »

(20 janvier.) Grande émotion que cause dans l'entourage du Roi le propos attribué au grand-duc; Guidi fait de vains efforts pour la calmer; il obtient enfin que le Roi suspendra son jugement jusqu'à ce qu'il ait pu recevoir les explications du grand-duc. La Reine, à ce propos, déclare à Guidi qu'elle a sans cesse à combattre les fâcheuses impressions que laissent dans l'esprit du Roi nombre de lettres accusatrices qui lui viennent de l'Italie.

Grave incident qui s'est passé au ballet donné à la Reine, au faubourg Saint-Germain, par la reine Marguerite. Pierre de Tolède, irrité d'un manque d'égards de l'ambassadeur de Venise, l'a publiquement insulté; le peu de bravoure de son adversaire a permis d'accommoder l'affaire, qui, sans cela, pouvait avoir les plus fâcheuses conséquences. Guidi fait comprendre à Pierre de Tolède combien il a été imprudent. Cette affaire amène plus de vingt défis entre les gentilshommes présents à la fête.

(17 février.) Guidi s'estimerait heureux s'il maintenait les affaires du grand-duc dans l'état où les a laissées Giovannini : *Il quale era padrone, come sento, di madama di Sully, unica in questo mondo, o la prima, che abbia potestà sopra detto suo marito.*

Le seigneur Pierre de Tolède est parti le 12; le Roi lui a fait don d'un diamant, monté en bague, du prix de sept mille écus. Il est parti de nuit pour échapper à ses créanciers : *E ha lasciato qui cattivissima fama, particularmente in quel che tocca a interesse pecuniario. Usò meschinità e sordidezza nelle mancie e altre dimostrazioni necessarie, che lasciò di fare. Però molto più ci è stato da dire e da ridere e far ridere e burlarsi in corte davanti a Lor Maestà, alle quali beato chi più poteva dire e meglio comporla.*

Après bien des difficultés, M. de Sully a enfin arrangé l'affaire du duc d'Aiguillon et de Mr de Balagny. Le lendemain de cet accommodement, Balagny est appelé en duel par un des familiers du duc, qu'il blesse mortellement.

II° EXTRAITS.

SOMMAIRE. - *17 février.* Sully, à la suite de l'affaire de Balagny, est menacé d'une disgrâce complète; mais le Roi lui rend sa confiance et son amitié.

Nessuno ha corso burrasca in questo negozio più di quel che ha

fatto M. di Sully; chè, parendo al Re che egli ne volesse troppo per casa Guisa, gli disse pubblicamente: « Che si maravigliava molto di lui, che. « dimenticatosi de' suoi obblighi, s'ardisse di mettersi in parte, e da quella « banda che egli sapeva come gli stesse nella mente di Sua Maestà. » Poi, quando fu fatto la pace, il Re gli mandò a dire per M. de la Varenne: « Che aveva condesceso a quell'accordo e modo di lui, perchè voleva « la pace; ma che, se di qui avanti, egli non si mutava di fantasia, Sua « Maestà ne farebbe dimostrazione esemplare; e che egli poteva avere « fresca la memoria del marescial di Biron, e era vicino alla Basti- « glia, ove si trova il conte di Auvergne. » Onde Sully, soprapreso da timore e dalla collera sua bestiale, s'era allestito per andarsene, e aveva scritto un biglietto al Re risentito, dove gli chiedeva licenza, e glie lo mandava per il figliuolo. Ma M. di Béthune, suo fratello, sapendolo, vi s'interpose; e tagliata la strada al nipote, che andava a portare il biglietto, glie lo tolle e lo stracciò; e andò a parlare al Re con termini ben differenti. E il Re, dopo quel furore, si placò; e finirno i disgusti così presto e affatto, che iersera l'altra io viddi il Re passeggiare un pezzo con il figliuolo e genero di Sully, tenendo per mano l'uno e l'altro. Ora Sully comincia a lasciarsi vedere e fare ragunare il consiglio in sua casa; e tra pochi dì dovrà uscire fuori, come guarito del male più dell'animo che del corpo.

IX.

GUIDI AU GRAND-DUC COSME II.

Paris, mars 1609.

ANALYSE.

(3 mars.) Le grand-duc Ferdinand est mort le 7 février; la nouvelle en est donnée par M. d'Alincourt, gouverneur de Lyon. Un gentilhomme a passé en poste par Lyon pour porter au roi d'Espagne cette fatale nouvelle; or, le roi de France n'est pas même informé par une lettre; ce manque d'égards l'offense. La Reine est fort affligée, la cour prend le grand deuil. Il serait question d'envoyer Concini à Florence pour complimenter le nouveau grand-duc.

(10 mars.) Enfin des lettres sont arrivées à l'adresse du Roi et de la Reine, mais elles ne sont pas même de la main du grand-duc. La mauvaise humeur du Roi augmente, quand il apprend que le grand-duc Cosme a désigné comme ambassadeurs à Rome et en Espagne les marquis Salviati et Botti, et qu'on ne lui enverra à lui qu'un simple gentilhomme, Pierre Guicciardini.

Guidi a reçu de Vinta des explications qui tendraient à disculper le feu grand-duc Ferdinand du propos qu'on lui avait attribué: il juge inutile de réveiller ce souvenir.

(24 mars.) La Reine, ne recevant pas des ministres français des sommes convenables à son rang et à sa qualité, avait recours au grand-duc Ferdinand, comme à un père, et celui-ci l'autorisait à fournir aux dépenses nécessaires, *con li crediti che sono qui, e gli mandò offerte larghissime.* La Reine a tiré grand parti de la lettre de son oncle dans laquelle il lui faisait ces offres généreuses : *Con mostrar solo quel dispaccio, non solo rimosse tutte le difficultà che li eran fatte, ma queste lettere cagiono nel Re molta compunzione e vergogna, e verso quei tenaci ministri molta confusione e gran bravata del Re; e non solo si sciolse la mano e aperse la borsa per i bisogni d' allora, ma è durato così sino ad ora, mostrando il Re di recarsi a fregio grandissimo che alla notizia di quella Altezza avessero a penetrare simili doglienze.*

Aujourd'hui, certaines personnes triomphent, dans la pensée que la Reine sera privée de cette ressource. Le grand-duc est donc prié de vouloir bien écrire à la Reine une lettre à peu près semblable à celle qu'a écrite son père, où il lui ferait les mêmes offres, et dont elle ferait le même usage.

Le choix de Concini comme ambassadeur à Florence n'est approuvé ni par sa femme, ni par son frère, ni par la Reine : *nè piace a persona che gli voglia bene.*

M. de Sully voit son crédit diminuer auprès du Roi; il a eu avec Sa Majesté une nouvelle scène à propos de la pension du comte de Soissons. *Io non mi potetti astenere di riprender la Regina, per la voce del popolo che diceva che ella sola proteggeva Sully, e lo aveva risuscitato più d' una volta; e con tutto ciò li usava di quando in quando segno di bestialità e di ingratitudine. E quel che era peggio, Sua Maestà si nutriva e fomentava un serpente il più velenoso che potesse col tempo contro di lei e del Delfino e della religione e quiete del regno. Si crede che il Re verrà a poco a poco a umiliarlo* (Sully), *e a spossessarlo dell' autorità e cariche che egli ha di presente.* Cette autorité est exorbitante; il a les armes, l'argent, les huguenots; il lui serait facile de se rendre maître de Paris. Ces considérations présentées au Roi par des personnes autorisées, et surtout par le nonce, lui donnent fort à penser : *In tanto questa gente, con solita libertà e impazienza, comincia a perseguitar questo Sully con le scritture, che suol essere in questo paese il solito introito per venire ai fatti.*

X.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, mai 1609.

ANALYSE.

(12 mai.) Voici de nouvelles doléances : Salviati à Rome a visité l'ambassadeur d'Espagne, et, après lui, l'ambassadeur de France. Mais on répond que M. de Brèves n'a envoyé personne pour accompagner Salviati lorsqu'il a été admis à l'audience du Pape, tandis que l'ambassadeur d'Espagne a envoyé plusieurs carrosses et bon nombre de gentilshommes. M. de Brèves reconnaît son oubli. De plus, à Rome, l'usage est de faire ses visites de quartier en quartier, sans tenir compte des préséances; autrement, vu le grand nombre de cardinaux de promotions diverses, on ne s'en tirerait pas. C'est ce que le nonce se charge d'attester.

La cour est venue à Paris pour y passer quatre jours à propos des noces du prince de Condé avec la jeune Charlotte-Marguerite de Montmorency; déjà dix jours se sont passés, et les noces ne se célèbrent pas : *La cagione è che il Re s'è novellamente invaghito di questa sposa, e ne va perdito, e dice volerla in tutti i modi, quando gli costasse un mezzo milione. Il principe all' incontro è sospettoso e bestiale, e non debbe voler baie.*

La Reine est grosse, et sa grossesse est heureuse.

(26 mai.) L'ambassadeur Pierre Guicciardini n'est pas encore parti, mais le marquis Botti n'est pas non plus parti pour l'Espagne. La dernière lettre du feu grand-duc Ferdinand renfermait des conseils au Roi sur le régime que Sa Majesté devait suivre. Elle contenait, en outre, un avis et un vœu relatifs à la Reine, qu'il engage à presser le plus qu'elle pourra la cérémonie de son couronnement : *Rimostrandoli per molte e gravi ragioni, dettate dalla sua somma prudenza, quanto sarebbe stato meglio che a quest' ora fusse seguita, e quanto potrebbe essere di male il non l'effettuar quanto prima.*

Le Roi, pour ce qui touche sa santé, a son système à lui : *di non lasciar patir mai la natura, nè di sete, nè d'altra occorrenza che ella chiedesse; e alli escrementi e superfluità rimediar con spesso purgare e cavar sangue, come fa la Maestà Sua.*

Guidi s'est converti au système du Roi; il vient de se purger trois fois, et il s'est fait tirer plus de deux livres de sang en trois jours, et il ajoute : *E mi trovo liberato di malatia, che in coteste bande mi arebbe tenuto molti mesi.*

Quant au couronnement de la Reine, cette cérémonie a toujours été retardée à son grand regret, pour des motifs qu'elle fera connaître à Guidi.

La succession de Clèves est ouverte; l'intention du Roi paraît être *di aiutare piuttosto ogni altro pretensore che l' Imperio.*

Le crédit du Père Cotton, un moment ébranlé, s'est raffermi; le Roi est allé deux jours de suite entendre la messe dans l'église des jésuites : *E si lasciò intendere a ciascuno : « Che vi era andato, acciò il mondo conoscesse che egli amava più che mai il padre Cotton e quello ordine. »*

Le 18, le mariage du prince de Condé et de la jeune fille du connétable a eu lieu à Chantilly, sans aucune pompe, et en l'absence du Roi, de la Reine et des princes du sang.

Le prince était allé trouver le Roi et l'avait humblement prié de rompre ce mariage : *E chiedendone il Re la cagione, rispose : « Per potere servire ai desideri di Sua Maestà. » Onde il Re, ritiratosi, lo assicurò di sè et glie ne dette parola.*

Nouvelle irritation du Roi, causée par une lettre de M. de Brèves, ambassadeur de France à Rome, qui se plaint d'un mauvais procédé de l'ambassadeur de Toscane, Niccolini. Celui-ci aurait répondu au secrétaire de M. de Brèves : *« Noi sappiamo molto bene che M. di Brèves non ci vuol venire; e sappiamo ancora che lo fa perchè noi andiamo a visitar prima Spagna. Noi lo facciamo a posta e con buon fondamento; e quando Francia ci darà quel che ci dà Spagna, allora ci penseremo. »*

Malgré ce propos, M. de Brèves a fait sa visite, et le Roi le blâme de cette condescendance.

On craint d'après cela que le Roi ne fasse mauvais accueil à Pierre Guicciardini, et l'on pense que Guidi ferait bien de donner à celui-ci l'avis de s'arrêter en route. Guidi ne l'avertira pas, et il fera mieux, il ne négligera aucune démarche pour préparer à l'ambassadeur une honorable réception.

XI.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, juin-août 1609.

ANALYSE.

(9 juin.) Entretien avec l'ambassadeur d'Espagne, qui lui fait l'éloge de la France et du Roi : *Egli confessa che questo regno è d'ordinario il più florido e meglio situato regno d' Europa; e questo re il più fortunato e il più temuto che oggi viva, e che per questo non convenga irritarlo... Che, senza l' aiuto di questa Maestà, era facil cosa che la tregua di Fiandra non loro riuscisse mai. Che spera sia per succedere di parentado tra*

quella e questa Corona. Che il suo re non abbia altra mira, nè altra parte da voltarsi con eguale, non che maggiore vantaggio. Suit un grand éloge de la Reine.

(3 juillet.) Arrivée de l'ambassadeur Pierre Guicciardini; tous les honneurs lui sont rendus. Guidi entre dans les plus minutieux détails touchant sa première audience. On ne saurait porter plus loin le culte de l'étiquette. Dans une seconde audience toute confidentielle, Guicciardini apaise le Roi, en lui affirmant que Niccolini a agi à Rome à l'insu du grand-duc et contre son intention. Les bonnes relations entre les deux cours paraissent donc rétablies.

(7 juillet.) Le Roi dit en confidence à Guidi qu'il tient l'ambassadeur Guicciardini *per bel parlatore e galantuomo, ma non per uomo di negozio.*

La Reine a reçu avec une vive gratitude la lettre qu'elle sollicitait de la part du grand-duc. Les indispositions qui accompagnent sa grossesse l'obligent à retarder sa réponse.

(21 juillet.) Le Roi exige le rappel de l'ambassadeur Niccolini. Le nonce est d'avis que le grand-duc doit donner cette satisfaction à Sa Majesté, sauf à recourir, par l'intermédiaire de M. de Brèves lui-même, à la générosité du Roi.

(18 août.) Guidi, consulté par le grand-duc sur l'avantage qu'il y aurait pour lui à voir s'installer à Florence un ambassadeur d'Espagne résident, lui rappelle l'habile conseil qu'il a donné autrefois au feu grand-duc Ferdinand : *Che, quanto a degnità e grandezza, sarebbe bene a un principe avere appresso di sè ambasciatori da tutti li re e principi del mondo, e egli non ne avesse nessuno; ma quanto a interesse e sicurezza, bisognerebbe che egli avesse suoi ambasciatori a tutti li re e principi del mondo, e di loro appresso di sè non ne avesse nessuno; perchè con questo si sanno più li fatti delli altri, e li proprii son saputi meno.*

(28 août.) L'ambassadeur Guicciardini a pris congé.

Le grand-duc propose de faire venir Niccolini de Rome pour expliquer sa conduite. D'autre part, Niccolini dit à Rome qu'il va partir, mais qu'il est nommé gouverneur de Sienne, à la place du marquis Salviati. Ces procédés ne peuvent satisfaire le Roi. Guidi prend sur lui de nier absolument le fait de la promotion de Niccolini à la dignité de gouverneur de Sienne.

Dans l'affaire de la succession de Clèves, le Roi prend la position la plus nette : *La sua deliberata resoluzione ha due capi : l'uno di far quanto poteva perchè non si venisse alle armi; l'altro di non voler mancare di assistere con tutte le sue forze e con la persona propria ai raccomandati suoi, conforme allo obbligo della protezione promessa, e dichiarata, e confermata in tutte le confederazioni e paci seguite al suo tempo e avanti.*

XII.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, 15 septembre 1609.

SOMMAIRE. — Édits contre le luxe, et sur les monnaies. Opposition du parlement. Irritation contre M. de Sully. Les édits sont retirés.

È qualche tempo che qui s'erano messi a ordine alcuni editti o prammatiche, le quali in sustanza proibivano l'ingresso e uso di tutti i lavori forestieri di lana, di seta e di oro, e di tutte le gioie e monete; e riformavano il lusso e le pompe delli abiti, riducendoli a una regola modesta e distinta, secondo i gradi e qualità di ciascuno. E di più s'introducevano nuove monete alterate o di peso o di lega o dell'una e dell'altra, a ragguaglio tale che vi era di mancanza intorno ad un quinto al lor comune e giusto valore. I motivi e l'impulsive eran tutte di M. di Sully, che aveva rimostrato al Re, che con questo s'impediva l'estrazione del regno di circa due milioni l'anno, che trovavano uscire per la compra di quelle merci. E in su le monete guadagnava il Re assai più di tre milioni; e dicono che uno o più ne guadagnava Sully. Per questo, sendone l'uno e l'altro di loro fuor di modo invaghiti, con la potenza che ha l'uno e con quella che usa l'altro, li fecero proporre e passare in consiglio privato, e approvati da esso e firmati col sigillo regio s'inviarono al parlamento, per verificarli e poi pubblicarli. Quel tribunale, che già era di potestà suprema, e oggi ne riserva ancora qualche immagine con il braccio che li è rimaso della giustizia, non ne ha voluto sin qui passar nessuno; e non giovando privati uffizii fatti con loro in particolare a disporli, si venne ultimamente al tentare la superiorità pubblica. Il consiglio privato mandò a chiamare tutti i presidenti, i quali andati a palazzo, e ricercati de' lor motivi e ragioni donde erano mossi a non voler passare quelli editti, risposero intrepidamente che non erano disposti nè tenuti a dirlo se non al Re; siccome nè anco sarebbono andati colà, se non avessero creduto d'essere stati chiamati da lui, e davanti a lui. Il Re, saputo questa lor così resoluta e pertinace

risposta, aveva resoluto di andare in parlamento in persona, e farli in ogni modo approvare, come altra volta aveva fatto delli altri. Ma egli ne fu sconsigliato gagliardamente da M. di Lesdiguières e dal maresciał d'Ornano che si trovon qui, e da molti altri di qualità celebre, così in lettere come in soldatesca, con rimostrare alla Maestà Sua, che questo motivo, come troppo dannoso in privato e in pubblico, e altretanto intempestivo e lontano da guerre e altre cagioni bisognose, aveva fatto ribollire e ripullulare nelli animi inquieti di questo popolo tanto furore, che, se non fusse il valore ben conosciuto e temuto del Re e il mancamento di capi, al sicuro questa era materia bastante da vedere in Parigi nuove baricate. E già si cominciavano a seminare de' pasquini per la villa, e uno se ne trovò attaccato alla camera della Regina, che era tutto contro M. di Sully. Onde il Re, meglio persuaso, par che se ne sia quasi ritirato, e s'intende averne dato agra riprensione a Sully che l'ha suscitata, e al cancelliere che pose il sigillo, dolendosi di loro, che l'induchino a termini tali che sia costretto a far ingiustizia con dare effetto agli editti, o metterci dell'autorità facendoli trastornare quando sono condotti sì avanti. Ma l'ardito e diabolico Sully non si perde per questo; anzi s'intende che usa ogni sollecitazione e velenoso artificio in far dare ad intendere al popolo che la Regina ne sia stata l'inventora; cosa che Sua Maestà ha saputo, e dovrà tanto più destarla a quel che le convenga per ogni pubblico e privato rispetto.

XIII.

GUIDI AU GRAND-DUC.

Paris, octobre-novembre 1609.

ANALYSE ET EXTRAIT.

1° ANALYSE.

(6 octobre.) Ainsi que Guidi l'avait affirmé, jamais le grand-duc n'a pensé à appeler Niccolini au gouvernement de Sienne. Cet ambassadeur est rappelé, selon

le désir du Roi, *con ordine di dire al Papa, ai cardinali e a M. de Brèves la cagione esser per questo suo errore, per il quale poteva anco temer di peggio.*

Le grand-duc serait très-honoré, si, pour le complimenter de son avénement, Sa Majesté daignait faire choix du cardinal de Vicence. Enfin, Guidi sollicite le payement des cent mille francs dus pour cette année, payement suspendu par suite du mécontentement causé par l'affaire de Niccolini. Satisfaction est donnée à Guidi sur tous les points. Concini, qui était désigné pour l'ambassade de Florence, se retire devant le désir manifesté par le grand-duc; le cardinal sera informé; les cent mille francs seront payés.

Le seigneur Jean de Médicis a laissé des dettes; il faudra vendre son argenterie; convient-il au grand-duc d'éviter cette extrémité?

(24 novembre.) Guidi est malade; malgré la mauvaise saison, de l'avis du médecin de la Reine, il se décide à chercher l'air du pays. Il part avec la satisfaction d'avoir réussi dans sa mission. L'affaire des cent mille francs a été rude : *ma con averci quasi sudato sangue, si può dire che siano in sicuro e bene assegnati.*

Guidi, par un honorable sentiment de fierté, a cru devoir refuser deux grandes et grosses chaînes d'or que lui avaient envoyées le Roi et la Reine. Il laisse après lui, pour expédier les affaires, le secrétaire Ammirato, qui est capable et estimé.

II° EXTRAIT.

SOMMAIRE. — *29 novembre.* Naissance de la princesse Henriette. Détails.

Iersera, che fu giovedì, a' XXVI a IX ore e tre quarti, che vengono a essere le cinque di notte a cotesta usanza, la Maestà della Regina, dopo aver passeggiato più d'un ora per la galleria, poi trastullatasi giuocando circa un ora e mezzo nel suo gabbinetto, poi fatto orazione una buon ora, secondo il suo solito, nel suo più piccolo gabinetto, mettendosi a tavola per cenare, cominciò a avere qualche principio di doglie. Onde ritiratasi al luogo apparecchiato per il parto, di quivi a un ora o poco più, non si può dire senza dolori, ma con i più piccoli che ella abbia avuto giammai, partorì una bella, grande e vivace bambina, e con essa ha pareggiato il numero de'suoi figliuoli, tre maschi e tre femmine; e, quel che val più di tutto, la Maestà Sua si ritrova sana e stietta, quant'ella sia mai stata in sua vita.

Il Re era fuori di palazzo, ma al primo avviso tornò di subito, e

stette dalla Regina continuamente; se non che, quando parve che il duolo fusse mitigato e accennasse lunghezza, se ne andò a cenare. Però poco dopo ch' egli s' era posto a sedere, rinnuovando i dolori, egli lasciò il mangiare, e se ne corse là, e arrivato il Re e uscita la creatura fu una cosa medesima; e oggi il Re, la corte e la città tutta n' hanno mostro tanta allegrezza, quanto mai si sia possuta mostrare maggiore, sendo questo il primo parto reale che sia nato in Parigi già molti e molti anni, e avendosi per migliore o egualmente buona una femmina che un maschio in questo numero e stato di successione[1].

XIV.

LE SECRÉTAIRE AMMIRATO[2] À VINTA.

Paris, décembre 1609.

SOMMAIRE. — *8 décembre.* Fuite du prince de Condé. Détails. — *29 décembre.* Entretien avec l'ambassadeur d'Espagne à propos de cet incident.

8 décembre.

Il signor principe di Condé, dopo aver visto, che nè anco col tenere

[1] Guidi écrit encore, de Lyon, une lettre au grand-duc, à la date du 13 décembre. Il a profité de son passage dans cette ville pour s'informer auprès de M. le gouverneur d'Alincourt des honneurs que ses instructions lui permettaient de rendre aux ambassadeurs de passage à Lyon, et pour s'assurer de ses excellentes dispositions à l'égard du grand-duc. Guidi lui-même a été traité avec la plus grande distinction.

[2] L'historien Scipione Ammirato avait adopté un jeune homme nommé Cristofano del Bianco, fils d'un simple maçon, pour le récompenser de l'avoir aidé dans ses recherches; en lui léguant son bien, il lui fit prendre son nom. Scipione Ammirato, il giovanni, fut employé d'abord aux archives de Florence, dans le dépôt célèbre qui porte le nom d'*Archivio delle Riformagioni*. Il acquit dans ces fonctions des connaissances historiques qui lui permirent de faire de nombreuses et de précieuses additions à l'œuvre de son père adoptif.

L'Ammirato fut ensuite attaché, comme secrétaire, au chevalier Camillo Guidi, qui, à son départ de France, le laissa chargé de l'expédition des affaires. Il se mit, quelques mois après, aux ordres du marquis Botti, pendant sa courte, mais importante mission.

De retour à Florence, il fut définitivement attaché au service de la secrétairerie d'État.

la sua bella moglie lontana dalla corte, non era possibile salvarla dalle mani del Re, che ha tentato ogni strada per averla, si è risoluto di levar sè e lei in un medesimo tempo di Francia; e così sabato mattina, che fummo a' XXVIII del passato, si partì con essa da una sua terra di Picardia, vicina ai confini della Fiandra intorno a venti leghe, e se ne andò volando a Landrecies. Si seppe questa sua partita dal Re, la domenica notte de' XXIX, e dicono che se ne alterò non poco. Spedì la notte medesima, dietro al principe, Balagny bene accompagnato, acciò, raggiugnendolo, lo facesse tornare indietro in tutte le maniere. Andarono ancor uomini di giustizia con lettere reali a tutti i magistrati delle terre de' confini, per le quali Sua Maestà li richiedeva, che, essendovi capitato o capitandovi detto principe, lo ritenessero.

Il lunedì mattina de' XXX, spedirono in poste M. di Praslin, capitano della guardia di Sua Maestà e cavaliere di Santo Spirito, all'arciduca in Fiandra, dove si diceva che fusse per andare, acciò pregasse Sua Altezza, che capitando ne' suoi Stati detto principe fuggitivo di Francia, glie lo rimandasse. Il principe posatosi a Landrecies, primo luogo dell'arciduca, fu sopragiunto da Balagny e dagli uomini di giustizia. Balagny non entrò dentro, ma alloggiò ne' borghi, fece entrare un esente delle guardie qui del Re con le lettere a quel magistrato, che alla vista di esse fece intendere il tutto al principe, e rispose all'esente, che spedirebbono subito uno all'arciduca a dargliene conto, e si governerebbono secondo venisse loro ordinato, e intanto riterrebbero il principe. Il quale mandò ancor lui un suo gentiluomo all'arciduca. Sua Altezza, dicono che, sentito il mandato del magistrato e il gentiluomo del principe, ha inviato buon numero di cavalli a sua eccellenza; la quale di notte con la moglie, per paura di non esser sorpresi dalle genti del Re sen è uscito di Landrecies e è andato nel paese di Liége, ma non si sa, almeno da me, in che luogo proprio si sia posato. Anzi qui biasimano Balagny, che non l'avendo potuto seguitar lui, non abbia fatto far ciò a qualcuno de' suoi da longe.

Domenica sera arrivò qui un mandato di M. di Praslin, per il quale dà conto del suo arrivo in Bruxelles, e che ritrovandosi Sua Altezza

fuori ad una sua villa, aveva risposto all'ambasciatore quivi residente per questa Corona, che era andato a procurargli d'audienza, che non si partisse di quella città, perchè sarebbe ritornata quivi ben presto; e le soggiugnesse, che desiderava servire a questo re, assicurandosi che Sua Maestà non l'arebbe richiesto di cosa contro l'autorità e riputazione sua. Si tiene per sicuro che sua eccellenza avesse avuto prima un passaporto da Sua Altezza, e che su questo si scuserà con questa Corona se l'abbia fatto accompagnare da Landrecies, essendo constretto a mantenerglielo, e quando glie ne dette non sapeva che avesse a servire per fuggirsi di Francia con disgusto e senza saputa di Sua Maestà. La cagione in universale di questa partenza par brutta, e in questo è molto compassionato, per aver arrischiato forse il tutto per salvar l'onor suo.

29 décembre.

Fui ieri a visitare il signor ambasciator di Spagna, quale mi assicurò, che il principe di Condé è in Bruxelles; e in segno di grandissima confidenza mi disse che questo re non desiste di perseguitare amorosamente la principessa, mandandole segretamente ambasciate, proferte e mille altre cose simili, che fanno stupire l'arciduca e il principe di Condé da vantaggio, vedendo che, nè anco coll'essere uscito di Francia può assicurare la moglie, e che desiderando Sua Maestà il suo ritorno, opera tutto il contrario con disasperarlo. Questo ambasciatore si maraviglia di vedere le stravaganze che fa amore in un re di età si matura e di tanta prudenza; e si vide che Sua Maestà creda che lui abbia consigliato il principe di Condé a andare in Fiandra, non ne avendo saputo nulla, e che arebbe piuttosto consigliato a fare partir la moglie che lui; ma che è bene stato, poi quello che ha fatto, che l'arciduca lo ritenga sino a ordine di Spagna. E mi viene detto da altri, che adesso che è scoperto d'essere in Bruxelles, lo arciduca fa sembianti di non lo ritener punto, caso si voglia partire; ma non ne lo vuole rimandare; anzi l'ambasciatore suo qui residente mostra al Re che Sua Altezza voglia esser mediatore a farlo ritornare, poichè Sua Maestà gli perdoni

e l'assicuri. Ma M. del Bene mi ha detto oggi, che ha sentito dalla Regina, che il principe di Condé non tornerà altrimenti, ma se n'anderà a spasso in Germania, e forse poi in Italia, e che così passerà un anno; e che poi si governerà secondo che vegga il tempo, con lassar però la moglie in Bruxelles; e che il Re parendogli d'esserci al di sotto stiacciato e in collera col principe d'Orange, che tiene mano e ha favorito il principe di Condé, perciò gli ha levato la licenzia datagli qualche tempo fa di fortificare Orange; anzi ha ordinato che vi entri dentro guarnigion francese.

XV.

L'AMMIRATO À VINTA.

Paris, janvier-février 1610.

ANALYSE.

(19 janvier.) Le prince de Condé est à Bruxelles. On lui a envoyé le marquis de Cœuvres, un de ses amis, pour le décider à revenir; mais on compte peu sur le succès de cette démarche. Le prince a refusé les offres d'argent qui lui ont été faites au nom du roi d'Espagne. L'archiduc, au moins en apparence, l'engage à rentrer en France : *ma in sua eccellenza non ne apparisce punto di voglia, forse perchè dubita ritornando non solo della moglie ma di sè stesso.*

L'an passé, on a établi une imposition sur les maisons de Paris, *per tener netto le strade.* Des fermiers se sont chargés de l'entreprise, ce qui, dit-on, a rapporté une grosse somme à M. de Sully : *Ma questo popolo, vedendosi assai aggravato, e Parigi sporco come prima, ha cominciato a gridare; il che pervenuto agli orecchi di Sua Maestà, ha comandato a M. de Sully che si levi questa imposizione, e si è fatto.*

(2 février.) Le Roi, depuis trois jours, est à la chasse à Saint-Germain.

Le prince de Condé jusqu'ici n'a pris aucun engagement avec les Espagnols. On ne sait pas encore ce qu'aura pu obtenir M. de Cœuvres, mais on doute que le prince revienne : *poichè non si crede che il Re sia per potersi ritenere di non amare la moglie, e così di perseguitarla amorosamente.*

(18 février.) Toute la ville de Bruxelles a été en armes, dans la crainte de l'assassinat du prince de Condé et de l'enlèvement de la princesse. Celle-ci a

été conduite au palais auprès de l'infante. On dit que le prince se rendra en Espagne.

(2 mars.) Le prince est en Allemagne, laissant sa femme près de l'infante. M. de Cœuvres est revenu, après avoir tout tenté pour ramener le prince; il lui a lu la sommation qui lui est faite au nom du Roi sous peine d'être déclaré rebelle. La princesse a écrit à son père, M. le connétable, pour se plaindre de sa disgrâce, *e anco del marito che l'abbia lassata là sola*. Le Roi va, dit-on, faire agir le connétable auprès de l'archiduc, l'engageant à réclamer sa fille, que son mari a abandonnée.

IV.

DEUXIÈME SECTION.

MISSION DU MARQUIS MATTEO BOTTI.

1610.

(*Arch. Med.* Legazione di Francia, filza 34, nuova numerazione 4624.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Matteo Botti, marquis de Campiglia, gentilhomme florentin, avait été le grand majordome et le confident du grand-duc Ferdinand; il tenait un rang distingué parmi les hommes lettrés de son époque.

Désigné pour annoncer officiellement la mort du grand-duc et l'avénement de son fils Cosme II aux cours d'Espagne et d'Angleterre, il reçut, à son passage à Paris, l'ordre de rester dans cette ville pour y représenter son maître dans la cérémonie prochaine du couronnement de la Reine.

Pendant son court séjour à la cour d'Espagne, il fut admis dans la confidence de la reine et du jésuite Haller, son confesseur; il sut que le roi et le duc de Lerme désiraient contracter une alliance plus étroite avec la France, et il fut chargé de sonder secrètement les intentions de Henri IV; il devait surtout s'assurer du concours de la Reine, qui avait un intérêt évident au succès de cette négociation. Le moment était critique, car le roi de France, à l'instigation de Sully, était sur le point d'entrer en campagne contre la maison d'Autriche.

Botti proposa un double mariage entre les enfants des deux souverains. Secondé par la Reine et par Villeroi, il fut écouté par le Roi avec une bienveillante attention, et, par suite des ouvertures qu'il avait faites, le grand-duc fut engagé à offrir ses bons offices pour amener la conclusion des deux mariages. Il accepta cette importante mission, et désigna le marquis Botti en France et le comte Orso d'Elci en Espagne, pour traiter en son nom.

Sur ces entrefaites survint l'assassinat du Roi.

La Reine, devenue régente, pria le marquis Botti de poursuivre les négociations, qui furent, on le sait, couronnées de succès.

I.

LE MARQUIS MATTEO BOTTI AU GRAND-DUC.

Paris, 30 mars 1610.

Sommaire. — Les mariages espagnols. Confidences de la reine d'Espagne et de son confesseur. Audience du Roi; de la Reine. Visite à Sillery, à Villeroi, à l'ambassadeur d'Espagne. Second entretien avec la Reine.

Poco innanzi alla mia partita di Spagna il confessoro della regina mi conferì, che Sua Maestà aveva avuto voglia di ricercarmi, che io facessi qualche buono offizio con la regina di Francia in materia di parentado fra queste due Corone, e che forse me ne tratterebbe; ma in ultimo mi replicò, che, sebbene Sua Maestà non si era poi resoluta se non a commettermi uno affettuoso complimento per questa regina di Francia, che in ogni modo egli mi assicurava che sarebbe stato benissimo fatto questo, come da me, in questo proposito, non solamente con la Regina, ma con il Re ancora; e che sempre che si fusse trovato modo di rappiccare questa pratica con dignità di tutte due le parti, che se ne sarebbe potuto sperare ogni buono effetto, e che questo era l'unico modo da mantenere la quiete di tutta la Cristianità; e che, se bene gli Spagnuoli non ne avevano maggior desiderio di questo, che nondimeno, come avessino a stare in dubbio dell'inquietudine del re di Francia, non sarebbe stato maraviglia se avessino procurato di nutrire e aiutare tutte le scollegazioni e pretensioni de' malcontenti di questo regno, e particolarmente di quelli che vorrebbono che il matrimonio della regina Maria fusse nullo; e che si sarebbe assicurato ogni cosa con questi parentadi, che volevano essere almeno due per maggior stabilimento e sicurezza, e perchè in Spagna non si contenterebbono di uno solo. Io risposi sempre in sustanza al sopradetto padre, che arei fatto quanto mi avesse conceduto l'occasione; e infine, la prima volta ch'egli me ne parlò, scrissi al cavaliere Vinta, che mi facesse sapere l'intenzione di Vostra Altezza intorno a questo servizio; e perchè, quando io arrivai qui, non ci era risposta nissuna, io non

procurai di far reverenza a questa Maestà, subito dopo alla sera del balletto, dove io ricevei tanti favori, come scrissi; ma mi trattenni due giorni in casa con scusa di essere incatarrato, come ero ancora in effetto con quasi tutta la mia gente.

E intanto sapevo che il Re doveva andare a Fontainebleau, e che in quel mentre sarebbon forse arrivate alcune lettere, che io sapevo che mi erono serbate in Lione, e avevo fatto diligenza che mi fussino mandate, come avvenne appunto al ritorno del Re. E io, vista la detta risposta, procurai subito l'udienza, e l'ebbi con tanta amorevolezza e familiarità, che siccome Sua Maestà mi fece grazia di dirmi molte cose gravi, così ebbi commodità di replicarne molte altre, e particolarmente nel proposito de' parentadi. Intorno a' quali mi disse : « Che « don Pietro di Toledo aveva negoziato seco tanto male, che era stato « causa che non si concludesse niente. » E mi raccontò tutto il negoziato, mostrando dispiacere che fusse seguito così; ma che questi figliuoli sono tanto giovani che potrà essere che quel che non seguì allora segua un'altra volta. Che intanto era forzato a uscire in campagna per conto delle differenze di Clèves, e che lo farebbe molto presto; e che ci anderebbe in persona con quaranta pezzi di artiglieria, cinque mila cavalli, e venti cinque mila fanti, de' quali ne sarebbono almeno tre mila gentiluomini. E con le repliche che io feci a Sua Maestà a questo e a molti altri particolari, ne cavai che non avea voglia di travagliare nè per capriccio nè per acquistare, ma perchè non voleva ancora che altri acquistassino, nè facessino torto a'suoi amici; e che, se bene il suo confessoro non è del consiglio di Stato, in ogni modo la religione per mezzo suo non perderebbe niente, anzi guadagnerebbe; e di non aver voglia di travagliare. E mi dette per prova che aveva lasciata far la tregua in Fiandra, e che aveva accomodate le turbolenze di Venezia; e che si dilettava di molte cose, che non si possono godere in tempo di guerra, come di caccie, di musica, di fabbriche e dame. Ne cavai ancora che, sebbene aveva sdegno con li Spagnuoli per il trattato di Biron, e altri simili per le voci sparse contro il suo matrimonio, e per causa del principe di Condé, che in ogni modo non

sarebbe lontano dall'accordarsi, quando potesse fare con l'onor suo, e senza pregiudizio de' suoi amici. Sua Maestà mi disse molte altre cose, quali non occorre ora infastidire Vostra Altezza; e infine volendomi licenziare, mi rispose, che voleva rivedermi innanzi che io partissi.

Me n'andai di quivi dalla Regina, e gli detti conto di quanto avevo trattato col Re, e quello che mi aveva risposto in proposito de' parentadi di Spagna, e le repliche che avevo fatto a Sua Maestà; e di più gli raccontai confidentemente quanto mi aveva detto in Spagna il Padre confessoro, ma senza nominarlo. Sua Maestà mi replicò il medesimo, che mi aveva detto il Re di don Pietro di Toledo; ma ci aggiunse di più che ancora il duca di Sully ci aveva avuta una gran colpa, perchè, essendo eretico, non arebbe voluto vedere stabilire tanta quiete in Francia, quanto sarebbe se seguitò questo parentado. E in tutto il ragionamento, che fu assai ben lungo, mostrò assai dispiacere di quel che era seguito, e molto desiderio che si rappiccasse la pratica; dicendo che ne voleva parlare al Re, e che io ne trattassi con Sillery e con Villeroi.

Io andai allora da Sillery, e lo trovai pieno di desiderio di quiete e di unione, ma non ne cavai se non parole generali : che parlerebbe con la Regina, che sarebbe bene che ci fusse chi s'interponesse fra questo re; e che quanto a lui era molto servitore a Vostra Altezza, e che è servitore particolare e antico di Madama Serenissima, sua madre, stimata e ammirata da lui quanto persona che avesse mai conosciuta.

La mattina seguente andai a levata di sole da Villeroi, e trovai che il Re l'aveva mandato a chiamare all'alba. Ritornai tre ore dopo, e non era ancora tornato. Il giorno, la Regina venne in questi giardini del Gondi, dove è la mia abitazione, che è la medesima del cavaliere Guidi; e il Concino mi mandò a dire, che la Regina era a basso, che sarebbe stato bene che io fussi sceso nel giardino. Ma di già io avevo sentito il rumore, e io scendevo, e trovai Sua Maestà che mi chiamò subito, e mi fece passeggiar seco per tutte le viottole; e mi disse che

Sillery gli aveva parlato, che era bene che io parlassi ancora con Villeroi, e poi tornassi da lei. Gli risposi che vi ero stato la mattina, e non l'avevo trovato; che vi tornerei quando Sua Maestà fusse partita, sì come feci.

E dopo un lungo discorso restammo in questo appuntamento, che ci fusse necessità di chi s'interponesse prestissimo fra queste due Corone per le controversie di Clèves con farsi autore di questo parentado, e delle sodisfazioni che ci vanno in conseguenza da una parte e l'altra; che Vostra Altezza sarebbe buonissima per ottenere dal re di Spagna di poter ritrattare d'accordo e di questo parentado con questo re, e dall'ambasciatore di Spagna, che risiede qui, al quale fussino dati ordini bastanti; e che questa sarebbe stata cosa gloriosa per Vostra Altezza d'acquistarne benevolenza da tutti; e che sarebbe stato bene che io le spedissi un corriero, essortandola a questo subito, perchè siamo vicinissimi a rottura irremediabile. Lo tastai ancora in proposito di quello che si fusse potuto sperare, e ne ritrassi, che quanto a parentado non vedeva che nessuna delle parti si potesse imparentare meglio; però stimava che ci si dovesse sperare assai; e che per conto di Clèves non gli pareva la difficoltà grandissima. Gli replicai, che se non fusse stata difficile tra Francia e Spagna, forse sarebbe tra' i pretendenti di Clèves. E egli affermò che, come questi re s'intendessino bene insieme, potrebbono far fare gli altri a lor modo.

Innanzi che io tornassi dalla Regina, volli tastare il polso a questo ambasciatore di Spagna, e però l'andai a visitare; e con lunghi ragionamenti trovai che era più che vero quello che questo re e regina e Villeroi mi avevano detto di don Pietro di Toledo; e che dopo egli aveva avuto maggiore autorità intorno a questo parentado che non aveva avuto don Pietro, ma che non l'aveva già ora; e vi si versò in fare una gran bravata, e in raccontarmi le gran provvisioni di guerra, che faceva il suo re; e la gran facilità che arebbe Sua Maestà di poter sollevare tutto questo regno con pochi denari; e quello che poteva seguire dello avere in mano il principe di Condé; e che in Fiandra Sua Maestà aveva tanti amici e tante forze, che poteva più sperare

di acquistare che di perdere; e che tutti i suoi Stati e tutte le sue genti stavano in maniera, che una rotta nè due non gli impedivano il potersi rifare; ma che, quando questo re di Francia fusse stato rotto una volta, non si sarebbe rifatto mai, e che ne poteva temere, poichè non aveva ragione nissuna; perchè il re di Spagna, suo signore, non pretendeva d'acquistare niente intorno a Clèves, e che Sua Maestà non ci aveva altra mira che di religione e di giustizia, e che a questo ci sarebbono stati molti temperamenti senza venire all'armi; e che il re di Francia aveva incitato, e forse incitava il duca di Savoia alla guerra in Italia. E in ultimo concluse, che, poichè il Papa andava così freddo nel remediare, e forse aveva altri fini, e che per conto di parentadi non aveva avuto gusto per colpa di don Pietro di Toledo, nella quale occasione questo re dette al Papa una mera mentita; che arebbe lodato molto, che Vostra Altezza con grandissima prestezza si fusse offerta al suo re e al duca di Lerma di far fare con questa Maestà tutti quelli offizii che avessino giudicato a proposito, con mettere in considerazione, che Madama Madre Serenissima di Vostra Altezza aveva allevata questa regina, e che però Sua Altezza doveva avere autorità e confidenza grande; e che era sicuro che in Spagna ne tenevano gran conto, e quanto a lui si ricordava avere scritto là, che la stimava maggiore testa che quella del granduca di Toscana Ferdinando, che pure era grande assai; e che gli sarebbe piaciuto risposta da Vostra Altezza; e che giudicava che l'accordo di Clèves e la conclusione di questo parentado non avesse maggior difficoltà che il principio; intorno al quale, per quanto io ho inteso in Spagna, non credo, come questo ambasciatore, che bastasse offerirsi al re di Spagna di fare quello che Sua Maestà vuole, ma che bisognasse pregarla caldamente a favorire Vostra Altezza di contentarsi ch'ella faccia trattare, e accordare questo parentado con il re di Francia, e di mandar ordine e autorità bastante al suo ambasciatore che risiede qui, e ancora dare qualche speranza di facilità con mostrare d'averne qualche indizio da questa banda. E per quanto ho sentito da una parte e l'altra, mi par che sia più che vero, che si potrebbe sperare qualche buono effetto,

e almeno si sarebbe sicuro di non ci poter perdere niente, poichè il peggio che possa intervenire, è quello che è di già intervenuto al medesimo re di Spagna, per mezzo di uno de' suoi maggiori ministri.

Sono stato dipoi dalla Regina, con la quale ho fatto un lungo ragionamento di quanto si era trattato con questi ministri regii; e ne ritraggo che Sua Maestà arà caro che io spedisca il corriero, e eseguisca il parere di Villeroi, e mi trattenga in queste bande; e che la desidera grandemente questo parentado, e riceverà gran gusto, che Vostra Altezza s'interponga con la maggior prestezza possibile, per essere in tempo a trattare dello accordo di Clèves, e a prevenire delle altre rotture. Nelle quali afferma Sua Maestà che il Papa non s'interpone come doverrebbe, sebbene ho sentito da molti per via di discorso, che quanto alle differenze di Clèves, non ci è forse fra i principi chi sia manco a proposito che Sua Santità, e però tanto più animosamente si potrebbe mettere Vostra Altezza a questa gloriosa impresa; scrivendo tanto distesamente al re e regina (di Spagna), duca di Lerma, e padre confessoro, che non ci fusse bisogno della viva voce, se non per soprabbondanza, e restasse loro in mano da poter mostrare il motivo di questo trattato; e nel medesimo giorno e nel medesimo modo scrivere ancora a questo Re e Regina, e a chi altri le paresse, acciò dell' una parte e l'altra si contentasse, che in nome di Vostra Altezza si trattasse qui del parentado, e di tutti li accordi di sodisfazione che ci anderebbono in conseguenza; e le lettere per questi principi e questi ministri di Francia si potrebbono mandar qui con una coperta a me, perchè le presenti e riscaldi il negozio, in nome di Vostra Altezza, quando ci sia il consenso di Spagna; che, per averlo molto più presto non sarebbe forse male e che di Spagna, donde viene va corrieri ogni ora, mi fusse mandata la risposta qua, e io avessi autorità d'aprirla e eseguire in conformità, perchè siamo già ridotti all'estremo del tempo, avendo pubblicato questo Re di voler essere a' xxv d'aprile a Châlons. E, perchè la maggiore difficoltà di questo negozio consiste nel cominciarlo, crederei, come ho detto, che bisognasse scrivere a questo Re con gran caldezza, e massime a quello di Spagna, potendo Sua Maestà

aver qualche sdegno, per il negoziato di don Pietro di Toledo, e forse più per il presente movimento delle armi.

Io esseguirò puntualmente a' cenni di Vostra Altezza; e, per aspettargli in queste bande senza dimostrazione, me n'anderò forse fino in Inghilterra, non avendo per inutile alli studii, che io ho indiritti sempre al servizio di cotesta Serenissima Casa, il finir di veder tutte le corti de' principi cristiani, e nel medesimo tempo servire a Vostra Altezza, alla quale fo umilissima reverenza.

II.

MATTEO BOTTI AU GRAND-DUC.

Paris, 27 avril 1610.

Sommaire. — Préparatifs de guerre. Dispositions des États des Pays-Bas, des Vénitiens, du duc de Savoie. La princesse de Condé; démarches du connétable.

Si dice che si deve ridurre li Stati al volere, che la rompino dalla loro banda con Spagna; ma, avendo essi provato per tanto tempo la guerra e la servitù, e conoscendo quanto devino stimare questa pace, che sotto la tregua godono, e l'esser padroni di loro medesimi con modo tanto onorevole, pare che non voglino acconsentire a ciò, adducendo che non devono essere i primi a romper la tregua, non ne avendo niente di ragione, e che Sua Maestà non li vorrà constringere a questo, quando lei è stata cagione che si sia fatta. Devono bene preferirsi per servirlo in quello possono, ma vorrebbono fuggire la rottura, e così si sta su questo; e si dice che il Re rimane assai ingannato di loro, perchè pensava di averli a fare fare subito a suo modo, e non ci avere a trovare nessuna difficoltà. Tuttavia si può credere che gli tirerà dove egli vuole. Sono stati anche i deputati a far reverenza alla Maestà della Regina, che gli mandò a pigliare con la sua carrozza, e dipoi dal Delfino; e da tutti hanno ricevuti onori; e la gente dice che si è fatto a concorrenza di don Pietro di Toledo.

Fui dall'ambasciatore di Spagna, che mi disse in confidenza, che

questo Re ha fatto dire dal suo ambasciatore e residente in Venezia a quella repubblica, che adesso è il tempo, aprendosi questa porta della guerra in Italia, che loro si avanzassero, consigliandogli a rompere con Spagna; e che dice abbino risposto, che stanno bene con quella Corona, e non hanno occasione di intrigarsi in guerre, e quando godono una sì buona pace. Se questo sia vero, Vostra Altezza se ne potrà facilmente chiarire di costà.

Questo ambasciatore di Venezia, che è un cervello da riformare statuti, mi disse ancora, e sento da altrove che è vero, che questo Re ha fatto, che di nuovo il contestabile ha mandato di nuovo un gentiluomo a chiedere la principessa, sua figliuola, all' arciduca; al quale ha scritto anche Sua Maestà per consigliarlo a renderla al padre; e M. di Villeroi ne deve aver trattato a lungo con questo ambasciatore di Fiandra, dal quale non ne deve avere potuto cavar nulla di sustanza. E Spagna se ne ride, e dice che non l'aranno; e che queste tante provvisioni di guerra non sono per dare aiuto a' protestanti, non volendo essi nè chiedendo che otto mila fanti, ma sì bene per farla attaccare con Fiandra al contestabile, sotto pretesto di riavere la figliuola; e al Re preme in estremo, e sara facil cosa. Anzi si crede che il Re sia per romperla nel passo di Luxembourg, il quale li Spagnuoli non li dovranno dare, sebbene questo ambasciadore non mi ha voluto dire se lo daranno, o impediranno, e che per ciò si sono fatte e si fanno tante provvisioni, e si è messo in ordine così grosso esercito.

Di Savoia Spagna crede che questo Re non ne abbia a cavare quello che si dà ad intendere. Tuttavia in questo particolare non pare che se gli possa credere ogni cosa, parlandone a passione; ma essendo venuto qui la Brettonière, segretario del duca di Nemours, si dice che porti, che il duca di Savoia non voglia comportare, venendosi a guerra, che Lesdiguières, essendo ugonotto, entri in Italia con esercito; e così alcuni credono, che queste siano le solite ritirate di quel duca per difficoltare; e altri, che si dica questo, perchè il Re si induca a dare il carico di generale a Nemours, il che, sebbene ha apparenza per la banda di Savoia, ha più difficoltà da questa, non essendo verisimile

che il Re ci voglia condescendere, sì per esser Nemours tanto congiunto a Savoia, sì perchè dicono non sia uomo per simile comando; e così si sta in dubbio di quello abbia a riuscire da quella banda; e la maggior parte dubita di quel duca, sapendo che ciascun vento lo muove.

III.

MATTEO BOTTI AU GRAND-DUC.

Paris, 1er mai 1610.

SOMMAIRE. — Suite des négociations; la Reine demande qu'on les poursuive avec ardeur. Le Roi est favorable; mais il exige une prompte solution, car son armée est sur pied et prête à marcher, ce qui entraîne déjà de grands frais. Le grand-duc seul médiateur de la paix.

Subito che fu arrivato Valerio, me n'andai dalla Regina, e la trovai molto travagliata, per dubbio di non esser più in tempo da poter far quel buon effetto ch'ella desiderava; e mi disse che farebbe quanto potesse, e che io trattassi intanto con Villeroi. Io andai subito a trovarlo, e stetti seco un grandissimo pezzo, senza cavarne altra conclusione, se non che parlerebbe con la Regina, e poi mi rivedrebbe. Il discorso fu dalla parte di Villeroi in mostrar che le cose erano molto inasprite, dopo che io cominciai a trattar dell'esser di quel servizio, e mi disse infiniti particolari: che era passato molto tempo, e si erano spesi molti denari; e che qui non si poteva dar orecchi a trattamenti senza conclusione. E dalla parte mia furono tutte le repliche in mostrar che, sebbene era vero tutto quel che diceva questo grand uomo, nondimeno non ci era nulla di guasto; e che quanto al tempo, se ben eramo all'estremo, non era spirato affatto. Mi approvò che fosse vero tutto quello che dicevo, e confermò di voler parlare con la Regina, e poi rivedermi.

Il giorno seguente il Re andò in campagna, per tornar la sera, e stette due giorni a tornare. La Regina non si lasciò vedere in questo tempo a nessuno, con scusa di bagnarsi e non star vestita; e Villeroi se n'andò a Conflans.

Al ritorno di tutti fui da Villeroi; il quale mi disse di aver trattato non solamente con la Regina, ma con il Re ancora; dal quale aveva ordine di dirmi : « Che Sua Maestà aveva sempre amato la quiete « della Cristianità, come mi aveva detto più volte, e che però non sfug- « girebbe punto di trattar di cose che la potessino confermare, come « sarebbono questi parentadi; ma che non poteva perder tempo invano. » Però mi disse Villeroi : « Che era necessario che rispedissi subito a « Vostra Altezza, esortandola a mandare incontro volando al corriero che « verrà di Spagna, acciò che da Lione o Bordeaux venga qua, e che io « abbia autorità di aprir le lettere, e di trattar con Sua Maestà e con « l'ambasciator di Spagna, in nome di Vostra Altezza, caso che in Spagna « non sieno mutati d'opinione; e che era necessario che io avesi quest' « autorità libera, senza avère a darne conto costà ogni giorno, perchè « bisogna far pensiero, che in pochissimo tempo si abbia a concludere o « rompere, perchè la spesa è grandissima, come si dirà di sotto, e il Re non « vuol consumar niente della buona stagione da stare in campagna, senza « aver grande speranza d'accordo; e non basta convenir di parentadi, « ma delle differenze di Clèves e del principe di Condé, che, se ben son « cose che vanno in conseguenza di parentadi, hanno pure delle difficoltà. »

Partito da Villeroi, ritornai subito dalla Regina, e la trovai piena di tanta allegrezza, che mi consolò grandemente, confermandomi quanto m'aveva detto Villeroi, e incaricandomi questa spedizione, nella quale consisteva il suo ben essere. E si allargò in molti particolari di mio grandissimo gusto; e mi disse infine che sperava ch'io avessi ad aver più benedizioni, che non aveva avuto maledizioni don Pietro di Toledo, se ben erano state infinite; e mi replicò più volte, che Vostra Altezza non manchi per cosa del mondo di non mandare ad incontrare, con la maggior prestezza che si possa, il corriere mandato in Spagna, e far venir qua la risposta del re, come ho detto sopra; nel qual caso sarà necessario avvertire, che, scrivendo quell'ambasciatore in cifra, io non potrei far nulla senza la contracifra di costì; e non l'avendo, in cambio d'avanzar tempo, si perderebbe. E a quel che ho sentito, così dalla Regina come di Villeroi, non sarebbe gran cosa,

che ella mi comandasse che rimandassi un corriero a far venire questa risposta per questa traversa più corta, per avanzar molti giorni. Ma credo che Sua Maestà non lo farà senza che gli paia di averne grandissima necessità, e che non sia possibile fare altrimenti; e io in questo caso procurerò difendermi da questa commessione in ogni modo. È certo che non si può dire quanto importi la dilazione piu di quattro giorni, poichè questo Re ha speso fin ad ora più di seicento mila scudi, e ne spende ogni giorno molte migliaia in mantenere i cavalli compri per l'artiglieria, che si stima passino quattro mila; nelle provvisioni delli Svizzeri e altre genti, che di già sono in essere e corre loro la paga; e pure oggi si sono inviati alla volta dell'armata più di dugento carrette, con le casse, palle, polvere e altri servizii dell'artiglieria; sì che non si può credere che il Re, come ho già detto, voglia lasciar punto della buona stagione di far guerra con questa spesa addosso, senza vedere in viso ben presto qualche grande speranza di conclusione; e, come esce in campagna, ecco subito la rottura di ogni cosa, perchè il Re non può passare con l'esercito verso Clèves, senza toccar lo Stato dell'arciduca, il quale si è di già dichiarato, come ha fatto ancora l'ambasciatore di Spagna, che si opporranno con tutte le lor forze, e di già dicono che lo Spinola sia in quelle frontiere con molta gente, e di già abbia cominciato a fare forti, per prepararsi a questa resistenza con più vantaggio che potrà.

Villeroi mi disse ancora, che non sarebbe stato male, che Vostra Altezza avesse dato conto al Papa di quando aveva fatto, e che non averebbe potuto se non giovare. Io gli risposi, che averebbe ben potuto nuocere alla sodisfazione di Vostra Altezza e alla sua reputazione che questo negozio si terminasse per mano d' altri, e che gli sarebbe messo più conto a non cominciare questa pratica, e che io avevo ordine espresso di chiarire prima questo punto molto bene. Mi rispose, che Vostra Altezza e i suoi ministri ci arebbono sempre la parte, che è dovere per tutti i rispetti, e il medesimo mi confermò la Regina, alla quale detti molte ragioni ancor di suo interesse. E con Villeroi volli dichiarare bene, se, quando il Papa avesse anche scritto al Re di questo negozio,

s'intendeva che il nunzio, o altri ministri del Papa si avessino a mescolare in questa trattativa, e le mostrai quanto sarebbe stata più difficile la conclusione; e che Vostra Altezza da chi dependeva il primo motivo di tanto buone conseguenze, non ci arebbe potuto avere la sua dovuta sodisfazione. Mi confermò, che in ogni caso non si tratterebbe di questo negozio, e che non ci interverrebbe nè il nunzio nè nessun altro che dipendesse dal Papa, quando ancora Sua Santità ne scrivesse al Re. Con tutto questo non mi pare da fidarsene tanto, che se pur, quando vorrà darne conto al Papa, non sia per farlo in maniera che aiuti à seguir l'effetto nel modo che ha detto Villeroi, cioè che i ministri di Sua Santità non si abbino a intromettere in un negozio cominciato da Vostra Altezza; e che, se pure il Papa vorrà scrivere al Re per ammorvidire il negozio e facilitarlo, non sia se non per corroborare la trattativa di Vostra Altezza e de'suoi ministri, senza che ci si intromettino quelli di Sua Santità. Chè, oltre al far torto a lei, che ha meritato tanto in questa gloriosa azione, si difficulterebbe assai il buon effetto che se ne può sperare, quando si avesse a trattar qui con più persone, in questa congiuntura di carestia di tempo così estrema che par che in essa sola si riduca tutta la difficoltà di questo gran negozio.

Domani o l'altro parlerò al Re; e la Regina non ha voluto ch'io aspetti più a spedire il corriero, e mi ha assicurato che la risposta di Villeroi è l'istessa del Re, e che si è trovata presente quando il Re gli comandò che mi rispondesse come è scritto di sopra; e che essendo io assicurato che il Re darà orecchi al negozio al certo, e che non ne tratterà se non per mano de'ministri di Vostra Altezza, importa più anticipare un giorno o due nella spedizione del corriero, che aspettar la risposta della bocca propria del Re, che sarà la medesima di Villeroi senza dubbio nessuno.

Sua Maestà comincia a mostrarmi una gran buona volontà, e, a'giorni passati, venne con la Regina a passeggiare nel prefato giardino di questa casa dove io abito, e ci venne a ora di trovarmi in casa, perchè era sul tramontare del sole, e mi disse infinite cose con gran domestichezza. passeggiando io sempre a canto a Sua Maestà.

IV.

MATTEO BOTTI AU GRAND-DUC.

Paris, 11 mai 1610.

Sommaire. — Mauvais vouloir de l'ambassadeur d'Espagne. On attend la réponse du Roi Catholique. Bruits de guerre en Italie. Lettre de l'Ammirato à Vinta. Les trois envoyés des États se soumettront aux volontés du Roi. Grands préparatifs de Lesdiguières. Couronnement très-prochain de la Reine. Question d'étiquette entre les princesses. Application de l'édit contre le duel.

La Regina e Villeroi hanno voluto che io spedisca un corriere in Spagna per dar notizia della buona disposizione di qua, acciò che, se in Spagna fussino stati sino ad ora irresoluti o avessino detto di no per dubbio di non trovare correspondenza, possino risolversi o mutarsi in tempo; e io ho spedito quel corriere che mi portò le lettere di Lione, e l'ho mandato con lettere di Villeroi, dove dice nella soprascritta: *Per espressi affari del Re*, e con una patente de la Varenne. Arei procurato di rispiarmar questo corriere, se mi fussi parso di potermi fidare di questo ambasciatore di Spagna; ma, nel trattar seco, son venuto in qualche sospetto e con molte ragioni, che egli non desideri questo parentado, forse perchè gli paia male che si possa conchiudere per mano di altri quello che egli ha avuto facultà molti mesi di poter trattare, e non l'ha fatto; e forse perch' egli sa che questo Re gli vuol male, per l'opinione che ha Sua Maestà che Spagna già abbia sollevato il principe di Condé. Del quale si dicono ora molte baie, e in particolare che si tratti di diffare il suo matrimonio, e di farlo fare cardinale con grosse entrate ecclesiastiche. Si tiene per certo che questo Re abbia scritto una lettera all'arciduca, della quale io ho visto copia, che contiene, che, non potendo andare a dare aiuto a'suoi amici pretendenti di Clèves senza toccar parte dello Stato di Sua Altezza, la pregava a darli il passo amichevolmente. E di Savoia, sebbene nel ritorno che fece quattro giorni sono Créqui da Lesdiguières, suo suocero, si è sparso voce che il duca risponda di voler fare tutto quello che vuole questo Re, nondimeno si crede universalmente che non sia vero che si abbia

a avere guerra in Italia, se bene Lesdiguières, dopo l'abboccamento col duca, assolda molta gente. E io ho inteso da favoritissimi, ma non ministri, che il Re ha detto di più, che il duca risponda che l'offerte di Sua Maestà per la guerra di Milano non bastano, e che bisognerebbe che mandasse almeno trentamila fanti; e a questi favoriti pare che Sua Maestà sia raffreddata in questo, e non credono che si abbia a fare la guerra in Italia in modo nessuno. E io, parlando con Villeroi, non ho visto nessun segno di dubbio che possa interrompere un trattato di parentado, chè pure a dirittura repugnano alla guerra; e mi ha domandato con molto affetto quando io pensavo che arrivasse il corriere d'Italia e l'altro di Spagna. Ma in contrario si è visto una lettera del conte Francesco Martinengo a un gentiluomo Novarese che serve qui Sua Maestà, dove si rallegra di veder tra questo Re e Savoia sì grande unione, e che spera che presto se ne vedrà qualche buono effetto, e che un suo figliuolo pensa venire ad abbracciare le ginocchia a Sua Maestà.

Io per me credo che questa diversità sia segno di non ci essere niente di sicuro, o almeno che questo Re si rimetta alla venuta del duca di Nemours, o suo figliuolo, che dicono sarà qui presto; e allora, vedendo Sua Maestà quel che possa sperare nella conclusione del parentado e sue conseguenze, e in particulare delle differenze di Clèves e della retribuzione di Condé, possa risolversi a quello li metterà più conto, che sarà alla quiete se potrà avere le soprascritte sodisfazioni, come si può credere.

L'AMMIRATO À VINTA.

A' sei si partirono li tre ambasciatori straordinarii delli Stati Olandesi da questa corte, benissimo regalati; e, per quello si dice, hanno promesso al Re di voler fare tutto quello che farà Sua Maestà; e così, se il Re la romperà con Fiandra, la romperanno ancor loro, se no concorreranno a dar aiuto a' principi protestanti. È restato qui il loro ambasciatore ordinario, il quale M. Girault mi ha detto, che se il signor

marchese Botti fusse stato qui ambasciatore del Serenissimo Patrone, e si avesse a trovare alla coronazione della Maestà della Regina (che si fa posdomani, e domenica poi l'entrata) come tale, che pretendeva di averli a procedere; sì che da questo si può conietturare insolenza e ignoranza di questi animali aquatici.

In questa cerimonia della coronazione e entrata le due principesse del sangue arebbero volsuto intervenirvi con il manto sparso di gigli, come dicono esser solite in simili azioni. Ma il Re, così si crede per non fare ad essi inferiore la moglie di M. di Vendôme che non l'arebbe potuto portare per essere esso bastardo, si è lassato intendere molto largamente che non vuole lo portino; onde il conte di Soissons, parendoli che la moglie non ci possa intervenire senza, stamattina chiotto chiotto si è partito di Parigi, e se ne deve essere andato a'suoi castelli, e lassato alla moglie che non ci si trovi; cosa che par dia fastidio al Re; e tanto più che si aveva promessò di volerlo far luogotenente generale di quest'armata; ma questa collera dovrà durare due mesi al più, e poi ritornare come prima, come si è fatto altre volte.

Domenica arrivorno Créqui e Bouillon, mandati dal maresciai Lesdiguières, e danno conto del suo abboccamento a Rivoli col duca di Savoia, il quale dicono abbia promesso largamente che farà tutto quello vuole qui il Re; e così si crede che il matrimonio sia per seguire, come forse ancora la guerra; ma a questa dicono che il duca non vuole venire, se di qua non ha grandissimi aiuti. Lesdiguières la fomenta gagliardissimamente, dal quale il Re, per quanto mi dice il signor Concino, ha avuto per male che faccia tante provvisioni, e che la solleciti tanto. Da che si può dubitare, o che Sua Maestà non ci sia così volta come si dice, o che da Savoia non abbino quelle larghezze che qui pubblicano; tuttavia da cervelli da una parte e dall'altra si può credere ogni cosa straordinaria.

Si ha qualche speranza per la quiete di tutti in questo nunzio, che dicono essere per strada, se bene par si sia indugiato a mandarlo, come si dice, alla candela, e se cammina e arrivi qui a'xx come dicono, ci troverà il Re, ma se tarda più de'xxv, Sua Maestà ha detto che biso-

guerà lo vadia a trovare a Châlons; per dove a quel tempo si vuol partire, avendovi l' armata che lo consumma in di grosso.

La settimana passata, due gentiluomini si sfidarono a battere in duello, e essendo stati presi in fatto, furono condennati senz' altro ad esser legati a un palo e morti con l' archibusate, come seguì; giustizia benedetta e necessarissima per levar del capo questa onorata pazzia a queste genti.

Servo al signor marchese Botti, come vostra signoria illustrissima mi ha comandato, e non fo nè sento cosa ch' io non la conferisca seco.

V.

MATTEO BOTTI AU GRAND-DUC.

Paris, 15 mai 1610.

SOMMAIRE. — Assassinat du Roi. La ville est calme; les précautions sont prises. La Reine se montre énergique; elle est entourée des princes et des membres du conseil. Tous ont prêté serment au nouveau roi et déclaré sa mère régente. On compte sur l'armée pour maintenir l'ordre dans le royaume. L'assassin, ses premiers aveux. Altercation entre l'ambassadeur d'Espagne et celui de Venise, à la cérémonie du couronnement. Visite de Concini.

Quanto fu allegro il giorno de' XIII, per essersi fatta a San Dionigi la coronazione della Maestà della Regina, tanto fu funesto e lugubre quello d' ieri; perchè, essendo il Re uscito a quattro ore dopo mezzo dì in carrozza a spasso per la città, senza guardie, come faceva il più delle volte, un cattivo spirito di un Francese, montato sul ferro delle ruote della carrozza, che s' era ferma nella strada a San Dionigi presso a Sant' Innocenzio, gli dette con un coltello due colpi nel petto, de' quali, avanti che Sua Maestà fusse al Louvre e levato di carrozza, si morì.

La commozione della città, in quella parte dove seguì il fatto fu grande, essendo subito sparsa la voce, che il Re fussi morto, come in verità era; ma M. di Épernon, che si trovò in carrozza col Re, con M. di Montbazon, e altri signori, dopo che l' ebbero condotto al Louvre,

montarono a cavallo, e seguitati da gran truppe di gentiluomini, a' quali di continovo si aggiugnevano quelli che venivano al romore, cavalcarono per tutta la città; e dicendo che il Re non aveva nulla, impedirono che non si potessi unir gente insieme, e quietarono il popolo. Serraronsi le porte della città, come sono ancora, eccetto alcune per comodità de' viveri, e a quelle son buone guardie, come sono in gran numero intorno al Louvre, a' ponti, alla Greve, all' Arsenale, alla Bastiglia e altri luoghi.

Fu subito preso quello scellerato, che l'aveva ferito, e fu condotto in casa M. di Retz, come più vicina al Louvre, e quivi è stato esaminato; e, per quello sento, ha confessato d'essere stato frate de' Feuillants, cioè di San Bernardo, e che ha fatto tutto da sè stesso, e non punto con saputa nè persuasione d'altri, e che si è provato altre volte, da pochi giorni in qua che è in Parigi, ma non gli è mai potuto riuscire; tuttavia, per chiarir meglio l'origine, non l'hanno giustiziato, ma fatto mettere in prigione, dove doverà stare, e essere esaminato tanto che confessi la verità.

La Regina quanto sia addolorata e gli prema questo colpo, Vostra Altezza lo può considerare; e se bene si è venuta meno per il dolore più d'una volta, non si è già persa d'animo. E in camera di Sua Maestà si ragunorono subito questi principi, fra quali quel di Conti, e tutti i consiglieri, che consultarono e dettero tutti li ordini opportuni; la notte non hanno fatto altro che provvedere che non succeda novità, come fino a ora, per grazia d'Iddio, non è seguito, e certo con maraviglia; perchè in sì gran corpo, e dove si tiene siano tanti cattivi umori, è miracolo che in sì gran commozione nessuno si sia risentito.

Stamattina poi tutti i principi e ufiziali della Corona, insieme con i cardinali e vescovi e tutto il parlamento, hanno dato il giuramento al nuovo Re, il quale è seduto nel letto di giustizia nel convento delli Agostini, dove ora per causa delle feste che si preparavano si raguna la corte del parlamento; e vi è stata ancora la Maestà della Regina, che è stata eletta e dichiarata per reggente, luogotenente del Re, suo

figliuolo, con grande applauso e sodisfazione di tutto il popolo; onde si spera che il tutto sia per succedere senza romore e con facilità e felicità. E oggi sono stati il Re e la Regina a renderne grazie a Iddio nella chiesa maggiore; e se, come si spera, non si vedrà altre commozioni nelle provincie di quello è seguito in Parigi, e che si sente fino a ora ancor di fuori, sarà una gran grazia di Dio; e non pare che ci sia nessuno che ne abbia dubbio, e particolarmente per esserci così buono esercito in essere.

Intendo che hanno mandato subito per il conte di Soissons, il quale s'era partito disgustatissimo per non aver voluto il Re, che nella ceremonia della coronazione la sua moglie portasse il manto con i gigli d'oro, come diceva essersi usato altre volte per le principesse del sangue, e per questo non si trovorno alla coronazione, dove passò ogni altra cosa benissimo; sebben dopo fra l'ambasciatore di Spagna e quel di Venezia seguì una gran rissa; perchè, avendo il Veneziano detto : « *Buona sera, signore ambasciatore,* » allo Spagnuolo, egli conobbe per la picca vecchia, che il Veneziano non gli voleva dare d'*Eccellenza* perchè lo Spagnuolo non la dava a lui. E così lo Spagnuolo cominciò a strapazzarlo di parole con dargli del Pantalone, e poi di cappello nel viso, e si appiccorno alle pugna; ma le guardie del Re non gli lasciorno seguitare, e fecero ancora che lo Spagnuolo fusse il primo a partire, come pretendeva e come era dovere.

Iersera fra l'altre diligenze fu che si mandò in nome della Regina molti soldati alle case delli ambasciatori di Spagna e Fiandra, sotto colore di assicurarli, ma per assicurare anche Sua Maestà che non si spedisser corrieri.

Io mi trovai assai ben vicino a dove seguì il caso del Re; con tutto questo non fu possibile, sì per i soldati come per l'altre genti, d'arrivare al Louvre.

Vi sono stato stamani a buonissima ora, fatto reverenza alla Regina, assicurandola del disgusto notabilissimo che sentirà Vostra Altezza di questo grande accidente, e della gran confidenza che può avere in lei in tutto quello gli potessi occorrere, e che ella farà sempre favore

particolare a Vostra Altezza a darli occasione che ella la possa servire, come io son certo ch' ella desidera cordialissimamente. Sua Maestà mi potette poco rispondere e manco farsi intendere per la tenerezza, ma si conobbe che l' uffizio gli fu gratissimo[1].

Non si è potuto avere prima d' oggi, che siamo a' XVI, la licenza de' cavalli di posta.

Il Concino è stato stamani da me, e mi ha confermato la soprascritta speranza della quiete universale di tutto il regno; e mi ha detto, che io scriva a Vostra Altezza che non ha da scriverle, ma che in ogni occasione di suo servizio mostrerà quanto le sia servitore di cuore, e che ogni suo avanzamento gli sarà più grato per poter meglio servir Vostra Altezza che per altro[2].

Mando a Vostra Altezza una delle medaglie che si gettorno al popolo nella coronazione della Regina, e se Vostra Altezza ne vorrà quantità si potranno avere; perchè il ponzone è in mano a quel che l' ha fatto, che è mio amico.

[1] Nous trouvons dans les archives deux lettres où il est fait mention de l'assassinat du Roi. La première est de M. de Brèves, notre ambassadeur à Rome; elle est adressée au grand-duc. Nous en extrayons ce court passage:

Quello scellerato parricida, avendo ferito il Re, fu subito preso e messo nelle mani della corte del parlamento. Si scuopre esser uno de' più vili e abbietti della nazione Francese, abitante nella città d' Angoulême, e non abbia altra professione che d' imparare alli putti. Sin ora non ha altro deposto che di essere stato suscitato a ciò da furore e spirito diabolico. Puol essere poi che, tirandosi avanti il processo, sene cavi qualche cosa di più, massime non essendoci speranza di credere che l' abbia fatto per quel motivo, e sia venuto a un atto di tal conseguenza senza istigazione; poichè liberamente dichiara non avere mai ricevuto dispiacere dal Re nè da suoi.

La seconde lettre est de Lelio Pascali. On y lit ce qui suit: *Qui vi è di nuovo, che l'uccisore del Re sia pazzo, o lo finga almeno, in maniera che non si può cavar cosa nessuna a proposito da lui.*

[2] On lit dans une dépêche de l'Ammirato, du 25 mai : *Il signor Concino è più grande che mai, e continuamente andrà crescendo.*

VI.

MATTEO BOTTI AU GRAND-DUC.

Paris, 3 juin 1610.

Sommaire. — Le royaume est tranquille; les ministres sont les mêmes. Activité et fermeté de la Reine; prétentions du comte de Soissons. Retour probable du prince de Condé. Bonnes nouvelles d'Espagne. Bons conseils de l'ambassadeur d'Espagne à la Reine. La succession de Clèves, et la guerre imminente. Nécessité de se garder des tentatives des grands. M. de Lesdiguières. Ravaillac visité dans sa prison par Botti; ses paroles; son supplice. Remarquable accord entre tous les grands, après la mort du Roi; satisfaction de la Reine.

Il giorno de' xvi scrissi a Vostra Altezza il successo della morte del re Arrigo IV, e la recognizione e proclamazione del presente re Luigi XIII, e la dichiarazione della reggenza della Regina.

Il regno fin ad ora è quietissimo per quanto s' intende da ogni banda; e, sebbene in sull' avviso della morte del Re furon presi da diversi gentiluomini alcuni luoghi forti in Normandia, e qualcuno in Piccardia, e uno vicino a Lione; sono stati dipoi rilassati.

Il governo è l' istesso ch' era prima nel tempo del re morto; perchè, sebbene la Regina discorre de' maggiori affari con molti di questi signori, non lo fa in forma di consiglio; ma ritrovandosi in piede nel suo gabinetto, or ragiona con uno e or con un altro; e il consiglio di Stato si restrigne poi formalmente nel duca di Sully, in Villeroi, in Sillery e nel presidente Jeannin, come si faceva nel tempo del re Arrigo; e la Regina mi par che ogni giorno si vadia risvegliando notabilmente, e tratta con gran franchezza d' animo. Si leva ogni mattina quattro ore prima che non faceva, e si mostra finora molto amica del negozio. Gli pare di aver avuto gran ventura a trovarsi questo esercito insieme in questa congiuntura; e, dicendogli io, siccome ho fatto di molti altri particolari con gusto di Sua Maestà, ch' ella non l' arebbe dovuto disfare così presto, mi rispose che non lo disfarebbe, e che non gli mancherebbe ancor l' animo a marciar con esso, se fusse bisognato. Discorsi ancora a lungo con Sua Maestà, s' era meglio tenerlo in Champagna, dove si trova di presente, o farlo accostar tutto o parte alle

mura di Parigi, o pure distribuirlo alle frontiere, fuor che una parte che Sua Maestà aveva inclinazione di mandare ai pretendenti di Clèves; e, se ben risolvemmo per molte ragioni che fusse meglio lasciarlo stare dov'è di presente, se non fusse necessario, dividerlo per non avere a dichiarare un capo sospetto, come sarebbe fra gli altri il conte di Soissons; e per questo e per altro credo che bisognerà governarsi secondo il tempo; e che soprattutto Sua Maestà abbia una gran cura alla persona sua e a quella del Re. E questo ancora l'ho ricordato più volte a Sua Maestà, dicendole molte diligenze che io ho visto usare a altri principi grandi, che qui non s'usano, ma a poco a poco si vanno introducendo con molto mio gusto.

Il conte di Soissons arrivò qui tre giorni dopo la morte del Re, e subito andò al Louvre a render l'obbedienza al nuovo Re e alla Regina, alla quale promesse con larghissime parole e con lacrime di volerla servir sempre, e di spargere fino all'ultima gocciola di sangue bisognando per la conservazione di Sua Maestà. Ma poco dopo, o mosso da altri, o pur dalla sua natura, si scoperse alla Regina di voler esser fatto luogotenente generale del Re in tutta la Francia; e, per corroborare questa sua pretenzione, ne adduceva l'esempio del re Antonio di Navarra, che, quando rimase la Regina Madre, diceva ch'ebbe il medesimo grado; ma questo non apparisce scritto in luogo nessuno. Onde la Regina, che è padrona assoluta, e non ha bisogno di sopracapi, gli ha risposto che si levi questa fantasia della testa, perchè vuol esser padrona, e non vuol diventare madama di Monglat, che aveva solamente cura della persona del presente Re; e che, s'egli non si metterà in queste vane pretensioni, Sua Maestà dopo di lei lo farà la prima persona, e farà intervenga a tutto, e arà le prime cariche. Onde e la resoluzione della Regina e i consigli de' servitori di Sua Maestà l'hanno rimosso da questo, e ridottolo in buono stato; e così ha detto alla Regina che farà, e si contenterà di tutto quello che ella vorrà, senza entrare in altro. Intendo ancora, che essendo in questo regno solito, quando muore un re, di riconoscere il successore con non so che poco di dazio dalli offiziali di giustizia e dalli artefici, che qua sono

infiniti, la Regina aveva fatto pensiero di darne buona parte a detto Soissons, a Souvré, a Concino e ad altri. E Soissons pretendeva di doverli avere tutti, per potere pagare i suoi debiti, che son molti, se ben questa contribuzione si stima che passi quattrocentomila scudi; ma la Regina non l'ha voluto acconsentire, anzi non so che per ancora gli abbia donati a nessuno; sì che da questo si può considerare l' umore di questo principe, e che Sua Maestà arà che fare a menarlo contento.

La madre del principe di Condé gli ha scritto che se ne venga, poichè adesso son mancati i rispetti che ne lo fecero partire; quello sia per fare non si può sapere, ma si crede bene da qualcuno ch' egli darà forse meno fastidio fuori che in casa.

Il conte Orso mi spedì un corriere, significandomi la buona intenzione che aveva trovato in quel negozio, dicendomi che come avesse la risposta per Vostra Altezza, me ne manderebbe una copia, sì come ha poi fatto, dandomi notizia di quanto aveva inteso la Lor Maestà e ministri principali; e, perchè a quest' ora sarà arrivato costì San Romanino, non occorrerà replicar altro. A questo primo avviso che mi dette il conte Orso, dopo all' averne-io dato conto alla Regina, che ne sentì estremo contento, ma con grande dubbio che la morte del Re avesse a fare mutare di opinione gli Spagnuoli, dissi a Sua Maestà che, in questa congiunzione, mi pareva che l' ambasciatore di Spagna, che risiede qui, potesse fare assai in questo servizio, e particolarmente in rappresentare in questo la quiete che è in questo regno, e ancora di non procurare di perturbarla. Però arei stimato bene di far qualche offizio, come da me, con questo ambasciatore che risiede qui, che si mostra di essere molto mio confidente. Sua Maestà mi rispose, che era vero quello che io dicevo; e che io gli arei fatto gran piacere a fare questo officio, il quale mi riuscì poco dopo con tanta gran facilità, che non potevo desiderare più, essendomi stato promesso largamente da sua eccellenza, non solamente di far quanto avesse potuto, ma che prima morrebbe che egli avesse acconsentito che si desse orecchio a cosa che potesse nuocere alla Regina o a questo regno, e che stimava,

che questo fusse servizio ancora del suo re. E, per darmi qualche dimostrazione dello animo suo, mi disse che io dessi gl'infrascritti avvertimenti alla Regina, la quale ebbe tanto gran gusto di sentire questa buona volontà, che volse che io tornassi a posta a ringraziare in suo nome questo ambasciatore. E mi disse, che, quando lo vedrebbe, lo ringrazierebbe da sè, come ha poi fatto con molto gusto dello ambasciatore.

Gli avvertimenti furno :

Che questo esercito, che è a Châlons, non si sbandasse, per tenere in timore chi volesse fare novità, come sapeva certo che ci erano di quelli che avevano di questi pensieri, essendoci stato chi gli ha di già parlato di questo.

Che, oltre al consiglio grande, era necessario che Sua Maestà avesse qualche consiglio suo particolare, di chi si potesse interamente fidare; e dicendole io che ci era Villeroi e Sillery, con chi Sua Maestà si restrigneva più che con altri, mi rispose che questi erano i migliori di Francia; ma che ci arebbe volsuto qualcuno più disinteressato delle cose di qua, come sarei stato io, e ogni altro che dipendesse da Vostra Altezza, che doveva essere stimata dalla Regina, non solamente in luogo di cugino o di fratello, ma di padre.

Che onorasse e stimasse Villeroi e Sillery, perchè in somma sono i migliori di tutti.

Che non esacerbasse Sully, anzi se lo rendesse obbligato, acciò avesse da confidare in Sua Maestà; e che questo lo doveva fare, non tanto per rispetto di lui, che vale assai, e ha assaissimo in mano, quanto per rispetto delli ugonotti, fra quali, sebben egli non è capo, è assai potente, e dall'esempio suo si governerebbero gli altri nello sperare o disperare.

Che questi ugonotti Sua Maestà li lassasse stare ne' medesimi lor termini; perchè, se saranno lor conservati i privilegi, ancor essi staranno fermi, e si conserveranno fedeli; e, per essercene di molti e molto potenti, è importantissimo aver quieto e stabile questo partito.

Che s'ingegnasse di dar sodisfazione a tutti questi principi e signori

e in particolare al conte di Soissons, che, come uomo ambizioso molto e assai vano, gli basterà ogni cosa per inquietarla.

Che Sua Maestà aveva fatto benissimo a perdonare alla marchesa di Verneuil; e che così la consigliava a fare con l'altre dame del Re, e con altre persone, se ce ne fusse ch' ella tenga lontane dalla sua grazia.

Che accarezzasse questi bastardi, e ne tenesse guardia tale che non se li lasciasse uscire delli mani, perchè in questo tempo ciascuno saria abile a far suscitare de' romori.

Che in modo nissuno non facesse cavare della Bastiglia il conte di Auvergne.

All' arrivo del secondo corriere del conte Orso, che mi portò la copia della lettera del Re Cattolico per Vostra Altezza, fui subito dalla Maestà della Regina; la quale mostrò la medesima allegrezza, e maggiore ancora di quella, che aveva mostro al primo indizio che gli avevo dato di questa buona disposizione di Spagna; ma sempre confermando ancora il medesimo dubbio, che si possino mutare in su questa morte del Re; che ne parlerebbe con i suoi consiglieri, e poi mi darebbe risoluzione; la quale è stata, che io spedisca quanto prima uno corriere in Spagna, dando conto, che Sua Maestà, non solamente ha il medesimo desiderio, che ha avuto sempre, di imparentarsi con quella Corona, ma ancora maggiore assai. Nondimeno non gli pare di dovere entrare più innanzi in dichiarare più particolarmente il suo gusto quanto al numero de' parentadi, come arebbono desiderato in Spagna, finchè non si sappia se aranno il medesimo animo dopo la morte del Re; e, se aranno il medesimo animo, non si perderà tempo niente, perchè potranno mandare instruzione all' ambasciatore residente qui, che è il modo che piace più qua, per terminare questo negozio; e potranno avere sicurezza che questa Regina non si discosterà punto da quel che sia ragionevole, e che troveranno sempre in Sua Maestà un' ottima disposizione e volontà di concludere, e di dare ogni gusto alle Maestà Cattoliche. Io ho proposto, che, poichè non ci sono cose urgentissime, come quando era vivo il Re, sarebbe stato meglio, che io ne scrivessi a Vostra Altezza, e che ella facesse di costà spedire in Spa-

gna. Mi hanno risposto, che io non sono qui, se non come ministro di Vostra Altezza, e per questo servizio particolare comandatomi espressamente da lei; e che però è il medesimo appunto come se scrivesse di costà, e a questo modo le lettere andranno molto più sicure, con manco apparenza, che importa assai in questa congiuntura, e si avanzerà molto tempo, dovendo un corriere andare a Lerma in cinque o sei giorni; che importa assaissimo, perchè sempre soprastanno a questo regno delle mutazioni da poter fare mutare in Spagna la buona volontà. E quello che è seguito ora nelle cose de Clèves non è buon principio, essendo stato lo arciduca Leopoldo incognito a Bruxelles, e avendo lo arciduca Alberto spinto tutte le sue forze in quello Stato di Clèves, e si crede che vi abbino a fare gran progresso; sebbene si tratta, che di qua si mandino subito dieci mila fanti sotto la carica di Praslin; e forse andranno per mare, per non avere a richiedere il passo, che è certo che l'arciduca Alberto aveva conceduto al Re morto, e me l'ha detto il suo ambasciatore che risiede qui, ma non si crede che lo concederebbe ora. Vi mandano ancora gli Stati Olandesi dodici mila fanti, e quattromila ne manda il re d'Inghilterra; che tutti sono in essere. E nella spedizione di Praslin, il duca di Épernon, che non l'ha saputo, ha bravato Villeroi, dicendo che non è dovere, che nelle cose della sua carica si faccia niente senza la sua saputa; e il conte di Soissons, sebbene qui è amato in apparenza, com'è detto di sopra, fa ora domande tanto impertinenti da non si potere durare seco.

Io ho detto alla Regina, che Sua Maestà non corra ad aggrandire troppo nè Soissons nè gli altri; perchè, se si appiccherà bene con Spagna, gli potrà tenere più bassi, che sarà molto meglio, e intanto tenergli in speranze e dar loro sodisfazione di parole. Sua Maestà ha detto che vuole far così; ma bisognerà che si accomodi al tempo, e l'opinione universale, e di Sua Maestà medesima, è che si abbia a potere mal durare con le pretensioni di questi grandi; e di già si comincia a temere molto nel Lesdiguières, perchè non è venuto alla corte come gli altri; e non solamente non ha voluto disarmare, ma chiede nuovi denari per assoldare nuova gente, perchè dice non essere sicuro

nè del duca di Savoia nè del conte di Fuentes, e ha un paese in mano fortissimo di sito con buonissime piazze e con molti denari e soldatesca fatta, e con la aderenza di tutti gli eretici di Francia, che stanno con gran timore, e pensano ai fatti loro; e, pochi giorni sono, si è trovata una gran barca carica di polvere, che il duca di Sully mandava al suo Stato; e per le pretensioni di questi grandi, e per rispetto del duca di Savoia, mi disse Villeroi all' arrivo della risposta di Spagna, che ora importa più che mai il tenere segreto questo trattato di parentado. Io gli risposi, che non n' avevo detto e non direi niente, ma che lo stare io qui tanto non poteva essere che non dessi che dire; e però non sarebbe stato male, per ricoprire questa mia dimora, che mi fusse stato comandato da Vostra Altezza ch' io facessi questo offizio di condoglienza con Sua Maestà. Mi rispose, che gli sarebbe piaciuto infinitamente. Mi ha detto di poi averne avuto ragionamento con la Regina; e che Sua Maestà è del medesimo parere, e gli ha comandato che mi dica in suo nome, ch' io scriva a Vostra Altezza ch' ella desidera, per il rispetto detto, che Vostra Altezza faccia far questo offizio di condoglienza a me in ogni modo.

Quello scellerato che ammazzò il Re si trovava al Palais, dove l' avevano condotto per tormentarlo, e dove l' hanno lasciato vedere e parlare a molti; anzi pareva che avessero caro che gli si parlasse: e però mi venne a trovare a casa M. di Beaumont, figlio del primo presidente, che è stato ambasciatore in Inghilterra, e che quivi è capo, e mi disse, che s' io volevo veder questo mostro, che melo farebbe vedere e parlargli. Io accettai volontieri l' invito; e quando arrivai quivi, non gli dissi niente, ma stavo parlando con Beaumont in italiano, perchè parla benissimo; e quella bestia, senz' aspettar che si dicesse altro a lui, disse : « Se tutti i Francesi parlassino la lingua che parlate voi, io « non sarei stato costretto a far quello che ho fatto. » E, con le repliche che se gli feciono, se ne cavò che aveva voluto dire, che, se tutti i Francesi fussino cattolici, come sono gl' Italiani, non arebbe morto il Re. Gli domandai, se non l' avesse morto, se l' ammazzerebbe. Mi rispose, che, se Dio aveva voluto ch' egli l' avesse fatto, che lo vorrebbe

ancora, essendoci le medesime cause; le quali si lasciò poi intendere chiaramente che erano, che il Re voleva andar contro al Nostro Santo Padre, e contro a' cattolici, e voleva favorire gli eretici; e che di questo se n' era chiarito molto bene da molti soldati delle guardie, che gliene avevano affermato per verissimo. E in su questo fece una grande esagerazione, che i principi non possono forzare nè comandare a' lor sudditi cose in pregiudizio dell' anima loro, com' era l' andare a questa guerra; e lo confermò con una sentenza della Scrittura; e in somma ragionò sempre in maniera tale, e con viso tanto fermo, che non arebbe potuto parlare altrimenti se avesse fatto qualche gran bene e n' aspettasse premio. Io per me credo, che tutto il male che questa bestia ha fatto sia stato per umor fisso di matto maninconico, con darsi ad intendere di fare un gran bene. È stato di poi tormentato, e ha confermato sempre il medesimo, e di non essere stato spinto nè consigliato da altri. E venerdì sera fu condotto alla piazza della Grève sopra una carretta da portar via il fango; e fu messo sopra un palco in detta piazza, dove gli fu abbruciata la mano che aveva commesso il delitto; fu attanagliato otto volte, e nelle ferite messo piombo strutto; e poi attaccato a quattro cavalli, che stettono una mezz' ora a spezzarlo, non ostante che molti gentiluomini, che erano quivi, fussero montati sopra i cavalli, e altri avessino aiutato a tirare le corde; e in tutto questo tempo che fu di due ore, non si sentì mai gridare, se non a tutte le attanagliature.

La Regina mi ha detto tre accidenti notabilissimi che gli avvennero subito dopo la morte del Re: Il primo, che nel suo gabinetto entrasse un gran numero di gentiluomini con tanta furia, che Sua Maestà pensò che la volessero ammazzare. Il secondo, che in quel punto si facesse a basso il consiglio di dove potesse venir subito Villeroi e Sillery, che con i lor consigli e diversioni gli potessin quasi render la vita, mettendogli in considerazione che Sua Maestà non era donna ordinaria, e che bisognava, che, lassando stare il piagnere, pensasse a dar gli ordini necessarii, ne' quali si consummò più di mezza la notte, nel qual tempo vennero quasi tutti i principi e altri grandi a far reverenza a Sua

Maestà e al nuovo Re, dandogli giuramento di fedeltà; e in questa caldezza seguirno commozioni d'animo notabilissime, essendosi spontaneamente rappacificati quasi tutti i nimici, e particolarmente du Maine e Épernon. Il terzo, che nella medesima ora fusse ragunato il parlamento, e che il presidente Blancmesnil non lasciasse partire nessuno, anzi mandasse a chiamare a casa de' consiglieri e altri necessarii per dichiarar la Regina reggente, e farne il partito e mandarlo alla Regina; significando a Sua Maestà, che aspettavano la mattina il nuovo Re a sedere nel suo letto di giustizia, come seguì con grande applauso insieme con la Regina, dopo essersi disputato un pezzo s'ella si doveva andare o no, e se doveva assistere al partito che si doveva fare della sua reggenza; e, perchè Sua Maestà essendo poi in parlamento si mosse per assentarsi, fu ritirata indietro perchè fusse presente; e fu cosa notabile che non ci fusse alcuno, che per pretensioni particolari di precedenza volesse interrompere così grande azione, essendo stati tutti i prelati del parlamento sotto a quattro cardinali che vi erano, se ben detti prelati pretendevano che non vi avessero luogo, e in altro non l'arebbono ceduto, e il contestabile stato sotto a molti principi, a' quali pretende di precedere.

Il duca di Nevers arrivò ieri, e è stato molto accarezzato dalla Regina, per essere uno de' principi più confidenti.

VII.

ANDREA CIOLI[1] AU GRAND-DUC.

Paris, 18 juin 1610.

ANALYSE ET EXTRAIT.

1° ANALYSE.

Le premier soin de Cioli, à son arrivée, est de se faire habiller à la française;

[1] Andrea Cioli était de Cortone; il dut plus à ses intrigues qu'à son mérite; devenu secrétaire de Belisario Vinta, il avança dans la faveur du grand-duc Ferdinand et de la

le second est de se recommander aux Concini, qui l'introduisent, le dimanche 13 juin, auprès de la Reine : « *Tu venisti alle mie nozze*, lui dit-elle, *e al principio « dellè mie allegrezze, e ora sei venuto al fine di esse!* » Le spectacle de la douleur de cette princesse et la vue de ses vêtements de deuil attendrissent Cioli jusqu'aux larmes.

Cioli est introduit auprès du nouveau Roi, auquel il est présenté par son gouverneur, M. de Souvré : *Il quale (Re) io ebbi contento infinito*, écrit-il, *di veder bellissimo, e con aspetto anche grave in quella tenera età, e con portatura e gesti di bravo, con una beretta alla Spagnuola; e Filippo Gondi e altri dicono che si assimiglia al granduca Cosimo I°.*

Visites nombreuses faites par Cioli aux princes et aux grands. C'est la princesse de Conti qui le reçoit à la place de son mari : « *Poichè*, lui dit-elle, *per essere il « marito mezzo sordo e indisposto, non avrebbe potuto il Cioli aver seco intero gusto.* »

Grands détails sur l'intérieur de la Reine et sur son entourage. Longs entretiens avec cette princesse, qui lui fait voir sa fille aînée : *bellissima, e graziosissima, e tutta simile alla Regina.*

II° EXTRAIT.

SOMMAIRE. — La Reine raconte elle-même à Cioli ce qui s'est passé au Louvre après la mort du Roi.

La Regina si compiacque di narrare a me l' infrascritta lagrimevole storia, con simili e poco differenti parole :

« Il giorno dopo la mia coronazione, che fu questo che nella mia « memoria sarà di perpetua afflizione, sentendomi stacca de' disagi « patiti in quella solennità, feci pensiero, non solamente di non uscir « fuori di palazzo, ma di starmene ritirata nel gabinetto, perchè non « mi fosse impedito un poco di riposo, e tanto mandai ad effetto, subito « che il Re uscì. E non vi corse un' ora intiera, che, standomene in detto « gabinetto con madama di Montpensier, sentii per le camere rumor di « gente arrivatavi, e feci serrare la porta del gabinetto per il medesimo

grande-duchesse. En 1610, il fut envoyé en Angleterre pour y négocier un mariage entre Henri, prince de Galles, et une sœur de Cosme II, mariage qui se serait accompli, sans la mort prématurée du jeune prince. Il se trouvait à Paris peu de temps après la mort de Henri IV. Il connaissait la Reine de longue date. Il lui transmit les instructions secrètes et les conseils du nouveau grand-duc, et chercha, non sans succès, à enlever au marquis Botti une part de l'influence méritée qu'il avait acquise auprès de la régente.

« effetto che non mi fosse dato noia. Ma crescendo estraordinariamente « il rumore, mandai detta madama di Montpensier a vedere che cosa « fosse, e entrai in sospetto che fosse venuto qualche accidente a mio « figliuolo, e fosse morto; il quale sospetto tanto più in me s'augumentò, « quando viddi che la medesima madama, serrata subito la porta, sene « tornò tutta pallida e sbigottita per aver visto arrivare il Re morto. E, « perchè alle frequenti e ansiose interrogazioni che io le facevo sopra la « vita di mio figlio, ella non mi dava sodisfazione, e solamente atten- « deva a dirmi: « Vostro figlio non è morto, e non sarà mal nessuno. » E « io intanto sentivo farsi più grande il romore; volsi da me vederne la « cagione; e, aperta la porta del gabinetto, e volendo uscire in camera, « viddi a un tratto con grandissima furia, oltre alla gente che v'era, « arrivar più di dugento spade nude; e M. di Praslin, uno de' quattro « capitani della guardia, voltosi a me, esclamando disse: « O madama, « noi siamo perduti! » e in quell' istante io viddi il Re nel letto; e cre- « dendo quello che era, mi venni meno, e sarei caduta in terra tramor- « tita, se detta madama e altre mie donne non mi avessino tenuto; le « quali subito mi ricondussero nel lettuccio del mio gabinetto. E « M. d'Épernon, e altri cercarno di consolarmi, con dire, che sebbene « il Re era gravemente ferito, non era però morto, e si sperava che « camperebbe. E intanto Épernon, che si portò egregiamente in tutti i « conti, uscì subito per la città a fermar il popolo, che già cominciava « a sollevarsi, e il medesimo fece anche il duca di Guise, con affermare « che il Re non era morto, e che non sarebbe mal nessuno. E intanto « messero le guardie alla Bastiglia e dove bisognava, e ben presto, con « l'aiuto di Dio, restò, mediante questi prudenti e opportunissimi re- « medii loro, il tutto quietato; e poi seguirno di me e di mio figlio gli « altri beni, che tu averai intesi, dell' essere io dichiarata reggente, e « mio figlio acclamato e giurato re senz' alcun contrasto. Ma considera « un poco, che gran caso fu questo, in che laberinto io mi trovai, e « quanta fortezza mi diede Santissima Divina Maestà. Nella quale fui « veramente confermata dalle parole che mi dissero il cancelliere e Vil- « leroi, quando io, vedendogli comparire in quel trambusto, mi mossi

« alla volta loro piagnendo, cioè : « Madama, non è tempo ora di pia-
« gnere, ma bisogna pigliar coraggio, perchè tutti siamo qui per voi,
« che avete ora a esser uomo e re. » Il che avvenne quando conobbero
« di non potermi più celare la morte del Re; perchè nel far forza io di
« vederlo, si risolvettero di non negarmi più quel che già pur troppo
« credevo. Sì che hanno avuto ben ragione il granduca e madama a
« prendersi l'acutissimo travaglio che tu dici; e non dubito che ma-
« dama, che sa come vadino le cose in questi paesi, fosse entrata in
« timore di gravissimi garbugli, perchè tutto il mondo si stupisce di
« tanta quiete. Ma piacque a Dio Benedetto, che il trovarsi qui tutti i
« principi confidenti, e pronta la soldatesca per mettersi subito le
« guardie e l'armata in campagna, fussino tutte cose che la causorno,
« sebbene alcuna di questa pareva che potesse forse disturbarla. »

Io, che, nel sentire narrare così miserabile istoria, nella prima parte stetti quasi sempre per piagnere, nello udir poi seconda parte, cominciai a parlare, ripigliando molte cose dette da Sua Maestà; e, perchè n'ebbi buona occasione, ardii fra l'altre di domandarle, se la dichiarazione fattasi della sua reggenza era talmente stabilita, che non avesse bisogno di esser confermata dalli Stati, come fu quella della regina Catterina in Orléans? Mi rispose che non ci era bisogno di altro; e che il far radunare li Stati sarebbe più tosto cosa desiderabile per il conte di Soissons, che vorrebbe essere luogotenente della reggenza.

E su questo proposito ebbe fine il soprascritto ragionamento.

VIII.

MATTEO BOTTI AU GRAND-DUC.

Paris, 19 juin 1610.

ANALYSE ET EXTRAIT.

1° ANALYSE.

On commence à réclamer la convocation des États :

Per vedere s'era dovere di servirsi del consiglio del duca di Sully, per non essere cattolico, e troppo amico della roba di Sua Maestà;

Per far gastigar Sillery della sua rapacità;

Per veder se Villeroi, che fu già della Lega, è da potersene fidare, per esser troppo Spagnuolo.

L'ambassadeur d'Espagne demande avec instance à Botti d'intervenir pour faire arrêter la marche des troupes françaises vers l'État de Clèves. L'ambassadeur de Flandre, au nom de l'archiduc, lui adresse la même demande. Les Espagnols s'engagent de leur part à suspendre les mouvements de leurs armées; après plusieurs démarches actives auprès de la Reine et de M. de Villeroi, Botti conduit à bien cette négociation, qui est suivie d'une suspension d'armes.

La situation de la Reine régente n'est plus aussi bonne qu'au premier jour: *riuscendo questi principi e ministri ogni giorno tanto più insolenti, che la Regina e tutti quelli, che gli voglion bene, nè temono grandemente.* Par bonheur la négociation relative aux mariages espagnols approche de sa conclusion, qui sera toute favorable: *E però ha stimato Sua Maestà una risposta che gli ha dato l'ambasciatore di Spagna, come cosa che viene dal cielo.*

Botti ajoute: *Ho domandato a madama Concini, se Sua Maestà è gravida; mi ha risposto di no, risolutamente.*

La Reine a donné au frère de madame Concini l'abbaye de Marmoutiers : *una delle megliori di Francia.*

Le prince de Condé est sur le point de rentrer en France.

Vives contestations entre le duc de Sully soutenu par le duc de Guise, et le duc de Bouillon soutenu par M. d'Épernon; entre le comte de Soissons et le maréchal de la Châtre. Réconciliations peu sincères.

La Normandie, promise au prince de Conti, est donnée au comte de Soissons, ce qui fait éclater de nouvelles inimitiés. Le Louvre est en quelque sorte pris d'assaut par plus de cinq cents gentilshommes. La Reine est avertie par Botti de se faire mieux garder qu'elle ne l'a fait jusqu'ici.

M. de Sully a songé tout récemment à quitter la cour : *in fine è stato persuaso dagli amici a star forte, e non si partirà per ora altrimenti.*

L'AMMIRATO À VINTA.

II° EXTRAIT.

SOMMAIRE. — Détails précis sur les derniers moments du Roi, sur l'éducation du Dauphin et sur les occupations de la Reine.

Alle domande che ha portate il signor segretario Cioli di Madama

Serenissima Nostra Padrona, mi par si risponda con questo: Che il re Arrigo si era comunicato per Pasqua di Resurrezione; che negli ultimi giorni della sua vita fece più orazione del solito, come anco si mostrò più amorevole verso la Regina. Che quando fu ferito, alcuni dicono che non parlasse perchè il sangue lo soffocò subito; altri che, mettendosi la mano al luogo della ferita, disse: «Io son ferito, ma non è «niente.» E non parlasse più altro. Certo è che non si condusse al Louvre vivo, ancorchè quella storietta che si è stampata qui, e mandata costì dal signor marchese, dica che il signor cardinale di Sourdis gli raccomandasse l'anima, e così si conducesse nel letto vivo. Affermano bene che, quando fu ferito, il duca di Montbazon, ch'era in carrozza con Sua Maestà, gli ricordò di raccomandarsi a Dio; e che Sua Maestà ne dette segno con lo strigner la mano.

Il Delfino, oggi re, non so dicesse nulla, quando ne sentì la nuova, ma pianse come fecero direttamente tutti gli altri figliuoli, che appunto poco innanzi eran venuti da Saint-Germain con l'occasione della coronazione. Dicono bene, che il Delfino la mattina dopo che andò in parlamento, gridando il popolo. «*Viva il Re!*» che si voltò a uno de'suoi, e gli domandò: «Chi è il Re?» Ha poi detto in diverse occasioni che non vorrebbe essere ancor re, e che vorrebbe che suo padre fusse vissuto ancor cent'anni. All'audienze pubbliche si trova sempre presente, e fa le risposte brevissime insegnateli o dal cancelliere o da Villeroi o da altri, e in esse come in tutte l'altre cose mostra grandissimo spirito. Magna da se e sempre in pubblico, ma con buone guardie. M. di Souvré ne ha cura. Gli fanno insegnare scrivere, la lingua latina, e tirar d'arme; e in questa occasione hanno lassato il ballare; lo fanno istruire e vivere cristianissimamente; e quando faccia cose che non stiano bene, come una sera fra l'altre che in andando a letto non voleva pregare Iddio, gli danno con una piccola verga (che fa piagnere questi Francesi quando lo sentono dire, essendo avvezzi a quel gran re), acciò che con questo nome di re, e col vedersi rispettare da tutti come tale, non si faccia licenzioso. Il re Carlo Nono aveva dieci anni quando venne alla corona, e così questo è più giovane; e si crede che si sacrerà

adesso ad agosto. Dorme in camera della Regina, dove sono due letti, e nella camera la notte non sta che tre donne.

La Regina non ha un'ora di quiete, perchè, oltre al consiglio di Stato, che si fa tre volte la settimana, il martedì, giovedì e sabato, dove sempre interviene, ci sono ancora quei della guerra e delle finanze, che anco in questi per ora si trova. E la mattina non è prima levata, che son da lei questi ministri e questi principi. E in somma si può dire, che non si riposi se non quando dorme, che è molto meno di prima; e veramente con maraviglia di tutti. E il cancelliere e Villeroi se ne stupiscono, vedendo che ha fatto sì gran mutazione, e la lodano grandemente, come fanno tutti li altri. La principessa di Conti fra le principesse assiste alla Regina più che nessuna, avendo anco più commodità per avere le stanze in palazzo come ve l'ha madama di Guise, sua madre; e de' principi di casa Guisa n'è sempre qualcuno in corte.

Sua Maestà ha tutti i suoi figliuoli nel Louvre, e si portano, Dio grazia! benissimo, eccetto però il duca d'Orléans, che mai è stato rigoglioso come li altri; e sono tutti sotto la cura di madama di Monglat, ancorchè ciascuno abbia la sua governante a parte. I figliuoli bastardi del Re stanno ancor essi in palazzo; e Vendomo vi è con la moglie; e la sua sorella (che si crede si abbia a maritare con il figliuolo del contestabile). con la figliuola della Verneuil, stanno in compagnia di quelle della Regina.

E non avendo che soggiugnere a vostra signoria illustrissima, le mando l'editto della confermazione della libertà di coscienza e religione, che ha cavato di pensiero questi ugonotti, e tolto lor l'occasione di fare movimento su questo pretesto.

IX.

MATTEO BOTTI AU GRAND-DUC.

Paris, 19 juin 1610.

ANALYSE.

On attend le prince de Condé; sa présence à la cour inspire quelques inquié-

tudes : *Se bene si tiene per sicuro, che tutte le città e tutti i parlamenti e tutto il popolo. sieno stracchi della guerra civile.*

Le comte de Soissons, outre le gouvernement de la Normandie, s'est fait donner cinquante mille écus : *e Dio voglia che basti!*

Le prince de Conti, qui comptait sur la Normandie, recevra le gouvernement de Lyon, *o qualche altro simile, e di danari assai; è sordo e balbuziante.*

M. d'Épernon s'est empressé de retirer de Metz le gouverneur qu'y avait mis le Roi. pour en mettre un autre à sa dévotion; il réclame, comme les autres, la nomination à tous les offices qui dépendent de sa charge.

Le duc de Nevers est le seul qui montre un véritable désintéressement.

Le cardinal de Joyeuse est en crédit; il s'efforce d'entretenir la bonne harmonie entre les partis et de tempérer les prétentions.

M. de Sully est devenu courtois avec tout le monde : *cortesissimo con ogni uno! E procura di reconciliarsi con tutti inimici; e col Concini ha procurato d' abboccarsi à Saint-Cloud, per giustificarsi, e purgarsi de' disgusti e delle offese passate, e ristrignersi in una grande amicizia e confederazione.*

M. de Villeroi, *che non ha eccezione alcuna per essere il meglio ministro di tutti*, a bien des dégoûts à essuyer de certains grands; et, entre autres, de la part du comte de Soissons et du duc de Nevers.

Botti a réussi à terminer le différend qui existait entre l'ambassadeur d'Espagne et celui de Venise.

Les nouvelles d'Espagne, relatives aux mariages, sont excellentes. La Reine en ressent une grande joie.

La vie de Sa Majesté est bien réglée; sa journée tout entière occupée; sa santé est bonne[1].

[1] *La Regina si mantiene con buona sanità, e ha ricominciato a fare quasi i suoi sonni soliti, se bene non si sa così appunto quando è levata : perchè sta ogni mattina a porte serrate fino a tardi, facendo andare per una scala segreta alcuni de' più confidenti innanzi che esca nel gran gabinetto, dove si trattien poi due e tre ore, parlando or con uno e or con un altro; poi va alla messa, e quasi subito desina nel gran gabinetto, avendo sempre qualcuno all' orecchio. Dopo desinare si ritira in due stanze, che ha sotto alle sue; ma poco dopo cominciano a venire molti principi e principesse, e alcuni ancora de' principali ministri, e con questa compagnia quando non si fa consiglio si trattiene infine a' XXII ore, e di quivi torna di sopra, e se ne va per la gran galleria, e qualche volta scende in un giardino innanzi alle Tuilleries; e vicino alla notte se ne torna alle sue stanze, e si ferma un poco nel piccol gabinetto, dove dà ancor udienza a qualcuno; e nel medesimo tempo quando non vuol cenare nel gabinetto grande, fa venire un piccolissimo tavolino, dove cena pur con qualcuno all' orecchio quasi sempre. Finita la cena, esce subito nel gran gabinetto,*

L'astrologue du duc de Savoie lui a prédit la mort du Roi : *E che Sua Altezza medesima doveva esser marito di questa Regina, e amministratore di questo regno.* La Reine est informée de cette prédiction, et elle déclare *che non si mariterebbe, anche col re di Spagna, se fussi vedovo.*

Concini est en grand crédit : *ma più come favorito cortigiano, che come intimo consigliere. E quanto alla moglie, si può dire che Sua Maestà l'ami estraordinarissimamente, e che sia come innamorata di lei.*

En résumé, Matteo Botti a mené à bien deux négociations importantes :

Celle qui concerne les mariages espagnols ;

Celle qui concerne la suspension d'armes.

De plus, il a mis fin au différend qui s'était élevé entre l'ambassadeur d'Espagne et l'ambassadeur de Venise.

dove sta grandissimo numero di nobiltà aspettando Sua Maestà, la quale, dopo mezz'ora o un'ora, si ritira e se ne va a dormire, essendosi prima con sua licenza avviato il Re, che dorme nella medesima camera, dove stanno ancora tre donne continovamente.

tudes : *Se bene si tiene per sicuro, che tutte le città e tutti i parlamenti e tutto il popolo, sieno stracchi della guerra civile.*

Le comte de Soissons, outre le gouvernement de la Normandie, s'est fait donner cinquante mille écus : *e Dio voglia che basti!*

Le prince de Conti, qui comptait sur la Normandie, recevra le gouvernement de Lyon, *o qualche altro simile, e di danari assai; è sordo e balbuziante.*

M. d'Épernon s'est empressé de retirer de Metz le gouverneur qu'y avait mis le Roi, pour en mettre un autre à sa dévotion; il réclame, comme les autres, la nomination à tous les offices qui dépendent de sa charge.

Le duc de Nevers est le seul qui montre un véritable désintéressement.

Le cardinal de Joyeuse est en crédit; il s'efforce d'entretenir la bonne harmonie entre les partis et de tempérer les prétentions.

M. de Sully est devenu courtois avec tout le monde : *cortesissimo con ogni uno! E procura di reconciliarsi con tutti inimici; e col Concini ha procurato d' abboccarsi à Saint-Cloud, per giustificarsi, e purgarsi de' disgusti e delle offese passate, e ristrignersi in una grande amicizia e confederazione.*

M. de Villeroi, *che non ha eccezione alcuna per essere il meglio ministro di tutti*, a bien des dégoûts à essuyer de certains grands; et, entre autres, de la part du comte de Soissons et du duc de Nevers.

Botti a réussi à terminer le différend qui existait entre l'ambassadeur d'Espagne et celui de Venise.

Les nouvelles d'Espagne, relatives aux mariages, sont excellentes. La Reine en ressent une grande joie.

La vie de Sa Majesté est bien réglée; sa journée tout entière occupée; sa santé est bonne[1].

[1] *La Regina si mantiene con buona sanità, e ha ricominciato a fare quasi i suoi sonni soliti, se bene non si sa così appunto quando è levata; perchè sta ogni mattina a porte serrate fino a tardi, facendo andare per una scala segreta alcuni de' più confidenti innanzi che esca nel gran gabinetto, dove si trattien poi due e tre ore, parlando or con uno e or con un altro; poi va alla messa, e quasi subito desina nel gran gabinetto, avendo sempre qualcuno all' orecchio. Dopo desinare si ritira in due stanze, che ha sotto alle sue; ma poco dopo cominciano a venire molti principi e principesse, e alcuni ancora de' principali ministri, e con questa compagnia quando non si fa consiglio si trattiene infine a' XXII ore, e di quivi torna di sopra, e se ne va per la gran galleria, e qualche volta scende in un giardino innanzi alle Tuilleries; e vicino alla notte se ne torna alle sue stanze, e si ferma un poco nel piccol gabinetto, dove dà ancor udienza a qualcuno; e nel medesimo tempo quando non vuol cenare nel gabinetto grande, fa venire un piccolissimo tavolino, dove cena pur con qualcuno all' orecchio quasi sempre. Finita la cena, esce subito nel gran gabinetto,*

APPENDICES.

I.

DISCOURS DE LOMELLINI[1] AU CARDINAL GAËTAN, LÉGAT EN FRANCE.

(*Arch. Med. Strozziana*, filza 309, nuova numerazione.)

Rome, octobre 1589.

SOMMAIRE. — Constitution de la France. Les trois États, leur rôle dans les temps de crise, dans les circonstances présentes. Importance de la noblesse; prestige du sang royal. Trois partis : les hérétiques et le roi de Navarre; la Ligue et les Guise; la noblesse catholique. Ce dernier parti décidera la victoire. Chances favorables du roi de Navarre. Que va faire le légat? Se déclarera-t-il pour la Ligue? Il lui faudra conquérir la France. Veut-il seulement mettre sur le trône un roi catholique? Il peut y réussir en négociant. Examen des divers cas qui peuvent se présenter, et habiles conseils... qui ne furent ni écoutés ni suivis.

Il regno di Francia, sotto alla monarchia del suo re, è diviso in tre ordini d'uomini : il primo del Clero, che comprende tutti gli ecclesiastici; il secondo, de'Nobili; il terzo, del Popolo, detto il Terzo Stato, che comprende tutti gli abitanti delle città e ville non nobili. Questi ordini si chiamano li Tre Stati, li quali raunandosi insieme sono come il gran consiglio della repubblica. Ma della potestà di questi Stati diversamente si trova. E questo in somma si può conchiudere : quando il re è in età, e ha in mano il governo, gli Stati sono una ragunanza del regno per sentire e accettare le sue proposte, e per supplicarlo di

[1] Lomellini était Génois; il exerçait les fonctions de clerc de la Chambre Apostolique. Il se montra dévoué à la France. Aussi Henri IV chercha-t-il plus tard à obtenir pour lui le chapeau de cardinal. Mais il ne put vaincre la répugnance de Clément VIII, qui reprochait à Lomellini d'avoir écrit : « que pour obtenir quelque faveur « du Pape, il fallait le braver et le gourmander. » Lomellini mourut en 1601, comme l'annonce le cardinal d'Ossat dans sa lettre du 20 janvier à M. de Villeroi.

grazie. Ma quando è interregno, e si contende della successione, o il re è minore, e si contende del governo, e il re è oppresso da forze più gagliarde, gli Stati hanno la vera autorità del supremo consiglio, e le loro deliberazioni danno legge al regno. A questa distinzione si ridurranno tutti gli esempi che si trovano antichi e moderni dell'istoria francese.

Quando le cose vanno per la piana via del consiglio, innanzi a queste infelici guerre di religione, il Clero, come primo in ordine, così era di somma reverenza presso agli altri due Stati. E questo dava in somma la venerazione alle deliberazioni degli Stati; la Nobiltà dava la forza dell'armi; e il Terzo Stato con l'obbedienza l'esecuzione. Nei bisogni del regno il Clero e il Popolo soccorrevano di denari; la Nobiltà per gli antichi suoi privilegi non contribuisce in alcuna imposizione, nè è tenuta ad altro che a portar l'arme per la Corona. Nè bisogna pensare, che se le possa in alcun modo far contribuire un denaro sotto a qualunque colorato pretesto, perchè non lo comporterebbe.

Quando si parla di valersi di questi ordini nei tempi tumultuosi per la guerra, si riduce la somma delle cose nella Nobiltà, perchè ella, secondo gli antichi instituti del regno, è padrona dell'arme. Gli altri due Stati, del Clero e del Popolo, stanno alla parata delle contribuzioni de'danari, e l'ordine de'Nobili viene anco fortificato dal Clero, perchè la maggior parte de'gran prelati sono nobili; però si congregano con gli altri loro parenti.

Restringendo il discorso al tempo presente, che si tratta del successore alla Corona, dico, che nella Nobiltà consiste il tutto; e, se bene il Popolo s'è agguerrito, che non era per il passato, e con aver capi nobili molte città hanno preso le armi, sono però armi e tumulti popolari, che posti fuor delle mura in campagna, non fanno alcun effetto, ma solo tengono dentro le città sollevate. Il che dà grande impedimento a'loro avversarii, ma del resto poco aiuto a'loro amici; i quali quanto più questi populi maneggiano armi, tanto meno potranno disporne a lor voglia, e massime in cavarne denari, che sarebbe il vero aiuto. Faccio adunque fondamento, quanto all'arme, in veder

dove si volta la nobiltà. Vero e solo capo di questa nobiltà è stato, e è, e sarà, a mio giudizio, il sangue reale; e tengo per impossibile che alcun' altra casa, per nobile e grande che sia, possa tirare al seguito del suo nome parte numerosa de' nobili. Perchè essendo seicento e più anni, che regna questo sangue reale, tutte le case nobili si possono dire nate e cresciute sotto di lui, nè ci è mai stato alcuna competenza. Ma dell' altre famiglie nobili ve ne sono molte, che pretendono fra di loro, e per antichità e per ricchezza e per stato e per gradi supremi avuti, e per numero de' parenti e seguaci, non meno della casa di Guisa, come la casa di Montmorency, del contestabile, la casa imperiale di Luxembourg, quella di Bretagna, quella della Marchia, e altre. Contuttociò niuna potrebbe tirare a se tanta parte di nobiltà, che potesse far mutazione notabile nel regno senza un capo del sangue reale. Però non si vede mai che sia tentato moto importante in Francia senza tal capo. E a' nostri tempi l' ammiraglio Châtillon, ancorchè vecchio e famoso capitano, accompagnato da molti parenti, fortificato dal pretesto della religione, morto alla battaglia di Cognac il principe di Condé, capo della fazione, si risolse subito di dichiarare capi due giovanetti principi di Navarra e di Condé, e esso intitolarsi loro luogotenente; e la casa di Guisa, quando ha voluto pigliar l' arme, s' è fatta scudo del nome del cardinale di Bourbon e delle sue raggioni; e, quando nel progresso delle cose ha dato sospetto di pensar più alla propria grandezza che a quella di Bourbon, è stata abbandonata da molti.

La Francia oggi è divisa in tre fazioni, le quali infettano i tre ordini: la prima è degli eretici, de' quali è capo il re di Navarra; la seconda è della casa di Guisa e suoi seguaci, che si chiama la Lega; la terza è di tutta quella nobiltà cattolica, che, o per esser nemica particolare della casa di Guisa, o affezionata al re morto e da lui beneficata, lo seguiva. In questa sono tutti i principi del sangue reale cattolico, marescialli di Montmorency, di Biron, di Matignon e di Aumont, e duchi di Luxembourg, di Nevers, di Montbazon, di Épernon, e altri gran signori, e si può dire il corpo della nobiltà cattolica, essendo

pochissimi a paragone di questa fazione i nobili che seguitano i Guisi. E però credo, che a quale delle due prime fazioni s'accosti, questa porti la vittoria. E, perchè s'intende che la maggior parte seguiti Navarra, e si può dubitare che l'altra che sta sospesa, e si è solo dichiarata per la casa di Bourbon, faccia il medesimo; dico, che se così sarà, Navarra, che ha potuto con gli eretici soli far tanti anni guerra al re morto e a' cattolici uniti e tener tanti luoghi, col seguito di tanti nobili cattolici, che sono il principal nerbo della Francia, si farà padrone del regno; e che per levarglielo, bisogna prepararsi con le forze forastiere a far conquista della Francia.

Venendo con questi fondamenti a discorrere sopra la legazione, dico : Che se il legato va con fine di favorire in tutto i disegni della casa di Guisa e della Lega, poca negoziazione si ha da fare; ma bisogna prepararsi alla conquista del regno: la qual cosa quanto sia facile, chi conosce la Francia, e considera le guerre fatte con l'Imperatore Carlo e con il Re Cattolico, lo può dire. Nè spero, che o per negoziazione, o per terrore di scomuniche, si possa distorre la nobiltà dal suo cammino, e tirarla in aiuto della Lega, essendo pur troppo chiara la misera condizione di questi tempi, ne'quali gli uomini, per minor cagione che di dare o togliere un regno, poco stimano le censure; e avendo sempre molte ragioni, con le quali si danno ad intendere di non essere scommunicati, e palliando le azioni loro in modo, che gli paia potersene difendere, come vediamo che hanno avuto intenzione di fare nel giuramento prestato in campo al re di Navarra, con quelle riserve e con l'altra forma di giuramento fatto dal duca di Nevers e altri di portar l'arme per la casa di Bourbon, e d'obbedire un re cattolico di questa casa. Il disegno vero della casa di Guisa qual sia non affermo. Quello ch'è pubblicato in Francia, e da suoi medesimi fautori anco e da questa corte, è di levar la Corona della casa reale di Bourbon, e portarla in altra casa, sotto pretesto che i principi della casa reale, o sieno eretici, o figli di eretici, o sospetti di eresia : la qual voce gli ha uniti contra tutto il sangue reale, e tutta la nobiltà, che non comporterebbe mai se non per violenza che vada la corona in

principe forastiero, nè meno che l'abbia la casa di Guisa, di fresca memoria e origine forastiera, e che ha molte case pari, come ho detto. che pretendono esser così buone ad acquistarsi la corona, e così meritevoli, ma ben cedono al sangue reale.

Ma se l'intenzione è di procurare solo un re cattolico e che voglia riconoscere questa Santa Sede, si può con la negoziazione far molto.

Primamente bisogna acquistare la confidenza dei principi del sangue reale, che si professano cattolici. Nè si può in questa azione d'un regno esseguir con principi reali il rigor de' canoni contro i figli d'eretici, o contra coloro ch'abbino dato loro qualche aiuto, e fattisi sospetti. Anzi bisogna riceverli e abbracciarli come buoni cattolici, e con questa dimostrazione confirmargli tali; perchè, oltre la mano di Dio, che opera l'interesse così grande della Corona d'un regno, farà quello che minor interesse fa negli uomini, e gli terrà in fede; e abbiamo gli esempi antichi de' principi pagani, ch' offerendosegli un regno, con condizione che si facessero cristiani, l'accettarono, e furono sempre con tutta la loro progenie tali.

Si acquisterà la confidenza e unione di questi principi, quando si certificheranno per tutte le vie, che non si vuole levargli la corona, anzi difendergliela, come a Re Cristianissimo, tanto benemeriti di questa Santa Sede; ma che solo si vuole, che colui che ha da portar la corona sia cattolico, e nel resto s'osservi l'ordine della successione.

Con questo il legato può tirare a se questi principi, dietro a' quali venirà presto gran numero di nobiltà cattolica, e i principali, perchè com'essi veggano proporsi un re del sangue reale cattolico, cessando e l'invidia e'l dispetto e la paura, ch'averiano andando sotto alla casa di Guisa, e avendo un re, dal quale confidino d'esser tanto favoriti, quanto i Guisi non hanno che più cercare.

Ma perchè il primo in ordine alla successione è Navarra, e, se questo come eretico viene escluso, il secondo è il cardinale di Bourbon, in lui sono due gran difficoltà : l'una della sua prigionia; l'altra, e che è l'importante, è d'essersi sino ad ora lasciato menar tanto per lo naso

da' Guisardi, che può dubitare la nobiltà che l'aver lui per re sia aver il duca di Mayenne, in mano del quale debba essere il governo del regno, e si rientra nelle medesime difficoltà. Però a queste cose converrà provvedere.

Ma, perchè la negoziazione ha da essere indirizzata secondo che si troverà lo stato presente delle cose, le quali essendo governate dalla fortuna della guerra, possono dall' un giorno all' altro far grandissima mutazione, bisogna aver l'occhio a questo. Io considero che tre stati possa trovare il legato, entrando in Francia : o la Lega vincitrice, o tanto superiore che si possa tener per tale, e allora avrà il negozio sicuro, ch' altro non averà da fare che aiutarla con l'autorità della Sede Apostolica verso i cattolici; o Navarra superiore, e che già la nobiltà si sia in tutto dichiarata sua, e si veda la sua vittoria; o le cose così dubbie, che ancora si può sperare di levargli la detta nobiltà, e tirarla all' elezione d'un altro re cattolico. Ho messo il primo stato delle cose per dir tutto, ma non perchè lo speri. Però volterò il discorso agli altri due.

Se sarà tanto superiore Navarra, e la nobiltà dichiarata per lui con la speranza ch' egli dà di mantenere la religione cattolica e di farsi cattolico, non crederei che fusse bene nel primo ingresso dichiararsi di volerlo affatto escludere del regno, perch' egli, come superiore, chiarito di quello che può sperare da Roma, e perciò irritato, subito con ogni forza e artificio guasterà ogni pratica del legato, nè lo lascierà fare passo per Francia, nè trattar con alcuno, e lo incalzerà più che non farà la presa di Parigi, e lo potrebbe ridurre a necessità di gittarsi in tutto sotto l'ala del duca di Mayenne. Onde ne seguirebbe quello ch' abbiamo detto di sopra. Ma crederei che miglior modo fusse lasciarsi intendere, che la Sede Apostolica vuole e procura un re cattolico, e che s'egli darà tal sicurezza che basti d'esser tale, si potrà trovar modo di accomodamento, e con questo si procuri una sospensione d'arme, che rallenti il corso della sua prosperità, dia tempo alla Lega di pigliar fiato, e dia commodità al legato di entrare in negozio con li principi e nobili cattolici e tentar gli animi loro, e chiarirsi di

quello che può sperare; e poi, secondo i partiti proposti e la condizione delle cose, si potrà andar risolvendo e guadagnando quanto si potrà.

Ma se le cose saranno dubbie, come ho detto, si può a colpo più sicuro trattar scopertamente l'elezione d'un altro re cattolico; e perchè tocca la corona al cardinale di Bourbon, bisogna dar rimedio alle due difficoltà dette di sopra, della sua prigionia e dell'opposizione che si ha di lasciarsi maneggiar da Guisi. Il rimedio ha da essere, che dichiarando lui re legittimo, si dichiarino anco suoi luogotenenti e reggenti del regno e capi dell'impresa i suoi nipoti. Questi saranno dalla nobiltà suddetta seguitati, cessando ogni sospetto, e essi prontamente e unitamente entraranno nell'impresa, credendosi aprir la porta al regno, e per proprio interesse si faranno acerrimi nemici di Navarra e degli eretici. Sarà la difficoltà, in che la casa di Guisa con la sua Lega gli voglia tali per due cagioni: cioè, per timore rispetto all'offese che sono passate fra loro, e alle nemicizie ch'hanno con detti principi e con tanti nobili grandi che gli seguitano; e per ambizione di volere il duca di Mayenne essere il capo e il reggente del regno. Quanto al timore e alle nemicizie, può l'autorità del legato giovare molto, interponendo il nome di Nostro Signore in pacificargli e ricongiungerli, facendo uno scancellamento di tutte le cose presenti, e assicurando chi teme nell'avvenire, con offerir per questo tutte le forze e potere di Sua Santità e della Sede Apostolica, avendo nel resto molte ragioni d'interesse da muover l'una e l'altra parte ad unirli, per liberarsi da maggiore e più manifesto pericolo, e per conseguir più facilmente i loro desiderii e assicurar le cose loro. Averà anco modi d'assicurare e contentar per ora con effetto i Guisi: cioè di guerra, di provvisione e d'altri titoli e gradi principali. Quanto all'ambizione averà anco il legato in mano il modo di vincerla, perchè essendo lo stato delle cose, com'io presuppongo, non potrà il duca de Mayenne sperar bene di sè e della casa sua, senza l'aiuto de'principi forastieri e massime del Papa. E però il legato potrà tenerlo in briglia; perciò doverà chiarirlo, che deponga i disegni irragionevoli; che il Papa vuol bene aiutar lui e la casa sua

a mantenersi e assicurarsi nel suo stato, e che dopo il sangue reale sia la prima casa di Francia; ma non tentare di levare il regno a chi spetta, e mettere la Francia in rovina manifesta, e che se non si riduce al dovere sarà abbandonato; e egli chiarito di questo non potrà ricusare quelli onesti partiti che il legato gli proponesse.

Essendo questa la sostanza di quel che si ha da negoziare, per darvi buon principio, giudico necessario nell' ingresso del legato in Francia di presto abboccarsi con un principe del sangue cattolico, e altri signori di quella fazione, come con quelli della Lega; perchè già quelli della Lega dependono da lui, e a loro instanza è mandato. Però bisogna nel mettere il primo piede mostrare ogni confidenza con gli altri, e levargli ogni sospetto di troppa congiunzione con la Lega.

Quel principe, col quale può disegnare il legato d'abboccarsi è il cardinale Vendôme[1]; il quale, oltre all'essersi mostrato sempre più fermo cattolico di tutti per esser cardinale, ha giusta scusa con li suoi di venire ad incontrare un cardinale e legato della Sede Apostolica senza dar sospetto. Seco facilmente potranno venire i cardinali di Lenoncourt[2], e Gondi[3] et altri signori cattolici. Nè metto in dubio, che, riuscendo bene il primo abboccamento, debbano a gara venir degli altri signori cattolici di quella fazione a trovarlo.

Fatta questa apertura, s'indirizzerà la negoziazione, della quale non si può dare più particolare ricordo di quello che insegna la prudenza di chi negozia, e le occasioni che si appresentano.

[1] Charles de Bourbon, cardinal de Vendôme, était le quatrième fils du prince de Condé et de Léonore de Roye. Il était né en 1564; coadjuteur du vieux cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, en 1582, il avait été revêtu de la pourpre l'année suivante par le pape Grégoire XIII. Il mourut, en 1594, à l'âge de trente ans.

[2] Philippe de Lenoncourt était né en 1527. Évêque de Châlons, puis d'Auxerre, chevalier du Saint-Esprit, il fut promu au cardinalat en 1586 par Sixte-Quint, qui, après l'assassinat du cardinal de Lorraine, en 1588, le nomma en sa place à l'archevêché de Reims. Il occupa ce siége jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1592.

[3] Pierre Gondi, né en 1532, évêque de Paris depuis 1570, était chevalier, puis doyen de l'ordre du Saint-Esprit. Le pape Sixte-Quint le nomma cardinal en 1587. Gondi mourut en 1616, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il prit part aux principaux événements de son temps.

Quando non potesse il cardinale di Vendôme, o altro principe di quella fazione, venire all'abboccamento, o non convenisse al legato di farlo per le cose che troverà in essere, sarà bene mostrarne però grandissimo desiderio, con far molte diligenze di mandar uomini innanzi e indietro per procurarlo, e in tanto non far passo senza avvisarnelo, e ricercarne il suo parere, e mostrar più che si può confidenza seco, e dargli ogni sodisfazione nelle cose che non pregiudicano alla massima, ancorchè si desse qualche disgusto alla Lega; perchè essendo, come ho detto, in mano del legato, se ne può pigliare qualche autorità, e più importa ora guadagnarsi quest'altra parte.

Conoscendo io la nobiltà d'animo, la gentilezza e dolcezza de' costumi, la vivacità d'ingegno, e la prudenza del legato, e essendo egli accompagnato da prelati di tanto valore, s'io mi stendessi più oltre in questo discorso, sarebbe un portare acqua al mare. Però resta solo, che preghiamo Iddio che assista con la sua santa grazia al principio di questa legazione, e sempre l'accompagni, inspirando nel cuor di tutti quello che per suo santo servizio far si deve, e con la sua potente mano aiutando la religione cattolica e i suoi servi fideli, e quel regno ch'è stato cristianissimo, e che ha sparso tanto sangue per il nome di Cristo e per difesa della Sede Apostolica, e in tante parti del mondo.

II.

MÉMOIRE ADRESSÉ AU CARDINAL GAËTAN, NOMMÉ LÉGAT EN FRANCE.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, 1ª numerazione, filza 56.)

Rome, 3 octobre 1589.

Sommaire. — Objet de la légation : donner un roi catholique à la France. Deux moyens : 1° la guerre, chances favorables et contraires; 2° la paix, en persuadant au roi de Navarre de reconnaître pour roi de France son oncle, le vieux cardinal de Bourbon, auquel il succéderait s'il se convertissait et se faisait absoudre. Le légat pourra s'aider du concours du duc de Montmorency. Il n'oubliera pas qu'il est ministre de l'Église et non du roi d'Espagne, dont les intérêts sont, sur certains points, distincts de ceux du Saint-Siége.

Essendo imposta a vostra signoria illustrissima la maggior lega-

APPENDICES.

I.

DISCOURS DE LOMELLINI[1] AU CARDINAL GAËTAN, LÉGAT EN FRANCE.

(*Arch. Med. Strozziana*, filza 309, nuova numerazione.)

Rome, octobre 1589.

SOMMAIRE. — Constitution de la France. Les trois États, leur rôle dans les temps de crise, dans les circonstances présentes. Importance de la noblesse; prestige du sang royal. Trois partis : les hérétiques et le roi de Navarre; la Ligue et les Guise; la noblesse catholique. Ce dernier parti décidera la victoire. Chances favorables du roi de Navarre. Que va faire le légat? Se déclarera-t-il pour la Ligue? Il lui faudra conquérir la France. Veut-il seulement mettre sur le trône un roi catholique? Il peut y réussir en négociant. Examen des divers cas qui peuvent se présenter, et habiles conseils... qui ne furent ni écoutés ni suivis.

Il regno di Francia, sotto alla monarchia del suo re, è diviso in tre ordini d'uomini : il primo del Clero, che comprende tutti gli ecclesiastici; il secondo, de'Nobili; il terzo, del Popolo, detto il Terzo Stato, che comprende tutti gli abitanti delle città e ville non nobili. Questi ordini si chiamano li Tre Stati, li quali raunandosi insieme sono come il gran consiglio della repubblica. Ma della potestà di questi Stati diversamente si trova. E questo in somma si può conchiudere : quando il re è in età, e ha in mano il governo, gli Stati sono una ragunanza del regno per sentire e accettare le sue proposte, e per supplicarlo di

[1] Lomellini était Génois; il exerçait les fonctions de clerc de la Chambre Apostolique. Il se montra dévoué à la France. Aussi Henri IV chercha-t-il plus tard à obtenir pour lui le chapeau de cardinal. Mais il ne put vaincre la répugnance de Clément VIII, qui reprochait à Lomellini d'avoir écrit : «que pour obtenir quelque faveur «du Pape, il fallait le braver et le gourmander.» Lomellini mourut en 1601, comme l'annonce le cardinal d'Ossat dans sa lettre du 20 janvier à M. de Villeroi.

grazie. Ma quando è interregno, e si contende della successione, o il re è minore, e si contende del governo, e il re è oppresso da forze più gagliarde, gli Stati hanno la vera autorità del supremo consiglio, e le loro deliberazioni danno legge al regno. A questa distinzione si ridurranno tutti gli esempi che si trovano antichi e moderni dell' istoria francese.

Quando le cose vanno per la piana via del consiglio, innanzi a queste infelici guerre di religione, il Clero, come primo in ordine, così era di somma reverenza presso agli altri due Stati. E questo dava in somma la venerazione alle deliberazioni degli Stati; la Nobiltà dava la forza dell' armi; e il Terzo Stato con l' obbedienza l' esecuzione. Nei bisogni del regno il Clero e il Popolo soccorrevano di denari; la Nobiltà per gli antichi suoi privilegi non contribuisce in alcuna imposizione, nè è tenuta ad altro che a portar l' arme per la Corona. Nè bisogna pensare, che se le possa in alcun modo far contribuire un denaro sotto a qualunque colorato pretesto, perchè non lo comporterebbe.

Quando si parla di valersi di questi ordini nei tempi tumultuosi per la guerra, si riduce la somma delle cose nella Nobiltà, perchè ella, secondo gli antichi instituti del regno, è padrona dell' arme. Gli altri due Stati, del Clero e del Popolo, stanno alla parata delle contribuzioni de' danari, e l' ordine de' Nobili viene anco fortificato dal Clero, perchè la maggior parte de' gran prelati sono nobili; però si congregano con gli altri loro parenti.

Restringendo il discorso al tempo presente, che si tratta del successore alla Corona, dico, che nella Nobiltà consiste il tutto; e, se bene il Popolo s' è agguerrito, che non era per il passato, e con aver capi nobili molte città hanno preso le armi, sono però armi e tumulti popolari, che posti fuor delle mura in campagna, non fanno alcun effetto, ma solo tengono dentro le città sollevate. Il che dà grande impedimento a' loro avversarii, ma del resto poco aiuto a' loro amici; i quali quanto più questi populi maneggiano armi, tanto meno potranno disporne a lor voglia, e massime in cavarne denari, che sarebbe il vero aiuto. Faccio adunque fondamento, quanto all' arme, in veder

dove si volta la nobiltà. Vero e solo capo di questa nobiltà è stato, e è, e sarà, a mio giudizio, il sangue reale; e tengo per impossibile che alcun' altra casa, per nobile e grande che sia, possa tirare al seguito del suo nome parte numerosa de' nobili. Perchè essendo seicento e più anni, che regna questo sangue reale, tutte le case nobili si possono dire nate e cresciute sotto di lui, nè ci è mai stato alcuna competenza. Ma dell' altre famiglie nobili ve ne sono molte, che pretendono fra di loro, e per antichità e per ricchezza e per stato e per gradi supremi avuti, e per numero de' parenti e seguaci, non meno della casa di Guisa, come la casa di Montmorency, del contestabile, la casa imperiale di Luxembourg, quella di Bretagna, quella della Marchia, e altre. Contuttociò niuna potrebbe tirare a se tanta parte di nobiltà, che potesse far mutazione notabile nel regno senza un capo del sangue reale. Però non si vede mai che sia tentato moto importante in Francia senza tal capo. E a' nostri tempi l' ammiraglio Châtillon, ancorchè vecchio e famoso capitano, accompagnato da molti parenti, fortificato dal pretesto della religione, morto alla battaglia di Cognac il principe di Condé, capo della fazione, si risolse subito di dichiarare capi due giovanetti principi di Navarra e di Condé, e esso intitolarsi loro luogotenente; e la casa di Guisa, quando ha voluto pigliar l' arme, s' è fatta scudo del nome del cardinale di Bourbon e delle sue raggioni; e, quando nel progresso delle cose ha dato sospetto di pensar più alla propria grandezza che a quella di Bourbon, è stata abbandonata da molti.

La Francia oggi è divisa in tre fazioni, le quali infettano i tre ordini: la prima è degli eretici, de' quali è capo il re di Navarra; la seconda è della casa di Guisa e suoi seguaci, che si chiama la Lega; la terza è di tutta quella nobiltà cattolica, che, o per esser nemica particolare della casa di Guisa, o affezionata al re morto e da lui beneficata, lo seguiva. In questa sono tutti i principi del sangue reale cattolico, marescialli di Montmorency, di Biron, di Matignon e di Aumont, e duchi di Luxembourg, di Nevers, di Montbazon, di Épernon, e altri gran signori, e si può dire il corpo della nobiltà cattolica, essendo

pochissimi a paragone di questa fazione i nobili che seguitano i Guisi. E però credo, che a quale delle due prime fazioni s'accosti, questa porti la vittoria. E, perchè s'intende che la maggior parte seguiti Navarra, e si può dubitare che l'altra che sta sospesa, e si è solo dichiarata per la casa di Bourbon, faccia il medesimo; dico, che se così sarà, Navarra, che ha potuto con gli eretici soli far tanti anni guerra al re morto e a'cattolici uniti e tener tanti luoghi, col seguito di tanti nobili cattolici, che sono il principal nerbo della Francia, si farà padrone del regno; e che per levarglielo, bisogna prepararsi con le forze forastiere a far conquista della Francia.

Venendo con questi fondamenti a discorrere sopra la legazione, dico : Che se il legato va con fine di favorire in tutto i disegni della casa di Guisa e della Lega, poca negoziazione si ha da fare; ma bisogna prepararsi alla conquista del regno: la qual cosa quanto sia facile, chi conosce la Francia, e considera le guerre fatte con l'Imperatore Carlo e con il Re Cattolico, lo può dire. Nè spero, che o per negoziazione, o per terrore di scomuniche, si possa distorre la nobiltà dal suo cammino, e tirarla in aiuto della Lega, essendo pur troppo chiara la misera condizione di questi tempi, ne'quali gli uomini, per minor cagione che di dare o togliere un regno, poco stimano le censure; e avendo sempre molte ragioni, con le quali si danno ad intendere di non essere scommunicati, e palliando le azioni loro in modo, che gli paia potersene difendere, come vediamo che hanno avuto intenzione di fare nel giuramento prestato in campo al re di Navarra, con quelle riserve e con l'altra forma di giuramento fatto dal duca di Nevers e altri di portar l'arme per la casa di Bourbon, e d'obbedire un re cattolico di questa casa. Il disegno vero della casa di Guisa qual sia non affermo. Quello ch'è pubblicato in Francia, e da suoi medesimi fautori anco e da questa corte, è di levar la Corona della casa reale di Bourbon, e portarla in altra casa, sotto pretesto che i principi della casa reale, o sieno eretici, o figli di eretici, o sospetti di eresia : la qual voce gli ha uniti contra tutto il sangue reale, e tutta la nobiltà, che non comporterebbe mai se non per violenza che vada la corona in

principe forastiero, nè meno che l'abbia la casa di Guisa, di fresca memoria e origine forastiera, e che ha molte case pari, come ho detto, che pretendono esser così buone ad acquistarsi la corona, e così meritevoli, ma ben cedono al sangue reale.

Ma se l'intenzione è di procurare solo un re cattolico e che voglia riconoscere questa Santa Sede, si può con la negoziazione far molto.

Primamente bisogna acquistare la confidenza dei principi del sangue reale, che si professano cattolici. Nè si può in questa azione d'un regno esseguir con principi reali il rigor de' canoni contro i figli d'eretici, o contra coloro ch'abbino dato loro qualche aiuto, e fattisi sospetti. Anzi bisogna riceverli e abbracciarli come buoni cattolici, e con questa dimostrazione confirmargli tali; perchè, oltre la mano di Dio, che opera l'interesse così grande della Corona d'un regno, farà quello che minor interesse fa negli uomini, e gli terrà in fede; e abbiamo gli esempi antichi de' principi pagani, ch'offerendosegli un regno, con condizione che si facessero cristiani, l'accettarono, e furono sempre con tutta la loro progenie tali.

Si acquisterà la confidenza e unione di questi principi, quando si certificheranno per tutte le vie, che non si vuole levargli la corona, anzi difendergliela, come a Re Cristianissimo, tanto benemeriti di questa Santa Sede; ma che solo si vuole, che colui che ha da portar la corona sia cattolico, e nel resto s'osservi l'ordine della successione.

Con questo il legato può tirare a se questi principi, dietro a' quali venirà presto gran numero di nobiltà cattolica, e i principali, perchè com'essi veggano proporsi un re del sangue reale cattolico, cessando e l'invidia e'l dispetto e la paura, ch'averiano andando sotto alla casa di Guisa, e avendo un re, dal quale confidino d'esser tanto favoriti, quanto i Guisi non hanno che più cercare.

Ma perchè il primo in ordine alla successione è Navarra, e, se questo come eretico viene escluso, il secondo è il cardinale di Bourbon, in lui sono due gran difficoltà : l'una della sua prigionia; l'altra, e che è l'importante, è d'essersi sino ad ora lasciato menar tanto per lo naso

da' Guisardi, che può dubitare la nobiltà che l'aver lui per re sia aver il duca di Mayenne, in mano del quale debba essere il governo del regno, e si rientra nelle medesime difficoltà. Però a queste cose converrà provvedere.

Ma, perchè la negoziazione ha da essere indirizzata secondo che si troverà lo stato presente delle cose, le quali essendo governate dalla fortuna della guerra, possono dall' un giorno all' altro far grandissima mutazione, bisogna aver l'occhio a questo. Io considero che tre stati possa trovare il legato, entrando in Francia : o la Lega vincitrice, o tanto superiore che si possa tener per tale, e allora avrà il negozio sicuro, ch' altro non averà da fare che aiutarla con l'autorità della Sede Apostolica verso i cattolici; o Navarra superiore, e che già la nobiltà si sia in tutto dichiarata sua, e si veda la sua vittoria; o le cose così dubbie, che ancora si può sperare di levargli la detta nobiltà, e tirarla all' elezione d' un altro re cattolico. Ho messo il primo stato delle cose per dir tutto, ma non perchè lo speri. Però volterò il discorso agli altri due.

Se sarà tanto superiore Navarra, e la nobiltà dichiarata per lui con la speranza ch' egli dà di mantenere la religione cattolica e di farsi cattolico, non crederei che fusse bene nel primo ingresso dichiararsi di volerlo affatto escludere del regno, perch' egli, come superiore, chiarito di quello che può sperare da Roma, e perciò irritato, subito con ogni forza e artificio guasterà ogni pratica del legato, nè lo lascierà fare passo per Francia, nè trattar con alcuno, e lo incalzerà più che non farà la presa di Parigi, e lo potrebbe ridurre a necessità di gittarsi in tutto sotto l'ala del duca di Mayenne. Onde ne seguirebbe quello ch' abbiamo detto di sopra. Ma crederei che miglior modo fusse lasciarsi intendere, che la Sede Apostolica vuole e procura un re cattolico, e che s' egli darà tal sicurezza che basti d'esser tale, si potrà trovar modo di accomodamento, e con questo si procuri una sospensione d' arme, che rallenti il corso della sua prosperità, dia tempo alla Lega di pigliar fiato, e dia commodità al legato di entrare in negozio con li principi e nobili cattolici e tentar gli animi loro, e chiarirsi di

quello che può sperare; e poi, secondo i partiti proposti e la condizione delle cose, si potrà andar risolvendo e guadagnando quanto si potrà.

Ma se le cose saranno dubbie, come ho detto, si può a colpo più sicuro trattar scopertamente l'elezione d'un altro re cattolico; e perchè tocca la corona al cardinale di Bourbon, bisogna dar rimedio alle due difficoltà dette di sopra, della sua prigionia e dell'opposizione che si ha di lasciarsi maneggiar da Guisi. Il rimedio ha da essere, che dichiarando lui re legittimo, si dichiarino anco suoi luogotenenti e reggenti del regno e capi dell'impresa i suoi nipoti. Questi saranno dalla nobiltà suddetta seguitati, cessando ogni sospetto, e essi prontamente e unitamente entraranno nell'impresa, credendosi aprir la porta al regno, e per proprio interesse si faranno acerrimi nemici di Navarra e degli eretici. Sarà la difficoltà, in che la casa di Guisa con la sua Lega gli voglia tali per due cagioni: cioè, per timore rispetto all'offese che sono passate fra loro, e alle nemicizie ch'hanno con detti principi e con tanti nobili grandi che gli seguitano; e per ambizione di volere il duca di Mayenne essere il capo e il reggente del regno. Quanto al timore e alle nemicizie, può l'autorità del legato giovare molto, interponendo il nome di Nostro Signore in pacificargli e ricongiungerli, facendo uno scancellamento di tutte le cose presenti, e assicurando chi teme nell'avvenire, con offerir per questo tutte le forze e potere di Sua Santità e della Sede Apostolica, avendo nel resto molte ragioni d'interesse da muover l'una e l'altra parte ad unirli, per liberarsi da maggiore e più manifesto pericolo, e per conseguir più facilmente i loro desiderii e assicurar le cose loro. Averà anco modi d'assicurare e contentar per ora con effetto i Guisi: cioè di guerra, di provvisione e d'altri titoli e gradi principali. Quanto all'ambizione averà anco il legato in mano il modo di vincerla, perchè essendo lo stato delle cose, com'io presuppongo, non potrà il duca de Mayenne sperar bene di sè e della casa sua, senza l'aiuto de'principi forastieri e massime del Papa. E però il legato potrà tenerlo in briglia; perciò doverà chiarirlo, che deponga i disegni irragionevoli; che il Papa vuol bene aiutar lui e la casa sua

a mantenersi e assicurarsi nel suo stato, e che dopo il sangue reale sia la prima casa di Francia; ma non tentare di levare il regno a chi spetta, e mettere la Francia in rovina manifesta, e che se non si riduce al dovere sarà abbandonato; e egli chiarito di questo non potrà ricusare quelli onesti partiti che il legato gli proponesse.

Essendo questa la sostanza di quel che si ha da negoziare, per darvi buon principio, giudico necessario nell' ingresso del legato in Francia di presto abboccarsi con un principe del sangue cattolico, e altri signori di quella fazione, come con quelli della Lega; perchè già quelli della Lega dependono da lui, e a loro instanza è mandato. Però bisogna nel mettere il primo piede mostrare ogni confidenza con gli altri, e levargli ogni sospetto di troppa congiunzione con la Lega.

Quel principe, col quale può disegnare il legato d'abboccarsi è il cardinale Vendôme [1]; il quale, oltre all'essersi mostrato sempre più fermo cattolico di tutti per esser cardinale, ha giusta scusa con li suoi di venire ad incontrare un cardinale e legato della Sede Apostolica senza dar sospetto. Seco facilmente potranno venire i cardinali di Lenoncourt [2], e Gondi [3] et altri signori cattolici. Nè metto in dubio, che, riuscendo bene il primo abboccamento, debbano a gara venir degli altri signori cattolici di quella fazione a trovarlo.

Fatta questa apertura, s'indirizzerà la negoziazione, della quale non si può dare più particolare ricordo di quello che insegna la prudenza di chi negozia, e le occasioni che si appresentano.

[1] Charles de Bourbon, cardinal de Vendôme, était le quatrième fils du prince de Condé et de Léonore de Roye. Il était né en 1564; coadjuteur du vieux cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, en 1582, il avait été revêtu de la pourpre l'année suivante par le pape Grégoire XIII. Il mourut, en 1594, à l'âge de trente ans.

[2] Philippe de Lenoncourt était né en 1527. Évêque de Châlons, puis d'Auxerre, chevalier du Saint-Esprit, il fut promu au cardinalat en 1586 par Sixte-Quint, qui, après l'assassinat du cardinal de Lorraine, en 1588, le nomma en sa place à l'archevêché de Reims. Il occupa ce siége jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1592.

[3] Pierre Gondi, né en 1532, évêque de Paris depuis 1570, était chevalier, puis doyen de l'ordre du Saint-Esprit. Le pape Sixte-Quint le nomma cardinal en 1587. Gondi mourut en 1616, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il prit part aux principaux événements de son temps.

Quando non potesse il cardinale di Vendôme, o altro principe di quella fazione, venire all'abboccamento, o non convenisse al legato di farlo per le cose che troverà in essere, sarà bene mostrarne però grandissimo desiderio, con far molte diligenze di mandar uomini innanzi e indietro per procurarlo, e in tanto non far passo senza avvisarnelo, e ricercarne il suo parere, e mostrar più che si può confidenza seco, e dargli ogni sodisfazione nelle cose che non pregiudicano alla massima, ancorchè si desse qualche disgusto alla Lega; perchè essendo, come ho detto, in mano del legato, se ne può pigliare qualche autorità, e più importa ora guadagnarsi quest' altra parte.

Conoscendo io la nobiltà d'animo, la gentilezza e dolcezza de' costumi, la vivacità d'ingegno, e la prudenza del legato, e essendo egli accompagnato da prelati di tanto valore, s'io mi stendessi più oltre in questo discorso, sarebbe un portare acqua al mare. Però resta solo, che preghiamo Iddio che assista con la sua santa grazia al principio di questa legazione, e sempre l'accompagni, inspirando nel cuor di tutti quello che per suo santo servizio far si deve, e con la sua potente mano aiutando la religione cattolica e i suoi servi fideli, e quel regno ch' è stato cristianissimo, e che ha sparso tanto sangue per il nome di Cristo e per difesa della Sede Apostolica, e in tante parti del mondo.

II.

MÉMOIRE ADRESSÉ AU CARDINAL GAËTAN, NOMMÉ LÉGAT EN FRANCE.

(*Arch. Med.* Legazione di Roma, 1° numerazione, filza 56.)

Rome, 3 octobre 1589.

SOMMAIRE. — Objet de la légation : donner un roi catholique à la France. Deux moyens : 1° la guerre, chances favorables et contraires; 2° la paix, en persuadant au roi de Navarre de reconnaître pour roi de France son oncle, le vieux cardinal de Bourbon, auquel il succéderait s'il se convertissait et se faisait absoudre. Le légat pourra s'aider du concours du duc de Montmorency. Il n'oubliera pas qu'il est ministre de l'Église et non du roi d'Espagne, dont les intérêts sont, sur certains points, distincts de ceux du Saint-Siége.

Essendo imposta a vostra signoria illustrissima la maggior lega-

zione che sia stata a memoria d'uomini, ancorchè, oltre alla sua gran prudenza, s'abbia da credere che le sia stata data pienissima e prudentissima instruzione di tutto quello ch'ella avrà da fare, e sarà provvista d'ottimi consiglieri; tuttavia il desiderio che io ho del beneficio pubblico e della sua gloria non mi lascia tacere alcune cose che mi sovvengono in questo proposito.

Una delle quali è, che ella doverà aver dinanzi agli occhi il fine della sua legazione, il qual è di conservare o ridurre il regno di Francia all'antica vera cattolica religione, con procurare che sia fatto un re degno del nome di Cristianissimo, acquistato per tanti meriti verso la Santa Sede Apostolica, e assicurarsi che il regno non vada in poter di un eretico.

Per conseguir questo fine io veggo due vie : l'una della guerra, lunga e pericolosa; l'altra della pace, che saria più sicura, ma difficilissima e quasi impossibile.

Alla guerra, ogni ragion vuole che il Re Cattolico sia dispostissimo, e abbia ad impiegare in quella quasi tutte le sue forze; perchè, se bene averebbe forse avuto qualche cagione di fare il medesimo avanti la morte del re passato, nondimeno averebbe avuto poca apparenza di giustizia e onestà il muover l'armi contro un re legittimo, congiunto di sangue, e che faceva professione di cattolico, per aiutare i ribelli di quello. Ma ora ha onestissimo pretesto di muoverli a favor della religione cattolica, e de' suoi amici e dipendenti contro un re dannato d'eresia.

La medesima ragione e pretesto della religion cattolica ha gran forza a disporre universalmente quei popoli alla difesa di questa causa, essendo senza comparazione in quel regno maggiore il numero dei cattolici che d'eretici.

Il Papa similmente ha gran ragione d'esser ben disposto e favorevole a questa impresa; perchè, combattendosi per la religion cattolica, si combatte per la grandezza sua e di questa Santa Sede; e con tutto che ai Pontefici il diventar parte scemi dell'autorità che porta seco il nome di Padre e Pastore Universale, non avverrà questo dichiarandosi

a favor de' cattolici contro gli eretici; e l'aggiunta d'un Papa apporta tanta riputazione all'impresa, che senz'altro aiuto si debbe stimar molto, tanto maggiormente dando gli aiuti che promette.

I signori di Guisa e il duca di Savoia, essendo tanto interessati in questa causa, faranno senza dubbio quanto potranno; e, per rispetto de' Guisi, anche il duca di Ferrara[1]; ma il principal fondamento bisogna fare nel Re Cattolico.

La lunghezza e difficoltà dell' impresa puol nascere : dal non avere il Re Cattolico un esercito pronto da spingere contro il re di Navarra, se non vuole sfornire la Fiandra; dalle forze che Navarra si trova, le quali potrebbono tuttavia crescere per gli aiuti di Germania et d'Inghilterra; dall'essere il paese esausto e poco atto a nutrire tanti eserciti, almeno sino al nuovo raccolto. Potrebbe anche essere non solamente difficoltata, ma interrotta l'impresa, se seguisse, che a Dio non piaccia! la morte del Re Cattolico, o qualche notabil vittoria del re di Navarra; o se i cattolici del regno, insospettiti nella nazione Spagnuola, aborrita naturalmente da' Francesi, si unissero con Navarra; o da altri simili accidenti, e sopra tutto della ferma risoluzione del re di Navarra di non uscir di Stato se non, come si dice, con i piedi innanzi. De' pericoli è superfluo il discorrere, sapendosi quanto per l'ordinario siano incerti gli esiti delle guerre.

La via della pace saria molto più sicura, se si trovasse modo di persuadere al re di Navarra, che alla fine egli non potrà resistere a tante forze interne e esterne, massime essendo la causa de'suoi nemici favorabile, e la sua odiosa appresso il mondo; poichè quelli combattono in difesa della religione antica, nella quale sono vissuti tutti i principi del suo sangue e tutto quel regno; e egli, degenerando da'suoi maggiori, cerca di introdurre l'opinione di Calvino, mostrando di tener più conto d'un uomo vile, che di tanti principi di così alto lignaggio dal quale egli è disceso; che per questo doveria contentarsi di cedere

[1] François de Guise avait épousé une princesse de Ferrare, Anne, qui, après la mort de son premier époux, avait donné sa main à Jacques de Savoie, duc de Nemours.

ad un suo zio vecchio di settanta anni, che potrà vivere al più due o tre anni, e cercare in questo mezzo di farsi abile alla successione; potendo per suo discarico far disputare in sua presenza gli articoli, nei quali questa sua nuova religione è diversa dall' antica; e, restando confutati e convinti di falsità i suoi maestri, riconoscere l'error suo, e dimandarne l'assoluzione al Papa; dal quale doverà sperarla, poichè si potrà dire che egli non sia veramente relasso, essendo vivuto sempre da che nacque nella medesima religione. E, se bene una volta abiurò, ciò fece per timore della morte, il qual timore può cadere *etiam in constantem virum*. E, se bene ci è la sentenza del Papa, che lo condanna come relasso, si potrà mostrare che sia errore in fatto, il qual errore può cadere nel Papa che giudica secondo il fatto che li viene presupposto. E gli si potrà mettere in considerazione, che egli necessariamente piglierà una delle tre vie: o questa che ho detto, di tornare alla fede cattolica; o la contraria, di far professione d'eretico per aver il seguito degli eretici del regno e forastieri; o una via di mezzo, di fare il cattolico con i cattolici e l'eretico con gli eretici, e lasciando ciascuno in libertà della sua conscienza. Se farà scopertamente professione d'eretico, ne seguiranno gl'inconvenienti che ho detto, che essendo in Francia molto maggiore il numero de' cattolici, alla fine si troverà al di sotto, e sarà abbandonato dai principi del sangue, i quali, come si sa, gli hanno promesso fedeltà con condizione che fra sei mesi venga la confirmazione dal Papa; e a questo effetto mandano qui ambasciatore monsignor di Luxembourg. Se piglierà la via di mezzo, non sarà creduto nè da cattolici nè dagli eretici, nè si farà abile alla successione. Resta dunque la prima via sola, come ho detto, mediante la quale con un breve interregno potrà giustamente sperare di succedere. Per persuadergli questo, sarebbe unico e ottimo instrumento il duca di Montmorency, per essere nemico de' signori di Guisa, e confidente di Navarra, e signore di molta autorità, avendo in suo potere un così bel governo come è il Languedoc, provincia tanto principale di quel regno; e s'ha da credere ch'egli impiegherebbe volentieri l'opera sua in questo, per impedire il progresso delli

signori di Guisa. A questa via, quantunque difficile e quasi impossibile, averebbe Nostro Signore ad inclinare, e impiegare ogni sua industria e ogni suo potere molto più che a quella della guerra, non solo per quello che si conviene a principe ecclesiastico, e padre e pastore universale della Cristianità, ma anche per sicurezza del suo Stato, e per non dare occasione ad un assoluta monarchia; in che non mi estendo più oltre, sapendo con chi parlo, e d'essere inteso a bastanza.

Doverà oltre a ciò vostra signoria illustrissima pensare continuamente da chi è mandata, e avere in tutte le sue azioni principal mira al servizio del suo principe e di Santa Chiesa; e con tutto che gl'interessi del Papa e del Re Cattolico convengano in molte cose e quasi in tutte, ci è però qualche differenza di fini, in che bisogna che ella stia molto avvertita. Perchè il Papa debbe avere per principal fine la salute e conservazione del regno di Francia nella religione cattolica e nella obedienza di questa Santa Sede, con levare i concordati e i privilegi della Chiesa gallicana, che sono state la rovina di quel regno; introdurre il concilio Tridentino e la santa inquisizione, e rompere la lega con il Turco, e purgare il regno d'eretici : il che tutto potrà succedere, facendosi con l'aiuto di Sua Santità un re che sia veramente cattolico. Il re di Spagna, ancorchè per la sua piétà e buon zelo non possa se non aver per bene tutte queste cose, tuttavia, come principe temporale, doverà aver per principal obietto l'assicurare e ingrandire i suoi Stati; procurando che in Francia siano potenti persone che dipendano da lui, contrapesando le cose in modo, che sempre abbiano bisogno di lui, per essere arbitro e assoluto monarcha. E la conservazione della vera e cattolica religione, che al Papa è principal obietto, a Sua Maestà serve per pretesto, ma il fine principale è l'assicurare e accrescere i suoi Stati; e quando il re non avesse questo fine, l'averanno i suoi ministri, che sono obbligati averlo e procurar tutti i vantaggi del lor padrone.

Questa diversità de' fini è cagione, che le leghe, a guisa d'un torrente, quel che non fanno nel primo impeto nol fanno più, scoprendo

ciascuno a lungo andare il fine del compagno diverso dal suo. Però avendosi tanto bisogno di Sua Maestà, che si può dire che sia autore o unico sostegno di questa impresa, e che tutto se faccia con le sue forze, perchè le contribuzioni degli altri riusciranno, s'io non m'inganno, assai deboli e vane, doverà vostra signoria illustrissima dargli ogni onesta e possibile satisfazione, stando però ferma nel fine e principal obietto di Sua Santità.

Molte altre cose arei a dire per compimento di questo discorso, se la brevità del tempo lo permettesse; ma conoscendo io la sua prudenza, ho secondato il mio affetto più che il suo bisogno, e più tosto ho a domandar perdono di quel che ho detto, che da fare scusa di quel che io lascio. Onde facendo per ora qui fine, prego Dio che feliciti tutte le sue azioni per beneficio della Cristianità, servizio di questa Santa Sede, e onore e gloria di vostra signoria illustrissima; alla quale bacio umilmente le mani.

III.

OBSERVATIONS SUR LE MÉMOIRE PRÉCÉDENT.

Rome, octobre 1589.

Sommaire. — Critique assez vive du mémoire précédent. Les chances de la guerre toutes favorables aux catholiques. Le roi de Navarre est relaps, sans qu'on en puisse douter; quoi qu'il fasse, il sera toujours inhabile à régner. Ce document, inspiré sans doute par le parti espagnol, est un modèle d'intolérance.

Avendomi vostra signoria favorito di farmi vedere il discorso che ad instruzione dell'illustrissimo legato di Francia corre per la corte, e ricercatone di dirlene il parer mio, non ho, per la prima dimanda che ella mi ha fatto, voluto mancare d'ubbidirla, e dirle quel poco che sopra di esso mi è sovvenuto.

Adunque, per lasciare alcuni punti da parte che sono tocchi solamente di passaggio, sopra i quali è stato parlato da altri diffusamente, il fine della legazione non è altro che quello che dice il compositore

del discorso, cioè la conservazione o riduzione del regno di Francia alla vera antica cattolica religione.

Il qual fine per conseguire, si propongono nel detto discorso due vie: l'una la guerra lunga e pericolosa, l'altra la pace difficilissima e quasi impossibile.

Quanto alla prima, io non veggo in questo negozio tanta difficultà o lunghezza, quanto costui s'avvisa, essendo l'Unione superiore al Navarro in danari, genti da guerra e numero di città e terre, e avendo gli aiuti e soccorsi che può ricevere più vicini e più pronti che esso Navarra non ha. Il che è molto più manifesto che faccia bisogno di provarlo. Ed è sciocchezza il dire, che si lascierebbe vuota d'armi la Fiandra, dove il Re Cattolico mandasse un numero di sei o sette mila soldati in Francia; perciocchè cene sono molti più, e non facendo bisogno di campeggiare, basta di lasciar presidiate le piazze massime, non si mandando le genti in molto lontano paese; oltra che, senza levare i soldati di Fiandra, può il Re Cattolico assoldare per servizio dell'Unione quel numero di Svizzeri e lanzichinecchi che vuole. Ma che all'incontro il Navarra sia per aver aiuti di Germania o d'Inghitterra poco è da temere; perocchè in Germania non si farà al sicuro levata alcuna de' soldati senza danari di esso Navarra, de' quali è scarsissimo, e quando anco ne avesse vi vuol del tempo a far ciò, è vi sono di molte difficoltà a passare, come per esperienzia si è veduto. D'Inghilterra sin ora non si è sentito alcun soccorso di momento, nè di danari, nè d'uomini. De' danari la regina n'è esausta per la grandissima spesa e perdita fatta nell'armata navale, inviata questa estate passata in Portogallo, ed è manifesto quanto siano mal pagate le guarnigioni che ella tiene in Olanda e Zeelanda, e di gente di guerra non è bene che ella si vadi smembrando.

Che la difficultà di questa impresa potesse nascere o dalla morte del Re Cattolico o da qualche vittoria del Navarra, io rispondo che ciò è vero; ma che può anco morire la regina d'Inghilterra che è malissimo affetta, e che li cattolici possono conseguire una piena vittoria contro il Navarra, come è più da sperare per quello che già s'è detto.

Quanto alla difficoltà del sospetto che i Francesi potriano prendere dalla nazione Spagnola, non mi pare doverne dire parola, sapendo quanto fondatamente sia stata scacciata la nuova di cotal sospetto da altri in altri discorsi.

Quanto alla seconda via, cioè che l'illustrissimo legato si affatichi in fare che il Navarra si contenti di cedere a suo zio, e che intanto procuri di rendersi abile alla successione, non posso lasciar di notare alcuni errori principali, ne' quali incorre per voler facilitar questo modo che già aveva detto esser difficilissimo e quasi impossibile.

Il primo è, che presuppone che il Navarra non sia relasso.

Il secondo, che afferma, che, quando il Papa condannò il Navarra, errassi in fatto.

Il terzo è, che egli tiene che un relasso possa esser del tutto reintegrato.

Quanto al primo, appresso a chi ha termini di legge non è difficultà alcuna che il Navarra è relasso; poichè, secondo la determinazione d'Alessandro Quarto, quello si deve appellare relasso, il quale, doppo l'abiurazione, o semplicemente o generalmente fatta da una specie o setta d'eresia o d'errore d'articolo di fede o di sacramento della Chiesa, cade di nuovo nell'istessa, o in altra specie d'eresie, o di errore d'articolo di fede o di sacramento della Chiesa. E la ragione è pronta, perciocchè, come dice Gregorio Nono, tutte l'eresie sono congiunte, avendo annodate le code insieme, e quanto alla vanità tutte convengono: però dopo l'abiurazione, chiunque cade o nel primiero, o in diverso errore è da chiamarsi relasso.

Nè giova il dire, che, se il Navarra una volta abiurò, ciò fece per timore della morte; imperocchè noi sappiamo che, quando egli abiurò, non era nè in pubblico nè in privato carcere, anzi era in sicura libertà. Ma, quando anco fusse stato prigione e avesse abiurato per timore della morte, non per questo resterebbe d'esser veramente relasso; poichè relassi sono giudicati tali dallo ricadere nell'istesso errore, come ha fatto il Navarra, e non dall'abiurare l'eresia col cuore, o fintamente per timor della morte. Che se questa proposizione fusse

vera, ne seguirebbe che quelli i quali veramente e con il cuore abiurano l'eresia, ricadendo di nuovo, sarebbono più gravemente puniti delle pene de' relassi, che quelli, li quali dopo l'abiurazione fintamente fatta per timore della morte sono ricaduti, o più tosto hanno perseverato nell'eresia, non essendo, come costui vuole, relassi; conseguenza al giudicio mio poco buona.

Quanto al secondo errore, regola generale è che la sentenza ha la presunzione in favor suo, e si deve riputar giusta e ben data, massime quella d'un Principe Supremo e Vicario di Cristo. Nè sarà ufficio di buon ministro l'impugnare un azione del suo principe, e dire che così sia stato giudicato per errore; anzi, quando l'error vi fosse, si conviene paliarlo e difenderlo. Oltre che egli è troppo vero che il Navarra ritornò già al suo antico calvinistico fomite, e che non solo revocò pubblicamente la sua abiurazione fatta per il suo ambasciatore in Roma a tempo di Papa Gregorio, e di nuovo fece, come tuttavia fa, professione del calvinismo; ma che ancora ha rovinati tempii, uccisi molti religiosi sacerdoti, e scelto e deputato ministri predicatori eretici, cose tanto note e manifeste a tutto il mondo, che la chiarezza di esse non lascia luogo veruno di scusa nè d'allegazione d'errore, anzi fa che non sia necessario l'ordine giudiciario.

Quanto al terzo, non è dubio che, essendo il Navarra relasso, non deve essere reintegrato al regno; perciocchè, ancorchè la Chiesa non chiuda le braccia ad alcuno, e sia sempre pronta a ricevere qualunque uomo veramente contrito, non perdona però mai a' relassi quanto alla pena corporale della vita e della confiscazione de' beni, come determinano Lucio Papa Terzo e Alessandro Quarto. Faccia dunque quella penitenza il Navarra che gli sarà da Nostro Signore imposta, di nuovo abiuri la sua eresia e pubblicamente detesti il suo errore; bandischi i suoi ministri o brustoli e condannigli a morte; perchè quando egli averà fatto tutto questo, la Chiesa come pia madre, curiosa della salute de' suoi figliuoli, lo assolverà dalla morte eterna, in preda della quale oggidì si ritruova, ma non lasciarà di punirlo della corporale.

Quindi si cava che esso Navarra, come veramente relasso, non si

può seco trattare questa pace a fine che egli succeda. Anzi, dico di più, che, ancorchè egli non fusse relasso, ma solo e semplice eretico, come si presuppone, non si deverebbe giammai concedergli il governo di quel regno, per il timore del pericolo della religione; perciocchè, come dice san Tommaso, gli eretici, dopo aver abiurato i loro errori, non debbono essere reintegrati nelle loro antiche dignità, per timore che ragionevolmente si deve avere che non corrompano gli altri, e a fine che quelli che non hanno punto inciampato nell' eresia se ne guardino, non avendo speranza dopo aver lasciato l' errore di godere i loro officii e le loro dignità come per l' adietro. Se la legge civile proibisce d' esser tutore quello che una volta ha falsata la sua fede, e sotto il suo governo la vita o le facultà del pupillo hanno ricevuto qualche detrimento, come vorrà che si dia il carico d' una repubblica a colui che ha violata la fede pubblica, che di continuo ha commesso mille impietà contra la religione? Chi non vede che il Navarra, mostrando di rinunziare il suo calvinismo, lo fa per impadronirsi di questo regno; il quale, quando avesse in mano, non averebbe altra mira d' infettarlo d' eresia, e di scancellare del tutto la religione? Basta, ed è pur troppo, che abbi una volta ingannati gli uomini, beffata la Chiesa e schernito Iddio. Per queste e per alcune altre ragioni Carlo Quinto, l'anno 1550, alli XXIX d' aprile, pubblicò in Bruxelles una legge più rigorosa della comune, per la quale ordinava che gli eretici, ancorchè ravveduti e pentiti, fussero condannati a morte e giustiziati. Non è dunque giusto che un relasso, non solo non sia punito, conforme alle leggi e a' sacri canoni, di morte corporale, ma riceva in premio della sua impietà il regno di Francia con pericolo così certo della religione.

Ma quando anco questo modo non fusse pericoloso, ingiusto e ripugnante a tutte le leggi e ragioni, egli è tuttavia, come costui afferma, difficilissimo e quasi impossibile; e perciò si deve piuttosto abbracciare l'altro della guerra, che secondo lui è solamente pericoloso e lungo.

IV.

MÉMOIRE ADRESSÉ AU PAPE INNOCENT IX TOUCHANT LES AFFAIRES DE FRANCE[1].

ANALYSE.

L'auteur examine la situation des partis en France. Partant de ce principe que les Français veulent un roi légitime et catholique, il établit que le parti du roi de Navarre a raison à moitié, puisque ce prince est l'héritier légitime, et à moitié tort, puisqu'il est hérétique. Même raisonnement à l'égard du parti de la Ligue, qui a tort de combattre le prince légitime, mais qui a raison de repousser un prince hérétique. A quelle résolution s'arrêter?

Ou il faut admettre le roi de Navarre, s'il se convertit à la pénitence, en lui imposant les plus dures conditions;

Ou il convient de donner la couronne à un prince catholique de la maison de Bourbon, tel que le cardinal de Vendôme;

Ou déclarer la succession vacante, et charger les États, au nom de la nation, de l'élection d'un nouveau roi.

Dans le cas où le roi de Navarre se ferait catholique, il serait tenu de s'engager à avoir pour amis les amis, et pour ennemis les ennemis du saint-siége; on exigerait de lui des témoignages non équivoques de repentir et de soumission.

Il segno del pentimento potrebbe essere, come quello dell' imperatore Enrico Quarto con Gregorio Settimo, e di Frederigo Primo con Alessandro Terzo, venire alli santissimi piedi di Vostra Beatitudine, a rimettere sè stesso e il suo regno nelle mani di essa, per ricevere della sua infinita clemenza l' abilità al regno e il regno stesso, con rinunziare all' amicizia d' Inghilterra, dei protestanti e degli altri eretici, e rimettere insieme in potere della Santità Vostra il riformare tutte le collazioni delle chiese di Francia mal provvedute col mezzo di un suo legato, e rinunziare alli concordati. E cacciare non solo tutti li eretici del regno di Francia, ma unirsi e far lega con i principi cattolici, Spagna e Savoia, contro i potentati eretici, e spezialmente contra Genevra e Inghilterra, e far buone le spese della presente guerra al Re Cattolico. E che a Savoia cedesse le ragioni del marchesato di Saluzzo, e a Lorena similmente quello che ha acquistato nelli suoi confini, e alla casa di Guisa lasciare i loro antichi carichi e governi senza obbligo di andare alla corte. E, per osservanza della pace, Navarra desse in potere del Re Cattolico quel numero di piazze che dalla Santità

[1] Ce mémoire, dont l'auteur est inconnu, ne porte pas de date; mais, par cela seul qu'il est adressé au pape Innocent IX, il est évident qu'il a été écrit à la fin de l'année 1591.

Vostra fusse dichiarato, con restituirgli insieme Cambrai. E desse insieme al Re Cattolico venti ostaggi ad elezione del medesimo re di Spagna, due de' quali fussero li più prossimi del sangue, e le piazze e ostaggi stessero in potere del Re Cattolico, fin tanto che avesse ricuperati li Paesi Bassi e fatta la impresa d'Inghilterra, e riavuto le presenti spese. Nel qual regno d'Inghilterra, succedendo l'acquisto suo, si devesse mettere un suggetto cattolico a nominazione di Vostra Beatitudine.

Si un prince catholique de la maison de Bourbon est accepté, il ne le serait qu'en se soumettant à toutes les conditions imposées par le Pape :

Si potrebbe procurare per ogni via, che il cardinale di Vendôme, o altro del sangue che fusse cattolico, si congiungesse con la Lega, e da essa e dalli Stati fusse dichiarato re, con quelle condizioni, per sicurezza d'ogni parte, che a Vostra Beatitudine paressero ragionevoli.

A défaut d'un prince de la maison de Bourbon, on aura recours à l'élection :

Tutto si rimetterebbe nella antica forma, con fare eleggere quanto prima dalli popoli e dalli Stati della Lega un re cattolico d'un altra casa.

Cette solution serait la plus favorable au Roi Catholique, qui ne peut avoir l'espoir de régner sur la France, à cause de l'inimitié des deux nations l'une pour l'autre :

Scorgendosi che alli Francesi piacciono ben li danari del re di Spagna, ma il suo imperio no; e desiderano li suoi aiuti, ma insieme aborriscono le sue forze, e danno segno di odiarle molto più che quelle de' nemici contra quali le chiamano.

Le nouveau roi devant être élu avec l'appui du roi d'Espagne, celui-ci sera en mesure de lui imposer ses conditions.

Dans tous les cas, Sa Sainteté doit être le suprême arbitre.

Nota. Nous trouvons encore, dans la correspondance du cardinal del Monte, à la date du 11 décembre 1591, ce court fragment.

In fatti si vede il Papa raffreddarsi nelle cose di Francia, poichè tutto dì dice che questi seguaci di Navarra non lo stimano, nè le fanno sapere cosa alcuna, e che non vi è difensore e protettore della religione che il re di Spagna. Si vede poi che egli ama straordinaramente il Sega e lo arcivescovo di Lione; e, se per sorte Parma passa in Francia, si crede che spenderà più di Gregorio passato, sendo il suo occhio destro, e che in ogni cosa farà sempre secondo il parer suo, massime trattandosi ancora dello interesse dello stesso di Parma. Si confronta ancora, che, per quanto mi ha detto Morosino con suo gran dispia-

cere, che il Papa, nella ultima udienza dell'ambasciatore di Venezia, gli disse chiaramente che non si trattasse di du Maine, chè non voleva sentirne. Santa Severina si è doluto meco, che Santi Quattro fece la bolla contra Navarra, e che mai ne ha voluto sentir fummo, e che poi li Veneziani tengono che lui abbi fatto ogni cosa.

V.

INSTRUCTIONS DONNÉES PAR LE GRAND-DUC À SON ENVOYÉ AUPRÈS DU DUC DE MONTMORENCY.

(*Arch. Med.* filza 4737, nuova numerazione.)

Juin (?) 1593[1].

SOMMAIRE. — Montmorency est appelé auprès du Roi; qu'il insiste sur l'urgence de sa conversion; le salut du royaume est à ce prix. Motifs graves et pressants qui doivent déterminer le Roi. Sage conseil de n'envoyer, quant à présent, aucune ambassade à Rome.

Vi mandiamo una lettera credenziale per il signor duca di Montmorency, perchè subito alla ricevuta di questa vi transferiate da sua eccellenza; visitandolo per nostra parte, gli presenterete la lettera nostra, e la ringrazierete della confidenza che ogni dì più continua con esso noi, che ci è stato gratissimo intendere che la vadia in corte, chiamata dal re di Navarra per consultare e intervenire all'accommodamento di quel regno, il quale certo non può avere il più fermo nè il più sicuro sostegno e defensore che l'eccellenza sua; tenendo per certo che con il suo valore e per le sue mani quella Corona abbia a risurgere; e, perchè il punto sta che Navarra si faccia cattolico, a voler dare qualche buon principio a questo maneggio, non stiamo in dubbio che, con la sua prudenza e autorità grande che tiene con quel re, gli riuscirà quello che non riuscirebbe ad alcun altro. E

[1] Ce document ne porte pas de date; mais il suit la nomination de Montmorency à la dignité de connétable, et il précède la conversion du Roi; il a donc été écrit dans l'été de 1593.

chè sia il vero che qui consiste la vera strada di arrivare a questo segno, dategli parte della inclusa negoziazione, per la quale vedrà chiaro che di Roma nè da Sua Santità non si caverà mai profitto alcuno finchè Navarra non si fa cattolico, non avendo Sua Santità voluto admetter Gondi, nè par ancora ascoltare il marchese Pisani; e che se sua eccellenza tira questa posta, distendendovi in questo secondo vedrete, non sarà minor corona la sua che quella che porrà in testa a Navarra; e che quando ciò segua, riceverà aiuto e favore da tutti i principi cattolici. E le rimostrerete ancora il nostro travaglio per vedere andar così male le cose di quel regno, con essere per questo portato un odio inestimabile, non potendo comportare di vederlo precipitare; e che, parendoci questa sua andata il più ottimo remedio che possa ricevere quel regno, lo persuaderete con la solita destrezza vostra a transferirvisi quanto prima, poichè si sta in un termine che la dilazione porta seco un evidente danno, sì come la prestezza, l'accomodamento e la quiete d'ognuno, e che, fattosi Navarra cattolico, sia necessario che tutta quella nobiltà mandi al Papa a chiederle la confirmazione e il perdono. Con il quale non par bene che si venga a rottura, ma indugiarla il più che si possa, ma rotto non vi sarebbe tempo a rappattumarsi, non desiderando altro quelli che bramano la deradicazione di quel regno che questa rottura con Sua Santità. E sendo voi assai informato di molti particulari, anderete soggiugnendo quel più che vi parrà a proposito per indurlo maggiormente a far con prestezza opera così santa e buona. Fatto questo, vi rallegrerete con sua eccellenza della vittoria avuta e del grado di contestabile datoli da Navarra; dicendole, che il valore, la bontà, la virtù e altre circunstanzie che sono in sua eccellenza lo fanno degno di molto maggior grado ancora di questo; e, ricordandole l'antica amicizia di questa casa e la particulare inclinazione e genio nostro con lei, ce le offerirete e l'assicurerete che non cambieremo mai volontà in gratificarla e servirla.

Abbrucerete la scrittura che vi mandiamo del negoziato in Roma, bastando che la leggiate, e salviate i capi principali: che alla fine consistano non poter far cosa buona se Navarra non si fa cattolico; avver-

tendo sopra ogni cosa di non si lassare indurre da dottori nè da persona vivente di mandare a Roma personaggio alcuno, perchè questo sarebbe appunto quello che cercano li Spagnuoli per allungare e fare quella negoziazione non finisca mai, e intanto si dissolvino li Stati e conferenze, e se ne vadia ogni cosa in fummo. E se questo sarà, pensate che li amici si tireranno da banda, e li Spagnuoli, visto la durezza del creare l'infanta, concorreranno in ogni altro che Navarra per interrompere questo cattolicazzismo, etiam in quelli della Lega e fuor della Lega, in quello che parrà loro più degno, avvertendo che sì come li Spagnuoli hanno negoziato per contro di voi, così ora voi fate per loro per non eseguire prontamente quello che tante volte si è detto. Mentre si dice, che il Re ammetta la negoziazione di Roma volentieri per allungare il tempo per la poca voluntà che ha di farsi cattolico, tenendo per fermo che a Roma non sia per essere accettato alcuno, e così si vadia ingannando e allungando il tempo senza venire a conclusione alcuna, il legato scrive di Parigi con un comandamento espresso, e accomoderanno i fatti loro con altri, facendo tante buone offerte a questi signori per tirarli dalla loro.

Nota. Nous avons trouvé, dans les archives de la Toscane, à la date du 6 août, la traduction italienne d'une proclamation du Roi à ses amis et féaux sujets, destinée à leur faire part de sa conversion; et à la date du 9, une lettre en français, du Roi au grand-duc, pour lui annoncer ce grand événement. Cette lettre a été publiée par M. Berger de Xivrey (*Recueil des lettres missives de Henri IV*, t. IV, p. 12), à la suite des deux lettres adressées le même jour au Souverain Pontife[1].

[1] Ces lettres furent apportées à Rome et à Florence par la Clielle, gentilhomme de la maison du Roi. La Clielle dut l'honneur d'être reçu par le Pape à une saillie de monseigneur Sérafin, qui aurait dit à Clément VIII: «Pour moi, si j'étais Pape, je «ne ferais pas comme Votre Sainteté; car je «donnerais audience au diable, si j'avais «l'espoir de le convertir.»

VI.

MÉMOIRE D'UN ANONYME TOUCHANT LA RÉCONCILIATION DU ROI DE FRANCE AVEC LE SAINT-SIÉGE.

(*Arch. Med.* filza 4735, nuova numerazione.)

Novembre 1593.

SOMMAIRE. — Le Pape a-t-il le pouvoir d'absoudre? Doit-il user de ce pouvoir? Quand et comment?

Eccomi a mettere in scritto, *currente calamo*, la sostanza di quel che iersera io discorsi a vostra signoria illustrissima sopra l'assoluzione, che il signor duca di Nevers chiede a Nostro Signore per il suo re; assicurandola che non ci bisognava minore autorità di quella che ha sopra di me, nè manco espresso comandamento di quello che ella m'ha fatto per ridurmi ad impiegare la lingua e la penna in queste materie dove si tratta di religione e di Stato, che per loro natura sono difficili alli più dotti e pratici, e perciò difficilissime a me idiota e inesperto.

Innanzi ad ogni altra cosa li torno a replicare l'istesso dettoli in voce, ch'io intendo di sottomettere con ogni umiltà e riverenza tutto il contenuto in questo mio discorso all'ottimo e santo giudizio di Sua Santità, nè voglio in conto nessuno aver mai altra deliberata oppinione che la sua stessa.

Entrando poi nel negozio, dico che, per arrivare a deliberare fondatamente sopra la detta assoluzione, bisogna, a mio parere, chiarire e resolvere tre punti: il primo, quando si trovi alcuno che ne stia in dubbio se il Papa ha autorità di concederla; il secondo, se avendone Sua Santità il potere, è espediente che ella condescenda a darla; e il terzo, presupposto che sia espediente, quando e come fusse opportuno di concederla.

Il primo punto, appresso di me, è tanto chiaro e certo per l'affermativa, che reputerei eresia marcia il revocarlo in dubbio, stante che Gesu Cristo, Nostro Signore, disse a san Pietro, a chi Clemente VIII

è successore: *Quodcumque solveris super terram erit solutum et in cœlo.* E, se qualcuno trattasse di restringere l'autorità pontificia, sia circa l'assoluzione *in foro conscientiæ*, o circa la riabilitazione alle formalità de sacri canoni, crederei bastasse per mia difesa il dire, che li canoni sono *de jure positivo*, sopra il quale li Papi hanno piena e libera potestà.

Intorno al secundo punto, l'oppinione mia è similmente per l'affermativa, movendomi su gl'infrascritti fondamenti:

In primo luogo, constituisco questa massima, la quale non penso abbi bisogno d'esser provata, che nel caso di che si tratta considerato con tutte le sue circonstanzie, non è per verso veruno alcun buon taglio; onde non si può aspirar al meglio, e però bisogna necessariamente condescendere ad adattarsi al manco male.

Dallo stabilimento di detta massima mi par che venga in necessaria conseguenza, che, se io proverò che dal negare Sua Santità l'assoluzione, resulteranno mali maggiori e più importanti che dal concederla, rimarrà provata la detta mia oppinione, che per manco male sia espediente di concederla.

Per chiarire da quale parte soprastiano maggiori mali, conviene considerare prima separatamente li mali dell'uno e dell'altro caso, e poi bilanciarli insieme.

Io incomincierò da quelli della concessione, nella quale so molto bene, che coloro che hanno per scopo la rovina o divisione della Francia, se alcuni si trovino di sì fiero animo, vedono ogni male; ma perchè io so anco esser notorio a ciascuno, che li mali visti da costoro in questo caso derivano da difetti delli propri occhi loro, alterati da passioni, e non dalla vera essenzia dell'oggetto, m'assicuro che così fatti immaginativi mali non saranno mai in considerazione alcuna, nè nel puro animo di vostra signoria illustrissima, nè nella sincerissima mente di Sua Beatitudine, e però li passerò qui con silenzio, come nulli e di nessuno peso.

Quanto al resto a me non cadono in mente altri mali, salvo quelli che sono fondati sopra il sospetto, che quel re non sia realmente con-

vertito, ma lo simoli a fine di regnare, e però in essi mi fermerò. Circa li quali dico, che figurinsi quanti e quali si voglia in ogni modo, a mio parere, non meritano d'essere avuti in molta considerazione, e mi fondo sopra due motivi :

L'uno, perchè mi s'appresentano quattro ragioni, le quali con il promettere che Sua Maestà s'ha per voler fare tutte le sue azioni secondo la legge cattolica, apostolica romana, mi pare che indeboliscbino assai, se non atterrano del tutto il detto sospetto di mala intenzione di Sua Maestà.

La ragione prima è il progresso della sua conversione, giacchè, per quanto intendo, ella è seguita con il mezzo di lunga instruzione, in tempo di prospera sua fortuna, con molta saldezza nel condurvisi con gran devozione e abiezione nell'atto dell'abiurare; e, quel che è notorio, con esemplare perseveranza nell'umiltà verso questa Santa Sede e Nostro Signore, nonostante la guerra e le tante altre segnalate persecuzioni statele fatte dalli Papi; le quali cose con altre simili, che altra volta ho sentite e ora non mi ricordo, pare diano grande indizio, che Sua Maestà si sia con effetto convertita per zelo di religione, e tanto maggiormente, quantochè ella non poteva verisimilmente sperare che la sua conversione fosse per ridurre sotto la sua obbedienza coloro che avevano preso le armi contro un re, che è stato sempre cattolicissimo.

Per seconda ragione metto, che, se in qualche parte il desiderio di regnare gli avesse servito di acuto sprone al convertirsi, ragionevolmente il medesimo interesse averà forza di gagliarda briglia per ritenerlo e farlo perseverare, essendo cosa chiarissima che Sua Maestà non arà meno bisogno del cuore de' suoi vassalli per mantenersi la corona in su la testa, di quel che egli possa giovargli per pigliarne il possesso.

Per ragione terza considero, che, se dopo essersi Sua Maestà convertita, quando poi ella si trovasse in pacifico possesso della corona, ella fusse tentata di qualche operazione non cattolica, è verisimile ch'ella fusse per astenersene, conoscendo che altrimenti la verrebbe a pubblicare d'aver fatto l'atto della conversione per interesse e per

forza, cosa vile e infame in sè stessa, e aborritissima da un cuore alto e levato, come intendo esser quello di detta Maestà.

La quarta e ultima ragione è, che, dovendo Sua Maestà in una pace generale, la quale gli è desiderabile sopra tutte le cose terrene, promettere cose importantissime, non solo a coloro che gli hanno portato l'arme contro, li quali sono un numero grandissimo, ma ancora a quelli del suo partito, mediante le condizioni le quali Nostro Signore li potrebbe imporre nell' assolverlo, come dirò appresso in suo luogo, una vera necessità constringerebbe la Maestà Sua di perseverare constantemente nelle operazioni cattoliche, perchè la conoscerebbe benissimo, che, s' ella mancasse di fede nelli affari della religione, che sono di gran lunga più importanti di tutti gli altri interessi, e li quali hanno tanta forza nelli animi nostri, ognuno generalmente si solleverebbe contro di lei, massimamente in virtù de' giuramenti che sopra ciò avessero fatti al Papa, come di sotto dirò; ma in particolare sarebbero spinti a sollevarsegli contro anco per il loro proprio interesse e tutti coloro alli quali ella avesse fatto promesse private, come quelli che scoprendosi Sua Maestà mancatrice di fede, arebbono giusta cagione di diffidare di lei, e però di procurare d' assicurarsi della sua infedeltà con il mezzo delle armi; d' onde resulterebbe una nuova guerra, cosa direttamente contraria al suo servizio e scopo.

L'altro motivo, per provare che li mali fondati sopra il sospetto di mala intenzione di Sua Maestà non meritano di essere avuti in molta considerazione, è questo, che, presupposto che Sua Maestà potesse, quandochè sia, avere cattiva volontà, la sola volontà cattiva non basta per nuocere, ma è necessario che vi concorra anco il potere; e questo io per me non so vedere che Sua Maestà fosse per avere, sì che ella avesse modo di esercitare la sua mala intenzione in cosa essenziale a danno della religione, considerato che la Francia non è un regno piccolo, composto di uomini deboli, e in un' isola com' è l' Inghilterra, ma regno grandissimo, pieno di principi, signori, gentiluomini e popoli possenti, armati, bellicosi e arditi, e delli quali non meno di novantanove per cento sono cattolici, dimodochè sarebbe impossibile che

riuscisse a Sua Maestà di mettere li governi delle provincie, delle città e delle fortezze, li gradi e carichi della guerra, li officii della corte e di giudicatura, li benefizii, e le dignità ecclesiastiche in mano di eretici a dispetto de' cattolici, e tanto meno Sua Maestà arebbe possanza di far pervenire le cose suddette in eretici, quando li cattolici avessero fatti al Papa li detti giuramenti infra dicendi.

Concludo adunque mediante il suddetto primo motivo, che non ha del verisimile che Sua Maestà sia per aver voglia di far operazioni eretiche, e mediante il secondo, che gli mancherebbe il modo di far male di momento quando bene ella n'avesse inclinazione; delle quali due conclusioni poi mi par vedere resultare conveniente prova di quanto di sopra ho proposto : cioè che li mali dependenti dal sospetto della simulazione di Sua Maestà non meritano di essere avuti in gran considerazione.

Confermandomi assai in questa oppinione l'essersi visto, per quel che m'è stato referto, che etiam mentre Sua Maestà, dopo la morte di Enrico Terzo, ha perseverato nell'eresia, e stata con gran forza d'armi, ella non ha perciò perseguitato nè la religione, nè le persone cattoliche, come anche mi pare aver udito ch'ella non l'abbi fatto mai, nè anco per prima, anzi lasciato sempre che li cattolici siano vissuti sotto di lei con ogni libertà, sicurezza e buon trattamento, e d'avantaggio auto sempre appresso di se persone cattolicissime nei principali officii della sua corte e casa.

Passiamo ora a considerare li mali che minaccia la negativa dell'assoluzione.

Intorno a questo io penserei potere empire molti fogli di carta in rappresentarne sempre de' nuovi e tutti notabili. Ma per minor briga di vostra signoria illustrissima e mia, mi voglio ristringere a propórre solamente li tredeci inconvenienti che vostra signoria illustrissima potrà leggere nell'allegata scrittura che m'è capitata alle mani d'incerto autore.

Sin qui si sono considerati separatamente li mali dell'uno e l'altro caso, cioè della concessione e della negazione dell'assoluzione. Lascio

ora che vostra signoria illustrissima sia quella che li bilanci insieme con la sua molta prudenzia e retto giudizio; non volendo però tacerle, che a me paiono d'assai minor peso e considerazione quelli che si può temere succedino mediante la concessione.

Quando così fusse ne seguirebbe la suddetta mia resoluzione affermativa circa il secundo punto.

Sopra il terzo circa il quando fusse opportuno di concedere l'assoluzione, dico che, trovandosi la misera Francia vessata, e ormai quasi oppressa da tante armi domestiche e forestiere, da sì esecrabili eccessi e da così crudeli mine, come è notorio, pare che bisogneria concederla di presente, o almeno il più presto che fusse possibile; e che sarebbe opera di gran carità, che insieme Sua Santità con l'autorità sua procurasse una pace generale fra tutti li principi cristiani, o almeno per tutta la Francia, a fine di provvedere con tali mezzi alla salute di quel regno, che più volte ha con tanta prontezza, e anco essenzialmente servito e giovato a questa Santa Sede, e che ha modo di fare l'istesso di nuovo; n'è veresimile ch' egli sia per mancarne sempre che occorra, massimamente quando egli sia da questa Santa Sede trattato favoritamente nella occasione presente, dove per lui si tratta *de summa rerum*.

Circa come fusse oportuno di concedere l'assoluzione, a me appariva molto buono quel che ho sentito ragionare: cioè che, con il consenso di Sua Maestà, Nostro Signore facesse giurare a tutti li cattolici radunati insieme nelli Stati generali di dovere ribellarsi a detta Maestà ogni volta che ella mancasse in parte alcuna all'osservanza, così della fede e dell'opere cattoliche, come di tutto quello che Nostro Signore l'imponesse; che Sua Santità mandasse in Francia un legato per fermarvisi lungamente, a fine di aver l'occhio alla detta osservanza, e di provvedere alla dispensazione de' benefizii nella forma che conviene al servizio e al culto divino, secondo la norma che a Sua Santità piacesse dare; e laudarei, che Sua Beatitudine di più usasse tali altre simili diligenzie che l'ottimo suo giudizio gli dettasse, e lo Spirito Santo gl' inspirasse. Nel resto, che appartiene alli termini spirituali, circa li segni

d' esser quel re vero penitente, e circa la penitenza da essergli da Sua Santità imposta, io non ardirei mai di metter bocca, dovendo queste cose essere principalmente, oltre a tutte l'altre dependenze, dal mero arbitrio di Sua Santità; la quale nessuno più dubitare che non sia per regolarle insieme con clemente misericordia e corretta giustizia. E io sento dire con infinito mio piacere, che il detto signor duca di Nevers promette asseverantemente a Sua Santità che ella non comanderà a Sua Maestà nè a tutti li cattolici del suo partito cosa alcuna sì ardua e fastidiosa, purch'ella sia possibile, che e lei e loro non l'accettino volentieri e non l'eseguischino allegramente e pienamente; parendomi che una tale disposizione di Sua Maestà e loro sia un buon segno, e possa apportare a Nostro Signore una gran satisfazione.

L'epilogo di tutto il di sopra è questo, ch'io tengo per cosa indubitata : che Nostro Signore ha pienissima autorità di dare l'assoluzione a suo mero beneplacito; che a mio parere è espediente che per minor male Sua Santità la conceda; che la salute della Francia arebbe bisogno ch'ella fusse concessa de presente, e che circa il come non mi si conviene dir altro, se non che mi piaceriano le cautele che ho narrate.

Il detto sin qui mi potrebbe bastare; ma poi ch'io mi trovo in ballo, il suono di alcuni altri rapporti che mi sono stati fatti in questa materia, e delle illazioni che nel mio cervello ne resultano, accompagnato dalla incessante voce dei giusti lamenti, e della religione e dello Stato di Francia che si trovano sì acerbamente angustiati, m'invitano a non trapassare alcuni passagi, ch'io credo vostra signoria illustrissima troverà non poco essenziali, e tali, che bene ponderati, facilmente siano bastanti a dare il tracollo alla bilancia.

Mi è stato affermato da persone informatissime delli umori e affari della Francia, che li principi, signori, gentiluomini e popoli che stanno sotto quel re, quanto a loro, aborriscono in estremo l'eresia, e fanno professione di non essere tanto accecati d'amore verso Sua Maestà, che, quando ella fusse stata eretica un sol giorno non che quaranta anni, eglino non eleggessero per loro re; ma piuttosto un altro il quale fusse

stato sempre cattolico, se ci fusse modo di averlo con salute della religione e dello Stato; ma che senza dubbio, discorrendo umanamente, egli è del tutto impossibile non solo di scacciare Sua Maestà, ma nè anco di ridurre tutta la Francia a convenire in altro suggetto, come l'esperienza l'ha fatto toccare con mano etiam in quelli soli della Lega, che così lungamente invano sono stati radunati in Parigi a tale effetto.

Or poichè l'infermità sì grave e pericolosa di quel regno ha necessità di pronto remedio, e s'egli è vero il detto nel capitolo precedente non se n'offerisce alcun altro, pare che la carità cristiana, che è propria de' Vicarii di Cristo, e la quale il mondo ha visto risplendere sempre lucentissima nell'animo di Clemente VIII, richieda che Sua Santità non disprezzi e ributti questo spediente dell'assolvere e ricevere nella sua grazia quel re, che di già in ogni modo possiede almeno li due terzi del regno, e camina a grande strada d'estendere ogni dì più il suo dominio, se non con altri mezzi, con quello della stracchezza e disperazione de' popoli, li quali non possono più tolerare la guerra, nè vedono altra via di scamparne salvo quella dell'unirsi con Sua Maestà; anzi si può sperare che, se Sua Beatitudine si degna di dare un'occhiata al negozio per questo verso, ella non si ritirerà dall'usar questo, come il manco cattivo e forse l'unico remedio.

E tanto maggiormente, perchè altrimenti mi pare di scorgere, che si caderebbe in due notabili scandali e inconvenienti, li quali supplico vostra signoria illustrissima di considerare, e pesare accuratissimamente: l'uno che li demeriti e peccati di Sua Maestà in luogo d'essere gastigati come converebbe nella persona e nelli interessi proprii suoi, lo sarebbono nelle facoltà, nelle vite e nell'anime di molti milioni di persone innocenti, le quali per mancamento dell'aiuto di Sua Santità con il rimedio suddetto verriano disperse, afflitte e cruciate, e per avventura in fine rimarriano con la destruzione di quel regno sepellite nelle sue rovine e nell'eterna dannazione; al contrario delli esempi di Dio, il quale anzi ci ha insegnato, che, per amore di pochissimi giusti, si deve sopportare grandissimo numero di scellerati. E l'altro inconveniente è che, s'io non m'inganno, con la negativa dell'assoluzione.

quel re crescerebbe in cambio di scemare di forza, per altro verso che con la destruzione del regno; stimando io che con l'essere Sua Maestà libera e assoluta padrona del paese solo, che ora gli rende obbedienza (com' ella sarà ogni volta che Sua Santità gli neghi l'assoluzione), la si troverà maggiore possanza e forza di nuocere alla religione e allo Stato, di quello ch' ella arebbe dopo che Sua Santità con il rebenedirlo e riceverlo gli avesse incatenato le mani e inceppato li piedi con le condizioni sopradette, o quali altre più fusse piaciuto o piacesse a Sua Beatitudine; etiam che nello stesso tempo tutta la Francia lo accettasse e riconoscesse per suo re.

Alli quali inconvenienti, oltre alli tredici di detta alligata scrittura, verrebbe a provvedere con il concedere l'assoluzione e abbracciare filialmente Sua Maestà.

Per il che, quanto più io ci penso, tanto maggiormente confido che, continuando il signor duca di supplicare Sua Beatitudine con la debita umiltà, reverenzia, instanzia e efficacia, egli sia per essere esaudito.

E in ogni caso dovrà essere di grande scarico a sua eccellenza l'aver sodisfatto pienamente a quanto può venire da lei, da Sua Maestà e dalli altri suoi principali, per rendere a questa Santa Sede, e a Nostro Signore la debita sommissione e obbedienza, e per procurare alla sua patria, a sè stessa e alli compatrioti il remedio necessario alli loro bisogni e mali, con rimettere il resto, non meno per elezione e per necessità, all' arbitrio di Sua Santità in terra, e al volere divino in cielo.

VII.

MÉMOIRE ADRESSÉ PAR LE DUC DE NEVERS AU PAPE CLÉMENT VIII[1].

(*Strozziana*, filza 307, nuova numerazione.)

Florence, février 1594.

SOMMAIRE. — Réponse à un écrit récent qui, sous ce titre : *Scolastica Assertione*, a pour objet de démontrer : 1° que l'absolution ne peut être accordée par le Pape; 2° qu'elle serait funeste à la France. Réfutation très-modérée et très-habile, fondée sur les meilleures raisons.

Beatissimo Padre,

Mentre che Vostra Santità, come Padre e Pastore di tutto il cristianismo, attende col sacro consiglio del sacro collegio delli illustrissimi cardinali, e con sollecitudine, anzi carità paterna, e con quel maggiore zelo e prudenza che sa e può a cercare el modo, col quale ella possa apportare qualche opportuno rimedio alla gran piaga del misero e afflitto regno di Francia, di pacificare le guerre civili, e por fine a

[1] Le duc de Nevers avait quitté Rome le 14 janvier 1594. A son retour, il s'arrêta à Florence, où il put instruire le grand-duc Ferdinand de tous les détails de son ambassade, et se concerter avec lui sur la conduite qu'il fallait tenir à l'égard de la cour de Rome. Il est vraisemblable que le mémoire que nous publions a été inspiré, et en quelque sorte dicté, par le grand-duc et ses conseillers; il dut avoir pour effet, en répondant à un manifeste du parti espagnol, de remettre sous les yeux de Clément VIII les arguments les plus concluants que le duc de Nevers avait déjà pu faire valoir, et de disposer le Saint-Père à accueillir favorablement les nouvelles démarches qui pourraient être tentées.

Qu'on lise dans les *Mémoires de Nevers*, t. II, p. 716, le document qui a pour titre : *Les intimidations qui furent faites par le duc de Sessa* (ambassadeur d'Espagne) *au Pape Clément VIII*, et on comprendra que le Souverain Pontife, en se montrant si rigoureux à l'égard de Nevers, avait cédé à la contrainte, et que, dès cette époque, il était disposé à accueillir avec bonté les tentatives de conciliation, pourvu qu'elles fussent faites avec prudence et discrétion.

Le mémoire, que nous donnons *in extenso*, malgré sa longueur, est une des pièces importantes de ce grand procès. Il ne fait pas double emploi avec les *Deux discours de la légation de M. de Nevers* (*Mém. de Nevers*, t. II, p. 405 et suiv., 437 et suiv.). Ces discours s'adressent à la France; celui-ci, composé à Florence, est à l'adresse de la cour de Rome.

tante dissenzioni e discordie nate in quello, con salvezza della religion cattolica e consolazione insieme di tutta la cristianità che ne patisce, come si vede è prova, sopra ogni pensiero umano; mentre dico che a questa sì lodevole opera Vostra Santità attende, si è visto comparire in luce un libretto, intitolato: *Scolastica Assertione,* il quale con bellissimo ordine e metodo, con sanctissima doctrina de' Padri, de' concilii, de' pontefici, da antichissima consuetudine di Santa Chiesa, dimostra che Arrigo di Borbone, detto da' Francesi re di Navarra, ha otto principalissimi impedimenti, che lo rendono incapace e inabile al regno di Francia. E quantunque il Summo Pontefice, come supremo monarcha della Chiesa, con la pienezza della sua autorità lo potessi abilitare, e che, faccendolo, sarebbe ben fatto; nondimeno, che non lo può, senza derogare a tanti concilii, a tanti Padri e pontefici, quali e con la vita e con la morte hanno illustrato la Santa Sede apostolica; e finalmente demostra, che l'abilitarlo apporterebbe al regno di Francia danno e ruina inesplicabile. La quale assertione è così ben fondata, appoggiata, e di prima faccia ha tanto del pio, del giusto e dell'onesto, che pare non lassi luogo a chi la possa o deva contradire, o almeno, se lo vorrà fare, non si mostri temerario o poco zelante della santa religione cattolica. E io veramente confesso, Santissimo Padre, che di ciò grandemente dubiterei, quando non scrivesse a Vostra Beatitudine, giudice supremo, alla cui censura me e tutte le cose mie ora e sempre umilissimamente sottopongo; e questo facesse con animo d'oppormi e contradire alla verità. Ma poichè il mio pensiero è tutto volto e dirizzato a quell'istesso fine, al quale caminano tutti i pensieri e fatiche di Vostra Santità, che è l'onore e servizio di Dio, e il bene universale di tutto il cristianismo, dimostrare a tante varietà d'oppinioni qual strada sia più sicura per condurci al desiato porto della pace; ho creduto e credo che, nè Vostra Santità, nè qualsivoglia buon cristiano sia per biasimare questo mio officio, lontano da ogni passione e interesse umano, col quale pretendo non di legare le mani alla suprema autorità di Vostra Beatitudine, e di prevenire al suo santissimo giudizio; ma solo di metterli in considerazione quelle ragioni, che possano aprir

la strada a Vostra Santità di por fine a tanti travagli, che tengono ingombrato il mondo con la presente pericolosa guerra di Francia, e con la più crudele che si teme, e che si va tuttavia preparando.

E per cominciare dalle cose chiare, e che in se non contingono punto di dubbio, non nego, Santissimo Padre, nè negar voglio, come nè negar si può nè si deve, che un eretico relasso ostinato, non legittima nè canonicamente possa aver dominio o superiorità fra cristiani cattolici; e contro di lui gridano tutte le leggi canoniche e concilii generali. Ma dall'altro canto, stante la sopranità dell'autorità del Pontefice Romano sopra tutte le leggi canoniche, concilii, o qualsivoglia antica osservanza derivata dipendente da Santa Chiesa, segue per conseguenza necessaria, che tutti canoni, concilii e osservanze si possino e debbiano esseguire dall'istesso Pontefice Romano secondo l'occasione, opportunità o necessità dei tempi, o conservandoli nel suo rigore, quando fia bisogno, o dispensandoli o rimettendoli, e cedendo qualche delle sue ragioni, quando da tal cessione e remissione se ne possa ragionevolmente sperare maggior commodità e utile per il beneficio universale. Ora io, Santissimo Padre, non pongo in dubbio, che se semplicemente mirar vogliamo all'antica e moderna disciplina de' sacri canoni, de' concilii e de' Padri intorno alle pene delli relassi, niuna o poca speranza resta a Navarra di potere aspirare al regno. Ma, se considerar vogliamo quelle cose, che in questo importantissimo negozio sono necessarie, cioè la condizione dei presenti tempi, il male che si preme, la tema di peggio, la ruina del regno, anzi di tutta Europa, e dall'altra parte l'autorità pontificia sopraumana, venerabile e pia, e con questa istessa operare i modi più sicuri, agevoli e usitati per sanare così gran piaga : parmi che sopra ciò si possa discorrere cattolicamente con Vostra Santità, e ragionevolmente ragionare di quello che pare che più facilmente e asseverantemente potessi accomodare il tutto, lasciandone però a Vostra Beatitudine l'intero e assoluto giudizio e resoluzione, come a quella, che, avendo l'assistenza dello Spirito Santo, sarà sempre inspirata alla migliore e più sicura parte.

E per fondamento del mio discorso, suppongo che il Navarra sia

veramente e cristianamente convertito alla religione cattolica, cioè, non per forza d'arme o per ambizione del regno, ovvero con fraude e simulazioni che egli tenga dentro al suo petto ascosa : e, se bene confesso, che gran forza in se contiene la speranza di seguire così gran regno, e che molto importante, anzi sia molto considerabile che il Navarra abbia sin dalle fascie poppato il veleno del calvinismo; nondimeno, non potendo noi venire in cognizione dell' intrinseco del cuore delli uomini e delle loro oppinioni e volontà, se non con le circonstanze delle loro operazioni esterne, parmi che in questo caso ce ne concorrino tante, che quasi ce ne potriamo assicurare.

Che non sia astretto dalla forza si può giudicare, poichè egli è seguitato dalla maggiore e più potente parte della nobiltà di Francia, nervo fortissimo e quasi inespugnabile nel regno. Il che è tanto più considerabile, quanto che questo nasce da pronta e effettuosa volontà di quella verso di lui, riconoscendolo per naturale e legittima successione suo re e signore.

Il medesimo si può considerare dal non mancargli aiuti stranieri di gran principi e signori, i quali forse, non tanto per aiutar lui, quanto per molestare li cattolici, e tenerli occupati inutilmente con infinito lor danno e strage in longa e fastidiosa guerra, l'aiutano di gente e danari, se non in tanta copia che egli possa vincere, almeno e tale e tanta che si può mantenere.

Che non sia mosso per ambizione del regno, si può dimostrare, poichè fin dall'anno 1585, essendo stato ricerco dal re Enrico gloriosa memoria, col mezzo delli nobilissimi di Lenoncourt, di Poigny e del presidente Brulart, di unirsi alla religione cattolica, non tanto per il bene della sua conscienza, quanto per il pericolo che si correva, che tutti li cattolici del suo regno non venissero a suoi danni, e ad opporsi al suo stabilimento, se tenendolo Sua Maestà come fratello e erede della corona di Francia, egli venisse a succederli. A quali rispose non voler fare, posponendo la sua conscienzia, quale però credeva buona, a tutti i buoni, onori e favori umani. Con tutto ciò allora egli s'offerse di conoscere l'errore, nel quale si diceva ch'egli era,

quando da persone intendenti fusse stato del suo errore conosciuto. Dalla quale risposta si cavano due cose : l'una, che più poteva in lui la sua falsa religione, da sè però creduta per buona, che la speranza della successione di quel glorioso regno, e questo prova la nostra intenzione; l'altra ch'egli non era però tanto ostinato nella sua oppinione, che non fusse apparecchiato d'intendere l'errore. E questo fin all'ora ci dava speranza della sua conversione.

E se alcuno dirà che, all'ora le speranze del regno erano lontane, e che adesso sono vicine, e che più premono e stringono queste che quelle, lo confesso ancor io, ma nondimeno considero in lui una notabile grandezza d'animo. Imperocchè trovandosi egli presente alla morte del re Enrico, e essendo da tanta nobiltà e principi del sangue, e da tutto l'esercito salutato e ricevuto per re, con patto però che si facesse cattolico; nondimeno reclamando a questo la sua conscienza, ancora mal persuasa, disse : Che egli voleva prima essere instrutto, e che conosciuto l'errore si sarebbe ridotto al grembo di santa cattolica, apostolica Romana Chiesa; dove si vede nelli tempi delle speranze, così lontane come vicine, ha sempre osservato una egualità di stimare molto più la conscienza che il regno : e pare che questa sia voce, cioè non solamente de' suoi più cari e familiari, ma anco de' nemici proprii; cioè che egli *non sappia simulare nè fingere*. Il che sogliono attribuire i nostri cattolici più presto alla divina provvidenza, che alla sua virtù, acciò che dalla sua simulazione non restassino ingannati.

Nè deve però parere strano ad alcuno, che abbia tardato tanto questa sua conversione, e per ciò averla sospetta. Perchè nelle cose di molta importanza, come sono quelle dell'anima, ognuno vive circonspetto e con molta maturità per non restare deluso e ingannato; il che maggiormente avviene a tutti quelli, che essendo stati notriti e allevati in una religione, per la cui diffesa abbino impiegato molto tempo e sparso molto sangue, sono per qualsivoglia occasione invitati e reparati da quella.

E poi, per dirne il vero, che tempo ha egli avuto di potere attendere all'instruzione, e imparare la verità della religion cattolica, es-

sendo sempre stato occupato nelle armi, circondato da' nemici, in pericolo continuo della vita, con mille altri pensieri, tutti lontani dalla quiete e riposo dell'animo tanto necessario a chi vuol fare giudizio di quelle cose che vengono in controversia? Nondimeno, non avendo mai, anco nel tempo della guerra, tralasciato il consiglio e la struzione di tanti vescovi e prelati cattolici, che sempre gli sono stati appresso, e avendo, per Iddio grazia! da loro intesa e appresa la verità cattolica, e abbracciata la santa fede, lasciando e detestando il calvinismo e ogni altra setta d'eresia, e avendone Vostra Santità di questa conversione tanti testimonii de' principi e prelati che sono obbedienti e fedeli di Santa Chiesa; come si può dubitare che ella sia finta e simulata, che anco non s'abbia per sospetta la fede e religione di tanti e tali testimoni?

Con queste ragioni fermato e stabilito il mio sospetto e fondamento, cioè che Navarra sia veramente e sinceramente fatto cattolico, e che il Romano Pontefice possa con l'opportunità dispensare ogni legge umana; vediamo ora che, stando le cose del regno di Francia nel termine che sono, sia più espediente, attenendosi al rigor de' canoni negare assolutamente la dispensa a Navarra e proccurare di fare un altro re; ovverò, allargando le braccia della benignità e misericordia, abilitarlo alla successione del regno.

Dice la *Scolastica Assertione,* che in niun modo il Navarra si deve ammettere al regno, nè dispensare, non solo per derogare a tanti canoni e concilii, ma anco per li gran mali e ruine, che ragionevolmente si può temere che naschino da lui contro la cristianità, e in particulare contro al regno di Francia; potendosi, e non senza ragione, dubitare, che, fingendo egli il cattolico contro il suo genio e voluntà, solo per occupare il regno, non riesca finalmente in Francia, come un nuovo Nerone in Roma, dopo il simulato quinquennio, come un Giuliano contro la Chiesa cattolica, come un altro Arrigo Ottavo nell'Inghilterra : l'istorie de' quali sono notissime, e sono esempii veramente orribili e miserabili.

Impedisce ancora il Navarra il rigoroso stile osservatosi lungamente

dalla Santa Chiesa nel ricevere li eretici; a' quali, affinchè eglino dalla benignità e indulgenza della Santa Madre non pigliassero occasione e licenza di peccare, non solo si vietavano gli onori e le dignità, ma anco ben spesso la communione.

Non si può negare, Santissimo Padre, che questi avvertimenti non siano molto considerabili, e pieni di cristianissima e prudentissima pietà; ma con tutto ciò io non credo, che siano talmente concludenti, che la Santità Vostra, come padre di tutti, non possa e deva benignamente ascoltare le ragioni, che possano favorire la causa del Navarra e della Francia; e considerare, anzi col suo maturo giudizio deliberare, qual sia più opportuno all' instante necessità e bisogno comune.

Se, all' esclusione di Navarra, ne seguitasse lo stabilimento della pace, la tranquillità del regno, la reunione dei principi, il riposo del popolo; se provvedesse altro, sì alle ruine presenti come a quelle che soprastanno, e finalmente si liberasse la Francia dalli eretici, e assicurassi la religion cattolica : io loderei grandemente questo partito, e crederei che niuna resoluzione, nè migliore nè più sicura di questa pigliare si potesse. Ma, escluso e disperato il Navarra, possessore della nobiltà, che ordinariamente corse all' elezione del re armato d' un esercito veterano, e tanto affezionato e parziale di lui; qual re potiamo noi sperare d' avere. che conseguire possa il pacifico possesso di detto regno, e che non sia contrastato dalla repulsa sua? Da che segue necessariamente, che questa non è la via della pace, ma della continuazione della guerra, e per conseguenza della ruina del regno. E si può anche temere, che tal resoluzione sia più atta ad inasprire il male che a risanarlo. Di più, come potrà essere canonicamente eletto, mancandovi la maggior parte delli elettori, che seguono Navarra, come naturalmente erede della corona?

Ma veniamo all' elezione del re. Qual personaggio Francese troverremo noi a nostro proposito? Dico Francese; perchè non credo che si possa o si deva pensare in modo alcuno a qualsivoglia straniero. Si eleggerà dunque uno del sangue reale, come converebbe, e il più

prossimo, ovvero un altro, ma non del sangue, valoroso però e di merito tale che sia a tutti accetto. Se del sangue, questo non pare riuscibile, sì perchè tutti e consanguinei diferiscono tanto a Navarra, che altro re non vogliono che lui, escludendo anco sè stessi; come anco però tutti sono da lui totalmente dependenti, che possano parere piuttosto suoi clienti che parenti, e alle sue forze tanto congiunti, che, eziamdio che volessero accettare l'imperio, non lo potrebbono conseguire, e conseguito amministrare.

Eleggere uno estraneo, oltre che si potrebbe temere che fusse un seminario di maggior guerra e di peggiori effetti, sarebbe, come dice l'*Asserzione Scolastica* contro Navarra, un rubare le ragione altrui del regno, e darle a chi non conviene. Con qual forza potrebbe egli mantenersi contro al Navarra e aderenti suoi? Con quelle della Lega? Quali oramai si conoscono così fiacchi e deboli, che poca speranza si può avere in loro. Col favor del popolo? Il quale si sa quanto sia facile alle mutazioni; il che tanto più si può temere adesso e in simile occasione, quanto che, essendo oramai stracco e consumato dalla lunga guerra passata e dalli crudeli assedii patiti, vedendosi di nuovo inviluppare in nuove guerre e pericoli, gli verrebbe presto il re e lo stato suo odioso e noioso. Con l'aiuto e forza del Re Cattolico? Il quale le ha divise in tante parti, luoghi e occasioni, che non può supplire a tutte; e che già è ridotto in così grave età, e in così mala disposizione della persona, che si può più sanamente sperare che il Signore Dio in breve lo voglia in gloria, che lo lasci lungamente in tanti affanni. E in caso di morte, chi non sa che, essendo tutte le cose umane sottoposte alle vicissitudini e mutazioni, potrebbono nascere tali accidenti nelli Stati suoi, che avrebbe il successore più bisogno di aiuto, che forza di aiutare altri? Ma sia aiutato dal potentissimo re Filippo e dalli altri principi cattolici; che certezza finalmente si può avere, e dell'esito della guerra, che fu sempre incerto per giusto e occulto giudizio de Dio, e del tempo che può durare? Concedesi che con forze proprie e straniere si possa finalmente dar fine a questa guerra e accomodare le cose di Francia. Dicasi, non sarebbe egli meglio, quando ciò si

possa, pacificare il regno piuttosto presto che tardi? piuttosto con dolce e piacevol modo, grato all'universale, che con la guerra che rovina tutti?

Ora da queste ragioni si vede, Beatissimo Padre, che dall'esclusione di Navarra non è la via di camminare alla pace, ma di continuare la guerra; non di sanare l'infermo, ma di generargli più maligno umore, e obbligare il povero regno ad unaperpetua miseria; e lasciare la religione cattolica in certissimo pericolo di restare sepolta fra l'eresie e false religioni ha bene spesso introdotto ogni vizio, anzi l'ateismo.

Or veduto le difficultà che nascano dall'esclusione di Navarra, vediamo qual speranza per la quiete pubblica possiamo avere della sua dispensa. Credo che sia assai ben chiaro a tutti, che la santa Lega di Francia non fu trovata nè stabilita ad altro fine, che per conservare nel regno la fede cattolica, che pativa pericolo delle nascenti eresie, e per assicurarsi di non cadere sotto il governo del re di Navarra, allora eretico, e privato della ragione che poteva pretendere alla corona.

Ora non è dubbio alcuno, che cessando le cause, cessano ancora e cessar devono li effetti che da quelle dependono, e che grandissima e giustissima ragione hanno i principi della Lega, e mostrato cristianissima pietà in opporsi al Navarra eretico; e, con aver fatto resistenza a tutte le sue imprese, non solo il regno, ma eziandio tutta la cristianità, e l'istesso Navarra gne ne deve avere obbligo immortale.

Ma ora che ha lasciato l'errore, e con tanto desiderio cerca di riconciliarsi alla Santa Madre Chiesa e alla Santità Vostra, nè tralascia officio o azione alcuna, per la quale ognuno conosce che dice da dovero, e brama di esser ricevuto nel numero di cattolici coll'essersi retirato dall'eresie, perchè non potria Vostra Santità dispensarlo al regno? Nè questo mio avviso è in alcun modo differente dalla offerta fattagli da' principi e signori della Lega, come appare nel manifesto dell'eccellentissimo signor duca du Maine, pubblicato in Parigi l'anno 1592 di dicembre, con queste parole : « Che reconciliandosi egli alla « Santa Chiesa veramente, e per azioni tali che potessero dare buon

« testimonio del suo animo alla religione cattolica, che per mettere il « regno in quiete e per aiutare a far finire le loro miserie, gli avereb« bono volentieri prestato con ogni affezione obbedienzia. » Il che se allora così prontamente promettevano, senza pensare punto a quello che fusse più piaciuto a Vostra Santità, si deve indubitatamente credere, che tanto più volentieri saranno ora per farlo, ogni volta che da Vostra Beatitudine sarà decretata per buona e espediente la sua abilitazione, si per non mancare alla loro parola e promessa, come per assicurare il mondo della buona voluntà che avevano e che hanno, la quale fu di defendere il regno dall' eresie.

Gran speranza dunque pare che si vada scuoprendo di potere trovare qualche rimedio alle miserie nostre, poichè i medesimi collegati contro Navarra niente più desiderano o chiedano per riceverlo per re che la sua reconciliazione con la Santa Chiesa e con Vostra Beatitudine.

Egli dunque di già è stato instrutto nella fede cattolica, si umilia a' piedi di Vostra Beatitudine, chiede perdono de' suoi errori, s' offerisce prontissimo ad ogni penitenza; e, per quello che appartiene al regno, e questo e quelli a spettavano salda e prudentissima resoluzione da Vostra Beatitudine, con la quale sollievi gli uni e gli altri da tanti mali, e doni la desiderata pace all' afflitto e desolato regno di Francia.

Ora da tutte queste promesse si vede chiaramente, che nell' arbitrio e prudente parere di Vostra Beatitudine è riposta la somma di questo negozio e la salute di Francia. Ma uno scrupulo, che è importantissimo, resta da levar via; cioè se Navarra sia veramente convertito, e che i principi confidare si possino che sia per continuare cattolico.

Or qui ha da premere con saldi pensieri Vostra Santità, ricercando tali condizioni, patti e azioni, che constringano e legano di modo, che sia necessitato o conservarsi cattolico, o di perdere il regno e la vita insieme; e per le medesime restino anco assicurati li principi e signori della Lega della vita, delli stati e delli onori suoi, assicurati il clero, i sacerdoti della santa religion cattolica, e il popolo della sua solita li-

bertà e immunità. E, sebbene forse nel principio parà cosa difficile o impossibile di trovar catene, che possino legarlo in modo che vi siano la desiderata sicurezza; nondimeno alla prudenza di Vostra Beatitudine e di tanti illustrissimi senatori dell'universo non sono per mancare partiti, e sumministrati dalle istorie in simili occasione, e di nuovo inventate secondo il bisogno presente dal felicissimo intelletto loro.

Non si dovrà tenere il re offeso da' principi o dal popolo che gli hanno fatto guerra; perchè non combatteranno contro il re, ma contro l'eresie, delle quali sono e saranno capitalissimi nemici. Lo volevono re, ma non èretico; unto e consecrato dal Pontefice Romano come tutti i suoi predecessori, non introdotto per forza e insieme nemico della religione cattolica.

E se ad alcuni instrutti della *Scolastica Assertione* paresse che con tutte le cautioni, e le più strette che ritrovare si potessino, non fusse la Santa Chiesa sicura dal male che col tempo potrebbe fare il Navarra, scuoprendosi dopo come un nuovo Nerone in Roma, o qual nuovo Arrigo Ottavo in Inghilterra : si più dire che questo pensiero è piuttosto cagionato dal timore che si ha di quello che potrebbe fare il Navarra trovandosi in possesso del regno, che dal male e noia che egli abbia mai fatto ad alcuno; perchè s'egli è lecito argumentare dalle cose passate alle future, potriamo dire, che il Navarra non ha mai sforzato le conscienzie delle persone; e che, nel più grande ardore e impeto delle guerre civili, cioè quando per la Francia era proibito sotto gravissime pene l'essercizio della sua mala religione, egli lasciò sempre nel suo intero la religion cattolica in tutte le terre, nelle quali egli aveva dominio, come il clero, i preti, i monaci d'Agen, ove egli faceva la sua residenza; che in tempo di pace e di guerra, egli è stato sempre, tanto dagli uni quanto dalli altri indifferentemente, non solo appresso la sua persona, ma ancora in tutti li stati e offizii, de' quali egli può disporre.

E quanto all'esempio di Nerone e di Giuliano e di Arrigo Ottavo, re d'Inghilterra, lasciamo i primi duoi, come troppo lontani e dissimili; e, parlando del terzo, si dice, che fra Arrigo di Inghilterra e Ar-

rigo di Navarra, e tra il fatto dell'uno e dell'altro non vi è paragone o similitudine alcuna, sicchè da portamenti di quello si possino temere l'opere di questo; imperocchè la causa d'ambedui è molto diversa. Quello cercava la dispensa d'un matrimonio legittimo, rato, e consumato; il che fare non poteva il Papa, non avendo autorità sopra la ragione divina. Questo domanda la dispenza dell'inabilitazione causata dall'eresia, il che è in potere e in autorità del Papa, come anco confessa l'*Assertione Scolastica*. Quello non avendo conseguito questo, superbamente e ingiustamente domandava, restando mal soddisfatto e dato in reprobo senso sè stesso, il regno e la religione cattolica. Questo, quando dalla benignità del Pontefice ottenga quello che umilmente supplica, che occasione averà egli di mostrarsi ingrato al Pontefice di uno benefizio così grande e immortale?

E poi, anco quando egli avesse l'animo di così grande ingratitudine bruttato, e volesse rovinare la religione cattolica, egli non potrebbe fare, sebbene far lo potè quello di Inghilterra, perchè è gran differenza tra il regno dell'uno e dell'altro. Quello lontanissimo dalli Stati della religione cattolica, e posto in isola, quasi inaccessibile e inpenetrabile e nuda di fortezze : onde, come ad assoluto principe, che sapeva di non poter essere nè da quei di fuori, nè da quei di dentro impedito, fu facile l'esseguire l'ingiusto e pessimo suo pensiero : ma per il contrario la Francia, esposta nel mezzo e nelle viscere de'cattolici, circundata da tutte le parti dai medesimi, alle quali da diverse parti e luoghi possono venire aiuti, oltre di ciò è piena di nobiltà infinita, nobiltà cattolica; e se pure ne sono d'altra religione, il numero loro è così piccolo, a paragone degli altri, che non se ne può fermare un quarto Stato. Appresso i cattolici sono tanti e così forti, che non è anco bastante la potenza del re a superargli e fargli mutar quella religione, che con sì regolar pietà hanno sempre osservata.

Ma concediamo che egli lo possa; non è però verisimile che egli lo voglia fare; perchè, essendo (come si ragiona da ognuno) principe generoso, e venendo alla corona per diritta descendenza del re san Lodovico, ceppo della sua famiglia, e da san Lodovico sino ad Enrico

Terzo, essendo tutti li re di Francia stati cattolici, e insieme protettori della Sede Apostolica; avendo per conservare tanta e inviolata autorità di quella, senza temer punto qualsivoglia pericolo o difficultà, cominciata e felicemente terminata ogni aspra e dura guerra; guadagnandosi con molte fatighe e spargimento di sangue quei gloriosi titoli di difensori della vera fede, e stirpatori delle eresie, e prorogatori della pontificia dignità, fabbricate tante chiese a' cattolici, e così riccamente ornate e dotate, e arrichita la Chiesa Romana di tanti benefizii, badie, vescovadi, a servizio de' cattolici : con questi esempii domestici, quali averà sempre avanti gli occhi, come potrà avere l'animo così empio e maligno contro la religion cattolica, e essere di tanto benefizio, quale sarà questa restituzione fatta da Sua Beatitudine nella sua persona ingrato? Niuna ragione ci può persuadere che egli solo voglia dannare la memoria di tanti re cattolici, suoi predecessori; biasimare l'esempio di tanti imperadori e principi cristiani, suoi vicini, condannare tanta nobiltà, la quale è morta in questa e per questa Chiesa cattolica.

Non è credibile, se non è del tutto privo di giudizio, che egli si voglia stimare più onorato col titolo di primo re de' calvinisti, che di essere connumerato nella continuata successione di tanti re cattolici e cristianissimi. E, se noi non lo vogliamo stimare affatto spogliato d'ogni umanità, come potrà egli scordarsi, che la possessione che egli pretende del regno di Navarra, prende per molti gradi e senza interruzione alcuna di successione origine e principio dal re san Lodovico, onde è poi pervenuta in Giovanna d'Albret, regina e madre sua, col mezzo di tanti re, che a loro e alli posteri suoi hanno guadagnato amplissimi onori e dignità non con altri più potenti mezzi, che col domare e rompere li nemici della nostra santa religione, e diffendere la dignità della Santa Sede Apostolica.

E, per lasciar tutti gli altri esempli, che pure sono molti e molti, come potrà egli mirar mai l'armi e insegne del suo regno, ornate di quelle gloriose catene, che non si ricordi dell'antica virtù de' suoi maggiori, e delle gran fatighe e gloriose vittorie che hanno conse-

guito per la fede e religione cattolica? Leggesi, che, trovandosi il regno di Castiglia occupato da trenta re barbari, con pericolo manifesto che tutto il resto della Spagna, che era cattolica, non precipitasse sotto la loro tirannide, don Sanchio di Navarra, posto insieme un esercito più forte che numeroso, s'incamminò contro loro giurando di non lasciare quell'impresa, finchè non avesse liberata la Spagna. Ora avendo trovato, che per astuzia de'nemici erano state chiuse e attraversate tutte le vie con catene di ferro, di modo che alla cavalleria, nervo del suo esercito, pareva tolta ogni speranza di vittoria, egli nondimeno con la prudenza e valor suo, e molto più con l'aiuto di Dio, roppa la moltitudine quasi infinita de' nemici, segnalando d'immortalità il nome suo in quell'impresa, e ornandosi di tale e tanta preda, quanto si può immaginare che trenta di quei re avessero possuto in uno istesso luogo cumulare per una istessa e comune cagione. E, quantunque il re don Sanchio avesse potuto fare di quella preda la parte che per ragione di guerra gli conveniva, anzi che tutto l'esercito di comun consenso gli offeriva, nondimeno di tanto oro e argento e pietre preziose, che ivi furono trovate, altro non volse che quelle catene di ferro, che egli con le sue proprie mani l'aveva spezzate e rotte. Onde per conservar la memoria di così notabil vittoria, e insieme eccitare gli animi de' suoi successori a simili gloriose imprese, portò dipoi le catene per insegne reali, e volse anco che i suoi posteri le portassero.

Ora, Santissimo Padre, avendo noi passato con assai buon vento tanti scogli pericolosi, uno ce ne resta ancora, il quale di tutti gli altri pare più difficile; e è appunto quello che tocca la persona di Vostra Beatitudine, la qual dicono, che quantunque possa con la sua suprema autorità dispensare il Navarra e abilitarlo al regno, nondimeno non lo deve fare; prima per non derogare a tanti concilii generali, e a tanti canoni, e decreti de' Summi Pontefici, quanti se ne trovano, i quali tutti senza replica sono contrarii al Navarra; poi per non dare questo malo esemplo alla cristianità, facendo cosa tanto disdicevole e tanto insolita. Inoltre per non esporre a manifesto pericolo di certissima ro-

vina la religione cattolica nel regno di Francia, e lasciare in preda quel povero e desolato popolo ad un crudelissimo tiranno.

Questi veramente sono pensieri molto pietosi e considerabili, e degni dell' alto sapere e giudizio di Vostra Beatitudine, col quale suol pensar bene e maturare le cose, non secondo l'opinione e volontà del volgo e delli uomini appassionati, ma con la giustissima bilancia della verità.

Ora a chiunque vuole interporre a questo giudizio, in cosa di tanta importanza, e tanto contravversata quanto è questa, è necessario considerare non solamente quello espongono i canoni, ma ancora quello che porta seco la qualità e condizione dei tempi; e, come medico prudente, avvertire non meno alli precetti dell' arte, che alla virtù e disposizione dell' infermo : perchè, mancando questa, la medicina non solo non sarebbe salubre, ma dannosa e forse mortale.

Dunque è necessario che Vostra Beatitudine prima concedessi lo stato presente dell' afflitto regno, e a qual termine sono ridotte le cose, così politiche come ecclesiastiche, e insieme a quello che in simili casi hanno potuto e saputo fare i Pontefici Romani, suoi predecessori.

Se riguardiamo lo stato del regno di Francia è cosa chiara, e non si può dire senza cagione, che, per l'eresie e guerre civili da molti anni in qua in quello introdotte, egli si trova esposto a tutte le genti straniere, e a qualunque desidera o di goderlo o rovinarlo. Nel quale essendo stato rotto e levato il freno delle divine e umane leggi, e conciliata ogni loro autorità, egli è, di floridissimo ch' egli era, divenuto folta spelonca di ladri, assassini, sicarii, venefici, incestuosi, empi, e insomma di scelleratissimi e perniciosissimi uomini, confidatisi nell' impunità che loro viene data, perchè il re e i principi, nelle intestine discordie occupati, non possono gastigare la pubblica e privata insolenza de' suoi. Che posso dir più, Santissimo Padre? Ogni cosa e ogni luogo è pieno di errore e di morte. Ma che maraviglia è, se nella povera Francia, poichè essendo li principi e tutta la nobiltà di quel paese divisa, e una parte seguendo Navarra per l' universale e legittima successione del regno, e per la speranza che egli dava di dover tosto ren-

dersi cattolico, e l'altra opponendosi all' eretico, per salvare la religion cattolica, e per non cadere nella servitù di un relasso; non poteva risultare altro che una idra, un chaos, un abisso di enormi e detestabili sceleratezze?

A questo si aggiugne, che non è alcuno delli altri principi cristiani, il quale, o per natura o per volontà, non inchini e aiuti secretamente una delle due parti, ovvero per ragione d'officio e comodo, non sia apertamente tirato in questa impresa. Di modo che si può dire, che tutto il cristianismo è in guerra in parte e pericolo di rovina.

Di più combattono insieme il capo e le membra, quello che pretende di essere re e i suoi sudditi; e sono tra di loro così ben divisi, che il fratello nel fratello, e il figliuolo nel padre s' insanguina le mani. E tale è lo stato dell' infelice Francia; il quale, per miserabile che sia, sarà vie più lamentevole, se la potentissima mano di Dio, e la paterna pietà di Vostra Beatitudine non la soccorre.

E il modo d'imparare, non si deve imparare dalle barbare nazioni, le quali si godono e si pascono delle altrui miserie; non dagli uomini interessati, i quali più curono di sodisfare alle loro voglie che alla pubblica utilità; ma da quei Santi Padri e Pontefici di veneranda e gloriosa memoria, i quali, in simili e poco differenti casi, hanno, col favore e grazia di Dio, provveduto e rimediato a tanti inconvenienti, fermando i regni, e rimettendo gl' imperii.

E, per cominciare quanto più alto posso, dico, che desiderando Giustino Augusto, imperatore di Constantinopoli, diligentissimo servatore della fede cattolica, di estinguere nell' imperio tutti li eretici, ne cacciò via tutti gli arianni, e consegnò tutte le loro chiese a' cattolici. Il che non potendo sopportare Teodorico, re d'Italia, chiamato a sè Giovanni Primo, Pontefice Romano, gli ordinò che andasse all' imperatore, e operasse che nello stato primiero restituisse li arianni; altrimenti gli minacciava di gettare a terra tutte le chiese de' cattolici che erano nell' Italia, e loro mandare a fil di spada. Andandosene il buon pastore, pazientissimo e ardentissimo di carità, accompagnato da Theodoro e Agapito, uomini zelantissimi dell' onor de Dio e del nome

cristiano, fu di prima faccia ricevuto benignamente dall' imperatore; ma, esposta la legazione e la causa della sua venuta, nè potendo piegar Giustino alla sua petizione, che ingiusta gli pareva, voltossi con lacrime (ecco dove lo condusse la pietà cristiana), e umilmente supplicandolo che avesse compassione di tanti cattolici che erano in Italia e di tante chiese e case di Dio, acciò non fussero destrutte; operò tanto, che constrinse il pietosissimo imperatore a restituire gli arianni, e lasciargli vivere secondo le loro leggi. Or se fu lecito a Giovanni Primo pregare per li arianni, sarà egli disdicevole a Clemente VIII perdonare a un relasso? Fu carità di Giovanni aver compassione alle chiese d'Italia e pregar per gli arianni ostinati, e fermarli in Costantinopoli; sarà ora scandolo, se Vostra Beatitudine, per la conservazione delle chiese di Francia, che sono in assai maggior numero, grandezza e splendore di quelle d'Italia, benedirà un eretico convertito, sia peggio d'un eretico ostinato?

Di più si legge che, sotto Bonifazio Quinto, Ebaldo, re degli Inglesi posti alla parte di Oriente verso Cantuaria, fatto d'idolatrico cristiano, aveva lasciata la fede cristiana, era tornato di nuovo al paganismo. Ma finalmente, con l'esortazione di Paulino, vescovo, lasciato l'idolatria, con tutta la sua gente ritornò cattolico. Questo era pur relasso, nè però fu privato di scettro reale, nè provò per la benignità del Pontefice il rigore che meritano i relassi.

L'istesso si legge che avvenne a Tribellio, re delli Unni e Bulgari, il quale dal paganismo venuto al battesimo, ribellandosi poi dalla fede cattolica, e accostandosi di nuovo all' idolatria, fu con diligenzia e studio da Niccolo Primo convertito, e ridotto dall' idolatria alla fede cattolica, godendosi in santa pace, per grazia del Pontefice Romano, il suo regno.

Ma un caso molto più di questo simile al nostro, se bene molto più pernicioso, e di maligne circunstanze pieno e assai manco compassionevole, racconta diffusamente il Platina : il quale è di Arrigo Quarto, imperatore, il quale sin dal principio del suo imperio mostrandosi nemico della fede cattolica, cominciò a turbare la religione cristiana,

suscitando scisma contro la Chiesa, e creando antipapa Cadalo, vescovo di Parma, contro Alessandro Secondo. Arrigo gli fece guerra, e lo costrinse a lasciare Roma. Finalmente riconoscendo l'errore suo, accomodate le cose con Alessandro, non solamente da lui fu ricevuto in grazia, ma, ad instanza sua, perdonò anco all antipapa. Ad Alessandro successe Gregorio Settimo, uomo di santa vita, contro il quale si mosse di nuovo Arrigo, occidendo molti sacerdoti, venendo in scisma nella Chiesa di Dio, e facendo creare un altro pontefice Parmigiano, chiamato Rolando. Ma Arrigo, spaventato dalle minaccie del Pontefice, che lo voleva scomunicare, fu dopo molte legazioni ricevuto in grazia e assoluto.

Non molto dopo, ritornando Arrigo al vomito, e facendo peggio di prima, ordinò un concilio in Alemagna contra il Papa, nel quale fu determinato che Gregorio non fusse riconosciuto per pontefice, nè si prestasse l'obbedienze. Introdusse anco il medesimo l'ingerirsi in cose che appartenessi al Pontefice Romano. Gregorio nondimeno, spezzate tutte queste insolenze, lo scomunicò e privò dell'imperio, con quella grandezza e maestà di parole che si leggono nel Platina. Ma, pregato dai principi dell' Alemagna a perdonare ad Arrigo, per ovviare alle rovine che in quella provincia potevano succedere, mentre però egli umilmente il perdono chiedesse, in Canossa glie lo diede. Arrigo, ricevuta la grazia, e benedetto dal Pontefice, promesse con giuramento osservare i patti, e lasciare libera l'autorità e facultà del Pontefice di fare l'offizio suo. Ma, sì come Arrigo era instabile nel bene e ostinato nel male, così non avendo egli potuto comportare da Gregorio che deponesse dall' imperio Rodolfo, surrogato in suo luogo dai vescovi e principi di Alemagna, scordatosi del giuramento e della promessa, e fatto più che mai crudele, ammazzò molte persone ecclesiastiche, rovinò e profanò molte chiese, e procurato contro il Pontefice e contra la Chiesa tutti quei mali che potè e seppe maggiori. Dalle quali cose mosso di nuovo Gregorio, lo scomunicò, come eretico, e lo privò dell' imperio e regia maestà. Per le quali censure più che mai adirato e sdegnato Arrigo, incitando nella Chiesa il terzo scisma, creò uno

antipapa Guiberto, arcivescovo di Ravenna e chiamato Clemente; e menandolo seco a Roma per collocarlo nella Sede Apostolica, profanò la basilica di San Pietro, e gettò a terra li portici, rovinando e fracassando rabbiosamente il tutto. Ma finalmente, intendendo che il duca di Puglia veniva in aiuto del Papa, pigliato miglior partito e miglior consiglio, mandò ambasciatore al Pontefice, il quale per sua sicurezza si era ritirato in Castel Sant Angelo, promettendogli di partirsi da Roma coll'esercito, se nel Laterano lo voleva incoronare imperatore. Di che anco umilmente lo supplicava il popolo Romano. Alle quali preghiere condescendendo il Pontefice, non guardando che Arrigo fusse due o tre volte relasso, che avesse introdotto nella Chiesa di Dio altre tante lo scisma con la creazione di tre antipapi, e che avesse commesso tante simonie e sacrilegii, e tanti peccati di lesa-maestà pontificia, si offerse, per liberare Roma da tanti mali, di coronarlo imperadore nel Laterano, perchè correggesse i suoi errori e ne chiedesse perdono. Il che, sebbene non seguì, non fu però per difetto della buona voluntà di Arrigo. E Gregorio Settimo, per liberare il popólo Romano, potè e volse usare tanta pietà verso Arrigo tante volte rilasso. Perchè non potrà e doverrà Vostra Santità, che nella istessa cattedra siede, e ha l'istessa autorità che aveva Gregorio, per liberare la Francia, anzi tutto il cristianismo da tante pressure e pericoli, benedire, assolvere e abilitare Enrico di Borbone?

Non minore, nè punto inferiore bontà e liberalità mostrò Onorio Terzo a Giovanni, re d'Inghilterra; il quale essendo stato lungo tempo empio e crudele e nemico de' cristiani, dopo l'avere spogliato i sacri tempii de' loro ornamenti e beni, dopo l'avere scacciati i sacerdoti del suo regno, ritenuti per sei anni continui le rendite della Chiesa, e dopo avere tollerato così lungo tempo la scomunica, all'ultimo pentito e umiliato al Sommo Pontefice, non prima fu assoluto, che, cavatosi la corona reale di capo, e consegnatala a Pandolfo, legato apostolico, promesse che nè lui e suoi eredi la riceverebbono mai da altri che dal Pontefice Romano, sottomettendo l'Inghilterra e l'Ibernia, come proprio feudo, alla Chiesa Romana.

Con questi e con molti altri esempli, che per brevità tralascio, come si può dire che l'assolvere e abilitare il Navarra al regno di Francia sia cosa disdicevole o veramente insolita ai Pontefici Romani, o che possa generare scandolo nel cristianismo, facendosi solo per beneficio de' cristiani? Anzi, volendo Vostra Beatitudine stare sul rigore, qual esempio si darà agli altri principi e re seguaci e protettori di religione alla nostra contraria di poter ritornare alla Chiesa, quando vedranno che s'usi tanta severità col Primogenito di quella?

E, perchè non possiamo noi pianamente sperare che il Navarra, col suo esempio e autorità, possa finalmente tirare molti altri principi alla fede santa, e con il valore, lasciando gli eretici, stabilire la santa nostra religione, ove fin adesso ha regnato con tanto danno l'inimico di Dio e de' cristiani?

Insomma è comune opinione, che nelle cose dubbie e incerte si deve sempre mai seguire la parte più pia, come più sicura e che più s'avvicina a Dio. La causa di Navarra è dubbiosa, se si debbe terminare col rigore escludendolo, o con la misericordia abilitandolo : e infine dell'una e dell'altra risoluzione è incerto.

Or qui pare che sia aperta all'equità la porta, e che Vostra Santità consigli che l'abiliti; sì perchè più conviene alla pietà pontificia l'essere pronta all'assolvere che al condennare; sì anco perchè resti più sicura la sua coscienza, perchè ne seguiria quel buono effetto che se ne spera, e che da Dio con voti e prieghi da tutto il mondo si richiede. Tutto l'onore a tanto bene saria attribuito alla bontà e prudenza di Vostra Beatitudine; se anco ne seguirà (che Dio non voglia!) il contrario, tutta la colpa ridonderà dalla malvagità d'Arrigo Borbone, e non punto da Vostra Santità, la quale non averà tralasciato alcuno offizio di buon padre e pastore per guadagnarlo; e, con usargli pietà e misericordia, si saria approssimata a Dio, il quale nel giudicare sempre inclina più alla pietà che al rigore, superesaltando la misericordia alla giustizia, e gastigando sempre il peccatore assai meno che non meritano i suoi peccati, come altresi premiando i buoni sopra ogni lor merito, il che tutto nasce dall'infinita bontà e misericordia sua.

Deh! Santissimo Padre, vengavi pietà della povera Francia; di quella Francia dico, che è stata madre e protettrice di tanti uomini forti e bellicosi, di tanti valorosi principi e di tanti cristianissimi re, di tanti sommi pontefici, i quali con tanta lode e utilità comune hanno governato la Chiesa di Dio; di quella Francia, che la fede cattolica dal principio ricevuta, l'ha dipoi con tanta costanza, così lungamente conservata pura et incorrotta; di quella Francia, che tante volte ha liberato la città di Roma dalli imminenti e grandissimi pericoli, di mille rovine e incendii, che tante volte ha scacciato gli eretici e inimici del nome cristiano; non solo dalle parte di Roma, ma anco dalli ultimi confini de' cristiani, che ha con tante e tante guerre fatte per la fede di Cristo così altamente nobilitato il mondo, l'Asia, l'Affrica e l'Europa, con tanta virtù e forza ha tante volte liberata la Chiesa dalle ingiurie e iniquità de' tiranni, restituita questa dignità della Santa Sede Apostolica, che era con tanto sacrilegio violata dalle genti stranieri e barbare!

Ricordasi Vostra Beatitudine, che a lei particularmente s'appartiene con paterna carità abbracciare il re et il regno di Francia, e a questo molte cause lo spingono: prima la ragione dell' officio, che ella tiene in terra, di Padre e Pastore dell' universo; appresso quello studio, quella pronta voluntà che sempre s'è vista e conosciuta ardentissima in tutti i re cristianissimi di Francia, cominciando dal primo Clodio, sin all' ultimo re, di aiutare la Chiesa Romana; imperocchè nata l'occasione, hanno voluto più presto porre in aperto pericolo il regno e le loro proprie persone, che mancare al bisogno della Chiesa. Inoltre la pietà e benignità, la quale deve essere e propria e etiam naturale al Pontefice Romano, come di colui il pensiero del quale debbe esser volto non ad opprimere ma assolvere li oppressi, non al mantenere in servitù gli altri ma a liberare i servi, non al perdere ma al salvare, non a spargere il sangue de' cristiani ma ad osservare che il sangue di Cristo non sia vanamente sparso per loro, non a condurre gli uomini in trionfo con le mani legate e con le catene al collo, ma a sciogliere e sligare da tutti i pericoli, danni, lacci e catene del peccato!

È cosa chiara, Santissimo Padre, che dalla bocca di Vostra Beatitudine pende totalmente l'intera salute della Francia, e la quiete di tutto il mondo, e che una sola parola sua ferma ogni cosa. Tutti i principi del regno, anzi tutti i cristiani, prostrati alli santissimi vostri piedi, supplichevolmente chiedono aiuto, aspettano quella desiderata parola, virtuosa, efficace e operosa di salute e pace, la quale, quanto più indugia, tanto più cresce il male e il veleno, e s'ingenerano più maligni umori. Ma non così tosto sarà uscita dalla santa e benedetta bocca di Vostra Beatitudine, spiccandosi dalle viscere della vostra paterna carità e pietà verso l'universo, che subito svanirà il furore della guerra, si dileguerà il ghiaccio delle dissenzioni civili, estingueransi li eretici, si indolciranno i cuori, si riuniranno i popoli, si renderà il regno al re, e a' sudditi quella pace, e al mondo quell'intera soddisfazione, la quale con le bocche aperte, con le mani al cielo, con umiltà di cuore, e con tante lagrime chiedono e aspettano.

VIII.

AVIS REÇUS DE FRANCE.

(*Arch. Med.* filza 4735, nuova numerazione.)

Paris, 25 mars 1594.

Sommaire. — Événements qui précèdent et accompagnent l'entrée du Roi à Paris.

Dopo che il Re è stato sacrato e coronato a Chartres, domenica li xxvi di febbraio; e il giorno seguente, dopo l'avere ricevuto l'ordine di Santo Spirito, e accomodato li affari delle città d'Orléans e Bourges, che si sono rimesse sotto la sua obbedienza, come ha fatto il signore La Châtre, e'l medesimo fa la villa di Verneuil in Normandia, e di Peronne, e Montdidier, con una gran quantità di nobiltà; e dopo l'avere inteso che Sua Santità aveva rifiutato il duca di Nevers, ad istigazione de' Spagnuoli, di ricevere il Re, come si era presentato a Sua Santità con così grande e onorata imbasciata, e con tale umiltà

che maggiore non poteva essere; Sua Maestà se n'andò a Saint-Denis, e a Senlis. Durante quel tempo il duca du Maine uscì di Parigi per andare alla villa di Soissons, e di là a Bar-le-Duc con il duca di Guise e d'Elbeuf, per abboccarsi insieme con il signor duca di Lorena, a' xxix di questo mese. E in quel tempo lasciò il signor cardinale di Piacenza, duca di Feria e don Diego in Parigi con qualche cinque cento uomini, tanto Spagnuoli quanto Napoletani, aspettando di tenere in briglia la detta villa di Parigi con così poca gente, e impedire d'effettuare il suo disegno. Ma si sono trovati grandemente ingannati della loro opinione; perchè il signor conte di Brissac, che era governatore di detta villa, accompagnato *des Eschevins* e della maggior parte della corte di parlamento, e de' buoni abitanti di detta città, conoscendo il pretesto della religione, che li Spagnuoli e quelli della Lega avevano messo innanzi pensando di saziare la loro ambizione, era scoperto adesso per la consecrazione di Sua Maestà e sua perseveranza nella religione cattolica, apostolica romana, e riconosciuto che non bisognava aspettare che il Papa rimediasse alle calamità della Francia, essendo detto Papa posseduto e occupato dal consiglio e autorità delli Spagnuoli; si risolvettero di liberarsi dall'imminente pericolo che li minacciava rovina per la tirannide delli Spagnuoli, favoriti e sopportati in tutto e per tutto dal signor cardinale di Piacenza con tale affezione e passione, che si è mostrato stipendiato del re di Spagna, e non ministro di un Papa, che deve essere Padre comune della cristianità. E a tale effetto supplicorno Sua Maestà di volere entrare nella villa sua, della quale le porte le furno aperte a ora tale che le parrebbe, come avvenne la matina seguente all'alba, che fu mercoledì a' xxii del presente mese, essendo Sua Maestà entrato per la porta vicina al *Louvre*, per la quale il già re di buona memoria fu costretto d'uscire alle barricate; nella quale porta essendosi trovati sessanta o settanta lanzichinecchi che volevano fare resistenza, furno tagliati a pezzi; ma per conto della città Sua Maestà vi dette così buono ordine che non fu ammazzato nessuno, nè manco messo a sacco nessuna bottega, perchè quelli che erano buoni e veri sudditi di Sua Maestà presero le armi per farla obbedire, e gli altri

stettero cheti e serrati nelle loro case, le quali, come detto è, non furno aperte nè forzate. Essendo dunque Sua Maestà entrato in questa villa, andò subito alla chiesa cattedrale della Madonna, e ivi fece cantare il *Te Deum laudamus,* dove concorse tanto popolo, che, ancora che la chiesa possa contenere più di quindici o venti mila persone, tuttavia fu così piena che restò molto popolo fuori, che v'era concorso per rallegrarsi di vedere il loro re legittimo e naturale, e per tale causa non si potevano saziare di gridare : Viva il Re!

Avendo dunque Sua Maestà assicurato le cose, andò a desinare nel suo castello del *Louvre,* e mandò a dire al duca di Feria e a don Diego, ambasciatore del re di Spagna, e a tutti quelli della Lega, che voleva fare conoscere loro la sua bontà e clemenza, poichè era piaciuto a Dio che gli erano capitati in mano; che non avessero punto di paura, nè li Spagnuoli, nè li Napoletani che erano con esso loro, perchè li farebbe condurre con ogni sicurtà insino alle frontiere della Fiandra; ma che Sua Maestà desiderava, che uscissero il più tosto che fussi possibile, innanzi che si sollevasse qualche romore de' popoli contro di loro. Furno allegri d'intendere così buona e graziosa nuova, da loro non aspettata, anzi piuttosto di essere tagliati a pezzi e gettati nella riviera di Seine. E perciò ringraziorno umilmente Sua Maestà del favore che faceva loro, di fare lor conoscere sua magnanimità e grandezza; e in quel medesimo stante si apparecchiorno per uscire, supplicando tuttavia Sua Maestà di volere continuare verso di loro la sua clemenza e benignità finchè fussero giunti in Fiandra, cosa che Sua Maestà accordò volentieri, e gli ha fatti condurre con ogni sicurtà.

E per conto di detto signore cardinale di Piacenza, Sua Maestà gli mandò a dire per il signor marescial di Matignon : Che, ancor che egli avesse cagione grande di risentirsi delli malvagi effetti che ingiustamente aveva fatti contra di lui, tuttavolta voleva testificargli il respetto che lui portava alla sua dignità, e per tal causa l'assicurava che non li sarebbe fatto dispiacere alcuno, e che, se voleva uscire di Parigi, che lo farebbe condurre sicuramente fin dove volesse andare; e, in caso che volesse soggiornarvi qualche tempo, che gli permetteva lo starvi.

Detto signor legato rispose, che era grandemente obbligato alla bontà di Sua Maestà, la quale riconosceva tale per così graziose dimostrazioni che gli faceva, dicendo non l'avere punto meritato, supplicandola umilissimamente che gli permettesse di soggiornare ancora qualche giorno in Parigi, e Sua Maestà si contentò.

Le signore dame di Nemours e di Montpensier, che erano rimaste in questa villa, si trovorno sopraprese, e subito in un instante stupefatte, e particularmente detta dama di Montpensier, quand' ella intese la nuova che il Re era entrato in Parigi da un soldato, che il signor de Vitri glielo mandò per supplicarla di dargli a fare colazione, e alli signori di Saint-Luc tutti insieme, più tosto per forma di rallegramento che per voglia che avessero di mangiare; e rispose colui che era andato a trovarla, che la cominciò a sclamare e tirarsi li capelli, pensando essere persa. Tuttavia Sua Maestà mandò loro assicurare, e dirgli che elleno non arebbono nè male nè dispiacere alcuno; e dopo andò a visitare madama di Nemours, la quale rimase obbligatissima dell'onore che gli faceva Sua Maestà; e pare che detta dama sia assai disposta a indurre li signori due ultimi sui figliuoli a riconoscere Sua Maestà, stante che si è riconosciuta con ammirazione la clemenza del nostro re, al contrario delli Spagnuoli leghisti. Che ha dato cagione alli abitanti di Troyes di mandare verso Sua Maestà per rendersi sotto la sua obbedienza, e si tiene per certo che assai altre buone ville, che non sono punto tiranneggiate dalle guarnigioni spagnuole o leghiste, faranno il medesimo.

Il castello della Bastiglia ha fatto dimostrazione di stare forte, per speranza che quello capitano aveva d'essere soccorso dal signore du Maine; ma infine, avendo veduto il pericolo che correva d'essere sforzato, e subito appiccato lui con li suoi soldati, si è arreso oggi all'obbedienza del Re; il castello del bosco di Vincennes ha fatto il medesimo.

Il signor governatore di Pontoise è venuto a trovare il Re, come ha fatto il signore di Villeroi, suo padre, e ha promesso ogni fedeltà a Sua Maestà.

Il signore di Villars, governatore di Rouen e di Havre de Grâce, si

è ancora lui reso con dette due piazze all' obbedienza di Sua Maestà, e ha fatto appiccare due Spagnuoli, che avevano concertato di ammazzarlo in quel romore che correva, che egli trattava con Sua Maestà. Li deputati di Toulouse, di Poitiers, e Riom in Auvergne, sono in cammino per venire a trovare il Re; di sorte che non si potrebbe vedere più belli andamenti che quelli che sono oggidì in questa villa, perchè da tutte le bande le persone arrivano qui, e ogni ora vengono nuove che assai gentiluomini hanno lasciato li Spagnuoli e i leghisti per mettersi all' obbedienza di Sua Maestà.

Il Re ha accordato a' detti signori de la Châtre e di Brissac a ambedue uno offizio di marescial di Francia, per recognizione del buon servizio che hanno fatto a Sua Maestà.

L' armata del conte Carlo è ancora alla frontiera, e non si parla punto ch' ella debba avanzarsi, anzi in contrario si tiene per certo che queste buone nuove ritarderanno i loro disegni, medesimamente quando dette nuove saranno accompagnate dalla paura che hanno avuta il duca di Feria e don Diego, che hanno conosciuto che i cani e li gatti non si possono accordare, cioè li buoni Francesi e li Spagnuoli; e hanno giurato e protestato di non trovarsi già mai in villa di questo regno, nella quale non sieno li più forti, per non trovarsi un' altra volta in simili pericoli.

Il signor arciduca Ernesto tratta tanto quanto può la pace con li protestanti delli Paesi Bassi, con condizione di lasciarli vivere in libertà di lor coscienza; ciò che avendo inteso molti della Lega, gli è parso strano, e tutto contra il zelo che li Spagnuoli pubblicavano che il lor maestro aveva a conservare la religione cattolica, poichè al suo paese medesimo offeriva libertà di coscienza per avere più comodità d' imbarazzare questo regno.

Sua Maestà ha perdonato a tutti quelli della villa di Parigi, e ancora alli *Seize*, che sono stati causa della prima risoluzione della villa, cosa che molte persone non arieno desiderato che avesse fatto; dice Sua Maestà, che vuole fare conoscere la differenza che è fra tiranni e veri re, che desiderano di condurre i lor sudditi al debito loro, e conser-

varli in quiete, e non ucciderli e trattarli rigorosamente, benchè avessi cagione di ciò fare. Qual cosa ha data tale ammirazione a ognuno, che adesso non si parla dì altro che della generosità e bontà di questo re, il quale si crede che Dio l'ha ricondotto alla sua Chiesa per esaltarlo a più alto grado che non sono stati i re, suoi predecessori.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.


3 2044 004 991 758